This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

154 d 24

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

TOME PREMIER

A TRAVERS
L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME PREMIER

PARIS
A. LÉVY, LIBRAIRE-EDITEUR
13, RUE LAFAYETTE, 13

1883

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR. 1936
OF OXFORD

PRÉFACE

Les notes qu'on va lire sont celles d'un voyage que j'ai fait tout récemment en compagnie de M. Felice Barnabei, directeur des musées et des fouilles d'antiquités du royaume d'Italie, le savant adjoint de M. Fiorelli, et de M. Michele La Cava, président du Conseil provincial de la Basilicate, inspecteur des antiquités de cette province. La contrée que nous avons visitée est si peu parcourue des touristes qu'en plus d'un endroit nous n'y avions été précédés par aucun de ceux qui, depuis plusieurs siècles, se sont occupés d'histoire et d'antiquités. C'est ainsi que nous avons pu y faire de véritables décou-

vertes, comme on ne croirait pas que l'on dût encore en faire dans la péninsule italienne.

En effet, à côté de l'Italie où tout le monde va, il y a, quand on prolonge le voyage plus loin dans le sud, une véritable Italie inconnue qui n'est pas moins intéressante que l'autre et qui ne lui cède en rien pour la beauté des paysages et la grandeur des souvenirs historiques. Elle n'a pas, il est vrai, les splendeurs incomparables de la Renaissance ; mais, en revanche, à côté des ruines des cités grecques de l'antiquité, le moyen âge en a couvert le sol de magnifiques monuments. Pour nous autres, Français, plus que pour aucun autre peuple de l'Europe, cette extrémité méridionale de l'Italie devrait éveiller une vive curiosité, car son histoire est intimement liée à la nôtre, et, à chaque pas, on y retrouve vivants les souvenirs des Normands et des Angevins, comme ceux des armées de Charles VIII et de Louis XII, ou enfin, plus près de nous, de l'expédition de Championnet et du gouvernement de Murat.

Jusqu'ici, la difficulté extrême des communi-

cations, le manque de routes, la crainte des brigands et, plus que tout peut-être, l'horreur des gîtes où l'on est obligé de descendre, ont écarté les voyageurs de cette belle contrée, où les mœurs gardent encore une physionomie si pittoresque. Elle commence à s'ouvrir aujourd'hui dans des conditions plus favorables. Le brigandage est éteint et la sécurité complète; plusieurs lignes de chemins de fer traversent le pays et y donnent sur beaucoup de points un accès facile; où ils n'existent pas encore, on ouvre de bonnes routes carrossables. Ce qui n'a malheureusement fait jusqu'à cette heure aucun progrès, ce sont les gîtes. Ceux qui s'ouvrent au public pour son argent sont exécrables, infestés de vermine, n'offrant, en outre, qu'une nourriture insuffisante et souvent malsaine. Mais que les voyageurs se multiplient, et l'on verra bientôt forcément s'installer des auberges convenables.

Dans l'état actuel des choses, je ne conseillerais d'entreprendre une tournée dans l'intérieur de la Pouille et dans la Basilicate qu'à

ceux qui ont déjà fait en Orient l'apprentissage du métier de voyageur. Grâce à l'obligeance de M. La Cava, qui nous avait préparé les logements, c'est dans des conditions exceptionnelles que j'ai pu faire cette tournée. Partout l'hospitalité la plus aimable et la plus large nous attendait. Ce que j'ai rencontré dans chaque ville, de la part des habitants les plus distingués et des autorités, d'accueil cordial et sympathique, d'empressement à faciliter mes recherches, de libéralité dans les communication sscientifiques, m'a pénétré de reconnaissance et restera profondément gravé dans mes plus chers souvenirs. Mais je me suis plus d'une fois demandé comment aurait pu se tirer d'affaire un touriste qui serait arrivé inconnu et sans recommandations, contraint de demander le vivre et le couvert à d'infectes *locande* de paysans.

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

TERMOLI

Termoli, sous le nom latin de *Termulæ*, qu'on lui donnait au moyen âge, n'est mentionné par aucun écrivain classique, mais il est possible que cette ville occupe l'emplacement de l'antique Buca, l'une des cités des Frentani. En tous cas, elle faisait partie du territoire de ce peuple, étroitement apparenté aux Samnites, lequel allait jusqu'au fleuve Frento, le Fortore actuel. De même aujourd'hui, Termoli appartient officiellement à la province de Chieti, dans les Abruzzes, mais, à beaucoup de points de vue, cette localité se rattache à la Pouille et en est comme l'entrée pour le voyageur venant du nord de l'Italie. C'est une petite ville de quelques

milliers d'habitants à peine, « la plus sale de la côte de l'Adriatique, » disent les *Guides du Voyageur*, et certes cette réputation n'est pas usurpée. Je n'ai presque rien vu nulle part d'aussi repoussant de saleté que la vieille cité de Termoli, si ce n'est peut-être la ville haute de Syra, dans l'Archipel, qu'elle m'a rappelée par bien des traits. Lisez, d'ailleurs, ce qu'en dit dans ses lettres Paul-Louis Courier, qui faillit y être massacré dans une émotion populaire; elle n'a changé en rien depuis son temps.

C'est un dédale de petites ruelles au milieu de maisons croulantes, à demi ruinées depuis le sac par les Turcs, en 1567, et de l'aspect le plus misérable. Un fumier gluant et infect, que le soleil ne parvient point à sécher, y couvre d'une couche épaisse le pavé plein de trous et de fondrières. Dans cette fange grouillent pêle-mêle des enfants déguenillés et à demi nus et un peuple de cochons noirs beaucoup plus nombreux que les habitants de notre espèce. Nulle part, si ce n'est dans quelques villages de l'Irlande, on ne voit pareille promiscuité d'existence entre les humains et les porcs. Ici, sur le pas d'une porte, une vieille femme est assise avec une énorme truie couchée à ses pieds;

la bête sommeille voluptueusement, le ventre au soleil, le dos dans les ordures, la tête reposant sur les genoux de sa maîtresse comme celle d'un chien favori. Là, le regard, plongeant dans l'intérieur d'une maison, laisse apercevoir, sur la terre battue qui forme le plancher, un enfant vêtu d'une simple chemise et un jeune goret couchés et dormant ensemble en se tenant embrassés. C'est une fraternité vraiment touchante et dont le spectacle amuserait si l'on ne se sentait pas, en parcourant les rues, bientôt envahi par des légions de parasites qui pullulent dans cette saleté. La ville neuve, qui s'est bâtie depuis quelques années auprès de la station du chemin de fer, a des maisons construites d'hier, encore en partie éparses dans les champs, sans physionomie, des rues plus larges, mais sans pavé, dont la moindre pluie fait des marécages; les porcs y sont moins nombreux, mais elle n'est pas, malgré cela, beaucoup moins sale. Il faut être bien pressé par la faim pour se décider à manger dans l'unique hôtel qu'on y rencontre. Quant à y coucher, si j'étais jamais condamné à passer une nuit à Termoli, j'aimerais cent fois mieux aller dormir en plein air dans les champs, au risque d'y attraper la fièvre. Pourtant, me dit-on, il vient ici,

dans la belle saison, plusieurs centaines de familles pour prendre les bains de mer. C'est des Abruzzes que descendent ces baigneurs; dans quelles conditions vivent-ils chez eux pour trouver de l'agrément à une villégiature dans cet endroit sordide?

Quelque répugnant que soit Termoli, c'est un lieu qui vaut un arrêt du voyageur. La situation de la vieille ville sur un rocher qui s'avance au milieu des flots, les surplombant à pic à une grande hauteur, est des plus pittoresques. On a, de là, une vue superbe, d'un côté sur l'âpre chaîne des Apennins de l'Abruzze, dominée par le sommet de la Majella; de l'autre, sur la mer, où l'on aperçoit, à 40 kilomètres au nord-est, les îles Tremiti, les *Insulæ Diomedeæ* de la géographie classique, qui possédaient, dit-on, le tombeau de Diomède, tandis qu'au sud l'horizon est fermé par le mont Gargano, qui forme ici l'éperon de la botte de l'Italie. Mais surtout Termoli offre à l'archéologue une cathédrale dont la façade, des premières années du XIe siècle, a de la saveur et de l'intérêt. L'exécution en est sauvage, les sculptures barbares, mais le parti général est d'un accent puissant et grandiose, et l'ensemble a de la tournure et du caractère. L'influence du roman français, et spécialement

bourguignon, y est empreinte d'une façon fort remarquable. Nous retrouvons là ces pilastres carrés supportant des arcatures engagées, dont l'imitation de l'attique du monument romain connu sous le nom de « porte d'Arroux », à Autun, a fait un des motifs favoris des architectes de la Bourgogne aux XIe et XIIe siècles. On peut aussi les rapprocher de l'ornementation extérieure de certaines églises de la Toscane. Une inscription assigne pour date à la façade de la cathédrale de Termoli le pontificat du pape Pascal II. Une autre mentionne des travaux faits sous le pape Anastase IV (1153-1154) par un architecte appelé Giovanni Grimaldi, nom italien et peut-être génois. Au reste, dès le milieu du XIe siècle, Termoli a possédé des artistes d'une haute valeur. Tel était le sculpteur Alfano qui a exécuté et signé le magnifique ciborium de la cathédrale de Bari, offert par l'archevêque Niccolo Effrem (1035-1062).

C'est au IXe siècle qu'un évêché fut institué dans la ville de Termoli, qui sous les Longobards avait appartenu au castaldat de Chieti et sous Charlemagne avait été comprise dans le duché de Spoleto. Elle appartint quelque temps à l'abbaye du Mont-Cassin et fut ensuite du domaine royal. En

novembre 1495, le roi Ferdinand II la donna à Andrea di Capua, comte de Campobasso, l'un des rares barons qui lui étaient restés invariablement fidèles lors de l'expédition de Charles VIII. A la fin du XVIe siècle, Termoli fut érigé en faveur des descendants de ce personnage en un duché dont la famille Cataneo fit plus tard l'acquisition.

Quelques kilomètres après Termoli, la voie ferrée traverse le Biferno, Tifernus des anciens, qui descend du cœur de l'ancien pays des Samnites où il prend sa source auprès de Bojano (Bovianum), dans la partie du Matese qui portait le nom de *Mons Tifernus*. On passe à Campomarino, qui était une seigneurie du temps des Normands et fut détruit en 1240 par les Vénitiens, lors de leur guerre contre Frédéric II. Ce n'est que dans la seconde moitié du XVe siècle que cette localité se releva de ses ruines, quand Alfonse d'Aragon y établit une des premières colonies albanaises qui vinrent se fixer au royaume de Naples, alors que Skanderbeg vivait encore. Les colons de Campomarino, comme ceux qui s'installèrent à la même époque dans plusieurs autres lieux du voisinage, venaient de la Toskharie et par conséquent professaient le rite grec. Ils ne l'abandonnèrent qu'en 1732 pour

le rite latin ; quant à l'idiome schkypc ou albanais, ils en ont encore conservé l'usage. Ayant appris à parler cet idiome avec les Albanais de l'Attique, dont le langage est une variété du dialecte toskhe, je me suis fait parfaitement comprendre des habitants de Campomarino.

Vient ensuite Chieuti, petite ville de 6,000 habitants, « jadis colonie d'Albe la Longue », dit gravement le *Guide* de Baedeker. Ceci veut dire en réalité que Chieuti est encore une colonie d'Albanais établis au xve siècle. Si on lisait une aussi grotesque bévue dans une livre français, il n'y aurait pas assez de rires de l'autre côté du Rhin. Mais c'est dans un livre allemand qu'elle se trouve, et dès lors l'école trop nombreuse de ceux qui chez nous fléchissent humblement le genou devant l'infaillibilité de la science germanique se garderait bien de la relever. Entre Campomarino et Chieuti se trouve la localité déserte de Licchiano, où se voient encore les ruines de l'ancienne Cliternia, ville dont le nom seul est connu par les géographes. On la comptait quelquefois comme de l'Apulie, car la frontière nord de cette contrée a été placée tantôt au Tifernus, tantôt au Frento. La vraie limite la plus ancienne était constituée

par ce dernier fleuve, le Fortore de nos jours, au delà duquel commençait seulement le pays habité par les Dauniens avant la conquête romaine.

Le Fortore franchi, le train s'arrête à la station de Ripalta. C'est tout auprès de là, dans le voisinage du fleuve, qu'était la ville de Cività (1), disparue au milieu des guerres du xve siècle et qui a laissé son nom à un gué du fleuve, le Passo di Cività. Elle joua un rôle considérable dans l'histoire de la conquête de la Pouille par les Normands. Là dès 1017 les deux cents chevaliers conduits par Osmond Drengot, Raoul de Troëni et Gilbert Buatère, qui avaient répondu à l'appel adressé l'année précédente à quelques-uns d'entre eux par Melo, quand il les avait rencontrés au pèlerinage de Saint-Michel du Gargano, eurent leur second engagement avec les Grecs, battus une première fois un peu plus haut sur le cours du Fortore. La bataille de Cività fut décisive; le stratigos Léon Patianos y périt et le catapan Andronicos Contoléon, complètement défait, s'enfuit à Bari, où Basilios Boyoannis fut bientôt envoyé pour le remplacer. Cette journée rendit les

1. C'est à tort que beaucoup d'historiens modernes ont appelé cette ville Civitella ou Civitate.

Normands et Melo pour deux ans maîtres de toute la plaine de la Capitanate jusqu'à l'Ofanto. Écrasés à Cannes par des forces infiniment supérieures, ils la perdirent en 1019.

Un peu plus de trente ans après, lors de la seconde entreprise des Normands sur la Pouille, de celle que conduisaient les fils de Tancrède de Hauteville, Cività fut encore une des premières villes prises par eux. Le partage de 1043 à Melfi l'assigna au comte Gautier.

Mais c'est en 1053 que Cività vit se décider réellement sous ses murs le sort de l'Italie méridionale. Bruno, évêque de Toul en Lorraine, élevé à la papauté sous le nom de Léon IX, avait conçu le dessein d'expulser d'Italie, avec l'aide des Allemands et des Grecs, les Normands, qui à ce moment, dans la fièvre des luttes de la conquête, irrités de la résistance qu'ils rencontraient, s'y conduisaient en vrais barbares. Une première fois, en 1052, il avait rassemblé pour cet objet une armée de milices italiennes; mais elle s'était dispersée sans combattre. Il avait alors été demander à Worms à l'empereur Henri III de passer les Alpes en personne pour venir combattre les Normands, et il avait encore échoué dans sa ten-

tative. Cependant il était parvenu à recruter dans la Souabe un noyau assez nombreux d'aventuriers d'une valeur éprouvée, commandés par deux capitaines d'une certaine renommée, Walther et Albrecht. Il s'était mis en relations avec Argiro, le fils de Melo, qui, prenant la tête des patriotes longobards de l'Apulie et les réconciliant comme lui-même avec l'empereur de Constantinople, par haine des étrangers venus de Normandie auxquels il s'était d'abord associé, avait reçu de la cour byzantine les titres de vestiarios et duc d'Italie. Argiro avait promis au Pape une coopération active et s'était fait envoyer des troupes d'Orient.

Au mois de mai 1053, le Pape, suivi de ses Allemands, se rendit au Mont-Cassin et de là, s'engageant dans les défilés des Abruzzes, franchit l'Apennin pour déboucher sur le versant de l'Adriatique, en ralliant sur sa route les contingents qui répondaient à son appel. Les haines que les Normands avaient fini par soulever contre eux, le désir de s'emparer de leurs dépouilles et de châtier leur arrogance, et aussi la sainteté reconnue de Léon IX, son autorité morale, avaient attiré beaucoup d'Italiens sous la bannière de Saint-Pierre. Rome, Spoleto, Ancône, Fermo, Bénévent avaient

envoyé leurs milices à l'armée papale; tous les seigneurs des environs de Rome, de la Sabine et des Abruzzes s'étaient empressés de s'y rendre, comme les Longobards de la Campanie; Adénulfe, duc de Gaëte, Lando, comte d'Aquino, et Landulfe, comte de Teano, y figuraient avec leurs hommes d'armes. Deux siècles et demi plus tard, d'après le souvenir qu'avait laissé le rassemblement de cette immense armée, Dante, pour donner l'idée d'une foule innombrable, ne trouvait pas de meilleure image que de dire qu'on arriverait à peine à l'égaler :

Se s'adunasse ancor tutta la gente
Che già in sù la fortunata terra
Di Puglia fu del suo sangue dolente
. . . . . .
Con quella che sentio di colpi doglie
Per contrastare a Roberto Guiscardo.

On s'avançait plein de confiance dans le succès, comptant donner la main à Argiro et à ses Grecs au pied du Gargano. Le jeune cardinal Frédéric de Lorraine, qui fut plus tard Pape sous le nom d'Étienne IX, se vantait de pouvoir disperser facilement tous les Normands avec seulement cent lances allemandes. Les Normands n'avaient pas

un seul allié ; même le jeune prince de Salerne, Gisulfe, qu'ils avaient remis sur son trône l'année précédente, n'osait pas se déclarer pour eux et gardait la neutralité. Ils ne pouvaient plus compter que sur eux-mêmes ; mais ils ne désespérèrent pas un seul instant et s'unirent tous étroitement pour faire face au danger commun. Richard, comte d'Aversa, accourut avec tout son monde au secours d'Humfroi, comte de la Pouille ; Robert Guiscard, oubliant ses nombreux griefs contre son frère, amena de son château fort de San-Marco Argentaro, dans le Val di Crati, tout ce qu'il avait d'hommes d'armes normands et les nombreux Calabrais qui dès lors s'étaient attachés à sa fortune. Heureusement pour eux les Grecs étaient entrés en ligne avant l'heure et Humfroi avait eu le temps de battre près de Siponto le duc Argiro, qui s'était enfui blessé du champ de bataille, Robert celui de disperser sous Cotrone l'armée du protospatharios ou maréchal Sicon, officier d'origine longobarde qui commandait les troupes impériales en Calabre, avant de se retourner contre le Pape.

La bataille eut lieu le 18 juin sous les murs de Cività, qu'avaient occupé les soldats de Léon IX. Humfroi commandait le centre de l'armée nor-

mande, opposé aux Souabes, Robert Guiscard la gauche et Richard d'Aversa la droite. Ceux-ci n'eurent pas de peine à venir à bout des Italiens, qui s'enfuirent au premier choc. Les Allemands, au contraire, se battirent avec la plus grande vaillance et firent reculer la « bataille » d'Humfroi. Mais Robert et Richard, une fois vainqueurs, se rabattirent sur leurs flancs et les rompirent. Ils se firent presque tous tuer sur place plutôt que de reculer.

Le Pape avait été entraîné par la foule des fuyards à Cività. Quand les habitants virent que les Normands avaient détruit son armée et se préparaient à attaquer la ville, ne voulant pas se compromettre avec lui, ils le jetèrent brutalement hors de leurs murs. Le malheureux pontife n'eut plus d'autre ressource que de se mettre en route avec ses clercs, précédé de la croix, et d'aller au-devant des vainqueurs pour se rendre à leur merci. Aussitôt qu'ils se virent en possession de sa personne, les Normands se jetèrent à genoux autour de lui, demandant à grands cris sa bénédiction. Ils lui prodiguèrent à l'envi tous les honneurs dus à sa dignité spirituelle, mais en même temps le retinrent bel et bien prisonnier jusqu'à ce qu'il eût

révoqué les excommunications prononcées contre eux et donné à Humfroi et à Robert l'investiture de la Pouille et de la Calabre. Alors, quand il déclara vouloir se retirer à Bénévent, dont l'empereur Henri III venait de lui reconnaître la possession, ils s'offrirent à lui faire jusqu'à cette ville et dans Bénévent même une garde d'honneur. Léon IX n'était pas en mesure de refuser et dut subir encore cette marque de déférence, qui n'était qu'un moyen peu déguisé de le tenir encore sous leur main.

Le nom de Cività, appliqué à beaucoup de lieux de l'Italie, caractérise toujours le site d'une ville antique importante. Celle qui se trouvait au passage du fleuve Frento était Teanum d'Apulie. Grande cité dès l'époque de l'indépendance des indigènes, elle se soumit en 318 av. J.-C. aux consuls romains M. Foslius Flaccinator et L. Plautius Venno, en même temps que Canusium (Canosa). Pendant la seconde Guerre Punique, le dictateur M. Junius Pera y fixa ses quartiers d'hiver. Du temps de Cicéron et encore sous l'Empire, c'était un municipe florissant. Son emplacement a fourni de nombreuses inscriptions latines, dispersées dans les environs.

Après Ripalta, nous laissons sur notre gauche, au nord-est, le lac de Lesina, vaste lagune salée et très poissonneuse, communiquant avec la mer, à laquelle succède une autre de même nature, le lac de Varano, au pied du Gargano. Le lac de Lesina doit son nom à une petite ville située près de ses bords, originairement colonie de pêcheurs slaves venus de l'île de Lesina sur la côte de Dalmatie, de l'autre côté de l'Adriatique. Dès le début du XIe siècle on voit des comtes de Lesina d'origine longobarde. Dans la seconde moitié du XIIe siècle, sous le roi Guillaume le Bon, c'était un fief assez important pour fournir 15 hommes d'armes aux appels du souverain. Au XIIIe siècle Lesina eut un moment un évêque. Actuellement elle est presque dépeuplée par la mal'aria. Ces lagunes stagnantes et progressivement envasées sont des foyers de pestilence. Il n'y aura possibilité de rendre leurs alentours habitables qu'en les faisant graduellement disparaître par un colmatage intelligemment conduit, comme celui qui commence à donner d'excellents résultats au lac de Salpi.

La voie ferrée s'éloigne de la mer et traverse des dunes de sable en partie couvertes d'une maigre végétation, au sortir desquelles elle s'enfonce dans

l'ennuyeuse plaine du Tavoliere di Puglia, comprise entre le Gargano à l'est et la chaîne de l'Apennin à l'ouest, plaine sans ondulations, sans un arbre, et auprès de laquelle la Beauce elle-même paraîtrait riante et variée. Le contraste est frappant avec le pittoresque des Abruzzes, dont on vient, par le train direct, de suivre la côte pendant six heures, à partir de l'ancienne frontière des États Pontificaux. Là, en effet, les montagnes, ouvertes de distance en distance par de larges vallées au fond desquelles on aperçoit, se dressant jusqu'aux nuages, les plus hauts sommets des Apennins, baignent dans la mer leurs derniers escarpements couverts de maquis solitaires de lentisques et de chênes kermès, ou bien de bois d'oliviers séculaires que traverse le chemin de fer et d'où l'on voit, entre les troncs noueux et les rameaux chargés d'un glauque feuillage, briller au pied de la falaise, sous les rayons du soleil, les flots bleus de l'Adriatique.

FOGGIA

La vaste plaine du Tavoliere, dont la monotonie n'est pas suffisamment rachetée par l'horizon de montagnes qui la termine des deux côtés, est animée seulement pendant les mois d'hiver par les immenses troupeaux qui descendent des montagnes ; le reste de l'année, elle demeure un désert où l'on n'aperçoit pas un seul être vivant. Le sol en est d'une grande fertilité ; mise en culture, elle pourrait être le grenier de l'Italie entière, ou bien devenir facilement un verger de vignes et d'arbres fruitiers, comme la province de Bari qui lui succède immédiatement au sud-est, et où le terroir est de même nature. Au lieu de cela, ce n'est qu'une steppe en majeure partie inculte, qui n'est propre qu'au pâturage et où les défrichements se déve-

loppent seulement depuis quelques années. C'est la main de l'homme qui a réduit cette plantureuse province à un tel état, produit de l'avidité fiscale et de la honteuse ignorance économique des gouvernements qui ont pesé sur le Napolitain depuis quatre siècles, faisant reculer vers la barbarie la plus magnifique portion de la péninsule italienne, tandis que le reste de l'Europe s'avançait dans la voie du progrès et de la civilisation.

De tout temps, par une nécessité de nature, l'industrie pastorale a été la grande ressource des populations qui habitaient la partie de la chaîne de l'Apennin connue dans l'antiquité sous le nom de Samnium. Les hauts sommets des montagnes n'étaient propres qu'à nourrir des troupeaux. En même temps, les neiges qui couvrent ces sommets chaque hiver imposaient nécessairement aux pasteurs le régime de la transhumance; leurs bêtes ne pouvaient vivre qu'à la condition d'être conduites pour hiverner dans les parties basses et plus chaudes qui avoisinent la mer. C'est là ce qui poussait, autant que l'appât du pillage, les Samnites à se jeter sur les riches cités de l'Apulie pour en entreprendre la conquête. Ils en voulaient les territoires pour les enlever à la culture des céréales, et y faire

librement vaguer leurs troupeaux pendant la saison mauvaise. On peut juger de ce qu'était déjà le développement de la pâture transhumante dans les premiers siècles qui suivirent la conquête romaine par un fait que raconte Tite-Live. En 187 avant Jésus-Christ, le préteur L. Postumius dut réprimer une grande conjuration pour une révolte servile qui avait été ourdie parmi les pâtres nomades de l'Apulie, et il en condamna à mort jusqu'à deux mille. Pourtant la République avait pourvu aux intérêts du maintien de l'agriculture dans la contrée autant qu'à ceux de la défense militaire par la fondation de nombreuses colonies de droit latin, auxquelles on avait réparti par voie de lotissement une large portion de *l'ager publicus* conquis sur les indigènes, à condition de le cultiver. Mais pendant la décadence du gouvernement républicain, et encore plus sous l'Empire, il arriva dans cette contrée la même chose que dans le reste de l'Italie. La petite propriété, qui avait fait la force et la base de recrutement des armées romaines, disparut graduellement, absorbée dans les *latifundia*. Les domaines du fisc s'accrurent de siècle en siècle jusqu'à englober la majeure partie du territoire, et, parallèlement à la marche de la

dépopulation, le pâturage vague prit la place de la culture. Le droit perçu par tête sur les bestiaux, qui, l'été dans les montagnes et l'hiver dans la plaine, erraient sous la conduite de pasteurs à demi sauvages sur les terres publiques transformées en pâtures et ne connaissant plus le labour, devint en Apulie la principale source de revenus du fisc impérial.

Les invasions barbares trouvèrent cet état de choses organisé et le conservèrent. Les rois des Ostrogoths se substituèrent aux propriétés et aux droits du fisc, et sur les terres mêmes qu'ils distribuaient à leurs compagnons d'armes, ils maintinrent à la pâture le caractère d'un droit régalien donnant lieu à la perception de l'impôt par les agents financiers du souverain. Ainsi firent également, les Longobards qui distinguèrent les redevances des troupeaux en *herbaticum*, *escaticum* et *glandaticum*, suivant qu'ils paissaient sur les prairies permanentes, sur les terres en friche ou dans les bois. Les Normands et après eux les princes de la maison de Souabe en continuèrent la perception en les réunissant sous le nom commun de *fida*. On voit par les diplômes de cette époque que, lorsque le souverain concédait un fief dans la Pouille, il

se réservait exclusivement, dans toute l'étendue de son territoire, la levée de la *fida* sur les troupeaux transhumants. C'est le bailli royal de la ville la plus voisine qui avait mission de la percevoir. On lit dans les *Constitutions de Frédéric II* que, si les bestiaux, sur leur passage ou dans leur séjour d'hiver, ont fait sur les terres des particuliers du dégât dans les arbres ou dans les récoltes, une indemnité sera due aux propriétaires, mais qu'ils n'auront rien à réclamer pour le fait du pâturage de leurs terres non labourées, car l'herbe appartient au souverain, qui seul a droit d'en tirer profit. Le propriétaire du sol, celui à qui il avait été inféodé, ne rencontrait aucune entrave à le mettre en culture quand et comme il voulait; les agents fiscaux ne devaient ni limiter, ni réglementer en ceci l'exercice de son droit. Mais, sur les terres qu'il négligeait de défricher ou qu'il laissait périodiquement en jachère, la vaine pâture revenait au roi, qui l'affermait aux troupeaux descendant des montagnes moyennant l'acquittement du droit fixé par la coutume. Sous ce régime, le labourage reprit rapidement du terrain et tendit à restreindre la pâture, au grand avantage de la prospérité du pays.

Il fut maintenu par les premiers Angevins, qui centralisèrent à Foggia l'administration de la *fida*. Au cours des troubles qui suivirent la mort de Robert le Sage et remplirent tout un siècle, l'autorité royale fut tellement ébranlée et réduite que la redevance des troupeaux transhumants tomba en désuétude, et les barons de la Capitanate devinrent de fait libres de disposer du pâturage de leurs terres et d'en tirer profit, ainsi que de vendre sans intervention du fisc les terrains spécialement affectés à cette destination. C'est ce dont ils demandèrent la confirmation légale à Alfonse d'Aragon dès qu'il eut ceint la couronne, et ce qu'il leur accorda d'abord tant que son pouvoir fut encore mal affermi. Mais plus tard, quand il se sentit assez fort, il revint sur cette concession et chercha pour son trésor une source de revenus faciles à percevoir en imposant à la Capitanate et à une partie de la Pouille proprement dite le régime du pâturage forcé.

Une loi royale délimita dans la plaine un territoire qui reçut alors pour la première fois le nom officiel de Tavoliere et fut affecté à recevoir les troupeaux pendant l'hiver. On le forma sans tenir compte de la distinction des terres du domaine et

de celles des particuliers. Ces dernières y furent incorporées d'autorité par une véritable confiscation, et leurs propriétaires ne purent plus y consacrer à la culture qu'une superficie restreinte, invariable et fixée par inscription sur des registres *ad hoc*. Le reste de leurs terres, et de beaucoup la plus grande part, dut rester en pâturages, occupés par le fisc moyennant une rente que celui-ci déterminait lui-même ; il était interdit, sous les peines les plus sévères, de jamais essayer de les cultiver. Les propriétés ainsi incorporées au Tavoliere se transmettaient par héritage dans les familles; mais on ne pouvait les vendre qu'avec l'autorisation de la couronne, qui, en pareil cas, possédait un droit de préemption au taux qu'il lui plaisait de fixer pour la valeur du fonds.

En même temps, prohibition fut faite de la façon la plus rigoureuse aux propriétaires de bestiaux et aux pâtres des trois provinces des Abruzzes de conduire leurs troupeaux, pour passer l'hiver, ailleurs que dans le Tavoliere. Ils devaient s'y rendre à des époques fixes, sous la surveillance des autorités, et s'y établir dans certains cantons, toujours les mêmes pour ceux qui provenaient de telle ou telle localité, en acquittant par tête de bétail un droit

perçu à l'entrée et à la sortie. Un système de chemins spéciaux, désignés sous le nom de *tratturi*, dut servir aux migrations périodiques des troupeaux. Ces chemins sont garnis de bornes milliaires mesurant les distances à parcourir. Tous leurs embranchements se réunissent dans le *tratturo grande*, longue artère herbue et sans empierrement, de 80 à 120 mètres de large, qui se prolonge depuis les environs d'Aquila jusqu'au delà d'Andria. C'est par là qu'encore aujourd'hui, chaque année, descendent en novembre et remontent en mai, en se succédant sans interruption pendant des journées entières, des colonnes de bœufs à demi sauvages, escortés par des pâtres à l'air farouche qui chevauchent armés d'une longue lance, et surtout d'immenses bandes de moutons. Le troupeau de moutons s'appelle une *punta* et compte généralement 10,000 têtes. Il s'avance par sections de 3 à 400 animaux que conduit un berger à pied, muni d'un long bâton en forme de crosse d'évêque et assisté dans son office par cinq ou six chiens énormes, au poil blanc comme la neige. Le pasteur chef, monté à cheval, parcourt incessamment le flanc de la colonne pour surveiller et activer sa marche. En queue viennent les femmes et les enfants des bergers,

montés sur des chevaux et des ânes, qui portent aussi les ustensiles de ménage et le mobilier sommaire des familles, tandis que les poulains et les ânons au poil bourru caracolent autour de leurs mères. C'est comme la migration d'une tribu arabe.

Pour surveiller les voyages de ces troupeaux nomades et leurs cantonnements, ainsi que pour percevoir les droits sur le bétail, une administration spéciale fut créée par Alfonse, celle de la *Regia Dogana della mena delle pecore in Puglia*, dont le centre fut placé à Foggia. Elle eut pour premier chef le pupille même du roi aragonais, François Montluber, et le revenu qu'elle fournissait à la couronne finit avec le temps par monter à 380,000 ducats d'or.

En effet, les souverains d'origines diverses qui gouvernèrent Naples pendant la durée du xve et du xvie siècle, avides de se procurer un revenu certain et facile à percevoir, même au prix de la ruine du pays, poursuivirent incessamment l'extension du pâturage forcé et l'agrandissement du territoire du Tavoliere. Ferdinand Ier, en 1467, inaugura ces accroissements, que développèrent à l'envi les premiers vice-rois espagnols. Graduellement, on en vint à prolonger la région soumise à la servitude

de pâture jusque dans une partie de la province de Bari, sur la chaîne des Murgie, de manière à lui faire embrasser une superficie de plus de 300,000 hectares, de Torre-Maggiore à Andria dans une direction, de Troja à Arignano dans une autre. C'était la destruction de l'agriculture sur tout ce vaste territoire, et par suite sa dépopulation; aussi tous les villages qui le parsemaient au moyen âge disparurent-ils rapidement. Il ne resta que quelques villes où se tenaient des marchés. Sur la faible part du sol qu'on avait réservée à la culture, sur des champs enclavés au milieu des paissances de troupeaux mal gardés, incessamment envahis par eux, on ne pouvait maintenir ni la vigne ni les arbres fruitiers, que leur dent faisait périr. Il n'y avait moyen de produire que quelques céréales, qui mûrissaient et que l'on moissonnait pendant la saison où les bestiaux n'étaient pas là. Encore, dans le printemps, quand les blés étaient en vert, les ravages des troupeaux y étaient tels, que les réclamations d'indemnités, pour lesquelles il fallait s'adresser à l'administration fiscale, donnaient lieu à des litiges judiciaires continuels. On avait coutume de dire qu'avec ces demandes et les contestations pour le loyer dû par la couronne aux possesseurs

du sol, les affaires du Tavoliere di Puglia fournissaient la moitié du revenu des avocats auprès des tribunaux suprêmes de Naples. Dans ces conditions, beaucoup de propriétaires renonçaient à labourer la portion de terre qu'ils étaient autorisés à cultiver encore ; ils préféraient la laisser en friche, et, ainsi, elle retombait en pâture.

Ce régime n'eut pas des effets moins désastreux pour les montagnes d'où venaient les troupeaux que pour la plaine qui les recevait. Pour augmenter les produits de la douane de Foggia, les agents du gouvernement poussèrent par tous les moyens les habitants des Abruzzes à substituer l'élève facile des bestiaux en troupeaux transhumants au rude labeur de la culture du sol, offrant ainsi une prime à la paresse. Au temps d'Alfonse, 90,000 moutons descendaient annuellement en Capitanate ; en 1592, il en venait 4 millions 1/2. Pour suffire à la nourriture de tant de bêtes dans l'été, la vaine pâture ne demeura plus confinée sur les sommets qui n'étaient pas aptes à autre chose. Elle envahit de tous côtés des terrains jusqu'alors bien cultivés, qui donnaient de riches récoltes de vin, d'huile et de grains. Les dégâts des moutons et des chèvres ruinèrent les forêts avec les incendies résultant de

l'incurie des pâtres ou même allumés intentionnellement par eux, amenant le déboisement et la dénudation des pentes et livrant le fond des vallées aux ravages capricieux des torrents, qui les rendent inhabitables. Le mal ainsi produit sera peut-être à jamais irréparable.

Ajoutons que ce développement sans mesure de la vie pastorale ramenait les provinces sur lesquelles il s'étendait à un état social touchant à la barbarie primitive. Car il y donna naissance à toute une nombreuse population de pâtres farouches, menant une existence à demi sauvage, déshabitués du travail régulier, sans racines dans le sol, adonnés à la vie nomade et faits dès l'enfance à se soustraire au joug des lois, qui n'atteignent sérieusement que les sédentaires. C'est dans cette population que se recruta principalement le brigandage, qui devint le fléau permanent des Abruzzes et de la Capitanate.

Organisé, comme nous venons de le dire, par l'avidité fiscale d'Alfonse et aggravé encore par ses successeurs, le désastreux système du pâturage forcé du Tavoliere s'est maintenu pendant plus de quatre cents ans. Ce n'est pas qu'il ne soulevât bien des plaintes. Tous les esprits éclairés

du XVIIIe siècle, et ils furent nombreux dans l'État napolitain, signalèrent ce régime comme une honte pour un pays civilisé, un obstacle à tout progrès dans une des parties les plus fécondes du royaume, une monstruosité par rapport aux principes économiques les plus vulgaires, et en réclamèrent hautement l'abrogation. Le gouvernement royal ne les écouta pas. La République Parthénopéenne voulait procéder à l'affranchissement des terres de la Capitanate, mais la trop courte durée de son existence ne lui permit pas de réaliser cette partie du noble programme de Mario Pagano et de ses collègues. C'est au gouvernement de l'occupation française sous le premier empire qu'était réservé l'honneur de le tenter pour la première fois, et ce n'est pas un des moindres titres d'éloges de ce gouvernement imposé par la force des armes, qui, en huit années, sous Joseph Bonaparte, puis sous Murat, racheta par tant de grandes œuvres, tant de progrès accomplis et de bienfaits, la tache de son origine étrangère. Une loi du 21 mai 1806 abolit le régime de la pâture obligatoire et rendit aux propriétaires du Tavoliere le droit de disposer librement de leurs terres en les cultivant et en les vendant ou les affermant comme ils voudraient.

Là fut en partie la cause de l'ardeur avec laquelle les pâtres de l'Abruzze, qui se regardaient comme lésés dans leurs intérêts par une telle mesure, se jetèrent dans les rangs des bandes de malandrins soulevées par les partisans du gouvernement déchu et soudoyées par l'or britannique, que le général Manhès réprima avec une si implacable énergie (1). Pour payer leurs services, les Bourbons, une fois restaurés, abrogèrent par un édit royal de 1817 la loi de 1806 et rétablirent toutes les vieilles prescriptions d'Alfonse d'Aragon, détestable retour à l'une des plus fâcheuses pratiques de l'ancien régime. Les choses restèrent ainsi jusqu'en 1860, enchaînant de force des provinces entières à croupir dans un état social qui les reportait bien en arrière du moyen âge. L'Italie nouvelle ne pouvait les laisser ainsi sans manquer à la mission de relè-

1. Quelque féroce que le général Manhès se soit souvent montré dans cette répression, il avait pour lui les sympathies de la bourgeoisie éclairée et libérale des villes. On voit encore dans la muraille extérieure de la petite cathédrale gothique du Vasto, sur le littoral de l'Abruzze, une inscription ainsi conçue : *Carlo Antonio Manhes, distruttore de' briganti, primo cittadino del Vasto,* 10 *aprile* 1810. Les habitants, fidèles au souvenir du rude guerrier qui avait délivré leurs campagnes du brigandage, refusèrent de la laisser enlever sous le gouvernement des Bourbons.

vement qu'elle avait assumée. On est en droit de lui reprocher de ne pas s'être jusqu'à ce jour suffisamment occupée de porter remède aux poignantes souffrances d'une grande partie de ses populations agricoles ; mais, du moins, en ce qui touche au Tavoliere di Puglia, elle a fait ce qu'elle devait, aiguillonnée là plus qu'ailleurs par la pensée qu'elle portait la hache à la racine même de ce brigandage que, pendant quelques années, elle avait vu se dresser si redoutable contre elle en se couvrant d'un drapeau politique. Une loi mûrement délibérée par les deux chambres du royaume et promulguée le 16 février 1865 a prononcé l'affranchissement définitif du territoire asservi à la pâture. Celle-ci est devenue facultative, et les propriétaires ont recouvré la libre disposition de leurs terres. En outre, pour encourager le retour à une mise en culture plus productive du sol, l'administration des domaines a reçu le pouvoir d'affermer par parcelles, sous condition de défrichement, les biens de l'État compris dans les anciennes limites du Tavoliere, et de grandes facilités sont données à ceux qui prennent ces parcelles à bail pour se transformer de fermiers en propriétaires en payant des annuités successives.

Les heureux effets de cette loi éminemment libérale n'ont point tardé à se faire sentir. D'année en année, la vie tend à revenir dans la Capitanate; la pâture vague recule devant la culture, qui gagne du terrain; la production des céréales se développe sur la plus vaste échelle; en beaucoup d'endroits, on commence à planter des vignes. Pour quelqu'un qui, comme moi, a visité le pays pour la première fois en 1866 et depuis y est revenu à plusieurs reprises, il est facile d'apprécier le progrès accompli déjà. Mais il n'est rien encore à côté de celui qui reste à réaliser. La transformation n'est pas aussi rapide qu'on eût pu l'espérer. Les capitaux manquent, et pour l'achever il faudrait un développement des institutions de crédit agricole qui fait défaut à l'Italie.

C'est au centre de la plaine du Tavoliere que s'élève la ville populeuse qui, depuis le moyen âge, est restée le chef-lieu de la Capitanate. Foggia n'a pas une origine antique; elle a remplacé l'ancienne cité d'Arpi, appelée Argyrippa des Grecs, qui lui donnaient Diomède pour fondateur. Arpi était la cité principale du peuple des Dauniens et n'a laissé que des ruines insignifiantes, éloignées de Foggia d'environ 8 kilomètres dans la direc-

tion du nord. La substitution d'une ville à l'autre, le déplacement du centre de la population a dû s'opérer sous la domination des Byzantins, mais on en ignore la date précise. En tout cas, Foggia existait déjà lors de l'établissement des Normands, sous lesquels elle prit un rapide essor. Sa fortune a été toute commerciale et administrative ; elle était le principal marché où les pâtres du pays environnant venaient s'approvisionner et vendre leurs troupeaux, le siège des employés du fisc chargés de percevoir l'impôt de la *fida*. Aussi, dans toutes les guerres qui ont ravagé pendant des siècles cette portion de l'Italie, la possession de Foggia était-elle considérée comme une chose capitale ; elle assurait immédiatement de grandes ressources financières. C'est pour la commander, avec toute la plaine, que Frédéric II choisit Lucera, située à 17 kilomètres de là et regardée comme la clef du pays, pour y établir les cantonnements fixes de ses Sarrasins. Quand Innocent IV voulut prendre possession du royaume à la mort de l'empereur Conrad, le premier soin de l'armée pontificale, à peine débouchée des montagnes à Troja, fut de se saisir de Foggia. Plus tard ce fut bien autre chose quand Alfonse eut organisé le

régime fiscal du Tavoliere. En lisant les récits des luttes entre Français et Espagnols pour la possession du royaume de Naples sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, il est impossible de ne pas être frappé de ce que les mouvements des armées y ont d'inexplicable au point de vue purement stratégique. Quel que soit l'état de la campagne en cours d'exécution, quelques résultats que l'une ou l'autre des deux parties semble au moment d'atteindre, brusquement toutes deux abandonnent à l'automne les opérations commencées pour se précipiter sur la Capitanate. C'est qu'elles cherchent à se gagner de vitesse et que la première arrivée des armées lèvera sur les troupeaux, à leur descente des montagnes, le tribut qui constitue le revenu le plus clair de la couronne et permettra de nourrir la guerre pendant une année encore. Il arrive même quelquefois que, lorsqu'une des armées n'a pas assez devancé l'autre et n'est pas en force suffisante pour l'empêcher de s'emparer des péages, elle se jette sur les troupeaux en route et en fait une effroyable boucherie, parce que chaque mouton ou chaque bœuf mort fait du moins un droit qui n'entrera pas dans la caisse de l'ennemi.

Foggia compte aujourd'hui bien près de trente-neuf mille habitants. Renversée de fond en comble par un tremblement de terre en 1731, c'est une ville toute moderne, propre et animée, qui plaît beaucoup aux bourgeois et aux commis-voyageurs. Les rues en sont singulièrement larges; les maisons, solidement voûtées, aux toits plats, n'ont généralement qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Tout ceci est manifestement conçu pour éviter, en cas de nouveau tremblement de terre, le retour d'un désastre pareil à celui que la ville a subi il y a un siècle et demi. Une des curiosités du lieu est la vaste Piazza delle Fosse, dont le sol est entièrement creusé d'innombrables silos destinés à conserver, jusqu'au moment de leur vente, les grains recueillis dans les champs des alentours.

En raison de sa destruction au siècle dernier, Foggia n'a gardé que bien peu de vestiges de son brillant passé du moyen âge. Mais ce qui en subsiste a une réelle valeur. La cathédrale, bâtie en 1179 et où Manfred fut couronné en 1258, devait être, parmi les églises normandes de la Capitanate, une des plus grandes et des plus pures de style. Malheureusement il n'en est resté debout qu'un lambeau, la moitié de la façade, que l'on a eu le

bon goût, au XVIIIe siècle, de conserver en l'englobant dans la construction nouvelle. C'en est du moins assez pour juger de ce que l'édifice, quand il était complet, avait de majesté simple et d'imposante tournure, et pour faire déplorer la perte du reste. On retrouve à cette façade les mêmes pilastres carrés que nous avons déjà vus à celle de la cathédrale de Termoli.

Par-dessous l'église règne une de ces cryptes supportées par une sorte de forêt de colonnes de marbre comme en possèdent tant de basiliques normandes de la Pouille, cryptes où l'influence de l'architecture arabe est si marquée. Celle de Santa-Maria de Foggia a malheureusement été, comme presque toutes les autres, modernisée et défigurée, surtout dans ses voûtes, où l'on a appliqué des ornements du plus mauvais goût. Mais les colonnes, avec leurs chapiteaux et leurs bases, sont demeurées intactes. Il en est surtout quatre, en marbre rouge, qui sont intéressantes par la similitude de leurs chapiteaux avec ceux du bel ambon de Ravello près d'Amalfi, similitude de composition et d'exécution telle qu'il n'est pas possible de douter que les uns et les autres n'aient été exécutés par la même main. Et précisément l'ambon de

Ravello porte dans ses inscriptions la signature d'un artiste dont il est tout naturel de trouver des travaux dans le chef-lieu de la Capitanate, puisque c'était sa ville natale, maître Nicolao da Foggia.

Tout auprès de l'église un débris échappé aussi au désastre de 1731 marque l'emplacement du palais de l'empereur Frédéric II. C'est un arc de beau style, qui devait en former l'entrée principale et qui est aujourd'hui engagé dans la façade d'une maison particulière. Deux rangs de feuillage finement sculpté en décorent l'archivolte, dont les retombées sont reçues par deux aigles de face, tout à fait pareils à ceux qui sont figurés au revers des belles monnaies d'or de l'empereur désignées sous le nom d'*augustales*. Chacun de ces aigles repose sur un socle au-dessus d'une imposte richement ornée. Dans la maçonnerie moderne qui remplit l'arceau surmontant la porte de la maison, l'on a encastré une pierre provenant de la façade du palais. Elle porte une triple inscription qui en donne la date, juin 1223. C'est l'année où avait eu lieu, dans le mois de mars, l'assemblée de Frentino, dans laquelle Frédéric s'était rencontré avec Honorius III et avait arrêté le plan d'une croisade, l'année où il se fiança avec Yolande, fille de Jean

de Brienne, le roi titulaire de Jérusalem. Déjà Frédéric avait antérieurement passé à Foggia plusieurs mois de 1221. Commencé en 1223, le palais était achevé au mois de mai 1225, époque où l'Empereur vint s'y installer. Désormais ce fut une de ses résidences favorites ; il n'était pas d'année qu'il n'y demeurât plusieurs mois. C'est là que mourut, en 1241, sa troisième femme, Isabelle d'Angleterre, qui fut enterrée dans la crypte de la cathédrale d'Andria, à côté de la tombe où reposait déjà la seconde, Yolande de Brienne.

Les deux vers léonins par lesquels l'inscription se termine,

Hoc fieri iussit Fredericus Cesar ut urbs sit
Foggia regalis sedes inclita imperialis,

ont tout à fait la tournure des épigrammes latines, tantôt élogieuses et tantôt satiriques, que Frédéric se plaisait à composer sur les villes de ses États et que certaines d'entre elles, comme Andria, ont fait graver au-dessus de leurs portes ainsi que des titres d'honneur. On ne se tromperait donc pas, je crois, en la comprenant dans le recueil des œuvres poétiques de cet empereur. Mais il y a mieux. Frédéric, intelligence supérieure au travers de ses vices, nature d'artiste

en même temps que de politique, esprit singulièrement cultivé pour son temps, épris de tous les raffinements et de toutes les élégances, se piquait d'exercer les arts comme la poésie. Il avait la prétention d'être un maître en architecture. Nous savons par des témoignages formels que c'est lui-même qui donna les plans et les dessins pour la construction du château de Capoue. Il me paraît ressortir formellement de la première partie de l'inscription de la porte de son palais de Foggia qu'il avait fait de même pour cet édifice. Les termes remarquablement précis dont on s'y sert impliquent une telle conclusion : SIC *Cesar fieri iussit opus istū*, *proto*(*magister*) *Bartholomeus* SIC *cōstruxit illud*. C'est tel qu'on le voit, tel que l'a construit Bartolomeo, que l'empereur avait ordonné de le faire ; la répétition de l'adverbe *sic* est absolument significative et révèle l'emploi d'un modèle donné par Frédéric en personne. L'arc qui seul a été conservé de ce palais est donc un spécimen, et l'unique parvenu jusqu'à nous, qui fait connaître le style et la manière de l'empereur Frédéric II comme architecte. Ce morceau le classe à un rang distingué dans la liste assez peu nombreuse des souverains artistes par eux-mêmes.

Quant au maître d'œuvre qu'il a employé pour l'exécution de ses plans personnels, il était de Foggia et c'était un des plus renommés de la contrée. Bartolomeo da Foggia, qui travaillait pour Frédéric II en 1223, a eu pour fils le Nicolao qui en 1272 était l'auteur de l'ambon de Ravello. Riccardo da Foggia, l'un des architectes de Charles d'Anjou, paraît avoir encore appartenu à la même famille, peut-être avoir été fils de Nicolao.

Il ne reste plus rien du château fortifié du Pantano ou de San-Lorenzo, que Charles Ier d'Anjou se fit construire à Foggia en 1269 et 1270, et où il mourut en 1284. L'architecte en avait été Riccardo da Foggia, et celui de la chapelle Pietro di Bonolio, de Barletta. A ce château était attenant un parc où le roi faisait élever des daims et dans lequel il avait le pavillon de plaisance où l'un de ses actes nous fait voir un certain maître Pellegrinus exécutant des vitraux en 1273. C'était probablement un Français du nom de Pellegrin, car l'art du peintre verrier ne s'est jamais naturalisé chez les Italiens; il est toujours resté exclusivement français.

SIPONTO ET MANFREDONIA

Pour aller de Foggia à Manfredonia, on est condamné à une insupportable route de quatre heures de voiture à travers la steppe du Tavoliere, qui devient un véritable Sahara dans la saison où l'herbe des champs a été brûlée par le soleil de l'été et où les troupeaux sont encore à la montagne. Graduellement cependant on s'approche du Gargano, dont on commence à distinguer les belles forêts de hêtres et de chênes, faisant des taches d'un vert sombre sur les flancs de la montagne, et dont la plus haute cime, le Monte Calvo, s'élevant à plus de 1,500 mètres de hauteur, retient presque toujours autour d'elle une calotte de nuages. On se dirige, en effet, vers le point où ce massif isolé, à l'échine allongée d'ouest en est, se détache de la plaine et

commence à plonger dans la mer son flanc méridional.

Encore dans la plaine, aux trois quarts du chemin, l'on rencontre l'ancien couvent de San-Leonardo, où Hermann von Salza établit en 1223 une commanderie de l'ordre teutonique, dotée de 20,000 florins d'or de revenu annuel. Les bâtiments conventuels sont transformés en métairie et dans un grand état de délabrement, mais l'église mérite une visite. Son portail surtout, que je n'ai vu jusqu'ici dessiné nulle part, est un beau type du style du milieu du XIIe siècle dans ces contrées ; l'abside est également un morceau remarquable d'architecture romane. Notons encore la superbe cuisine du couvent, qui rappelle par ses dispositions celle de l'abbaye de Fontevrault.

Quelques kilomètres encore, et l'on franchit la rivière du Candelaro, tout près de l'endroit où elle se jette dans la lagune appelée Pantano Salso, le *Lacus Pantanus* des anciens, qui reçoit aussi le Cervaro, dans l'antiquité Cerbalus, dont Pline fait à tort la frontière entre les Dauniens et les Peucétiens. A quelque distance de là, sur le bord de la lagune, auprès du goulet par lequel elle débouche dans la mer, une église de style byzantin,

toute bâtie en matériaux antiques, est debout au milieu de la campagne solitaire. L'intérieur en a été reconstruit au commencement du XVIe siècle par le cardinal Antonio del Monte, archevêque de Siponto, et son neveu et successeur, le cardinal Giovani Maria del Monte, qui fut ensuite pape sous le nom de Jules III. Naturellement cette reconstruction l'a notablement défigurée, avec des restaurations encore plus récentes, bien qu'on y ait conservé l'ancien plan d'une manière assez fidèle et employé de nouveau les mêmes colonnes. De nombreux ex-votos s'y voient suspendus auprès d'une madone miraculeuse. Le pavé est composé en grande partie de pierres tombales intéressantes. Au-dessous règne une vaste crypte, une église inférieure, qui n'a pas été gâtée comme l'église supérieure, car on s'est borné à refaire les quatre gros piliers ronds de maçonnerie destinés à supporter la construction supérieure. Le plan se répète exactement le même en haut et en bas et est unique dans son genre. Il dessine trois carrés inscrits l'un dans l'autre, séparés par des colonnes de granit dans la crypte, de marbre dans l'église haute, supportant des arcades cintrées d'une forme svelte. L'autel est au centre, sous une petite coupole qui s'appuie

sur quatre forts piliers placés aux angles du carré intérieur formant sanctuaire et entouré de deux collatéraux sur les quatre faces. C'est, on le voit, la disposition de certaines églises rondes à trois cercles concentriques, qui cette fois a été transformée en carré. L'église supérieure présente cependant en outre une petite abside du côté de l'est, et la crypte deux, à l'est et au sud.

L'extérieur n'a pas été touché dans les travaux de reconstruction du XVIe siècle. Au dehors l'édifice dessine un cube, surmonté au centre d'un petit dôme fermé qui rappelle celui des *turbeh* musulmans et où l'influence arabe me paraît manifeste. Aux flancs des façades s'appliquent des demi-colonnes engagées, aux chapiteaux à feuillages d'un beau galbe et d'une exécution précieuse, supportant de riches arcatures dont le dessin rappelle de très près celles qui décorent les manuscrits byzantins; et dans la partie inférieure du champ qu'enferme chacune de ces arcatures se creusent des panneaux en losange remplis par les entrelacs géométriques en relief à la combinaison desquels se sont complu les décorateurs arabes. Le portail qui donne accès à l'église est d'une grande magnificence, avec son tympan garni d'un bas-relief et

ses deux colonnes de marbre, reposant sur des lions couchés. Le monument est sans contredit un des plus remarquables spécimens de cette architecture, participant à la fois du byzantin et de l'arabe, qui régnait dans la Pouille avant que la conquête normande y eût introduit les influences françaises. Un semblable style, auquel se rattachent aussi la cathédrale de Canosa et le mausolée (je dirais volontiers le *turbeh*) de Bohémond, qui y est adjacent, ainsi que certaines parties de la cathédrale de Bari, ne s'est maintenu à côté des données architecturales nouvelles, directement importées de Normandie et tendant de jour en jour à la supplanter, que jusqu'aux premières années du XIIe siècle. Aussi n'est-on pas surpris d'apprendre que l'église que je viens d'essayer de décrire fut consacrée en 1117 par le pape Pascal II, qui y vint de Bénévent, où il tenait alors un concile. Elle avait été certainement commencée, et les plans arrêtés dans le XIe siècle.

Cette curieuse église, autour de laquelle on remarque quelques débris d'un temple antique, porte le nom de Santa-Maria-Maggiore di Siponto et a le titre de cathédrale. Elle marque l'emplacement de la ville antique de Sipontum (primitive-

ment *Sipoeis*, *Sipus*), dont la légende grecque attribuait la fondation à Diomède. Prise par Alexandre le Molosse, roi d'Épire, en 330 avant Jésus-Christ, colonie de citoyens romains en 194, assiégée par Marc Antoine en 40, lors des guerres civiles, Sipontum est décrite par Paul Diacre, au VIIIe siècle de notre ère, comme étant encore de son temps *satis opulentum*. Cent cinquante ans plus tard, Constantin Porphyrogénète la mentionne parmi les villes de la partie de l'Italie dépendant de l'empire de Constantinople. Mais il semble qu'elle commençait dès lors à tomber en décadence. L'envasement progressif de la lagune du Pantano, accessible aux vaisseaux dans l'antiquité, tendait à rendre impraticable son port, jadis théâtre d'un mouvement fort actif, et développait les exhalaisons marécageuses qui engendrent la *mal' aria*, fléau de tout le district environnant. Cependant il s'y maintenait encore une certaine population, et le port continuait à être le seul qui desservît la Capitanate. C'est encore là qu'en 1177 le pape Alexandre III s'embarqua pour aller à Venise à l'entrevue où il devait se réconcilier avec Frédéric Barberousse ; et même, en 1252, bien que le tremblement de terre de 1223 eût renversé une

grande partie de la ville, c'est à Siponto que débarqua Conrad IV de Hohenstaufen, quand il vint prendre possession de l'Italie méridionale. Après un nouveau et terrible tremblement de terre, survenu en 1255, c'est Manfred qui acheva de ruiner Siponto par la construction de la ville qui reçut son nom.

Des fouilles ont été faites il y a peu d'années sur l'emplacement de Sipontum et ont amené la découverte des fondements de l'ancien forum, avec une colonne portant une inscription latine, qui a été transportée au Musée National de Naples. Ce sont ces fouilles, d'une importance secondaire, qui, amplifiées démesurément dans les journaux, y ont donné naissance au récit fabuleux de la trouvaille d'un véritable Pompéi apulien.

Une lieue à peine sépare l'emplacement désert de Siponto de la petite ville gaie et tranquille de Manfredonia, coquettement située sur la mer, au milieu d'une végétation qui rappelle la Calabre ou la Sicile. En espalier au pied du Gargano, le canton environnant doit à son exposition vers le midi et à la façon dont la montagne le couvre contre les vents du nord, de jouir d'un climat exceptionnel. C'est en 1263 que Manfred décida

la construction de cette nouvelle ville, pour l'emplacement de laquelle il consulta les astrologues et aussi les marins, car cet emplacement fut très bien choisi en vue de ce que voulait réaliser le fils de Frédéric II. La plaine au nord de l'Ofanto et le canton du Gargano étaient dépouvus de port, ceux de Siponto et de l'antique Salapia (aujourd'hui remplacée par le misérable village de Salpi) ne pouvant plus recevoir convenablement les navires. Il décida d'en créer un nouveau, qui servît en même temps à communiquer avec les possessions qu'il venait d'acquérir en Épire. Aucune position n'était plus favorable que celle où il bâtit Manfredonia, dans le fond du golfe que forme la saillie du Gargano, ayant devant soi une vaste rade, très bien abritée et d'une tenue parfaitement sûre. Manfred apporta à cette œuvre utile et bien conçue l'ardeur que l'on met d'ordinaire à une fantaisie. Deux années suffirent à avancer assez la construction de la nouvelle ville pour qu'en 1265 on pût y transporter l'évêque et les habitants de Siponto, auxquels on joignit des colons recrutés de droite et de gauche. C'est alors que disparut tout ce qui avait pu se conserver des ruines de la cité antique, exploitées comme carrière pour ces

travaux où le transport des pierres, de la chaux et du sable employait, disent les chroniqueurs, « tous les bœufs de l'Apulie. »

Le plan de Manfredonia avait été conçu sur une très large échelle. Le roi prétendait faire de la cité à laquelle il donnait son nom le principal centre commercial de la Pouille et son chef-lieu administratif. Il y établit un hôtel des monnaies et il en donna la direction à deux Amalfitains, renommés pour leurs connaissances pratiques en cette matière, Mauro Pisonto et Nicolo Campanella. Il est probable que ces deux personnages avaient été antérieurement employés à la fabrication des espèces de Frédéric II, qui presque toutes ont été battues à Amalfi. Mais les travaux étaient loin d'être terminés quand Manfred mourut les armes à la main, en 1266. Charles Ier d'Anjou les fit continuer activement, et c'est lui qui acheva la construction de la ville, qu'il ordonna d'appeler Siponto-Novello, voulant effacer jusqu'au nom de l'héroïque vaincu de Bénévent. Mais la conscience populaire se refusa à cette injustice. Malgré les prescriptions et les efforts du farouche vainqueur, le nom de Manfredonia se maintint dans l'usage, et c'est celui que la ville a gardé jusqu'à nos jours.

Les écrivains contemporains vantent la splendeur de la cathédrale de Manfredonia, qui aurait reçu les reliques de saint Laurent, évêque de Siponto au ve siècle, et surtout son magnifique campanile, dans lequel était suspendue une cloche énorme, la plus grosse que l'on eût encore fondue en Italie, dont le son se faisait, raconte-t-on, entendre jusqu'à six milles à la ronde. Malheureusement, la cathédrale, le campanile et en général tous les édifices de Manfredonia ont disparu dans le désastre qui frappa cette ville en 1620, lorsque les Turcs y opérèrent une descente et la brûlèrent entièrement après l'avoir pillée.

Ce qui reste le plus intact des travaux de Manfred, c'est le môle de belle construction, maintenu de chaque côté par de hauts gradins formés de grands blocs de pierre, qui s'avance fièrement dans la mer avec une longueur de près de 200 mètres. C'est sans contredit l'œuvre d'ingénieur maritime la plus puissante et la mieux combinée qu'ait léguée le XIIIe siècle. En tête de ce môle est le château fort, que Lautrec attaqua vainement dans sa dernière campagne. C'est une construction du règne de Charles d'Anjou, œuvre de son architecte maître Giordano di Monte-Sant'-Angelo.

Bien qu'en partie remanié et gâté par des appropriations postérieures, découronné de ses créneaux du moyen âge pour recevoir de l'artillerie sur ses plates-formes, il n'a pas subi de modifications trop profondes dans ses dispositions essentielles. C'est un haut et massif donjon carré, flanqué à ses angles de quatre grosses tours rondes, qu'enveloppe une enceinte extérieure reproduisant le même plan. Les remparts de la ville, garnis eux aussi de grosses tours rondes, subsistent en grande part et embrassent un espace que sont loin de remplir les huit mille âmes de la population actuelle. Avec cette enceinte, en partie vide, qui fait un vêtement trop large à la petite ville rebâtie au XVIIe siècle, Manfredonia est comme une sorte d'Aigues-Mortes de l'Adriatique. Notons, du reste, qu'on a reconstruit la nouvelle Manfredonia sur le plan de l'ancienne, avec les rues régulières se coupant à angles droits, et la disposition en échiquier que l'on observe constamment dans les villes créées de toutes pièces au XIIIe siècle.

MONTE SANT' ANGELO

C'est sur la croupe la plus méridionale du Gargano qu'est située la ville de ce nom, environnant la fameuse grotte où l'on raconte que l'archange saint Michel apparut en 493 et ordonna à saint Laurent, évêque de Sipontum, d'établir son culte dans le sanctuaire naturel qu'il avait consacré lui-même. La légende de cette apparition est tout à fait fantastique. Un riche habitant de la ville, nommé Garganus, avait l'habitude d'envoyer ses troupeaux paître dans la montagne. Un jour, le plus beau de ses taureaux disparut. On le chercha longtemps par les bois et par les ravins, et finalement on le trouva couché à l'entrée d'une caverne. Furieux de la peine qu'il avait dû se donner, Garganus lance un javelot contre l'animal; mais l'arme re-

vient à son point de départ et le blesse lui-même. Ce prodige est raconté à l'évêque Laurent, qui ordonne un jeûne de trois jours. Le troisième jour, qui était le 8 mai, le chef des milices célestes se manifesta sous une forme visible à l'évêque, et lui donna ordre de se rendre à la grotte qu'il s'était choisie et d'y inaugurer son culte. Laurent hésita quelque temps; il fallut pour le décider plusieurs apparitions nouvelles, et surtout une où l'Archange assura la victoire aux habitants chrétiens de Sipontum contre les païens de Naples (!) qui menaçaient leur ville. A la tête d'une procession l'évêque gravit la montagne, et s'enfonçant dans les forêts parvint jusqu'à la grotte. En y entrant, lui et les fidèles qui le suivaient la trouvèrent éclairée d'une lumière céleste; la main des anges en avait fait une chapelle, et un autel drapé de pourpre se dressait auprès de la paroi nue du fond. Laurent fit immédiatement construire une église en avant de la caverne, et avec le consentement du pape Gélase Ier, il la consacra le 29 septembre 493, au jour de la fête de saint Michel.

C'était la première fois que le culte de l'Archange prenait pied en Occident; mais en Orient, il avait une grande importance à Constantinople, depuis la

fondation même de cette ville. Il y a donc quelque chose de digne de remarque dans le fait que l'évêque Laurent, fondateur du sanctuaire du Gargano, est donné comme un cousin de l'empereur Zénon, ce qui semble lui assigner une origine constantinopolitaine. C'est seulement en 590 qu'à Rome le pape saint Grégoire le Grand consacra à saint Michel le mausolée d'Hadrien, au sommet duquel on l'avait vu, dit-on, remettre son glaive au fourreau à la fin de la terrible peste qui avait désolé la cité. C'est aussi dans le VIe siècle que fut construite l'église de l'Archange à Ravenne, et la fondation de celle de San-Michele de Pavie est encore postérieure. Au commencement du VIIIe siècle, l'évêque Autbert d'Avranches en Neustrie, à la suite de plusieurs apparitions dont les circonstances légendaires ont une ressemblance singulière avec ce qu'on raconte de celles qu'avait vues Laurent de Sipontum, consacra au chef des légions des anges le mont Tombe, devenu notre célèbre couvent de Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer. La première église de cette localité fut bâtie, dit-on, sur le plan de celle du Gargano, et depuis lors des liens étroits existèrent entre les deux sanctuaires de la Normandie et de la Pouille.

Ce dernier était déjà depuis longtemps visité de nombreux pèlerins, et les richesses qu'ils y avaient accumulées attiraient, dès 657, Grimoald, duc de Bénévent, qui vint le piller avec ses Longobards encore païens. La vénération qui entourait le lieu ne l'empêcha pas d'être livré plusieurs fois à de semblables dévastations, et pendant les siècles qui suivirent, saint Michel défendit mal son sanctuaire italien, car il fut pillé à trois reprises, en 869 par les Arabes établis à Bari, en 926 par Michel, roi des Bulgares, et en 952 par une nouvelle horde de Sarrasins. Malgré ces catastrophes, le pèlerinage de Saint-Michel du Gargano fut un des plus fréquentés dans le premier moyen âge, et même après l'ouverture de l'ère des croisades. Parmi ses visiteurs les plus illustres on compta plusieurs papes, Léon IX, Urbain II, Pascal II, Alexandre III; trois empereurs : en 998 Othon III, qui trouva le sanctuaire encore complètement dépouillé par suite de la dernière expédition des musulmans; en 1022 Henri II, qui, d'après une légende, resta boiteux comme Jacob après avoir été touché par l'Archange à la cuisse; enfin, en 1137, Lothaire II, la grande comtesse Mathilde, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Tho-

mas d'Aquin et sainte Brigitte. On y venait des contrées les plus lointaines de l'Occident, particulièrement de la Normandie. C'est comme pèlerins que s'y étaient rendus en 1016 les premiers Normands dont Melo sollicita l'appui contre les Byzantins, ceux qui appelèrent bientôt leurs compatriotes à la conquête de l'Apulie. A la seconde descente des Normands dans le midi de l'Italie, vingt-cinq ans plus tard, ils se montrèrent très pressés d'enlever Monte-Sant'Angelo et son sanctuaire à l'archevêque de Bénévent, qui en avait la seigneurie. Dans le partage fait à Melfi en 1043, cette ville et toute la montagne du Gargano furent assignées à Rainulfe, comte d'Aversa.

Aujourd'hui le pèlerinage n'est plus fréquenté que par les populations de l'ancien royaume de Naples. Mais chaque année, à la fête qui a lieu le 8 mai, avant le départ des bergers de la plaine du Tavoliere et qu'accompagne une grande foire, des foules immenses, montant à 20 ou 25,000 personnes, s'y rendent de toutes les provinces voisines. C'en est assez, avec le pèlerinage journalier qui ne s'arrête pas, pour maintenir sur ce sommet, autour du sanctuaire vénéré, une ville d'environ 18,000 âmes, agglomérées dans des rues tortueuses et

sombres, presque aussi sales que celles de Termoli, au pied d'un château à demi ruiné du XVIe siècle.

La route qui conduit de Manfredonia à Monte-Sant'Angelo traverse d'abord de riches plantations d'oliviers au bord de la mer. Puis, au bout d'une dizaine de kilomètres, commence la montée en lacets serpentant sur le flanc de la montagne. L'ascension est longue, mais on en oublie la durée en présence du merveilleux panorama qui se déploie devant les yeux et dont l'étendue devient plus grande à mesure qu'on s'élève. A l'est la mer étend à perte de vue sa nappe qui brille au soleil; à l'ouest, au delà de la plaine nue dont on embrasse l'ensemble d'un seul coup d'œil, le regard suit avec admiration les grandioses dentelures de la chaîne des Apennins, depuis le Matese jusque bien par delà l'endroit où le Vulture dresse son cône volcanique, éteint dès avant le commencement de l'histoire; au sud, droit devant soi, on voit, au delà du cours de l'Ofanto, la Pouille s'étendre entre la mer et les montagnes comme un immense et plantureux verger. On suit toute la ligne de la côte jusqu'à Bari : d'abord, de Manfredonia à l'embouchure de l'Ofanto, déserte et bordée de lagunes stagnantes; puis au delà parsemée de ces villes si rapprochées

les unes des autres dont la série commence à Barletta, et qui dans le lointain apparaissent comme autant de taches d'un blanc éclatant entre l'azur de la mer et la verdure du continent.

Monte-Sant'Angelo, outre le sanctuaire de l'Archange, renferme plusieurs églises intéressantes. Santa-Maria Maggiore est un bel édifice du XIIe siècle, du style habituel à cette époque dans la Capitanate, avec une certaine influence toscane dont nous aurons à reparler à propos de la cathédrale de Troja. Le baptistère en forme de rotonde attenant à l'église San-Pietro est de la même époque et compte parmi les bons morceaux d'architecture normande de ce temps. L'église elle-même renferme d'assez remarquables fresques du XIVe siècle, appartenant manifestement à l'école de Giotto. La porte de l'ancien couvent des Célestins est du XIVe siècle et du règne de Charles de Durazzo. Mais je ne m'arrêterai pas à ces différents édifices, car tout ici cède en intérêt à l'église principale.

Une cour fermée par une grille sur la rue y donne accès. A droite est un haut campanile octogone de style angevin, élevé en 1274 par Charles d'Anjou, qui manifestait la plus grande piété pour Saint Michel du Gargano, à la protection duquel il

rapportait ses victoires de Bénévent et de Sgurgola. Les architectes en ont été Giordano di Monte-Sant'Angelo et son frère Marando. Au fond de la cour, sous un portique daté de 1295, se trouve l'entrée de l'escalier de cinquante-cinq marches taillées dans le roc qui descend à un petit atrium quadrangulaire, entouré de deux étages de galeries, en avant de la paroi de rochers où s'ouvre la grotte sainte. Une nef ogivale, placée transversalement à la direction de la caverne, la prolonge extérieurement et en fait une église assez vaste, dont le chœur, exhaussé de quatre marches, et l'autel sont placés dans la cavité naturelle de la montagne, où saint Michel passe pour s'être manifesté. Cette nef a été construite en 1273, par l'ordre de Charles d'Anjou. Il règne à l'intérieur une obscurité profonde et une grande humidité ; l'eau suinte constamment goutte à goutte avec un bruit monotone du haut de la voûte de rocher, et une source, aux eaux de laquelle on prête des vertus miraculeuses, jaillit à la gauche de l'autel. Le pavé de la nef et du chœur est de marbre blanc et rouge. Au fond de la profonde caverne, l'autel, surchargé de cierges que tient constamment allumés la piété des fidèles, resplendit au milieu des ténèbres. Les lu-

mières se reflètent sur le métal des ex-voto suspendus à la paroi du fond, et la statue de l'Archange, qu'une tradition sans fondement attribue à Michel-Ange, s'enlevant en sombre sur ce champ d'or brillant, semble une apparition entourée d'une auréole éclatante. L'impression qui en résulte est des plus saisissantes.

C'est bien évidemment dans cette caverne qu'était, aux temps du paganisme, l'oracle de Calchas au mont Garganus, très vénéré des populations de l'Apulie. Strabon parle de cet oracle et dit que ceux qui venaient consulter le demi-dieu dans son antre devaient passer la nuit en plein air, à l'extérieur, couchés sur la peau du mouton noir qu'ils avaient sacrifié. Ici comme toujours le pèlerinage chrétien a succédé à un pèlerinage antérieur des païens, et l'apparition de l'Archange au ve siècle dans la période d'agonie de l'ancienne religion, eut pour objet de déraciner le culte qui depuis de longues générations s'attachait à ce lieu, en y substituant une consécration nouvelle. Il est à noter qu'un miroir étrusque à graffito, publié par Gerhard, nous offre, avec son nom inscrit près de lui, la figure de Calchas, non pas envisagé comme le devin de la guerre de Troie chanté dans l'épopée,

mais comme le demi-dieu fatidique qu'allaient interroger au Garganus les populations italiques. Il tient à la main le foie de la victime immolée, où il lit l'avenir; barbu, la chevelure hérissée, son aspect est terrible; deux grandes ailes garnissent ses épaules. C'est tel qu'il devait être représenté dans la grotte où il avait son oracle; et il n'a pas fallu un grand changement pour en faire un saint Michel, ministre des colères divines.

Mais la merveille de la basilique de Monte Sant' Angelo, ce sont ses portes de bronze. Leurs deux vantaux sont divisés en vingt-quatre compartiments aux cadres saillants, dont chacun comprend un sujet figuré. Ces sujets, disposés d'une manière bizarre et tout à fait irrégulière par rapport à l'ordre et à la succession des faits qu'ils retracent, ont tous trait aux apparitions fameuses des archanges Michel et Raphaël. Dix-huit sont empruntés aux récits de l'Ancien et du Nouveau Testament; un montre l'ange déposant des couronnes célestes sur la tête de sainte Cécile et de son fiancé Valérien; un autre est puisé dans l'histoire de saint Martin de Tours; trois enfin représentent les principaux épisodes de l'apparition de saint Michel du Gargano et de l'établissement de son culte par

l'évêque Laurent de Sipontum. Il n'y a en effet que vingt-trois sujets, tous accompagnés de longues inscriptions explicatives dans un latin barbare. Le septième panneau du vantail de droite, en commençant à les compter du haut, est rempli par une inscription en quinze lignes où le donateur, du nom de Pantaleone, s'adresse à ceux qui visiteront l'église. J'aime l'admiration naïve qu'il y exprime pour l'œuvre d'art dédiée par sa piété, la confiance avec laquelle il dit aux dévots qui viendront désormais dans le sanctuaire « de regarder d'abord un si beau travail, » sûr qu'alors ils voudront réciter en sa faveur la prière dont il leur donne la formule. Il y a là toute la simplicité d'un siècle de foi. Le bon Pantaleone tenait beaucoup à ses magnifiques portes ; dans une autre inscription, placée sur la plate-bande horizontale entre les quatre panneaux inférieurs du vantail de gauche, il recommande de les nettoyer chaque année comme il a montré à le faire, prescription qui depuis bien des siècles n'est plus observée.

Le travail des portes de l'église de Monte Sant' Angelo est curieux et d'une nature dont on n'a que peu d'exemples, tous dans l'Italie méridionale et presque tous exécutés à Constantinople. Les su-

jets, au lieu d'être en relief, sont incrustés à plat. Sur la face, exactement planée, de chacun des panneaux, l'artiste a creusé au burin un profond sillon qui dessine le contour des figures ; ceci fait, il a introduit dans le creux de sa gravure un fil d'argent, faisant ressortir le trait par cette incrustation. Les visages, les pieds et les mains sont formés par des plaques d'argent découpées où l'on a gravé les détails. Le dessin, malgré des défauts considérables, a du style; on y sent l'empreinte d'une grande tradition, pétrifiée par l'esprit hiératique et atteinte déjà de décadence, mais conservant des restes de son ancienne puissance et se rattachant directement par certains côtés à l'antique. Les visages et les corps sont démesurément allongés, les traits anguleux, la pose des figures raide et gauche ; mais les compositions sont claires, bien ordonnées et d'un accent grandiose dans leur naïveté. Elles rappellent étroitement les miniatures des manuscrits grecs des xe et xie siècles. En effet ces portes ont été exécutées « dans la ville royale de Constantinople » et par des mains grecques en 1076, ainsi que nous l'apprend l'inscription gravée sur le vantail de droite, dans l'intervalle entre les quatre panneaux d'en bas.

Je ne saurais comprendre comment Huillart-Bréholles a pu proposer d'identifier le Pantaleone qui a fait faire les portes de Monte Sant'Angelo avec le diacre byzantin Pantaléon, qui écrivit en grec un livre des miracles de saint Michel d'après les traditions de l'Église d'Orient. Il ne peut y avoir de commun entre ces deux homonymes de patries différentes que la même dévotion au chef des milices célestes. Le Pantaleone de la basilique apulienne appartenait à une des plus grandes familles du patriciat d'Amalfi, qui dans tout le cours du XIe siècle eut la spécialité d'offrir aux églises de l'Italie méridionale des portes de bronze, toutes de même style et de même travail, fabriquées à Constantinople où cette famille avait de puissantes relations de commerce. Le plus ancien personnage que l'on en connaisse est un nommé Maurone, l'un des comtes annuels ou consuls de la République amalfitaine au commencement du siècle. Son petit-fils, Pantaleone Ier, a inscrit son nom sur les portes de la cathédrale d'Amalfi, comme les ayant fait faire à ses frais. « L'abbé Didier du Mont-Cassin, dit la chronique de Leone de' Marsi, étant venu à Amalfi en 1062 pour y acheter des étoffes de soie dont il voulait faire présent à l'empereur d'Alle-

magne Henri IV, vit les portes de l'église épiscopale et fut si enchanté de la manière dont elles étaient travaillées qu'il envoya sur-le-champ à Constantinople la mesure des portes de l'église vieille, où il eut soin qu'on les fît parfaitement belles. » Ces portes de l'abbaye du Mont-Cassin subsistent encore, et l'inscription qu'elles portent nous apprend que ce ne fut pas l'abbé Didier qui en fit la dépense, comme on pourrait le croire d'après le chroniqueur, mais le noble Amalfitain Mauro, fils de Pantaleone. Leur date est 1066. Mauro, à son tour, eut pour fils un Pantaleone II, qui fut consul d'Amalfi. Celui-ci fit faire les grandes portes de la basilique de Saint-Paul-Hors-les-Murs à Rome, détruites en partie dans l'incendie de 1823, et sur lesquelles on lit, outre les inscriptions latines du donateur, la signature grecque du fondeur Staurakios, qui l'avait exécutée à Constantinople en 1070. C'est de ce Pantaleone II que naquit Pantaleone III, celui des portes de Monte Sant'Angelo, à la libéralité duquel l'église San-Salvatore d'Atrani, auprès d'Amalfi, doit aussi les siennes, terminées en 1087.

Ainsi dans tout le cours du XIe siècle, même après l'établissement des Normands et la rupture

des liens de soumission à l'empire byzantin, quand on voulait dans l'Italie méridionale donner à une église de belles portes de bronze, il fallait les demander à l'habileté technique des Grecs de Constantinople ; l'industrie indigène n'était pas encore capable d'un semblable travail. Même en 1099 c'est de la ville impériale que Landolfo Butromilo fit venir les portes de bronze, inférieures à celles dont nous venons de parler, qu'il dédia à la cathédrale de Salerne et qui en ferment encore l'entrée. Mais bientôt après, dans les premières années du XIIe siècle, Canosa nous offre les belles portes de bronze du mausolée de Bohémond, exécutées par Roger d'Amalfi (un artiste au nom normand), portes où les sujets sont encore au trait incrusté d'argent à la mode byzantine, mais où les riches encadrements et les rosaces décoratives commencent à être modelés en relief. L'art du fondeur en bronze se naturalise en Italie et tend rapidement à y surpasser ses modèles constantinopolitains. On en suit le progrès avec Oderisi de Bénévent, qui a signé les portes de la cathédrale de Troja et auquel je n'hésite pas à attribuer celles de la cathédrale de sa ville natale, exécutées en 1150, malgré la tradition orale qui veut qu'elles aient

été faites à Constantinople. Dès lors le système des sujets en bas-relief a remplacé celui des incrustations à plat. Cet art atteint enfin son point suprême de perfection pour l'Italie méridionale dans la seconde moitié du XIIe siècle, quant fleurit Barisano de Trani, le grand maître à qui l'on doit les merveilleuses portes de bronze de la cathédrale de Trani (1160), de celle de Ravello près Amalfi (1179) et des entrées latérales de la cathédrale de Monreale en Sicile (celles du grand portail sont datées de 1186 et signées de Bonanno de Pise).

LUCERA

Quand on a visité la ville de Manfred et gravi le Gargano afin d'y voir le sanctuaire de l'Archange, il faut revenir à Foggia, en faisant de nouveau la même ennuyeuse route, pour se rendre à Lucera. On va en deux heures d'une ville à l'autre par un beau chemin carrossable, qui court en ligne droite dans la plaine nue sans que, pour ainsi dire, une seule habitation s'élève sur ses bords. Les cultures sont cependant plus multipliées sur ce trajet que sur celui de Manfredonia. A sa droite on a le Gargano, à sa gauche la chaîne de l'Apennin, précédée d'ondulations, sur la pointe d'une desquelles on distingue le groupe des maisons de Troja.

En faisant ce chemin, l'esprit se reporte à la description saisissante que le chroniqueur Nicolas

de Jamsilla, compagnon du prince dans cette aventure, fait du voyage de Manfred après sa fuite d'Aversa, en novembre 1254, et de la façon dont le fils de Frédéric dut marcher de nuit, au milieu des ténèbres et de la tempête, pour gagner Lucera sans être aperçu des troupes pontificales postées à Troja et à Foggia, dans une plaine sans un arbre où le passage d'une petite troupe de cavaliers devait être vu d'une très grande distance et attirer aussitôt l'attention.

Lucera s'élève sur une colline d'un certain relief, escarpée sur les côtés du nord et de l'ouest, en pente douce vers l'est et le sud, qui se détache à un certaine distance en avant des derniers contreforts de l'Apennin et commande au loin la plaine environnante. Ainsi préparé par la nature, le site en a toujours constitué une position stratégique de premier ordre, et depuis les débuts de l'histoire chez les populations de l'Apulie, nous y voyons exister une ville fortifiée dont le rôle est capital. Les Grecs prétendaient que cette ville de Luceria avait été fondée par Diomède, revenu d'Ilion, comme Arpi, Sipontum, Canusium et, en général, toutes les cités de quelque importance dans la Daunie et même dans une portion de la Peucétie ;

à l'époque romaine on y montrait encore un vieux *xoanon* que les habitants prétendaient être le Palladium enlevé de Troie par le héros argien.

La fondation de Luceria dut être en réalité l'œuvre des Dauniens de race iapygo-messapienne, sur le territoire desquels elle était située. Le nom d'Apulie, qui s'étendait jusque-là, n'est autre que la forme italique de celui dont les Grecs ont fait de leur côté Iapygie. Mais tout, y compris l'appellation même de la cité, qui appartient aux idiomes proprement italiotes, semble indiquer que de très bonne heure l'élément osco-samnite se superposa à l'élément iapygien dans la population de cette ville, et y devint prépondérant.

Les faits précis de l'histoire de Luceria sont, d'ailleurs, ignorés jusqu'à la seconde guerre Samnite, où nous voyons ses habitants suivre le parti des Romains, de même que les autres Apuliens, puis refuser de s'associer à la défection de ceux-ci en 326 avant Jésus-Christ. Pour les châtier, les Samnites vinrent mettre le siège devant la ville, et c'est en marchant au secours de Luceria que l'armée romaine éprouva son grand désastre du défilé des Fourches Caudines. La chute de la forteresse apulienne en fut la conséquence immédiate,

et les Samnites, vainqueurs, la choisirent comme la place de sûreté où ils enfermèrent les otages à eux remis en garantie du traité de Caudium, que le sénat refusait de reconnaître. Aussi Rome attacha-t-elle un prix extrême à enlever à ses ennemis Luceria, et, dès 320, Papirius Cursor investissait la ville, défendue par une garnison de sept mille Samnites, et finissait par l'emporter après une résistance acharnée. Il y reprit les otages et y fit un riche butin, car c'était alors la plus riche cité de l'Apulie. Six ans après, elle retombait aux mains des Samnites, mais ce ne fut que pour très peu de temps. Les Romains la reprirent bientôt de vive force, massacrèrent une partie de la population et installèrent à la place des anciens habitants une colonie militaire de droit latin. Ce fut dès lors le boulevard de la domination du peuple roi dans l'Apulie, où elle lui permettait de prendre le Samnium à revers. Aussi les Samnites tentèrent-ils, en 294, un effort désespéré pour recouvrer Luceria; mais le consul Atilius, accouru au secours de la ville, les écrasa dans une grande bataille.

Établie au milieu d'un canton de grande production agricole et pastorale, la colonie de Luceria eut autant d'importance comme centre de com-

merce que comme place forte. Nous en avons la preuve par le développement de son monnayage, qui débute à l'époque de sa fondation même alors que l'as était encore du poids d'une livre. Plus tard, lorsqu'un peu avant la seconde guerre Punique on essaya le système de la fabrication des deniers romains dans un certain nombre d'ateliers succursales répartis en Italie, Luceria fut le siège d'un de ces ateliers. Dans la guerre d'Hannibal, la conservation de la forteresse de Luceria par les Romains eut une importance décisive. Le grand capitaine carthaginois ne parvint jamais à s'en emparer et le fait d'avoir ainsi gardé une base inexpugnable d'opérations dans l'Apulie fut une des choses qui permirent le mieux à Rome de relever rapidement ses affaires après ses premiers désastres. Les colons de Luceria montrèrent d'ailleurs à ce moment une fidélité passionnée à la cause de la mère patrie. En 209, quand une partie des colonies latines, lasses de la prolongation indéfinie d'une guerre à laquelle on ne voyait point de terme, refusèrent à Rome de continuer à lui fournir leurs secours en hommes et en argent, il n'y en eut que dix-neuf qui se déclarèrent prêtes à soutenir encore la lutte jusqu'à entier épuisement, et Luceria fut du nombre.

L'histoire garde ensuite le silence sur les destinées de Luceria jusqu'au temps de Cicéron, qui dans son discours *pro Cluentio* en parle comme d'une des villes les plus florissantes de l'Italie. Dans la guerre civile contre César, Pompée en fit quelque temps son quartier-général avant de se replier sur Brundisium : Strabon cite Luceria comme déclinant à son époque. Pourtant elle retint une certaine prospérité pendant toute la durée de l'Empire. Auguste y avait envoyé une nouvelle colonie de vétérans, et les écrivains, aussi bien que les inscriptions, montrent qu'elle garda jusqu'au bout son rang colonial avec les privilèges qui y étaient attachés. Sur la Table de Peutinger elle est marquée comme le siège d'un *prætorium* provincial.

L'importance de Luceria survécut aux invasions barbares et aux ravages affreux des guerres gothiques. Paul Diacre la décrit comme étant une ville opulente sous la domination des Longobards, qui en firent le chef-lieu d'un de leurs castaldats. Mais en 663 l'empereur grec Constant II prit la ville sur ce peuple et la détruisit presque entièrement. Dès lors, et pendant six siècles, Lucera ne fut plus qu'une simple bourgade, où pourtant résidait toujours un évêque. C'est en cet état qu'elle

se trouvait encore en 1223, lorsque Frédéric II, l'année même où il construisait son palais de Foggia, contraignit les musulmans de Sicile révoltés à demander l'*aman* et à se mettre à sa merci. Jugeant imprudent de les laisser dans le Val di Mazzara, où leurs traditions d'indépendance étaient trop vivantes et où il leur était toujours facile, en cas de rebellion, de recevoir des secours de leurs frères d'Afrique, ne voulant pas non plus priver ses États de cette vaillante et industrieuse population par une expulsion pareille à celle que l'Espagne commit plus tard la faute immense d'accomplir, il se décida à les dépayser en les transplantant sur le continent italien. La masse principale des Arabes siciliens fut donc par ses ordres transportée à Lucera, Girofalco et Acerenza. Lucera en fut la principale colonie, et pour la recevoir fit élever une vaste forteresse, où ils vécurent d'abord séparés de la population chrétienne de la ville.

Ainsi transplantés, ces Arabes, après une tentative de révolte en 1226, acceptèrent rapidement leur nouveau sort avec la facile résignation qui est le propre des musulmans, et même bientôt ils s'attachèrent avec un ardent dévouement au souverain qui leur avait conservé la vie sauve quand les ha-

bitudes et le droit de la guerre, dans les mœurs du temps, lui auraient permis de les exterminer. Astreints tous au service militaire, leurs milices furent pendant plus de vingt ans le nerf et le seul noyau permanent des armées de Frédéric II, et la forteresse qu'ils occupaient, achevée en 1227, le principal point d'appui de la domination des Hohenstaufen dans les provinces touchant à l'Adriatique. Quand la rupture entre l'Empereur et le Pape fut devenue ouverte et irrémédiable, la présence des musulmans à Lucera devint un des griefs dont le Souverain Pontife fit le plus retentir le monde chrétien contre Frédéric. Pourtant l'emploi d'une garde sarrasine auprès du souverain n'était pas autre chose qu'une tradition des princes normands. Ceux-ci, et Robert Guiscard tout le premier, avaient constamment employé les contingents des Arabes de Sicile, de l'aveu même de la Papauté, dans leurs guerres en Italie, et l'armée qui, au prix de l'incendie d'une partie de Rome, avait délivré Grégoire VII, se composait en majorité de musulmans, sans que ce pontife eût éprouvé le moindre scupule de voir des infidèles servir sous sa bannière. Depuis plus d'un siècle, la seule force militaire permanente des principautés franques fondées

en Syrie par les croisés consistait dans les corps soldés de musulmans indigènes, désignés sous le nom de *turcoples*, et l'office de grand-turcoplier était la première charge militaire de la cour de Jérusalem.

Pour donner cependant une certaine satisfaction aux plaintes du Pape, Frédéric ouvrit librement l'accès des casernes de ses Sarrasins aux missionnaires franciscains et fit même bâtir dans la forteresse, à côté de leur mosquée, une église destinée à ceux qui voudraient se convertir. Mais il savait d'avance qu'il n'y en aurait aucun. Il persista à refuser aucun avantage au changement de religion, et, traitant à sa cour les musulmans sur un pied d'exacte égalité avec les chrétiens, son scepticisme, blessant pour les croyances de son époque, se plaisait à réunir à la même table des évêques et des capitaines arabes. Bientôt, du reste, à mesure que la lutte avec le Saint-Siège devint pour l'Empereur une question de vie ou de mort, il sentit davantage quel prix avaient pour lui les services de troupes sur qui les anathèmes ecclésiastiques n'avaient aucune action, dont le fanatisme religieux éprouvait, au contraire, une satisfaction sauvage à combattre contre le pontife catholique. En 1239, Frédéric, pour donner plus de cohésion à ses Sarrasins, les

concentra tous à Lucera, faisant venir dans ce lieu ceux qui avaient habité jusqu'alors à Acerenza et à Girofalco, y amenant en grand nombre de nouvelles familles qui étaient restées encore en Sicile, et les renforçant enfin de bandes mercenaires qu'il faisait recruter en Afrique. La colonie musulmane de Lucera monta ainsi jusqu'à soixante mille âmes. Le château-fort ne pouvait plus lui suffire; on lui livra aussi la ville. Et l'Empereur ferma les yeux sur la façon cruelle dans les nouveaux colons musulmans molestèrent les rares habitants chrétiens qu'ils y trouvèrent, les forçant à déguerpir avec leur évêque et s'emparant de la cathédrale pour en faire une mosquée. C'est ainsi que l'antique *Luceria Apulorum* devint *Lucera Saracenorum*.

Désormais Frédéric pouvait en toute sécurité faire de Foggia sa résidence la plus habituelle. Entre la forteresse de ses Sarrasins, à une extrémité, et, à l'autre, Andria la Fidèle, dont la population montrait à sa cause un dévouement qui lui tenait tant au cœur,

Andria fidelis nostris affixa medullis,

la soumission de la plaine de la Capitanate et de

la Pouille était assurée. Il n'avait plus à craindre, de la part des citoyens des populeuses villes de cette contrée, toujours prêts aux changements et fort enclins à embrasser le parti du Pape, des défections comme celle qui avait été presque générale en 1229 à l'apparition de la croisade des *Clavigeri*. Mais Frédéric ne vint qu'à peu de reprises, et cela seulement pour des laps de temps fort courts, dans les dernières années de sa vie, habiter à Lucera même, au milieu de la colonie arabe, où il avait pourtant un logis royal et où il menait complètement, quand il y allait, la vie d'un monarque musulman, comme les rois normands de Sicile lui en avaient donné l'exemple. C'est son existence dans ces séjours qui lui avait fait donner par les Guelfes le surnom de « sultan de Lucera. » Il y avait des haras de chameaux, des équipages de chasse avec des guépards dressés à l'orientale ; enfin, ce qui est plus grave, un harem richement monté et gardé par des eunuques. Ici sa conduite, en opposition avec la loi chrétienne, prêtait largement le flanc aux invectives papales. Pour la juger avec une entière équité, il ne faut cependant pas oublier qu'avant lui les rois normands avaient eu patemment leur harem organisé à Palerme.

Après la mort de Frédéric II et de Conrad, quand Innocent IV tenta de s'emparer directement du royaume de Sicile, il voulut gagner les Sarrasins de Lucera. Oubliant tout ce qu'il avait écrit sur le scandale du séjour de ces infidèles en Italie, il offrit à leur émir, que les chroniqueurs du temps appellent Jean le Maure, de lui conserver la charge éminente de grand camérier du royaume et de lui conférer, en outre, des fiefs et des honneurs nouveaux en grand nombre. Le chef musulman accepta le marché, mais ses hommes ne voulurent pas le suivre dans sa trahison envers ses princes. Manfred accourut chercher un asile au milieu d'eux. Ce furent eux qui le proclamèrent les premiers et qui lui permirent de reconquérir le royaume. Pendant tout son règne, il n'eut pas de soldats plus fidèles, et quand la fortune le trahit définitivement, les Arabes de Lucera tombèrent par milliers à ses côtés sur le champ de bataille de Bénévent. En partant pour combattre Charles d'Anjou, Manfred avait confié sa femme, la belle Hélène d'Épire, et ses fils en bas âge au dévouement des Sarrasins et aux fortes murailles du château de Lucera. C'était un asile sûr, qui eût permis aux partisans des jeunes princes de se rallier et de continuer la lutte.

Mais leur mère, abandonnée de ses conseillers, perdit la tête et quitta Lucera pour se réfugier à Trani, d'où elle espérait faire voile vers l'Épire. Le châtelain de cette ville la vendit avec ses enfants à Charles, qui se déshonora par sa cruauté à leur égard. Plus malheureux que Conradin, on ne les jugea pas dignes de l'échafaud, et ils pourrirent de longues années dans des cachots infects. Le dernier survivant des fils de Manfred, Henri, mourut seulement en 1318, sous le règne de Robert, dans un souterrain du château de l'Œuf, à Naples, aveugle par suite de ses souffrances, après une captivité de cinquante-deux ans.

Manfred mort et sa famille disparue, les Sarrasins de Lucera se soumirent au conquérant, qui confirma leurs privilèges et leurs lois particulières. Mais, dès l'année suivante, à l'annonce de l'approche de Conradin, qui se préparait à franchir les Alpes, ils relevèrent sur leurs tours l'étendard de la maison de Souabe. Lucera devint alors le point de réunion des Gibelins dans le midi de la péninsule. Charles d'Anjou voulut essayer de réduire la place avant que son compétiteur fût descendu de la Haute-Italie. Mais après plusieurs mois d'assauts infructueux, il dut lever le siège pour se porter

au-devant de Conradin. Quand il l'eut vaincu et mis à mort, il revint devant Lucera, en 1269. Les musulmans se défendirent avec acharnement, mais à la suite d'un long blocus la famine les contraignit enfin à capituler. Le 15 août, ils ouvrirent leurs portes et défilèrent devant le vainqueur irrité, qui les fit passer sous le joug. Mais Charles ne voulait point se passer des services de guerriers dont il avait pu apprécier toute la valeur. Il leur accorda donc la vie sauve et leur permit de continuer à habiter la ville. Seulement, il leur enleva leurs privilèges, le droit de se gouverner eux-mêmes dans l'intérieur de leur ville et d'avoir pour officiers de justice leurs cadis, jugeant toutes les affaires d'après la loi musulmane. Il les plaça sous l'autorité directe du justicier de la province et mit soixante lances en garnison dans le château pour les surveiller. En même temps il ordonna, en souvenir de sa victoire, de construire, à la place de la principale mosquée de la ville, sur le site de l'ancienne cathédrale, une grande église dédiée à la Vierge, donnant à la cité le nom officiel de *Lucera christianorum*.

Deux ans plus tard, en 1271, nouvelle révolte des Sarrasins, qui avaient ajouté foi à l'imposture

d'un faux Conradin, et nouveau siège, à la suite duquel les principaux fauteurs du trouble furent cruellement punis. Le reste des colons arabes fut encore cette fois reçu à merci. Charles les garda dans ses armées et prodigua leur sang dans ses guerres en Albanie et en Sicile. Tant de vicissitudes et de malheurs avaient beaucoup diminué leur nombre. Une partie de la ville qu'ils habitaient restait déserte. Le monarque angevin en profita pour y installer, à côté d'eux, une colonie de Provençaux, amenés à ses frais, auxquels on donna les maisons inhabitées et les terres abandonnées. Il fit aussi augmenter les défenses du château, qui désormais tenait les musulmans en bride, au lieu de leur servir de casernement.

Cependant la Papauté ne cessait de réclamer des rois de Naples de faire disparaître du sol de la Pouille ce noyau d'infidèles, qui était, avait dit Innocent IV, « comme une épine enfoncée dans son œil. » Cédant enfin aux instances de Boniface VIII, Charles II, en 1300, se résolut à célébrer l'année du jubilé par un autodafé mémorable. En pleine paix, sans aucune provocation de la part du reste des Sarrasins, une armée fut dirigée sur Lucera, sous la conduite de Giovanni Pipino

de Barletta, et en entreprit le siège. Sachant qu'ils n'avaient cette fois aucune grâce à attendre, les musulmans se défendirent en désespérés. A la fin, ils succombèrent sous le nombre ; la ville fut prise d'assaut, et les Sarrasins de tout âge et de tout sexe furent impitoyablement passés au fil de l'épée. On n'accorda la vie qu'à ceux, en bien petit nombre, qui consentirent à abjurer l'islamisme.

Après cette effroyable exécution, le roi Charles II repeupla la ville de nouveaux colons, auxquels on en répartit le territoire. La cathédrale fut dédiée solennellement en 1302. Le roi voulut même effacer le nom de Lucera et ordonna qu'on l'appelât Città di Santa-Maria. Mais cette nouvelle appellation officielle ne parvint pas à prévaloir contre l'usage et la tradition populaire.

La nouvelle Lucera, dotée par son fondateur de nombreux privilèges, est restée jusqu'à nos jours une ville assez florissante, qui compte quatorze mille habitants, possède un évêque et est le siège du tribunal de l'arrondissement de Foggia. Quant à la forteresse, elle fut presque immédiatement démantelée et abandonnée. Dès 1525, Leandro Alberti la trouvait en ruines.

Ce sont les restes de cette forteresse qui font

encore aujourd'hui le principal intérêt d'une visite à Lucera. L'enceinte, de 900 mètres de pourtour, en est remarquablement conservée et dresse à une grande hauteur ses murailles garnies de tours, découronnées seulement de leurs créneaux. Elle occupe l'extrémité occidentale de la colline, qui en est en même temps la partie culminante, à un quart d'heure de marche de la ville telle qu'elle est, ceinte des remparts dont la dota Charles II d'Anjou. C'est évidemment sur le même emplacement que s'élevait l'*arx* de la Luceria apulienne et romaine. La muraille suit exactement le bord des escarpements presque à pic de la colline, excepté sur la face de l'est, tournée vers la ville, où le terrain se continue de plain-pied et où un fossé large et profond, taillé dans le roc, précède le rempart. Treize tours carrées, bâties en brique et en pierre et reliées entre elles par d'épaisses courtines de la même construction, couronnent ainsi les pentes abruptes du nord, de l'ouest et du sud, avec deux tours plus grosses et plus hautes, en forme de polygones irréguliers, aux deux angles nord-ouest et sud-ouest, présentant un angle sur l'arête de la colline. Le côté de l'est, rectiligne, armé de sept tours en figures de bastions, faisant saillir en

avant un angle obtus, se termine à ses deux extrémités par deux grosses tours rondes. C'est sur cette face, entre la seconde et la troisième tour à droite, qu'a été ménagée, dans un angle rentrant fort habilement disposé, l'entrée principale de la forteresse, entrée oblique et précédée d'un pont-levis. Un peu en arrière et commandant le débouché de cette porte, auprès de l'angle nord-est de l'enceinte et s'appuyant à la muraille de la face nord, dans laquelle était tout à côté une poterne, se dressait le donjon, énorme massif de forme exactement carrée.

Dans ce donjon, dit Nicolas de Jamsilla, on montrait l'appartement de Frédéric II, celui de Conrad IV, celui du marquis Odon et celui de Jean le Maure. C'est là, en effet, qu'était la demeure royale que Frédéric II avait fait décorer avec un grand luxe, et où, en 1241, tandis qu'il ravageait les environs de Rome, il envoyait deux statues de bronze antique enlevées au monastère de Grotta Ferrata. C'est là aussi que demeurait le châtelain ou émir des Arabes. Ce donjon, dont l'abbé de Saint-Non admirait le magnifique appareil, subsista en grande partie jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, mais il fut alors démoli pour con-

struire avec ses matériaux un palais pour les tribunaux dans Lucera. Ce n'est plus qu'un amas de ruines confuses, où l'on distingue seulement l'amorce des nervures qui couvraient quelques salles. Des voûtes effondrées dans sa partie inférieure permettent de reconnaître qu'il avait été élevé en portion sur des fondements antiques. On aperçoit au-dessous les restes de souterrains romains construits en grand appareil d'une belle époque, parfaitement caractérisé.

M. Amari a émis la conjecture que le château des Sarrasins de Lucera avait dû être édifié sous la direction d'ingénieurs arabes. Je crois cette opinion parfaitement juste. La forme des tours carrées et barlongues, leur faible saillie, leur rapprochement, la disposition en talus de la base des murailles sont autant de particularités caractéristiques des principes de fortification qui, des Byzantins, avaient passé aux Arabes, que les Templiers avaient adopté dans la construction de leurs châteaux de Terre-Sainte, mais qui, en 1223, ne s'étaient guère encore naturalisés en Occident. La disposition du terrain avait dispensé les ingénieurs qui fortifièrent Lucera d'établir ailleurs que sur le front est, devant le rempart, le vaste fossé et la

muraille extérieure en avant de ce fossé, qui étaient aussi choses essentielles du système byzantino-arabe. Du reste, ce front, tel que nous le voyons dans son état actuel, avec ses tours d'une autre forme que celles du reste de l'enceinte, a été refait en 1271 par Charles d'Anjou après le siège où il avait dû être l'objectif de l'attaque. C'est ce qu'attestait une inscription que copia Leandro Alberti et qui a disparu depuis.

De nombreux édifices remplissaient l'enceinte de la forteresse au temps où elle était occupée par les Sarrasins; il y avait des habitations, des casernes, des mosquées, et aussi l'église des Franciscains. Toutes ces constructions ont depuis longtemps disparu sans laisser de traces apparentes. La chemise fortifiée n'enveloppe plus qu'un terrain vide et désert.

Le sol y est partout jonché de débris de briques et de fragments de vases de formes diverses et d'une fabrication tout à fait spéciale, dont la terre plus ou moins rouge est recouverte d'un épais vernis plombifère. Ce vernis, appliqué à la manière arabe, et qui souvent, trait caractéristique, a coulé de manière à former de grosses gouttes vitrifiées en relief, est le plus habituellement vert,

quelquefois avec des dessins noirs se détachant sur ce fond. Nous sommes ici en présence des vestiges d'une poterie exactement pareille aux fragments de fabrication arabe du IXe et du Xe siècle recueillis par mon père en Égypte et conservés au musée céramique de la manufacture de Sèvres, à ceux qu'on a trouvés sur plusieurs points de la Syrie, entre autres dans l'ancien four à potier fouillé à Damas par M. Eugène Piot, ainsi qu'aux *bacini* incrustés à titre d'ornementation à la partie supérieure des murailles extérieures d'un certain nombre d'églises du nord et du centre de l'Italie construites du Xe au XIIIe siècle. Elle constitue une industrie d'origine évidemment orientale, qu'on ne saurait hésiter à considérer comme ayant été exercée sur les lieux dans le cours du XIIIe siècle, car la multitude des débris ne permet pas de douter que ce fut là la vaisselle d'usage journalier dans la colonie arabe de Lucera. J'ai déjà dit que cette colonie compta un moment jusqu'à 60,000 âmes avec les familles des guerriers. On sait par des documents formels qu'en même temps qu'elle fournissait un service militaire des plus actifs, elle s'adonnait avec succès à des industries de tradition orientale, dont les procédés avaient été apportés de

Sicile, comme le tissage de certaines étoffes et la fabrication des armes. A. de Longpérier a attribué avec beaucoup de vraisemblance à ses ateliers certaines pièces de dinanderie de cuivre à la façon arabe dont on peut prendre pour type une coupe conservée dans le trésor de la cathédrale de Faënza. Il faudra joindre maintenant à la liste de ces industries celle de la confection des poteries vernissées conformément aux anciens prototypes arabes.

Nous sommes conduits à désigner avec certitude la Sicile musulmane comme une étape du transport de la fabrication de ce genre de poteries entre l'Orient et la Pouille, où elle passa avec la transplantation des Arabes sous Frédéric II. Ceci est de nature à jeter un jour précieux sur l'origine des *bacini* employés dans la décoration des églises par les architectes italiens, surtout dans le XIe siècle. On les a d'abord regardés comme de provenance arabe ou persane, comme des trophées des expéditions maritimes des Pisans. Mais M. Drury-Fortnum, en les étudiant de plus près, a montré qu'il n'y en avait qu'un petit nombre qui fussent de fabrication proprement arabe, que la plupart sortaient d'ateliers plus voisins, qu'il plaçait sur un point encore indéterminé de l'Italie. Après la cons-

tatation que j'ai faite à Lucera, et que tout le monde peut y renouveler, c'est en Sicile qu'il faudra, je crois, chercher la situation de cet atelier, dont les produits devaient se répandre par le commerce sur le continent italien.

Les poteries à vernis vert ne sont pas les seules dont on recueille les débris au château de Lucera. D'autres fragments moins nombreux offrent des ornements d'une donnée fort simple, tracés en bleu et en rouge sur un fond blanc. Ici la décoration a été manifestement exécutée au moyen de l'application sur la terre d'un engobe revêtu d'un vernis incolore et translucide au moyen d'un *marzacotto* plombique. C'est le procédé que Passeri affirme avoir été mis en œuvre à Pesaro à partir des environs de l'an 1300. Naturalisé d'abord à Lucera par les colons arabes, il avait ainsi mis un peu plus d'un demi-siècle à se transmettre de proche en proche jusque dans les Marches. M. Barnabei a recueilli dans l'Abruzze, son pays natal, dans des sépultures qui ne peuvent pas descendre plus bas que la fin du XIIIe siècle, des poteries exactement conformes aux deux classes de celles dont on recueille les tessons au château de Lucera. Il en fera bientôt l'objet d'une publication. Ces sépultures de

l'Abruzze fournissent un chaînon géographiquement intermédiaire entre Lucera et Pesaro, et nous parvenons ainsi à suivre dans le temps et dans l'espace la marche de l'industrie des terres vernissées, originaire de l'Orient, établie d'abord en Sicile lors de la conquête arabe, transplantées dans le nord de la Pouille au XIIIe siècle avec les derniers restes des musulmans siciliens, enfin se propageant de là en suivant le littoral de l'Adriatique jusqu'à Pesaro et aux villes voisines, où elle se développa surtout à partir du moment où l'anéantissement des Sarrasins de Lucera eut enlevé aux potiers des Marches leurs plus redoutables concurrents, ceux qui avaient été leurs maîtres.

Entre la forteresse et la ville elle-même s'étend une vaste esplanade entièrement découverte, où fait défaut toute construction du moyen âge. Ce terrain était compris dans la ville antique, et le sol y est jonché de fragments d'anciennes poteries où le travail de la charrue, retournant chaque année la terre, a fini par confondre pêle-mêle les reliques de tous les siècles de l'antiquité. La terre rouge arrétine à reliefs sigillés représente là le dernier siècle de la République romaine et les débuts de l'Empire ; les poteries étrusco-campaniennes à re-

liefs et à glaçure noire une période antérieure, l'existence de la colonie romaine de Luceria des guerres Puniques aux premières guerres civiles; les tessons de vases peints à figures rouges de fabrication grecque l'âge où l'influence des cités helléniques voisines avait pénétré l'Apulie et y régnait en maîtresse, du milieu du ve siècle avant notre ère au milieu du iiie. Ce qui est plus intéressant, c'est qu'on y rencontre en abondance des débris céramiques d'un âge antérieur, qui nous reportent aux temps où la Luceria primitive était encore aux mains des indigènes apuliens. Ce sont les fragments d'une poterie noirâtre sans vernis, colorée uniformément dans la masse de la pâte et sans couverte, simplement lustrée au polissoir, telle qu'on la rencontre aux origines de la civilisation dans toutes les parties de l'Italie. La présence de cet ancien *bucchero* italique n'avait pas été jusqu'ici signalée en Apulie. J'en ai observé des fragments sur tous les emplacements de villes antiques que j'ai examinés dans cette contrée, comme aussi dans la Lucanie et dans le Bruttium. La fabrication s'en est donc étendue à une certaine époque, avant le triomphe des influences grecques, sur la totalité de la Péninsule, sans différences bien sensibles de contrée à contrée.

Au moment où je visitais Lucera on venait de mettre à découvert, dans le terrain qui s'étend ainsi entre le château et la ville, un égout romain de belle construction, voûté en briques, dont on pouvait parcourir le trajet sur une certaine étendue. Un homme y cheminait sans peine en se courbant.

Dans la ville de Lucera le seul monument important est la cathédrale, magnifique église à trois nefs du plus pur style ogival français du XIIIe siècle. C'est un des édifices religieux les plus remarquables de l'époque médiévale dans le midi de l'Italie. Pour quiconque l'étudie avec une connaissance quelque peu approfondie des monuments du même art en France, deux conclusions s'imposent à l'esprit. Cette cathédrale, bien que consacrée seulement en 1302, n'a pu être commencée en 1300 par Charles II, comme on l'imprime ordinairement. Giustiniani affirme avoir lu dans les *Regesta* de Charles Ier qu'il donna l'ordre de la construire dès 1269; on a constaté cette assertion, que je ne suis pas en mesure de vérifier. Mais, dans tous les cas, c'est bien de cette époque qu'est l'architecture du monument, où l'on ne saurait en faire commencer les travaux plus tard que 1274, date de l'établissement des colons provençaux dans la ville. Si

donc le Pape Benoît XI, dans une lettre célèbre du 16 novembre 1303, félicite Charles II d'avoir élevé la grande église de Lucera, c'est seulement pour l'avoir achevée, dédiée et richement dotée.

D'autre part, l'architecte de cette église a été Français, et même, suivant toutes les probabilités, natif de l'Ile-de-France, dont il a transporté l'art sans modification dans la Pouille. Sur un seul point il s'est écarté de ce que l'on faisait dans la France, en se rendant bien compte des conditions particulières qu'imposait un phénomène naturel très fréquent dans le pays où il avait à construire. Il a compris que dans un pays sujet aux tremblements de terre les voûtes aiguës en arêtes, telles qu'on les faisait sur notre sol, cette merveille d'équilibre obtenue par un savant calcul de la poussée des matériaux, se disloqueraient à la première secousse et par leur dislocation, si elles ne s'écroulaient pas immédiatement, compromettraient toute la solidité de l'édifice. Il y a donc renoncé et les a remplacées par une simple charpente apparente, que son élacticité devait mettre en mesure de résister victorieusement aux effets de l'ébranlement du sol. Je ne serais pas étonné que cet habile architecte sorti de notre pays ait été maître Pierre

d'Angicourt, que Charles avait amené de France avec lui, auquel il avait donné la surintendance de la plupart de ses constructions, et à qui l'on attribue d'ordinaire certaines églises d'une architecture toute française, bâties par les ordres de ce prince, comme la cathédrale de San-Gennaro à Naples. Il est positif qu'en 1278 Pierre d'Angicourt vint en Pouille, chargé d'inspecter les châteaux de Brindisi, Bari, *Lucera*, etc., mission pendant le cours de laquelle il recevait les appointements de trois taris d'or par jour. En 1280 il reconstruisait le château de Barletta et y exécutait une magnifique chapelle avec des vitraux. Quoiqu'il en soit de cette conjecture, si la cathédrale de Lucera est éminemment française de plan et d'architecture, ce sont des tailleurs de pierre indigènes qu'on a employés à en exécuter la décoration. La chose est surtout manifeste au portail principal. Les feuillages finement refouillés d'un beau et ferme dessin qui garnissent l'archivolte de son arc en tiers point ont la plus étroite parenté avec ceux de l'archivolte de l'arc en plein cintre du palais de Frédéric II à Foggia. Je crois même y reconnaître la main de maître Nicolao da Foggia, en comparant cet ouvrage avec ses travaux signés de Ravello. Les

quatorze magnifiques colonnes de marbre vert antique, que l'architecte a distribuées dans diverses parties de son œuvre, devaient garnir la nef de la cathédrale plus ancienne, celle dont les Sarrasins avaient fait une mosquée.

Le gouvernement italien a entrepris dans ces dernières années une restauration complète de la cathédrale de Lucera, travail très bien conduit et aujourd'hui près d'être terminé. En grattant le badigeon qui revêtait l'intérieur de l'église, on a mis au jour sur plusieurs points d'intéressantes fresques du XIVe siècle, entre autres une Vierge avec l'Enfant Jésus, d'une grande beauté de dessin et d'un sentiment tout à fait giottesque. Mais il n'y a à tirer de ces fresques aucun argument en faveur des théories de M. Salazaro sur le développement précoce de la peinture dans le royaume de Naples. Les princes angevins devaient tout naturellement, par suite de leurs rapports avec Florence, appeler des peintres de cette ville à décorer les édifices qu'ils construisaient. C'est ainsi que l'on voit déjà Charles Ier lui-même faire venir de Florence le grand architecte Arnolfo di Lapo et l'employer à Rome. Au moment où fut terminée la cathédrale de Lucera, Giotto, qui a travaillé à Naples, était dans

le plein épanouissement de son talent et de son influence; et c'est à son école que se rattachent directement les fresques retrouvées dans cette église bien plus qu'à ce que l'on connaît du style de l'école latine contemporaine des peintres de la Pouille et du comté de Lecce. Déjà nous avons observé dans une des églises de Monte Sant'Angelo d'autres fresques dues également à des disciples de Giotto.

La cathédrale de Lucera montre encore une statue de marbre que l'on prétend être celle du roi Charles II d'Anjou. Elle est aujourd'hui dressée contre le mur à l'intérieur, à gauche de la porte d'entrée principale, debout sur un piédestal de pierre, où une inscription en lettres modernes lui applique le nom du prince angevin. Mais cette attribution, d'après laquelle M. Gregorovius, dans un ouvrage tout récent, traçait un portrait de Charles II, ne supporte pas un seul instant l'examen pour un archéologue. La statue, qui date du courant du XIVe siècle, n'a jamais été l'effigie ni de Charles II, ni d'aucun roi. C'est celle qui était couchée sur la tombe d'un simple chevalier. Il est revêtu de son armure, avec la tête, aux traits juvéniles, nue et reposant sur un oreiller; ses mains

sont jointes sur sa poitrine et ses pieds s'appuient sur deux chiens.

La grande croix d'argent doré, que Robert, comme vicaire du royaume, avait fait exécuter en 1309 pour la cathédrale de Lucera par son orfèvre français Guillaume Verdelay, a disparu depuis longtemps, ainsi que le ciborium du maître autel, sculpté par Giovanni da Nola. On ne voit plus dans cette église que le tombeau de deux frères, Giulio et Ascanio Mozzagrugno, daté de 1605, avec deux très beaux bustes et un remarquable bas-relief de la Vierge. On ignore quel en a été le sculpteur ; mais c'était un homme d'un vrai mérite, préservé en partie du mauvais goût de son époque par des traditions du bon temps de la Renaissance, qui ne devaient guère se conserver que dans le fond des provinces, à l'abri du courant de la mode du jour. En fait de tableaux l'église possède une Assomption de Marco da Siena, un Crucifiement de Lorenzo Giustiniano et une Vierge entre saint Nicolas et saint Jean-Baptiste, signée de Girolamo Santa-Croce et datée de 1555.

Le voyageur qui disposera de quelques moments encore après la visite de la cathédrale pourra jeter un coup d'œil à l'église de San-Francesco. C'est

un petit édifice dont la façade carrée avec un portail ogival et au-dessus une rose, le tout de la première moitié du XIVe siècle, rappelle de très près San-Stefano de Barletta. La table de l'autel, du XIIIe siècle, provient de la chapelle de Castel-Fiorentino. Le tableau de saint François est de Solimena.

On conserve dans une des salles du Municipe de Lucera une statue antique découverte il y a peu d'années. C'est un marbre des plus médiocres de la période impériale romaine, une répétition lourde et sans intérêt du type si indéfiniment multiplié de la Vénus pudique. Dans une salle du rez-de-chaussée du même édifice est la bibliothèque publique, fort pauvre, qui renferme une collection d'antiquités, encastrées dans le mur sous l'appui des fenêtres. A côté d'inscriptions latines déjà connues et publiées j'y ai remarqué un certain nombre d'antéfixes de terre cuite, imitées de modèles grecs encore empreints d'archaïsme, mais d'une exécution toute particulière et fort barbare. Ce sont des échantillons sans autres analogues jusqu'ici d'un art indigène, apulien ou samnite, influencé par le voisinage des Hellènes, mais marqué au sceau d'une grande imperfection.

Du haut des murs du château de Lucera on aperçoit à une vingtaine de kilomètres de distance au nord, toujours dans la plaine, San-Severo, ville de plus de 17,000 âmes enrichie par l'agriculture et aujourd'hui dans un état de prospérité toujours croissante, malgré les ravages extraordinaires qu'y fit le choléra en 1865. C'était encore au XIIe siècle un simple village dépendant de l'abbaye bénédictine de Terramaggiore. Dans le siècle suivant les moines y avaient fait construire un château fort, que Frédéric II assiégea et prit en 1230. C'est sous Charles d'Anjou que San-Severo passa au domaine royal, ainsi que l'abbaye de Terramaggiore elle-même, qui avait d'abord relevé féodalement des comtes de Lesina. Sous ce nouveau régime la ville grandit et se développa rapidement. A la fin du XVIe siècle elle était devenue assez importante pour que le Pape Grégoire XIII y ait établi un évêché en 1580. Dans le même siècle les vices-rois espagnols en vendirent la seigneurie et elle tomba sous le régime baronal. En 1587 San-Severo fut érigé en principauté pour Giovanni Francesco di Sangro, et depuis lors le titre en est resté dans sa famille. C'est de cette ville qu'était natif Alessandro Minuziano, fameux typographe de Milan, dont

la belle édition de Cicéron en quatre volumes in-folio, imprimée en 1495-1499, est un incunable renommé.

En 1799 San-Severo fut, comme Andria et Trani dans la province de Bari, le point où se retranchèrent les Bourboniens pour résister à la nouvelle république que venaient d'établir les Français. Le général Duhesme vint l'attaquer avec une division de l'armée de Championnet et les volontaires napolitains que commandait Ettore Caraffa, comte de Ruvo. Car ce chef de la grande maison des Caraffa, si illustre dans l'histoire, qui fut au XVIIe siècle la première du Napolitain, avait embrassé avec ardeur la cause républicaine comme une grande partie de la haute noblesse du royaume. La résistance et l'attaque eurent l'acharnement propre aux guerres civiles. On se battit sans quartier, et la ville ne finit par être prise qu'après que Caraffa y eut fait, de même qu'à Andria, mettre le feu pour déloger des maisons leurs défenseurs. En fait de férocité, il pouvait rivaliser avec le cardinal Ruffo, qui fut son adversaire et le chassa de la Pouille (1); mais

1. A l'attaque d'Andria le général Broussier, commandant les Français, hésitait sur les moyens à employer en présence de la résistance furieuse et meurtrière de la ville. « Brûlez-la,

c'était un homme d'une incomparable vaillance et sa mort fut très belle. Poursuivi par les bandes infiniment supérieures de l'armée de la Sainte-Foi, il s'enferma dans Pescara, et la famine le contraignit d'y capituler. La convention, régulièrement signée, portait qu'il pourrait se retirer librement avec ses soldats. Au mépris de la parole donnée, le cardinal Ruffo le fit arrêter et enfermer dans la prison du Château-Neuf de Naples. Là les juges-bourreaux de la reine Caroline, après la rentrée de la cour, le condamnèrent à être décapité. Montant d'un pas ferme et d'un air serein les marches de l'échafaud, il réclama et obtint d'être couché sur le dos sur la planche de la guillotine, le visage tourné vers le couteau : « Moi, noble et descendant des preux, dit-il, quand je meurs pour la liberté de ma patrie, je veux voir en face l'instrument du supplice devant lequel tremblent les lâches. »

A mi-chemin entre Lucera et San-Severo sont les ruines insignifiantes de Castel-Fiorentino, le château de plaisance où Frédéric II mourut, le 13

dit Ettore Caraffa ; j'en suis le propriétaire, c'est ma fortune patrimoniale ; je la sacrifie à la République. » Et pour donner l'exemple, en montant à l'assaut en tête de la colonne, il mit le premier le feu à une des maisons.

décembre 1250. Découragé par les échecs que sa cause avait subis en Allemagne et dans le nord de l'Italie, et surtout par la nouvelle de la captivité de son fils Enzio, affaibli par la maladie, sentant fléchir l'énergie indomptable qui jusqu'alors l'avait soutenu dans les plus grandes épreuves, entrevoyant partout autour de lui la trahison prête à se manifester au jour, il voulait s'enfermer dans la forteresse de Lucera, au milieu de ses fidèles Sarrasins. En arrivant à Castel-Fiorentino, son état devint tel qu'il dut s'y arrêter. Le nom du lieu, en lui rappelant une prédiction de ses astrologues, excita chez lui de sinistres pressentiments. « Vous mourrez, lui avait-on dit, près de la porte de fer, dans un lieu dont le nom sera formé du mot fleur. » Comme dans la chambre royale le lit masquait une ancienne ouverture depuis longtemps condamnée et qui pouvait donner accès dans une tour voisine, il la fit percer et elle se trouva garnie d'une porte de fer. « Mon Dieu, dit alors Frédéric, si je dois ici vous rendre mon âme, que votre volonté s'accomplisse! » Puis, avec un calme parfait, il appela près de lui Berardo, archevêque de Palerme, qui depuis trente ans, malgré les anathèmes pontificaux, lui gardait une fidélité à toute épreuve ; Ber-

thold, marquis de Hohenburg, le chef des troupes allemandes et son parent; Riccardo di Montenegro, grand justicier du royaume; le Calabrais Pietro Ruffo, qu'il avait élevé d'un rang obscur à la dignité de maréchal; enfin Giovanni da Procida, son ami et son médecin, le même qui devait être plus tard l'âme de la conjuration des Vêpres Siciliennes. En leur présence, il dicta son testament au notaire Nicolao da Bari.

Ceci se passait le 10 décembre; trois jours après, le souverain qui depuis trente ans remplissait le monde du bruit de son nom expirait dans la nuit, assisté par l'archevêque de Palerme, qui lui donna les sacrements. Une obscurité profonde plane, du reste, sur les détails de ses derniers moments. Les passions, au sujet de la querelle entre l'Empire et la Papauté, étaient arrivées sous Frédéric II à un tel degré de violence, le mensonge et la calomnie étaient si bien passés à l'état d'habitude dans les deux camps qu'il est impossible d'accorder une foi implicite aux récits des écrivains contemporains sur aucune des circonstances décisives de sa vie. Chacun invente, sans scrupule, suivant l'intérêt de son parti, ce qui peut glorifier ou noircir la mémoire de l'Empereur, et la moindre préoccupation

des chroniqueurs guelfes ou gibelins est le respect de la vérité. Suivant les Gibelins, après avoir professé pendant sa vie une philosophie sceptique, Frédéric fit la mort d'un chrétien repentant, revêtu, comme c'était alors l'usage, d'un froc de moine, pleurant ses péchés et édifiant tous les assistants. Les Guelfes le représentent, au contraire, se tordant sur son lit dans des convulsions de rage, dévoré par le poison, sans pénitence et refusant les sacrements, menaçant l'Église et grinçant les dents. Si l'on est en droit de penser que les premiers ont forcé les choses dans le sens qui leur paraissait à l'honneur de leur héros, les termes mêmes du testament de Frédéric démentent la fureur d'impiété que les seconds lui attribuent à son dernier moment. Mais où la calomnie des pamphlétaires guelfes devient véritablement atroce et dépasse tellement la mesure qu'elle trahit elle-même son mensonge, c'est quand elle prétend que Frédéric II fut étouffé sous son oreiller par son fils Manfred, désireux de s'approprier l'argent du trésor et de s'ouvrir le chemin du trône. Aucun historien sérieux ne s'est arrêté à cette abominable accusation, que dément son absurdité même autant que le noble caractère de Manfred, bien plus droit et plus loyal

que son père, pour qui d'ailleurs un parricide eût eu, dans les circonstances où il se serait produit, les conséquences les plus funestes à ses intérêts. Elle n'a été avancée qu'après la mort tragique de Manfred, quand il ne suffisait plus aux haines de parti d'avoir déterré son cadavre hors de la fosse où les soldats de Charles d'Anjou l'avaient déposé sur le champ de bataille de Bénévent, pour le livrer en pâture aux corbeaux, mais que ces haines implacables voulaient encore attacher l'infamie à son souvenir.

TROJA

Cette ville est bâtie sur une des premières terrasses qui précèdent la chaîne de l'Apennin, au débouché des passages des montagnes et commandant une partie de la plaine, dans une position stratégique fort avantageuse. La même distance, un peu plus de deux heures de route, la sépare de Foggia et de Lucera; on peut donc s'y rendre indifféremment de l'une ou de l'autre. On peut même, en partant d'assez bonne heure de Foggia pour se ménager une forte journée — et ce serait pour le touriste la meilleure manière d'organiser l'excursion — aller le matin de Foggia à Lucera, y déjeuner après avoir visité la cathédrale et le château, puis de là gagner Troja, y faire un nouvel arrêt et rentrer le soir à Foggia, où la couchée est plus

facile. Avec une bonne voiture la tournée n'a rien d'excessif.

Je ne chercherai à décrire aucune des deux routes. Tant qu'on est dans la Capitanate, c'est toujours la même nudité monotone.

L'ancienne ville apulienne qui s'élevait à cet endroit s'appelait Æcæ. C'est là que le dictateur Fabius Maximus vint établir son camp afin de surveiller et de tenir en échec Hannibal, qui, après sa victoire du lac Trasimène, s'était porté rapidement sur l'Apulie, où il pouvait rentrer en communication avec la flotte carthaginoise, en recevoir des ravitaillements et des renforts. L'année suivante (216), à la suite de la bataille de Cannes, Æcæ fut du nombre des cités apuliennes qui abandonnèrent le parti des Romains pour embrasser celui des vainqueurs. Mais dès 214, immédiatement après la défaite de Hannon à Bénévent par le proconsul Sempronius Gracchus, Fabius, alors consul, vint mettre le siège devant cette cité et la reprit. A dater de ce moment, il n'en est plus fait mention dans l'histoire, mais les Itinéraires du IVe siècle attestent qu'elle subsistait toujours à la fin de l'Empire.

Æcæ fut détruite pendant la période des invasions barbares; on ignore à quelle date précise.

Ce qui est seulement certain, c'est que l'emplacement en était désert et ne présentait plus que des ruines quand Basilios Boyoannis, le seul grand homme que les empereurs grecs aient su charger du gouvernement de leurs possessions italiennes, fut envoyé comme catapan à Bari, en 1018, avec la mission de s'opposer aux progrès de Melo et de ses Normands. Avant d'engager la lutte, et tandis que ses adversaires s'attardaient dans les délices des villes qu'ils avaient déjà conquises au lieu de s'occuper à forcer promptement la ligne de l'Ofanto, Boyoannis mûrit longuement ses préparatifs. Il eut le temps de rassembler une nombreuse armée, celle qui vainquit à Cannes et dont la prinpale force consistait dans des légions de mercenaires Varanges ou Varègues, c'est-à-dire Northmans venus directement de la Scandinavie par la voie de la Russie. Les ennemis, cantonnés dans la plaine de la Capitanate, commirent aussi la faute insigne de le laisser paisiblement s'assurer la possession de l'Apennin et de ses défilés. Pour lui, la chose était capitale, car il isolait ainsi les Longobards insurgés de la Pouille et leurs auxiliaires normands des principautés longobardes de Bénévent et de Capoue.

C'est alors que Boyoannis construisit sur l'emplacement de l'ancienne Æcæ une nouvelle ville, que, par une réminiscence homérique et sans doute à cause des récits poétiques qui faisaient venir en Italie les principaux fugitifs d'entre les Troyens, il nomma Troja. La ville fut fortifiée puissamment; on en fit le siège d'un évêché et on y établit des colons grecs amenés d'Orient. Mais ne se fiant pas complètement aux vertus militaires de ses compatriotes pour la défense d'une forteresse dont il voulait faire la clef du pays, le catapan eut l'heureuse idée d'y appeler, en les prenant à sa solde, un groupe de chevaliers normands qui étaient venus depuis quelques années en Italie, indépendamment de ceux avec qui Melo était entré en rapports, et qui s'étaient mis au service du comte d'Ariano, à l'est de Bénévent. Boyoannis leur donna des maisons dans sa nouvelle ville, où ils vinrent se fixer au commencement de 1019, et des terres alentour, pour former un établissement définitif, et ces Normands de Troja, au lieu de faire cause commune avec leurs compatriotes, demeurèrent d'une fidélité parfaite à l'empereur sous la bannière duquel ils étaient venus se ranger.

Les événements montrèrent bientôt à quel

degré Boyoannis avait été bien inspiré en fondant Troja et en confiant, malgré les réclamations des populations voisines qui craignaient leurs pilleries, au bras aguerri des Normands la garde de ce boulevard de la domination grecque de la Pouille. Battus à Cannes, Melo, le patriote longobard, et Raoul de Toëni, le capitaine normand, avaient quitté l'Italie et s'étaient rendus en Allemagne, à Bamberg, pour demander à l'empereur Henri II de descendre dans l'Italie méridionale pour en chasser les Byzantins et la rattacher à sa couronne. Tandis que Melo, à peine arrivé à Bamberg, y mourait, la nouvelle de la défection des princes de Capoue et de Salerne et de l'abbé du Mont-Cassin, qui après la victoire de Boyoannis s'étaient hâtés de faire leur soumission aux empereurs d'Orient, Basile II et Constantin IV, ainsi que celle de l'arrivée des troupes byzantines jusque sur le Garigliano, décidèrent Henri II à passer les Alpes. Il le fit à la fin de 1021, et parvenue dans l'Ombrie il partagea son armée en deux corps. L'un, commandé par Piligrim, archevêque de Cologne, traversa Rome et alla châtier Capoue et le Mont-Cassin. L'autre avait pour général Poppo, patriarche d'Aquilée. L'Empereur le conduisit lui-

même dans la Pouille par les Abruzzes; Raoul de Toëni l'accompagnait, lui servant de guide et de conseiller.

Les troupes allemandes vinrent mettre le siège devant Troja, que les Normands avaient reçu mission de défendre à outrance tandis que le catapan se fortifiait en arrière sur la ligne de l'Ofanto, où il avait déjà brisé l'effort de Melo. Grâce à l'énergie de la garnison, le siège traîna en longueur. Le corps d'armée de Piligrim, après avoir soumis Capoue et chargé de fers son prince Pandulfe, vint rejoindre le gros des forces impériales sous Troja; mais malgré ce renfort on ne parvenait pas à prendre la ville. On arriva jusqu'au cœur de l'été de 1022 sans obtenir de résultat. Les chaleurs développèrent parmi les troupes allemandes une dyssenterie violente, qui fit bientôt de grands ravages. Les Normands de Troja comprirent que le moment psychologique était venu et que l'empereur d'Allemagne ne demandait qu'un prétexte honorable pour opérer sa retraite. Par une des ruses qui leur étaient familières, ils firent sortir tous les enfants de la ville, qui, précédés d'un moine portant la croix, se rendirent processionnellement à la tente de l'Empereur en chantant *Kyrie*

eleison et en implorant merci. Des négociations s'entamèrent pour la reddition de Troja. Henri II, pressé de partir, se contenta d'une soumission nominale et n'obtint même pas le droit d'entrer dans la ville. Aussitôt que l'honneur de ses armes fut sauf par l'apparence d'une capitulation de ses adversaires, il leva son camp et reprit la route de l'Allemagne. Raoul de Toëni, désespérant de voir recommencer l'entreprise, retourna en Normandie, où le duc Richard le reçut honorablement. De ses compagnons il ne resta en Italie que vingt-quatre chevaliers, sous la conduite de Toustain le Bègue, Gautier de Canisy et Hugon Falloch, qui s'installèrent dans le château impérial de Comino, près de Sora. L'invasion allemande dans le midi de l'Italie avait complètement échoué grâce à la vaillance des Normands de Troja. Aussi Boyoannis les combla-t-il d'éloges et de récompenses. On possède le diplôme qu'il rendit à cette occasion, en janvier 1024.

C'est en 1059 que Robert Guiscard s'empara pour la première fois de Troja. Comme le territoire de la ville avait fait partie de la principauté de Bénévent, le Pape la réclamait en tant que possession directe du Saint-Siège. Dans les arrangements con-

clus au concile de Melfi, Nicolas II consentit à la remettre en fief au duc normand de la Pouille, en s'en réservant la souveraineté supérieure. Mais les habitants ne se plièrent pas volontiers à cet arrangement, et Robert dut faire une seconde fois le siège de Troja, en 1060, avant de s'en rendre définitivement maître. Il y fit alors construire un puissant château pour la tenir en bride, et cette forteresse même n'empêcha pas une révolte de la ville en 1082. Confirmant ce qui avait été établi par Boyoannis, le pape Alexandre II avait soumis Foggia à l'évêché de Troja.

La ville, détruite en partie par un incendie accidentel en 1097 et aussitôt rebâtie, était au plus haut point de sa prospérité quand le duc Guillaume mourut en 1127. Les habitants virent dans cette circonstance une occasion d'acquérir la plénitude de l'indépendance municipale, et pour y arriver embrassèrent le parti du Pape, en refusant de se soumettre à Roger de Sicile. « L'année que le duc Guillaume mourut à Salerne, dit l'inscription gravée cette année même sur une des portes de bronze de la cathédrale, le peuple de Troja, pour assurer sa liberté, a rasé la forteresse et muni la ville de murs et de fossés. » Et dans la même inscription l'évêque

Guillaume se pare du titre de « libérateur de la patrie. » Au mois de septembre de cette année 1127, le pape Honorius II tint à Troja son synode où Roger fut excommunié. C'était le troisième qui se rassemblait dans cette ville. Elle en avait déjà vu un présidé par Urbain II en 1093 et un de Pascal II en 1115. Les espérances de liberté républicaine sous le protectorat du Saint-Siège, que les habitants avaient conçues, ne devaient pas être de longue durée, car dès l'année suivante Roger, avec une nombreuse armée, mettait le siège devant Troja. Pour fléchir ce vainqueur irrité, les habitants eurent recours au même moyen qu'avec l'empereur Henri II. Ils sortirent processionnellement en chemise, pieds nus, tenant des cierges d'amende honorable, précédés du clergé et des reliques des saints, et vinrent se prosterner devant Roger. Celui-ci leur fit grâce, mais exigea des otages et des garanties de soumission effective.

En 1137, c'est l'empereur Lothaire II qui, dans sa guerre contre le roi Roger, vint avec le Pape Innocent II assiéger Troja et, après l'avoir prise, la traita fort durement. Mais au bout de quelques mois Roger la recouvra. Cette ville, toujours disposée à se tourner du côté du parti papal, fut en 1229

une des premières dans la Pouille à se révolter contre Frédéric II absent, à l'arrivée de l'armée des *Clavigeri*. L'empereur l'en punit en faisant raser ses murs en 1233, de manière à la laisser ouverte et à empêcher ainsi ses adversaires de s'en faire une autre fois une place d'armes. A la mort de l'empereur Conrad, quand Innocent IV prétendit se rendre maître du royaume sicilien et y implanter son gouvernement direct, c'est à Troja que le cardinal Ottaviano de Sainte-Cécile, envoyé par lui dans la Pouille, s'établit avec le gros de son armée, tandis que des détachements allaient dans les différentes villes faire reconnaître le nouveau régime. C'est là qu'il était quand Manfred, se dérobant à ses patrouilles par une marche de nuit, vint, ainsi que je l'ai raconté tout à l'heure, faire appel à la fidélité des Sarrazins de Lucera et bientôt obtint dans tout le voisinage des succès tels que le camp papal de Troja fut saisi de panique et se dispersa sans combattre.

Les Angevins, dont les habitants de Troja, comme amis du Saint-Siège et ennemis de la maison de Souabe, s'étaient montrés dès le début les chauds partisans, relevèrent les fortifications de la ville et lui rendirent son importance militaire.

Aussi, dans le xve siècle, lui voyons-nous jouer un certain rôle dans les guerres des rois Alfonse et Ferdinand Ier d'Aragon. Jeanne II, en 1417, en avait donné la seigneurie à son connétable, le condottiere Giacomuzzo Attendolo Sforza. Aussi la place de Troja constitua-t-elle le principal point d'appui des partisans des Sforza dans leur résistance à l'établissement de la royauté d'Alfonse. C'est sous ses murs que fut livrée la sanglante bataille, prolongée pendant plusieurs jours, où ce prince les vainquit définitivement. Ferdinand Ier termina également par la prise de Troja sa lutte contre les prétentions de Jean d'Anjou, son compétiteur. Après un siège vigoureux, la ville se rendit, et tandis que l'évêque négociait les conditions de la soumission, Jean d'Anjou parvint à s'échapper nuitamment avec le célèbre condottiere Piccinino. Giovanni Francesco Ruffo, prince de Rossano, tomba au contraire comme prisonnier entre les mains du vindicatif monarque. A dater de cette époque, Troja, successivement possédée comme fief par différentes grandes familles du royaume napolitain, est allée toujours en déclinant. C'est à peine si elle compte actuellement plus de 5,000 habitants.

C'est à ce qu'elle a conservé de monuments religieux du moyen âge que la ville doit tout son intérêt, qui est considérable.

San-Basilio est la plus ancienne de ses églises. Elle date de la fondation même de Troja au commencement du XIe siècle, et en a été la première cathédrale. C'est un édifice de petite dimension, singulièrement simple et même d'une grande nudité, sans aucune ornementation extérieure. Le plan dessine une croix latine avec une petite abside au fond du chœur et une coupole à la byzantine au-dessus de l'intersection des transepts. La nef principale est accompagnée de deux bas-côtés en ambulacres, étroits et assez bas pour qu'au-dessus d'eux un étage de fenêtres soit percé dans les murs latéraux du vaisseau principal. Une simple fenêtre cintrée s'ouvre dans le pignon de la nef centrale à la façade, dépourvue de toute sculpture. Au-dessous est la porte, surmontée d'un arc outrepassé à la façon arabe. Le même arc se trouve au-dessus de la porte placée au côté gauche de l'église et dont le linteau est formé d'un fragment d'architrave antique. A l'intérieur l'arc triomphal qui termine la nef du milieu, avant la coupole, est en plein cintre, ceux des deux nefs

latérales sont ogives. Des voûtes d'arêtes, postérieures au reste de la construction, couvrent la nef principale.

A l'entrée du chœur est une belle chaire à prêcher de calcaire compact, portée sur quatre colonnes aux chapiteaux anciennement peints et dorés, dont le travail rappelle plutôt le faire des artistes de Bénévent au XIIe siècle que de ceux de la Pouille à la même époque. Il n'a pas la finesse habituelle des œuvres de ces derniers. Une inscription le date de 1169, sous le règne de Guillaume le Bon.

San-Basilio mérite une visite du voyageur archéologue, mais cette église ne suffirait pas à elle seule à l'attirer à Troja. Il en est autrement de la cathédrale, dédiée à Santa-Maria Assunta. Celle-ci est incontestablement le plus bel édifice d'architecture religieuse de la Capitanate. Elle nous offre le type le plus parfait du style propre à cette province, style dont nous avons vu les commencements à la cathédrale de Siponto et un stage un peu postérieur à celle de Termoli, tandis qu'à la cathédrale de Foggia il touche à la transition vers un nouveau style. A Troja il est juste au point de son plus complet développement, il bat son plein, et nous

pouvons ainsi placer le moment de la suprême perfection de cette architecture de la Capitanate, distincte de celle de la Pouille proprement dite, à la date où fut bâtie cette cathédrale, à la fin du premier quart du XIIe siècle.

En 1030 le pape Jean XIX avait accordé au siège épiscopal de Troja le privilège, qu'il a conservé depuis lors, de ne dépendre d'aucun archevêché et de relever directement du Souverain-Pontife. En même temps il avait gratifié cette église de précieuses reliques des Quarante Martyrs, ainsi que des saints Sergius, Bacchus et Sébastien. Depuis ce temps les évêques de Troja nourrissaient le projet d'élever une nouvelle cathédrale, digne du rang qu'avait acquis leur siège. Ce ne fut cependant qu'en 1093 que l'évêque Gérard en commença les travaux. Il n'eut pas, du reste, le temps de les pousser bien avant, et ils semblent être restés interrompus sous ses deux premiers successeurs, Hubert du Mans et Guillaume Ier.

Le véritable constructeur de la cathédrale de Troja fut l'évêque Guillaume Bigot, d'origine normande, qui l'éleva en partie sur ses revenus personnels, en partie grâce aux libéralités de Guillaume, duc de Pouille. C'était un maître homme

que ce Guillaume Bigot, un évêque militant et guerrier comme on en voyait souvent à cette époque du moyen âge. En 1115 la chronique de Troja le montre se mettant à la tête d'une petite armée pour aller châtier dans les environs de Bénévent Guillaume d'Altavilla, qui rançonnait les pèlerins se rendant en Terre-Sainte, prenant son château et le brûlant. En 1127 il fut l'âme de la tentative de sa ville épiscopale pour se constituer en république sous la suzeraineté du Pape. C'était aussi un ami des lettres, et la Chronique de Troja, sous la date de 1114, parle de la bibliothèque qu'il avait annexée à sa cathédrale, des beaux et précieux livres qu'il y avait rassemblés. Enfin l'on n'attache pas son nom à l'érection d'un édifice aussi remarquable que celui dont il a doté sa ville épiscopale sans être artiste soi-même. En 1105 le Pape Pascal II lui avait donné pour son église les corps entiers de saint Pontien, pape, de saint Éleuthère, évêque et de saint Anastase, confesseur. La translation de ces insignes reliques de Rome à Troja avait été un véritable événement dans la Pouille; elle avait attiré un grand concours de clercs de tout rang, ainsi que de simples fidèles, et la population entière de la ville était venue en procession

pour les recevoir à plusieurs milles de distance. La cathédrale de Guillaume Bigot était déjà fort avancée en 1120 quand le pape Caliste II vint à Troja et y fut reçu par le duc Guillaume. On sait en effet, par des témoignages positifs, que le Souverain Pontife officia alors dans l'église neuve. Cependant la Chronique de la ville dit que le chœur ne fut construit qu'en 1122.

Le plan de la cathédrale de Troja est celui d'une basilique à trois nefs avec une seule abside et en avant du chœur un transept fortement en saillie de chaque côté. L'intérieur en est peu remarquable et surtout a été fort gâté par des travaux modernes. Il y a particulièrement sur la nef centrale et sur le transept un plafond plat, infiniment trop bas, peint en 1831 par un barbouilleur du cru, qui est de l'effet le plus disgracieux. Cependant il faut noter douze hautes et fort belles colonnes de granit garnissant la nef principale, qui ont été empruntées aux ruines de quelque édifice antique d'Æcæ. Ces colonnes ont des bases et des chapiteaux de marbre. Quelques-uns des chapiteaux sont antiques, d'ordre corinthien ; il faut peut-être y reconnaître ceux qu'en 1073, après la prise de Palerme, Robert Guiscard envoya comme trophées à l'église de Troja.

Les autres sont du XIIe siècle, de travail italo-normand, avec des rangs de feuillages, imités du corinthien, auxquels se mêlent des figures d'animaux et aux angles des têtes de lion soutenant le tailloir.

C'est l'extérieur qui est le côté vraiment triomphant de la cathédrale de Troja et qui en fait un monument de premier ordre. Tout autour règne une série d'arcatures engagées et richement décorées, dont les arceaux ne sont pas semi-circulaires, mais surhaussés au-dessus des pilastres qui les soutiennent. Dans l'intérieur de chacun de ces arceaux, là où ne s'ouvre pas une fenêtre, est placé un panneau en losange, en hexagone ou en cercle, encadré d'une moulure ferme et précise et couvert de sculptures ornementales en bas-relief. Là et dans les chapiteaux des pilastres, l'ornementation est toujours d'un goût pur, la composition à la fois riche et claire. Des figures d'animaux s'y combinent avec des végétaux décoratifs; on y voit aussi des motifs directement empruntés aux modèles antiques, tels que les figures humaines dont le corps se termine par le bas en enroulement de feuillages. Les motifs de ce genre ne contribuent pas médiocrement à donner à l'ensemble un

certain cachet qui annonce déjà la Renaissance, et qui, à cette époque, est plus marqué dans l'art décoratif de la Pouille que dans celui d'aucune autre partie de l'Italie. Un second étage d'arcatures pareilles, où des fenêtres sont percées de deux en deux, s'applique aux murs latéraux de la partie supérieure de la nef centrale, au-dessus du toit en pente des deux bas-côtés. Une riche polychromie, résultant du contraste savamment calculé de matériaux de couleurs diverses, un tuf gris-jaune et un tuf vert, tous les deux fournis par le sol de la localité, complète l'effet de cette ornementation extérieure.

La façade est surtout d'un aspect saisissant. Au-dessus des arcatures de la partie inférieure, au milieu desquelles s'ouvre une porte magnifique et toute garnie de sculptures, une corniche d'une saillie puissante et d'un profil nerveux, portée par des modillons sculptés et revêtue d'une profusion d'ornements, continue celle qui, sur les faces latérales, soutient l'extrémité de la pente du toit des bas-côtés. Elle divise la façade en deux registres superposés. Celui d'en haut se termine au sommet par le pignon de la grande nef, et au milieu, dans l'axe de celle-ci et juste au-dessus de la porte d'en-

trée, on y voit, sous un grand arc en plein cintre, à l'archivolte entièrement sculptée, une large et magnifique rose. Elle est formée par des colonnes romanes rayonnant autour d'un centre commun et supportant des arcs cintrés qui s'entrecroisent et forment des ogives par leur intersection. La sculpture ornementale qui couvre toutes les parties de cette façade est d'une finesse d'exécution et d'une richesse d'invention qui égalent ce qu'on voit aux grandes églises de Trani et de Bari. Ce que l'architecte y a dépensé de goût original, d'habileté de dessin, de souplesse et de fécondité d'imagination est vraiment merveilleux.

Le parti général d'architecture de l'extérieur de la cathédrale de Troja, et aussi beaucoup des détails de l'œuvre, ne se rattachent pas seulement à d'autres églises de la Capitanate; ils rappellent aussi d'assez près ce qu'on voit dans certains édifices religieux élevés également par les rois normands au XIIe siècle, mais en Sicile, à la cathédrale de Taormina et à celle de Monreale. Surtout il y a une ressemblance et une parenté d'art évidentes, qui s'imposent à l'esprit dès le premier aspect, entre l'architecture de la cathédrale de Troja et celle qui, dans le XIe et le XIIe siècle, régnait en

maîtresse dans le nord de la Toscane, avec le style de ce roman, différent de celui de l'école proprement florentine (1), dont les foyers sont à Pise et à Lucques, mais que l'on voit s'étendre aussi à Voltera, à Pistoja, à Prato, et même, mais en s'y altérant déjà fortement, jusqu'à Arezzo, dans l'église Santa-Maria della Pieve. L'affinité est surtout frappante avec la cathédrale de Pise dans le plan, le système de polychromie, la forme des arcatures, le dessin des chapiteaux et la disposition des socles de leurs pilastres, enfin les compartiments ornementaux qu'elles enferment.

Ce n'est pas qu'avec Schulz je puisse admettre que tout ceci a été importé directement de la Toscane dans la Capitanate. Les arcatures qui sont ici d'un dessin si caractéristique procèdent de l'art byzantin; nous les voyons pareilles dans tous les manuscrits grecs enluminés du xe et du xie siècle. Pise et les villes de la Pouille ne se les sont pas pas empruntées réciproquement, mais en ont puisé parallèlement les données à la source constantinopolitaine, avec laquelle elles entretenaient des rapports également étroits, Pise par son commerce,

1. Les types les plus parfaits de celui-ci peuvent être pris à la Badia de Fiesole et à la cathédrale d'Empoli.

la Pouille par sa condition de sujette. Ce principe architectural, avec les panneaux placés dans les arcatures, nous l'avons vu se manifester déjà, vers la fin du XIe siècle, dans la décoration extérieure de la cathédrale de Siponto, avec tous les caractères d'une influence gréco-arabe exclusive. Un peu plus tard, à la cathédrale de Termoli, il nous est apparu modifié dans une certaine mesure par une influence française et spécialement bourguignonne. Dans la forme définitive qu'il reçoit à Troja, c'est une influence incontestablement pisane qui s'est exercée sur son développement. En particulier, c'est Pise qui a donné le principe nouveau de la polychromie, jusqu'alors inconnu dans la Capitanate. La cathédrale de Pise a été commencée en 1063 et était déjà très avancée en 1089; les travaux de celle de Troja n'ont été inaugurés qu'en 1093 et poussés activement qu'après 1105. La priorité de la cité de la Toscane sur celle de la Pouille est donc ici impossible à révoquer en doute. Du reste, cette influence pisane, que nous avons entrevue déjà dans une des églises de Monte Sant'Angelo et qui est si manifeste dans la cathédrale de Troja, n'a rien qui doive nous surprendre. Pise, par son actif commerce maritime, entrete-

nait des relations considérables et étroites avec la Pouille. Dans les villes maritimes de Trani et de Bari, les Pisans étaient assez nombreux pour avoir leurs rues spéciales. Il existait même des colonies de leurs marchands dans les villes de l'intérieur. Ainsi l'on signale à Bovino, éloigné de Troja de quelques lieues seulement, un Palazzo dei Pisani. Il y a une vingtaine d'années, on avait cru découvrir une preuve de l'influence de l'art de la Pouille sur celui de la Toscane au XIIIe siècle, dans ce fait que le père du grand Nicolas de Pise, artiste lui-même, est appelé *Magister Petrus de Apulia*. On en concluait que c'était de l'Italie méridionale que Nicolas, instruit par son père, avait apporté les principes de la rénovation de la sculpture. Il est bien établi aujourd'hui que maître Pietro était en réalité Toscan, natif de l'une des deux localités du nom d'Apulia qui existaient dans les environs de Pise et d'Arezzo. Et le fait que nous constatons d'une manière certaine dans une partie des églises de la Capitanate est exactement inverse de celui qu'un moment on avait pensé pouvoir admettre, puisque c'est une influence considérable exercée dans le XIe et le XIIe siècle par l'art de Pise sur celui d'une portion de la Pouille.

Je n'ai pas encore parlé des portes de bronze de la cathédrale de Troja. Cette église en possède à deux de ses entrées, et elles ne sont pas une de ses moindres curiosités. Il y a d'abord celle de la façade qui ont été exécutées en 1119 et données par l'évêque Guillaume Bigot, d'après la longue inscription dédicatoire qu'elles portent sur leurs panneaux du bas. Elles ont été faites par maître Oderisi de Bénévent, qui s'est représenté sur un des panneaux, tenant ses instruments de sculpteur, debout devant Berardo, comte de Sangro, qui devait être un des bienfaiteurs de l'église; dans un autre il a figuré l'évêque donateur avec son nom. Comme les portes du Mausolée de Bohémond à Canosa, exécutées quelques années auparavant par Ruggiero d'Amalfi, on y remarque l'association d'ornements en relief d'un grand style, empreint d'influences à la fois arabes et byzantines, entre autres de magnifiques muffles de lion tenant dans leur gueule les anneaux qui servent à tirer ces portes, et de panneaux incrustés à plat à la façon constantinopolitaine comme ceux des portes de Monte Sant'Angelo et d'Amalfi. Sauf pour la figure du Christ, représentée sur un des panneaux et dont l'incrustation est d'argent, dans toutes les

autres elle a été faite d'un alliage rouge de cuivre, dont la couleur tranche avec le vert sombre du champ. Oderisi y suit fidèlement le style et le système de composition des modèles grecs qu'il imite; mais il en exagère encore les défauts. L'allongement démesuré des figures, la petitesse de leurs têtes, la gaucherie de leurs poses, le caractère anguleux de leurs mouvements arrivent à un tel degré qu'en se combinant avec des draperies aussi envolées que celles des artistes du XVIIe siècle, ils produisent un ensemble de l'aspect le plus étrange.

Malheureusement ces portes curieuses ont été profondément remaniées au XVIe et au XVIIe siècle par deux restaurations successives, dues l'une, en 1573, au cardinal Scipione Rebiba, archevêque de Pise, et à son neveu Prospero Rebiba, évêque de Troja et patriarche de Constantinople *in partibus*; l'autre, en 1691, à Antonio di Sangro, évêque de la ville. Un certain nombre des anciens panneaux incrustés ont été enlevés alors pour en mettre à la place quatre autres, portant les armes des trois prélats et quatre avec les figures de saints protecteurs en bas-relief, exécutés dans un style fort banal de la fin du XVIe siècle par le sculpteur Cola Donato Mascella.

Les portes de l'entrée latérale de l'église sont restées plus intactes. Elles sont datées de 1127 par une longue inscription qui relate la tentative d'indépendance de la ville à la mort du duc Guillaume et couvre une partie des panneaux. C'est encore un don de l'évêque Guillaume Bigot et une œuvre d'Oderisi de Bénévent, qui les a signées. On remarque, du reste, ici un notable progrès dans la manière de l'artiste. Il a perfectionné son style, et les défauts si saillants que je signalais dans ses figures incrustées de l'autre porte se sont fort atténués par une plus longue pratique. Dix panneaux sont encore ici décorés de sujets en incrustations à plat à la manière byzantine. Ils retracent la série des neuf évêques de Troja depuis le premier, Oriano, jusqu'à Guillaume Bigot, tous accompagnés de leur nom et de l'indication de leur rang dans la série, la tête nimbée et coiffée d'une mitre à deux cornes. Le donateur Guillaume a près de lui une tour, symbolisant son église, et il est dans l'attitude de la prière devant saint Pierre et saint Paul, représentés à côté, dans le dixième panneau.

LA VALLÉE DE L'OFANTO

D'ici à trois ans au plus on se rendra en chemin de fer de Foggia à Melfi. Actuellement on ne peut faire ainsi qu'une partie du trajet, environ 40 kilomètres. La ligne se dirige à travers la plaine dans la direction du sud, vers les montagnes, en s'éloignant graduellement de celle qui conduit à Bénévent, puis à Naples. On passe d'abord, à 18 kilomètres de Foggia, au pied de la colline peu accusée qui porte le petit village d'Ordona et à côté les ruines de l'antique Herdonea. C'était une ancienne ville des Apuliens, qui joue un rôle dans l'histoire de la deuxième guerre Punique comme ayant été le théâtre de deux défaites successives des Romains par Hannibal. La première fois, en 212 avant J.-C., il y battit le préteur Cn. Fulvius Flaccus; la se-

conde fois, en 210, le proconsul Cn. Fulvius Centomalus. A la suite de cette seconde victoire, se défiant de la fidélité des habitants d'Herdonea à son parti, qu'ils avaient embrassé après la bataille de Cannes, le général carthaginois la rasa et en transporta de force tous les citoyens, partie à Métaponte et partie à Thurioi. Après la fin de la guerre, huit ans plus tard, les Romains en ramenèrent les survivants dans leurs anciens foyers. Mais la ville rebâtie ne regagna jamais son importance passée. Elle resta depuis lors une localité secondaire. Pourtant sous l'Empire elle jouissait de la qualité de municipe, et elle reprit quelque vie quand Trajan eut créé la grande voie qui porta son nom, de Bénévent à Brundisium par Equus Tuticus (Castel Franco) et Canusium (Canosa). Herdonea était, en effet, traversée par cette voie, qui devint la principale route par où l'on allait s'embarquer pour l'Orient; elle est une des stations que les Itinéraires indiquent sur son parcours. Les restes assez nombreux, mais très informes, d'édifices que l'on observe encore sur son emplacement, portent dans leur construction le cachet de l'époque des Antonins. Herdonea fut détruite au IXe siècle dans une des incursions des Sarrasins qui occupaient

Bari et y avaient même installé un Sultan.

Treize kilomètres plus loin, à côté d'une autre station, voici Ascoli, petite ville d'un peu plus de 5,000 âmes, siège d'un évêché, avec une cathédrale du milieu du XVIe siècle et l'ancien palais fortifié de ses comtes, dont la succession remonte au temps de Charles d'Anjou, et dont le fief fut par Charles-Quint érigé en principauté pour Antonio de Leyva, puis au XVIIe siècle en duché. Ascoli est bâti sur la croupe d'une des ondulations de terrain qui en cet endroit commencent à se prononcer d'une manière sensible et se rattachent aux contreforts de l'Apennin. Cette ville a gardé presque sans altération le nom de l'ancienne cité apulienne à laquelle elle a succédé et dont les ruines assez considérables se voient en dehors de l'enceinte de ses murs, Asculum ou plus exactement Ausculum, comme l'écrivent les légendes monétaires, en osque Auhusclum. La cité d'Ausculum fut, en effet, au temps de sa pleine indépendance assez importante et assez prospère pour avoir son monnayage propre. C'est sous ses murs qu'en 279 avant notre ère Pyrrhos livra sa seconde grande bataille contre les Romains. Plutarque en mains, on peut suivre les péripéties principales de l'action sur le

terrain, qui présente toujours ces replis et ces hauteurs dont les consuls profitèrent habilement pour porter leur armée. Mais on y chercherait vainement un vestige des épais maquis dont le sol était couvert alors en partie, de telle façon qu'ils entravèrent complètement les charges des éléphants du roi d'Épire et de la brillante cavalerie des Tarentins, et empêchèrent l'infanterie légionnaire d'être rompue comme à la bataille d'Héraclée. La campagne est absolument dénudée aujourd'hui, car le territoire d'Ascoli était compris dans les limites du Tavoliere et soumis à son régime dévastateur. Plus peut-être que partout ailleurs dans la province, les fameuses araignées tarentules pullulent dans ces champs.

Ausculum reçut à deux reprises des colonies de citoyens romains, de la part de Caius Gracchus et de Jules César. Il jouissait toujours du rang colonial sous les Antonins et les inscriptions nous apprennent que sous Valentinien c'était encore une des principales villes de l'Apulie. On ignore ses fortunes sous les Goths et les Longobards, mais nous savons par de brèves indications des chroniqueurs que les Byzantins s'y installèrent en 950, puis qu'en 970 l'empereur Othon le Grand la prit et l'occupa

quelque temps. En 1041, Ascoli fut une des premières villes qui se donnèrent spontanément aux Normands pour échapper aux Grecs, et dans le partage qui fut fait du pays elle fut assignée à Guillaume Bras-de-fer, l'aîné des fils de Tancrède de Hauteville. Quand le comte Abagilard ou Abaillard, fils d'Humfroi et toujours prêt à se dresser en compétiteur de Robert Guiscard, se fut révolté pour la seconde fois et eut battu Bohémond, il s'empara d'Ascoli et en fit une de ses places d'armes (1076), mais bientôt Robert vint l'assiéger en personne et s'en rendit maître de nouveau. Quelques années après, la ville ayant manifesté des velléités de révolte tandis que Robert guerroyait en Orient contre l'Empereur grec, son fils Roger la détruisit et en dispersa les habitants. Il ne la rebâtit, en y installant de nouveaux colons, qu'après être devenu lui-même, par la mort de son père, duc des Pouilles. A dater de cette époque, l'histoire d'Ascoli n'offre plus rien de notable que le parlement qu'y tinrent les barons du parti angevin pour élire six députés chargés de gouverner jusqu'à l'arrivée de Louis II d'Anjou les portions du royaume qui tenaient en sa faveur. La ville déclina, du reste, rapidement à partir du XIVe siècle, et sa décadence fut principa-

lement due à la fatalité des cinq tremblements de terre qui tous la renversèrent de fond en comble dans une période de trois siècles, en 1348, 1360, 1456, 1627 et 1694.

Deux lieues après Ascoli le chemin de fer, dans son état actuel, se termine à la station de Candela, laquelle n'est qu'une simple baraque en planches et doit son nom à un bourg de trois à quatre mille habitants, situé à quelques kilomètres de distance au sommet d'une haute colline isolée en forme de pain de sucre, et qui dépendait autrefois du duché de Melfi. En temps ordinaire on ne trouve à louer à la station que des chevaux de selle qui vous portent aux localités voisines, mais nous y étions attendus par une voiture qu'on avait eu l'obligeance de nous envoyer de Melfi. Le cocher nous demanda tout d'abord si nous voulions aller par la grande route ou par la traverse. Le premier trajet était double du second; nous voulions gagner du temps et arriver encore de bonne heure à l'ancienne capitale des comtes de la Pouille; nous optâmes donc pour la traverse et bientôt, après avoir fait charger nos bagages sur la voiture, nous nous mîmes en route à travers champs, ou du moins par un sentier de terre, fait uniquement pour le pas-

sage des chars à bœufs à roues pleines, et creusé de profondes ornières où l'on doit rester embourbé sans pouvoir en sortir dès qu'il fait deux ou trois jours de pluie. Le chemin devenait surtout horrible quand, de distance en distance, y reparaissaient les restes de l'empierrement d'une vieille route du moyen âge, qui devait être celle qui, du temps des Normands, faisait communiquer Ascoli et Melfi. Encore maintenant, je ne puis comprendre comment la voiture ne s'est pas cent fois rompue en passant sur ces grosses pierres disjointes qui laissent entre elles des trous profonds. Je me rappelais en y passant combien de fois j'avais maudit en Grèce les restes, arrivés au même état, des anciennes chaussées pavées de l'époque vénitienne et des premiers temps de la domination turque, où le voyageur voit à chaque pas le moment où il va couronner son cheval et se rompre le cou en tombant.

Ainsi cahotés de la manière la plus violente, nous gagnons une chaîne de collines aussi nues, aussi dépourvues d'arbres que la plaine voisine, et quand elles sont gravies nous avons à nos pieds le cours de l'Ofanto, l'Aufidus des anciens. Presque à sec au moment où nous le voyons, ce n'est qu'un filet d'eau jaunâtre qui court au fond d'une vallée

étroite dont l'autre flanc se relève rapidement en pentes boisées. Son lit est d'une grande largeur, encombré de galets et de quartiers de roches arrachés aux montagnes d'où il descend, dans la saison où les pluies d'hiver et la fonte des neiges en font le *sonans Aufidus* dont parle Horace. Ici l'Ofanto est un torrent impétueux qui renverse tout sur son passage; combien différent de l'état stagnant auquel il arrive en approchant de la mer, tel que je l'ai vu il y a quelques années devant Canosa et Cannes, traînant paresseusement ses eaux dans la plaine sur un terrain qui n'a presque plus de pente et les épandant en marécages remplis de roseaux. Nous descendons une côte presque à pic et nous voici dans le fond de la vallée, sur la berge du fleuve. Mais ici la construction du remblai destiné à porter le futur chemin de fer a supprimé le chemin qui longeait la rive gauche, et il n'y en a aucun parmi les taillis serrés de la rive droite. Le cocher pousse bravement ses chevaux en bas de la berge; nous guéons le courant, puis, au lieu de remonter de l'autre côté, nous tournons à droite et nous voilà cheminant dans le lit même de l'Ofanto, que nous remontons pendant près de deux kilomètres, Dieu sait au prix de quelles secousses pour nous et

de quelle peine pour notre pauvre attelage, coupant et recoupant les méandres sinueux de la rivière presque à sec, arrêtés à chaque instant par des morceaux de rochers ou des troncs d'arbres qu'elle a entraînés dans ses eaux lors de son plein. A la fin, nous voyons devant nous un pont de pierres et de briques, un des trois qui existent sur tout le cours de l'antique Aufidus. La base de ses piles est de construction romaine; il est facile de voir que depuis l'âge des empereurs le pont a été plusieurs fois refait et plusieurs fois emporté par la violence des crues d'hiver. On l'appelle Ponte di Santa-Venere. C'est ici que la voie de Bénévent à Venusia (Venosa), par Equus Tuticus et le pied des montagnes, appelée *Via Herculia* d'après Maximien Hercule, franchissait l'Aufidus. Ce pont donne aujourd'hui passage à la grande route de Foggia à Melfi, que nous rejoignons enfin. Pour la prendre, nous remontons sur la berge de la rive gauche, nous franchissons ensuite le pont et nous gravissons une longue côte au milieu des bois. Arrivés au bout, nous sommes au sommet d'une sorte de promontoire d'une hauteur considérable, que contourne l'Ofanto; de quelque part qu'on regarde, la vue est immense et magnifique.

Quand nous nous tournons du côté d'où nous sommes venus, nous voyons à nos pieds la vallée s'ouvrir presque immédiatement dans la plaine grise et dénudée où serpente le bas Ofanto, plaine qui, droit devant nous, s'étend sans ondulations jusqu'aux lagunes du Pantano et de Salpi et jusqu'à la mer, en montrant au milieu de ses champs dépourvus d'arbres, sur un mamelon à peine accentué, les maisons blanches de la grosse ville commerçante de Cerignola, où le duc de Nemours perdit en 1503, contre Gonsalve de Cordoue, la bataille qui décida de la possession du royaume de Naples. A l'extrémité gauche de l'horizon, le Gargano, qu'on n'aperçoit qu'en partie, ferme la plaine. Sur la droite, au delà de l'Ofanto, le terrain se relève un peu ; c'est d'abord un premier plateau sur le bord duquel est bâti Lavello, qui vit mourir Conrad IV en 1252, puis plus loin, dans la direction de la mer, les collines qui portent Canosa, si riche en monuments comme en souvenirs de l'antiquité et du moyen âge, enfin, plus sur la droite, le commencement de la chaîne pierreuse des Murgie di Minervino. En nous tournant dans la direction opposée, notre regard plonge dans la vallée, toujours de plus en plus étroite et profonde,

de l'Ofanto supérieur, qui descend des hautes et âpres montagnes de la Basilicate, du côté de Pescopagano, montagnes dont l'aspect a quelque chose de farouche et de presque sinistre qui convient aux repaires d'un peuple d'héroïques brigands, tels qu'étaient les anciens Lucaniens. Les pentes des deux côtés de la vallée, dans la partie la plus voisine de nous, sont couvertes de bois et de champs parsemés de bouquets d'arbres isolés. Au fond, nous apercevons un pont antique à trois arches, le Ponte dell' Olio, l'ancienne station de *Pons Aufidi* des Itinéraires romains, où la voie Appienne, dans son tracé primitif, traversait le fleuve en allant de Bénévent à Venusia. A une courte distance à vol d'oiseau, de l'autre côté de la vallée, le bourg de Monteverde est pittoresquement situé sur un sommet escarpé, qui forme comme l'avant-poste des montagnes dans lesquelles se cache l'ancienne Aquilonia, l'une des cités du petit peuple des Hirpins. Le nom moderne en est La Cedogna, curieux exemple de la conservation populaire des anciennes appellations locales ; car ce nom se rapproche bien plus de la forme osco-samnite, connue par les médailles, *Akudunniu* que de la forme latine *Aquilonia*.

Nous poursuivons notre route pendant quelque temps encore au travers de beaux bois de chênes jusqu'à ce qu'enfin nous découvrions le Vulture. Cette montagne, chantée par Horace, qui était né dans son voisinage, formait la frontière des trois contrées de l'Apulie, de la Lucanie et du Samnium. C'est un volcan contemporain de ceux de notre Auvergne et éteint dès avant l'aurore des temps historiques, dont la base a 60 kilomètres de circonférence et qui s'élève à une altitude de près de 1,600 mètres. Les flancs en sont couverts de forêts où abondent les sangliers, les chevreuils et les loups. Le sommet est occupé par un large cratère qui s'ouvre en face de Carbonara, sur la vallée de l'Ofanto, et de tous les autres côtés entouré d'un cirque de roches à la crête découpée, pareil à la Somma du Vésuve. Une épaisse forêt de chênes et de hêtres séculaires, ombrageant deux lacs, petits mais profonds, remplit l'intérieur de ce cratère. De toute la plaine de la Capitanate on aperçoit à l'extrémité sud-est de l'horizon le cône sombre du Vulture se dresser hardiment en avant de l'arête plus lointaine des Apennins de la Basilicate. Mais on le perd de vue en entrant au milieu des hauteurs mouvementées qui se rattachent à ses der-

nières pentes et ont été produites en même temps que lui, dans les terrains calcaires environnants, par la poussée souterraine qui lui donnait naissance. Il faut alors en arriver tout près pour le voir de nouveau se développant de la base à la cime dans son imposante majesté.

Nous descendons dans un étroit vallon qui longe le pied de la montagne. Un ruisseau d'eau vive y court en murmurant et développe dans le sol, composé de cendres volcaniques, une fécondité égale, si ce n'est supérieure, à celle des campagnes qui environnent le Vésuve. Ce ne sont dans ce vallon que vignes portant des grappes dignes de la terre promise, vergers entourés de haies de cactus et entrecoupés de cannes gigantesques, où le pommier se mêle aux figuiers et aux orangers, clos d'oliviers, plantations luxuriantes de toute nature. Mais voici à la gauche du ravin une ville qui, sur une esplanade naturelle au-dessus des collines voisines, s'étage en gradins surmontés par la masse sévère d'un château féodal, en face du Vulture qui lui offre une perspective à transporter d'enthousiasme tous les paysagistes. Au bas est une fontaine abondante où des femmes en costume pittoresque lavent leur linge ou puisent de l'eau dans

de grandes amphores vernissées, qu'elles portent ensuite sur leur tête en marchant d'un pas cadencé avec la fierté d'allure et l'eurythmie d'hydrophores antiques. Nous gravissons la rue en pente rapide d'un faubourg assez misérable et notre véhicule s'arrête sur une place carrée, toute environnée de maisons neuves. Nous sommes à Melfi, et à notre descente M. le chanoine Araneo, fils de l'auteur d'une bonne histoire de la ville, lui-même homme érudit et d'un vrai mérite, nous reçoit pour nous servir de guide et nous offrir une de ces hospitalités qui ne s'oublient pas.

MELFI

En l'an 1041, ce lieu fut témoin d'un des plus importants événements de l'histoire du moyen âge.

Depuis un quart de siècle, les Normands avaient pris l'habitude d'aller chercher des aventures dans le midi de l'Italie, en se mettant à la solde des princes Longobards de Salerne et de Capoue, des ducs de Naples ou de l'abbé du Mont-Cassin. Ils y trouvaient à la fois gloire et profit, surtout un aliment à ce besoin d'activité qui les dévorait et qui ne trouvait plus suffisamment à s'exercer depuis qu'ils étaient paisiblement établis dans une province de France. Déjà Rainulfe, l'un deux, avait fondé la forteresse d'Aversa dans la Campanie, dont le prince de Salerne lui avait donné l'investiture féodale avec le titre de comte. Mais dans la

Pouille, où ils avaient été d'abord appelés par Melo, ils ne s'étaient plus risqués, depuis leur désastre de Cannes en 1019, à reparaître autrement qu'en pèlerins de Saint-Michel du Gargano. Il y avait alors, à quelques lieues de Coutances, dans la Basse-Normandie, un vieux chevalier banneret du nom de Trancrède, renommé par ses exploits dans les guerres de Robert le Magnifique, père de Guillaume le Conquérant. Il vivait retiré dans son château de Hauteville avec une nombreuse famille, cinq fils d'un premier lit, sept d'un second et plusieurs filles en bas âge. Trop pauvre pour laisser à chacun de ses enfants un patrimoine digne de leur naissance, Tancrède encouragea ses trois fils ainés, Guillaume surnommé Bras-de-Fer, Drogon et Humfroi, à quitter le manoir paternel pour aller tenter la fortune au delà des Alpes. De ceux de ses fils qui avaient âge d'homme, il ne garda près de lui que le quatrième et le cinquième, Geoffroi et Serlon : ce dernier fut celui qui perpétua la famille en Normandie. Ayant rassemblé parmi leurs compatriotes assez de compagnons d'armes aussi pauvres qu'eux pour en former une petite compagnie, les trois aventuriers partirent du pays de Coutances la besace sur l'épaule et le bourdon à la

main. Guaimar, prince de Salerne, les prit à sa solde; mais bientôt l'espoir du butin les fit passer sous les drapeaux de l'Empereur grec, alors souverain des Pouilles, de la Basilicate et des Calabres.

Le catapan Georgios Maniakis préparait une expédition contre les Arabes de Sicile. Déjà les Byzantins avaient plusieurs fois loué les services de capitaines de la Normandie, et dans l'Italie méridionale ils avaient éprouvé à leurs dépens ce que valait le bras de ces guerriers, que Basilios Boyoannis n'avait pu vaincre qu'en leur opposant sur le champ de bataille de Cannes d'autres Northmans, des Varanges ou Varègues venus directement de la Scandinavie. Maniakis engagea dans son armée une partie de ceux qui étaient à la solde du prince de Salerne, et les fils de Tancrède de Hauteville furent du nombre. Avant d'entrer en campagne, ils demeurèrent quelque temps cantonnés dans la Pouille. Là non seulement ils virent de près la mauvaise organisation des troupes impériales, ramas confus de mercenaires de toutes origine sur la fidélité desquels il n'y avait à faire aucun fond; mais ils furent frappés du degré d'imprévoyance avec lequel le général grec, qui lui-même méditait une révolte contre son souverain,

dégarnissait une province remplie de mécontents. Dès lors le projet de se rendre maîtres de cette belle et fertile contrée germa dans leur esprit.

Pendant toute la guerre de Sicile, le poste le plus périlleux fut réservé aux aventuriers normands. Les Grecs leur durent leurs principaux avantages et les traitèrent avec de grands égards tant qu'ils eurent besoin de leurs services. Mais après la prise de Messine et celle de Syracuse, où Guillaume Bras-de-Fer tua de sa main le principal caïd des Arabes, lorsque l'armée impériale eut conquis une grande partie de l'île et que la guerre parut finie, les chevaliers de Normandie réclamèrent vainement leur part du butin. Un Lombard de Milan, nommé Ardoin, leur interprète, fut, par ordre du catapan, dépouillé de ses habits, rasé, puis battu de verges autour des tentes. La vengeance suivit de près l'injure. Dès la nuit suivante, les Normands traversèrent le détroit de Messine sur des barques de pêcheurs et abordèrent en Italie. On était au cœur de l'hiver; la neige couvrait toutes les hautes montagnes de la Calabre et de la Basilicate, et les torrents gonflés par les pluies inondaient les vallées. Cependant, comme le moindre retard pouvait tout compromettre, les

chevaliers traversèrent le pays en dépit de tous les obstacles et résolurent, malgré la saison, d'attaquer immédiatement la Pouille, où Ardoin se faisait fort de provoquer un soulèvement à leur apparition. Ils en firent leur général, et celui-ci, s'arrêtant quelques jours à Aversa, y appela près de lui les aventuriers normands qui étaient restés à Salerne, ceux au service de l'abbaye du Mont-Cassin, et tous les Lombards disposés à partager ses périls et fortune. Rainulfe leur donna trois cents hommes d'armes, et quand les troupes furent réunies, elles élurent douze comtes pour les commander sous l'autorité supérieure d'Ardouin. Guillaume, Drogon et Humfroi furent parmi ces comtes.

On marcha au travers des montagnes droit sur Melfi; Ardoin en avait été gouverneur pour les Grecs; il y avait de nombreuses intelligences. La ville avait été, depuis une vingtaine d'années, agrandie et fortifiée par Boyoannis; elle passait alors pour la place la plus considérable et la plus forte de la Pouille après Bari, dont les Grecs avaient fait le centre de leur domination en Italie. Quatre ans auparavant, en 1037, Nicolas, archevêque de Canosa et de Bari, y avait érigé un

évêché, démembrement de l'ancien diocèse de la ville ruinée de Cisterna. Il n'y avait pas de garnison impériale. Mais les Normands, arrivés de nuit dans le faubourg, trouvèrent les habitants en armes sur les remparts, disposés à se défendre vigoureusement contre ces inconnus dont les projets leur étaient suspects. Ardoin vint devant la porte parlementer avec eux. Voici le discours que le chroniqueur de l'*Yistoire de li Normant* (1), en son vieux français, place dans la bouche du Lombard : « Ceste est la liberté, laquelle vos avez cherciée. Cestuis no sont anemis, mes grant amis, et je ai fait ce que je vos avoie promis, et vos, faciez ce que vous m'avez promis. Cestuis viennent por desjoindre lo jog dont vous estiez loiez, de liquel, se tenez mon conseil, joingnez auvec ces. Dieu est avec nous; Dieu a miséricorde de la servitude et vergoygne que vos souffrez tous les jors, et por ce a mandé ces chevaliers por vos délivrer. » Des cris d'enthousiasme et de liberté répondirent à ces paroles d'Ardoin; la porte s'ouvrit à deux

1. C'est le titre de la traduction française, faite au XIIIe siècle, des récits latins du moine Amato du Mont-Cassin, dont le texte original n'est malheureusement pas parvenu jusqu'à nous.

battants, et les Normands furent reçus en triomphe dans la ville. Ils avaient désormais une place d'armes et une base d'opérations inexpugnable. Leur audacieuse aventure, d'un coup de tête de colère, devenait une grande entreprise de conquérants. Ce n'était rien moins qu'un empire nouveau qui venait de naître, un état destiné à durer huit siècles, jusqu'à ce qu'il se fondît dans l'Italie désormais unifiée et parvenue à la condition de nation.

Bientôt, en effet, la plupart des villes voisines suivirent l'exemple de Melfi et se donnèrent spontanément à ces étrangers qui se présentaient comme des libérateurs. Lavant dans le sang le souvenir de la défaite de leurs compatriotes vingt-deux ans auparavant, et cela sur le même champ de bataille, 2,000 Normands mirent en déroute, à Cannes, 18,000 Grecs conduits par le catapan Dokéanos, successeur de Maniakis. Vainqueurs encore l'année suivante à Montepoloso, ils gardèrent le territoire dont ils s'étaient emparés; en deux campagnes, ils avaient à jamais chassé les Byzantins de la presque totalité de la Pouille et d'une portion de la Basilicate. Mais bientôt la discorde éclata parmi ceux qui avaient obtenu ensemble ces grands résultats.

Ardoin, comme avant lui Melo, était un patriote longobard qui voulait rétablir l'indépendance et la souveraineté de son peuple dans la Pouille et y reconstituer une principauté pareille à celles de Capoue et de Salerne, quitte à se débarrasser ensuite des aventuriers étrangers qui l'avaient aidé à cette tâche. Les Normands, qui formaient le nerf de l'armée, prétendaient de leur côté, n'avoir pas une autre fois, comme en Sicile, combattu pour n'en avoir pas le profit; ils voulaient « gaigner terres », et étaient bien résolus à garder pour eux-mêmes leur belle conquête. Ils se débarrassèrent d'Ardoin, rompirent avec ses Longobards, ainsi qu'avec Argiro, le fils de Melo, qu'un moment ils avaient pris pour chef à la place d'Ardoin, et, à l'égard des habitants, jetèrent le masque de libérateurs pour agir franchement avec toute la brutalité de conquérants. En 1043, ils se réunirent en parlement général à Melfi et y procédèrent au partage féodal du pays. Chacun des douze comtes devint seigneur d'une ville et les simples chevaliers eurent en fiefs des châteaux et des maisons. D'une commune voix, on décida de confier le commandement général à un guerrier de race normande, et Guillaume Bras-de-Fer fut élu « comte des Nor-

mands de la Pouille. » Ce titre, du reste, ne lui donnait que le droit de commander l'armée à la guerre, de présider les assemblées de la nation et de posséder, outre sa ville propre, celle de Melfi, qui devenait comme la capitale de la république aristocratique créée par les chevaliers normands.

La règle féodale n'admettait « pas de possession sans seigneur, » et d'ailleurs, les Normands sentaient le besoin d'appuyer sur une puissance plus forte leur établissement encore naissant, à la destruction duquel les Grecs devaient consacrer de grands efforts. Ils cherchèrent donc à se donner un suzerain dont chaque comte, à titre égal, reçut une investiture régulière. Ils la demandèrent d'abord, en 1043, à Guaimar, prince de Salerne, puis, en 1047, à l'Empereur d'Occident Henri II, enfin, en 1053, au Pape Léon IX, après la bataille de Cività, sans s'inquiéter du conflit qui pouvait résulter entre ces différentes suzerainetés adoptées successivement. Cependant, leur position restait précaire et semblait même fortement menacée. Guillaume mort en 1047, son frère Drogon avait été élu à sa place, mais bientôt, à son tour, il était tombé, en 1051, à Montolio, sous le poignard d'un assassin. Le même jour, un certain nombre de chevaliers

normands étaient également massacrés dans leurs fiefs. C'était l'effet d'une vaste conspiration ourdie sous les auspices d'Argiro, réconcilié avec les Grecs et institué par eux duc d'Italie en même temps qu'il avait reçu le titre de cour de *vestiarios* de l'empereur. C'est lui qui de Bari en dirigeait les fils. Les Longobards du pays, déçus de l'espoir qu'ils avaient mis d'abord dans les Normands, s'étaient retournés vers les Byzantins, qui leur faisaient mille promesses, et la masse de la population, à qui la nationalité des Longobards ou des Normands était indifférente, se sentait poussée à l'exaspération par la dureté du joug de ses nouveaux maîtres. Humfroi, proclamé après la mort de Drogon, dont nous retrouverons le tombeau à Venosa, avait réprimé avec une impitoyable rigueur les tentatives de soulèvement, et surtout rétabli pour un temps la position du nouvel état normand par sa victoire de Cività, dont le résultat avait été de contraindre le Pape, fait prisonnier, à reconnaître la légitimité des possessions de ces étrangers qu'il avait d'abord entrepris d'expulser du sol italien comme des barbares intrus. Mais, quelques années après, l'orage s'était reformé contre Robert Guiscard, le sixième des fils de Tancrède de Haute-

ville, l'aîné de ceux du second lit, qui était venu rejoindre, en 1047, ses frères plus âgés et avait été élu comte des Normands en 1057, au préjudice des enfants de Humfroi. Les Normands eux-mêmes étaient profondément divisés et semblaient prêts à se livrer aux fureurs d'une guerre civile entre ceux qui voulaient continuer le régime de la république aristocratique et ceux qui prétendaient, avec Robert lui-même, renforcer le pouvoir central et faire de son détenteur un souverain héréditaire. En même temps, les deux Empereurs d'Orient et d'Occident armaient contre eux d'un commun accord, le Pape venait de les excommunier, et les habitants de la Pouille se montraient à la veille d'une insurrection. Il ne paraissait pas que les Normands, malgré leur énergie et leur bravoure, pussent résister à une coalition aussi générale, à laquelle avait adhéré leur ancien allié, le prince de Salerne, lorsque tout changea brusquement par une inspiration du génie d'Hildebrand.

Le fils du charpentier de Soano en Toscane, prieur de Cluny, puis cardinal, qui devait plus tard devenir pape et si fameux sous le nom de Grégoire VII, dirigeait déjà sous Nicolas II la conduite et la politique de la Curie romaine. Il prépa-

rait l'émancipation de la Papauté de la suprématie de l'Empire et la grande lutte pour les investitures, qu'il devait engager une fois parvenu lui-même au souverain pontificat. Pour le développement et l'exécution de ses grandioses et généreux projets, il sentait qu'il était nécessaire d'assurer à la Papauté, dans le voisinage de son territoire, un ferme appui temporel et militaire, capable d'opposer une barrière infranchissable aux armées de l'Empire d'Allemagne. Nulle part entre les Italiens il n'apercevait un état assez fort, soutenu par des bras assez aguerris pour qu'on pût lui confier un tel rôle. Sa clairvoyance extraordinaire dans le jugement des hommes lui fit comprendre que les Normands de la Pouille seraient seuls capables de le remplir, si l'autorité morale de l'Église favorisait l'agrandissement de leur puissance. La politique papale à leur égard fit donc une volte-face subite. Hildebrand entra secrètement en négociations directes avec Robert Guiscard, et quand les termes d'un accord furent convenus entre eux, le Pape Nicolas, au commencement de l'année 1059, se rendit de sa personne à Melfi, où il tint un concile dont l'objet annoncé était la réconciliation des Normands avec l'Église. C'est dans ce concile que furent ar-

rêtés, avec le caractère le plus solennel qu'un acte de ce genre pût alors revêtir, en l'empruntant à la religion, les articles qui devaient pour plusieurs siècles servir de base au droit politique de l'Italie méridionale.

Nicolas II y donnait aux Normands absolution pleine et entière des sentences ecclésiastiques prononcées contre eux, tant par lui que par ses prédécesseurs. Il accordait le titre héréditaire de duc de Pouille et de Calabre à Robert Guiscard, avec l'investiture pontificale pour toutes les terres actuellement au pouvoir des Normands dans ces provinces, et, de plus, il l'autorisait à s'emparer des possessions des Grecs et des Arabes en Italie et en Sicile. Richard, comte d'Aversa, proclamé prince de son côté, obtenait l'investiture de la principauté de Capoue, qu'il venait de conquérir sur le descendant de ses souverains longobards, lequel avait pourtant soutenu avec fidélité le parti du Saint-Siège. Pour prix de ces concessions, qui ne coûtaient rien au pape, mais qui avaient au XIe siècle une valeur morale extraordinaire, le duc Robert et le prince Richard se reconnaissaient, eux, leurs héritiers et leurs successeurs quels qu'ils fussent, hommes liges de l'Église romaine ; ils s'engageaient à lui

fournir des troupes contre tous ses ennemis et à lui payer un tribut annuel.

La Papauté s'assurait ainsi le concours de la redoutable épée des Normands dans ses querelles futures avec l'Allemagne, et cela d'une manière d'autant plus certaine qu'elle avait eu l'habileté de faire reposer leur droit nouveau sur la négation de celui que les Empereurs d'Occident prétendaient à la suzeraineté du midi de l'Italie. De son côté, Robert Guiscard, en obtenant l'érection de son nouveau duché en grand fief pontifical, faisait trancher par l'autorité suprême des consciences la question qui, depuis son élection, divisait les Normands de la Pouille. Ce qui avait été d'abord le simple commandement électif d'égaux sur lesquels le comte des Normands n'exerçait d'autorité qu'à la guerre, se transformait en une souveraineté héréditaire dont les comtes des villes devenaient les feudataires. Car le principe de l'hérédité des fiefs, existant depuis longtemps en fait, venait d'être reconnu en droit général par une loi de l'empereur Conrad. Dès lors, le pouvoir suprême ne dépendit plus d'une élection soumise au caprice de la volonté des barons; il reposa sur le droit que l'investiture pontificale donnait à Robert de choisir lui-même son

successeur parmi ses enfants. Ceux-ci régnèrent après lui, puis ses neveux, et l'Italie méridionale resta soumise à cette branche de la maison de Hauteville, bientôt élevée sur le même rang que les autres dynasties royales.

Les stipulations de Melfi arrivaient bien à temps pour Robert Guiscard, car une année s'était à peine écoulée depuis le concile quand éclatait du côté de l'Orient le plus grand danger qu'ait jamais couru l'établissement des Normands en Italie, un danger tel que certainement ils y auraient succombé s'ils avaient eu en même temps contre eux la puissance morale de la Papauté, au lieu de l'avoir désormais pour appui. Malgré ce qui s'était passé, l'Empire grec avait continué les préparatifs de guerre convenus avec le pontife de Rome, et l'énergique Constantin Ducas avait succédé sur le trône de Constantinople au faible Isaac Comnène. Tandis que Robert Guiscard faisait la conquête de Reggio et restait en Calabre pour observer le succès de la première incursion que son frère Roger exécutait en Sicile, du côté de Messine, le myriarque Aboul-Khareg, Maronite ou Mardaïte de naissance, nommé duc d'Italie, rassemblait une nombreuse armée à Durazzo. Débarqué brusquement à Bari,

il envahit la Pouille dégarnie de troupes. A cette nouvelle, Robert accourut du fond de la Calabre et se mit à la tête des forces que son frère Mauger, comte de la Capitanate, avait déjà réunies en hâte. Mais elles étaient peu considérables, et surtout l'élite des Normands était restée dans le Midi. Robert et Mauger furent donc absolument défaits par Abou-l-Khareg, qui profita de sa victoire pour reprendre Tarente, Oria, Brindisi et Otrante. En décembre 1060 ses troupes débordaient sur tous les points et il mettait le siège devant Melfi, qui semblait devoir promptement capituler. Mais Roger, à ce même moment, arrivait avec l'armée de Calabre au secours du duc son frère, refoulé dans le sud de la Basilicate. Aussitôt les Normands reprirent l'offensive avec une nouvelle vigueur. Dès janvier 1061, Roger recouvrait Manduria, près de Tarente, et Robert Guiscard Acerenza. Puis ce dernier marcha contre Abou-l-Khareg occupé à l'attaque de Melfi, lui livra bataille, le mit en déroute et le rejeta en désordre sur Bari, où bientôt il se rembarqua.

La défaite de cette invasion des Grecs, qui avait été si près de réussir, acheva de consolider les résultats politiques du concile de Melfi. Robert

Guiscard put alors reprendre, fort de la concession papale qui en faisait une sorte de croisade, et mener à bonne fin l'entreprise qu'il avait si brillamment inaugurée dans le Val di Crati, en Calabre, alors qu'il n'était qu'un simple aventurier exilé aux avant-postes par son frère Humfroi, le vaste plan qu'il avait dès lors conçu : enlever à l'Empire grec tout ce qu'il possédait encore sur le continent italien, dans la Pouille et dans la Calabre, absorber également les principautés longobardes qui subsistaient à Bénévent et à Salerne, étendre sa suzeraineté sur les républiques commerçantes de Gaëte, de Naples et d'Amalfi, puis couronner l'œuvre en faisant sur les musulmans la conquête de la Sicile, qu'il donna en fief, avec le titre de comte, à Roger, son frère puîné. En même temps, tout en poursuivant la guerre avec une ardeur nouvelle, il adopta une ligne de conduite absolument différente de celle qu'avaient tenue jusqu'alors les Normands et avant eux les autres étrangers descendus dans la péninsule depuis les invasions barbares. Le lendemain de la bataille, il distribuait généreusement à ses troupes le butin gagné par l'épée ; mais en même temps, il appelait à lui les indigènes, que ses frères avaient tenus en servage. Il leur ouvrait

les rangs de son armée et s'efforçait d'effacer l'ancienne et injurieuse distinction établie depuis cinq siècles entre les vainqueurs et les vaincus. Il inaugurait ainsi cette admirable politique d'apaisement, de tolérance et de conciliation, si extraordinaire pour son époque, qui réunissait autour de lui, en les groupant par les mêmes intérêts, au service d'une même pensée, les populations les plus diverses de race et de langue : Normands établis de la veille en Italie, Longobards dépossédés de leur ancienne suprématie, Italiens de race latine foulés et pressurés de longue date par les invasions, mais toujours fiers de leur descendance romaine, Grecs par qui les Empereurs de Constantinople avait colonisé la Calabre, Arabes de Sicile, juifs des villes de négoce, nombreux surtout dans la Pouille ; des hommes entre lesquels la diversité de foi et de culte semblait devoir établir des ferments de haine irréconciliable, obstacle impossible à surmonter pour toute tentative de fusion. Chrétiens de rites ennemis relevant, les uns de l'obédience du Pape, les autres de celle du Patriarche de Constantinople, musulmans et israélites, Robert les plaçait tous dans ses États sur un pied d'égalité, les admettait également, sans distinction d'origine et de religion,

dans les plus hauts offices de ses troupes et de son administration, accordant à chacun liberté entière dans l'exercice de son culte. C'est ainsi qu'il parvint à se faire accepter comme un libérateur par la majorité des populations et non seulement à faire vivre en paix, grâce au lien de sa domination, des éléments aussi disparates, mais à les fondre jusqu'à un certain point en éveillant chez eux le sentiment d'une nationalité commune. Cet homme qui, parti d'un petit manoir de la Normandie, cadet d'une nombreuse famille, avait commencé, dans son camp de San-Marco-Argentaro, palissadé à la façon de ceux des anciens vikings, par mener, à force de misère, la vie d'une sorte de chef de bandits, ne fut pas seulement un grand conquérant, il montra dans l'exercice du pouvoir les qualités d'un fondateur de peuple.

L'extension des conquêtes de Robert Guiscard et la transformation de son pouvoir ne profitèrent pas à Melfi, bien au contraire. Quand le duc normand se fut rendu maître de Salerne, il y transporta sa résidence et la capitale de ses États. Cette grande ville lui paraissait plus en rapport avec l'éclat qui devait désormais entourer la cour d'un grand prince. D'ailleurs il y trouvait des traditions mo-

narchiques qui lui plaisaient, en lui semblant offrir plus de garanties que l'esprit qui régnait à Melfi. De plus, dans la forteresse apulienne, il s'était senti jusque-là presque à la merci des velléités de révolte des grands barons du voisinage, lesquels lui faisaient une sourde opposition et ne dissimulaient pas leurs regrets du régime de république aristocratique qui avait régné sous les premiers comtes. Dans la révolte d'une partie des hauts barons normands qui avait suivi de très près l'élévation de Robert au rang de duc héréditaire, Pierre fils d'Ami, le même qui, treize ans auparavant, en 1046, avait disputé à Drogon le titre de comte de la Pouille, s'était emparé de Melfi par surprise, et ce n'était qu'après une épreuve du jugement de Dieu que les habitants s'étaient décidés à le chasser. Plus tard, dans les diverses révoltes du comte Gocelin et des deux neveux de Robert Guiscard, Geoffroi comte de Conversano et Abagilard ou Abaillard, soutenus la première fois par une nouvelle invasion grecque que commandait le drongaire Mabrikas, la fidélité de la ville s'était encore montrée des plus suspectes.

Melfi ne perdit pas cependant toute son importance avec le transport du centre du gouvernement

à Salerne. Le pape Urbain II y rassembla un nouveau concile en 1089. Le roi Roger s'occupa d'embellir cette ville, qui restait royale et où il fit tenir en 1130 un concile schismatique par son antipape Anaclet. Du temps de la maison de Souabe, Frédéric II y vint souvent passer les mois d'été, attiré par le climat tempéré qui y marque cette saison et par les aliments que les bois du Vulture offraient à sa passion pour la chasse. C'est à Melfi qu'en 1231 il promulga les fameuses *Constitutions augustales*, compilées par son chancelier Pietro delle Vigne avec l'assistance des deux grands jurisconsultes Roffrido de Bénévent et Taddeo de Sessa, vaste code de lois embrassant le droit politique, le droit civil, criminel et féodal, les règles de la procédure, la compétence des juges et des fonctionnaires, les frais et dépens, les finances, la police, les poids et mesures, enfin les monnaies. Divisé en trois livres comprenant 290 décrets, dont 42 émanant du roi Roger, 23 des deux Guillaume et 225 de Frédéric lui-même, ce recueil est disposé d'une manière confuse, mais il n'en constitue pas moins un monument législatif de la plus haute valeur, où se résument les progrès les plus avancés du droit tel qu'on le comprenait au XIIIe siècle. C'est le premier

exemple que le pouvoir souverain ait donné en Europe de substitution de la loi écrite à la coutume, de tentative de mise en ordre du chaos juridique dans lequel se débattait le moyen âge. Depuis Justinien l'on n'avait pas vu formation d'un code complet de ce genre s'étendant à toutes les choses de l'ordre social. Frédéric y poursuit systématiquement l'abaissement de la puissance de la noblesse et du clergé, la restriction de leurs privilèges au profit du pouvoir royal. Il établit ce pouvoir en protecteur de leurs vassaux, auxquels il offre un recours contre l'oppression et les vexations de toute nature. Il revendique exclusivement pour la couronne la juridiction criminelle à tous les degrés et l'appel des causes civiles. Mais tout en abaissant la noblesse, il montre une jalousie maladroite contre l'établissement des communes; il n'assure donc pas à la royauté cet appui de la bourgeoisie des villes que surent s'acquérir les rois de France, en poursuivant la même œuvre par une voie plus lente, mais aussi plus sûre. Il dut profondément le regretter à la fin de son règne, quand il vit autour de lui la trahison et la révolte éclater partout dans les rangs des seigneurs. Mais, sous ce rapport, il avait poursuivi toute sa vie

l'idéal de l'absolutisme impérial et il s'était montré centralisateur à l'excès. Le souvenir des troubles de sa minorité pesait sur lui comme il pesa plus tard sur Louis XIV.

Melfi, d'ailleurs, en ayant cessé d'être une capitale, restait une ville de grand commerce, un des principaux marchés de la Pouille. Les Amalfitains y venaient trafiquer en grand nombre, y avaient un quartier spécial et y étaient placés presque sur le même pied que les citoyens. La juiverie était riche et considérable, moins pourtant que celle de la voisine Venosa. Sous l'Empire romain, les juifs s'étaient établis en très grand nombre en Apulie; ils y pouvaient posséder le sol, et plusieurs d'entre eux étaient devenus dans ce pays de grands propriétaires terriens. D'une constitution de l'empereur Honorius, datée de 398, nous apprenons que dans cette province l'*ordo* ou sénat municipal de plusieurs cités en était venu à présenter une majorité de juifs. Bien traités par les Ostrogoths, ils se montrèrent dévoués à leur cause, et les juifs de Naples eurent une part considérable à la défense de la ville contre Bélisaire. Un peu plus tard, le Pape saint Grégoire le Grand, dans sa correspondance, se montre souvent préoccupé des israélites

apuliens ; il n'était pas comme son prédécesseur saint Gélase, qui traitait en intime ami un de ceux-ci, nommé Telesinus. Un célèbre rabbin français du XIIe siècle cite un proverbe qui avait cours depuis longtemps et qui, calquant à sa manière des paroles d'Isaïe, disait : « La loi sort de Bari et la parole de Dieu d'Otrante. » En effet, la renaissance des études hébraïques s'est produite en Italie bien plus tôt que dans le reste de l'Europe et dès le commencement du Xe siècle, dans l'ordre des sciences profanes, les juiveries de la Pouille comptaient des hommes de la valeur du fameux médecin Schabthaï Domnolo. Elles continuèrent à subsister sans être trop molestées, même sous les Angevins. Ce fut seulement Ferdinand le Catholique qui fit expulser les juifs du royaume de Naples, en appliquant à ce pays la loi barbare d'exil que l'Espagne avait adoptée et qui lui fut si funeste.

Bâtie sur un sol volcanique, la ville de Melfi, qui compte actuellement une douzaine de mille âmes, a souffert à plusieurs reprises, presque de siècle en siècle, les ravages de tremblements de terre. Le dernier et l'un des plus violents eut lieu en 1851 et renversa la majeure partie de la ville,

en faisant de nombreuses victimes. C'est pour cela que la plupart des constructions y sont neuves. Par suite, Melfi ne conserve que bien peu de souvenirs monumentaux de son passé historique. Le château fort qui la domine, énorme pâté garni de tours carrées peu saillantes, est encore dans sa masse une œuvre du XIe siècle. C'est bien celui qu'ont habité Drogon et Humfroi, celui où Robert Guiscard enferma sa première femme Albérade, fille du Normand Girard, seigneur de Buonalbergo, la fidèle compagne des épreuves de sa jeunesse, quand il l'eut répudiée pour contracter une alliance plus profitable à sa politique en épousant Sichelgaïta, sœur du prince de Salerne. Mais ce château a été complètement défiguré par des remaniements et des appropriations modernes de diverses époques. Il appartient actuellement à la famille Doria, qui en tire un titre princier. La seigneurie de Melfi, restée du domaine royal jusqu'au XIVe siècle, fut pour la première fois donnée en fief comme comté par Jeanne Ire. Ferdinand II d'Aragon l'érigea en duché pour la famille Caracciolo. Mais elle était revenue à la couronne par voie de confiscation quand Charles-Quint la donna comme principauté à André Doria.

De l'ancienne cathédrale il n'est demeuré debout qu'un beau campanile carré à plusieurs étages de fenêtres romanes, aussi élégant que hardi dans la façon dont il s'élève vers le ciel. A son étage supérieur, l'architecte a employé les pierres volcaniques rouges et noires du Vulture pour exécuter, à la façon de ce qu'on voit souvent dans les églises de l'Auvergne, de véritables mosaïques à grandes pièces, incrustées dans l'appareil de gros blocs de calcaire qui forme la construction. Elles dessinent des lions rampants d'un style tout héraldique, placés sur chaque face des deux côtés de la fenêtre. Le lion était l'emblème qu'avait adopté la dynastie des Normands de Sicile, et Huillard-Bréholles a déjà remarqué qu'ils en avaient multiplié sur tous leurs monuments. Le campanile de Melfi fut élevé en 1153, sous le règne de Roger II, par les soins de l'évêque Roger. L'architecte s'appelait Noslo Remerii. C'est ce que nous apprennent deux inscriptions gravées sur la face ouest de l'édifice.

Les remparts de la ville, dont il subsiste quelques parties et une des portes, celle de Venosa, ne sont pas antérieurs au temps de Frédéric II ou des premiers Angevins.

Dans la cour du municipe on conserve un

énorme et magnifique sarcophage antique de marbre, découvert en 1856 au lieu dit Albero-in-Piano, sur le territoire de la commune voisine de Rapolla. Parmi les monuments de ce genre, c'est un des plus beaux et des plus importants que j'aie vus; Rome même n'en possède qu'un petit nombre qui puissent rivaliser avec celui-ci. Autour de la caisse, au-dessous d'une frise de monstres marins, sont disposées seize niches, cinq sur chacune des grandes faces et trois sur chacun des petits côtés, séparées par de riches colonnes à fines cannelures en spirale. De deux en deux ces niches se terminent au sommet en coquille. Sous chacune d'elles est une figure de haut relief, excepté dans celle du milieu du petit côté de la tête, où l'on a figuré une porte à deux battants et à quatre panneaux ornés de bas-reliefs. Pas de doute sur les personnages que représentent les figures de la face postérieure, aussi finement exécutées que celles du devant. C'est au centre une Vénus drapée, debout entre deux pommiers. Puis, à gauche, Vénus de nouveau, accompagnée de l'Amour et tenant le bouclier de Mars, qu'elle a désarmé et qui est debout devant elle; à droite, Atalante et Méléagre, aux pieds de qui est étendu mort le sanglier de Caly-

don. Les figures de la face antérieure offrent plus d'obscurités. On y reconnaît avec certitude, sur la gauche, Apollon Citharède assis et Mars debout, nu, le casque en tête, ayant près de lui ses armes. Mais quel nom donner au jeune héros à la longue chevelure, à demi enveloppé d'un manteau qui laisse à découvert son épaule droite et une partie de sa poitrine, lequel, ayant auprès de lui son bouclier rond et son casque à cimier, se tient debout sur la droite devant un roi barbu, assis, qui portait à la main un long sceptre et à côté de qui, dans le fond de la niche, une épée est suspendue à son baudrier? Il semble recevoir un ordre de départ; mais bien des faits de l'histoire héroïque chantée par les poètes pourraient s'appliquer à cette représentation singulièrement vague, que ne précisent pas les attributs des personnages. Il n'est guère moins difficile de dénommer avec précision la figure de femme voilée, sans doute une déesse, qui occupe la niche du milieu. Elle est debout entre deux arbres dont le feuillage rappelle celui du laurier et à l'un desquels est suspendu un bouclier rond. A cette place on penserait naturellement à chercher Proserpine, la déesse des morts, faisant pendant à la Vénus de l'autre face; mais

nous avons ici plusieurs traits étrangers à la représentation habituelle de cette divinité.

Le couvercle figure un lit richement orné, garni d'un matelas et d'un coussin, sur lequel est couchée une jeune femme endormie, dont la coiffure est celle de Messaline, d'Agrippine et de Poppée. Comme jusque dans le fond des provinces on s'attachait à suivre la mode dont le ton était donné par les impératrices, ce trait caractéristique place l'exécution du sarcophage aux temps de Claude et de Néron. Aux pieds de la jeune femme était couché son petit chien favori. Un Amour enfantin sculpté, de très petite dimension, est placé auprès du chevet. Il tient d'une main un flambeau renversé, symbole de la mort, et de l'autre un feston de fleurs. Il serait fort à désirer que ce magnifique monument de sculpture fût mis à couvert dans quelque salle et ne demeurât pas exposé aux intempéries atmosphériques comme aux mutilations des gamins dans une cour où tout le monde a accès.

Dans cette même cour du municipe on remarque encore quelque chose de fort bizarre. C'est un pilier de pierre du XVIe siècle, adossé au bâtiment qui était autrefois la prison. Il se termine à son

sommet par une console fortement en saillie, au-dessous de laquelle, à son extrémité, est scellé un gros anneau de fer qui a pu servir à suspendre la poulie d'un puits, ou bien peut-être à brancher des chrétiens. Cette dernière hypothèse paraîtra peut-être au premier abord assez invraisemblable, mais elle m'est inspirée par les singulières inscriptions que porte le pilier. D'un côté de la console est gravé, avec l'écusson de la province de Basilicate présentant en armes parlantes un basilic ailé : *Quietum nemo impune lacesset*. De l'autre côté on lit : *Scribit in memore læsus*, au-dessous du buste en bas-relief, vu de face, d'un personnage aux cheveux taillés en brosse, à la barbe courte et en pointe, portant une cuirasse avec une fraise à l'espagnole, manifestement le portrait de quelque capitaine des armées de Charles-Quint. C'est là un monument de vengeance, et il se rattache à un des épisodes les plus sanglants des guerres entre Français et Espagnols au commencement du XVIe siècle. Dans sa désastreuse expédition de 1528, Lautrec vint mettre le siège devant Melfi, qui, comme la plupart des villes de la Pouille, montra beaucoup de dévouement à la cause de l'Empereur. Melfi se défendit donc énergiquement, mais une de

ses portes fut à la fin livrée par trahison. Là comme à Andria, Lautrec, voulant inspirer la terreur à la contrée voisine, mit la ville à sac et passa au fil de l'épée une partie de la population et de la garnison. Les Espagnols revinrent bientôt après, et leurs représailles furent terribles à l'égard des soldats français laissés dans la place, ainsi que de ceux des habitants que l'on désignait comme partisans de la France et que l'on soupçonnait d'avoir pris part au complot qui avait livré la ville. C'est là ce que rappelle l'inscription du pilier des prisons de Melfi. L'offensé qui proclame qu'on ne l'aura pas impunément troublé dans son repos est l'Espagnol, possesseur du pays par un droit qu'il tient pour légitime. Il y a donc une certaine probabilité à ce que le pilier dont nous parlons ait alors servi de gibet et vu l'agonie de quelques-unes au moins des victimes des vengeances qui suivirent le passage des Français.

On considère généralement la fondation de Melfi comme ne datant que des temps barbares ou de ceux de cette domination byzantine tant calomniée, qui pourtant a vu naître bien des villes nouvelles dans la Pouille. Quelques-uns, se fondant sur une phrase d'Erchempert, écrivain du

IXe siècle, pensent que ce fut là le premier établissement de ceux qui allèrent ensuite fonder Amalfi, que la grande république commerçante qui jeta tant d'éclat dans le premier moyen âge était une sorte de colonie de Melfi. La phrase d'où l'on a tiré cette conclusion est malheureusement très obscure; on ne saurait dire précisément s'il y est en réalité question de Melfi ou bien, comme l'ont admis d'excellents critiques, du cours d'eau appelé Molfa ou Molpa, qui débouche dans le golfe de Policastro. Notons cependant qu'il existe un parallélisme digne de remarque entre Melfi d'Apulie, avec son ruisseau homonyme et dans son voisinage Lavello, et Amalfi de Campanie, qui a également sur son territoire un ruisseau de son nom et dans son voisinage Ravello. Les deux appellations de Melfi et Amalfi sont étroitement apparentées, presque identiques au fond, et dans les documents les plus anciens on trouve fréquemment la forme *Melphia* ou *Melfia* pour désigner la ville du golfe de Salerne. Le même parallélisme existe entre le nom d'une des principales villes de la Pouille, Trani, et celui d'Atrani près d'Amalfi. Entre la Pouille et le territoire amalfitain nous constatons aux XIe, XIIe et XIIIe siècles des relations étroites, des

liens d'une fraternité toute particulière, qui sont spécialement intimes entre les Melfitains et les Amalfitains. Les citoyens d'une ville sont traités dans l'autre presque comme des compatriotes. La population de l'État d'Amalfi a bien plus d'affinités avec celle de la Pouille qu'avec celle du reste de la Campanie, dont elle s'étudie dans une certaine mesure à rester isolée. Sans doute l'histoire traditionnelle de la fondation d'Amalfi, telle que la raconte Erchempert, est une légende fabuleuse. On ne saurait admettre le fait de ces grandes familles romaines qui, voulant s'établir à Constantinople, s'en vont débarquer à Raguse, puis reviennent en Italie et après un séjour à Melfi ou sur la Molpa se fixent définitivement à Amalfi. Mais la fondation de cette dernière ville, qui ne remonte pas plus haut que le VIIe siècle me paraît devoir vraisemblablement être attribuée à une émigration de la Pouille, fuyant les ravages de l'invasion des Longobards. Je crois donc qu'il y a sous ce rapport un renseignement exact chez Erchempert et que c'est à Melfi de Pouille qu'il vaut le mieux rapporter sa phrase.

Quoi qu'il en soit, rien ne donne à supposer que Melfi existât sous les Romains ou du moins fût

une localité de quelque importance. On ne peut pas en trouver un indice dans une seule inscription latine funéraire, employée dans la construction du campanile, laquelle peut parfaitement avoir été apportée de Rapolla, ni dans celle d'une borne milliaire trouvée jadis au bas de la ville, où on la conserve aujourd'hui. Celle-ci atteste seulement le passage de la *Via Herculia* au point où elle fut découverte. Mais en revanche, sur l'emplacement où est aujourd'hui Melfi un centre de population considérable existait à une époque plus antique, aux temps de l'indépendance Apulienne. Le fait est prouvé par les nombreux tombeaux de cet âge que les paysans mettent au jour en remuant la terre dans les champs qui entourent la ville. J'ai eu l'occasion de voir une certaine quantité de monnaies d'argent et de vases découverts dans ces tombeaux et appartenant à différents propriétaires de Melfi. Dans ces objets il n'y avait rien de romain. Tous les vases que j'ai vus sont de petite dimension, sans importance, mais la succession des époques de la céramique peinte depuis ses origines dans le pays jusqu'à la fin du IIIe siècle avant J.-C. y est représentée dans toutes ses phases. Ce qui m'y a le plus intéressé, ce sont les échantillons nombreux

de la poterie apulienne à dessins géométriques exécutés en couleurs vitrifiables sur un engobe argileux blanchâtre, dont la ressemblance avec celle de Cypre est si étroite, poterie que j'ai déjà observée à Canosa dans un précédent voyage et dont M. Viola a trouvé des fragments à Tarente. Les faits que j'ai constatés à Canosa établissent que, malgré son apparence archaïque, la fabrication et l'usage s'en sont continués chez les indigènes de l'Apulie jusque pendant l'époque où ils recevaient par voie d'importation les beaux vases grecs à figures rouges.

La Melfi actuelle n'a pas d'industrie ; les quelques gens de métier qu'on y compte sont pour la plupart en même temps cultivateurs. Tout son commerce, qui a une certaine activité, consiste en produits agricoles des campagnes environnantes. Comme les autres villes de la Pouille, surtout celles qui se trouvent situées dans l'intérieur des terres et ne sont pas en même temps ports de mer, celle-ci n'est habitée que par des propriétaires ruraux, presque tous nobles, car il n'y a pas à proprement parler de bourgoisie, et par des paysans, simples ouvriers agricoles d'une condition fort misérable, qui chaque matin partent avant l'aube pour aller tra-

vailler dans les champs, souvent à plusieurs lieues de distance, et ne reviennent qu'au coucher du soleil. Rien de plus pittoresque que le spectacle qu'offre à la brune la rue du faubourg, au moment de leur rentrée. Hommes et femmes remontent alors en troupes d'un pas lent et fatigué, portant sur l'épaule la houe et la bêche avec lesquelles ils ont foui le sol, et sur leur tête des paniers de grains ou de fruits, ou bien des bottes de verdure destinée à la nourriture des animaux, poussant devant eux de petits ânes alertes qui trottinent surchargés de légumes, de corbeilles de vendange, de sacs de grain, de fagots coupés dans les bois voisins. Quelques-uns de ces paysans portent dans leurs bras les petits enfants qu'ils ont emmenés dans les champs et se penchent sur eux avec une touchante expression de tendresse. D'autres enfants, un peu plus grands, laissés à la maison, accourent au devant de leurs parents et se jettent à leur cou avec des cris joyeux qui se mêlent au meuglement des vaches et au bêlement des moutons que les bergers ramènent de la pâture, aux aboiements de leurs chiens et au tintement des grosses clochettes de leurs bestiaux. A ce moment, tout est bruit et mouvement de fête; pour augmen-

ter le tumulte, auquel se plaisent tous les peuples méridionaux, des gamins font partir des pétards dans la rue, des cabarets on entend sortir des chants et le bruit des tambours de basque, car la jeunesse va se délasser en dansant du labeur de la journée. C'est là un spectacle qu'on retrouve dans toutes les villes de la contrée, mais on ne s'en lasse pas, et surtout la première fois qu'on en est témoin il ravit le voyageur, qui n'a rien vu de semblable sous nos climats.

RAPOLLA

En quittant Melfi pour aller à Venosa nous n'avons pas pris la voie la plus directe. Nous voulions en effet, visiter Rapolla, ancienne ville située à fort peu de distance. On s'y rend par une route serpentant au travers des ondulations de terrain mouvementées qui se rattachent au pied du Vulture, généralement à la hauteur de la lisière des plantations d'oliviers et des bois de châtaigniers qui leur succèdent. De plusieurs tournants de cette route on a en arrière une belle perspective de Melfi, qui permet d'en voir l'ensemble.

Rapolla est pittoresquement située au bord d'un ravin profond, sur un rocher escarpé qui se rattache par une sorte d'isthme plus bas à des collines boisées. Avant l'invention de l'artillerie c'était une

magnifique assiette de forteresse. Pline la mentionne sous le nom de Strapellum parmi les cités des Dauniens dans l'intérieur des terres. Sous l'Empire c'était un municipe, et l'on y a trouvé quelques inscriptions latines avec d'autres antiquités, principalement au lieu dit Albero in Piano, où paraît avoir été la nécropole. Au moyen âge, Rapolla eut pendant plusieurs siècles une importance considérable. Un évêché, suffragant du siège métropolitain de Bari et de Canosa, y fut établi entre 1028 et 1037, encore sous la domination des Byzantins. Aujourd'hui ce n'est qu'un village qui compte à peine plus de mille habitants mais qui offre au voyageur dans sa cathédrale une remarquable église de style original, à trois nefs voûtées en arêtes, dessinant avec le transept un plan en forme de croix latine.

Cette cathédrale a été bâtie dans la première moitié du XIIIe siècle. Le campanile, de forme élancée et d'une belle architecture, en est la partie la plus ancienne. L'architecte Sarolo (1), de Muro dans la Basilicate, l'a construit en 1209 par les ordres de l'évêque Riccardo, comme le dit une

1. Ce nom est normand ; la forme française en est Sarule.

inscription latine en huit vers léonins, gravée entre deux bas-reliefs, superposés l'un à l'autre. Ces bas-reliefs fort barbares, sont intéressants pour l'histoire, de l'art et de nature à réfuter les théories de ceux qui, par patriotisme local, ont prétendu que la première renaisssance de la sculpture en Italie était sortie de la Pouille. J'ai dit plus haut que l'origine apulienne de Nicolas de Pise, telle qu'un moment l'admirent de très graves critiques, ne supportait plus l'examen, que le père de ce glorieux maître n'était pas, comme on l'avait cru, natif de la Pouille, mais d'Apulia en Toscane. Nicolas lui-même est essentiellement Toscan de génie et d'éducation, et quant à son œuvre, inspirée par l'étude passionnée des monuments antiques qu'il pouvait voir à Pise, elle est aussi personnelle et aussi originale que possible. Que l'on compare ses bas-reliefs avec ceux du campanile de Rapolla, et l'on verra qu'il n'est pas l'héritier d'une tradition apportée du midi de l'Italie. Aucun lien de filiation n'existe entre la sculpture de la Pouille au XIIe et XIIIe siècles et celle du grand novateur de Pise. L'un des bas-reliefs de Rapolla représente la Tentation d'Adam et d'Ève, l'autre l'Annonciation. Sur le bord supérieur du cadre du premier, deux des vers

léonins ont trait à la réparation par la nouvelle Ève du mal fait à l'humanité par l'ancienne. Les travaux de l'église furent terminés en 1253 par l'évêque Giovanni II. L'architecte Melchiore exécuta en cette année le beau portail de la façade, aux colonnes de marbre provenant de quelque édifice antique; nous l'apprenons encore par une inscription latine de neuf vers.

L'année suivante, en 1254, Rapolla était prise d'assaut et dévastée de la manière la plus cruelle par son propre seigneur, Galvano Lancia. Celui-ci avait commandé aux habitants de reconnaître comme régent du royaume son neveu Manfred, auquel venaient de se soumettre les villes voisines d'Acerenza et de Venosa. Mais les habitants de Rapolla, excités par leur évêque, refusèrent et tinrent en faveur du Pape Innocent IV. Il fallut pour en venir à bout un siège en règle, car la place était forte, et après la défaite ils furent traités en rebelles avec la dernière rigueur. Le bruit de leur chute entraîna immédiatement la soumission de Melfi, Bari et Trani. A dater de cette catastrophe, Rapolla commença à décliner. Cependant, au XIVe siècle, elle fournissait encore huit hommes d'armes, autant qu'Ascoli, au roi Robert, pour l'armée qu'il voulait

opposer à l'empereur Louis de Bavière. Mais en 1355, dans les guerres de Jeanne Ire et de Louis de Hongrie, Rapolla fut encore mise à sac par le comte Lando, cent ans après son premier désastre, et cette fois elle ne se releva pas. Au XVIe siècle ce n'était plus, comme aujourd'hui, qu'un village, lorsqu'en 1528 le Pape Clément VII réunit la dignité d'évêque de Rapolla sur la même tête que celle d'évêque de Melfi. Les choses se sont maintenues depuis lors en cet état; mais Rapolla garde toujours le chapitre de sa cathédrale, et les deux diocèses sont restés séparés, ayant chacun une administration distincte sous le même évêque. Parmi les paroisses de celui de Rapolla on compte Atella, localité antique qui fut au IVe siècle, et non pas, comme on le dit souvent, la ville homonyme de Campanie, la patrie du fameux Julien, évêque d'Æclanum, l'un des plus ardents fauteurs de l'hérésie de Pélage. Saint Augustin, qui le traite d'Apulien, est formel à cet égard.

Pour continuer à suivre les grandes routes en gagnant Venosa, il nous aurait fallu faire un détour considérable à partir de Rapolla et gagner le bourg de Barile, habité par une population d'origine partie albanaise et partie grecque, distinguée

encore aujourd'hui en Scutriali et Coronei. Ce bourg a été, en effet, fondé en 1492 pour recevoir une des colonies de Schkypétars qui émigrèrent de leur pays au royaume de Naples après la conquête turque. Ceux qu'on établit à Barile étaient des Guègues des environs de Scutari. En 1534, Charles-Quint leur joignit un essaim des habitants grecs de Coron en Messénie, qui s'étaient embarqués en masse devant la crainte des vengeances des Osmanlis, lorsqu'André Doria dut abandonner leur ville un moment conquise par sa flotte. Enfin, en 1647, la colonie orientale de Barile fut encore grossie par une portion de ceux des Maniotes qui vinrent à leur tour, sous Philippe IV, chercher un asile dans le Napolitain. Pendant longtemps il y eut une différence religieuse entre les deux parties de la population. Les Scutriali étaient de rite latin, comme tous les gens du nord de l'Albanie, les Coronei de rite grecque ; c'est seulement dans la seconde moitié du siècle dernier qu'ils furent tous ramenés à l'uniformité du latin. Aujourd'hui l'usage de la langue grecque a complètement disparu à Barile, mais l'Albanais se maintient encore chez les vieillards.

Je note sur mon carnet ces renseignements que

l'on me donne à Rapolla, car je n'ai pas poussé jusqu'à Barile. En sortant de Rapolla, pour abréger, nous dévalons par une abominable traverse dans un ravin rempli d'une abondante verdure. Nous rejoignons ainsi très rapidement la route royale d'Eboli à Barletta par Cerignola, que nous suivons pendant quelque temps dans la direction du nord, en descendant la vallée d'un torrent appelé Fiumara di Rapolla jusqu'au point où il se réunit à une autre rivière, la Fiumara di Venosa, affluent de l'Ofanto. A cet endroit nous avons devant nous la plaine de la Capitanate, que nous touchons par son extrémité sud-est; tout près, de l'autre côté de la rivière, nous distinguons Lavello, sur la continuation de la grande route, qui monte quelque peu pour atteindre le plateau où est bâtie cette ville. Mais au lieu de poursuivre dans cette direction, nous tournons à droite sur une autre route qui remonte la vallée de Fiumara di Venosa en s'élevant graduellement sur le flanc de la colline de sa rive gauche. Cette rivière est le *pauper aquae Daunus* d'Horace et nous constatons l'exactitude du poète en voyant son lit presque à sec. Le fond de la vallée et les pentes qui la bordent sont absolument dénudées, dépourvues d'arbres et même de

buissons; il n'est pas possible de voir rien de plus triste et de plus désolé. Ajoutons que ces champs sans verdure à l'époque où nous les parcourons sont déserts; c'est à peine si de loin en loin nous rencontrons un pâtre ou un paysan qui chemine solitaire. De l'autre côté de la vallée est le plateau de Lavello, puis, plus au sud-est, commencent les ondulations plus prononcées, mais aussi stériles, aussi nues, toutes de pierre grise, de la partie des Murgie sur l'autre revers desquelles sont Minervino et Castel del Monte, le célèbre château de plaisance de Frédéric II, transformé ensuite en prison pour ses petits-fils.

VENOSA

Arrivés au sommet de la côte, nous nous éloignons momentanément de la vallée pour traverser en diagonale pendant quelques kilomètres un plateau monotone et toujours sans arbres. Enfin nous arrivons au bord d'un vallon où recommencent les plantations et dans les flancs duquel on voit taillées d'anciennes carrières. De l'autre côté, les maisons de Venosa, blanches et à toits plats en terrasses comme celles d'une bourgade d'Orient, couronnent l'esplanade d'une colline formant promontoire. Nous descendons dans le vallon et bientôt, après l'avoir traversé, nous gravissons la colline au milieu des vignes, des oliviers et des amandiers qui en garnissent la pente. Nous arrivons ainsi à l'entrée de la ville, que défendait un château flanqué de

quatre tours rondes aux mâchicoulis en forte saillie, tel que le Château-Neuf de Naples et généralement tous ceux qu'au xve siècle on construisait dans la contrée. Ce château, maintenant démantelé, est l'œuvre de Pirro del Balzo, duc d'Andria, prince d'Altamura, seigneur de Venosa et de beaucoup d'autres villes, le dernier mâle de la branche napolitaine de la maison provençale des Baux, plus illustre encore par ses destinées que la branche française. On sait qu'il fut au nombre des grands seigneurs que le roi Ferdinand Ier d'Aragon fit exécuter en 1487, à la suite de la fameuse Conjuration des barons. C'est lui qui, en 1470, avait fait commencer les travaux de la cathédrale de Venosa, terminée en 1522. Le château bâti par Pirro del Balzo a une page glorieuse dans l'histoire de la guerre de Charles VIII au royaume de Naples. Avec Monte Sant'Angelo, où commandait le vaillant Domjulien, ce fut la dernière place où se maintint obstinément une garnison française quand depuis longtemps tout le reste du pays était perdu pour les nôtres. Elle ne se rendit qu'en mars 1497, trois mois après la capitulation de Tarente, cinq après celle de Gaëte, sept après celle de Stuart d'Aubigny, neuf après la reddition de Montpensier à Atella,

près de deux ans enfin après que le roi de France avait abandonné Naples.

Venusia, dont le nom s'est conservé presque sans altération dans celui de Venosa, était une des principales villes du peuple des Dauniens, à l'extrémité sud de la ligne par laquelle leur territoire touchait à celui des Peucétiens, et en même temps une des places frontières entre l'Apulie et la Lucanie. Au commencement du IIIe siècle avant notre ère, époque où son nom commence à apparaître dans l'histoire, elle était tombée au pouvoir des Samnites. C'est sur eux qu'en 292 le consul L. Postumius la prit de vive force, massacrant une grande partie des habitants qui, nous dit-on, étaient riches et nombreux. L'année suivante, le Sénat, appréciant la valeur de la position stratégique, y fonda une colonie de droit latin. Les écrivains qui parlent de sa fondation disent qu'on y envoya 20,000 colons, chiffre qui semble fort exagéré par rapport à ce qu'étaient d'ordinaire les établissements de ce genre. En tout cas, la colonie de Venusia, à laquelle on assigna un territoire étendu, pris en partie sur l'Apulie et en partie sur la Lucanie, fut dès ses débuts une des plus considérables qu'eût créées la politique romaine. Elle parvint rapide-

ment à un très haut degré de prospérité, qu'atteste son monnayage commençant, comme celui de Luceria, pendant la période où l'as romain avait encore le poids d'une livre.

Un peu moins de quatre-vingts ans après sa fondation, la colonie de Venusia ne rendit pas à Rome, dans les péripéties de la seconde guerre Punique, moins de services que Luceria. C'est là que le consul Terentius Varro se réfugia avec 700 cavaliers seulement après le désastre de Cannes et parvint en quelques jours à rassembler un petit corps de 4,000 hommes, fuyards du champ de bataille ou gens de la ville. Sept ans plus tard (209 avant J.-C.), quand la plupart des colonies latines, fatiguées des sacrifices de la guerre, se refusèrent à les continuer, Venusia fut du nombre des dix-huit qui se déclarèrent prêtes à fournir des soldats et de l'argent tant que la mère patrie en aurait besoin. Elle devint alors, pendant quelques années, le quartier-général des commandants romains opérant dans le sud de l'Apulie contre Hannibal et essayant de le refouler chaque jour davantage vers la péninsule du Bruttium. Cette fidélité de dévouement coûta cher à la ville, car à la fin de la guerre elle était si dépeuplée d'hommes qu'il fallut y en-

voyer un nouvel et nombreux essaim de colons pour combler les vides qu'y avaient faits les batailles. Mais bientôt Venusia reprit toute sa prospérité. Il en fut de même après la guerre Sociale, à laquelle elle prit une part active. Comme toutes les villes de droit latin, elle avait grand intérêt à la réalisation du but que poursuivaient les confédérés italiens; elle avait souffert des mêmes griefs. Aussi prit-elle parti pour eux dès le début de l'insurrection, et elle devint alors leur principale place d'armes dans le sud de l'Italie. La seconde année de la guerre, le préteur romain Cosconius ravagea systématiquement le territoire de la ville; mais il ne parvint pas à la prendre. Sa soumission fut postérieure et pacifique.

Il est facile de se rendre compte des causes qui permettaient à Venusia de se relever toujours vite. A partir du moment où la prise de Tarente, en 272 avant Jésus-Christ, et la fondation de la colonie de Brindes, en 244, eurent fait prolonger la Voie Appienne depuis Bénévent jusqu'à l'un et l'autre de ces deux ports de mer, Venusia était devenue l'une des principales stations de la grande artère des communications entre Rome et l'Orient, vers lequel se dirigeait désormais l'effort de sa poli-

tique. C'était le point où se séparaient les deux branches de la voie allant vers Brundisium et vers Tarente. Naturellement elle y trouvait l'occasion d'un grand commerce. Cicéron cite à plusieurs reprises Venusia comme un lieu où on avait l'habitude de se reposer quelques jours en se rendant à Brundisium, quand on n'était pas trop pressé. Lui-même y possédait une de ses nombreuses villas, et sa correspondance contient une lettre qui en est datée. A l'époque du second Triumvirat, on établit à Venusia une colonie de vétérans, au détriment des anciens habitants, qui virent confisquer une partie de leurs terres pour être distribuées aux nouveaux venus en récompense de leurs services dans la guerre civile. Au moment des invasions barbares, elle n'avait rien perdu de son importance et de sa richesse : c'était toujours une des premières de cette région de l'Italie.

Parmi les citoyens de Venusia dépouillés de leurs biens au profit des vétérans des Triumvirs, était le fils d'un riche affranchi employé dans les administrations publiques. Il était né en 65 avant Jésus-Christ, sous le consulat de L. Manlius Torquatus et de L. Aurelius Cotta; son nom était Q. Horatius Flaccus. Grâce à la générosité de son père, il avait

reçu une brillante éducation littéraire à Rome et à Athènes; puis, adoptant la carrière des armes, il avait embrassé le parti des meurtriers de César. Avec le grade de tribun légionnaire, il avait combattu sous Brutus à Philippes, et il n'y avait très probablement pas fait la piteuse figure dont il avait plus tard la petitesse de se vanter pour s'en faire un mérite à la cour d'Auguste. Revenu en Italie et se trouvant privé de son patrimoine, ce fut la pauvreté, il le dit lui-même, qui le décida à venir chercher fortune à Rome et à y tirer parti de son talent naturel pour la poésie.

Decisis humilem pennis inopemque paterni
Et Laris et fundi paupertas impulit audax
Ut versus facerem.

Le nom d'Horace suffit à la gloire de Venusia. Le grand poète, fixé à Rome et commensal de Mécène, passant les chaleurs de l'été dans sa modeste maison de campagne de la Sabine, ne paraît pas être retourné souvent dans sa patrie (1), ni au-

1. Son ode à la source de Bandusia, qui appartient à une époque de sa vie où l'on a peine à placer un voyage à Venusia, est composée comme en vue d'un sacrifice à célébrer auprès d'elle. Est-ce en imagination seulement qu'il s'y transporte par une fantaisie de poète? La question dès l'antiquité préoccupait les commentateurs.

trement qu'en passant pour aller dans sa chère Tarente, dont il aimait les hivers si doux. Même dans le voyage qu'il fit jusqu'à Brundisium à la suite de Mécène, en compagnie de Virgile et de Varius, et qu'il a raconté dans ses Satires, c'est de loin seulement qu'il salua ses montagnes natales. Mais il ne les avait pas oubliées. Ses poésies sont pleines d'allusions aux paysages qui avaient les premiers frappé ses yeux, au milieu desquels il avait été nourri. Il se plaît à rappeler un prodige qui aurait marqué son enfance dans les bois du Vulture, sur le flanc lucanien de la montagne, prodige qui, malheureusement pour sa crédibilité, ressemble trop à ceux qu'on racontait de Stésichore, de Pindare et de Platon.

Me fabulosae Vulture in Apulo
Altricis extra limen Apuliae,
Ludo fatigatumque somno,
Fronde nova puerum palumbes
Texere, mirum quod foret omnibus.

On vous montre à Venosa quelques méchants restes de pans de murs romains, fort postérieurs, d'après leur construction, à l'époque du poète, que l'on décore du nom de *Casa di Orazio*. Quand une ville a donné le jour à une telle renommée, elle

aime à s'imaginer qu'elle en possède une relique matérielle. Du moins, la prétendue maison d'Horace à Venosa est une ruine antique; ce n'est pas une masure du XVIe siècle comme la *Casa di Virgilio* qu'on fait voir à Brindisi.

Ce qui, du reste, est étrange avec l'importance et la richesse qu'elle a eue pendant plus de sept siècles, c'est que Venosa n'a gardé debout aucun monument romain. Tous ceux qu'elle possédait ont été rasés jusqu'aux fondements. Aussi son château, ses églises de quelque époque qu'elles soient, toutes les maisons de ses rues tortueuses et étroites sont bâtis avec des fragments antiques. A chaque pas on y rencontre une inscription intéressante ou un fragment d'architecture, architrave, tronçon de colonne, chapiteau. Même chaque pierre non inscrite et non moulurée porte incontestablement la marque de l'outil du tailleur de pierre romain. L'épigraphie latine de cette ville est d'une merveilleuse richesse et a depuis longtemps attiré l'attention des érudits. Les monuments en ont été recueillis d'abord par Cimaglia, écrivain consciencieux, mais dont l'érudition laisse à désirer, puis à la fin du siècle dernier par l'évêque Lupoli, dont la bonne foi n'était malheureusement pas en rapport avec

le caractère sacré dont il était revêtu ; enfin de nos jours par M. Mommsen. Venosa est en particulier une des localités qui ont fourni le plus d'inscriptions remontant au temps de la République et comptant parmi les plus anciens monuments épigraphiques de la langue latine.

Ce qui a été funeste aux édifices romains de Venosa, ce qui a causé leur destruction, c'est que la ville garda de l'importance pendant le moyen âge et que l'on continua d'y bâtir en exploitant les ruines antiques comme carrières. Du temps des Longobards, c'était une des principales forteresses dépendant du castaldat d'Acerenza. Au IXe siècle, elle fut détruite dans une des incursions des Sarrasins de Bari ; mais, peu après, l'empereur Louis II la rebâtit, à l'époque où il vint en Pouille faire le siège de la cité maritime, où les Arabes s'étaient installés. Venosa appartint à la principauté de Bénévent jusqu'à l'époque des conquêtes de Basile II en Italie ; elle passa aux mains des Byzantins et se donna enfin aux Normands dès 1041. Ils remportèrent sous ses murs leur première victoire sur les Grecs.

La bataille eut lieu le 17 mars 1041. A la nouvelle de l'occupation de Melfi, le catapan Michel

Dokéanos avait rassemblé tout ce qu'il pouvait trouver de troupes sous sa main. C'étaient principalement la légion du thème d'Obsequium et des mercenaires russes et varanges. Leur nombre était énorme par rapport à celui des Normands, qui ne pouvaient leur opposer que sept cents chevaliers et trois mille fantassins, ces derniers volontaires de Melfi, Venosa et des localités voisines. Avant d'engager la bataille, le catapan somma les Normands d'avoir à vider immédiatement le pays, auquel cas on les laisserait opérer paisiblement leur retraite en leur fournissant même des provisions de route, sinon ils serait attaqués le lendemain. Le parlementaire grec était monté sur un magnifique cheval. En entendant les paroles dont il était porteur, un des chefs venus de Normandie, Hugon Toutebonne, qui deux ans après devint comte de Monopoli, entrant dans une violente colère, lui répondit : « Va dire à celui qui t'envoie ce qu'est la vigueur des bras dont il va affronter les coups. » Et levant son poing fermé sans mettre son gantelet de fer, d'un seul coup sur la tête il assomma le cheval. On en donna un autre au parlementaire, qui retourna tout tremblant vers Dokéanos raconter ce qui venait de se passer. Le

lendemain la bataille était livrée et la ruse des Normands déjouait la tactique savante des Grecs. Ils avaient appris à la connaître en guerroyant à côté d'eux en Sicile. Les Russes et les Obséquiens firent preuve d'une grande solidité ; ils se laissèrent tailler en pièces sans reculer. Mais les autres troupes prirent la fuite au premier choc. Le catapan lui-même leur donna le signal de la déroute, et, coupé de Bari, gagna en toute hâte Montepeloso avec les débris de son armée.

Ce sont les commencements de la domination des Normands qui ont légué à la ville de Venosa les monuments auxquels le poète Guillaume de Pouille fait allusion quand il la qualifie en des termes encore vrais aujourd'hui :

Urbs Venusina nitet tantis decorata sepulcris.

En 942, Gisulfe Ier, prince de Salerne, y avait fondé une abbaye de bénédictins dédiée à la sainte Trinité. Parmi les fils de Tancrède de Hauteville, Drogon reçut la seigneurie de Venosa au partage de la Pouille. Quand il eut été assassiné, son corps fut enterré, non à Melfi, mais dans sa ville propre et dans l'abbaye de la Trinità (1). Ce fut sans doute

1. La tradition de Venosa prétend que Guillaume Bras-de-

là ce qui décida Robert Guiscard à y choisir le lieu de sa propre sépulture. Avec l'assentiment du Pape Alexandre II, il institua comme abbé un moine normand, Bérenger, fils d'Ernoult, et il dota le monastère de possessions très étendues qu'augmenta encore, en 1093, le grand comte Roger. Un fait donnera l'idée du développement de ces possessions; dans le catalogue des barons qui, sous le roi Guillaume II, prirent part à l'expédition de Terre-Sainte, l'abbé de la Santa-Trinità de Venosa est cité comme ayant fourni trente chevaliers et deux cent trente sergents de ses différents fiefs.

Les bâtiments de l'ancienne abbaye de la Trinità sont situés sur le bord de la pente qui descend vers la Fiumara (ou Iumara, suivant la prononciation locale), au nord de la ville, dont les sépare une sorte de vaste esplanade herbue et solitaire, que j'ai vue animée seulement par les moutons que

Fer y avait été enterré avant Drogon. Mais ceci ne repose sur rien de sérieux et est tout à fait invraisemblable. La même tradition, enregistrée dans une inscription de date récente peinte auprès du tombeau de Drogon et de Robert, confond Guillaume, comte du Principato, le dernier né des fils de Tancrède de Hauteville, qui fut en effet inhumé à Venosa, avec l'un des rois Guillaume de Sicile, dont la sépulture est à Monreale.

conduisait un berger. De là, on aperçoit par derrière la ville, à l'horizon, la crête dentelée des bords du cratère du Vulture se découpant sur le ciel. C'est du sommet de cette montagne que s'abat de temps à autre en rafales irrésistibles ce *ventus Vulturnus* des anciens, qui, soufflant au visage de l'armée romaine et l'aveuglant de tourbillons de poussière, contribua puissamment à lui faire perdre la bataille de Cannes. Le monastère et ses églises ont été principalement bâtis avec les pierres de l'amphithéâtre romain, qui se trouvait dans le voisinage; de distance en distance on retrouve dans les murailles des blocs portant trois ou quatre des grandes lettres de l'inscription monumentale de cet édifice, que l'on a pu restituer comme une sorte de jeu de patience. On y a également employé beaucoup de cippes funéraires antiques avec leurs inscriptions, et les pierres tombales d'un cimetière juif du IXe siècle, dont les épitaphes hébraïques sont d'une belle langue et d'un haut intérêt pour l'histoire. Les murailles de l'abbaye de la Trinità constituent donc à elles seules un véritable musée épigraphique d'un aspect profondément original.

Voici d'abord la grande église inachevée dont

Robert Guiscard avait entrepris la construction en 1065, pour se faire un mausolée digne de sa gloire. Si les travaux avaient été conduits jusqu'à terme, ce serait un édifice de premier ordre. Le plan est entièrement français. Il dessine une croix latine, de 70 mètres de longueur totale et de 24 de largeur, dans œuvre, avec un transept de 48 mètres de développement en largeur. La nef principale, bordée de douze énormes colonnes, six de chaque côté, aux chapiteaux à feuillages imités de l'ordre corinthien, d'un beau galbe et d'un travail à la fois ferme et précieux, est longue de 35 mètres et large de 11. Deux bas-côtés latéraux l'accompagnent. Le chœur a 17 mètres de longueur, dans œuvre. Par une disposition absolument étrangère à l'architecture italienne de toutes les époques, et qui provient directement de France, il est entouré de piliers, derrière lesquels un bas-côté continu fournit une circulation tout autour, en donnant accès à trois chapelles absidales. Sous Robert Guiscard, aucun architecte de la Pouille n'avait encore eu le temps de se mettre à l'école des ultramontains; un plan semblable ne peut donc alors avoir été conçu que par un maître constructeur appelé d'au delà des Alpes comme l'abbé Bérenger

lui-même. Au moment où mourut Robert, les travaux du gros œuvre avaient été conduits jusqu'à la naissance des voûtes, et les chapiteaux de la nef sculptés. Interrompue alors, la construction ne fut jamais reprise, et, depuis huit siècles, l'édifice est resté dans le même état. De la vaste église inachevée et découverte on a fait un jardin rempli de treilles, d'orangers et de figuiers aux troncs énormes et noueux. Des vignes y grimpent le long des colonnes et marient leurs festons de pampres verts au feuillage de pierre des chapiteaux. Rien de charmant comme l'aspect de ce verger riant dans une imposante ruine.

Si l'exécution du plan de l'architecte de Robert Guiscard avait été achevée, il est évident que l'on aurait rasé l'église plus ancienne, laissée debout provisoirement pendant la construction de la nouvelle. Celle-ci, au contraire, a fini par rester seule affectée au culte, puisque l'édifice qui devait lui succéder n'a pas été mené à terme. L'église vieille est située dans l'axe même de la nef de la grande église inachevée, qu'elle semble prolonger en avant; ses proportions sont les mêmes en largeur et notablement moindres en longueur, son architecture est médiocre et lourde; elle est actuelle-

ment en contre-bas du sol environnant. Ses murs extérieurs paraissent être restés, sans presque avoir été remaniés, ceux de l'église qui avait été bâtie au xe siècle, lors de la fondation du monastère, église en forme de basilique latine avec narthex. Mais, à l'intérieur, le plan et les dispositions ont été changés. L'édifice a été, en effet, repris et modifié intérieurement à diverses reprises : d'abord au milieu du xie siècle, travaux à la suite desquels le pape Nicolas II le consacra solennellement en 1059, lors du concile de Melfi; ensuite en 1126, sous le duc Guillaume; enfin dans des remaniements très modernes qui en rendent au premier abord le plan fort obscur, par suite des murs de refend établis pour ménager des chapelles fermées et des sortes de sacristies. Si l'on fait abstraction de ces additions maladroites, on reconnaît qu'à la suite de la dernière restauration, celle du xne siècle, la disposition intérieure de l'église était la suivante. L'abside restait celle d'une basilique, avec son chœur empiétant sur le vaisseau même de l'édifice. En avant du chœur, ce vaisseau était divisé en trois nefs par de gros piliers de maçonnerie fortement moulurés que reliaient deux par deux, en travers de la nef centrale, comme à San-

Nicolao de Bari, de grands arcs bandés, dont la forme en fer à cheval est tout arabe. La maîtresse nef est ainsi formée de quatre travées transversales. Dans chacune d'elles, bordant la nef, les gros piliers ne se rattachent pas l'un à l'autre par un seul arc, mais bien par deux arcs successifs en ogive, dont la retombée commune est portée par une colonne de marbre provenant d'édifices antiques. Le tout est couvert d'un plafond de bois. Un campanile carré s'élève en avant de la porte de cette église, à laquelle sa partie inférieure forme un porche couvert.

C'est à l'intérieur, dans les nefs latérales, que sont les tombeaux des princes normands. Contre la muraille de droite, à la hauteur du milieu de l'église, une niche cintrée en *arcosolium*, grossièrement refaite à une époque qui n'est pas éloignée de nous, abrite un simple coffre de pierre de forme rectangulaire, sans aucune sculpture, où l'on dit que reposent Drogon et Robert Guiscard. La main d'un barbouilleur moderne a peint au fond de la niche deux figures ridicules de chevaliers et tout auprès une inscription, remplie des plus grosses erreurs historiques. On n'a pas rétabli l'ancienne épitaphe de Robert en vers léonins,

curieuse par son emphase boursouflée et par la pédanterie avec laquelle le clerc qui l'a composée y employait à tort et à travers des noms de la géographie antique : « Celui-ci est Guiscard, la terreur du monde. Il a chassé de la Ville (de Rome) celui que les Ligures, Rome et les Allemands, tiennent pour roi (l'empereur Henri IV). Le Parthe, l'Arabe et la phalange des Macédoniens n'a pas mis Alexis (Comnène) à couvert de lui, mais bien la fuite. Quant au Vénitien, ni la fuite ni la mer ne l'ont protégé. » En face, de l'autre côté de l'église, est la tombe d'Albérade, celle-ci bien conservée. Un sarcophage de pierre, aussi simple que celui de son mari, renferme ses os. Il est placé sous un élégant fronton en saillie que portent deux colonnettes. L'épitaphe consiste en un distique latin d'une heureuse concision. « Albérade, femme de Guiscard, dit-elle, est enfermée dans ce cercueil. Si tu veux savoir qui fut son fils, c'est celui qui repose à Canosa. » Bohémond est, en effet, enterré dans un mausolée en forme de *turbeh* arabe, attenant à la cathédrale de Canosa. On ne pouvait donc dire d'une façon plus discrète à la fois et plus précise : Celle-ci est l'épouse répudiée, la mère du fils dépouillé par les intrigues

de sa belle-mère; mais ce fils a été le héros de la Croisade.

L'abbaye de la Trinità de Venosa resta aux Bénédictins pendant la durée de la dynastie normande. Mais plus tard, on ne sait pas exactement à quelle date, peut-être sous Charles d'Anjou, le monastère fut donné aux Templiers, qui s'étaient montrés en Palestine ennemis si implacables de Frédéric II. A la suppression de leur ordre, il devint une commanderie de celui de Saint-Jean-de-Jérusalem et resta tel jusqu'à la prise de Naples par Bonaparte et la dispersion des chevaliers.

En avant de la porte de l'église je remarque gisant à terre un monument précieux pour notre archéologie nationale. C'est un cippe funéraire antique d'assez forte dimension, en forme de piédestal quadrilatère. Il ne porte malheureusement pas d'inscription, mais sur ses quatre côtés des sculptures qui montrent que c'était le tombeau d'un vétéran originaire de la Gaule, qui avait servi dans les cohortes gauloises que comptait l'armée romaine sous les empereurs. A la face antérieure on a sculpté son portrait en buste dans une niche et sur les trois autres côtés figuré les différentes pièces de l'équipement militaire et de l'ornement

caractéristique de nos ancêtres. Il serait à désirer que la direction de l'École française de Rome fît exécuter un moulage de ce cippe pour le Musée de Saint-Germain.

En descendant à deux kilomètres de distance de la ville, sur la route qui continue au delà du monastère de la Trinità et mène au fond de la vallée de la Fiumara pour remonter ensuite vers Lavello, on visite une des principales curiosités archéologiques de Venosa. C'est la catacombe juive découverte en 1853. Partout où ils l'ont pu, les Juifs de l'Empire romain ont adopté ce mode de sépulture souterraine, qui se rapprochait des grottes funéraires de la Palestine. C'est à eux que les premiers chrétiens l'ont emprunté, à l'imitation du sépulcre du Christ. Bien que la catacombe de Venosa fût indiquée sur les *Guides* de Baedeker et de Murray, d'après ce que j'avais lu dans un savant et récent mémoire de M. Ascoli sur les anciennes sépultures israélites du midi de l'Italie, je croyais qu'elle était entièrement ruinée, et j'ai été agréablement surpris de la trouver encore exactement dans l'état où M. Hirschfeld l'avait vue et décrite il y a vingt-cinq ans. Elle est creusée dans un banc épais de tuf granulaire d'origine volcanique, de même na-

ture que celui dans lequel ont été excavées les catacombes de Rome. Un premier couloir d'entrée donne accès à deux larges galeries parallèles entre elles, l'une plus longue que l'autre, qui y débouchent perpendiculairement ; d'autres leur succédaient plus avant dans les entrailles de la colline et sont obstruées par des éboulements ; on n'y a point pénétré, et elles réclameraient des fouilles régulières, qui probablement donneraient des résultats intéressants. Dans les deux galeries principales que l'on visite s'ouvrent à droite et à gauche des chambres plus ou moins profondes. Les parois des galeries et des chambres sont partout percées, comme celles des catacombes chrétiennes et juives de la campagne romaine, de ces niches horizontalement allongées et peu profondes, juste suffisantes pour recevoir un corps, que l'on appelle des *loculi*, et des niches plus grandes désignées par le nom d'*arcosolia*, qui dessinent un cintre au-dessus d'un sarcophage ménagé dans le tuf, sarcophage qui est ici toujours à deux ou trois places. En outre, le sol des galeries et des chambres, dans les catacombes de Venosa, est partout creusé de fosses serrées les unes contre les autres qui ont dû recevoir encore une nombreuse population de morts.

Toutes ces sépultures, dans les parois ou dans le sol, sont béantes. Les dalles de pierre ou les briques scellées qui les fermaient originairement ont été arrachées par des mains impies, soit celles des gens qui ont fouillé clandestinement les galeries il y a trente ans, soit celles de dévastateurs plus anciens. Il n'est pas possible d'arriver à des renseignements précis à cet égard. On a perdu de cette manière, il n'en faut pas douter, bien des inscriptions instructives, bien des documents du plus haut prix pour l'histoire. Mais il reste encore dans le fond des *arcosolia* des chambres donnant dans la galerie la plus étendue, sur l'enduit blanc dont on avait revêtu le tuf, un peu plus d'une quarantaine d'inscriptions tracées au pinceau en couleur rouge. Il y en a de latines, de grecques et d'hébraïques. Celles des deux premières classes sont écrites avec assez de soin, en grandes lettres capitales, dont la forme dénote l'époque, v^e^ et vi^e^ siècles de notre ère, le temps où nous avons les témoignages littéraires les plus précis sur les Juifs d'Apulie et leur grand nombre. L'hébreu est aussi d'un type ancien, fort précieux pour la paléographie.

Le latin des épitaphes de la catacombe est bar-

bare; il présente toutes les corruptions du langage populaire, dont il devient ainsi un monument. Les cas de la déclinaison y sont complètement brouillés et les mots contractés, altérés d'une manière curieuse. On lit, par exemple : *Absida ubi cesquit Faustinus pater* pour *Absis ubi quiescit Faustinus pater*. Le grec n'est pas moins corrompu, et dans les fautes d'orthographe qui y fourmillent on sent l'influence de la lourde prononciation qu'il prenait en passant dans des bouches sémitiques. A la suite des inscriptions en latin et en grec, l'hébreu apparaît souvent, comme dans les catacombes juives de Rome, à l'état de courtes formules consacrées : « Paix! » ou : « Paix sur Israël! » ou bien encore : « Paix sur sa couche! » Mais, ce qu'on ne voit pas à Rome, il y a dans la catacombe de Venosa quelques inscriptions entièrement tracées en caractères hébreux. C'est à dessein que je me sers de cette expression, car plusieurs établissent que, chez les juifs apuliens, il s'était formé alors quelque chose d'analogue au *Judenteutsch* de l'Allemagne d'aujourd'hui. On désigne sous ce nom un allemand bâtard écrit en lettres hébraïques, que les Israélites d'outre-Rhin emploient dans leurs correspondances entre eux et dans leurs livres de commerce.

De même, plusieurs des épitaphes peintes de Venosa dissimulent du grec sous leur écriture orientale. Ceci pourrait peut-être conduire à une conclusion assez importante pour l'histoire littéraire des Israélites dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. On possède plusieurs manuscrits d'une ancienne version de la Bible en grec écrite avec des lettres hébraïques. Jusqu'ici l'origine en est absolument ignorée. Mais le fait que je signale serait de nature à faire tourner les yeux vers l'Apulie pour la recherche du pays d'où elle provient. Enfin plusieurs des inscriptions de la catacombe de Venosa sont en pur hébreu et attestent une renaissance de la culture de la langue sainte qui ne s'était encore produite à la même époque chez les Juifs d'aucun autre pays de l'Occident.

Ces épitaphes, en quelque langue qu'elles soient rédigées, appartiennent pour la plupart à une même famille, où les noms de Faustinus et de Faustina se transmettaient de père en fils et étaient les plus habituels. Cette famille tenait le premier rang parmi les Juifs de Venusia, car ses membres étaient décorés des titres *d'archisynagogus*, *pater* et *presbyter*, qui indiquent des éche-

lons hiérarchiques divers parmi les chefs de la communauté; ils comptaient aussi, malgré leur religion, parmi les principaux de la cité, *majures cibitatis*, comme on lit dans un de ces textes pour *majores civitatis*. Un autre, peint au-dessus de la tombe d'une jeune fille de quatorze ans, est le plus ancien texte épigraphique qui cite comme officiants des rabbins avec des *apostoli*, fonction dont la mention disparaît de bonne heure. *Quei* (*cui*) *dixerunt trhnus* (*threnos*) *duo apostuli et duo rebbites*, dit cette épitaphe dans son latin barbare.

Un peu plus bas en descendant vers la vallée, au-dessous des bancs de déjections volcaniques, on observe une assise d'alluvions quaternaires. En y fouillant pour extraire du sable, on a rencontré des haches de silex simplement éclaté du type de Saint-Acheul, pour me servir du terme adopté dans les classifications de l'archéologie préhistorique. Elles y étaient associées, comme sur les bords de la Somme, à des ossements de grands pachydermes. Ainsi Venosa joint à ses souvenirs historiques de l'antiquité romaine et du moyen âge des vestiges du plus ancien passé de l'espèce humaine, bien des milliers d'années avant toute histoire écrite, alors que le climat et le sol

n'avaient pas encore pris leur physionomie d'aujourd'hui, quand le Vulture, en pleine activité volcanique, projetait au loin ses cendres et ses pierres ponces.

BANZI

Dans l'antiquité, la *Via Herculia*, élevée par Dioclétien et Maximien Hercule au rang des grandes voies de l'empire, conduisait en ligne directe de Venusia à Potentia (Potenza) par Lagopesole, où l'on a retrouvé une de ses bornes milliaires. Cette voie n'existe plus, et aujourd'hui la plus courte entre les deux mêmes points est la route provinciale qui passe par Forenza et Acerenza. Je tenais à visiter Acerenza; mais l'intérêt de Forenza est tout à fait secondaire. J'ai préféré faire un détour assez long pour aller chercher des lieux qui offraient plus de souvenirs historiques et surtout accomplir une sorte de pèlerinage poétique à ceux qu'Horace a chantés.

C'est donc par la route provinciale menant à Gra-

vina que nous sommes sortis de Venosa, et nous avons suivi cette route pendant deux heures jusqu'à Palazzo, bourg prospère de plus de 4,000 habitants. Elle court presque en ligne droite vers l'est, suivant à peu de choses près le tracé de l'antique Voie Appienne dans son parcours entre Venusia et Silvium, ville des Peucétiens sur la frontière de la Lucanie, dont l'emplacement est marqué par les ruines de Garagnone, quelques lieues à l'orient de Palazzo, entre Spinazzola et Gravina (l'ancienne Blera). La route n'est que montées et descentes; c'est une succession de croupes et de ravins que l'on coupe les uns après les autres, en s'élevant davantage à chaque fois. Le déboisement s'étend encore à ce canton, mais on aperçoit à chaque distance sur la droite des forêts, qui dans l'antiquité venaient jusque-là. C'est ce qui résulte positivement des récits des historiens sur la mort du consul M. Claudius Marcellus dans la seconde guerre Punique. Ce grand homme de guerre, le vainqueur de Syracuse, opérant contre Hannibal sur la limite de l'Apulie et de la Lucanie, avait en 208 av. J.-C., avec son collègue T. Quinctius Cispinus, établi son camp entre Venusia et Bantia, bien évidemment auprès de la ligne de la Voie Appienne, dont

il devait tenir à s'assurer la possession. Hannibal l'attira dans une embuscade qu'il lui avait dressée au fond d'un des ravins du voisinage, couverts de bois épais. C'est là que Marcellus succomba, non dans une grande bataille, mais dans une simple escarmouche.

Un peu au delà de Palazzo, vers l'est, dans la direction de Spinazzola et de Garagnone, se trouve la belle source de la Fontana Grande, appelée *Fons Bandusinus* dans un diplôme de 1103. C'est donc celle à laquelle Horace a consacré une de ses odes :

O fons Bandusiæ, splendidior vitro.

. . . . . .

Te flagrantis atrox hora Caniculæ
Nescit tangere, tu frigur amabile
Fessis vomere tauris
Praebes et pecori vago.

Les eaux en sont, en effet, aussi claires qu'abondantes, et d'une fraîcheur délicieuse.

Au sud de Palazzo s'étend la vaste et magnifique forêt de Banzi, les *saltus Bantini* d'Horace, trop longtemps le repaire classique des brigands de la frontière de la Pouille et de la Basilicate. Autrefois on ne la traversait pas sans terreur, et des étrangers qui n'auraient pas négocié l'acquisition d'un

sauf-conduit auprès des *manutengoli* des malandrins, auraient été sûrs de se voir impitoyablement rançonnés. Il n'y a pas plus de six ou sept ans que les dernières bandes y ont été détruites. Aujourd'hui nous la parcourons avec la plus entière sécurité.

Avant d'y pénétrer nous avons l'occasion de jeter un coup d'œil sur l'aspect général du pays que nous allons parcourir, d'un point où la vue l'embrasse dans son étendue jusqu'à une assez grande distance. C'est un plateau situé déjà à une hauteur considérable et en partie couvert de bois. Il semble uni, car les nombreuses et profondes vallées qui s'y creusent et le coupent en tout sens échappent à notre regard, lequel court à sa superficie. Celle-ci s'élève graduellement dans la direction du sud jusqu'à ce qu'elle se termine à l'extrême horizon par une barrière de plus hautes montagnes. Du milieu de cette apparence de plateau surgissent notablement au-dessus de tout ce qui les environne deux pitons coniques surmontés chacun d'une ville à laquelle on croirait impossible d'accéder, Forenza d'abord, la plus rapprochée de nous, puis Acerenza, plus reculée dans le sud. Horace a parfaitement caractérisé en quelques mots la situation de cette

dernière, lorsqu'il l'appelle *celsæ nidus Acheruntiæ*. Mais lorsque ses vers sur ce canton vous reviennent à la mémoire, on est étonné sur le premier moment de ce qu'il parle de *l'arvum pingue humilis Ferenti*; ceci désigne, en effet, une ville bâtie dans un fond, et non sur une montagne escarpée. C'est que la Forenza du moyen âge et de nos jours a bien hérité du nom du Ferentum romain, mais n'occupe pas le même site. Les ruines de Ferentum se voient à 3 kilomètres environ plus au nord, dans la direction de Venosa, au milieu d'une petite plaine basse et encaissée. Comme il est arrivé sur une infinité de points de l'Italie méridionale, lors des invasions des barbares, des dévastations des Lombards et des Sarrasins, ce qui survivait de la population de la ville antique abandonna ses foyers, trop facilement ouverts à toutes les incursions, pour chercher un refuge sur une hauteur presque inaccessible.

La forêt, où nous cheminons près de deux heures, est vraiment splendide. C'est une forêt de nos pays. L'altitude à laquelle elle est située ne permet déjà plus la croissance spontanée des essences d'arbres propres aux contrées méridionales ; celles de climats plus sévères y poussent seules. Je re-

trouve dans les grands bois de Banzi nos chênes au port majestueux, nos hêtres au tronc grisâtre plaqués de lichens, nos châtaigniers chargés de leurs hérissons; j'y retrouve les taillis enchevêtrés de ronces de nos forêts et leurs futaies séculaires, les clairières herbues ou garnies de fougères et de mousses, avec leurs senteurs vivifiantes, leur arome pénétrant et particulier. De vrais tapis de cyclamens roses diaprent le sol sous les taillis; comme nous sommes à l'automne, c'est la seule fleur qu'il y ait encore, avec les colchiques violets dans l'herbe des fonds marécageux, à l'ombre des aunes. S'il n'y a plus de brigands dans la forêt, les loups y sont très multipliés, et particulièrement féroces, me dit-on. Ceci n'empêche pas, du reste, les habitants des communes limitrophes d'y envoyer leurs bestiaux; car elles ont depuis le moyen âge un droit de paissance que déplore l'administration forestière et qui fait effectivement beaucoup de mal aux bois. Les grands chiens blancs des pâtres, aussi hauts et aussi forts que les loups, sont, du reste, dans ce pays dressés à les combattre avec avantage. La forêt de Banzi, propriété de l'État, abonde encore en chevreuils, en cerfs, en sangliers et généralement en toute espèce de venaison.

Elle devait son appellation antique de *saltus Bantinus* à Bantia, ville que Tite-Live et Acron, dans ses scholies sur Horace, attribuent à l'Apulie, tandis que Pline, plus exactement, la compte dans la Lucanie. Bantia, détruite aux invasions des barbares, était assez importante sous l'Empire pour avoir rang de municipe et former ainsi une petite *respublica Bantinorum*, comme s'expriment les inscriptions. Le nom s'en est conservé dans celui de Banzi, hameau de la commune de Genzano, surgi dans le moyen âge autour d'une abbaye de Bénédictins fondée au VIIIe siècle par Grimoald Ier, prince de Bénévent, qui l'avait soumise à l'autorité supérieure de l'abbé du Mont-Cassin. Urbain II, avant d'être évêque d'Ostie, puis Pape, y fut longtemps simple moine. Aussi rendit-il en faveur de son ancien monastère, en 1093, une bulle de consécration qui est parvenue jusqu'à nous et qui nomme comme abbé Ursone, de Bandusia; d'où nous apprenons qu'il y avait alors un village auprès de la fontaine chantée par Horace. Les fils de Robert Guiscard, Roger, duc de Pouille, et Bohémond, prince de Tarente, augmentèrent considérablement à cette même époque les biens de l'abbaye de Santa-Maria de' Banzi. Le territoire dont

l'abbé avait la seigneurie, avec haute et basse justice, relevait du comté d'Andria et constituait un fief de trois hommes d'armes; mais on lit dans le catalogue des Barons réunis sous Guillaume II pour la Croisade, qu'en cette occasion extraordinaire l'abbé en avait fourni sept, quatre de plus qu'il ne devait.

Admise en 1782 au patronat royal, l'abbaye de Banzi fut supprimée sous l'administration française. Il ne reste plus de ses anciens bâtiments que quelques arceaux en ogive du temps des Angevins, engagés dans des constructions plus modernes, qu'habitent des paysans. A côté est un couvent de Capucins, fermé depuis quelques années à la suite de la loi d'incamération des propriétés ecclésiastiques. Je prends là sur le fait un exemple des désordres moraux auxquels devait inévitablement donner naissance sur plus d'un point, dans les lieux écartés, échappant à l'œil des supérieurs réguliers, la brusque dispersion des congrégations religieuses. En supprimant le couvent des Capucins de Banzi, le gouvernement italien, comme presque partout, y a conservé provisoirement trois moines en qualité de gardiens des bâtiments mis sous séquestre. L'un d'entre eux, en dépit du vœu de pauvreté

de son ordre, se trouvait, je ne sais comment, avoir de l'argent mignon. Il l'a employé à acheter une partie des bâtiments et quelques parcelles de terrain dépendant de son ancien couvent. Il vit là maintenant en propriétaire paysan, tout en gardant son froc, en compagnie d'une paysanne qu'il dit sa parente, belle fille d'âge fort peu canonique, et de la famille de celle-ci. Et il tient sous sa coulpe, en les opprimant de toute manière et en les faisant jeûner sans les admettre à partager l'ordinaire de sa table, les deux autres Capucins restés à côté de lui dans la maison, lesquels n'ont pour vivre que la pension dérisoire officiellement allouée aux moines dépouillés de leurs biens. Il est vrai que le seul que j'aie vu de ces deux pères est plus qu'à moitié idiot des suites d'une fièvre typhoïde contractée dans les missions de Terre-Sainte. Plus d'un voyageur peut-être aurait ri de cette comédie de mœurs qui s'est présentée à mes regards dans un coin obscur de la Basilicate ; pour moi, le spectacle m'en a attristé.

Les habitants du hameau de Banzi ne montent qu'à quelques centaines. Ils ont l'air misérable et sauvage, et vivent avec leurs porcs dans une fraternité pareille à celle que j'ai constatée à Termoli.

On pourrait s'y croire transporté hors d'Europe, bien loin de tout pays civilisé.

L'emplacement de la ville antique de Bantia se reconnaît parfaitement à quelques centaines de mètres au nord du village. On n'y voit plus au-dessus du sol aucune des ruines qui existaient en grand nombre en 1522 et que mentionne une description du territoire de l'abbaye, rédigée alors à l'occasion d'un procès qu'elle avait à soutenir, document qui se conserve aux Archives de Naples. Mais la terre y est jonchée de débris de toute sorte, qui caractérisent clairement le site d'une localité antique. J'y ai vu quelques sépultures que les paysans avaient mises au jour et laissées ouvertes. Elles consistaient en dalles de travertin du pays, disposées de manière à former un sarcophage grossier. On y avait trouvé de petits vases grecs et des poteries plus communes, en terre rouge sans glaçure dont les morceaux, jetés sans soin, gisaient autour des fosses encore béantes.

Bantia est célèbre en archéologie par la table de bronze, découverte en 1790, à laquelle on a donné son nom. Cette table fragmentée, que l'on possède au Musée de Naples, est opisthographe, c'est-à-dire écrite des deux côtés; le métal, après avoir reçu la

gravure d'un document public exposé aux regards, a été utilisé de nouveau dans l'antiquité, en le retournant, pour y tracer sur la face opposée un second acte de même nature. Sur l'un des côtés de la table dite de Bantia l'inscription est latine; elle contient une partie du texte d'une loi romaine d'intérêt général. L'inscription de l'autre côté est plus ancienne; c'est un des monuments les plus développés de la langue osque, c'est-à-dire de l'idiome sabellique parlé en commun par les Osques Campaniens, les Samnites et les Lucaniens; mais cet idiome y est écrit en lettres latines, car les Lucaniens ne paraissent avoir jamais fait usage de l'alphabet spécial employé par leurs frères de la Campanie et du Samnium. Cette inscription est le débris d'une loi spéciale réglant l'organisation des magistratures municipales de Bantia, ou *Bansa* suivant la forme osque, le mode de leur élection et leur succession dans le *cursus honorum* que devait parcourir celui qui voulait s'y élever aux plus hauts rangs. Mais la table en question, tout en étant relative à Bantia, n'a pas été exhumée du sol de Banzi. Elle a été trouvée à Oppido, localité située à près de 15 kilomètres de distance, plus au sud, laquelle paraît correspondre à la station d'*O-*

pinum ou *Ad Pinum*, marquée dans les Itinéraires romains sur la voie qui de Venusia conduisait à l'embouchure du fleuve Bradanus. Le plus bizarre caprice municipal, il y a quelques années, a changé le nom d'Oppido en celui de Palmira, sans qu'il y eût aucune raison quelconque pour cette métamorphose. Palmira est désormais l'appellation officielle et c'est celle qu'on lit sur la carte d'état-major. L'Italie pousse aussi loin que possible l'autonomie des communes. Mais franchement c'est outrepasser la limite de la tolérance admissible que de laisser les conseils municipaux débaptiser arbitrairement les villes, « pour faire joli, » comme disent nos paysans, par pure fantaisie, en dépit de l'histoire et de l'usage. Dans notre pays ils n'en sont encore qu'à débaptiser les rues; c'est déjà bien assez incommode et assez ridicule. Quoi qu'il en soit, du fait de la découverte de la loi municipale de Bantia dans la localité d'Oppido ou Palmira, il résulte une donnée géographique importante, c'est que cette localité était comprise dans le territoire du municipe des Bantini, lequel s'étendait ainsi du nord-est au sud-est d'Acerenza (Acherontia), dont Oppido est très voisin.

ACERENZA

En quittant Banzi nous laissons Genzano sur notre gauche. C'est un bourg d'environ 2,500 âmes, qui fut dans les premiers temps de la conquête normande une seigneurie d'une certaine importance. En 1047, Genzano était aux mains d'un chevalier du nom de Sarule qui avait été le compagnon et l'ami d'Asclitin, comte d'Aversa. Quand il apprit que le frère de celui-ci, le jeune Richard, venu de Normandie, avait été renvoyé d'Aversa par son cousin-germain Raoul Trincanocte, qui s'était emparé du comté à la mort d'Asclitin, et qu'il avait dû chercher un refuge à Melfi auprès du comte Humfroi, il alla le trouver, lui demanda d'être son ami et le pria de venir s'installer près de lui à Genzano. Là Sarule rassembla

ses hommes d'armes, leur présenta Richard et leur dit d'obéir à ce jeune seigneur comme au véritable maître de la terre et au légitime héritier du comté d'Aversa. Les hommes d'armes lui jurèrent fidélité. Par délicatesse, Sarule voulait même quitter Genzano, pour que l'autorité de Richard y fût mieux reconnue, mais celui-ci le pria de n'en rien faire, et les deux seigneurs vécurent en bonne amitié. Leurs efforts réunis concentrèrent pour quelque temps à Genzano une véritable puissance. Ils avaient à leur table jusqu'à cent hommes d'armes. Richard utilisa ces forces pour faire la guerre à divers seigneurs, et surtout à son cousin Raoul Trincanocte, auquel il ne pardonnait pas de l'avoir privé du beau fief de son frère. Raoul, pour se débarrasser de son hostilité, lui rendit le patrimoine personnel qu'Asclitin avait laissé en mourant et de plus lui fit épouser sa sœur Frédésinde. Grâce à ces concessions, Richard se tint tranquille jusqu'à ce que la mort de Raoul lui fournît une occasion favorable de se rendre maître d'Aversa.

Le chemin que nous suivons s'élève constamment. Le pays commence à prendre l'aspect caractéristique de la majeure partie de la Basilicate. C'est une contrée froide et rude de climat,

que la neige envahit pendant l'hiver, un nœud de montagnes entrecoupées de vallées profondément creusées, qui forme, à l'endroit où l'Apennin s'infléchit directement vers le sud, le point de partage entre les bassins de l'Adriatique, de la mer Ionienne et de la mer Tyrrhénienne. L'aspect de ces montagnes est sévère, triste et sauvage. Elles n'offrent pas à l'œil de rochers escapés et pittoresques, excepté sur les bords de quelques vallées, mais à leurs sommets des plateaux et sur leurs flancs des pentes plus ou moins rapides où alternent des bois de hêtres et de châtaigniers et des champs grisâtres, les uns labourés, les autres en guérets, parsemés partout de grands chênes qui s'y dressent isolés ou par groupes de deux et de trois. C'est le chêne rouvre de nos forêts qui est par excellence l'arbre de la Basilicate, celui qui donne sa physionomie propre à cette contrée, bien qu'on y rencontre aussi, comme dans les sierras de l'Espagne, le chêne à glands comestibles; il y est d'un port magnifique, droit et vigoureux de tronc, bien branché, de haute venue, mais nulle part ailleurs je n'ai vu cet arbre épars ainsi dans les champs à la façon des pommiers en Normandie. Ses glands servent à nourrir les porcs, qui sont

le principal objet d'élève de la contrée et dont elle exporte la viande sous forme de salaisons. A demi sauvages, les cochons de la Basilicate sont noirs, vêtus de soies épaisses et hérissées; ils ont presque l'air de sangliers. Mais si cette race indigène n'arrive jamais qu'à un engraissement imparfait par comparaison à celle des *casertini* à la peau grisâtre et sans poils, que certains propriétaires essaient d'y substituer comme plus avantageuse pour l'éleveur, sa chair passe dans tout le Napolitain pour avoir des qualités de goût exceptionnelles, une saveur sans rivale. Le fumet se rapproche de celui du sanglier sans être aussi accentué. Pour maintenir ce fumet recherché dans la race, sans que la domesticité arrive à l'effacer avec le temps, on s'étudie à la renouveler le plus souvent possible par une infusion fréquemment répétée de sang sauvage. Les sangliers sont en grand nombre dans les bois de la Basilicate. Lorsqu'un paysan est parvenu à capturer un marcassin, il l'élève, et cet animal, parvenu à l'âge adulte, sert de reproducteur; on lui amène toutes les truies du voisinage.

Chaque famille de paysans, vers la Noël, saigne un porc pour sa consommation personnelle et, suivant le nombre des personnes qui la compo-

sent, en sale la totalité ou la moitié, qu'elle garde pour manger aux jours de fête. C'est là tout ce qu'en une année elle consomme de viande, avec la chair malsaine de quelques bêtes mortes de maladie qu'on débite dans le village au lieu de les enterrer, comme on devrait le faire hygiéniquement. Autrement la nourriture du *contadino* de la Basilicate consiste d'une manière exclusive en fromage grossier, frais ou sec, en châtaignes, qui forment dans ce pays comme dans le Limousin le fond de l'alimentation, en glands doux, en légumes secs, pois et fèves, et en quelques légumes frais, tels que choux et tomates. C'est là un régime bien peu fortifiant; mais l'absence de viande est compensée dans une certaine mesure en ce que le paysan boit du vin assez abondamment. En effet, la vigne réussit sur les pentes bien exposées et y donne des produits de bonne qualité. Les vins de la Basilicate sont moins chargés en alcool que ceux des autres parties de l'Italie méridionale; bien traités, car la vinification est encore ici dans l'enfance, ils se rapprocheraient davantage de ceux de certaines provinces de France. En revanche, l'olivier ne pousse pas dans toute la contrée élevée; l'huile qu'on y consomme est tirée des faînes

qu'on recueille dans les bois. On s'en aperçoit à son goût âcre et prononcé.

La veste, le gilet et la culotte ne dépassant pas le genou, qui, avec le grand manteau, remplacé quelquefois par une peau de bique, composent le vêtement du paysan de la Basilicate, sont faits d'une grosse étoffe de laine qui se fabrique dans le pays. On porte ces vêtements jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux ; aussi durent-ils une bonne partie de la vie. C'est dans les villages que l'on confectionne, avec la laine et le lin qu'elles ont elles-mêmes filés, les étoffes du costume des femmes, leur jupe de laine bleu foncé, leur corsage noir, leur tablier à rayures, le voile rouge qu'elles posent carrément sur leur tête. Pour la confection de ce voile et de la chemise de l'un ou de l'autre sexe, la grosse toile de lin, plante fort cultivée dans e pay s, paraît souvent trop luxueuse et trop chère pour d'aussi pauvres gens. Ils en font une bien plus grossière, qui doit être sur la peau comme un vrai cilice et auprès de laquelle la toile à voile serait une sorte de batiste, avec les fibres du genêt-sparte, qu'ils vont cueillir dans les bois, où il pousse à l'état sauvage. Je ne sais s'il est d'autres parties de l'Europe où l'on fasse encore usage de linge

de sparte ; mais je sais que des découvertes positives ont montré que c'était celui dont usaient les hommes du début de l'âge du bronze en Espagne et en Italie, et les anciens Guanches aux Canaries.

Le paysan de la Basilicate n'est, dans la grande majorité des cas, qu'un simple ouvrier agricole plongé dans la plus dure pauvreté, vivant misérablement au jour le jour sans qu'un salaire trop minime lui permette d'espérer même d'améliorer sa condition par l'épargne. Ou bien, par le fait, attaché à la glèbe, ou bien allant louer ses bras au loin et habitué ainsi à une vie nomade qui exerce sur lui une influence démoralisante, c'est à peine s'il possède ses instruments de travail, et pour ainsi dire jamais il n'est propriétaire de la demeure insalubre et insuffisante qu'il occupe dans les bouges infects où la longue insécurité du pays l'a condamné à s'entasser. Car ici, comme en général dans toutes les provinces méridionales de l'Italie, le village tel qu'il existe chez nous est inconnu et, avec le village, le bien-être que donne au paysan la vie dans la maisonnette qu'accompagne un petit potager. Les *contadini* habitent, à la façon de l'Orient, par bourgs de plusieurs milliers d'âmes, dont l'agglomération assurait dans une certaine mesure une protection

réciproque contre les brigands. Ces bourgs et ces villes, dans une vue de défense, se sont généralement établis dans les lieux difficiles d'accès et que sépare d'ordinaire une journée de marche pour un piéton. A part quelques maisons bourgeoises, le bourg est possédé tout entier par un grand propriétaire, en général celui dont les paysans cultivent les domaines. A son égard, ils sont des tenanciers sans bail fixe, sans garantie d'aucune sorte, que la simple volonté du propriétaire ou de son intendant peut, du jour au lendemain, expulser de leur demeure et jeter dehors sans travail et sans ressource.

J'ai parlé ailleurs (1) avec détail de la misère agricole dans l'ancien royaume de Naples, que signalaient en même temps les voix autorisées de M. É. de Laveleye et de M. Adert, de Genève. J'ai traité des souffrances et de la condition du paysan dans ces provinces que la nature a faites si fécondes et qui devraient être un véritable éden, un tableau dont quelques personnes de ce côté des Alpes ont pu croire les couleurs trop chargées. En Italie, on n'en a pas jugé ainsi ; personne n'a contesté les faits

1. *La Grande-Grèce*, t. I, p. 172-185.

que j'avais articulés. Les journaux ont reproduit ce que j'en avais écrit; on l'a traduit en brochure, et le retentissement en a été suffisant pour qu'en certains endroits, dans le dernier voyage que je viens de faire, des délégations des Sociétés Populaires soient venues me remercier d'avoir mis la plaie à nu avec autant de franchise. Je ne recommencerai pas ce lamentable tableau, et l'on me permettra d'y renvoyer le lecteur. Il me suffira de dire que les misères que j'y ai décrites sont peut-être plus aiguës, plus poignantes dans la Basilicate que dans aucune autre province. En effet, il n'en est pas qui soit plus exclusivement livrée au régime des *latifundia*, avec tous les faits déplorables qui le constituent, le petit nombre des propriétaires, l'immensité exagérée de leurs domaines, l'absence de la petite et de la moyenne propriété. Nulle part on ne souffre plus de l'absentéisme général de l'aristocratie territoriale, qui vit dans les grandes villes, à Naples où à Rome, où elle possède des palais imposants, des villas somptueuses avec toutes les recherches du luxe le plus raffiné, mais qui, au lieu de s'occuper de ses vastes propriétés rurales, évite de les visiter et en laisse le soin à des intendants. Dans ces conditions, en effet, l'unique souci

du grand propriétaire est de tirer un revenu fixe de ses domaines sans avoir à s'en occuper autrement que pour en toucher la rente, que souvent son luxe besogneux lui fait chercher à anticiper pour soutenir une vie de dépenses au delà de ses ressources réelles. Surtout il tient à n'avoir aucune avance coûteuse à faire pour l'amélioration de propriétés auxquelles il ne s'intéresse aucunement. C'est là ce qui le fait s'en tenir à un système d'exploitation qui donne la prédominance au pâturage sur la culture, qui laisse la plus grande partie de la terre en friche et, s'il a pu être commandé par le manque de bras, perpétue la dépopulation des campagnes et s'oppose à toute espèce de progrès. C'est de cette manière qu'un sol qui serait éminemment propre à la culture des céréales et pourrait fournir sous ce rapport les éléments d'une exportation considérable, demeure improductif dans la plus grande partie de sa superficie.

Et si les causes de la misère des campagnes exercent leur action dans la Basilicate plus qu'ailleurs, la rudesse du climat y rend cette misère plus pénible. Il est vrai que l'air y est sain, grâce à l'altitude générale, et qu'à part quelques vallées ou les parties basses voisines de la mer, la mal'aria n'y

règne pas. Mais les privations et la pauvreté sont plus faciles à supporter sous un climat chaud que sous un climat froid : le travailleur n'y a pas besoin d'une alimentation aussi substantielle ; on ne souffre pas d'être mal vêtu et déguenillé sous une température ardente. Peu importe de n'avoir pour gîte qu'une tanière à celui qui peut toute l'année dormir à la belle étoile sous un ciel constamment clément. Il n'en est pas de même pour celui que le froid et la neige obligent à s'enfermer plusieurs mois dans sa demeure. On s'est étonné de la force de résistance qu'ont déployée les soldats napolitains de Murat dans la retraite de Russie. C'est qu'on a l'habitude de se représenter l'ancien royaume d'après ses côtes, et surtout d'après les énervantes délices du golfe de Naples. On oublie que les anciens pays des Samnites, des Lucaniens et des Bruttiens ont de tout temps nourri des populations trempées par les contrastes d'un climat toujours excessif, et aussi rudes que leurs montagnes. Les soldats recrutés dans les Abruzzes, dans la Basilicate, dans la Sila et dans l'Aspromonte étaient habitués dès leur enfance à marcher sans chaussures dans la neige glacée et à braver en haillons les rigueurs de l'hiver.

Après ce que je viens de dire, on ne sera pas surpris de me voir ajouter que l'ancienne Lucanie est, de toutes les contrées de l'Italie, celle où l'émigration vers l'Amérique se développe sur la plus grande échelle. Elle tend chaque jour davantage à y prendre des proportions effrayantes. Nulle part la nécessité d'une loi agraire bien conçue n'éclate aux yeux d'une façon plus manifeste, nulle part il n'est plus nécessaire de pousser à l'adresse du gouvernement italien le cri *Caveant consules!* car le péril public est ici flagrant. Malgré les efforts louables que l'on fait pour le doter d'une meilleure viabilité, qui facilite l'écoulement de ses produits agricoles, le pays continue à se dépeupler, parce que la misère de ses habitants ruraux est intolérable. Dans le Val di Tegiano nous rencontrerons des bourgs qui ont vu depuis dix ans le tiers de leur population virile partir pour La Plata. Certes, ce n'est pas chose facile que de porter remède à une pareille souffrance du paysan, découlant de conditions sociales mauvaises, sans ébranler dans ses bases le principe de la propriété; mais le mal est tel qu'il faut résolument se mettre à l'œuvre pour chercher les moyens de le guérir, sous peine d'avoir un jour affaire à une révolution agraire ou de voir certaines

provinces se convertir en désert. Depuis longtemps déjà le problème devrait être à l'ordre du jour pour tous les hommes d'État de l'Italie.

Rendons, du reste, cette justice au gouvernement italien que, s'il a beaucoup trop tardé à s'occuper de la question des campagnes, peut-être par un certain effroi de toutes les complications qu'elle soulève, il n'a pas hésité à trancher dans le vif sur une autre question, spéciale à la Basilicate, à propos d'abus révoltants qu'on pouvait inscrire parmi les résultats de la misère de ses habitants. C'est, en effet, de cette province, où la population se fait remarquer par ses dons musicaux naturels, où l'on rencontre à chaque pas des bergers qui, sans avoir appris leurs notes, exécutent sur un chalumeau grossier qu'ils ont fabriqué eux-mêmes des airs d'un charme étrange et mélancolique, c'est de cette province que sortait cette nuée de petits Italiens qu'on rencontrait dans toute l'Europe allant de ville en ville mendier en jouant des instruments et en chantant. Une véritable traite des blancs s'était organisée en Basilicate avec la tolérance des agents de l'ancien gouvernement. D'odieux industriels parcouraient les campagnes pour y ramasser les enfants, les achetant pour un morceau

de pain à la pauvreté de leurs parents ou bien souvent les enlevant à l'insu de ceux-ci, quand ils en trouvaient l'occasion. Ils les conduisaient ensuite à l'étranger et les y exploitaient sans vergogne, empochant l'argent que ces pauvres petits recevaient chaque jour du public, les rouant de coups et les faisant mourir de faim, souvent même les dressant au vol. Beaucoup des malheureux enfants ainsi traînés loin de leurs foyers mouraient des fatigues et de la misère de la vie qu'on leur faisait mener. Ceux qui y résistaient rentraient au bout de quelques années, incapables de se plier désormais à un travail régulier, corrompus jusqu'aux moelles par l'habitude de la mendicité vagabonde, et avec cela aussi pauvres qu'ils étaient partis, sans rapporter un sou de ce qu'ils avaient gagné, car tout avait été absorbé par leur exploitant. Quelques-uns de ces infâmes trafiquants de chair humaine allaient même jusqu'au crime quand ils rencontraient un enfant dont la voix annonçait des qualités exceptionnelles ; ils en faisaient un *soprano*, produit artificiel encore fort recherché de certains maîtres de chapelle et dont ils trouvaient à tirer bon parti. Sans doute, les lois du royaume de Naples, non plus que celles d'aucun pays chrétien,

n'admettaient pas comme licite l'abominable opération qui enlève à un individu sa qualité d'homme pour lui assurer une voix d'une nature spéciale ; elle y attachait une peine criminelle. Mais on avait trouvé une ingénieuse formule qui permettait à la police de fermer les yeux en pareil cas, moyennant une forte *bonne-main ;* on lui faisait constater que c'était par la dent d'un porc que l'enfant avait été mutilé tandis qu'il dormait dans les champs. Les procureurs du roi ne se paient plus aujourd'hui de pareilles excuses. D'ailleurs le Parlement italien a voté dans ces dernières années une loi sévère et rigoureusement mise en pratique depuis lors, pour arrêter, dans la mesure du possible, la traite des enfants dans la Basilicate. Les pratiques frauduleuses et coupables usitées parmi ceux qui se livraient à ce trafic sont frappées de pénalités. Les contrats par lesquels les parents déléguaient la plénitude du pouvoir paternel aux entrepreneurs à qui ils vendaient leurs enfants n'étant plus reconnus pour valides, l'État prend la tutelle de ces petits malheureux ; ses agents les suivent attentivement dans le royaume et à l'étranger, les protègent contre les mauvais traitements et l'avidité de leurs maîtres, au besoin les rapatrient et leur assurent

un asile dans des établissements de charité, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de gagner leur vie par l'exercice d'un métier. Il est facile de constater l'efficacité de cette loi par la diminution sensible du nombre des petits mendiants italiens de ce côté des Alpes depuis qu'elle a été promulguée.

Quelques kilomètres au delà de Banzi, l'arrivée au sommet d'une dernière montée decouvre brusquement devant nos yeux un magnifique panorama. Directement au-dessous de nous, presque à pic, avec une profondeur de mille pieds environ, se creuse un vaste cirque de montagnes. A l'ouest et au sud, de puissantes arêtes continues, d'un relief plus haut encore que celui du côté du nord, par où nous arrivons, forment la muraille du cirque et arrêtent la vue à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau. L'arête de l'ouest est la prolongation du Monte-Acuto, qui sépare de Lagopesole et d'Avigliano, formant la crête de partage des eaux tributaires du golfe de Salerne, sur la mer Tyrrhénienne, et de celles qui descendent au golfe de Tarente, sur la mer Ionienne. Celle du sud est la barrière entre les vallées du Bradano et du Basiento, les deux fleuves qui, se rapprochant à la fin de leur cours, embrassent le site de l'antique

Métaponte entre leurs embouchures. Potenza, qui domine le Basiento dans sa partie supérieure, est située derrière ces montagnes. Deux petites rivières coulent au fond du cirque que j'essaie de décrire et dont les pentes sont garnies de bois ou cultivées en champs parsemés de grands chênes; ce sont le Bradano, qui sort à peine de sa source, et le Signone, autrement dit Fiumarella. Elles se réunissent vers l'extrémité est de l'enceinte, où s'ouvre la vallée du Bradano, qui reçoit bientôt de nombreux affluents et se dirige vers la mer. La pente de cette vallée est rapide, et les hauteurs fortement mamelonnées qui la bordent s'étagent en gradins descendant aussi loin que peut s'étendre le regard. Une sorte d'échine moins élevée que les montagnes du pourtour divise en deux parties le bassin presque circulaire qu'elles enferment; c'est comme un isthme interposé entre les deux rivières pour relier à la chaîne de l'ouest la montagne conique en pain de sucre qui domine leur confluent et se dresse au centre du cirque. Les Grecs n'auraient pas manqué de comparer cette disposition du terrain à celle d'une de ces coupes sans pieds ou phiales qu'ils appelaient *mesomphaloi*, parce que le fond s'en relevait par un gros bouton circulaire à sa partie

centrale. Rien de plus curieux ni de plus frappant d'aspect que ce cône de plusieurs centaines de mètres d'élévation, aux flancs en pente rapide, couverts de cultures, principalement de vignes, du moins sur son côté méridional, qui surgit comme du fond d'un large et profond entonnoir de montagnes ouvert sur un seul point, et qui porte à son sommet une ville perchée comme une aire d'aigle, à mille mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

Cette ville est Acerenza. Pour y parvenir, une fois descendu dans le fond de la vallée, il faut plus de deux heures d'ascension par une route dont les nombreux lacets semblent interminables. Elle est enveloppée encore de l'enceinte démantelée de ses anciens remparts du moyen âge, sur lesquels en plus d'un endroit on a construit des maisons plus modernes. Dans la majeure part de leur périmètre ces remparts ont pour soubassement des rochers escarpés; aussi la ville n'est-elle accessible que du côté du sud : c'est là que s'ouvre son unique porte devant laquelle se réunissent toutes les routes, de quelque direction qu'elles viennent. La cathédrale s'élève immédiatement au-dessus du rempart à l'extrémité orientale de la

ville, qu'elle domine de sa masse imposante et sombre.

Acerenza est fameuse en Basilicate par son vin, dont la renommée ne m'a point paru usurpée. Située comme elle l'est sur un piton isolé, à découvert de tous les côtés, c'est vraiment le royaume du vent; de quelque côté qu'il souffle, il y fait rage, à tel point que l'étranger qui y passe pour la première fois la nuit croit à toute minute que les fenêtres de sa chambre vont être enfoncées ou le toit de la maison emporté. Mais cette ventilation exagérée est parfaitement saine pour ceux qui en ont pris l'habitude, et l'on prétend qu'il n'est pas dans toute la province une ville qui compte plus de centenaires qu'Acerenza. Dans quelque direction que l'on prenne son point de vue, le paysage qu'on embrasse du haut de ses remparts est éminemment pittoresque et d'une originalité frappante, mais plutôt triste. La ceinture de montagnes grandioses et sévères que le regard rencontre partout a une solennité qui éloigne les idées riantes. Un poète qui y passerait sa vie puiserait certainement là des inspirations dont la mélancolie n'aurait pas beaucoup de peine à tourner à la désespérance de Leopardi.

Cette ville, qui compte 5,000 habitants, est du reste une de celles où les mœurs de la Basilicate ont gardé le plus leur caractère propre, leur saveur originale, leur rudesse native, telles que devaient être celles des anciens Lucaniens. On s'y sent tout à fait hors de la banalité qui envahit de plus en plus les portions de l'Italie habituellement fréquentées par les étrangers. Ses rues étroites et irrégulières, avec leurs maisons pour la plupart sordides qui n'observent aucun alignement, leur pavé disjoint et couvert d'immondices, vous reportent en plein moyen âge. Je ne sais où le *Guide* de Baedeker a puisé ce renseignement fallacieux qu'on y trouve une « bonne auberge ; » il est de la même valeur que celui qui ne compte entre Potenza et Acerenza que trois heures en diligence jusqu'à Pietragalla et une heure à pied depuis ce dernier point, tandis qu'en réalité une voiture met plus de quatre heures pour le premier trajet et deux heures et demie pour le second. La vérité est qu'il n'y a pas d'auberge à Acerenza, mais une simple *locanda* de paysans à faire reculer le voyageur le plus intrépide, et que je plaindrais celui qui arriverait dans cette ville sans s'être à l'avance muni de lettres de recommandation. C'est, en somme, un des lieux

les plus sauvages de la plus sauvage peut-être des provinces du royaume italien. Aussi ai-je eu la plus charmante surprise en y trouvant, dans la maison du syndic, M. Petruzzi, non seulement une hospitalité telle qu'on ne la pratique que dans les pays qui ont gardé des mœurs patriarcales, mais des hommes bien élevés, instruits, à l'esprit cultivé, à la conversation intéressante, au courant des choses de l'extérieur, capables de causer avec une sérieuse compétence sur beaucoup de sujets. Giustiniani, à la fin du siècle dernier, signalait déjà le goût de la culture intellectuelle comme développé d'une manière spéciale chez les familles distinguées d'Acerenza. C'est une tradition qui ne s'est point perdue.

Naturellement dans la réunion des hommes instruits d'une petite ville de province, il y a plusieurs ecclésiastiques. Dans le Napolitain, le recrutement du clergé est fort différent de ce qu'il est chez nous. Les classes supérieures y fournissent encore un grand nombre de sujets. Je n'ai jamais pénétré dans une famille de la noblesse provinciale de l'ancien royaume, même chez celles du libéralisme le plus avancé, — et en général cette petite noblesse, qui tient la place de la bourgeoisie non

encore formée, appartient par ses opinions à la gauche, — sans y rencontrer un ou plusieurs prêtres. Aussi les membres du clergé séculier sont-ils en général dans ces pays des gens de bonne compagnie, à l'esprit ouvert, dotés d'un fonds solide d'éducation libérale et littéraire telle que la comprenaient nos pères. C'est ce que l'on constate du moins chez ces chanoines, dont presque chaque ville, même la moindre, renferme un chapitre, de même qu'elle possède un évêque. On prétend, il est vrai, que le clergé méridional n'a ni l'admirable régularité de mœurs du nôtre, ni son zèle pour les rudes labeurs du ministère. Je ne sais dans quelle mesure ces accusations, que j'ai entendu bien des fois formuler, sont justifiées ; mais ce que je lui reprocherais surtout, c'est de ne pas avoir assez de souci de spiritualiser la religion de ses ouailles populaires et d'éclairer l'ignorance naïve de leur foi, c'est de les laisser donner à leur dévotion quelque chose de si exclusivement matériel qu'elle est encore du paganisme plus qu'à demi. En tous cas, au point de vue de la distinction des manières et de la culture de l'esprit, ce clergé est dans le pays une véritable élite. Il rappelle d'assez près ce qu'était chez nous le clergé avant la Révolution. Le

sentiment national est très vif chez la plupart de ses membres ; on n'y rencontre aucun regret du régime déchu, aucun désir de sa restauration. Dans l'église de San-Nicolao de Bari, qui est un chapitre de patronat royal, j'ai remarqué, non sans une certaine surprise, la première fois que je les y ai vus, deux portraits appendus en face l'un de l'autre des deux côtés de l'entrée de la nef, celui du Souverain Pontife Léon XIII et celui du roi Humbert. Cette association, qui étonne notre esprit français trop peu habitué par nature aux tempéraments et porté à n'envisager les questions que sous des points de vue tranchés et absolus, est dans la grande basilique de Bari l'expression sensible de sa condition officielle, mais on pourrait la prendre comme un emblème des sentiments intimes de la majorité des ecclésiastiques des provinces napolitaines. N'en déplaise à ceux qui croient les deux termes absolument antithétiques, ils sont à la fois très Italiens et très catholiques, suivant en cela l'exemple de deux des hommes dont le renom européen a fait leurs chefs naturels, dom Tosti, l'abbé du Mont-Cassin, et Mgr Pappalettere, le grand-prieur de San-Nicolao de Bari. Et comme en se mêlant activement à la vie publique il se

trouverait forcément, dans l'état actuel des choses, embarrassé par un conflit entre ses convictions patriotiques et son dévouement au Saint-Siège, le clergé méridional s'abstient avec une grande sagesse de toute immixtion dans la politique; il reste prudemment en dehors de la mêlée des partis, s'attachant au rôle d'un observateur silencieux, fin, sagace et quelque peu narquois.

De cette sage attitude du clergé résulte dans le midi de la Péninsule une grande pacification religieuse. Avec la façon dont l'ancien gouvernement avait prétendu se faire l'évêque du dehors et colorer son absolutisme du prétexte de la défense des sains principes sociaux et religieux, réprimant toute indépendance de pensée, toute velléité de libéralisme au nom de l'orthodoxie, imposant à quiconque le servait la pratique extérieure des sacrements de l'Église, donnant des sanctions pénales à des préceptes qui ne doivent intéresser que la conscience individuelle et s'efforçant, en retour de ces marques d'un zèle affecté, de mettre le clergé aux gages de sa police tracassière, on pouvait craindre que la ruine de cet édifice d'oppression et d'obscurantisme, qui avait si longtemps pesé sur le pays, n'amenât un déchaînement de passions antireligieuses, une

guerre ouverte au catholicisme et à tout ce qui y tient, quelque chose dans le genre de la furieuse campagne anticléricale que nos radicaux poursuivent avec un acharnement si aveugle. Le danger devait paraître grand surtout dans un pays dont le gouvernement, sur le terrain politique, était par la fatalité de ses origines en lutte ouverte avec la Papauté et devait longtemps encore y rester dans l'avenir. Mais ici sont heureusement intervenus ce bon sens et cette modération pratique qui appartiennent au caractère italien et ont empêché les hommes d'État de ce pays de compliquer d'une guerre au pouvoir spirituel la question, bien assez épineuse déjà par elle-même, du pouvoir temporel. De part et d'autre, on a été prudent. Le clergé du royaume de Naples, au lendemain des événements de 1860, s'il avait voulu prendre parti pour le gouvernement tombé et prêcher la croisade comme en 1799, était en mesure de déchaîner sur le pays une guerre civile terrible, et les excitations de l'étranger ne lui faisaient pas faute à cet égard ; son patriotisme ne l'a pas voulu. En revanche, le nouveau gouvernement a évité avec soin de lui témoigner une hostilité systématique ; il s'est borné à le soumettre aux lois générales du royaume, en ap-

portant d'ailleurs à leur application tous les tempéraments qui ne contredisaient pas les termes de ces lois. Qu'en est-il résulté? Que le clergé, dans toutes les provinces méridionales, sous le régime de l'Italie nouvelle, a gardé intacte son ancienne puissance morale sur la masse populaire, et que le gouvernement, qui ne rencontrait pas chez lui une opposition déclarée, lui a fait largement sa part dans l'organisation de l'instruction publique. Dans toute cette région, il n'existe pour ainsi dire pas un lycée de l'État ou un collège communal, un institut technique gouvernemental ou municipal qui ne compte quelque prêtre comme proviseur, directeur des études, censeur ou professeur. Je pourrais citer tel lycée où le proviseur, qui est un des Mille de Garibaldi, vit en parfaite intelligence avec l'ecclésiastique qu'il a pour directeur des études. Sans doute, il y avait à cette manière d'agir une nécessité absolue dans l'état du pays. Il eût été matériellement impossible de constituer un personnel suffisant d'enseignement secondaire sans faire appel au concours des membres du clergé. Mais c'est déjà quelque chose que d'avoir su comprendre cette nécessité et de s'y être conformé de bonne grâce. Il est de par le monde des cham-

bres des députés et des conseils municipaux qui, tout en faisant un pompeux étalage de leur zèle pour l'instruction, tout en dépensant sans compter l'argent des contribuables pour la construction des écoles, à condition qu'elles soient laïques, n'hésiteraient pas à laisser péricliter l'enseignement plutôt que d'admettre un prêtre comme professeur dans un lycée de l'État.

C'est généralement des rangs du clergé que sortent les *dotti* provinciaux dont il est bien rare qu'on ne rencontre pas au moins un dans chaque localité. Le *dotto* de petite ville est un des types originaux de l'Italie. Ce n'est pas un gladiateur de lettres qui cherche querelle à tout venant ; c'est un homme d'un caractère prudent et un peu craintif, de vie paisible et plutôt cachée, de mœurs douces et affables, dont la pédanterie a quelque chose de naïf et de bon enfant. Formé exclusivement au régime de ce qu'on nommait autrefois les humanités, il est presque toujours bon latiniste, capable de rédiger une page d'une tournure assez cicéronienne, et trouvant un plaisir délicat à relire les grands écrivains de Rome ; mais pour la langue hellénique, il pourrait employer en parlant de ses monuments le vieux dicton : *Græcum est, non legitur*. Amou-

reux de beau langage et de petits vers, il tourne facilement le sonnet, en y mettant une certaine pointe d'esprit et une grâce câline. En général, c'est d'archéologie qu'il s'occupe, et le couronnement de sa vie sera la publication d'une histoire de sa cité natale, depuis l'arrivée d'Aschkenaz, petit-fils de Noé, que les païens adorèrent sous le nom de Neptune, jusqu'au temps présent, livre dont aucun libraire n'aura le dépôt, dont le retentissement n'ira pas plus loin que l'ombre du clocher, et dont l'édition finira par pourrir presque en entier dans son grenier, à moins qu'après sa mort ses neveux n'en utilisent le papier pour faire des sacs à raisins.

Pour lui la science est restée exactement au point où elle en était au XVIe et au XVIIe siècle. La grande œuvre de critique des textes et des monuments réalisée depuis cent ans est non avenue. Il n'en a aucune idée ; les livres où il pourrait apprendre à la connaître ne sont pas à sa portée ; il en ignore jusqu'aux titres, et c'est à peine s'il a vaguement entendu parler de la renommée européenne de leurs auteurs. Il croit fermement à l'autorité de Barrio ou d'Antonini en matière de géographie antique, comme à celle de Pirro Ligorio et

de Pratilli en matière d'inscriptions ; il cite sans aucun soupçon, sur la foi de leurs éditions imprimées, la chronique apocryphe de Calabre et la chronique interpolée de La Cava. N'essayez point de lui dire que ce sont là des sources dont il n'est plus permis de se servir, non plus que de réfuter quelqu'un de ses dadas favoris. Il est trop poli pour vous contredire, et il protestera de sa déférence pour un avis plus autorisé que le sien ; mais vous n'aurez fait aucune impression sur son esprit, et à part lui il se dira que les savants étrangers ont des idées bien bizarres.

Malgré tout cela, ces *dotti* de province sont des gens éminemment méritants, et que l'on aurait grand tort de tourner en dérision, de traiter avec dédain. Je collige soigneusement leurs livres pour ma bibliothèque toutes les fois que je peux me les procurer et je les lis sans m'arrêter aux choses qui me donnent envie de sourire. Jusqu'ici il ne m'est pas arrivé d'en rencontrer un où je n'aie trouvé quelque chose à apprendre. Ils ont eu l'occasion de voir des monuments qui ont disparu presque aussitôt après leur découverte ou qui échappent à l'attention des voyageurs de passage ; ils ont fureté dans des documents qui ne sont pas accessi-

bles, dépouillé patiemment des recueils ecclésiastiques qui n'intéressent que le clergé du pays et où nous n'aurions pas l'idée d'aller faire des recherches, sans compter que nous ne les trouverions guère dans les bibliothèques de ce côté des monts. Surtout ils rendent de vrais services en recueillant attentivement toutes les antiquités qui se découvrent autour de leur ville et en formant des collections. Là encore leur critique n'est pas le plus souvent à la hauteur de leur bonne volonté. De malins industriels les prennent plus d'une fois pour dupes. Ils rassemblent pêle-mêle le bon et le mauvais, l'authentique et le faux, qu'ils ne sont pas suffisamment en état de discerner. Mais ils sauvent de la destruction une infinité de monuments intéressants, et la visite de leurs cabinets, qu'ils ouvrent avec empressement au voyageur, fournit à l'archéologue qui explore le pays bien des occasions d'étude et d'instruction.

Précisément Acerenza renferme une collection de ce genre, celle de M. Vosa, formée d'objets de toutes les époques, depuis l'âge de la pierre jusqu'à la Renaissance. Il faudrait en écarter une bonne moitié, fabrications toutes récentes de la main trop féconde d'un orfèvre de la ville, dont on

me dit le nom et qui s'est fait faussaire d'antiquités. Aucune de ses œuvres ne pourrait tromper un œil quelque peu exercé. Le reste de la collection donne une idée des petits monuments de toute nature qui se découvrent en remuant la terre à Acerenza et dans les environs, médailles, poteries, terres-cuites, bronzes, etc. Il n'y a là rien de hors ligne, rien qui tenterait un de nos grands amateurs ; mais dans la tendance actuelle de l'archéologie, toute collection de ce genre est d'un prix scientifique, même quand elle n'offre que des pièces secondaires.

Autrefois, il n'y a pas encore bien longtemps, c'est isolément et en eux-mêmes que l'on étudiait les monuments antiques ; on ne s'occupait que de leur mérite intrinsèque sous le rapport de l'art ou de l'érudition. Pour attirer l'attention de l'antiquaire, il fallait qu'un objet fût d'une grande beauté ou représentât un sujet intéressant, que l'on pût expliquer et commenter avec science. Tout ce qui n'offrait pas l'un ou l'autre de ces genres de mérites n'obtenait même pas un regard ; on le rejetait sans en tenir compte, et même en ce qui est des morceaux d'un ordre supérieur, on s'inquiétait peu de leur provenance précise. Par une réaction qui ne

pouvait manquer de se produire, l'interprétation des monuments figurés, principale étude des archéologues des générations qui nous ont précédés, est trop négligée de ceux d'aujourd'hui; beaucoup en ignorent les règles les plus élémentaires. Aucun pays de l'Europe ne pourrait actuellement sous ce rapport citer un nom d'antiquaire vivant à placer sur le rang de ceux d'Ennio-Quirino Visconti, de Gerhard, de Panofka, de Charles Lenormant, d'Otto Jahn. Pour ce qui est de la beauté plastique absolue des objets, au contraire, nous en sommes aussi amoureux que nos pères, et nous connaissons mieux l'histoire de l'art. Jamais les œuvres antiques vraiment belles en elles-mêmes n'ont été plus recherchées des amateurs et des musées, ne se sont payées à des prix plus élevés. Mais on a fini par comprendre que l'antiquité n'est pas un être de raison qu'il faille envisager dans son unité, à la façon des savants de la Renaissance, et qu'il ne suffit même pas d'y introduire les grandes divisions du grec, de l'étrusque, du romain. Le tableau des phases du développement de l'art chez ces différents peuples ne saurait être reconstitué d'une manière exacte sans y introduire, à côté des classements d'époques, une foule de délicates distinctions de

provinces, de localités, d'écoles, de fabriques, étude où la question des provenances devient une chose capitale. On s'est également aperçu que les objets les plus vulgaires et les plus insignifiants ne sont pas à dédaigner, qu'il y a intérêt à les observer et qu'ils prennent une valeur toute particulière quand on les envisage au milieu de l'ensemble de ce qui se trouve habituellement dans telle ou telle province, sur le territoire de telle ou telle ancienne ville. Car les ensembles de ce genre, avec ce qui y appartient évidemment à la fabrication locale et ce qui y offre les caractères d'une importation étrangère, apportent à l'observateur autant de chapitres tout faits de l'histoire de l'industrie et du commerce dans les siècles de l'antiquité.

La collection de M. Vosa, à Acerenza, me fournira trois exemples bien caractérisés de la nature des renseignements que l'on peut tirer de cette sorte d'observations. J'y remarque, et après quelques pourparlers je parviens à me faire céder pour le Louvre une petite statuette en bronze d'une femme entièrement drapée, qui formait originairement poignée sur le couvercle d'un vase de même métal. L'exécution est grossière, le costume de la femme tout particulier. C'est une œuvre lucanienne indi-

gène, d'un caractère nouveau pour la science. Grâce à sa provenance certaine, elle servira dans nos musées à classer des objets de même travail, arrivés sans certificat d'origine par la voie du commerce de Naples. Parmi les médailles, je constate avec un certain étonnement la présence de plusieurs tétradrachmes athéniens de la première émission, de celle qui eut lieu sous les auspices de Solon. Ce sont des témoignages matériels d'un commerce d'Athènes avec l'Italie méridionale et les populations œnotriennes, qui occupaient alors le pays, beaucoup plus ancien qu'on n'était porté à l'admettre jusqu'à cette heure. Le fait ainsi constaté donne une valeur inattendue aux traditions assez vagues sur les comptoirs que les Athéniens auraient eus, longtemps avant les guerres Médiques, dans la Siris ionienne et à Scyllêtion. De Siris par les deux routes naturelles que fournissaient la vallée du fleuve homonyme (le Sinno d'aujourd'hui) et celle de l'Aciris (l'Agri), traficants et marchandises pénétraient facilement, en quelques journées de marche, au cœur du pays qui fut plus tard la Lucanie. Voici enfin le fond d'un petit vase en poterie romaine lustrée, d'un rouge corallin, où se voit l'estampille bien connue d'un fabri-

cant d'Arretium en Étrurie, Samia, affranchi de L. Tettius. Cette estampille, je l'ai retrouvée quelques jours après au musée provincial de Catanzaro sur deux fragments découverts à Nicotera, vers l'extrémité de la Calabre, et à Strongoli, l'ancienne Petelia. On l'a signalée sur des vases trouvés en France, en Angleterre et dans les Provinces Rhénanes. Ceci permet de mesurer la vaste étendue de l'aire géographique où rayonnaient, au commencement de l'Empire, les beaux produits des manufactures arrétines, bientôt imités d'une manière si brillante par les céramistes gallo-romains.

Acerenza se nommait Acherontia dans l'antiquité. C'est une ville extrêmement ancienne. Sans remonter aux temps préhistoriques, à l'âge de la pierre polie, où une station humaine existait déjà sur sa montagne, il est incontestable qu'il y avait là une ville bien avant l'époque où les Lucaniens d'origine sabellique vinrent s'établir dans le pays et en firent la conquête. Cet événement, il est vrai, ne remonte pas plus haut que le milieu du ve siècle avant l'ère chrétienne. Le pays, presque jusqu'au détroit de Messine, était auparavant occupé par les Pélasges Œnotriens, qui avaient, semble-t-il, passé d'Épire ou d'Illyrie dans le midi de la

Péninsule italique et qui étaient soumis avec une remarquable facilité à la suprématie des villes grecques, fondées aux ve et vi^e siècles tout le long de leurs côtes. Dans la portion de l'Italie que tenaient ces Œnotriens, nous retrouvons deux autres villes d'Acherontia, devenues aujourd'hui l'une Cerenzia et l'autre Acri, chacune sur un versant du massif de la Sila, dans la Calabre actuelle, et chacune à côté d'une rivière Achéron. Une ville ainsi nommée suppose, en effet, d'une façon nécessaire, un Achéron sur lequel elle aura été bâtie, et l'on peut affirmer avec certitude que, des deux cours d'eau qui enveloppent Acerenza, celui dont on ignore l'appellation antique, le Signone, devait avoir reçu cette désignation. L'Achéron, comme chacun sait, est un fleuve des enfers. Sa localisation superterrestre est un fait en rapport direct avec le culte des divinités chthoniennes, dispensatrices de la fécondité du sol, qui reçoivent les morts dans leur empire ténébreux et souterrain, culte particulièrement cher aux peuples pélasgiques et qui remonte jusqu'à eux partout où, dans le monde grec, on le trouve établi. Il y avait un fleuve Achéron dans l'Épire, point probable de l'origine des Œnotriens ; c'était même le plus fameux parmi ceux du monde des

vivants. Par un curieux hasard, j'ai eu l'occasion de visiter dans mes voyages tous les Achérons terrestres que connaît la géographie classique, en Italie et en Épire. Tous sont situés au milieu de paysages sévères et tristes, qui conviennent bien à leur nom infernal.

Malgré la force extraordinaire de sa position, qui devait lui assurer une grande importance stratégique, Acherontia ne se trouve pas mentionnée dans les guerres des Romains contre les Samnites et les Lucaniens, non plus que dans leurs campagnes contre Hannibal. Les inscriptions nous apprennent qu'à la fin de la République et sous l'Empire la ville avait rang de municipe. Elle prétend avoir été dans la contrée celle où la foi chrétienne pénétra le plus tôt, dès le Ier siècle, au dire de ses diptyques. En tous cas, dès le IIIe, sous le pontificat de saint Marcellin, elle posséda un siège épiscopal, dont le premier titulaire s'appela Romanus. C'est peut-être à la vivacité particulière qu'y eut la lutte entre l'ancienne et la nouvelle religion qu'il faut attribuer l'enthousiasme exceptionnel que l'*ordo* ou sénat municipal d'Acherontia paraît avoir témoigné pour Julien l'Apostat. Non seulement l'inscription, depuis longtemps connue, d'un piédestal

de statue, employé comme pierre de taille dans la construction de la façade de la cathédrale, présente une dédicace « au réparateur du monde romain, à notre seigneur Claude Julien Auguste, prince éternel, » mais j'ai trouvé, servant de seuil à une des chapelles, le fragment d'une seconde inscription, bien plus monumentale, en l'Honneur du même Empereur, et au sommet du pignon de la cathédrale, là où l'on chercherait la figure d'un saint protecteur, l'architecte du XIe siècle a placé le buste jusqu'à mi-corps d'une statue en marbre de Julien, de proportion colossale. Cette statue est d'un très bon travail pour l'époque, exactement comme notre célèbre Julien trouvé à Paris. Seulement, des deux hommes qui étaient en cet empereur, c'est le philosophe qu'a voulu représenter le sculpteur du marbre de Lutèce, tandis que celui du marbre d'Acherontia s'est attaché au soldat. Son front est ceint de lauriers; il porte le costume militaire appelé *paludamentum*. Son menton est enfin garni de cette barbe qu'il se crut obligé de défendre dans un pamphlet contre les railleries des habitants d'Antioche. Certainement Acerenza est le seul lieu du monde où celui qui tenta de restaurer le paganisme expirant, l'apostat flétri des malé-

dictions des Pères, figure triomphalement à la façade d'une église. Le hasard se plaît souvent à de semblables ironies, et le plus curieux est que, suivant toutes les probabilités, on a mis Julien à cette place d'honneur parce qu'à l'époque où l'on a construit la cathédrale, on a cru que sa statue était celle d'un saint. Voici comment. Le patron de l'église est saint Canio, évêque de Juliana, en Afrique, dont on prétend que le corps fut apporté dans la Lucanie à l'époque où les fidèles africains fuyaient devant l'invasion musulmane. Le rapport des proportions respectives semble indiquer que le fragment d'inscription en l'honneur de Julien, qui fait, comme je viens de le dire, le seuil d'une des chapelles de la cathédrale, provient du piédestal de la statue. Or ce fragment présente uniquement les lettres VLIAN. Si, comme il est probable, les deux débris ont été extraits du sol en même temps, les clercs d'Acerenza, entre 1090 et 1100, plus préoccupés du saint Canio que de l'empereur Julien, auront complété l'inscription mutilée en *Julianensis episcopus*, et l'Apostat aurait été ainsi transformé en martyr et protecteur céleste.

Aux temps barbares et dans le premier moyen âge, nous voyons Acherontia ou Acerenza jouer

pendant quelques siècles un rôle d'une haute importance. C'était alors la ville la plus forte du pays entre la mer Tyrrhénienne et la mer Ionienne, la clef de la Lucanie et de l'entrée de la Calabre par le nord. Quand l'intrépide Totila, surgissant dans le midi de l'Italie, releva pour un moment la monarchie des Ostrogoths plus qu'à demi détruite sous les coups de Bélisaire et balança la fortune des armes byzantines, un de ses premiers soins fut de s'emparer d'Acherontia, de la mettre en état de défense et d'y installer une forte garnison. Jusqu'à la fin de la lutte, cette place resta le pivot de la défense des armées gothiques dans la région. Peu après, les Longobards en devenaient maîtres et en faisaient le siège d'un de leurs *castaldi* ou chefs de districts, dépendant du duché de Bénévent. Comme la cité ducale dont elle relevait, Acerenza resta aux mains des Longobards, même après la destruction de leur royaume par les Francs. En 787, quand Charlemagne reconnut à Grimoald, fils d'Arichis, la principauté de Bénévent, que son père avait su rendre indépendante à la chute du roi Didier, il lui imposa comme condition d'abattre les murailles d'Acerenza, de Salerne et de Conza, regardées comme

ses principales forteresses. Mais comme le grand Empereur ne se souciait pas d'engager si loin ses armées, la condition ne fut jamais exécutée.

La collection de M. Vosa renferme quelques beaux bijoux de travail longobardique, trouvés dans le voisinage immédiat d'Acerenza et pareils à ceux qui ont été découverts sur différents points du nord et du centre de l'Italie. Ils rentrent dans la donnée générale de la joaillerie des peuples germaniques établis sur le sol romain, Francs, Burgondes, Ostrogoths et Visigoths, que caractérisent l'emploi presque exclusif du grenat, vrai ou imité, serti dans l'or, et certaines formes d'ornementation d'une élégance barbare ; mais ils y constituent un type particulier, inférieur comme goût et comme travail aux œuvres des Burgondes et des Goths. On sent à les voir que les Longobards étaient de tous les envahisseurs germaniques les plus arriérés dans la barbarie à l'époque où ils franchirent les Alpes et aussi les moins aptes à s'assimiler la civilisation de leurs vaincus. Dans la même collection, ce que l'on peut appeler historiquement la seconde période longobarde dans le midi de l'Italie, est représenté par un petit trésor de pièces d'or des premiers princes indépendants

de Bénévent, et le temps des guerres gothiques, avec ses dévastations et ses terreurs, par une cachette de monnaies d'or de Justinien.

Sicon, qui assassina Grimoald II en 817 et se fit à sa place prince de Bénévent, était castaldus d'Acerenza. Un siècle et demi plus tard, quand l'ancienne principauté fondée par Arichis fut divisée en deux, celle du Bénévent et celle de Salerne, par Radelgis et Siconulfe, chacun de ces princes prit pour lui une part du territoire qui avait dépendu jusque-là d'Acerenza. Mais nous n'en voyons pas moins ensuite cette ville garder des comtes longobards, Herimann en 923, Grégoire en 932, Humbert en 1012. Ce n'est, en effet, que vers 1020 qu'Acerenza fut conquise par les Grecs, sous le catapanat du Basilios Boyoannis, dont le nom paraît avoir été la source de celui de la province de Basilicate, acquise par ses armes à son souverain. Acerenza tomba tardivement au pouvoir des Byzantins et n'y resta guère plus de vingt ans ; aussi son évêché, qui relevait de l'archevêque de Salerne, ne passa pas au rite grec et ne fut jamais rattaché à l'obédience du Patriarche de Constantinople.

Acerenza fut une des premières villes occupées

par les Normands ; dans le partage de 1053 nous la voyons attribuée au comte Asclitin. Mais cette possession fut d'abord précaire et soumise à beaucoup de vicissitudes, car nous trouvons ensuite Acerenza comptée parmi les villes qui se soumirent à payer tribut à Humfroi, après la bataille de Cività, en 1053, et les chroniqueurs enregistrent en 1061 sa prise d'assaut par Robert Guiscard. C'était dans sa campagne contre le général byzantin Abou-l-Khareg, qui, débarqué à Bari, avait occupé momentanément une partie de la Pouille et lancé ses détachements jusque dans la Basilicate, tandis que lui-même assiégeait Melfi, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, à propos de l'histoire de cette dernière ville. Cette fois, Acerenza était définitivement conquise et si bien incorporée à la monarchie normande, comme à celles qui lui succédèrent, qu'elle ne fait plus guère parler d'elle dans l'histoire. Son nom reparaît cependant sous le règne de Roger, lequel la prit en 1133 sur Tancrède, comte de Conversano, spoliateur de son seigneur légitime. C'est, paraît-il, Robert Guiscard qui avait réuni au diocèse d'Acerenza celui de Matera, lequel avait ses évêques propres au xe siècle et au commencement du xie. En 1203,

le Pape Innocent III en éleva le siège à la dignité d'archevêché, dont il fit dépendre les cinq évêchés de Venosa, Potenza, Anglona et Tursi, Tricarico, Gravina, organisation qui s'est maintenue jusqu'à nos jours.

En 1223, comme nous l'avons narré plus haut, Acerenza dans la Basilicate fut, avec Lucera dans la Capitanate et Girofalco dans la Calabre, une des trois localités où Frédéric II transporta sur le continent la majeure partie des Arabes de Sicile. La colonie musulmane d'Acerenza n'eut pas une longue existence, car, dès 1239, Frédéric lui-même fit passer la plupart des guerriers qui la composaient à Lucera, où il concentrait les cantonnements de ses Sarrasins. Pourtant, il en restait encore un certain noyau dans le commencement de 1255, puisque c'est auprès de ces musulmans à Acerenza que Jean le Maure chercha un refuge, quand la nouvelle des succès inattendus de Manfred et la mort d'Innocent IV dispersa les partisans de la cause papale et les déserteurs de celle de la maison de Souabe, qui s'étaient groupés autour du Souverain Pontife à Aversa, puis à Naples. Il espérait que ce petit groupe de Sarrasins ne ferait pas comme ceux de Lucera, qu'ils continueraient à le recon-

naître pour leur chef et qu'appuyé sur eux il obligerait Manfred à compter avec lui, à le recevoir en grâce. Mais son calcul fut déçu. Les musulmans d'Acerenza le reçurent comme un traître qu'il était. Ils s'emparèrent de sa personne et le mirent à mort. Puis, après lui avoir coupé la tête, ils l'envoyèrent au fils de Frédéric comme hommage de leur fidélité. Cette colonie arabe, alors déjà bien diminuée, réduite à fort peu de chose, disparaît ensuite absolument des annales du royaume napolitain.

La cathédrale est le seul monument d'Acerenza; mais il est intéressant. La construction en a été commencée en 1080 par l'évêque Arnaud, après qu'il eut découvert les ossements de saint Canio, déposés dans l'église antérieure qu'avait bâtie en 799 l'évêque Léon. L'incendie accidentel qui consuma la ville en 1090 n'arrêta pas les travaux; ils étaient achevés avec la fin du siècle. La cathédrale d'Acerenza est un édifice d'une simplicité grandiose et sévère, mais un peu nu, car ni les chapiteaux ni les modillons de l'extérieur ne sont égayés par des sculptures soit de feuillages, soit de figures. C'est en même temps le monument le plus normand, au sens propre du mot, de tout le

midi de l'Italie; on croirait vraiment une église des environs de Caen ou de Rouen, du temps de Guillaume le Conquérant. Le plan est pareil à celui de l'église inachevée de l'abbaye de la Trinità de Venosa, c'est-à-dire absolument français et en dehors des habitudes italiennes. Nous y retrouvons également la circulation autour du chœur et les chapelles absidales.

Extérieurement, la cathédrale était fortifiée; on s'était arrangé pour que, dans un cas de nécessité suprême, elle pût fournir aux défenseurs de la ville un réduit à l'extrémité orientale de l'enceinte. Des créneaux, dont il ne subsiste plus aujourd'hui qu'un petit nombre de vestiges, mais bien reconnaissables, couronnaient le sommet de ses murs, et des tourelles s'élevaient aux angles saillants des bras du transept. La façade présente un pignon aigu d'une grande élévation, au sommet duquel on a placé le buste de l'empereur Julien; deux tours carrées, formant clochers, l'accompagnaient des deux côtés. Elles ont été renversées par des tremblements de terre, car le pays est fort sujet à ce genre de fléau. L'une, celle de l'ouest, n'a jamais été rebâtie; il n'en subsiste que la base. L'autre a été réédifiée dans le style de la Renais-

sance, en 1555, par le cardinal Michelangelo Saracero, archevêque d'Acerenza. L'architecte en fut maître Pietro, natif de la ville voisine de Muro. La rose de la façade a été refaite vers la même époque. Le portail, au contraire, formant porche en saillie et richement sculpté, est toujours celui du XIIe siècle. Ses deux colonnes de marbre de couleur, empruntées aux ruines de quelque édifice antique, reposent à leur base sur deux groupes d'une incroyable obscénité, l'un d'un grand singe et d'une femme, l'autre d'un homme et d'une guenon. Le regretté A. de Longpérier a fait remarquer que, grâce à leurs relations avec les Arabes, les artistes de l'Italie normande connaissaient assez bien les éléphants, animaux qui servent de supports au siège de marbre de l'archevêque Ursone dans la cathédrale de Canosa. Les groupes du portail de la cathédrale d'Acerenza montrent qu'ils avaient aussi par la même voie des notions sur les grands singes de l'archipel Indien, lesquels jouent un rôle dans les aventures de Sindbad le marin. Ces groupes ont du reste, dans les derniers temps, donné lieu à un petit conflit. En prenant possession de la cathédrale, l'archevêque actuel les avait fait enlever par pudeur ; le chapitre, par amour de l'archéologie,

s'est uni à la municipalité pour en imposer la remise en place.

A l'intérieur, l'aspect a été fort dénaturé par l'exécution de voûtes de maçonnerie, que l'on a substituées, il y a une quarantaine d'années, à la charpente apparente de la couverture. L'idée n'était pas plus heureuse au point de vue de la beauté que de la solidité de l'édifice. Les voûtes ont été lézardées dans tous les sens par le tremblement de terre de 1857; elles menacent ruine, et on est obligé maintenant de les reprendre en sous-œuvre. Ce qu'on aurait de mieux à faire serait de les démolir pour remettre l'église dans son état primitif. Le chœur est élevé d'environ deux mètres au-dessus du pavé du reste de l'édifice et même du bas-côté qui l'entoure. Par-dessous règne une crypte qu'ont fait refaire et décorer en 1523 Giacomo Alfonso Ferrillo, comte de Muro, et sa femme Marie de Baux. C'est une œuvre exquise comme architecture et comme sculpture. Les ornements en *grotteschi* couvrant les voûtes et les pilastres, les chapiteaux des colonnes et surtout le beau bas-relief de bronze placé au-dessus de l'autel, ont la grâce pleine de morbidesse, la suavité charmante et la souple élégance des œuvres de Giovanni da Nola. Enfin,

chose infiniment rare dans les provinces de l'extrême midi de la péninsule, la cathédrale d'Acerenza possède deux bons tableaux sur les autels majeurs des deux transepts. L'un, celui du transept de droite, m'a paru de Polydore de Caravage ; l'autre est de quelque peintre napolitain que je n'ai pas su déterminer, lequel procédait de l'école de Raphaël, mais par l'intermédiaire de Jules Romain, dont il a imité la dureté de dessin et le coloris briqueté dans les chairs.

On voit par ces brèves indications quel degré d'intérêt présente la cathédrale d'Acerenza. Elle mériterait d'être soigneusement relevée par un architecte, car elle est un des monuments les plus précieux pour la chronologie de l'art dans les domaines des princes normands. Schulz, dans ses remarquables études sur les édifices du moyen âge dans l'Italie méridionale, s'est complètement mépris sur la date des rares églises d'un roman tout français telles que celle-ci. Il pense qu'elles appartiennent à une époque avancée déjà dans l'existence de la monarchie fondée par les fils de Tancrède de Hauteville. C'est le contraire qui est vrai. Les monuments de ce type sont en réalité du premier demi-siècle de l'établissement des Nor-

mands. Il n'existe aucune raison de contester les dates traditionnelles du commencement des travaux des deux plus importantes de ces églises: 1065 pour celle de Venosa, 1080 pour celle d'Acerenza. En France on n'hésiterait pas à les leur attribuer. Je dirai plus, ce n'est qu'en les acceptant pour exactes que l'on peut arriver à une reconstruction satisfaisante de l'histoire de l'architecture aux XIe et XIIe siècles dans les Pouilles et la Basilicate. Lorsque les Normands se rendirent maîtres du pays, ils y trouvèrent déjà florissant un système architectural qui s'était formé avant eux sous la domination grecque, un style procédant à la fois du byzantin et de l'arabe et en combinant les éléments, dont la cathédrale de Canosa et celle de Siponto peuvent être tenus pour les types les plus caractéristiques et les plus achevés. Ce style, pendant toute la seconde moitié du XIe siècle, fut encore employé sans modifications dans une partie de leurs édifices, dans ceux pour lesquels ils s'adressèrent aux maîtres constructeurs indigènes. Il semble même que, dans les domaines de Bohémond, il se soit conservé plus tard qu'ailleurs, jusque vers 1115, comme si une influence syrienne l'y avait entretenu et renouvelé ; Antioche et

Tarente, soumises au même prince, se seraient ainsi donné la main sur le terrain de l'art. Mais, à côté de ce style byzantino-arabe, la venue des nouveaux dominateurs en avait introduit un autre, le roman de notre pays. Robert Guiscard, dont il faut faire intervenir ici l'influence personnelle puisque la Trinità de Venosa était son œuvre, Robert Guiscard voulait avoir dans ses nouveaux États des églises pareilles à celles que, tout jeune, il avait admirées et vu construire dans sa Normandie. Il faisait donc venir de là-bas des architectes comme ceux qui ont travaillé à Venosa et à Acerenza, et ceux-ci transportaient sur le sol italien toutes leurs traditions d'école. La coexistence des deux styles rivaux est ainsi le fait qui se produisit le premier, au lendemain de la conquête, et c'est seulement alors qu'on peut l'admettre, l'expliquer historiquement. Plus tard, au contraire, dans le XIIe siècle, il se produisit une fusion de ces deux systèmes ; les maîtres étrangers eurent des élèves indigènes ; les données des écoles, d'abord en antagonisme, se combinèrent en une harmonieuse synthèse. C'est ainsi qu'on vit naître et régner, de 1100 à 1200, dans les provinces gouvernées par les descendants de la maison de Hauteville, un

style d'architecture original et nouveau, le véritable style italo-normand, où les influences normande et bourguignonne se marient avec les traditions byzantines, et quelques emprunts faits au roman de la Toscane, où la décoration des églises est en grande partie puisée de l'autre côté des Alpes, mais où leurs plans sont franchement italiens, n'admettant, par exemple, jamais cette circulation autour du chœur que nous venons d'observer encore une fois à Acerenza.

PIETRAGALLA

Lorsque, des remparts d'Acerenza, on regarde du côté du sud-ouest, on voit un peu en avant du sommet de l'échine de montagnes qui sépare de Potenza et de la vallée du Basiento, presque à la crête de ces montagnes, le bourg de Pietragalla, gros village encore plutôt que bourg malgré ses 4,000 habitants, car ceux-ci ne sont guère que des paysans. On croirait presque qu'on va le toucher de la main et on s'imagine qu'il suffira de bien peu de temps pour y arriver. Mais comme il faut descendre du pic d'Acerenza dans le fond de la vallée du Bradano, puis remonter jusqu'à la même hauteur par une interminable côte, on y met au moins deux heures et demie.

Rien de plus pauvre ni de plus sauvage que

Pietragalla. Je n'ai pas pu y trouver à prendre une tasse de café autre que ce qu'on décorait du nom de *caffè di paese*, décoction amère de glands de chêne grillés. Jusqu'au xve siècle, ce n'était qu'un hameau dépendant de Casalaspro, fief assez important du comté de Muro sous les Angevins, qui avait fini par être érigé en duché à l'époque où les Aragonais multiplièrent si incroyablement les titres de ducs et de princes dans le royaume de Naples. Il y a encore aujourd'hui un duc de Casalaspro, qui est en même temps baron de Pietragalla ; mais depuis longtemps Casalaspro n'existe plus. Un tremblement de terre l'ayant renversé en 1456, la plupart des habitants se retirèrent à Pietragalla ; un autre tremblement de terre, celui qui dévasta toutes les localités de la Basilicate le 8 septembre 1694, acheva de faire abandonner Casalaspro et renversa les quatre tours qui restaient debout du château. A l'endroit qu'occupait jadis cette seigneurie, dont le principal éclat fut au xive siècle, on ne rencontre plus que des décombres informes.

Le misérable bourg de Pietragalla ne mériterait pas une mention s'il n'avait pas eu, il y a vingt et un ans maintenant, sa page d'histoire. C'est là que se passa l'épisode le plus considérable de ce bri-

gandage politique des premières années de l'établissement du régime de l'unité italienne dans le royaume napolitain, dont le souvenir est toujours si vivant dans le pays. Partout où je passe on me raconte les histoires tournant en légende de cette époque terrible où l'on ne pouvait plus aller sans danger d'une localité à l'autre; à l'accent avec lequel on me dépeint les cruautés des chefs de bandes, on sent quelles terreurs et quelles colères leurs noms seuls suffisent encore à réveiller. Mon compagnon de voyage, M. Michele La Cava, qui avait alors vingt et un ans, a vu rapporter un soir le corps sanglant de son père, signalé comme libéral et patriote, et comme tel assassiné par la bande de Crocco, tandis qu'il allait visiter une de ses propriétés.

Je le répète, c'est Pietragalla qui vit l'épisode décisif de cette sorte de chouannerie. C'est devant cette bicoque que vint échouer définitivement Borgès et avec lui tout espoir de soulever contre la révolution nationale une Vendée napolitaine, ou plutôt — car ce nom de Vendée est trop noble et trop pur pour qu'on puisse l'appliquer aux hordes qui avaient servi la cause royale en 1799 — quelque chose de semblable à l'armée de la Sainte-

Foi que le cardinal Ruffo conduisit victorieusement du fond de la Calabre jusqu'à Naples en marquant son passage par un fleuve de sang.

On était dans l'automne de 1861 ; il y avait un an seulement que Garibaldi était entré à Naples, six mois que François II avait dû quitter Gaëte après cette défense qui avait fait à la monarchie des Bourbons des funérailles dignes de ses ancêtres français. Le pays était encore dans un état de profonde confusion ; tous les éléments de désordre que déchaîne inévitablement une révolution s'y donnaient carrière. Les rouages de l'ancienne machine gouvernementale étaient détruits, ceux de la nouvelle commençaient à peine à s'organiser. Bien qu'il se fût affaissé d'une manière irrémédiable sous le poids de ses propres fautes et de la corruption de ses agents, quoique l'immense majorité du pays l'eût irrévocablement condamné, le régime déchu de la veille conservait encore des partisans actifs, qui cherchaient à le restaurer par tous les moyens. Au milieu du désordre général, en profitant de la désorganisation passagère des éléments de répression, le brigandage avait pris un développement effrayant dans les provinces où il était depuis longtemps à l'état endémique.

La dispersion de l'ancienne armée royale, qui dans les Calabres et la Basilicate avait fondu sans combattre, avait fourni de nombreuses recrues aux bandes des malfaiteurs. Bientôt certains chefs qui antérieurement avaient déjà fait leurs preuves dans le brigandage, comme Chiavone sur la frontière des États Pontificaux, Mittica dans l'Aspromonte, les frères La Gala dans la Sila, Crocco dans le Vulture, d'autres dans les Abruzzes, avaient vu se grouper autour d'eux de vraies petites armées et terrifiaient le pays; ils étaient devenus des personnages importants, dont le nom remplissait les journaux et occupait la politique européenne.

Le métier était bon. Suivant l'exemple mémorable et classique que Frà Diavolo et Mammone, devenus colonels de l'armée royale par la grâce du cardinal Ruffo, avaient légué à leurs successeurs, tous se masquaient en fidèles du roi détrôné. Jamais, dans le royaume de Naples, on n'a vu le brigandage arborer une bannière politique autre que celle de la réaction, contre la République en 1799, contre Joseph Bonaparte et Murat de 1806 à 1814, contre la royauté constitutionnelle de la maison de Savoie après 1860. Mais pour quiconque connaît les conditions du pays, il est facile de

comprendre comment, du moment qu'on se faisait brigand, l'avantage professionnel était de se déclarer bourbonien, et non pas libéral. Dans les provinces tous les gens éclairés, la noblesse en général, c'est-à-dire la majorité des propriétaires, des gens riches, appartenaient au parti libéral, avaient embrassé avec ardeur la cause de l'unité italienne. C'étaient ceux dont les fermes étaient bonnes à piller, les personnes à entraîner dans les montagnes pour ne les relâcher que contre une grosse rançon. Ce n'est pas à dire que, lorsque les bandits mettaient la main sur un homme connu par sa fortune et qui ne se mêlait pas de politique, ils se fissent faute de l'enlever, de lui couper le nez ou les oreilles pour stimuler le zèle de sa famille quand la rançon se faisait trop attendre, enfin de l'égorger, si elle ne venait pas. Tout en ayant ainsi les bénéfices du métier, les brigands touchaient, à titre d'insurgés, les subsides des comités légitimistes de l'étranger, qui persistaient à les regarder comme des chevaliers du droit calomniés par la presse piémontaise.

Ces comités étaient de bonne foi; on l'était aussi dans l'entourage de François II retiré à Rome, quand on croyait aux protestations de fidélité des

chefs de bandes, et on comptait sur une prompte restauration due à leur vaillance. Cependant on commençait à trouver que cette restauration tardait plus qu'on n'avait cru, que les bandes n'arrivaient à aucun résultat qui en valût la peine. On jugea indispensable de grouper leurs efforts ; on crut le moment venu de frapper un grand coup. Les intrigants affluaient au Palais Farnèse, affirmant que la population de l'ancien royaume napolitain tout entière frémissait sous le joug étranger, et qu'indubitablement la levée de la première conscription ordonnée par le gouvernement de Turin donnerait le signal d'une insurrection générale. Mais il fallait quelqu'un pour prendre en main le commandement de cette insurrection, quelqu'un dont le royalisme fût assez sûr, la bravoure et la capacité militaire à la hauteur de la tâche. François II ne trouva point cet homme parmi les anciens officiers de son armée ; il le chercha dans José Borgès.

C'était un Catalan qui avait été l'un des plus brillants chefs du carlisme espagnol. Ame ardente et pleine de foi, caractère chevaleresque, il avait dévoué sa vie à la cause de la légitimité. Nul n'était plus brave sur le champ de bataille, plus hardi

dans ses entreprises et ne connaissait mieux les conditions de la guerre de partisans. Nul surtout, chose rare parmi les *cabecillas,* n'était plus loyal et plus désintéressé ; nul n'avait les mains plus pures. Jamais, dans un genre de guerre où le pillage est si facile, il n'avait cherché à tirer parti des aubaines de la maraude. Exilé de son pays, il vivait pauvre et dans la retraite. C'est là que vinrent le chercher les envoyés du roi de Naples. Un roi détrôné, parent de celui dont il avait porté la cocarde, réclamait ses services. Il n'hésita pas un instant à répondre à cet appel et, sans rien demander de plus, il partit. Le 14 septembre 1861, Borgès, ayant pour lieutenant un Français, Auguste Langlois, ancien capitaine aux zouaves pontificaux, débarquait à Brancaleone, près de Reggio, suivi de cent Espagnols, vétérans du carlisme.

Il venait faire en soldat une guerre loyale et régulière, résolu à ne pactiser avec aucune pratique honteuse, avec aucun excès qui pût entacher l'honneur de son drapeau. C'est ce qu'il annonçait dans la proclamation qu'il lançait en débarquant pour appeler les populations aux armes et dans une lettre d'un ton singulièrement chevaleresque

qu'il adressait en même temps aux commandants des troupes italiennes, comme le cartel d'un paladin de l'école des Amadis. Il traversa plusieurs bourgs sans que personne répondît à son cri d'insurrection, vînt se joindre à sa petite troupe. Le pays ne montrait aucune disposition à cette révolte universelle qu'on lui avait promise. Il dut en toute hâte se jeter dans l'Aspromonte, où l'attendait la bande de Mittica. Dès la première entrevue, Borgès comprit à qui il avait affaire. Quant à Mittica, cet étranger qui venait lui parler d'honneur et de dévoûment, qui prétendait lui commander, ordonnait de se battre et défendait de voler, lui parut suspect ou tout au moins gênant. Il le mit en état d'arrestation et le fit désarmer avec ses compagnons. Le rusé Calabrais faisait d'eux des otages bons à tenir en réserve pour quelque négociation future, où il pourrait, en les livrant aux Italiens, s'assurer d'être reçu à composition si la chance tournait trop mal pour lui.

Les événements déjouèrent son calcul. Quelques jours après, une colonne de plusieurs bataillons de *bersaglieri* attaquait à l'improviste les brigands de l'Aspromonte. Comme les choses devenaient sérieuses, les fusils furent rendus aux Espagnols.

Après un engagement très vif, mais court, les bandits se dispersèrent; Mittica lui-même se rendit prisonnier. Borgès avec ses compagnons, imposant aux ennemis par leur fière contenance, opérèrent leur retraite en bon ordre, suivis de quelques individus de la bande qui montraient plus de cœur que les autres. Ils se mirent en marche vers le nord en suivant les parties les plus inaccessibles des montagnes. Le 9 octobre, ils tentaient de surprendre Catanzaro, mais ils y étaient si vigoureusement reçus que tous se débandaient. Borgès lui-même, abandonné, dut prendre la fuite avec sept compagnons seulement et se jeta dans les forêts de la Sila. Pendant plus d'un mois, on y perdit sa trace et l'on n'entendit plus parler de lui.

A ce moment, le massif de la Sila était tout entier au pouvoir de Cipriano La Gala, qui disposait de plusieurs milliers d'hommes, cantonnés dans les bois immenses de la haute montagne. Il adressait au général commandant à Cosenza et au préfet des lettres où il les traitait d'égal à égal. Évidemment, en choisissant la Calabre pour lieu de débarquement, Borgès avait compté trouver dans les forces de La Gala une division tout organisée de sa future armée. Mais le roi de la Sila ne

se soucia pas de se soumettre à l'autorité régulière du chef qu'on avait voulu lui donner. De son côté, Borgès recula devant l'idée d'une association avec cet homme couvert de crimes, dont le procès, deux ans plus tard, a révélé tant d'atrocités révoltantes, de vols qu'aucune passion politique ne pouvait excuser. Il erra donc au travers des forêts, menacé de tous côtés des plus grands dangers, obligé de se cacher des prétendus insurgés autant que des lieutenants du général La Marmora.

Cependant il lui fallait tenter quelque chose. Les renseignements qu'on lui fournit sur Donatello Crocco, qui avait rassemblé une troupe assez nombreuse dans les bois du Vulture, lui firent espérer de trouver dans ce chef, sinon un pillard moins avide du bien d'autrui que les autres, du moins un homme plus brave, qui se prêterait à des opérations militaires. Borgès résolut donc de le rejoindre pour entreprendre une campagne dans la Basilicate. Le choix seul de cette province montre à quel point on l'avait mal renseigné sur le pays. Il n'en était pas une où il dût rencontrer plus de difficultés pour ses projets. Depuis plus d'un demi-siècle, la Basilicate se distinguait par l'ardeur de libéralisme de la population de ses villes. Dans

aucune autre le cardinal Ruffo n'avait trouvé une plus opiniâtre résistance ni Murat plus de dévoûment. L'année précédente encore, toutes les villes de la province s'étaient soulevées et avaient chassé les troupes royales à la seule nouvelle du débarquement de Garibaldi à Melito, et c'est cette diversion inattendue sur les derrières de l'armée opposée en Calabre au dictateur révolutionnaire qui avait désorganisé tous les plans de résistance des généraux de François II. Une entreprise bourbonienne était donc sûre d'échouer en Basilicate, encore plus que partout ailleurs.

Borgès, toujours en se cachant, avait gagné le Lagonegrese, puis les montagnes boisées des environs de Saponara. De là il s'était mis en rapport avec Crocco et l'avait appelé à lui. Le 3 novembre, les bandes descendues du Vulture, après avoir été rejointes par le général sous les ordres duquel elles allaient se placer, occupaient le bourg de Trivigno, dont la position inexpugnable commande la vallée du Basiento. Les troupes italiennes étaient peu nombreuses dans la province ; elles demandèrent des renforts à Naples, et, en attendant, ne se sentirent pas en mesure d'aller déloger de leurs cantonnements les forces commandées par Borgès.

Celui-ci resta près de quinze jours à Trivigno sans être inquiété, s'occupant à organiser sa petite armée, qui s'accroissait à vue d'œil. Il avait, en effet, dû reconnaître que la cause du monarque légitime était, au fond, parfaitement indifférente à ceux qui prétendaient avoir pris les armes pour elle, que l'appât du butin les faisait seul agir et que ce n'était que par cet appât qu'il pourrait recruter des soldats. Surmontant donc les répugnances de son honneur, il avait promis à ceux qui voudraient le suivre le pillage des villes dont ils s'empareraient de vive force. A dater de ce jour, les recrues commencèrent à lui arriver et les bandes qui avaient répondu à son appel montrèrent plus d'ardeur, plus de disposition à la lutte.

Bientôt on s'enhardit à exécuter quelques pointes autour de Trivigno. Un détachement de *bersaglieri*, surpris en marche, fut détruit. Ce petit succès donna confiance, et Borgès crut le moment venu d'entamer des opérations sérieuses. Le 16 novembre, il emportait le bourg de Vaglio, dans le voisinage de Potenza. Conformément à sa promesse ce bourg fut mis à sac, et de tels excès y furent commis que le lendemain l'évêque de Potenza, qui pourtant sympathisait de cœur avec

la cause bourbonienne, publia un mandement pour déclarer à ses diocésains que la conscience ne permettait pas à un chrétien de s'associer à des crimes de ce genre. Le 18, Borgès, évitant Potenza bien gardée, conduisait les mêmes bandes devant Pietragalla, d'où il espérait, par la forêt de Banzi, donner la main à celles de la Pouille et de la Capitanate.

Pas un soldat ne se trouvait dans le canton. La garnison la plus voisine était celle de Potenza, trop insuffisante pour oser s'aventurer hors de la ville. Les habitants de Pietragalla n'avaient donc aucun espoir d'être efficacement secourus ; ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes et peut-être sur les gardes nationales voisines. Plus de deux mille hommes les cernaient. Ils ne prirent pas moins la résolution de résister jusqu'à l'écrasement plutôt que d'accueillir les brigands. Les rues du bourg furent barricadées à la hâte, les maisons crénelées, et l'on répondit par des coups de fusil aux sommations du cabecilla venu d'Espagne. La lutte se prolongea plusieurs heures malgré la disproportion des deux partis. Somme toute, en dépit des efforts de Borgès, l'attaque était molle ; on ne parvenait pas à empêcher les assaillants, aussitôt

qu'une maison était prise, de se mettre à la piller au lieu de continuer à combattre. La défense, au contraire, était d'une rare énergie. Les gens de Pietragalla disputaient aux brigands maison après maison, avec un tel acharnement qu'ils leur tuèrent ou blessèrent plus de cent hommes. Mais leurs munitions commençaient à s'épuiser ; ils avaient, de leur côté, bien des morts et des blessés. Déjà la moitié du bourg avait été conquise, pillée et livrée aux flammes. Ses défenseurs allaient succomber sous le nombre, quand tout à coup ils entendirent des sonneries de clairon dans la campagne. A ce bruit ils virent leurs assaillants hésiter, se troubler, puis bientôt se disperser dans toutes les directions comme une volée d'oiseaux pillards, sans attendre l'intervention de la troupe qui s'annonçait par ces fanfares.

Cette troupe n'avait pourtant rien de formidable. La population d'Acerenza, du haut de sa montagne, avait pu suivre avec une poignante émotion les péripéties de l'attaque de Pietragalla. La garde nationale s'était rassemblée. Elle ne disposait que d'une centaine d'hommes pour tenter une expédition au secours de ses voisins. Une aussi petite poignée de combattants, en se risquant contre des

bandes vingt fois plus nombreuses, n'avait guère d'autre chance que de se faire écraser inutilement. Mais c'étaient des gens de cœur, et coûte que coûte ils avaient résolu de faire leur devoir. Au moment du départ une idée lumineuse traversa l'esprit de leur capitaine. On n'avait que bien peu d'hommes à mettre en ligne; mais par un heureux hasard il se trouvait à la mairie six vieux clairons. L'officier les fit prendre et chercha des hommes qui sussent en sonner tant bien que mal. Arrivé au fond de la vallée, après avoir descendu en se dissimulant dans les vignes, il divisa sa petite troupe en deux détachements auxquels il fit prendre des chemins creux qui pussent cacher leur nombre véritable. Et il ordonna, pendant toute l'ascension de la montagne, de faire aller les trompettes à pleins poumons en faisant le plus de tapage possible. Cette ruse de Peau-Rouge était bien naïve; pourtant elle réussit. Les brigands, au milieu de leur assaut, entendirent derrière eux, dans deux directions, des clairons qui semblaient annoncer l'arrivée de plusieurs compagnies d'infanterie. Ils furent pris de panique. Au lieu de s'exposer en continuant la lutte, ils ne pensèrent plus qu'à mettre en sûreté ce qu'ils avaient déjà

pillé, et d'un commun élan ils s'enfuirent à toutes jambes avec leur butin vers les bois de Monticchio et de Lagopesole. Borgès essaya vainement de les ramener au combat; désespéré, la mort dans l'âme, il fut entraîné dans le torrent de leur fuite, dont Crocco en personne avait donné le signal. C'est ainsi que la garde nationale d'Acerenza délivra ses voisins de Pietragalla sans avoir eu à brûler une amorce. Depuis le siège de Jéricho, de biblique mémoire, jamais sonneries de trompettes n'avaient produit à la guerre un effet aussi merveilleux.

Les jours suivants des troupes arrivèrent de Naples et se joignirent aux gardes nationales de la contrée. On cerna les bois où s'étaient réfugiées les bandes, réduites désormais à cinq ou six cents hommes, et on se prépara à les fouiller minutieusement. Cependant la discorde était complète entre ceux qui avaient conduit l'entreprise. Crocco et les autres chefs de bandes reprochaient à Borgès de les avoir menés à leur perte. Le vaillant Espagnol les traitait de voleurs et de couards ; il désespérait d'une cause qui ne trouvait que de pareils défenseurs. Pourtant, dans la situation sans issue où l'on se voyait, il parvint à les entraîner à une suprême tentative sur Pescopagano. Elle eut lieu

le 28 novembre et fut encore plus désastreuse que celle de Pietragalla. Il n'y eut même pas à proprement parler de combat; dès les premiers coups de fusil la déroute des brigands fut complète; ils coururent au plus vite se cacher de nouveau dans les bois.

Le soir même une idée infernale surgit dans l'esprit de Donatello Crocco. Puisque tout espoir de succès était perdu, puisqu'il n'y avait plus moyen de piller les libéraux de la Basilicate, avant de chercher à regagner en se coulant sous bois ses repaires du Vulture, il y avait du moins un bon coup à faire en dévalisant les étrangers que le roi avait envoyés pour les commander. Borgès et ses compagnons était porteurs de sommes assez fortes en or, dont on les avait munis en les faisant partir pour subvenir aux premières dépenses de l'expédition. Ils les avaient ménagées autant qu'ils avaient pu, et les bandits dont ils avaient dû faire leurs soldats savaient qu'une bonne part en restait intacte. Brisés de fatigue, les quelques aventuriers carlistes dormaient. On se jeta sur eux pendant leur sommeil, on les dépouilla de leur argent, de leurs effets et de leurs armes, et on les chassa devant soi sans ressources dans un pays dont ils parlaient

à peine la langue et où ils étaient partout traqués. Crocco espérait qu'en se mettant à leur poursuite les troupes le laisseraient plus facilement échapper.

Borgès n'eut plus dès lors qu'une seule pensée, gagner Rome et s'y présenter devant François II; une fois là dire enfin toute la vérité à ce roi dont il n'avait pu servir efficacement la cause d'une autre manière, lui montrer à quel point on le trompait, et le détourner d'envoyer après lui d'autres braves gens chercher la mort dans une entreprise impossible. Avec trois compagnons fidèles, déguisés en paysans, il se mit en route vers les montagnes des Abruzzes, par où il espérait gagner plus facilement la frontière pontificale. On marchait de nuit, autant que possible par les forêts ou la crête de l'Apennin, dormant en plein champ, évitant les lieux habités, excepté quand la faim contraignait à se présenter à quelque *masseria* isolée pour s'y procurer du pain, dépistant les patrouilles qui parcouraient le pays. Ce que Borgès déploya d'habileté de sauvage, de hardiesse, de ruse et de fertilité d'inventions dans cette longue et périlleuse fuite est quelque chose d'inouï. Il croyait enfin toucher au but, le lendemain il allait franchir la frontière et se trouver à l'abri des pour-

suites, quand il fut arrêté dans les environs de Carsoli. Prisonnier, il se nomma fièrement. On le conduisit à Tagliacozzo, où on le fusilla le 15 décembre. Sa contenance devant la mort fut intrépide et sans forfanterie; il mourut comme il avait vécu, en soldat convaincu d'une idée.

On avait trouvé sur lui divers papiers importants, entre autres le mémoire, écrit dans les étapes de sa dernière odyssée, qu'il voulait remettre à François II en arrivant à Rome. Le gouvernement italien le fit aussitôt publier, et l'effet en fut très grand en Europe. Rien ne contribua plus à éclairer l'opinion sur le véritable caractère du brigandage napolitain. Je viens de le relire et je ne connais rien d'une éloquence plus navrante dans sa simplicité que ce cri suprême d'un honnête homme abusé, qui s'est dévoué à commander des Vendéens et n'a trouvé à la place que du gibier de galères, et qui, pour laver son honneur jusque-là sans tache, repousse toute solidarité avec les bandits auxquels on l'a momentanément associé. Il dit à son roi la vérité du ton grave et triste d'un homme qui n'est pas sûr de le détromper, qui s'attend au contraire à être méconnu, mais qui fait son devoir et décharge sa conscience.

L'exécution de Borgès reste une tache sanglante pour le gouvernement italien. Celui-ci a eu beau invoquer la nécessité de faire un exemple, le vaillant capitaine d'aventure espagnol n'était pas un brigand ; il avait loyalement combattu en soldat et il devait être traité en prisonnier de guerre. C'était un de ces adversaires qu'on s'honore en respectant, et il y avait une suprême injustice à confondre ce champion de la légitimité mourante avec les malfaiteurs dont il fallait à tout prix réprimer les crimes. Sa mort ne servait de rien à l'Italie ; sa vie épargnée eût eu du prix pour elle. Au lieu de le tuer, il fallait le renvoyer à l'étranger pour y raconter ses déceptions et ses misères. Mais pour lui, le sort qu'on lui a fait était ce qui valait le mieux. Vivant après la déconvenue de son expédition, il n'eût été qu'un aventurier battu et sans prestige ; on lui a donné l'auréole de ceux qui meurent martyrs de leur foi.

Je me suis arrêté quelque temps sur ces souvenirs oubliés maintenant en dehors du pays, bien qu'ils aient, il y a vingt ans, passionné toute l'Europe, et spécialement notre pays, où l'on prenait parti suivant ses opinions, avec une ardeur dont il me souvient encore, pour ou contre le brigan-

dage napolitain. Mais en présence des lieux qui en furent témoins, toutes les réminiscences de ces événements sont revenues à mon esprit avec une singulière vivacité. Elles m'ont pour ainsi dire absorbé pendant les quatre heures que j'ai mises à parcourir, en partie de nuit et sans plus pouvoir observer le paysage, la route de Pietragalla à Potenza.

POTENZA

Cette ville est un chef-lieu de province, qui compte 19,000 habitants. Elle est située à 1,200 mètres d'altitude, sur le sommet d'un mamelon haut et escarpé, que dominent à peu de distance de tous les côtés des montagnes plus élevées. Au sud, là où la ville surplombe la vallée supérieure du Basiento, dans le fond de laquelle est située la station du chemin de fer, la vue est pittoresque et frappante, mais d'un caractère triste et sauvage. Le fleuve, qui se jette dans la mer à Métaponte, est ici tout près de sa source; car il sort du mont Arioso, quelques kilomètres seulement au-dessus de Potenza. Ce mont Arioso, situé au sud de la ville, appartient au massif des Monti della Maddalena, le groupe culminant de l'Apen-

nin Lucanien ; il reste couronné de neiges jusqu'au milieu du mois de mai.

La ville n'a rien de monumental. On n'y rencontre pas un seul édifice qui frappe l'attention. Devant la préfecture, il y a une place d'une certaine étendue, mais la principale artère est une longue rue tortueuse où deux voitures auraient peine à passer de front. Les maisons qui la bordent, toutes blanchies à la chaux, sont peu élevées, avec leur façade garnie de balcons ventrus à l'espagnôle en fer forgé, dont quelques-uns sont de remarquables échantillons de l'art du serrurier au XVIIe siècle. Cette rue est le forum de Potenza. Toute la journée on la voit remplie de groupes qui stationnent, laissant aller leur vie à la flânerie ou bien causant de leurs affaires et discutant avec animation la politique du jour. A la curiosité qu'un étranger éveille en y passant, il est facile de voir qu'il n'en vient guère en ces lieux.

Pour un voyageur qui arriverait de Naples, il est évident que Potenza paraîtrait un trou de province, arriéré, vulgaire et mort. Pour celui qui vient de passer plusieurs jours à parcourir les petites localités de la Basilicate et ses campagnes désertes, l'impression est toute différente. Il lui

semble retrouver la vie et la civilisation. A revoir l'éclairage au gaz, un grand théâtre, des cafés brillants de lumières, des magasins assez bien approvisionnés, et dont cinq ou six ont des devantures à la moderne, entre autres celui d'une modiste française, il croit rentrer dans une autre partie du monde que celle d'où il sort. Pour ma part, dussé-je passer pour dominé par des préoccupations bien matérielles, le plus vif souvenir que m'ait laissé cette ville a été celui de la satisfaction d'y rencontrer une véritable auberge avec de bons lits et des chambres propres, et surtout une *trattoria* tenue par un Milanais, où l'on vous sert la fine cuisine du nord de l'Italie.

Je ne voudrais pas me donner l'air d'un gourmand en m'appesantissant sur « les choses de gueule », comme disaient nos pères. Pourtant, la question de nourriture, dans certaines conditions de voyage, finit par devenir une préoccupation qui s'impose, et elle tient sa place importante dans les mœurs d'un pays. Celui qui est délicat sur ce chapitre ne doit pas s'aventurer dans les provinces de l'extrémité méridionale de l'Italie, en Basilicate ou en Calabre; il aurait trop à en souffrir. Jamais, pour ainsi dire, en dehors de quelques villes d'une

certaine importance, on n'y trouve de viande de boucherie, et quand par hasard on en rencontre, elle est immangeable. En fait de nourriture animale, on est condamné au poulet à perpétuité. Et quels poulets! D'affreux oiseaux à l'aspect misérable et souffreteux, juchés sur de grandes pattes jaunes, auxquels jamais on n'a donné une seule poignée de grains et qui cherchent leur vie comme ils peuvent parmi les ordures. Qu'on juge après cela de leur maigreur, sans compter la vermine qui les dévore à tel point que souvent leurs plumes se recroquevillent, comme s'ils étaient atteints d'une maladie de la peau. En général, on ne les tue qu'au moment de les faire cuire, de telle façon que leur chair est aussi coriace qu'ils sont maigres. Quant aux manières de les accommoder, elles feraient dresser les cheveux sur la tête à un gastronome. Voici par exemple une des plus usitées dans la Basilicate. La bête une fois saignée, on la vide et on la dépèce; puis on prend sa ventraille, on la hache avec des ognons et des tomates et on fait frire le tout dans la poêle, où on met ensuite à sauter les membres du poulet.

C'est pis encore quand on veut vous bien recevoir et vous offrir une chère raffinée. Il faut que

les gens de ces pays aient le palais et l'estomac autrement faits que les nôtres. Ils se délectent à des combinaisons de goûts que des Allemands ne réprouveraient peut-être pas, mais qui nous paraissent aussi barbares que répugnantes. Au point de vue de l'archéologie, cette cuisine est fort curieuse. C'est celle que cultivaient les anciens. Les recettes d'Apicius, si on les appliquait, donneraient exactement ce genre de produits, ces associations de saveurs qui, pour nous, hurlent de se trouver ensemble. Un certain soir, dans une maison où j'avais reçu la plus gracieuse hospitalité, où l'on s'empressait à me faire fête, je vois sur la table un magnifique gâteau dont la surface était couverte d'une glaçure de sucre sur laquelle, en l'honneur de l'hôte étranger, on avait dessiné, en nonpareille de couleurs variées, son chiffre entre un drapeau français et un drapeau italien. J'en prends un morceau, mais à peine y ai-je porté la dent je recule, et il me faut un effort héroïque de politesse pour en manger deux ou trois bouchées sans trop de grimaces. C'était un pâté de jambon, d'œufs durs, d'amandes, de cornichons au vinaigre et de fruits confits, le tout assaisonné au sucre et au fromage fort. Je pourrais énumérer ainsi, pour

l'instruction des ménagères, un certain nombre de recettes de même caractère, à inscrire également dans le Livre de la cuisine qu'il ne faut pas faire. J'y donnerais une place d'honneur au lièvre à la mousse de chocolat avec des petits dés de jambon et des amandes de pin pignon, à la soupe où l'on met dans le bouillon des biscuits sucrés, enfin à la sauce faite de vinaigre, de moutarde, de sucre, de menthe et de baume pour accompagner le poulet rôti. Quand on vient de passer plusieurs journées au régime exclusif de cette cuisine trop pleine de couleur locale, on éprouve un véritable soulagement à trouver celle de la *trattoria* de Potenza.

En circulant dans les rues de cette ville, on ne peut manquer de remarquer le nombre des mutilés. C'est le résultat du tremblement de terre du 16 décembre 1857, le plus récent et le plus effroyable que l'on ait vu depuis plusieurs siècles dans cette province où le fléau revient presque périodiquement. Dans la seule ville de Potenza, les chirurgiens durent à la suite du désastre opérer quatre mille amputations, plus qu'on n'en fait après une grande bataille. Ce tremblement de terre, qui donna trois secousses circulaires successives (la seconde fut la plus violente), répandit sur la majeure partie

de la Basilicate des ravages égaux à ceux du tremblement de terre de 1783 en Calabre. Il y périt sur le moment même trente-deux mille personnes écrasées sous les ruines, sans compter celles que moissonnèrent ensuite les conséquences des blessures, la faim et le froid. Ce que fut le nombre de ces dernières, on en pourra juger par les chiffres officiels relatifs à l'arrondissement de Sala. Les victimes de la secousse y avaient été de treize mille deux cent trente ; celles des suites de la catastrophe pendant les trois mois après montèrent à vingt-sept mille cent cinquante. Une ligne droite tirée du Vulture au Stromboli détermine exactement celle de la plus terrible intensité du phénomène. C'est en effet sur son trajet que se trouvent, outre Potenza, Saponara et Sapri, qui souffrirent horriblement, les petites villes du Val di Tegiano, Auletta, Atena, Sala, Padula, qui furent toutes renversées de fond en comble, où pas une maison ne resta debout. A droite et à gauche de cette ligne, la secousse fut beaucoup moins sensible et alla en s'atténuant à mesure que l'on s'éloignait du trajet central. Elle fut cependant plus ressentie à l'ouest qu'à l'est, particulièrement dans la région du Vésuve.

Avec celui de 1694, le tremblement de terre

de 1857 est le plus violent dont la Basilicate ait gardé le souvenir depuis celui de 1273, sur lequel on trouve des renseignements précieux dans les *Regesta* de Charles d'Anjou. Mais l'histoire de Potenza se compose en grande partie de catastrophes plus ou moins graves de même nature. On s'étonne vraiment que les hommes continuent à habiter une ville située dans ces conditions et si souvent ruinée. En revanche, on doit s'attendre par avance à n'y trouver aucun monument ancien. C'est ce qui est en effet. La cathédrale, dans son état actuel, est un édifice de la fin du XVIIIe siècle, bâti par Antonio Magri, l'un des meilleurs élèves de Vanvitelli. Celle qu'elle a remplacée ailleurs avait sa partie antérieure construite en 1200 par les soins de l'évêque Bartolomeo, et son chœur élevé en 1317 dans le style ogival par l'architecte Alberto, sous l'épiscopat de Guglielmo. Cette cathédrale est dédiée à Saint-Gérard de Plaisance, évêque de Potenza en 1111, depuis qu'en 1250, après sa canonisation, son successeur Oberto y eut opéré la translation des restes de ce saint prélat. Antérieurement elle était sous le vocable de l'Assomption. L'ancien couvent des Franciscains, dont la fondation remonte aux origines de l'ordre et a été due à des

compagnons de Saint-François lui-même, ne présente dans ses bâtiments, tels qu'ils se présentent aujourd'hui, rien d'antérieur à la fin du XVIe siècle. On y rencontre seulement une vieille inscription du XIIe siècle, mentionnant la construction, en 1180, d'une église de Saint-Jean, aux frais d'un généreux particulier du nom de Roberto et de sa femme Palma. Le cloître est garni de fresques très médiocres, exécutées en 1609 par Giovanni di Gregorio, surnommé del Pietrafesa. Dans l'église de l'ancien couvent des Mineurs-Réformés, fondé en 1488, on voit un tableau sur bois attribué à cet Antonio Solario, surnommé le Zingaro, dont le personnage même est à demi problématique et qui peignait au commencement du XVe siècle.

Comme édifices comptant plusieurs siècles d'existence, on ne saurait citer à Potenza que le Municipe, qui est une construction de l'époque angevine fort défigurée, un ancien palais particulier, puis les deux petites églises de la Santa-Trinità et de San-Michele. Celles-ci n'ont été visitées ni par Schulz ni par aucun de ceux qui ont jusqu'ici parlé des monuments du midi de l'Italie. Ce sont des édifices du XIe siècle, d'une simplicité rustique. Leur nef principale est garnie de piliers carrés en maçon-

nerie, que surmontent des chapiteaux prismatiques. Malgré leur nudité et leur peu de mérite d'art, ces deux églises ont une véritable importance pour l'histoire locale.

Potenza est la *Potentia* des anciens. On n'a aucune trace de son existence aux temps où la Lucanie était indépendante, et il y a d'assez grandes probabilités qu'elle ne datait que de la période romaine, où une ville se serait naturellement formée de l'intersection des deux voies importantes qui menaient, l'une de l'Apulie dans le Bruttium, l'autre de Salerne à Tarente, autrement dit de la Campanie dans ce qui s'appelait alors la Calabre, traversant toutes les deux la Lucanie d'outre en outre dans deux directions qui se coupent à angle droit. Potentia n'est d'ailleurs mentionnée qu'en passant dans les énumérations géographiques. Les textes littéraires ne nous apprennent rien à son sujet; ce sont les inscriptions seules qui ont montré que sous l'Empire c'était un municipe très important, la plus considérable et la plus florissante avec Grumentum (auprès de Saponara) parmi les villes de l'intérieur de la Lucanie. Mais la Potentia romaine n'occupait pas le site de la Potenza d'aujourd'hui. Elle était dans le fond de la vallée du

Basiento, au lieu appelé La Murata, tout auprès de la station du chemin de fer et de l'autre côté de la rivière. L'emplacement en a été depuis longtemps reconnu. On n'y voit au-dessus du sol que quelques informes lambeaux de maçonneries romaines; mais toutes les fois qu'on y creuse la terre on met au jour des débris antiques. C'est de là que proviennent toutes les inscriptions latines qui se voient dans la Potenza moderne et y ont été portées à diverses époques.

La différence du site de la Potentia antique et de la Potenza moderne est incontestable pour quiconque a visité les lieux. Il ne saurait y avoir à son égard le moindre doute. Mais il me paraît de nature à infirmer considérablement les conséquences que l'on a tirées généralement, à la suite de M. Mommsen, d'un fait peut-être un peu dénaturé par certains antiquaires locaux. Il existait autrefois à Potenza une chapelle dédiée à Saint-Étienne, qu'a aujourd'hui remplacée une boutique de pharmacien. Du temps où elle était consacrée au culte, les éleveurs, marchands et conducteurs de bêtes de somme, à Potenza et dans les environs, avaient coutume d'en faire plusieurs fois le tour à leurs chevaux, ânes et mulets au jour de la fête du

saint, qu'ils tenaient pour leur patron. Dans cette église on voyait, il y a quarante ans, une inscription latine dédiée en l'honneur d'un certain T. Metius Potitus, âgé de dix-huit ans, par la corporation des muletiers et âniers, *Collegium mulionum et asinariorum*. Viggiano, dans ses *Memorie di Potenza*, donne ladite inscription comme ayant été trouvée sur le lieu même. M. Mommsen en a conclu que la chapelle de San-Stefano occupait l'emplacement du sanctuaire de la corporation de la ville romaine, et que le rite traditionnel qu'y accomplissaient les muletiers et les âniers modernes était la continuation ininterrompue de celui que devaient y accomplir ceux de l'antiquité en l'honneur de quelque divinité protectrice des écuries et des bêtes de somme, telle qu'Epona. Depuis lors on cite toujours cet exemple comme des plus instructifs. Je n'oserais pas le démentir d'une manière tout à fait formelle, car la chapelle du *Collegium mulionum et asinariorum* de Potentia pouvait être en dehors de la ville et à quelque distance, sur la montagne. Mais je ferai remarquer d'abord que l'inscription étant funéraire, placée sur un tombeau, il est assez peu probable qu'elle dût se trouver dans les dépendances du sanctuaire de la corporation et qu'on

puisse la tenir pour en indiquant le site. De plus, sa trouvaille en ce lieu précis est fort problématique; on ne saurait accepter à cet égard l'affirmation de Viggiano qu'avec réserve et sous bénéfice d'inventaire. Il semble même plus probable que, trouvée ailleurs depuis la Renaissance, elle aura été placée dans la chapelle de San-Stefano par les soins de quelque ecclésiastique amateur d'antiquités, précisément parce qu'elle était un monument de la corporation des muletiers et âniers. C'est par centaines que l'on pourrait énumérer les exemples où l'on a agi ainsi dans l'Italie des humanistes.

Quand s'est opéré le déplacement de la population, le transport de la ville de la vallée sur la montagne? On ne possède à cet égard aucun document positif ni même aucune tradition précise. Mais sauf Antonini, qui cette fois a raison par extraordinaire, tous les écrivains napolitains depuis la Renaissance veulent que le fait ne se soit produit qu'au XIIIe siècle. Seulement ils ne s'accordent pas sur la date. On sait par des témoignages contemporains qu'en 1250 Potenza fut dévastée par Frédéric II après une révolte, qu'en 1268 Charles d'Anjou rasa ses murailles pour la châtier d'avoir

pris le parti de Conradin, enfin qu'en 1273 elle souffrit d'un tel tremblement de terre que les habitants furent quelque temps obligés de camper en plein champ. On a supposé que c'était à la suite de l'un ou de l'autre de ces événements que l'ancienne ville avait été entièrement détruite et que l'on avait bâti une nouvelle sur un autre emplacement; mais les écrivains qui ont préconisé cette théorie n'ont pu se mettre d'accord, entre les circonstances que je viens d'indiquer, sur celle qui avait amené le transfert de la cité. Il semble pourtant que, si telle chose s'était produite au milieu du XIIIe siècle, on le saurait formellement, on en trouverait la trace quelque part. Mais du moment que Potenza possède parmi ses églises deux édifices du XIe siècle, qu'elle en avait aussi une du XIIe et que sa cathédrale, avant d'être reconstruite à la fin du dernier siècle, datait en partie de 1200, la thèse doit changer. Dès le XIe siècle la ville était sur la montagne et avait quitté la vallée. Le déplacement de Potentia rentre dans l'ensemble des déplacements de villes qui eurent lieu dans toute la région à l'époque des incursions barbares et plus encore aux IXe et Xe siècles, dans la période des incursions des Sarrasins, lesquels, débarquant

à l'embouchure des rivières, en remontaient les vallées et y mettaient tout à feu et à sang. A ce moment la population des lieux situés dans les terrains bas, exposés aux coups des envahisseurs et de trop imparfaite défense, se réfugia sur les hauteurs de difficile accès, où elle trouvait plus de sécurité. On ferait une longue liste des localités où les choses se passèrent de cette manière, et Potenza doit être inscrite sur cette liste.

C'est donc dans la ville déjà située sur la hauteur, là où elle est aujourd'hui, que le Pape Innocent II et l'Empereur Lothaire firent en 1133 un séjour d'un mois, dans leur expédition contre Roger, roi de Sicile, et qu'en 1149, le même Roger reçut Louis VII, roi de France, débarqué en Calabre au retour de sa désastreuse Croisade, après avoir été délivré par la flotte sicilienne des mains de la flotte grecque de Manuel Comnène, qui l'avait un moment capturé. Ce passage de Louis le Jeune par les provinces napolitaines a laissé des souvenirs vivaces dans un certain nombre de localités, à Brindisi, par exemple, tant un roi de France était un grand personnage, de nature à frapper les imaginations. Mais la tradition populaire a commis ici une de ces confusions qui

lui sont habituelles; Louis VII est devenu Louis IX, bien autrement illustre. Les villes où ces souvenirs se sont conservées se targuent à tort d'avoir possédé dans leurs murs, au retour de sa première Croisade, saint Louis, qui n'a jamais mis les pieds dans la contrée.

J'ai parlé tout à l'heure des rudes châtiments que Potenza, par ses insurrections, s'attira au XIIIe siècle de la part de Frédéric II et de celle de Charles d'Anjou. En 1399, le roi Ladislas assiégea et prit cette ville. En 1502, le duc de Nemours et Gonsalve de Cordoue y eurent une conférence pour essayer de régler les points en litige dans la division du royaume de Naples entre Français et Espagnols. Car le traité de partage entre Louis XII et Ferdinand le Catholique avait oublié de définir à qui serait la Basilicate, sur laquelle chacun des copartageants voulait mettre la main. La conférence de Potenza entre les généraux des deux armées d'occupation ne conduisit à aucune entente, et quelques mois après, le litige pour la possession de la Basilicate devenait le point de départ de la guerre entre les deux souverains complices, qui s'étaient entendus pour dépouiller, contre tout droit, la maison d'Aragon de la couronne napolitaine.

Après avoir été d'abord une ville royale, Potenza devint un fief de la grande famille de Sanseverino. La ville fut ensuite donnée par la reine Jeanne II au condottiere Giacomuzzo Attendolo Sforza, dont elle avait fait son grand connétable. Mais le fils de celui-ci, Francesco Sforza, celui qui finit par devenir duc de Milan, ayant à la mort de la reine pris parti contre Alfonse d'Aragon, le nouveau roi le dépouilla de son fief, dont il gratifia Inigo de Guevara. Ferdinand le Catholique érigea Potenza en comté pour Antonio de Guevara, grand-sénéchal du royaume de Naple. Un peu plus tard, Porzia de Guevaar apportait en mariage le comté de Potenza à Philippe de Lannoy, petit-fils du vainqueur de Pavie. Comme on le voit, les grands noms historiques ne manquent pas dans la série des seigneurs de cette ville; mais depuis le XVIe siècle elle n'a plus guère à enregistrer rien de saillant dans ses annales que les ravages de ses tremblements de terre.

A la fin du siècle dernier, le siège épiscopal de Potenza était occupé par Francesco Serrao, prélat d'un esprit supérieur, administrateur du plus haut mérite, de mœurs austères et d'une grande piété, mais ardent janséniste et comme tel fort mal vu de la cour de Rome et d'une partie de son clergé.

Après avoir été pendant quelque temps soutenu par le roi Ferdinand, il était tombé en disgrâce. Survint l'établissement de la République Parthénopéenne. Il y adhéra comme beaucoup d'autres évêques et chanta le *Te Deum* officiel en l'honneur du nouveau gouvernement. C'en fut assez pour le faire désigner par ses ennemis comme républicain fanatique, ami des Français et associé à leurs projets pour la ruine de la religion. Les royalistes de Potenza excitèrent dans la ville un soulèvement populaire qui abattit la bannière de la République et releva celle du roi. Profitant du tumulte, dix-sept conjurés, appartenant, on a honte de le dire, à des familles de la plus haute classe, pénétrèrent en armes dans l'évêché en poussant des cris de mort contre le prélat. Ils le trouvèrent dans son oratoire, revêtu de ses ornements sacerdotaux et attendant les assassins en priant aux pieds de la croix. Après l'avoir chargé des plus indignes outrages, ils le percèrent de coups et le décapitèrent dans l'oratoire même. Sa tête coupée fut mise au bout d'une pique et promenée dans les rues, tandis qu'on traînait son corps à l'égout au son d'une musique de fête. Le tout se faisait au nom de la royauté et de la religion.

A ces scènes de cannibales répondit un acte non moins révoltant. Parmi les plus riches citoyens de Potenza était un certain Niccolò Addone, partisan de la République sans oser l'avouer ouvertement. Il voulut venger le meurtre de l'évêque, mais il n'eut pas le courage d'engager une lutte à visage découvert avec ses assassins, et il recourut à une abominable trahison. Il feignit une ardeur royaliste excessive, une grande joie du châtiment du prélat républicain, félicita chaudement ceux qui l'avaient tué, leur prodigua les caresses, et finit par les inviter dans sa propre maison à un grand repas de congratulation. Les dix-sept y vinrent. Addone les enivra, et quand ils furent en cet état les fit tous massacrer par des assassins qu'il avait apostés à l'avance. Lui-même en poignarda plusieurs de ses mains. Le massacre terminé, avant que le bruit ne s'en fût répandu, il sortit nuitamment de la ville, alla se cacher dans les bois et parvint à gagner, sous un déguisement, d'abord Naples, puis la France.

Les mœurs napolitaines d'alors avaient beau être indulgentes pour toutes les formes de la vendetta, qu'elles regardaient comme un devoir, la sanglante trahison de Niccolò Addone souleva un sentiment

de réprobation et d'horreur. Les républicains de Naples furent les premiers à la flétrir et à décliner toute solidarité avec son auteur. Pourtant, quelques années après, Joseph Bonaparte commit la faute de l'amnistier et de lui permettre de rentrer à Potenza. La Restauration l'y trouva. Addone, voulant se faire pardonner d'elle les souvenirs de son passé, se mit aux gages de sa police. Il devint le dénonciateur des libéraux et l'un des pourvoyeurs habituels des procès de haute trahison. Ses services furent grassement payés, et, couvert de la protection gouvernementale, il mourut paisiblement dans son lit, détesté et méprisé de tout ce qui était honnête.

En 1809, sous Murat, quand les Anglo-Siciliens excitèrent dans le royaume de Naples un soulèvement considérable, coïncidant avec la guerre que Napoléon avait à soutenir contre l'Autriche, Potenza fut, pendant quelques semaines, bloquée par les bandes des insurgés. Mais la ville, comme toutes celles de la province, montra alors un grand dévouement au nouveau gouvernement. Nous avons vu tout à l'heure qu'il en avait été de même en 1861, lors de l'expédition de Borgès. L'année précédente, la population de Potenza avait pris les

armes en apprenant le débarquement de Garibaldi à Melito, et après un combat assez vif contre le régiment de gendarmerie qui occupait la ville, l'avait contraint à capituler.

Potenza est le centre d'une certaine culture littéraire ; on y rencontre des gens instruits. Pourtant il n'y a pas, jusqu'à présent, de musée, bien qu'on ait organisé là, comme dans tous les chefs-lieux de provinces, une Commission des monuments et antiquités. Un premier noyau de collection épigraphique a cependant été rassemblé au Séminaire. Il provient en majeure partie du legs d'un particulier, l'avocat Ricotti, mort en 1876. Parmi les inscriptions qui s'y conservent, on remarque plusieurs dédicaces à la déesse *Mephitis*, celle qui présidait aux exhalaisons paludéennes. C'était une de ces divinités que l'on honorait pour les fléchir et se mettre à l'abri de leurs coups. Il résulte de là que la Potentia romaine, dans la vallée, n'était pas aussi salubre que la Potenza moderne, qui, sur sa hauteur, ne craint pas la mal'aria.

MÉTAPONTE

De Potenza aux ruines de Métaponte il y a 107 kilomètres; c'est un trajet que l'on fait en trois heures par le train express, car les chemins de fer italiens se contentent d'une vitesse médiocre. On suit constamment, en la descendant, la vallée du Basiento, le Casuentus antique, dont la pente moyenne est de 12 millimètres par mètre. Grâce à la différence d'altitude entre les deux extrémités du trajet, le changement de climat du départ à l'arrivée est un des plus sensibles que j'aie éprouvés dans le même espace de temps. J'étais parti de Potenza à six heures, par une matinée de la fin de septembre, où la température, dans une région aussi élevée, était déjà des plus aigres; il y avait eu deux jours auparavant une légère

tombée de neige sur les Monti della Maddalena, et au lever du soleil une bise pénétrante annonçait l'arrivée de l'arrière-saison. A mesure qu'en s'éloignant du point de départ on descendait plus bas dans la vallée, on sentait l'air se réchauffer; à dater d'un certain point, il semblait que chaque kilomètre franchi fît pénétrer graduellement dans une autre atmosphère. En arrivant à Métaponte, à neuf heures du matin, je trouvais une chaleur brûlante, que ne rafraîchissait pas la brise de mer, et telle que d'ordinaire on l'a seulement dans les journées de la canicule. Il n'était pas possible de ressentir une transition plus brusque. En trois heures j'avais passé de l'automne des pays du nord à l'été de ceux du midi.

Le fleuve, dont on ne quitte pas un moment les bords pendant ce trajet, est dans les mêmes conditions que tous ceux qui descendent des montagnes de la Basilicate dans le golfe de Tarente. Il possède un volume d'eaux assez respectable, rappelant celui des rivières de notre pays; et si les pluies de l'hiver le gonflent outre mesure, les ardeurs de l'été ne le mettent jamais à sec comme les cours d'eau de la Pouille et de la Calabre. En temps ordinaire son cours est paisible et profondé-

ment encaissé dans le lit qu'il s'est creusé peu à peu, au milieu de terrains essentiellement meubles. Dans ces conditions, rien ne serait plus facile, si l'on ne manquait pas absolument de bras, si le pays était suffisamment peuplé pour fournir les travailleurs nécessaires à la tâche, que de l'endiguer et d'en régulariser le régime, de manière à rendre à la culture tout le fond de la vallée, qui serait d'une merveilleuse fertilité. Mais dans l'état actuel c'est à peine s'il est permis de songer à de semblables travaux pour un avenir encore bien éloigné. Comment en entreprendre la dépense sans la lier à toute une œuvre de colonisation, qui seule la rendrait rémunératrice? Abandonné à lui-même, le Basiento, quand vient l'hiver, sort de son lit et se répand librement dans la vallée, où ses ravages empêchent toute exploitation agricole sérieuse. Suivant le caprice d'une inondation plus ou moins forte, il ravine le sol, y répand des sables et des galets, s'y creuse un nouveau lit à la place de l'ancien qu'il délaisse. Il en est ainsi dans la plupart des vallées des provinces méridionales. Après les longs siècles de barbarie que ces provinces ont traversés, siècles dont les trois derniers ont été les plus durs et ont chacun aggravé la si-

tuation, l'Italie ressuscitée a là, comme dans les Maremmes, une partie considérable de son territoire à reconquérir sur la nature et à rendre à la civilisation. On l'a dit avec raison, c'est là qu'est la véritable *Italia irredenta,* celle que tous les patriotes intelligents doivent avoir présente à leur pensée. Avant de chercher à étendre de nouveau ses frontières, la nation italienne a d'autres conquêtes à faire, non moins glorieuses et non moins profitables, et des conquêtes qui ne coûteront ni larmes, ni sang. C'est du désert et de la *malaria* qu'il lui faut délivrer son sol, resté sur une trop grande étendue esclave de fléaux qui le rendent inhabitable. Si elle comprend bien son rôle et son intérêt, elle a encore des *patrie battaglie* à livrer, mais sur un autre terrain et cette fois contre les forces hostiles de la nature. Et puisqu'elle aime les réminiscences classiques, qu'elle n'oublie pas que l'œuvre qui lui reste à accomplir, sous la direction de ses ingénieurs paraissait à la poésie antique assez grande et assez belle pour qu'elle l'ait cru digne d'un demi-dieu, et qu'elle en ait fait un des Travaux d'Hercule.

Dans l'état actuel, on ne saurait imaginer un aspect plus désolé que celui de cette vallée du Ba-

siento. C'est un désert. A l'exception de Campomaggiore, village de 5 à 600 âmes construit dans le siècle dernier au tiers environ de la route, on n'y rencontre pas un seul centre habité. Quelques bourgs, tous fort misérables, s'offrent seulement aux regards, à de grandes distances les uns des autres, sur les premières crêtes des montagnes, où l'on semble avoir choisi pour leur assiette les positions les plus inaccessibles. Plusieurs kilomètres les séparent des stations qui les desservent, et qui sont comme perdues dans la solitude. On ne peut encore s'y rendre qu'à cheval ; les chemins carrossables qui les feront communiquer avec la voie ferrée sont en construction, mais non terminés. D'autres des localités que desservent les stations, et d'après lesquelles elles ont été dénommées, ne sont même pas en vue, ou apparaissent seulement au plus extrême de l'horizon. Il faut pour les atteindre un véritable voyage. Tel est le cas de Tricarico et de Pisticci. Tricarico est une petite ville d'un peu plus de 5,000 habitants, qui a gardé ses remparts du moyen âge et se trouve située à mi-distance entre le Basiento et le Bradano, au point où leurs cours prennent la direction exactement parallèle qu'ils conserveront jusqu'à la mer.

Les Byzantins, sous l'empereur Nicéphore Phocas, y instituèrent en 968 un évêché, qui s'est maintenu jusqu'à nos jours. Pisticci, à une trentaine de kilomètres de la mer, paraît avoir été, comme Pomarico et Montescaglioso, situés dans les mêmes conditions mais plus à l'est, une localité de quelque importance au temps de la plus grande puissance des Lucaniens, une de celles qui touchaient à la frontière du territoire des établissements grecs, et, par suite de ce voisinage, participaient à leur luxe et à leur civilisation, recevaient en abondance les produits de leur élégante industrie. Il y a, en effet, à Pisticci une nécropole antique d'une certaine étendue, dont les tombes ont rendu au jour de beaux vases peints, principalement de l'époque où régnait ce style surchargé d'ornementation que l'on qualifie d'*apulien*. Ce sont les vases qui se fabriquaient principalement à Tarente à la fin du IVe siècle avant l'ère chrétienne et dans le cours du IIIe. Les Lucaniens les recherchaient fort, et même il paraît incontestable qu'ils les ont imités sur une assez grande échelle. Mais ici les règles critiques de la distinction entre les œuvres originales grecques et les copies des indigènes de la Lucanie ne sont pas encore posées. Pour ma part je n'oserais rien for-

muler à cet égard avant d'avoir pu visiter à Anzi (l'ancienne Anxia), certaines collections qui s'y sont formées de vases tous trouvés dans le pays, avec des provenances certaines. Malheureusement une des plus importantes de ces collections, celle de M. Fittipaldi, a été dispersée dans les dernières années sans avoir été étudiée à fond par aucun archéologue suffisamment compétent.

Jusqu'aux environs de Ferrandina et surtout jusqu'à Campomaggiore, toute la partie supérieure de la vallée est d'un pittoresque extrême, d'un accent farouche et grandiose. Ce n'est presque qu'une gorge étroite bordée de hautes montagnes, de falaises abruptes et tourmentées, de pentes rapides couvertes de forêts, où de grands chênes poussent au milieu de quartiers de roches en chaos. Il y a là toute une succession de paysages tels que ceux qu'affectionnait Salvator Rosa. La situation de Brindisi-la-Montagna et celle de Trivigno sont en particulier absolument faites pour un peintre. Au-dessous de Ferrandina la désolation est toujours la même, mais l'aspect infiniment moins pittoresque. La vallée s'élargit sans offrir au regard d'ombrage ni de verdure; les hauteurs de chaque côté, en même temps qu'elles s'éloignent l'une de

l'autre, s'abaissent graduellement à mesure qu'on est plus près de la mer. Ce ne sont plus que des collines moutonnées, aux pentes blanchâtres et crayeuses, que n'égaie aucun arbre, qui n'offrent même le plus souvent que des éboulis de terre nue, bizarrement ravinés par les pluies d'hiver. Il commence cependant à y avoir alors un peu plus de cultures dans la vallée, et à la saison où je viens de la suivre, la récolte du coton y répandait par endroits dans les champs une certaine animation.

Jamais, du reste, dans l'antiquité pas plus que de nos jours, il n'y a eu de localités importantes sur le parcours de Potenza à Métaponte par le val du Basiento. Les trouvailles archéologiques y ont été jusqu'ici fort rares, et je ne sache pas un seul point du trajet qui mériterait un arrêt de la part du voyageur, sauf peut-être Brindisi-la-Montagna avec son château fort de l'époque normande. On y a découvert quelques inscriptions latines attestant l'existence d'un bourg en cet endroit sous les Romains. Son nom même révèle une origine beaucoup plus ancienne, antérieure à la conquête du pays par les Lucaniens. Il est, en effet, identique à celui du grand port de mer de l'entrée de l'Adriatique, le *Brentésion* des Grecs, *Brundisium*

des Latins, dont on nous a transmis l'étymologie, tirée du mot *brentes*, qui signifiait un « cerf » dans la langue messapique. La forme latine *Casuentus*, pour le nom du fleuve que domine le Brundisium lucanien, suppose aussi nécessairement une forme primitive *Kazoeis*, qui linguistiquement est aussi messapique. J'ai, du reste, eu déjà l'occasion de montrer ailleurs qu'un grand nombre de noms géographiques de la contrée établissent l'emploi d'un idiome pareil à celui des Iapygiens et des Messapiens par la population pélasgique des Œnotriens, prédécesseurs des Lucaniens de race sabellique. Ces noms descendent au sud jusqu'au fleuve Traeis, le Trionto de nos jours.

Vaglio, plus rapproché de Potenza que Brindisi, lequel au moyen âge dépendait du fief d'Anzi, Vaglio a fourni quelques fragments d'inscriptions en langue osque, écrites avec des lettres grecques. A Castelmezzano, entre Albano et Pietrapertosa, l'on a récemment ouvert des tombeaux d'une date extrêmement reculée. Les objets qu'on y a recueillis ont la plus remarquable analogie avec ceux que les dernières fouilles de Corneto, l'ancienne Tarquinies, en Étrurie, ont fait rencontrer dans les plus anciennes tombes connues de cette localité fameuse,

dans celles dont on ne saurait faire descendre la date au-dessous du début du VIIe siècle avant Jésus-Christ et qui remontent probablement au VIIIe ou au IXe. A Castelmezzano comme à Corneto l'on a trouvé d'énormes fibules de bronze en forme d'arc, dont une des extrémités, celle qui est opposée à la charnière de l'ardillon, s'appuie sur le centre d'un disque large et bombé. C'est un type tout particulier, dont j'ai encore rencontré des exemples dans le musée provincial de Catanzaro en Calabre; ils proviennent de Nicotera. Ce que l'on a conservé des antiquités de Vaglio et de Castelmezzano a été déposé par M. La Cava dans le petit musée provisoire qu'il a formé à Métaponte.

Ferrandina, que 37 kilomètres séparent de la mer, est une petite ville assez vivante, de 6,000 habitants, située sur une colline en très bon air, à quelque distance sur la droite du fleuve. Elle doit sa richesse à une abondante production de vin et d'huile. C'est une fondation de Frédéric d'Aragon, le second fils de Ferdinand Ier, celui qui fut ensuite le dernier roi de Naples de sa famille et se vit détrôné par les Français et les Espagnols. Il construisit la ville du vivant de son père, en l'honneur de qui il la nomma, alors qu'il était prince d'Alta-

mura, duc d'Andria et grand-amiral du royaume. Le site de Ferrandina est, en effet, compris dans le territoire qu'embrassait la principauté d'Altamura. Frédéric, pour peupler sa nouvelle ville, avait contraint à s'y transporter les habitants d'Oggiano, bourg situé entre Saponara et Marsico-Vetere, que son père lui avait donné en 1487. La fondation de Ferrandina se fit ainsi au prix de la destruction d'une autre localité.

Bernalda, qui s'appelait primitivement Camarda, quoique moins peuplée, est encore un bourg florissant, entouré de beaux vergers, de vignes et d'oliviers. On y a récemment installé un moulin à vapeur pour les huiles. C'est le chef-lieu de commune d'où dépend actuellement le site de l'antique Métaponte. Ce bourg est bâti sur une colline d'un faible relief, à l'endroit où la vallée débouche dans la plaine où la cité achéenne avait son territoire, plaine éminemment propre à cette grande culture de céréales que rappelle, en même temps que le culte de Dêmêter, l'épi, type constant de l'abondante numismatique métapontine. Sur les pentes de la hauteur de Bernalda les cultivateurs, en remuant le sol, mettent souvent au jour des tombeaux de l'époque hellénique. Il y en a par groupes un

peu partout dans la campagne depuis ce bourg jusqu'à la mer. Ce sont sans doute les cimetières des villages qui dépendaient de Métaponte. Le site de Bernalda devait appartenir encore à cette cité; mais au temps où les Lucaniens commencèrent à la menacer sérieusement et à la serrer de près, sa frontière ne devait pas beaucoup dépasser ce lieu et pénétrer dans les hauteurs, où les rudes batailleurs de même sang que les Sabins et les Samnites se tenaient toujours prêts à se jeter sur les Grecs au premier prétexte de querelle.

C'est la troisième fois que je viens à Métaponte. A la suite de ma première visite, en 1879, j'ai, dans un autre ouvrage (1), essayé de raconter l'histoire de cette cité fameuse et de décrire ses ruines, telles qu'elles étaient alors. Ce qui m'y ramène aujourd'hui, c'est que depuis trois ans les ruines ont changé de face, que leur connaissance a été complètement renouvelée par les belles fouilles de M. Michele La Cava. L'auteur de ces excavations, qui ne sont pas encore terminées, a bien voulu me servir de guide sur le terrain des travaux.

Plusieurs données d'une grande importance pour l'histoire de la ville en sont déjà ressorties.

1. *La Grande-Grèce*, t. I, chap. II.

Les Achéens, qui s'établirent à Métaponte au milieu du VIIe siècle avant notre ère, sous les auspices de Sybaris, fondée alors depuis soixante-quinze ans, et sous la conduite de Leucippos, ne furent pas les premiers occupants de son territoire. Avant eux, comme les traditions fabuleuses de l'époque héroïque en conservent un certain souvenir, et comme l'indique l'ancienne forme pélasgique de son nom, *Métabos,* hellénisée ensuite en *Métapontion, Métaponton,* il existait un certain centre de population entre les embouchures du Bradanus et du Casuentus. Les fouilles ont rendu à la lumière assez d'objets de l'âge préhistorique de la pierre polie pour montrer que dès lors il y avait en ces lieux une station humaine. Pour le stage suivant de la civilisation, celui du début de l'usage des métaux, il est également représenté par des instruments de bronze et de nombreux fragments de poterie noirâtre façonnée à la main, puis d'autre *bucchero* de même nature, travaillé, non sur le tour à potier proprement dit, mais sur la tournette à main. Cette dernière poterie correspond à l'état où était parvenue la céramique des indigènes Œnotriens à l'époque de l'arrivée des Grecs.

Je me bornerai à rappeler brièvement les principaux faits qui constituent comme le canevas des annales de la Métaponte hellénique, et d'abord les luttes des premiers colons contre les Tarentins, dont la jalousie prétendait empêcher leur établissement, luttes terminées par un traité qui faisait du Bradanos la frontière entre l'Italie proprement dite, au sens qu'on donnait alors à ce mot, où les Achéens pouvaient s'étendre librement, et la Iapygie, champ réservé à l'activité conquérante des Doriens venus de Sparte à Tarente. Nous voyons ensuite les gens de Métaponte, entre 570 et 565, s'associer avec les Sybarites pour la destruction de la Siris ionienne, à laquelle on substitua une nouvelle ville achéenne. A la fin du VIe siècle, leur cité devint l'asile de Pythagore, exilé de Crotone, et se laissa quelque temps guider par l'influence du philosophe, que la réaction démocratique poursuivit ensuite jusque dans ce refuge. C'est du milieu du VIe siècle aux dernières années du Ve que Métaponte, sagement gouvernée, moins déchirée par les discordes civiles que les autres villes helléniques de la région, enrichie d'ailleurs par l'agriculture, atteignit le plus haut degré de sa postérité. C'est alors qu'elle dédia, dans le sanctuaire

de Delphes la fameuse gerbe d'or dont parlent les écrivains antiques, et érigea à Olympie une statue de Zeus, due au sculpteur Aristonoos d'Égine. C'est également alors que les Métapontins eurent à Olympie un trésor particulier, situé entre celui des Sélinontins et des Mégariens, et dont le principal ornement était une statue en or et en ivoire d'Endymion endormi.

La décadence commença pour cette cité à partir du désastre de l'expédition des Athéniens en Sicile, à laquelle elle s'était associée en fournissant un petit contingent de trois cents archers et de deux trirèmes. Elle restait encore riche, mais avec l'appui d'Athènes, désormais abattue en Italie, elle perdit toute indépendance politique et tomba dans un vasselage de fait à l'égard de Tarente. Bientôt la poussée des Lucaniens contre les villes grecques commença à devenir formidable. Avec Thurioi, c'était Métaponte à qui sa position géographique en faisait recevoir le premier choc. Presque tous les ans son territoire subissait, de la part des barbares de la montagne, des incursions qu'elle n'avait plus l'énergie de repousser et dont les Tarentins ne savaient pas la protéger. Elle salua de ses acclamations la venue d'Alexandre

d'Épire, dans lequel elle crut trouver un libérateur qui l'arracherait à la fois aux ravages des Lucaniens et à la pesante suprématie de Tarente. Mais la mort de ce prince vint bientôt montrer l'inanité de telles espérances. Un quart de siècle plus tard, le prince spartiate Cléonyme, appelé par les Tarentins pour commander leurs mercenaires, se rendit par trahison maître de Métaponte, devant laquelle il s'était présenté comme venant la défendre contre les Lucaniens. Cléonyme la déclara ville conquise, et non content de lui enlever sa liberté, lui imposa, pour se racheter de la destruction, un tribut de six cents talents d'argent et de deux cents jeunes filles, dont il garda les plus belles pour se faire un harem et donna les autres en jouet à ses ribauds. La mollesse dont ils firent preuve alors, en se montrant incapables de secouer ce joug honteux, rendit les Métapontins un objet de mépris pour les autres Grecs. Après avoir suivi, mais sans trouver moyen de s'y distinguer, la bannière de Pyrrhos, ils passèrent sans résistance de la protection tyrannique des rois sous la domination romaine, jusqu'à la seconde Guerre Punique. A ce moment, ils suivirent l'exemple de leur voisine Tarente, et immédiatement après elle, ouvrirent leurs portes à Hannibal.

Les gens de Métaponte se compromirent de telle façon pour le grand capitaine carthaginois, qui avait fixé chez eux son quartier général après la reprise de Tarente par Fabius Maximus, que lorsque Hannibal se retira définitivement dans le Bruttium, où il continua encore quelque temps la guerre, la plupart d'entre eux le suivirent dans cette retraite. A dater de cet événement, la ville demeura presque dépeuplée et ne fit plus que végéter misérablement jusqu'au jour où, dans la Guerre Servile, les hordes de bandits et d'esclaves révoltés auxquelles commandait Spartacus, se jetèrent sur elle, la mirent à sac et l'incendièrent. Ce fut la fin de Métaponte, et après ce dernier désastre, on n'essaya même pas de la rebâtir.

Ces circonstance de l'agonie et de la ruine de la ville, telles qu'elles sont racontées par les écrivains, sont complètement confirmées par les constations faites dans les fouilles. On en lit tous les détails écrits en traits incontestables dans les décombres même de Métaponte. La décadence profonde où elle était tombée au dernier siècle de son existence se peint dans ces maisons pauvres et mal construites, superposées aux décombres d'habitations plus luxueuses et d'un meilleur travail.

La catastrophe finale est attestée par les traces partout visibles d'un violent incendie qui a dévoré la ville entière et après lequel elle n'a pas été relevée. Dans les ruines de ses monuments et de ses maisons on ne rencontre aucun objet dont la date dépasse le commencement du Ier siècle avant l'ère chrétienne; tout y est exclusivement grec. Au temps de Pausanias, c'est-à-dire dans le plus beau moment de l'empire des Antonins, il n'en restait plus, comme aujourd'hui, que des décombres, visités dès lors seulement par ceux qu'intéressaient les souvenirs du passé; les remparts et le théâtre demeuraient seuls debout. Le *Liber coloniarum* ne connaît plus de ville de Métaponte, mais seulement un *ager Metapontinus*. Sur l'ancien emplacement de la cité il n'y avait plus, en effet, alors que deux ou trois villas isolées et fort modestes, comme celle dont on a retrouvé les débris à côté de la voie du chemin de fer, au nord-est de la Masseria di Sansone, qui occupe environ le centre de la Métaponte hellénique.

L'œuvre la plus considérable des fouilles de M. La Cava a été le déblaiement du temple hellénique situé à peu de distance au sud-ouest de la même ferme, vers l'emplacement que devait occu-

per l'Agora de la ville. Une inscription grecque en caractères archaïques, découverte au cours des travaux, a révélé que ce temple était celui d'Apollon Lyceios. En 1828 le duc de Luynes, avec M. Debacq, avait fait exécuter déjà sur ce point quelques tranchées, qu'il n'avait pas pu conduire bien loin. Les résultats obtenus ont été publiés dans leur splendide ouvrage sur *Métaponte*. C'est de là qu'était provenu ce merveilleux morceau de cimaise en terre-cuite peinte, garnie de palmettes et de muffles de lion, que l'on admire dans la salle de la collection de Luynes au Cabinet des médailles de notre Bibliothèque Nationale. Les excavations nouvelles ont mis au jour le plan de l'édifice, avec son pavement où sont marquées les places des colonnes et les arasements des murs de la cella. Un certain nombre de tambours et de chapiteaux des colonnes, d'ordre dorique, gisent dans la fouille avec des fragments des diverses parties de l'entablement. D'autres, en plus grand nombre, ont été employés comme matériaux dans la construction de la *masseria* voisine. Tout cela, suivant l'habitude des Grecs, est fait avec la pierre du pays, calcaire grossier et plein de trous, dont les défauts étaient dissimulés sous un revêtement de stuc fin.

On a trouvé encore quelques débris des métopes, exécutées dans la même pierre et présentant des sculptures d'un caractère archaïque. Même dans leur état de mutilation (le plus considérable de ces fragments montre les jambes d'un homme nu, dans un mouvement de marche rapide) ils sont d'un grand intérêt pour l'histoire de l'art, car ils sont jusqu'à présent seuls, avec les monnaies incuses de Caulonia, à nous faire connaître quels étaient le style propre et le système d'interprétation de la nature dans les écoles achéennes de l'ancienne manière. Le temple appartient, en effet, aux dernières années du VIe siècle ou aux premières du Ve, alors que l'architecture avait atteint déjà le plus haut degré de perfection, mais que la sculpture était encore en retard, n'avait pas su se dégager de la raideur et de la sécheresse des primitifs. Ce qui a été recueilli surtout en abondance dans les fouilles du temple d'Apollon Lyceios à Métaponte, ce sont les morceaux de la décoration en terre-cuite polychrome des parties supérieures de l'édifice. Pièces plus ou moins intactes de la même cimaise que le morceau de la collection de Luynes, antéfixes, tuiles de la couverture, et autres restes analogues se comptent par centaines dans le petit musée que

M. La Cava a formé dans une salle des bâtiments de la station du chemin de fer avec les antiquités découvertes dans ses travaux. On a maintenant ainsi les éléments suffisants pour une restitution complète et définitive du temple. Il y a là de quoi tenter un des pensionnaires architectes de notre Académie de France à Rome. C'est une véritable aubaine pour un de ces jeunes artistes que de trouver l'occasion de prendre pour sujet de son envoi de quatrième année un temple grec d'une magnifique époque, qui n'a encore été relevé ni étudié par personne depuis que cette étude peut être sans lacunes, et pour la reconstitution duquel ne manque rien d'essentiel. Si les pensionnaires n'en ont pas l'idée par eux-mêmes, il serait à désirer que l'Académie des Beaux-Arts appelât leur attention sur l'intérêt que présenterait un semblable travail.

Tout auprès du temple d'Apollon Lyceios, et aussi dans les alentours de ce qui devait être l'Agora, l'emplacement du théâtre a été déterminé d'une manière certaine. Les buttes de décombres en dessinent la forme semi-circulaire avec assez de netteté. Les fouilles vont attaquer cet emplacement dans la prochaine campagne, et l'on est en droit d'espérer qu'elles seront fructueuses. Quant aux

remparts, que Pausanias vit bien conservés comme le théâtre, ils ont depuis longtemps disparu, exploités comme carrières ; les bâtiments du château et de la ferme de Torremare sont presque entièrement construits avec de grands blocs de taille hellénique qui manifestement y ont été arrachés, et l'on en retrouverait aussi un grand nombre en cherchant un peu dans les maisons modernes de Bernalda.

En même temps qu'on exécutait les fouilles régulières du temple d'Apollon Lyceios, des sondages ont été poussés sur beaucoup de points du site de la ville, un peu au hasard, sans beaucoup d'ordre et pas toujours avec assez de soin. En plusieurs endroits on a rencontré des rues, ayant encore conservé leur pavé de l'époque grecque, que l'on pourrait suivre dans toute leur étendue. Nulle part il n'y aurait à creuser bien profondément pour retrouver le plan complet de la cité ; partout la couche de débris et de terre végétale n'a qu'une mince épaisseur au-dessus du sol antique. C'est à tel point qu'à l'époque où les moissons commencent à mûrir on peut suivre le tracé complet d'édifices dont les murs arasés affleurent presque la surface du sol actuel, aux lignes qui se dessinent dans les

champs par des épis plus maigres et jaunissant avant les autres.

Bien qu'assise entre deux fleuves, Métaponte ne s'y abreuvait pas, évidemment en vertu d'un motif hygiénique. La ville était entièrement alimentée d'eau par des puits, dont M. La Cava a retrouvé et curé plusieurs. Ils donnent actuellement une eau excellente, et en la rendant les fouilles, entreprises uniquement en vue de l'archéologie, ont eu pour résultat d'améliorer de la façon la plus heureuse les conditions de salubrité qui permettront de ramener des habitants sur ce sol et de développer la nouvelle Métaponte, laquelle n'existe encore que dans l'*Itinéraire des chemins de fer*. Sur toute la superficie qu'occupait la cité antique, entre ses deux fleuves, on rencontre presqu'à fleur de sol une nappe d'infiltration d'une eau saumâtre, qui donne infailliblement la fièvre dans certaines saisons à ceux qui en boivent; c'est la seule eau qu'on eût jusqu'à ce jour dans les rares fermes de la plaine et dans les maisons des cantonniers de la voie ferrée. Les choses étaient les mêmes dans l'antiquité; mais en creusant leurs puits, les Achéens de Métaponte surent traverser, sans permettre qu'il s'en introduisît une goutte, la

nappe supérieure d'eau malsaine, au moyen de larges tubes de terre-cuite, du diamètre du forage. Encombrés de débris et d'humus, ces tubes ont résisté jusqu'à nos jours, et grâce à eux les puits s'ouvrent dans une nappe plus profonde, d'une eau parfaitement saine et limpide, que les ingénieurs hellènes avaient été chercher. Un de ces puits dont les cultivateurs et les pâtres ont recommencé à se servir quotidiennement, garde sa margelle antique de pierre, finement moulurée, autour de laquelle on distingue les vestiges très corrodés d'une inscription grecque en vieilles lettres achéennes.

Sur la berge du Bradano, à l'extrémité nord de la ville, était un second temple, dont on a retrouvé le soubassement, en partie emporté par la rivière. Les fouilles en cet endroit ont fourni deux fragments d'inscriptions grecques dédicatoires du IVe siècle av. J.-C. Mais par une mauvaise chance le nom de la divinité du temple a disparu de l'un et de l'autre.

Celui qu'on désigne populairement sous le nom de Tavola dei Paladini, la ruine la plus importante de Métaponte, se trouvait à près de deux kilomètres en dehors de la ville, sur un petit plateau rocheux

qu'enveloppe de deux côtés un coude du Bradano. Le panorama qu'on a de cet endroit offre toute la grandeur désolée, toute l'imposante majesté de la campagne de Rome. On domine le cours tortueux du Bradano et l'ensemble de la plaine, vide d'habitants. Par delà Bernalda, le regard plonge jusque dans le fond des gorges sauvages des montagnes lucaniennes. Et quand on se retourne du côté opposé à celui du cirque gigantesque que dessinent ces montagnes, la vue se repose à loisir sur l'étendue de la mer. Nul site ne pouvait être mieux choisi pour y élever un de ces édifices aux lignes d'une pureté idéale dont les Grecs avaient le secret.

J'ai déjà protesté ailleurs contre la façon dont on a, dans l'intention de la préserver — une de ces bonnes intentions dont l'enfer est, dit-on, pavé — déshonoré l'aspect de cette belle ruine en l'entourant d'un horrible mur. Quinze colonnes y restent debout, dix du côté nord du péristyle et cinq du côté sud, portant encore la première assise de l'architrave. Le temple était hexastyle, à douze ou treize colonnes sur ses faces latérales. On ne retrouve aucun reste de la frise, de la corniche, ni des frontons ; les murs de la cella ont entièrement

disparu ; on ne voit même plus de traces de leurs fondations, qui ont été arrachées comme les pierres des marches ou socles dans les entre-colonnements. Le sol actuel est plus bas que l'ancien pavé du temple, qui a, lui aussi, été complètement détruit. La conservation d'une partie des colonnes n'a été due qu'au peu de facilité qu'offrait l'emploi de leurs matériaux pour des maçons modernes.

L'ordre extérieur de ce temple, le seul qu'on en connaisse, est un peu plus petit que celui du périptère hexastyle de Pæstum, vulgairement et improprement désigné sous le nom de Temple de Cérès. L'analogie est, du reste, très grande entre les deux édifices, qui ont en commun la particularité singulière de l'architrave faite de deux assises, et l'on peut attribuer à la première moitié du ve siècle avant l'ère chrétienne le temple voisin de Métaponte comme celui de Pæstum. Les colonnes de la Tavola dei Paladini, d'un galbe sensiblement conique, ont cinq diamètres de hauteur ; l'entre-colonnement est très large ; aussi, pour soulager la portée des architraves, a-t-on donné au coussinet des chapiteaux plus de développement et plus de saillie qu'il n'était d'habitude à l'époque où l'édifice fut construit. Malgré ce détail, qui garde une sa-

veur d'archaïsme, les colonnes ont de la sveltesse et l'ensemble donne une impression de légèreté combinée avec une inébranlable solidité.

Au sud-ouest de ce temple, des ondulations de terrain, prolongées sur une grande étendue perpendiculairement au cours du Bradano et à la route qui conduit à Bernalda et à Matera, marquent l'emplacement de lignes de tombeaux. Les Métapontins et en général tous les Achéens de la Grande-Grèce, conformément à l'habitude la plus universellement répandue chez les Hellènes, enterraient leurs morts en dehors de la ville. Leurs voisins de Tarente, au contraire, par une coutume particulière apportée de Sparte, plaçaient les tombeaux à l'intérieur de l'énorme enceinte de leur cité. Et à leur exemple cette coutume exceptionnelle fut adoptée par la population des villes de la Iapygie soumises à leur influence et à leur domination. C'est ce que l'on constate en visitant, dans la Terre d'Otrante, les ruines de Gnathia, de Manduria et de la ville au nom jusqu'à présent inconnu dont l'emplacement touche au bourg de Muro Leccese. Les sépultures de la nécropole de Métaponte, comme celles de Bernalda et de tous les autres petits cimetières épars dans la campagne, consis-

tent, à la mode grecque, en sarcophages grossièrement creusés dans un bloc du tuf de la localité, ou en fosses rectangulaires revêtues de dalles de pierre ou bien de larges tuiles. Les fouilles n'ont pas jusqu'ici porté d'une manière sérieuse sur cette nécropole. Cependant on y a ouvert quelques tombeaux, où l'on a trouvé des vases peints du style dit *apulien,* nouvelle preuve de ce que les vases ainsi désignés sont bien de fabrication des villes grecques. Car il serait vraiment absurde de supposer que ces villes empruntaient leur céramique de luxe à des voisins plus qu'à demi barbares, tandis qu'il est tout naturel que ceux-ci tirassent de chez les Hellènes la belle poterie dont ils aimaient à orner leurs habitations et leurs sépultures.

Métaponte était située à quelques stades de la mer. Ce qu'on appelle Lagone di Santa-Pelagina était le bassin artificiel, de forme circulaire et entièrement creusé de main d'homme, qui servait à abriter les quelques trières composant la marine militaire de la cité. Ce petit port, distinct de la ville, était dans les temps anciens entouré de cales couvertes, où l'on gardait les galères à sec, ne les mettant à flot que lorsqu'on voulait s'en servir, et de magasins d'arsenal, le tout protégé par des for-

tifications. C'est actuellement un lac presque entièrement envasé et environné de grands roseaux, qui communique avec la mer par une entrée que les sables obstruent. J'ai visité attentivement le canal qui, par une disposition sans autre exemple dans ce qu'on connaît de villes grecques, partait du bassin pour rejoindre les remparts de la ville. Les terres l'ont, avec le temps, absolument comblé; mais on suit parfaitement la direction de ses quais, construits en grandes pierres de taille, dont la crête seule apparaît, affleurant la surface du sol, et on distingue aussi de chaque côté les arasements des *Longs murs* qui protégeaient le canal, assurant en cas de siège la communication entre la ville et le port. M. La Cava, qui connaît si bien le terrain par une étude de plusieurs années, et M. le capitaine Marmier, de l'arme du génie de notre armée, que j'ai eu la bonne fortune d'avoir pour compagnon dans ma nouvelle visite à Métaponte et qui m'éclairait ici de son expérience technique, sont tous les deux d'avis que ce canal devait recevoir une dérivation du Bradanus, conduite par les fossés de la ville, et qu'il devait être disposé de manière à procurer une chasse qui empêchât l'ensablement de l'entrée du port.

Le petit musée dont j'ai déjà dit un mot, et que M. La Cava a eu l'heureuse idée d'organiser provisoirement dans une salle mise à sa disposition par la compagnie des Chemins de fer méridionaux, appelait naturellement de ma part une longue séance d'étude. Naturellement je ne saurais avoir la prétention d'en entreprendre ici une sorte de catalogue, une notice même sommaire, ni d'indiquer tout ce que j'y ai vu d'intéressant. Mais je recommanderai aux voyageurs qui s'arrêteront à Métaponte — et on peut maintenant très facilement le faire entre deux trains, sans être obligé d'affronter les légions de puces des chambres sordides annexées au buffet du chemin de fer — je recommanderai à ces voyageurs de ne pas manquer de demander le gardien de ce petit musée et de se le faire ouvrir. Même, comme il est dans les bâtiments de la gare, on a parfaitement le temps d'y jeter un coup d'œil rapide pendant la demi-heure que l'on passe à attendre les correspondances de certains trains, entre les deux lignes qui ont leur jonction sur ce point. Ce sera toujours quelque chose pour le touriste qui ne pourra pas disposer du nombre d'heures que réclame la visite des ruines elles-mêmes. La collection renferme les magnifiques

fragments de la décoration de terre cuite peinte du temple d'Apollon Lyceios et ce qui reste des sculptures de ses métopes, puis une très abondante série de petits objets de toute nature, terres cuites, bronzes, poteries, etc., dont certains ont un vrai mérite d'art et d'autres une non moindre valeur pour l'archéologie érudite. On y remarque, entre autres, toute une collection de terres cuites votives exactement pareilles à celles que l'on trouve par milliers à Tarente dans un dépôt avoisinant le Mare Piccolo (1). Elles offrent le même sujet, sortant des mêmes moules et des mêmes fours, et ont évidemment été fabriquées à Tarente, qui fournissait habituellement Métaponte, non seulement de ce genre de pièces destinées à être dédiées en ex-voto dans certains temples, mais aussi de belles antéfixes décorées de têtes de face du plus grand style. J'ai pu placer au Cabinet des médailles, à côté d'une antéfixe de ce genre découverte par le duc de Luynes à Métaponte, un second exemplaire, incontestablement tiré du même moule, qui avait

1. J'ai longuement parlé, dans la *Gazette des Beaux-Arts* de mars 1882, de ces terres cuites dont j'ai eu la bonne fortune de pouvoir faire entrer au Louvre une collection de près de 800 pièces.

été trouvé à Tarente. La fabrication de ces antéfixes de terre cuite, dont la manière est facilement reconnaissable, était une des industries tarentines, et l'on constate aujourd'hui que les produits s'en exportaient assez loin.

Tout ce qui a été trouvé depuis trois ans dans les fouilles est conservé dans le musée provisoire. De plus, en l'absence d'un musée provincial à Potenza, M. La Cava a entreposé là un certain nombres d'antiquités recueillies par lui sur différents points de la Basilicate, jusqu'aux haches de silex de l'époque quaternaire découvertes à Venosa.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

	Pages.
PRÉFACE.	V
TERMOLI.	
La ville et sa situation.	1
Aspect et saleté de ses rues.	2
Vue qu'on a de là.	4
La cathédrale.	*Ibid.*
Histoire de Termoli au moyen âge.	5
Passage du Biferno.	6
Campomarino.	*Ibid.*
Chieuti.	7
Ruines de Cliternia.	*Ibid.*
Passage du Fortore.	8
Ripalta.	*Ibid.*
Site de Cività.	*Ibid.*
La bataille de Cività en 1053.	9
Le Pape Léon IX et les Normands.	13
Teanum d'Apulie.	14
Lesina et sa lagune.	15
Entrée dans la plaine de la Capitanate.	16

Pages.

FOGGIA.

Le Tavoliere di Puglia et son aspect. 17
Antiquité de la transhumance des troupeaux dans cette région. 18
Régime de l'administration romaine. 19
Régime du moyen âge. 20
Organisation du pâturage forcé par Alfonse d'Aragon . 22
Migrations des troupeaux. 24
Développement de ce régime. 25
Ses conséquences funestes. 26
Le gouvernement de l'occupation française et la Restauration. 29
Affranchissement du territoire du Tavoliere en 1865 . 31
Foggia et l'antique Arpi. 32
Époque de la fondation de Foggia et son histoire. . . 33
État actuel de la ville. 35
Sa cathédrale. . . . . *Ibid.*
Restes du palais de Frédéric II. 37
Architecture personnelle de ce prince. 39
Le château du Pantano. 40

SIPONTO ET MANFREDONIA.

Route de Foggia à Siponto. 41
Monastère de San-Leonardo des Teutoniques. 42
Cathédrale de Siponto. . . . . *Ibid.*
Histoire de la ville. 46
Fouilles qui ont été récemment faites. 47
Manfredonia. . . . . *Ibid.*
Sa fondation et son histoire 48
État actuel. 49
Le môle, le château et les remparts. . . . . *Ibid.*

MONTE SANT'ANGELO.

Légende de l'apparition de Saint-Michel sur le Gargano. 53
Histoire de l'église et de la ville de Monte Sant'Angelo. 54

Pages.
Le pèlerinage dans l'état actuel. 57
Ascension du Gargano. 58
Églises diverses de Monte-Sant'Angelo 59
La basilique de l'Archange. . . . . *Ibid.*
L'oracle antique de Calchas au mont Garganus. . . . 61
Portes de bronze de la basilique. 62
Famille de leur donateur. 65
L'art des portes de bronze dans l'Italie méridionale et son dévoloppement. 67

LUCERA.

Route de Foggia à Lucera. 69
Souvenir de la fuite de Manfred. 70
Lucera dans l'antiquité. . . . . *Ibid.*
Lucera au premier moyen âge. 74
Frédéric II établit à Lucera les musulmans de Sicile. . 75
Histoire de la colonie sarrasine de Lucera. 76
Sa soumission par Charles Ier d'Anjou. 82
Son extermination par Charles II. 83
Château des Sarrasins de Lucera. 85
Fabrication de poteries émaillées à la mode arabe en cet endroit au XIIIe siècle. 88
Esplanade entre le château et la ville, et débris antiques que l'on y recueille. 92
Cathédrale de Lucera. 94
Église San-Francesco. 99
Antiquités conservées au Municipe. 100
La ville de San-Severo. 101
Sa prise par les Français en 1799. 102
Ettore Caraffa. . . . . *Ibid.*
Ruines de Castel-Fiorentino. 103
Mort de Frédéric II. 104

TROJA.

Situation de la ville. 109

Pages.
L'antique Æcæ. 110
Fondation de Troja par Basilios Boyoannis. 111
Colonie de Normands qu'il y établit. 112
Siège de la ville par l'empereur Henri II. 113
Histoire postérieure de Troja. 115
Église San-Basilio. 120
Cathédrale. 121
Affinités de son architecture avec celle de Pise. . . . 128
Ses portes de bronze. 131

La Vallée de l'Ofanto.

Le chemin de fer de Foggia à Candela. 135
Ordona, l'ancienne Herdonea . . . . . *Ibid.*
Ascoli, l'ancien Ausculum. 137
Candela et sa station. 140
Route vers Melfi. . . . . *Ibid.*
Trajet dans le lit de l'Ofanto. 142
Le Ponte di Santa-Venere. 143
Vue sur la plaine de la Capitanate. 144
La vallée supérieure de l'Ofanto. 145
Le Vulture. 146
Arrivée à Melfi. 147

Melfi.

Les premiers Normands en Italie. 149
Les fils de Tancrède de Hauteville. 150
Leur campagne au service de l'empereur byzantin. . 151
Leur rupture avec les Grecs. 152
Ils se rendent maîtres de Melfi. 153
Premiers faits de la conquête de la Pouille. 155
Assemblée de Melfi, en 1043, pour le partage du pays. 156
Succession des premiers comtes normands. 157
Hildebrand décide l'alliance de la Papauté avec les Normands. 159
Le Concile de Melfi en 1059. 160

Pages.
Accords qui y furent conclus. 161
Conséquences du Concile de Melfi. 162
Robert Guiscard, sa politique et son œuvre. 164
La capitale des normands transportée de Melfi à Salerne. 168
Melfi sous les rois normands et les Hohenstaufen. . . *Ibid.*
Les *Constitutions augustales* de Frédéric II. 169
Commerce de Melfi et sa juiverie. 171
Tremblements de terre auxquels cette ville est sujette. 172
Le château. 173
Cathédrale. 174
Remparts. . . . . *Ibid.*
Sarcophage antique au Municipe. 175
Pilier singulier dans la cour du même édifice. 177
Origines probables de Melfi. 179
Poteries antiques qu'on y découvre. 182
Population actuelle de la ville. 183
Tableau pittoresque de la rentrée des cultivateurs le soir. 184

RAPOLLA.

Site du bourg de ce nom. 187
La cathédrale. 188
Catastrophes et décadence de Rapolla. 190
Barile et ses habitants Albanais 191
Route de Rapolla à Venosa. 193

VENOSA.

Première vue de la ville. 195
Son château. 196
Histoire de la Venusia antique. 197
Horace et ses souvenirs à Venosa. 201
Vestiges antiques dans cette ville. 203
Venosa dans le premier moyen âge. 204
Bataille entre les Normands et les Byzantins dans son voisinage. . . . . *Ibid.*

Pages.

L'abbaye de la Trinità à Venosa. 206
Sa grande église inachevée. 208
Église vieille. 210
Les tombeaux des princes normands. 212
Cippe funéraire romain. 214
Catacombe juive. 215
Gisement quaternaire avec vestiges d'industrie humaine. 220

Banzi.

Route au sortir de Venosa. 223
Lieu de la mort du consul Marcellus. 224
La fontaine de Bandusia. 225
La forêt de Banzi. . . . . *Ibid.*
Site de Ferentum. 227
La ville antique de Bantia et l'abbaye de Banzi au moyen âge 229
Le hameau actuel de Banzi. 231
Emplacement de la ville antique. 232
La Table de Bantia. . . . . *Ibid.*
Oppido et son nouveau nom de Palmira. 234

Acerenza.

Genzano et ses souvenirs normands. 235
Aspect général de la Basilicate. 236
Le paysan de cette province et sa vie. 238
Misère agricole. 241
Nécessité d'y porter remède. 246
La traite des enfants dans la Basilicate et les mesures prises pour l'entraver. 247
Vue du bassin d'Acerenza. 250
Situation et aspect de la ville. 252
Culture d'esprit de ses habitants des classes élevées. . 255
Le clergé dans le Napolitain. . . . . *Ibid.*
Pacification religieuse. 258
Les *dotti* de petite ville en Italie. 261

Pages.
Utilité de leurs travaux. 263
Collection de M. Vosa à Acerenza. 264
Intérêt scientifique des collections locales d'archéologie. 265
Faits nouveaux observés chez M. Vosa 267
L'Acherontia antique et sa fondation par les Pélasges OEnotriens. 269
Le municipe d'Acherontia sous l'Empire. 271
Monuments en l'honneur de Julien l'Apostat. . . . . *Ibid.*
La ville sous les Goths et les Longobards 274
Sous les Byzantins et les Normands. 276
Les Sarrasins de Frédéric II à Acerenza. 278
La cathédrale. 279
Coup d'œil sur l'histoire de l'architecture dans le midi de l'Italie au temps des Normands. 283

PIETRAGALLA.

Le village. 287
Les souvenirs du brigandage politique. 289
Événements de 1861. 290
José Borgès. 293
Son débarquement et ses premiers échecs en Calabre. 294
Sa fuite dans la Sila. 296
Il se décide à une entreprise en Basilicate. 297
Occupation de Trivigno. 298
Prise et sac de Vaglio. 299
Attaque et délivrance de Pietragalla. 300
Dispersion des bandes à Pescopagano. 303
Borgès et ses compagnons sont dépouillés par Donatello Crocco. 304
Leur fuite pour regagner la frontière pontificale. . . . 305
Leur arrestation et leur mort. 306
Jugement sur l'exécution de Borgès. 307

POTENZA.

La ville et son aspect. 309

Pages.
Une bonne auberge. 311
La cuisine dans la Basilicate. . . . . *Ibid.*
Le tremblement de terre de 1857. 314
Autres tremblements de terre de Potenza. 315
Églises de la ville. 316
Monuments datant du moyen âge. 317
La Potentia antique et son emplacement différent de celui de la ville moderne. 318
Date du transfert de la ville. 321
Le roi de France Louis VII à Potenza. 323
Histoire postérieure de la ville. 324
Ses seigneurs. 325
L'évêque Francesco Serrao et son meurtre en 1799. . *Ibid.*
Abominable vengeance d'un habitant de la ville. . . . 327
Potenza au XIXe siècle. 328
Collection épigraphique du Séminaire. 329
Les dédicaces à la déesse *Mephitis*. . . . . *Ibid.*

MÉTAPONTE.

Route de Potenza à Métaponte. 331
Le Basiento et sa vallée. 332
La véritable *Italia irredenta*. 334
Tricarico. 335
Pisticci. 336
Paysage de la vallée inférieure du Basiento. 337
Brindisi-la-Montagna 338
Vaglio. 339
Castelmezzano. . . . . *Ibid.*
Ferrandina. 340
Bernalda. 341
Métaponte et les fouilles de M. La Cava. 342
Existence préhellénique de la ville. 343
Résumé de l'histoire de la Métaponte grecque. 344
Données fournies par les fouilles sur la ruine de la ville. 347

Pages.
Le temple d'Apollon Lyceios. 348
Le théâtre. 351
Restes des maisons et des rues de la ville. 352
Les puits grecs. 353
Le second temple. 354
Temple extérieur dit Tavola dei Paladini. . . . . *Ibid.*
Tombeaux. 357
Port antique. 358
Canal et Longs murs du port. 359
Petit musée provisoire installé dans les bâtiments de la gare. 360

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

TOME SECOND

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME DEUXIÈME

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

1883

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

PICERNO

Après l'excursion que je viens de raconter à Métaponte, nous revenons à notre point de départ, à Potenza. De là, reprenant le chemin de fer dans la direction opposée, nous nous mettons en route pour le Val di Tegiano, où nous voulons reconnaître une partie du parcours de l'antique Via Popilia et étudier des ruines qu'on nous a signalées dans le voisinage de Padula.

La ligne continue à s'élever rapidement à partir de Potenza pour gagner l'arête de partage des eaux qui descendent d'un côté vers le golfe de Salerne, de l'autre vers le golfe de Tarente. A mesure qu'on avance dans ce nœud de montagnes, son parcours

devient d'un pittoresque plus grandiose et plus accentué. Tous les lieux habités sont juchés sur le sommet ou accrochés au flanc de hauteurs escarpées. Dix kilomètres après Potenza, la première station est celle du Tito, bourg dont on ignore les origines plus ou moins anciennes, mais qui ne prit quelque importance qu'après la destruction de la ville voisine de Satriano sous la reine Jeanne II.

Sept kilomètres plus loin, voici le joli bourg de Picerno, de près de 5,000 habitants, posé de la manière la plus coquettement gracieuse à mi-côte sur le penchant d'une colline en promontoire entre deux petits cours d'eau, dont l'un va rejoindre le Sele, sur le versant de la mer Tyrrhénienne, et l'autre le Basiento, sur le versant de la mer Ionienne. L'aspect de ce bourg est celui de l'aisance et de la prospérité ; presque toutes les maisons y sont neuves, car il a dû être reconstruit après le tremblement de terre de 1857. La physionomie du nom est ancienne ; il doit remonter jusqu'au temps des Lucaniens. Pourtant on ne trouve pas mention du bourg avant le xve siècle. A partir de cette époque la seigneurie en appartient successivement aux Caracciolo et aux Pignatelli.

Picerno a été le théâtre d'un des épisodes hé-

roïques de la courte histoire de la République Parthénopéenne.

Lorsque le roi Ferdinand et la reine Caroline, après la défaite de Mack, avaient lâchement abandonné Naples pour s'enfuir en Sicile au bruit de l'approche de l'armée de Championnet, ils avaient lancé une proclamation appelant la population des campagnes à se lever en masse pour la cause du roi, de la patrie et de la religion. La proclamation, promettant les grâces célestes et des récompenses terrestres à ceux qui s'armeraient, les invitait à poursuivre une guerre d'extermination contre les Français ennemis de Dieu, recommandant d'user de tous les moyens de lutte ouverte et de trahison pour les détruire, tous ces moyens étant légitimes pour la sainte cause, défendant de faire quartier à aucun d'eux et commandant de mettre à mort comme Jacobins, traîtres à Dieu et au roi, tous leurs amis et même tous ceux qui ne prendraient pas les armes sur l'appel royal. Un soulèvement général y répondit. Quelque détestable que fût depuis longtemps le gouvernement, le prestige de la royauté était encore intact sur les masses, les honteux désordres de la reine ne l'avaient avili que pour les classes éclairées ; les Français se présen-

taient comme des envahisseurs étrangers contre lesquels protestait un sentiment national peu raisonné, mais vif et très honorable ; enfin les excès de la Révolution donnaient au clergé le droit de les dépeindre comme les ennemis jurés de la religion catholique. Il fallut la sage conduite et la modération de Championnet après la prise de Naples pour dissiper sous ce rapport des préventions qui ne semblaient que trop justifiées et rattacher au nouveau régime républicain la majorité du haut clergé, fort enclin aux idées libérales, tandis que le bas clergé, aussi ignorant que ses ouailles, y restait profondément hostile.

Le soulèvement populaire pour la cause de Dieu et du roi fut si prompt et si général qu'il devint un obstacle fort sérieux au progrès des différents corps de l'armée française, dont la marche en avant avait été facile tant qu'elle n'avait eu affaire qu'aux troupes régulières. Mais ce soulèvement resta toujours exclusivement populaire. La noblesse n'y fournit point de chefs ; celle de cour avait trop peur et ne songeait qu'à se réfugier en Sicile auprès du roi ; celle de province, avec la bourgeoisie des villes et les jeunes gens des plus grandes familles de l'aristocratie, était libérale et républicaine, aspirait

ardemment au changement du régime et du gouvernement. C'était elle qui pour l'établissement d'une société nouvelle devait sacrifier ses privilèges, et pourtant elle qui ne demandait qu'à les voir abolis. Comme on l'a vu ailleurs, les défenseurs de l'ancien régime et des privilèges étaient dans les classes qui en avaient le plus souffert, qui avaient tout à gagner à leur destruction. Faute de nobles ou d'officiers qui voulussent les commander, les paysans armés des provinces napolitaines se choisirent des chefs sortis de leurs propres rangs, et surtout dans la plupart des cas acceptèrent la direction des vétérans du brigandage, que recommandait leur audace et qui trouvaient tout avantage à profiter des circonstances pour passer de voleurs de grands chemins généraux, sans oublier pour cela les habitudes de leur premier métier. Avec de semblables chefs la guerre prit vite un caractère inouï d'atrocité.

Avant même que Championnet eût atteint Naples, y fût entré et y eût proclamé la République, deux chefs avaient armé les paysans des Abruzzes. C'étaient Pronio, prêtre défroqué, puis soldat dans les milices féodales du marquis del Vasto, condamné ensuite aux galères pour meurtre et évadé

du bagne, et Rodio, gentilhomme, avocat et docteur en droit, royaliste convaincu, le seul de tous les capitaines populaires de 1799 qui fût sorti des classes éclairées, et qui combattît avec désintéressement pour une idée. Ils avaient eu dès le début l'audace de tenter à plusieurs reprises d'entraver la marche du général Duhesme, qui opérait par les Abruzzes, et après son passage ils restèrent les maîtres du pays, à l'exception des trois villes où les Français avaient laissé de petites garnisons, Pescara, Aquila et Civitella.

Quatre déserteurs corses, De Cesare, Boccheciampe, Corbara et Colonna avaient groupé autour d'eux les populations de la Pouille et de la Terre d'Otrante. Pour les entraîner, ils avaient eu recours à l'imposture. Corbara se donnait pour le prince François, héritier du trône, Boccheciampe pour le frère du roi d'Espagne et De Cesare pour le duc de Saxe. Un *locandiere* de Monteiasi, nommé Girunda, qui s'improvisa leur ministre, fut le premier à répandre cette fable. L'archevêque d'Otrante reçut le faux François avec les plus grands honneurs. A Tarente, Mesdames de France, filles de Louis XV, ayant relâché dans la ville, où la tempête avait poussé le vaisseau qui les portait de

Naples en Sicile, au moment où les quatre aventuriers y entraient, ne dédaignèrent pas de se prêter à cette comédie et traitèrent publiquement de cousins Corbara et Boccheciampe. Ce furent les récits qu'à leur arrivée à Palerme elles firent des événements de Tarente qui décidèrent l'envoi du cardinal Ruffo en Calabre. Du moment qu'un archevêque et de vraies princesses avaient solennellement reconnu les princes qui venaient soulever la Pouille, il ne pouvait pas rester un doute dans l'esprit des populations. Partout on les traita conformément à leur rang supposé, partout on procéda par leur ordre à des levées et partout aussi leur premier soin fut de se faire remettre les caisses publiques. Quand ils eurent ainsi ramassé une belle somme, Corbara et Colonna s'occupèrent à les mettre en sûreté. Ils s'embarquèrent à Tarente avec la caisse, annonçant qu'ils allaient à Corfou chercher l'armée russe et qu'ils la ramèneraient bientôt. Mais au sortir du golfe ils furent capturés par un corsaire barbaresque et conduits dans les bagnes d'Alger, où ils croupirent jusqu'à leur mort. Boccheciampe fut tué à Brindisi en essayant de s'emparer d'un bâtiment français, comme il avait pris à Tarente celui qui ramenait d'Égypte, avec

plusieurs officiers supérieurs, le géologue Dolomieu, lequel, rendu plus tard à la France après vingt mois de captivité, mourut en touchant sa terre natale, à cinquante et un ans, des suites des souffrances qu'il avait endurées dans les cachots de Tarente et de Messine. De Cesare demeura seul à commander en Pouille et y déploya beaucoup de vaillance dans la conduite de la guerre.

Plus près de Naples, dans les provinces de la Terra di Lavoro et du Principato on avait vu surgir Frà Diavolo, Mammone et Sciarpa. Ces trois chefs ont acquis assez de renommée pour que nous nous arrêtions un moment à en esquisser le portrait.

Michele Pezza, surnommé Frà Diavolo et natif d'Itri, brigand de longue date, a été bien choisi pour en faire un personnage d'opéra-comique. Il était brave et hardi dans ses entreprises, célèbre surtout par l'habileté merveilleuse de ses déguisements, par les ressources infinies de sa ruse, par la façon dont lui et ses bandes disparaissaient quand on les serrait de trop près, pour se montrer de nouveau à quelque distance. Jeune, amoureux de faste et d'élégance, il affectait surtout des façons d'une galanterie raffinée. Nul ne savait mieux que lui dépouiller une femme de ses parures en lui pro-

diguant les compliments sur sa beauté, qui n'avait pas besoin de recourir à de tels moyens, et la fouiller jusqu'à la peau en prenant les formes d'un amoureux. Établi à cheval sur le Garigliano, il s'était donné pour mission d'écraser les petits détachements des Français et d'intercepter leurs courriers sur la route de Rome à Naples. Il molestait aussi les libéraux de la contrée; mais comme il était beaucoup plus avide d'argent que sanguinaire, il y avait toujours moyen de se tirer d'affaire avec lui, en payant de bonnes rançons.

Il n'en était pas de même avec le garçon meunier Gaëtano Mammone, qui était sorti du district de Sora et qui étendait son action le long des montagnes jusque vers Avellino. Celui-ci était un monstre de férocité, un des êtres les plus abominables que montre l'histoire; ses crimes et ses atrocités furent tels qu'on se refuserait à les croire s'ils n'étaient attestés par de nombreuses pièces officielles et par les témoins les plus véridiques. Mammone était une sorte de brute, qui n'avait de l'homme que le visage. Certaines de ses habitudes, le besoin irrésistible qu'il éprouvait de boire du sang humain, à tel point que lorsqu'il se faisait saigner périodiquement, suivant la coutume des

paysans napolitains, on ne pouvait l'empêcher de se jeter sur la cuvette et de humer avec délices son propre sang, attestent chez lui un état de monomanie lycanthropique arrivé au degré le plus avancé. Lâche, du reste, autant que féroce, il évitait avec soin les engagements sérieux, n'opérait que là où il n'avait pas de troupes devant lui, enlevant les hommes isolés et entrant dans les villes ouvertes pour les terroriser. Ses fureurs portaient surtout sur les libéraux indigènes. Mammone portait toujours à sa ceinture le crâne d'un prêtre partisan de la République, dont le meurtre avait été l'un de ses premiers exploits ; il l'avait fait préparer pour s'en servir en guise de verre. Quand il prenait ses repas, il n'était content que lorsqu'il pouvait avoir devant lui sur la table une tête fraîchement coupée à laquelle il prodiguait les outrages, lui crevant les yeux, lui perçant la langue. Puis, échauffé par le vin, il se faisait amener ses prisonniers et se complaisait à terminer la fête en les mettant lui-même à mort, les décapitant quand il était en humeur de clémence, plus souvent les criblant de coups de stylet savamment ménagés pour les faire longtemps souffrir, ou bien les éventrant. Il semblait éprouver une volupté de tigre à

plonger ses mains dans leurs entrailles pantelantes tandis qu'ils vivaient encore. Il se vanta plus tard d'avoir en six mois tué de cette manière de ses propres mains 455 Français et Napolitains désignés comme Jacobins. C'est à un tel homme que la fille de Marie-Thérèse ne rougissait pas d'écrire de sa main royale : « Mon général et mon ami. »

Par les montagnes qui dominent Éboli et Campagna, Mammone donnait la main à Gherardo Curci, surnommé Sciarpa, qui avait établi son quartier général à Capaccio, au-dessus de Pæstum. C'était un officier, capitaine dans l'ancienne armée royale, qui avait d'abord montré beaucoup de zèle pour la République, mais qui avait vu ses services refusés par ceux qui la gouvernaient et que le dépit avait jeté dans les rangs du parti royaliste. Seul entre tous les chefs populaires auxquels il associait ses efforts, Sciarpa déploya de véritables talents militaires, et c'est avec justice qu'après la Restauration il fut maintenu dans l'armée régulière avec le grade de colonel. Ambitieux, hardi et sans scrupules, il ne reculait devant rien quand il voyait un avantage ; il savait faire de la cruauté un moyen de terreur, du pillage un moyen de retenir et d'exciter les bandes qu'il groupait autour de lui ; mais

il n'était pas féroce par instinct et sans nécessité, ni avide pour son propre profit.

Championnet une fois maître de Naples et ayant réussi à y organiser un gouvernement national, en tenant résolument tête au commissaire du Directoire, Faypoult, qui voulait traiter le pays en terre conquise, le nouveau gouvernement et le général français durent se préoccuper de l'état des provinces et des moyens d'y faire cesser l'anarchie. La situation était d'autant plus grave que le cardinal Ruffo était débarqué en Calabre au mois de février 1799, y avait organisé une armée nombreuse et commençait sa marche vers le nord, en exterminant par le fer et le feu tout ce qui lui résistait. Championnet ne disposait que de bien peu de monde pour envoyer en expédition. Cependant on parvint à organiser deux colonnes. L'une, entièrement composée de Napolitains et de Calabrais, sous la conduite de Giuseppe Schipani, devait se porter de Salerne sur Potenza, s'y fortifier et y tenir en échec les hordes du cardinal Ruffo. Pendant ce temps l'autre colonne, formée d'une brigade française sous le commandement de Duhesme et d'une brigade de volontaires napolitains sous le commandement d'Ettore Caraffa, comte de Ruvo,

avait la mission de soumettre la Pouille, après quoi elle se rabattrait sur Potenza, y opérerait sa jonction avec les forces de Schipani et pénétrerait ensuite en Calabre, allant donner la main au groupe de libéraux qui continuait à se défendre à Cosenza.

La colonne de la Pouille, conduite avec une rare vigueur, réussit complètement à l'accomplissement de sa mission. En quelques semaines, la prise de vive force de San-Severo par le général Duhesme, celle d'Andria et de Trani par le général Broussier, qui lui avait succédé dans son commandement, firent reconnaître la République dans toute la province et en expulsèrent De Cesare avec ses bandes. Mais pendant ce temps Schipani se faisait battre à plate couture à Castelluccia par Sciarpa et se voyait obligé de rétrograder jusqu'à Salerne. Potenza tombait aux mains des bandes royalistes, et Picerno devenait le centre de la résistance libérale et républicaine dans l'ouest de la province de Basilicate. Sa population toute entière avait pris ardemment parti pour l'ordre de choses nouveau, et les libéraux qui avaient pu fuir des villes voisines y avaient trouvé un refuge.

La colonne de la Pouille, après ses succès, se

préparait à marcher seule sur Potenza quand, au commencement d'avril, le commandement de l'armée française fut absolument désorganisé par l'arrestation de Championnet, Duhesme et Broussier, que les coupables intrigues de Faypoult à Paris avaient réussi à faire mettre en accusation par le Directoire. Presque au même moment, Macdonald, placé à la tête de l'armée du midi de l'Italie, apprenait les désastres de Scherer en Lombardie et l'arrivée des Russes de Souvaroff. Il fallait se préparer à effectuer une retraite vers le Nord dans le cas où les affaires des Français ne se rétabliraient pas sur le Pô, car autrement les troupes lancées si imprudemment dans le royaume napolitain devaient être perdues et n'auraient pu éviter le sort de Montpensier et de Stuart d'Aubigny après le départ de Charles VIII. Son premier soin fut donc de concentrer toutes ses forces autour de Naples et d'évacuer la Pouille, où les exploits des Français avaient tellement frappé les esprits que De Cesare fut quelque temps avant d'oser y reparaître après leur départ. Bientôt les nouvelles de Lombardie devinrent telles qu'il n'y eut plus une minute à perdre pour commencer la retraite et qu'il fallut se résigner à abandonner la République Par-

thénopéenne à ses seules ressources, c'est-à-dire à une perte certaine, car les Anglais, les Russes et les Turcs se joignaient aux insurgés pour l'accabler. Macdonald ne voulut du moins s'en aller qu'après une victoire. Le 28 avril il battait sur les bords du Sarno, tout à côté de Pompéï, les Anglo-Siciliens débarqués à Castellammare, leur prenant quinze canons et trois drapeaux. Le 7 mai l'armée française quittait Naples, se dirigeant vers Rome et la Toscane.

A ce moment le cardinal Ruffo, après avoir complété la conquête de la Calabre par la prise de Paola et de Cosenza, avait gagné la Basilicate et entamait l'exécution d'une nouvelle partie de son plan de campagne. De sa personne, avec le gros de son armée, il se dirigeait sur la Pouille pour y opérer sa jonction avec les Russes et les Turcs, débarqués à Tarente sous les ordres du maréchal comte Micheroux, y ramasser autour de lui les restes des bandes de De Cesare, puis revenir sur Naples par Ariano et Avellino, en attirant encore Mammone à sa suite, tandis que Pronio et Rodio descendraient des Abruzzes sur Capoue où rendez-vous était donné à Frà Diavolo. Le mouvement convergent sur Naples devait être complété par

l'opération d'une importance capitale confiée à Sciarpa. Celui-ci devait faire déboucher de la Basilicate et du Cilento les bandes dont il était devenu le général en chef, gagner Salerne, y donner la main aux Anglo-Siciliens qui se préparaient à y faire un nouveau débarquement, enfin pénétrer par La Cava dans la vallée du Sarno, en même temps que la flotte britannique entrerait dans la baie de Naples et viendrait attaquer par mer la ville. On sait qu'elle était défendue de ce côté par l'intrépide amiral Caracciolo, jusqu'alors étranger à tous les partis politiques, mais que son patriotisme indigné avait rangé sous le drapeau de la République le jour où il avait reçu l'ordre du roi de remettre aux Anglais les vaisseaux de la marine napolitaine.

C'est ce plan qui s'exécuta de point en point et par la concentration de forces immenses autour de Naples assura la prise de la ville après une courageuse défense. Ruffo et ses lieutenants, les Anglais et les Russes comptaient qu'il suffirait d'une quinzaine de jours au plus pour l'exécuter et que de cette manière on pourrait entrer dans la capitale sans coup férir; car le départ des Français y avait tout désorganisé et rien n'était préparé pour la

lutte. Mais ils avaient compté sans l'héroïsme de la ville d'Altamura et du bourg de Picerno, qui arborèrent le drapeau noir de la résistance à outrance et se dévouèrent au massacre et à la ruine afin d'arrêter quelque temps la marche l'une du cardinal Ruffo, l'autre de Sciarpa. Les habitants d'Altamura et de Picerno n'avaient aucune illusion sur le sort qui les attendait ; ils n'avaient nulle chance d'être secourus à temps et ils savaient avec quelle implacable férocité le cardinal traitait qui lui résistait. L'exemple de Cotrone avait été sous ce rapport si terrible qu'il avait découragé beaucoup de villes de tenter d'en faire autant. Mais en s'offrant à une mort certaine ils donnaient le temps d'organiser la défense de Naples. De cette manière ils espéraient encore sauver la cause qu'avait fini par embrasser toute l'élite intellectuelle et morale du pays, malheureusement sans entraîner les masses ; car ils se figuraient que la capitale, après quelques semaines de préparatifs, pourrait tenir assez pour voir arriver à son secours la flotte promise par la France et l'Espagne. Un tel espoir ne devait pas se réaliser, mais du moins le dévouement d'Altamura et de Picerno assura à la République Parthénopéenne de glorieuses funérailles et sauva

l'honneur du parti libéral, non seulement par l'exemple même de l'héroïsme de ces deux villes, mais en permettant aux gouvernants de Naples d'organiser à la hâte les légions de volontaires qui, écrasées sous le nombre des assaillants, soutinrent encore jusqu'à la dernière extrémité les beaux combats du Granatello, du Ponte della Maddalena et de Chiaja.

Le siège d'Altamura fut le plus court ; il ne dura que quelques jours. La ville n'était pas approvisionnée de munitions. Avec quelque soin qu'on les ménageât, le peu qu'on en avait fut vite épuisé, et bientôt les assiégeants purent établir sans risque jusqu'au pied des vieux remparts du moyen âge dont Altamura était entourée leurs batteries au feu desquelles la mousqueterie même ne pouvait plus répondre et où le cardinal Ruffo venait tous les matins officier pontificalement en vue des assiégés, contre lesquels il répétait à chaque fois la formule de l'excommunication majeure. Rien ne faisait faiblir les habitants de la ville. Quand la brèche fut ouverte, ils la défendirent à l'arme blanche avec un tel acharnement qu'il fallut plusieurs heures à l'armée de la Sainte-Foi pour l'emporter. La brèche forcée, tous ceux des habitants

qui purent gagner la porte située à l'autre extrémité de la ville et devant laquelle les assiégeants étaient en moins grand nombre, firent une sortie subite, passèrent sur le ventre de ceux qui essayaient de les arrêter et parvinrent à gagner les montagnes où ils se cachèrent. Les autres, barricadés dans les maisons, y luttèrent encore au couteau jusqu'à la mort, tandis que leurs femmes, des étages supérieurs, jetaient sur la tête des ennemis leurs meubles, les tuiles de leurs toits et des chaudières d'huile bouillante. Les pertes de l'armée du cardinal furent énormes dans cet assaut. En revanche, tout ce qui était resté dans la ville, hommes, femmes et enfants, fut massacré sans qu'on fît grâce à un seul; la fureur des assaillants était arrivée à un tel paroxysme qu'ils tuèrent jusqu'aux animaux domestiques. Le carnage dura trois jours. Après quoi, Ruffo, renouvelant la comédie impie qu'il avait déjà jouée à Cotrone à la suite de scènes semblables, rassembla son armée hors de la ville en flammes, lui donna une absolution solennelle de tous les péchés qu'elle avait commis dans les jours précédents, et prit la route de Gravina, qu'il mit également à sac, bien que cette ville ne se fût pas défendue.

Picerno put tenir plus longtemps; sa résistance dura plusieurs semaines, de telle façon que le cardinal Ruffo, après avoir parcouru toute la Pouille, dut attendre plus de dix jours à Nola, avant de commencer les opérations contre Naples, que Sciarpa, vainqueur enfin de cette résistance, eût pu reprendre sa marche et déboucher de Salerne. Depuis quelques mois déjà, le bourg était dans un état de blocus continuel, et il avait repoussé plusieurs attaques avec succès. Isolés du reste du monde et ne pouvant recevoir de ravitaillement d'aucune nature, les habitants s'étaient mis à fabriquer eux-mêmes de la poudre et ils en avaient fait assez pour en rester jusqu'au bout abondamment pourvus. C'est le plomb qui leur manqua bientôt pour faire des balles; mais ils y suppléèrent en fondant les tuyaux des orgues de l'église, les gouttières des maisons, les couverts d'étain des ménages, puis en chargeant leurs fusils avec les morceaux de cuivre de leur batterie de cuisine brisée à cet effet. Picerno n'avait pas un canon. Tant que le bourg ne fut attaqué que par des bandes dépourvues d'artillerie, il défia sans peine tous leurs efforts. Mais Sciarpa fit venir des canons et dès lors la brèche ne fut pas longue à ouvrir. Picerno

ne céda pas pour cela. Bien au contraire, cinq assauts successifs furent repoussés avec des pertes considérables. Ce n'est qu'au sixième que les défenseurs, réduits à un petit nombre, finirent par être écrasés sous la masse des assaillants. Là encore tout ce qui ne parvint pas à se frayer en combattant un passage au travers des ennemis, et à gagner les retraites inaccessibles des montagnes, fut mis à mort sans pitié. Les scènes d'Altamura se renouvelèrent à Picerno, plus horribles encore s'il est possible.

Une partie des habitants désarmés, malades, vieillards, femmes, enfants, avait cherché un refuge dans l'église. Quand les vainqueurs y arrivèrent, le curé fit ouvrir les portes et se présenta sur le seuil en ornements sacerdotaux, élevant l'ostensoir au-dessus de sa tête. Il croyait ainsi leur inspirer le respect et arrêter leur rage homicide. Vain espoir ; le digne prêtre, qui essayait ainsi de sauver ses ouailles, tomba le premier percé de coups. On s'acharna sur son cadavre en le mutilant odieusement ; on foula aux pieds le Saint-Sacrement qu'il tenait à la main, en hurlant que porté par un républicain ce n'était plus le corps du Christ. Enfin tous ceux qui avaient cherché asile aux pieds des autels

furent égorgés. Les hordes qui commettaient ces épouvantables sacrilèges s'intitulaient Armée de la Sainte-Foi et prétendaient combattre pour la cause de la religion !

Par une de ces injustices dont l'histoire est pleine, l'héroïque dévouement et la catastrophe de Picerno passèrent inaperçus au milieu des événements de la fin de la République Parthénopéenne. Pendant quatre-vingts ans ils sont restés ignorés, sans qu'aucun écrivain en eût fait mention. C'est seulement il y a deux ans qu'un des professeurs les plus éloquents de l'université de Naples, M. Fiorentino, ayant rencontré au cours d'autres recherches les pièces officielles relatives à cet épisode, les a publiées dans une intéressante brochure intitulée *I morti di Picerno*. Elle se termine par la liste nominative des victimes du massacre final, relevée sur le procès-verbal du fossoyeur qui déclare les avoir enterrés hors de terre sainte et sans prières, comme des corps d'excommuniés.

MURO

Au delà de Picerno la voie ferrée, entrecoupée de nombreux tunnels et de travaux d'art de toute nature qui ont demandé des dépenses très considérables, commence à descendre vers le golfe de Salerne par une pente aussi rapide que celle qu'elle a montée sur l'autre versant. Nous sommes entrés dans un des affluents du Sele, le Silaros des anciens, qui se jette dans la mer tout auprès de Pæstum.

La première station est celle de Baragiano. Au XIIe siècle, sous les rois normands, époque où les diplômes le nomment *Barasanum*, c'était un fief de quelque importance. Confisqué en 1438 sur Pietro di Alagno pour félonie, Alfonse d'Aragon le donna aux Caracciolo qui possédaient le mar-

quisat de Bella et nombre de seigneuries voisines. Pressuré sans mesure par ses seigneurs et sans cesse en litige avec eux, le village de Baragiano, dans les deux derniers siècles du régime féodal, descendit par degrés au dernier point de la décadence et de la misère; et l'abolition de ce régime sous Murat n'a pas suffi à l'en relever. Le territoire en est pourtant fertile, la situation parfaitement saine, le climat des plus tempérés, sans excès de chaleur pendant l'été ni de froidure pendant l'hiver. Mais, à force de souffrances sans remèdes, tout ressort d'énergie avait fini par être brisé dans sa population; elle était tombée dans une sorte d'engourdissement désespéré que, depuis, elle n'a pas su rompre; elle avait pris des habitudes d'oisiveté farouche auxquelles elle n'a pas renoncé. Plongés dans une pauvreté sordide et honteuse d'elle-même, les gens de Baragiano vivent comme des sauvages, enfermés dans un isolement soupçonneux, sans relations avec leurs voisins, sans commerce et sans industrie. Ils ne font rien pour améliorer leur sort, et ne cultivent le sol que juste assez pour en tirer les denrées de première nécessité indispensables à les faire vivre misérablement. Nulle part dans la province, l'agriculture, seule

occupation des habitants, n'est aussi arriérée. Avec un peu d'énergie au travail, ils pourraient acquérir l'aisance; ils préfèrent croupir dans leur misère. Le contact avec le mouvement du chemin de fer les réveillera-t-il de cette torpeur? Réussira-t-il à rendre quelque vie à leur pays? C'est ce qu'on ne saurait encore dire.

La station suivante, que l'on rencontre après deux kilomètres seulement, dessert deux villes, situées dans la partie culminante de l'arête des Apennins, au point de partage du versant de la Méditerranée et de celui de l'Adriatique, Muro et Bella. Une grande distance la sépare de ces villes, que l'on ne peut encore gagner qu'à cheval, la route carrossable qui les mettra en communication avec le chemin de fer n'étant pas achevée. Muro est la moins éloignée, bien qu'encore à plus de 10 kilomètres, que l'on met plusieurs heures à franchir, toujours en montant. C'est une ville épiscopale, de plus de 7,000 habitants, rebâtie presque en entier après le tremblement de terre de 1694, qui l'avait ruinée, et très endommagée aussi dans celui de 1857.

Il faut presque y toucher pour la découvrir, cachée qu'elle est dans des gorges sinueuses et

tourmentées. L'aspect en est des plus originaux. Elle s'étage en amphithéâtre de la base à la cime d'une montagne assez élevée, qui s'adosse au massif couvert de forêts et de pâturages que couronnent les cimes sourcilleuses de Pisterota et de Paratello, garnies de neige jusqu'à l'entrée de l'été. Les maisons, toutes précédées de petits jardins, sont appliquées et disposées de telle façon qu'aucune n'intercepte à l'autre ni l'air ni la vue. Elles se succèdent par gradins superposés, le jardin de celle qui vient derrière dominant le toit de celle qui la précède. On y a accès par le troisième étage, formant rez-de-chaussée sur un côté de la rue, dont l'autre côté est garni par les murs de terrasse soutenant les jardins de la zone de maisons supérieure. Entrant ainsi par l'étage le plus haut, il faut descendre pour accéder aux inférieurs et au jardin de la maison. Des rues étroites et singulièrement escarpées, en escaliers, coupent de distance en distance les rues qui forment autant de zones horizontales sur la pente occupée par la ville et conduisent depuis le bas jusqu'au sommet. Elles sont d'une saleté repoussante, toujours encombrées de fumier et d'immondices, dans lesquels d'innombrables porcs cherchent leur vie. Le syndic qui

voudra organiser à Muro une voirie régulière aura une terrible étable d'Augias à nettoyer. Ce sera un vrai travail d'Hercule. Tout en haut de la ville, un vaste château-fort du moyen âge dresse sa masse formidable et à demi écroulée. Elle est comme suspendue au-dessus d'un précipice d'une profondeur effrayante qui borde tout un côté de la ville, et sur lequel a été jeté un pont du moyen âge, construit avec une telle solidité qu'aucune secousse ne l'a ébranlé depuis le XIIe siècle. Ce pont conduit au faubourg de Chiavello, situé de l'autre côté du précipice et offrant les restes d'une enceinte fortifiée distincte de celle de la ville. Les vieux remparts de celle-ci, qui subsistent encore en partie, sont environ à mi hauteur de la pente occupée par la cité actuelle, dont toute la partie inférieure constitue un faubourg ouvert, où vint se réfugier, pour y trouver plus de sécurité, la population des nombreux villages qui parsemaient autrefois les alentours de Muro et furent détruits dans les guerres du XVe siècle.

Le climat est rude et excessif : brûlant en été, très froid en hiver, où la neige persiste quelquefois dans la ville même pendant plusieurs semaines. Les brouillards sont fréquents. La ville s'enveloppe

alors d'un nuage si épais qu'on ne distingue rien autour et qu'on a même de la peine à se diriger dans les rues. Lorsque cette nuée se dissipe et que le temps est clair, on voit des maisons les plus hautes et surtout du château se déployer devant soi une vaste étendue de montagnes qui se succèdent comme les ondulations d'une mer brusquement pétrifiée jusqu'aux âpres sommets des Monti della Maddalena, situés à cinquante kilomètres de distance et fermant l'horizon du côté du sud.

La fondation de Muro n'est pas plus ancienne que le xe siècle, et la première mention que l'on rencontre d'un évêque de cette ville est celle d'un nommé Léon vers 1050. Son successeur, Eustache, figure en 1059 parmi les prélats qui intervinrent à la consécration d'une église du voisinage de Melfi. Muro était dès lors tombée au pouvoir des Normands, comme Acerenza dont il dépendait. Au xiie siècle c'était une des premières seigneuries de la Basilicate. Charles d'Anjou donna le fief de Muro à Pierre Ugot. Il vint ensuite à Othon de Tussi, et, ce dernier étant mort sans enfants, fit retour à la couronne, sous réserve du douaire de Filippa, comtesse d'Alba, veuve du seigneur défunt. Charles II en fit l'apanage de son fils Raimond Bérenger,

comte de Provence, aux fils duquel Muro passa après sa mort pour revenir encore à la couronne. C'est dans cette condition que la ville se trouvait sous Jeanne Ire et demeura sous ses successeurs jusqu'à Ferdinand Ier, qui la vendit en 1477, avec le titre de comte, à Mazzeo Ferillo, conseiller et chef du secrétariat de son fils Frédéric, duc de Calabre. Acerenza se trouva alors comprise dans le comté de Muro, qui, après deux générations de comtes de cette famille, fut transmis par mariage aux Ossini, ducs de Gravina.

Les tremblements de terre qui ont plusieurs fois renversé Muro n'y ont pas laissé d'église ancienne. La cathédrale, rebâtie après celui de 1694, n'a été dédiée qu'en 1728. Mais on y voit maçonnée dans une des murailles latérales une inscription provenant du portail de la cathédrale antérieure ; elle porte la date de 1100 et le nom de l'évêque Gaudino mentionné dans une des inscriptions de San-Sabino de Canosa comme un des nombreux évêques qui, en 1101, assistaient le pape Pascal II à la consécration de cette cathédrale de sa ville natale.

On voit aussi dans l'église cathédrale de Muro un tableau de la fin du XIVe siècle, peint à la dé-

trempe sur panneau, assez médiocre au point de vue de l'art, mais fort curieux pour l'histoire. Dans la partie supérieure la Vierge Marie remet le rosaire à saint Dominique, incliné devant elle dans une attitude de respect ; plus bas sont agenouillés l'antipape Clément VII, la reine Jeanne Ire et son quatrième mari, Othon de Brunswick. La double date de l'élection de Clément VII et de la captivité d'Othon ne permet pas d'admettre qu'une peinture représentant cette réunion de personnages ait été exécutée autrement que dans les derniers mois de 1379 ou les premiers de 1380. La reine Jeanne aimait le séjour de Muro et plusieurs fois vint chercher derrière les murailles du château-fort de cette ville un refuge dans les guerres que ses désordres et ses crimes déchaînaient contre elle. C'est aussi dans ce château que Charles de Durazzo, après s'être emparé de sa personne et l'avoir détrônée, l'enferma étroitement prisonnière et qu'elle mourut en 1382. On y montre de prétendues oubliettes, qu'elle aurait, dit-on, fait pratiquer pour y précipiter ses ennemis et ses amants d'une nuit. Mais ce n'est pas autre chose que la plupart des soi-disant oubliettes des châteaux du moyen âge, une vaste fosse d'une destination beau-

coup plus prosaïque, que les architectes ne devaient pas oublier de ménager dans une enceinte appelée à enfermer en cas de siège une nombreuse garnison qui ne se composait pas de corps saints. Les gens de Muro vous font voir aussi dans leur château la chambre où Jeanne aurait été étouffée sous des oreillers par l'ordre de Charles de Durazzo. Reste à savoir si l'anecdote, que contestent beaucoup d'historiens, est réellement authentique. Mais un *cicerone* ne s'embarrasse pas pour si peu.

Le pont hardiment jeté sur le gouffre qui sépare du faubourg de Chianello porte une inscription qui le date de 1100, ajoutant qu'il fut fait aux frais de Giovanni Cito et Giovanni Musaneri, citoyens de Melfi, et que l'architecte en fut Inco. Encore un nom à ajouter à la longue liste des architectes de la période normande qui ont pris soin de signer leurs œuvres pour l'instruction de la postérité.

L'église Santa-Maria di Capitignano, en avant de ce faubourg de Chianello, bien que refaite en majeure part à la fin du XVIIe siècle, offre encore quelques parties anciennes et des fragments romains. Le nom de Capo di Giano, qui lui est donné dans quelques livres, n'a aucune authenticité. C'est une pure invention de lettrés de l'endroit, qui vou-

laient la représenter comme ayant succédé à un temple de Janus.

A quatre kilomètres en bas de Muro, sur la rive droite du torrent Giacojo, se trouve une colline de forme allongée connue sous le nom de Raja-San-Basile. C'est le point d'où l'on peut avoir le mieux une vue d'ensemble de la ville. Au sommet de cette colline M. Michele La Cava a reconnu le premier l'existence de vestiges considérables d'une enceinte fortifiée construite en gros blocs de pierre à la forme de polygones irréguliers, superposés et enchevêtrés les uns dans les autres sans ciment. C'est le mode de construction connu sous le nom de cyclopéen ou de pélasgique. Les enceintes de ce genre sont très multipliées dans l'Italie centrale, là où les traditions historiques placent l'établissement des Pélasges Tyrrhéniens. On en a également signalé dans la Terre d'Otrante où habitaient les Iapygiens, rattachés aussi à la souche pélasgique, par exemple à Manduria et à San-Cosimo près d'Oria. Mais jusqu'à présent on n'en connaissait pas sur le territoire de la Lucanie, où il faut les faire remonter sans hésitation à l'époque des Pélasges Œnotriens. C'était une lacune considérable dans l'archéologie italique. Elle est aujourd'hui

comblée grâce aux découvertes de M. La Cava, qui a constaté l'existence d'enceintes de cette nature non seulement à Raja près de Muro, mais aussi au Monte Coppola sur la commune de Valsinni (autrefois Favale), à Tempa Cortaglia entre San-Mauro Forte et Accettura, près des sources de la Salandrella (l'Acalandrus des anciens), enfin à Croccia Cognato sur le territoire de la commune d'Oliveto Lucano, dans le même canton. Nous-mêmes nous en visiterons une cinquième, celle de Consilinum, dans le voisinage de Padula. Nul doute que la suite des explorations, qui n'ont jamais été poursuivies jusqu'à présent en Basilicate d'une manière méthodique, n'en fassent reconnaître un grand nombre d'autres.

L'enceinte de Raja San-Basile appartient à l'âge le plus antique des Pélasges Œnotriens, plusieurs siècles avant l'établissement des Lucaniens de race sabellique dans la contrée. Mais à l'intérieur on observe des vestiges d'occupation jusque dans les temps romains. Je ne crois pas qu'on puisse hésiter à y placer une ville qui joue un rôle dans l'histoire de la seconde guerre Punique, et que depuis longtemps tous les savants, dont l'opinion fait autorité en matière de géographie antique, ont montré

devoir être cherchée dans le voisinage de Muro, d'après ce qui résulte pour sa situation des circonstances de la campagne où elle est mentionnée, celle de Numistro.

En 210 av. J.-C., des fugitifs d'Herdonea arrivèrent auprès de M. Claudius Marcellus, qui se trouvait dans le Samnium avec son armée, et lui racontèrent comment Hannibal venait de détruire leur ville et d'en transporter les habitants à Métaponte et à Thurioi. Marcellus s'enfonça aussitôt dans le nord de la Lucanie pour essayer d'atteindre le général carthaginois dans sa marche de retour vers l'Apulie. Ils se rencontrèrent sous les murs de Numistro et s'y livrèrent une bataille acharnée, sanglante et sans résultat décisif. Mais dans la nuit Hannibal décampa dans la direction du nord, et Marcellus, après avoir laissé dans Numistro une petite garnison sous le commandemant de L. Furius Purpureo, se mit à sa poursuite jusqu'à Venusia, où il l'atteignit de nouveau et le battit. On peut suivre quelque temps dans les bois auprès de Raja le tracé d'une route antique qui se dirige vers Venosa. C'est celle que suivirent les deux armées.

Numistro subsistait encore à l'époque impériale.

Du temps de Pline cette ville était agrégée au municipe de Volceii (Buccino). Peut-être le fut-elle plus tard à celui de Potentia (Potenza); car les deux inscriptions latines que l'on voit aujourd'hui à Muro, et qui proviennent de Raja, mentionnent des magistrats municipaux de cette dernière ville.

Bella, ville de 6,000 âmes, est à 5 kilomètres au-delà de Muro, sur la route royale d'Eboli à Barletta. C'est une localité vivante et prospère, qui fait un commerce étendu des produits de son sol et les envoie jusqu'à Salerne. Comme si le nom gracieux de leur pays leur portait bonheur, les femmes de Bella ont dans toute la contrée environnante une grande réputation de beauté, de bonne grâce et d'esprit. Leurs danses sont renommées, et par toute la Basilicate il est proverbial que dans leurs ménages ce sont elles qui portent les culottes.

Sous le règne de Guillaume II, au XIIe siècle, seize barons avaient des fiefs sur le territoire de Bella. En 1462, Ferdinand Ier en vendit à Giacomo Caracciolo, avec le titre de marquis, la seigneurie confisquée sur le comte de Pulcino rebelle. A son tour, Charles-Quint l'enleva pour rébellion à Colà Maria Caracciolo et la donna en 1528 à la famille espagnole Alarcon, de qui les Caracciolo,

princes d'Avellino, rachetèrent ce marquisat à la fin du même siècle.

Les habitants de Bella ont une curieuse habitude agricole qui leur est propre, c'est celle de faire pâturer en herbe par les moutons au premier printemps les blés qu'ils ont semés à l'entrée de l'hiver. Ils prétendent qu'ainsi les racines se fortifient et s'étendent en terre et que bientôt la plante repullule plus drue et plus vigoureuse.

Vingt minutes suffisent à conduire de la station de Bella-Muro à celle de Balvano. Tandis que le chemin de fer court sur les hauteurs, le bourg, qui compte 3,500 habitants, est situé dans le fond d'une vallée, par une exception rare dans le pays. La population est active et industrieuse ; on y fabrique dans les ménages les étoffes de laine et de fil qui servent au vêtement de la famille, et on fait même avec les villages voisins un certain commerce de draps grossiers.

Balvano ou Valvano occupe le site d'une localité antique, qui appartenait au territoire du municipe de Volceii. L'église renferme plusieurs inscriptions latines intéressantes. Au milieu du bourg se dresse une roche isolée et escarpée qui porte les ruines d'un château du premier moyen âge. C'est celui

où s'installa un des chevaliers normands qui avaient été les compagnons des fils de Tancrède de Hauteville à leur descente en Italie. Il devint la souche d'une des plus grandes familles du royaume sicilien pendant la période normande et souabe, laquelle joignit à la seigneurie de Balvano celles de Cisterna, La Rocca, La Cedogna, Monteverde, puis les comtés d'Armatera, d'Apice et de Conza. Sous le roi Roger, Gilbert de Balvano était justicier de Capitanate. Sous Guillaume II, Philippe de Balvano prit part avec éclat à la Croisade. En 1226, Ragon de Balvano était un des généraux de Frédéric II. Cette famille s'éteignit sous Manfred, Ragon n'ayant eu que deux filles, Minora, comtesse d'Apice, et Melisenda, mariée à Berardo Gentile. Charles Ier d'Anjou, en 1269, concéda à Mathieu de Caprais toutes les terres qui avaient appartenu à la maison de Balvano. Plus tard, la seigneurie de ce bourg passa aux comtes de Pulcino, puis aux ducs de Sicignano. Enfin parmi ses possesseurs il faut citer Domenico Giovine, qui l'avait acheté quarante-deux mille ducats des créanciers du duc de Sicignano et qui fut un des nobles massacrés en 1647 par la populace de Naples dans la révolte de Masaniello.

Comme bibliophile je salue avec un certain respect en Balvano la patrie de l'astrologue Cristiano Proliano, dont le traité sur sa prétendue science, imprimé à Naples en 1477 par Henri Aldyng, est un des plus rarissimes parmi les incunables napolitains.

Vient ensuite la station de Romagnano, dénommée d'après un village voisin et sans importance, juché pittoresquement au sommet d'une hauteur abrupte. C'est cette station qui dessert Vietri di Potenza, bourg de 3,000 âmes situé à quelques kilomètres de là sur la grande route de Salerne à Potenza et célèbre par la beauté de son paysage, par l'aspect grandiose de sa fertile vallée, entourée de hautes montagnes, en grande partie boisées. La situation de Vietri correspond à celle des Veteres Campi, où, dans l'année 212 avant J.-C., le proconsul Tiberius Sempronius Gracchus fut attiré par la trahison du Lucanien Flavius, jusqu'alors chef du parti romain dans son pays, dans l'embuscade que lui avait préparée Magon, l'un des lieutenants d'Hannibal, et y trouva la mort. La description que Tite-Live donne des lieux est encore aujourd'hui d'une vérité frappante. L'historien dépeint on ne peut mieux le cirque de montagnes

qui enveloppe la vallée comme un entonnoir et les grands bois où s'était dissimulée la cavalerie numide.

Un quart d'heure après avoir passé Romagnano, au sortir d'un tunnel, le train s'arrête à Ponte San-Cono. Cette station, où nous allons pour quelque temps quitter le chemin de fer, doit son nom au pont construit il y a peu d'années à la place d'un plus ancien, sur la rivière profondément encaissée du Piatano, à l'endroit où elle débouche d'une gorge sauvage et magnifique d'aspect, aux parois de rochers presque verticales. San Cono est l'objet d'une vénération toute particulière dans la région où nous entrons. Il a vécu au xe siècle. C'était un enfant du pays, né à Tegiano ou Diano de parents de qui prétend descendre également la famille Indelli, encore subsistante et l'une des plus vieilles de la noblesse de la ville. Il fut moine au couvent bénédictin de Santa-Maria di Cadossa, au bas de Montesano, monastère détruit peu après sa mort et qui relevait de l'abbaye du Mont-Cassin. Son corps, dit-on, y fut retrouvé miraculeusement en 1261 et transporté à Diano, où il continue à être l'objet des hommages des fidèles. Adossé au mur de l'église actuelle de Cadossa, on montre l'an-

cien four du monastère, où la légende raconte que le saint se cacha pour échapper à ses parents qui venaient l'arracher à la vie monastique ; elle ajoute que le four était allumé lorsque Cono y entra et qu'un miracle lui permit d'en sortir sans brûlure.

A peu de distance au nord-ouest de Ponte San-Cono, on voit s'étager au sommet d'une montagne les maisons de Buccino, petite ville de 5,000 habitants avec un château du moyen âge où le Pape Urbain VI chercha un refuge momentané quand, après la prise de Nocera, il fuyait de Salerne en Sicile pour échapper aux poursuites de Charles de Durazzo, avec lequel il s'était brouillé après l'avoir lui-même appelé à Naples. C'est l'antique Volceii, l'une des villes des Lucaniens, qui après avoir embrassé le parti d'Hannibal et reçu garnison carthaginoise, revinrent spontanément aux Romains en 209 avant J.-C., quand la fortune tourna en leur faveur d'une manière décidée. Sous l'Empire c'était encore un des municipes les plus florissants et les plus populeux de la Lucanie et le siège d'une des *præfecturæ* de la contrée. Il n'est pas de localité de l'ancien pays des Lucaniens dont le sol ait fourni et qui possède encore plus de richesses en fait d'épigraphie latine.

Nous sommes désormais sortis du territoire de la Basilicate pour entrer dans celui du Principato Citeriore ou province de Salerne, une des deux divisions de l'ancienne principauté de cette ville.

LE VAL DI TEGIANO

Il n'y a pas de village à Ponte San-Cono, mais seulement deux maisons auprès de la station. Mais celle-ci est la plus vivante du trajet entre Potenza et Eboli. C'est la seule où s'arrête le train express, car elle dessert tout le canton riche et peuplé du Val di Tegiano ou Val di Diano. On n'y trouve pourtant pas à proprement parler de diligences ou d'omnibus, mais un grand nombre de voitures massives à six places, quatre dans l'intérieur et deux dans un cabriolet sur le devant, juchées sur des roues d'une hauteur démesurée et traînées par trois ou quatre chevaux de front. On peut à sa volonté louer une de ces voitures entière ou y prendre seulement une place en s'y entassant avec les gens du pays, qui trouvent moyen de monter six là où quatre tout au

plus tiendraient. Toutes sont attelées à l'arrivée du train express et quand on sort de la gare on est assourdi par les cris des cochers qui cherchent à attirer l'attention du client et à capter sa préférence, en vantant à grands renforts d'éclats de voix et de gestes, et avec une intarissable volubilité, les mérites de leur équipage. Je remarque, du reste, que quelle que soit l'ardeur de leur concurrence, ils s'arrangent pour qu'elle ne les conduise pas à faire trop de concessions sur les prix et pour n'en pas moins écorcher consciencieusement le voyageur.

C'est un de ces véhicules que nous arrêtons pour toute la durée de notre excursion jusqu'à Padula, aidés dans notre choix par un jeune paysan qui s'est mis aussitôt à notre disposition quand il m'a entendu parler français. Il est, en effet, tout fier de me montrer et surtout de montrer à ses compatriotes qu'il sait aussi le parler, l'ayant appris à l'école technique de Polla. Il s'en tire en effet assez convenablement, mais c'est évidemment un Marseillais qu'il a eu pour professeur. On lui a inculqué le plus pur accent de la Canebière. Ceci me rappelle l'étonnement que causait dans la meilleure société de l'île de Zante ma façon de parler où l'on ne retrouvait plus le mordant de l'accent enseigné

par le maître de français de la ville. Quoi qu'il en soit, je comble de joie mon obligeant gallomane en lui remettant ma carte où j'ai écrit au crayon qu'il savait bien le français. C'est un certificat qu'il exhibera souvent, je n'ai garde d'en douter.

Nous laissons une partie de notre bagage à la gare, où nous le reprendrons au bout de trois jours. Nous installons le reste avec nos personnes dans la voiture que nous avons arrêtée; puis, après avoir pris une tasse d'exécrable café confectionné par une vieille femme qui a son fourneau dans un coin de la station, nous partons d'une allure rapide au bruit joyeux des grelots et des sonnailles, dont est couvert notre quadruple attelage. Nous franchissons le pont et immédiatement après nous nous mettons à gravir au milieu des oliviers les collines de la rive opposée. Au sommet de ces collines, où la route tourne dans la direction du sud-est, le terrain se découvre et la perspective est immense.

Derrière nous, au nord, Buccino apparaît sur sa crête qui se dresse comme un mur et ferme presque aussitôt la vue, laissant seulement apercevoir par derrière quelques cimes de montagnes plus hautes. Sur notre droite, à l'ouest, la vallée où le

Piatano se réunit, à peu de distance du point où nous sommes, au Tanagro, près de Castelluccio, puis où le Tanagro rejoint, entre Contursi et La Duchessa, le Sele descendu des montagnes de Teora, dans lesquelles sa source avoisine celle de l'Ofanto, cette vallée s'ouvre jusqu'à la plaine qui borde le golfe de Salerne. Devant nous, droit au sud, le massif imposant des monts Alburni se découvre de la base à la cime et se dresse vers le ciel avec une incomparable majesté. A ses flancs s'accrochent, situés à une grande hauteur, les groupes de maisons blanches de Sicignano et de Pettina. On désigne par ce nom d'Alburni la chaîne de grandes montagnes, courant du sud-est au nord-ouest, qui est comprise entre les deux vallées du Tanagro et du Calore et qui vient se terminer, sur la lisière de la plaine de Salerne, aux bords du fleuve Sele, dont ces deux rivières sont les principaux affluents. Virgile a chanté les grands troupeaux de bœufs qui paissent sur les pentes de l'Alburne et dans les bois des rives du Silarus (le Sele), où des légions de taons viennent les molester.

Entre les hauteurs où nous nous trouvons et les monts Alburni, à une grande profondeur au-dessous de nous, le Tanagro se fraie péniblement un che-

min en serpentant au travers d'un labyrinthe de petites collines boisées, débris d'un barrage naturel qui a dû primitivement fermer sa vallée. C'est sur une de ces collines, couverte de vignes et d'oliviers, qu'est bâtie, dans un site des plus gracieux, la petite ville d'Auletta, qui achève à peine de se relever du désastre de 1857, où le tremblement de terre n'en laissa pas une maison debout. Pour la rebâtir on a procédé tout à fait à la turque, sans déblayer le terrain, de telle façon que les décombres sur lesquels il faut marcher obstruent encore les rues, et qu'à chaque pas on y voit la vieille maison en ruines à côté de celle qui l'a remplacée et qui est toute neuve. Nous observerons la même incurie dans toute la contrée, qui est une de celles où la secousse du 16 décembre 1857 a exercé les plus effroyables ravages.

Auletta, construite sur un territoire très fertile, mais dans une position malsaine, a toujours été une fort petite localité. La première mention qu'on en trouve est comme faisant partie des domaines du comte de Provence, Raimond Bérenger, fils du roi Charles II. Elle fut ensuite rattachée pendant plusieurs siècles à la seigneurie qui embrassait tout le Val di Diano. En 1535, Charles-Quint, reve-

nant de sa victorieuse expédition de Tunis, passa devant Auletta sur la route qui le conduisait à Naples. Cette petite ville, qui avait été toujours hostile à la domination espagnole et qui, dans les guerres du royaume, avait embrassé le parti des Français, eut l'audace d'invoquer de prétendus privilèges pour refuser l'accès de ses murs au puissant Empereur. Irrité de tant d'insolence, celui-ci voulut y entrer par la brèche et s'arrêta pour en faire le siège. Auletta n'était qu'une bicoque; mais elle était bien fortifiée et ses habitants résolus. Elle se défendit plus que n'avait cru Charles-Quint, et les troupes qui venaient de battre Barberousse durent consumer vingt jours entiers, du 4 au 24 juillet, pour la réduire.

Lorsque nous nous tournons enfin vers le sud-est, dans la direction où nous allons continuer notre route, le Val di Diano, ou, comme on dit officiellement aujourd'hui, le Val di Tegiano, s'ouvre devant nous dans toute son étendue. On désigne par ce nom la vallée de la rivière Negro ou Tanagro (le Tanager de l'antiquité), depuis sa source jusqu'au bourg de Polla, où les collines de la dernière partie de son cours le resserrent, en fermant presque complètement son débouché. C'est un bassin

de forme ovale, allongé du sud-est au nord-ouest, qui a 37 kilomètres de développement dans cette direction et 7 dans sa plus grande largeur. De hautes montagnes l'environnent de tous les côtés. A l'est, ce sont celles qui se rattachent au massif des Monti della Maddalena, le groupe culminant du système orographique de la région, dont le dernier sommet, le Sant'Elia, domine Sala et Padula, et sépare le Val di Tegiano de la belle vallée de Marsico ou du haut Agri (Aciris des anciens), où sont Viggiano et Viggianello, les bourgs qui envoient dans toute l'Europe leurs musiciens ambulants, Saponara et les ruines de Grumentum, la principale cité des anciens Lucaniens. Au sud, la vallée se termine par les montagnes de Lagonegro, nœud de partage des eaux dans lequel prennent leur source, à peu de distance l'un de l'autre, le Tanagro tributaire du golfe de Salerne, le Noce qui se jette dans le golfe de Policastro, et le Sinno (ancien Siris), qui court porter ses flots abondants à la mer Ionienne, dans le golfe de Tarente. Quant au côté occidental de la vallée, il est bordé d'abord par la chaîne des monts Alburni, puis par le Monte Cervati, que des cols sensiblement abaissés, donnant passage vers Policastro et Sapri, relient aux montagnes de

Lagonegro. Toutes ces hautes chaînes, en partie rocheuses et dénudées, en partie garnies de forêts, sont livrées à la vaine pâture, qui y produit ses effets fâcheux ordinaires et ruine les bois, en leur empêchant de prendre le développement qu'ils auraient naturellement si la dent des bestiaux ne les ravageait pas. Leur aspect sévère contraste de la manière la plus heureuse avec la riante fertilité des collines arrosées de nombreuses sources, couvertes de plantations d'oliviers et de mûriers, de vignes, de vergers de toutes espèces d'arbres fruitiers, qui en sont les contreforts et qui, parsemées de villes, de bourgs, de villages, de maisons isolées, forment comme une ceinture au bassin du fond de la vallée, dans le milieu duquel le Tanagro roule ses eaux limpides et poissonneuses (il est particulièrement renommé pour ses truites et ses anguilles) et reçoit le tribut de tous les ruisseaux qui descendent des ravins des montagnes.

Ce bassin a certainement été d'abord celui d'un lac, qui s'est plus tard vidé par la rupture du barrage qui le fermait du côté de Polla et d'Auletta, et dont le fond, graduellement comblé, a été ensuite occupé par un immense marais ombragé de grands arbres, une forêt surgissant d'un sol noyé. Dans

toute la partie basse de la vallée, quand on fouille à une profondeur médiocre sous la couche d'humus apportée par les torrents des flancs des montagnes voisines et formée par la décomposition de leurs roches, on rencontre plus bas d'épais lits de tourbe où des troncs d'aunes et de peupliers renversés se présentent en grand nombre. Partout, du reste, cette couche d'humus reposant sur la tourbe semble avoir, sous le pied qui la foule, une sorte d'élasticité. Le sol est comme spongieux et pénétré d'humidité. Le moindre fossé qu'on y creuse se remplit d'eau immédiatement. De distance en distance, au milieu des champs cultivés, on rencontre des flaques stagnantes, au bord desquelles s'élèvent vigoureux les arbres qui aiment à végéter le pied dans l'eau, saules, aunes, peupliers ; que cercle une ceinture d'énormes roseaux; à la surface desquelles s'épanouissent les nénuphars ou verdissent les lentilles; où pullulent enfin les poules d'eau, les sarcelles et les plongeons. Dans ces conditions, malgré la rigueur des hivers et la précocité des premiers froids de l'automne, qui ne permettent à l'olivier de réussir que dans certaines expositions spéciales et ont empêché les plantes de coton et de garance de parvenir à maturité quand on en a essayé la cul-

ture, le terrain du fond de la vallée est d'une merveilleuse fertilité, qui rappelle celle de la vallée du Graisivaudan, dans notre Dauphiné, avec laquelle le Val di Tegiano a de grandes analogies de culture et de climat. Le blé et le maïs, le lin et le chanvre sont les plantes qui y réussissent le mieux et constituent avec les fromages — le caccio-cavallo de Monte San-Giacomo et les fromages frais de Diano ont une renommée étendue — les principaux articles d'exportation de la contrée. Ce sont les *trainanti* de Nola et de Nocera qui, parcourant le pays avec leurs voitures, comme les coquetiers approvisionneurs de Paris et de Londres les campagnes de la Normandie, viennent les enlever pour les porter à Salerne et à Naples. Le Val di Tegiano est aussi le grenier du Cilento, et en général de l'arrondissement du Vallo di Lucania, comme des cantons de Policastro et de Sapri.

Mais ce sol fertile est pestilentiel. Les pâles et malfaisantes fées de la mal'aria le hantent constamment, et guettent sur son sillon le laboureur qui vient ouvrir de sa charrue ou de sa houe le sein de la terre où elles ont élu domicile. Il suffit de voir chaque soir et chaque matin le brouillard épais et de mauvais aspect qui occupe tout le fond

de la vallée et que le soleil met quelque temps à dissiper pour comprendre quelle doit être l'intensité de ces influences morbifères. Sans doute ici, à une altitude déjà prononcée, sous un climat plutôt austère, la fièvre n'a pas la violence foudroyante des accès pernicieux dont les vapeurs exhalées d'un sol aussi pénétré d'humidité sous le ciel de feu de la Calabre, frappent les cultivateurs ou les pâtres dans le Val di Crati, sur l'emplacement de l'antique Sybaris, accès dont l'invasion soudaine terrasse un homme sur place et le fait souvent périr sans qu'il ait pu se relever. Les fièvres du Val di Tegiano sont des fièvres intermittentes tenaces, dont on a beaucoup de peine à se débarrasser et qu'un rien suffit à réveiller quand une fois on en a été atteint; elles n'offrent pas un danger de mort immédiat, mais elles minent le tempérament de l'homme et portent à la santé une atteinte ineffaçable. On peut aller travailler de jour à la culture dans le fond de la vallée, à condition de n'y descendre que lorsque le soleil a atteint une certaine hauteur dans le ciel et d'en remonter avant qu'il ne se couche. Mais on ne saurait y passer la nuit sans une imprudence bien vite punie. Aussi n'y voit-on pas une seule habita-

tion. Les villages et les fermes ne commencent à se montrer que sur la lisière de terrain plus ferme au pied des collines qui précèdent les grandes montagnes. Encore ceux qui ont été bâtis dans ces conditions sont-ils malsains, sujets à la fièvre. Pour trouver des positions vraiment salubres il faut monter sur les collines. Aussi est-ce là que sont placées les villes et les bourgs modernes du district — administrativement c'est l'arrondissement de Sala — comme l'étaient aussi ses villes dans l'antiquité.

Tout semble indiquer que du temps des Lucaniens, et à plus forte raison du temps des Pélasges Œnotriens, leurs prédécesseurs, le fond du Val di Tegiano était encore occupé par une forêt marécageuse, pareille aux bois noyés périodiquement qu'on voit sur les bords du Crati et à certaines parties de la forêt vierge du Pantano di Policoro, touchant au fleuve Sinno. Ce furent les Romains qui exécutèrent les grands travaux pour l'écoulement des eaux qui procurèrent le desséchement de la vallée et en assurèrent le sol à l'agriculture. Leurs travaux servent encore aujourd'hui. Les canaux de décharge qu'ils creusèrent et qui versent dans le lit du Tanagro des eaux qui autrement

resteraient stagnantes et couvriraient une partie de la vallée, demeurent les éléments essentiels du système de son drainage, tel qu'il s'est conservé jusqu'à nos jours. Mais le moyen âge négligea complètement de les entretenir; son incurie laissa une grande partie des fossés de desséchement romains s'obstruer et disparaître. Aussi les marécages reprirent-ils alors des terrains qu'on avait su leur enlever; une grande portion de la vallée retourna à l'état de pâturages fangeux, inondés pendant certaines saisons de l'année et impropres à la culture. C'est seulement depuis un peu plus d'un siècle que l'on a recommencé à s'occuper du desséchement du Val di Tegiano. On y a déjà consacré des travaux considérables, mais beaucoup, surtout les plus anciens en date, ont été si mal conçus, par des ingénieurs si ignares, qu'après avoir coûté énormément d'argent ils n'ont servi absolument à rien. Heureusement d'autres ont eu plus d'effet, ceux qu'en 1796 dirigea l'ingénieur Carlo Polli et que commémore à Diano une inscription monumentale latine à la manière des Romains ; il n'est que justice de dire que depuis ces travaux, grâce à l'adoption d'un plan d'ensemble et à une bonne conduite des entreprises, l'assainissement

de la vallée et sa restitution à l'agriculture ont fait d'immenses progrès. Mais ce qui reste encore à faire est énorme. Il y a nécessité de multiplier les moyens d'écoulement des eaux, et aussi d'exhausser et de solidifier le sol par l'adoption d'un système judicieux et bien organisé de colmatage, en un mot d'appliquer au Val di Tegiano les moyens qui ont réussi à transformer le Val di Chiana, de marécages pestilentiels, en la terre la plus féconde et la plus florissante de la Toscane.

Ici les résultats ne seraient pas moins certains. Par des travaux de ce genre l'arrondissement de Sala est appelé à devenir une des plus belles contrées agricoles de l'Italie. Mais précisément au moment où l'on pourrait concevoir l'espérance de voir entamer cette grande entreprise, qui demande des efforts extraordinaires, sa réalisation semble prête à rencontrer des obstacles nouveaux, et peut-être insurmontables, dans le manque de bras. Depuis un certain nombre d'années le pays se dépeuple avec une effrayante rapidité. L'émigration vers les territoires vierges de la Confédération Argentine a pris des proportions telles qu'elle devient un véritable danger public. Le paysan est attiré par les mirages décevants de cet Eldorado

lointain que des agents à la parole séduisante viennent lui vanter dans son misérable village. Les uns partent en famille, emmenant avec eux leurs vieux parents, leur femme et leurs enfants. De ceux-là on n'entend plus parler; mais leurs compatriotes s'imaginent qu'ils ont prospéré par delà l'Atlantique. Les autres s'en vont seuls, abandonnant leur famille, qui, dénuée de son soutien, végète et s'éteint dans la misère. Quelques-uns, en petit nombre, reviennent au bout de quelques années dans la terre natale, ayant gagné au rude métier de *saladeros* de quoi mettre leur famille dans une certaine aisance. C'est ceux que l'on cite partout, oubliant ceux, en bien plus grand nombre, qui sont morts à la peine, le cœur plein du regret de leur chère Italie, et ceux qui de là-bas, complètement dénationalisés, n'ont plus donné signe de vie. C'est leur exemple qui achève de tourner les têtes et détermine de nouvelles émigrations. J'ai vu dans le Val di Tegiano des bourgs, Padula par exemple, où depuis dix ans le tiers de la population virile a pris la route de l'Amérique. Dans certains villages où le casque de liège couvert d'étoffe blanche à l'anglaise, dont j'étais coiffé, me faisait prendre — je ne sais trop comment — pour

un Américain, les femmes de tout âge se rassemblaient autour de moi et me demandaient avec un empressement avide si je venais de La Plata et si je pouvais leur donner des nouvelles de leur fils, de leur mari, de leur fiancé, de leur frère. Le cœur le plus froid eût été attendri de ces ardentes et naïves interrogations.

Pour qui connaît l'état du pays, cette dépopulation n'a rien qui surprenne. Il ne faut pas se le dissimuler, ici comme dans toute la Basilicate et dans beaucoup de provinces de l'Italie méridionale, la misère et la souffrance du paysan est parvenue à son comble, et le découragement a fini par le saisir. Il y a des luttes acharnées contre la nature et l'insalubrité qu'on ne peut demander à l'homme de la campagne que s'il est propriétaire du sol qu'il s'agit d'assainir, ou du moins s'il en est, comme en Toscane, le métayer dans des conditions qui en assurent à sa famille la jouissance pendant plusieurs générations. Mais s'il n'est qu'un tenancier incertain de son avenir ou un simple ouvrier agraire, s'il arrive à perdre l'espoir de voir améliorer sa condition, il se lasse d'efforts sans proportion avec le résultat qu'il en peut obtenir; il renonce à continuer une lutte absolument stérile

pour lui. Je ne saurais assez le répéter, l'Italie affranchie a eu le tort immense de ne rien faire jusqu'à présent pour changer le sort de ses populations agricoles, pour soulager l'intensité de leurs souffrances. De ce côté, aucun secours ne leur est venu, tandis que les charges des impôts et de la conscription, croissant en proportion des nécessités inévitables d'un grand État, en sont arrivées au point d'être un fardeau insupportable pour des gens qui meurent de misère. J'ai parlé plus haut avec la sévérité qu'elle mérite de la manière d'agir des grands seigneurs terriens, des propriétaires de ces *latifundia* qui absorbent la majeure partie du sol de l'ancien royaume napolitain. De ce côté encore le paysan n'a aucun secours, aucun allégement à attendre, pas plus qu'il ne faut compter sur l'emploi d'aucun capital à l'amélioration, même la plus urgente, des terres. Pour ces propriétaires l'absentéisme est de règle, et leur unique préoccupation est de tirer de leurs domaines un certain revenu sans y dépenser un centime. Ils s'attachent donc à y maintenir un système d'agriculture et d'exploitation qui permette d'obtenir ce résultat en laissant une large part du sol improductive et le pays inhabité. Autrement, ils ne s'inquiètent pas

de la condition de terres qui souvent sont vastes comme un département, et que beaucoup d'entre eux n'ont jamais visitées. Pourvu que le *fattore* ou *mercante di campagna*, auquel il a confié l'exploitation de son domaine, lui en serve régulièrement la rente et au besoin lui fournisse des avances quand il lui en demandera, le propriétaire le laisse maître absolu d'agir comme il veut ; et le *fattore* pressure à cœur joie le paysan pour arriver à faire sa propre fortune le plus rapidement possible, tout en satisfaisant aux demandes du propriétaire. C'est un vrai pacha turc, qui administre à la mode ottomane, avec un système aussi humain et aussi intelligent.

Il n'existe aucune institution de crédit agricole. Que le *massararo* ait à payer des ouvriers pour un travail urgent, que le simple cultivateur, après une année de mauvaise récolte, ait à fournir à une demande d'argent du *fattore*, qui n'accorde jamais de délais, ou simplement à acheter ses semences, ils n'ont aucune avance et nul moyen de se procurer les fonds qui leur sont indispensables, autrement qu'en se livrant aux mains des usuriers de campagne qui les égorgent. Autrefois il y avait dans chaque bourg un mont-de-piété, institué dans

un but de bienfaisance, qui prêtait sur gage à un taux infiniment modique ; la création d'établissements de ce genre avait été l'une des œuvres de charité les plus habituelles dans toute l'Italie. C'était sans doute un mode de crédit bien imparfait ; mais il valait mieux que rien, et par le fait rendait beaucoup de services, surtout pour les pauvres. Depuis un siècle on a laissé presque partout ces établissements dépérir et disparaître. Ç'a été dans la même période le sort des *Monti Frumentarii*, institution propre au royaume de Naples et dont autrefois il était justement fier, qui s'y était surtout développée sous l'impulsion d'un grand mouvement de charité chrétienne, au XVIe et au XVIIe siècle, et qui avait contribué plus que toute autre à permettre aux paysans de traverser sans périr de faim la période de l'abominable gouvernement des vice-rois espagnols. On appelait ainsi des établissements de bienfaisance qui prêtaient gratuitement au cultivateur les grains nécessaires à ses semailles, à condition de les rendre à la récolte suivante. Pendant un temps il n'était pas un riche habitant des provinces qui ne tînt à honneur de conserver son nom en laissant par son testament une fondation de ce genre dans sa bourgade natale ou en enri-

chissant celle qui y existait. Mais déjà dans les premières années de ce siècle Guistiniani, en rédigeant son *Dictionnaire géographique* du royaume, devait écrire presque à chaque page : « Dans cette localité a existé un *monte frumentario*, établi par un tel, à telle date, et qui rendait les plus grands services. Mais il est maintenant fermé et rien ne l'a remplacé. »

Dans ces cruelles conditions du paysan, comment ne chercherait-il pas à s'en aller au loin tenter au prix de l'expatriation une meilleure fortune? A mesure qu'il tend à sortir de l'état d'abrutissement où les gouvernements précédents le tenaient par système, il sent plus durement sa misère. Les moyens de s'en aller en Amérique sont devenus plus faciles; les agences d'émigration, puissamment constituées dans les grands ports de mer comme Naples et Gênes, sont là qui l'appellent avec leurs programmes séduisants. Il se déracine du sol, il part et l'Italie méridionale s'appauvrit encore en se dépeuplant. A moins d'être aveugles, il est temps que les chambres et le gouvernement se préoccupent de ce mouvement d'émigration qui se développe sur une échelle si menaçante. Mais on ne saurait l'entraver efficacement par des me-

sures coercitives du genre de celles que les Bourbons ont essayées sans succès à plusieurs reprises. Elles seraient iniques et impuissantes contre la force des choses. Il n'y a qu'un moyen d'arrêter dans sa source le courant formidable qui pousse à l'émigration le paysan des provinces napolitaines. Ce sont des mesures législatives qui améliorent sa condition, qui l'appellent enfin à la propriété, et en même temps un système suivi d'encouragements gouvernementaux à l'agriculture.

La race est forte, bien proportionnée, de bonne apparence et dure à la fatigue dans le Val di Tegiano. J'y ai vu, particulièrement à Padulá, de beaux types de femmes, un peu sauvages, mais qu'un peintre aurait volontiers pris pour modèles. Celles de Sant'Arsenio se rendent artificiellement blondes en se lavant dès leur jeunesse les cheveux avec de la lessive de cendres, comme faisaient les dames romaines de la période impériale.

Le costume féminin dans tout le district est le suivant. Un corsage de drap rouge, bordé suivant les villages et l'aisance des paysannes d'un galon d'argent ou d'or ou bien d'un ruban bleu ou noir; il est décolleté et sans manches, s'arrêtant au-dessous de la gorge; de ce corsage sort la chemise de

grosse toile blanche, à manches larges et longues, avec un fichu de couleur croisé sur la poitrine et un collier de verroterie auquel est suspendu un médaillon d'un filigrane d'or grossier. Quelquefois le fichu est de soie et provient des métiers de Catanzaro en Calabre ; plus souvent il est en simple cotonnade anglaise. La jupe est double : celle de dessus, toujours d'un bleu foncé, bordée d'un galon d'or chez les seules femmes de Polla, est très-courte, relevée par devant et attachée par derrière pour laisser voir la jupe de dessous, plus longue et étroitement roulée autour du corps, dont la couleur varie suivant les localités, rouge ici, bleu clair ailleurs, rayée dans un troisième endroit. Le voile, posé carrément sur la tête et tantôt de grosse toile, tantôt de laine, varie aussi de couleur suivant les endroits : à San-Rufo il est rouge, noir à Monte San-Giacomo et Sassano, bleu foncé à Casalnuovo, blanc partout ailleurs. La façon dont il tombe plus ou moins bas sur les épaules différencie également le costume des divers bourgs et villages. Quant aux hommes, ils ont tous une veste à revers brune ou noire, de velours chez les paysans élégants et aisés, de gros drap chez les autres, un gilet de laine écarlate à deux rangs de boutons,

une culotte courte et fendue au genou, de même couleur que la veste et faite d'une sorte de froc grossier, de grandes guêtres blanches, pour chaussures des *zambitti*, espèces de sandales de peau attachées avec des cordelettes de poil de chèvre; sur la tête un chapeau de feutre noir ou brun à larges bords. Quand commencent les froids, ils portent par-dessus ce vêtement la *cappa* toute rapiécée, d'une grosse étoffe de laine qui se fait dans les villages mêmes du pays, le *cappotto*, plus long et plus ample encore, ou bien le *giacco* collant au corps, fait en peau de bique ou de mouton gardant tous ses poils à l'extérieur.

Le Val di Tegiano est la grande route stratégique, tracée par la nature, qui fait pénétrer du nord jusqu'à l'extrémité méridionale de l'ancienne Lucanie et donne accès dans la Calabre. Aussi est-ce par là que sont passées aux époques les plus diverses toutes les armées d'invasion qui sont descendues vers l'extrême pointe de la péninsule italienne pour atteindre aux rives du détroit de Messine : les peuples de race sabellique dans leur grande poussée sur le territoire des colonies grecques et du Bruttium; les Romains de la République, quand après avoir vaincu les Lucaniens ils allèrent occu-

per Thurioi et mettre garnison à Rhègion, avant de tourner leurs efforts contre Tarente et d'entrer en lutte avec Pyrrhos, roi d'Épire ; puis, après la chute de la puissance romaine, Alaric et ses Goths, Autharis et ses Longobards ; plus tard, au XIe siècle, Robert Guiscard et son frère Roger, avec leurs Normands ; plus près de nous, Stuart d'Aubigny à deux reprises à la tête des troupes françaises ; enfin dans ce siècle même le général Regnier et le maréchal Masséna. C'est également cette voie qu'ont suivie en sens inverse, en marchant de la Calabre sur la Campanie, Totila, Gonsalve de Cordoue et Garibaldi. Car depuis la guerre d'Hannibal, où les dernières opérations dans la direction du Bruttium portèrent principalement de part et d'autre sur la route parallèle qui s'ouvre naturellement le long du littoral de la mer Ionienne, je ne connais guère, comme ayant conduit leurs armées par cette dernière ligne, que dans un sens, du nord au sud, l'empereur Othon III, quand il alla faire détruire à Stilo par les Arabes ses légions allemandes, et dans l'autre sens, en procédant du sud au nord, Bélisaire et le cardinal Ruffo.

C'est par cette vallée que les Romains firent passer leur grande voie de Capoue à Regium, rattachée

à son point de départ à la Voie Appienne, et l'une des plus importantes de l'Italie. Les érudits lui donnent ordinairement le nom de *Via Popilia*, qui pourtant ne se lit chez aucun écrivain antique, parce qu'elle fut définitivement créée, dans la première moitié du IIe siècle avant J.-C. par le célèbre C. Popilius Lænas. Cette route, dont nous sommes venus précisément suivre les traces dans le Val di Tegiano, gagnait de Capoue Salerne et de cette ville se dirigeait sur le Silarus (le Sele), en passant par Picentia (Vicenza). Le Silarus franchi, elle passait un peu plus loin le Calor (Calore actuel), contournait le pied du mont Alburnus et atteignait le Tanager (Tanagro ou Negro) à Forum Popilii (Polla). La voie suivait ensuite la vallée dans toute sa longueur, mais arrivée à son extrémité méridionale, pour éviter les escarpements difficiles des montagnes de Lagonegro, elle tournait vers l'ouest, franchissait le col qui conduit à Sapri et touchait à la mer dans le voisinage du site de cette ville actuelle, au point que l'on nommait alors Cæsariana (Acquafredda). De là elle remontait par la Lauriana d'aujourd'hui jusqu'à Nerulum (La Rotonda), d'où elle descendait dans la vallée du Crathis par Muranum (Morano), passait à Caprasia

(Tarsia) et gagnait enfin Consentia (Cosenza). Je ne détaillerai pas pour cette fois son itinéraire dans sa dernière partie, depuis Consentia jusqu'à Regium, car je la retrouverai dans le volume que je compte consacrer à la Calabre occidentale, et j'inviterai alors le lecteur à la suivre avec moi. Je ne m'occupe en ce moment que d'une portion déterminée de son parcours. Cette grande voie, créée ainsi près de deux siècles avant la fin de la République, fut entretenue avec le plus grand soin pendant toute la durée de l'Empire. La dernière réparation qu'en mentionnent des documents épigraphiques eut lieu sous Julien l'Apostat. Elle était donc encore en parfait état quand Alaric et Autharis la suivirent, et elle fournit à leurs armées le passage le plus facile. C'est à peu de chose près son itinéraire qui a été adopté par les ingénieurs modernes pour la construction de la route royale — ou de la Consolare, comme on dit dans le pays — de Salerne à Reggio par Eboli et Cosenza, commencée et en grande partie exécutée sous le gouvernement de Murat, terminée après la Restauration par les Bourbons, qui s'en attribuèrent ensuite tout le mérite en vertu d'un principe que n'eût pas désavoué le P. Loriquet, de celui qui

conduisit aussi le pape Pie VII à placer sur toutes les fouilles, que les Français avaient faites à Rome pendant sa captivité, les inscriptions où il se vante de les avoir ordonnées et dirigées. Seulement, parvenue au fond de la vallée, la grande route moderne, au lieu de tourner vers Sapri, gravit directement les montagnes et atteint Lagonegro, d'où elle gagne La Rotonda. On construit actuellement un chemin de fer qui desservira le Val di Tegiano et ira rejoindre du côté de Sapri la ligne de Salerne à Reggio par le bord de la mer Tyrrhénienne. Les terrassements et les travaux d'art en sont déjà faits en partie.

Dans l'antiquité, le territoire du Val di Tegiano était réparti entre quatre cités des Lucaniens, établies sur les collines qui en font la ceinture, Atina (Atena), Tegianum (Diano ou Tegiano), Consilinum (La Cività près Padula) et Sontia (Sanza). Sous la domination romaine, après la Guerre Sociale, ces cités devinrent autant de municipes qui demeurèrent populeux et prospères jusqu'à la fin de l'Empire. Les localités secondaires en dépendaient, par exemple Forum Popilii d'Atina et Marcelliana de Consilinum. Comme presque toutes celles de l'Italie méridionale, les églises de ce district prétendent

rattacher les origines de leur christianisme aux prédications de saint Pierre lui-même, qui aurait passé par la contrée en se rendant à Rome; mais rien de sérieux ne justifie une pareille prétention, que l'on n'a pu appuyer qu'en y appliquant à tort ce qui est dit par une ancienne tradition de saint Marc, premier évêque d'Atina au pays des Volsques, et non pas de la ville homonyme de la Lucanie, laquelle n'a jamais possédé d'évêché. Le seul indice d'une certaine ancienneté de la foi chrétienne dans cette portion du pays des Lucaniens résulte de la vie légendaire de saint Laverius, le célèbre martyr de Grumentum dans la persécution de Dioclétien; il y est dit qu'il était né d'une famille d'*honestiores* de Tegianum. Ecclésiastiquement le pays a toujours dépendu de l'évêché de Pæstum, et de celui de Capaccio, qui en prit la place. C'est seulement le pape Pie IX, en 1850, qui éleva Diano, sur la demande du roi de Naples Ferdinand II, à la dignité de ville épiscopale et lui constitua un diocèse particulier.

Lors des invasions barbares, les villes romaines du Val di Tegiano eurent cruellement à souffrir du passage des Goths, puis des Longobards. Elles furent aussi, dans le cours du IXe siècle, dévastées à plusieurs reprises par les incursions des Sarrasins.

Sous les rois Longobards ce pays dépendait du duché de Bénévent et du castaldat de Salerne. Quand plus tard la principauté de Bénévent devint indépendante, après la destruction du royaume, et quand la principauté de Salerne s'en détacha à son tour, il resta dans la dépendance de cette dernière ville. On ignore, du reste, absolument son histoire pendant cette période; on sait seulement que les Bénédictins du Mont-Cassin y acquirent de grands biens et que ce furent eux qui y réorganisèrent la plupart des paroisses après les ravages des musulmans.

A la conquête normande, Diano et les autres localités de la vallée passèrent aux mains des comtes de Marsico de la famille Sanseverino, dont l'auteur était un des principaux compagnons de Robert Guiscard. Polla, qui avait un seigneur particulier, relevait des comtes de Sicignano, autre grande famille normande, établie aussi dès les premiers temps de la conquête. Toute cette région appartenait, en effet, au comté que Guillaume, le huitième fils de Tancrède de Hauteville, s'était taillé avec son épée aux dépens de la principauté de Salerne et qui descendait au sud, le long de la mer Tyrrhénienne, jusqu'à Scalea.

Sous les Hohenstaufen, les Sanseverino de Marsico et Diano continuaient à être au premier rang des barons du royaume ; Frédéric II les avait comblés de faveurs. Mais en 1245, cédant aux suggestions des agents de la cour papale, Guglielmo Sanseverino, chef de cette famille, devint l'âme d'une conspiration ourdie pour assassiner l'Empereur excommunié, qui tenait alors cour plénière à Grosseto. Tous ses parents entrèrent dans le complot, avec les trois frères Fasanella, appartenant encore à une grande famille normande, qui possédait la majeure partie des monts Alburni et du Cilento ; Henri de Morra, ancien grand-justicier du royaume; Teobaldo Franco, ancien podestat de Parme ; Andrea Cicala, et d'autres membres de la haute noblesse. Il fut révélé par un des conjurés, qui au dernier moment recula devant le crime, Giovani da Presenzano. Les autres, se voyant découverts, n'eurent plus de ressource que l'insurrection. Aussitôt Frédéric, quittant la Toscane, marcha contre eux, les battit et les contraignit à s'enfermer dans Capaccio, dont il réussit à s'emparer après un siège de près de cinq mois. La colère de l'Empereur était arrivée à son comble, et cette fois il fut implacable. La ville de Capaccio fut rasée, après avoir été pillée

et livrée aux flammes; tous ceux des conjurés qu'on y prit vivants périrent dans d'atroces tortures. De la puissante maison de Sanseverino il ne resta qu'un enfant de neuf ans, Roger, qu'un serviteur fidèle parvint à cacher et emmena secrètement hors des atteintes de Frédéric.

Vingt et un ans plus tard, Ruggiero Sanseverino était, avec Pandolfo et Matteo di Fasanella, l'un des principaux entre les bannis du royaume sicilien qui marchaient sous la bannière de Charles d'Anjou et contribuèrent puissamment au gain de la bataille de Bénévent. Il ne fut pas moins ardent lors de la guerre contre Conradin. Charles lui rendit, accrus encore, les seigneuries et les biens de sa famille, qui avaient été confisqués ; il fit de même pour les Fasanella, et c'est alors que l'un d'eux, Matteo, reçut la seigneurie de Polla. Les Sanseverino devinrent dès lors les premiers et les plus fermes soutiens du parti angevin dans le royaume de Naples. Tommaso Sanseverino, ayant défendu énergiquement la cause de Louis II d'Anjou contre Ladislas, fut privé de ses domaines et forcé de s'enfuir, quand celui-ci devint complètement maître du royaume, en 1399. Ce ne fut qu'en 1417 qu'il put rentrer et obtint de la reine Jeanne

la restitution de ses terres et seigneuries; c'est alors qu'il acquit Polla. En 1463, Roberto Sanseverino, grand-amiral du royaume, fut fait prince de Salerne par le roi Alfonse. Marsico et Diano se trouvèrent ainsi pendant quelque temps unis dans les mêmes mains à la principauté de Salerne, et y restèrent même après que le prince eut laissé la Conjuration des Barons contre Ferdinand Ier tenir une de ses réunions dans sa ville de Diano.

Mais lors de l'expédition de Charles VIII à Naples, Antonio Sanseverino, prince de Salerne, fidèle aux traditions angevines de sa famille, se montra l'un des plus chauds et des plus obstinés partisans du roi de France, dont il avait été le premier à solliciter l'entreprise. Après la triste capitulation de Montpensier à Atella, il vint à Naples en octobre 1496 faire sa soumission à Frédéric. Mais bientôt, ne recevant pas de garanties suffisantes pour sa sécurité, craignant le sort de son cousin, le prince de Bisignano, que le roi aragonais avait fait assassiner à Naples, après l'y avoir attiré par de belles promesses, il entreprit de recommencer la guerre à lui seul. Naturellement il fut vite défait et obligé de se retirer dans la forteresse de Diano, où il soutint un siège de trois mois contre Frédéric en per-

sonne. Le 17 décembre 1497 il dut se résigner à capituler, obtenant la faculté de se retirer librement à Venise, où il mourut deux ans après. On prétend qu'avant de sortir de Diano il traça avec la pointe de son épée sur une muraille du château les vers suivants, allusifs à son blason :

Non più bianco il color ma tutto intero
Perdio il campo (oh mia perversa sorte)
E trà il traverso affumigato e nero.

Dans le couvent des Mineurs Observants à Diano on lit encore ces autres vers, écrits par une main du commencement du XVIe siècle au-dessous de l'écusson d'Antonio Sanseverino :

Il color di mia speranza
Non è verde come fù,
La tradita mia costanza
Conosciuta non è più.
Ahi che dire ben mi lice :
Poco dura il gioir d'un infelice!

Les seigneuries du prince de Salerne, confisquées, furent distribuées entre différentes mains. Diano passa à une autre branche des Sanseverino, puis aux Colonna, princes d'Eboli; Polla, érigée en marquisat, à la famille Villano. En 1606 Giovani Villano, marquis de Polla, acheta Diano à la fa-

mille Caracciolo, qui l'avait eu des Colonna. En 1651 l'Espagnol Carlos Calà, régent du royaume, fit à son tour l'acquisition de cette seigneurie, qui fut en sa faveur constituée en duché et resta à sa famille jusqu'en 1807. Un mariage transmit alors le titre de duc de Diano à la famille Schipani, qui le possède encore. Ce sont les descendants directs du Giuseppe Schipani que nous avons vu plus haut général de la République Parthénopéenne, en 1799.

En 1528, Lautrec assiégea Diano et prit la ville après peu de résistance. On accusa les habitants d'avoir entravé la défense par sympathie pour les Français, et ils en furent durement châtiés par leur propre seigneur, Ferdinando Sanseverino, quand il y rentra après la mort de Lautrec et le désastre de son armée. C'est le dernier épisode des annales du Val di Tegiano qui intéresse l'histoire générale.

SALA ET DIANO

Des hauteurs d'où nous avons embrassé dans son ensemble la vue du Val di Tegiano, nous allons rejoindre, au-dessous de Caggiano, la route royale de Reggio. Caggiano, bâti sur une crête de montagne avec un vieux château en ruines, est un bourg qui compte près de trois mille habitants. On ne sait rien de son histoire, si ce n'est qu'Albérède de Caggiano, chevalier de sang normand, était à la première Croisade un des compagnons de Bohémond.

Bientôt la route descend par une côte prolongée jusqu'à l'entrée de la vallée. C'est là que se trouve, de l'autre côté du Tanagro, sur le penchant d'une colline qui s'avance pour fermer le bassin de l'ancien lac, la jolie petite ville de Polla, entièrement rebâtie depuis le tremblement de terre de 1857, qui n'y a pas laissé subsister un édifice ancien. Elle

compte 6,000 habitants, et de ses quatre paroisses trois seulement relèvent de l'évêque de Diano ; la quatrième est sous la juridiction de l'abbé du monastère de La Cava. C'est, en effet, à cette abbaye qu'en 1086 Asclitin, comte de Sicignano, et Sichelgaïta, sa femme, avaient donné les villages de Rustillanum et de Casina près de Polla, devenus plus tard San-Pietro et Sant'Antonio di Vienna, dont les habitants en 1515 se transportèrent à l'intérieur de la ville et y formèrent le noyau de la paroisse dont je parle.

Le nom de Polla ne vient pas du dieu Apollon, comme se sont complus à l'imaginer au XVIe siècle les savants locaux, lesquels l'écrivaient même alors Apolla ; c'est une contraction de Popilia. Il est nécessaire de restituer cette forme comme intermédiaire entre *Forum Popilii* que donnent les Itinéraires du IVe siècle et *Polla* qu'on trouve déjà dans les diplômes du XIe. Avant le tremblement de terre de 1857, Polla renfermait quelques débris d'antiquités employés dans la construction de ses églises. Le pont à cinq arches jeté sur le Tanagro, qui fait communiquer cette ville avec la grande route, est de construction romaine, mais fortement remaniée. Le canal transversal qui rassemble toutes les eaux

du bas de la vallée pour les déverser dans le lit de la rivière est aussi l'œuvre des Romains. Au siècle dernier on lisait auprès de l'entrée du pont une inscription gravée sur marbre, que quelques érudits napolitains ont commis la faute de croire antique : *Pontem et foxatum Roma p(ublice) fecit.* N'en déplaise à M. Mommsen, si ce n'est certainement pas là un monument d'épigraphie romaine, ce n'est pas non plus, à proprement parler, une inscription « fausse », et il est injuste d'y attacher cette épithète flétrissante. La fraude n'a eu aucune part à sa confection. C'est tout simplement une de ces *memorie* que la Renaissance aimait à placer pour illustrer l'histoire des lieux. L'unique faute a été ici à ceux qui plus tard se sont mépris sur la nature et l'âge du monument.

Sur la rive droite de la rivière, à l'endroit où le chemin qui conduit à la ville et de là au village voisin de Sant'Arsenio, dont l'église fut fondée par le duc Roger de Pouille, se détache de la grande route, est un groupe de maisons désignées sous le nom de Taverne di Polla. Dans le mur de façade de ces maisons est encastrée depuis plusieurs siècles une des plus fameuses et des plus importantes inscriptions latines que nous ait léguées l'époque

républicaine. Les formes de langue y sont des plus anciennes, et le type paléographique de l'écriture des plus intéressants aussi par son caractère archaïque. C'est l'inscription où C. Popilius Lænas raconte la construction de la voie qu'il a fait exécuter de Capoue à Regium avec ses ponts, ses bornes milliaires et son service de courriers, *viam fecei ab Regio ad Capuam et in ea via ponteis omneis, miliarios tabelariosque doseivei.* Il donne la longueur totale de la route avec les distances entre ses différentes stations et dit avoir construit à l'endroit où était placé le marbre un forum, le Forum Popilii, appelé d'après lui, et des édifices publics, *forum aedisque poplicas heic fecei.* Il rappelle encore les hauts faits de sa préture en Sicile, où il a réprimé les mouvements des esclaves et fait rentrer 917 fugitifs entre les mains de leurs maîtres, *eidem praetor in Sicilia fugiteivos Italicorum conquaeisivei, redideique homines DCCCCXVII.* Enfin dans une phrase très remarquable il se vante d'avoir été le premier à forcer les pasteurs à céder le terrain aux laboureurs sur les domaines publics, *eidemque primus fecei ut de agro poplico aratoribus cederent paastores.*

Voici bien le principe de politique économique et

agraire qui inspirait les actes de l'administration romaine aux temps où la République était encore florissante et son administration forte, restreindre par des mesures énergiques la vaine pâture pour y substituer la culture du sol. C'est le vrai principe, celui qu'il faut appliquer aujourd'hui de nouveau et qui seul peut rendre à la contrée la vie et la prospérité, en amener le repeuplement. Au moyen âge, sous le régime féodal, c'est le contraire qui avait prévalu. Lorsque Francesco Sanseverino, comte de Marsico, en 1335, assura à la commune de Diano la jouissance d'une partie du territoire de la vallée il le fit en interdisant « que personne osât mettre en culture les biens communaux, y bâtir ou y exécuter un travail d'amélioration quelconque », ce qui fut confirmé dans les même termes par le roi Ladislas en 1404, par Jeanne II en 1430, par Ferdinand d'Aragon en 1465, et par Charles-Quint en 1536. Au xve siècle la passion de l'antiquité était universelle ; c'est par son exemple qu'on voulait tout justifier. On prétendit donc faire remonter à l'administration romaine la préférence accordée au pâturage sur le labourage ; et pour y arriver on inventa des soi-disant documents épigraphiques. Marino Freccia, dans son traité *De suffeudis*, af-

firme ce qui suit : « Lorsque j'étais dans le Val di Diano pour inspecter les limites des domaines de cette ville et du seigneur baron de San Pietro, je trouvai une pierre de marbre où l'on pouvait encore lire quelques paroles : *Et Vallis rationis nuncupatur, dum inter pastores et aratores quæstio esset quod eorum in agro potior esset in pascendo vel arando, destinato a Romanis consule decretum fuit ut pastoribus cederent aratores.* » Ce passage a échappé à M. Mommsen, qui n'a pas compris le texte en question dans la partie des fausses de son grand recueil. Il est pourtant d'une réelle importance pour la question de la date, jusqu'à présent ignorée, où fut découvert le marbre de Popilius Lænas. Il était, en effet, nécessaire que l'inscription de Polla fût connue pour que l'on pût inventer la prétendue inscription de Diano, imaginée pour en faire la contrepartie.

C'est un peu au-dessous de Polla que se trouve la perte du Tanagro, déjà mentionnée par Pline comme une des merveilles naturelles de la Lucanie. La rivière s'engouffre et disparaît sous le sol pour ressortir après plusieurs kilomètres de trajet souterrain, partie des grottes de Campestrino, partie de la caverne de Sant'Angelo à Pertosa, près d'Au-

letta, d'où ses eaux débouchent avec une chute de 7 mètres de haut. Cette dernière caverne est entièrement creusée de main d'homme et forme l'issue d'un tunnel artificiel exécuté par les Romains. A un niveau plus élevé on suit auprès de là le tracé d'un ancien lit desséché de rivière, sur lequel est même un pont antique. Il est donc manifeste que primitivement le Tanager ressortait de terre par une issue naturelle, située à un niveau moins bas que sa sortie actuelle, de telle façon que les eaux n'avaient pas un écoulement suffisant et devaient former encore dans la vallée, au-dessus de Polla, les *stagna* dont parle une inscription latine du temps de la République, malheureusement mutilée, qui existe aux environs de Diano. Le C. Luxilius, mentionné dans l'inscription, avait exécuté à ces mares stagnantes des travaux dont nous ne pouvons déterminer exactement la nature. Pour mieux assécher la vallée, on creusa le tunnel qui donnait plus de pente à la rivière en la faisant déboucher notablement plus bas, et son ancien lit, dans cette partie de son cours, demeura abandonné. Ce travail considérable dut être exécuté encore sous la République, avant l'époque de Virgile, qui dans ses *Géorgiques* parle de la *sicci ripa*

Tanagri, ce qui ne peut s'appliquer qu'à son lit desséché.

Un peu plus haut que Polla dans la vallée, sur son côté occidental, au pied de la gracieuse colline qui porte le village de Sant'Arsenio, un autre bras du Tanagro s'enfonce aussi sous terre dans le gouffre appelé La Foce, pareil à ces *katavothra* qui sont si multipliés dans certaines parties de la Grèce. Il est probable que ses eaux vont rejoindre par un canal caché celles qui reparaissent au jour à Campestrino ou à Pertosa. Mais une explication aussi simple de ce qu'elles deviennent n'a pas satisfait l'imagination populaire, toujours avide de merveilleux. Celle-ci se plaît à supposer que le bras de rivière qui disparaît à Sant'Arsenio prend son chemin sous la chaîne des Alburni et va ressortir de l'autre côté de ces montagnes, dans la pittoresque vallée de Fasanella, pour y former un des affluents du Calore. On raconte toute sorte de merveilleuses histoires d'objets jetés dans ce bras du Tanagro, qui auraient ensuite, après un long trajet sous terre, été recueillis dans la rivière de Fasanella. Je me borne à les mentionner pour ce qu'elles valent, en remarquant seulement que le fait qu'elles prétendent appuyer est bien peu vraisemblable.

A 6 kilomètres de distance des Taverne di Polla, le chemin qui monte à Atena s'embranche sur la gauche de la route royale ou Consolare. Atena est bâtie à une élévation assez considérable sur la cime d'une colline rocheuse, d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur la vallée, vue qui, dans la direction du nord-ouest, s'étend même jusqu'à Salerne et de ce côté se termine par une échappée de mer. C'est actuellement une ville de 5,000 âmes environ, que les tremblements de terre ont plusieurs fois ruinée, notamment en 1561, en 1694 et en 1857. Elle occupe encore l'emplacement de l'antique Atina, l'une des cités importantes de la Lucanie, qui devint ensuite un municipe et que le *Liber Coloniarum* enregistre comme le siège d'une *præfectura*. On y voit des restes des murailles romaines et d'un amphithéâtre. Les trouvailles d'antiquités y sont fréquentes ; on y a découvert et on y voit encore un certain nombre d'inscriptions latines. D'autres ruines romaines s'observent également sur la lisière de la vallée, au pied de la hauteur dont Atena couronne le sommet. Il s'était formé là un bourg inférieur, dépendant de la cité haute et touchant à la grande voie qui suivait la vallée. Nous constaterons le même fait pour Consilinum et pour Tegianum.

C'est sur le territoire d'Atena qu'a été trouvé un fort curieux groupe de terre cuite qui est en ce moment à Paris, en la possession de MM. Rollin et Feuardent. Il remonte à une époque antérieure à la conquête romaine, et avec le petit bronze qu'à Acerenza j'ai réussi à acquérir pour le Musée du Louvre, il est jusqu'à présent seul à représenter d'une manière bien caractérisée, parmi les monuments connus, ce que pouvait être l'art indigène des Lucaniens vers le IVe siècle avant J.-C., là où ils n'étaient pas dans un contact quotidien avec les Grecs. La rudesse barbare du style et l'inexpérience du modeleur y ont donné, comme il arrive souvent en pareil cas, un tel cachet d'archaïsme qu'on serait disposé à croire au premier abord, en voyant le groupe, qu'on est en présence d'une terre cuite babylonienne. Il représente une femme portant un enfant dans ses bras et accompagnée d'un autre enfant un peu plus grand qui marche auprès d'elle, chacun des enfants ayant à la main un oiseau. Ces différents personnages sont vêtus de longues robes plissées à plusieurs étages de jupes peintes en rouge et en bleu foncé. Ils ont des colliers à plusieurs rangs de gros grains qui tombent bas sur la poitrine, avec d'énormes bulles comme

pendants de milieu. Un grand voile d'étoffe épaisse, qui semble de grosse laine, ou plutôt une sorte de manteau à capuchon, qui a été coloré en rouge, est posé sur la tête de la femme et l'enveloppe par derrière en descendant raide, sans un pli, jusqu'à ses pieds. Comme type d'art et de costume tout à la fois, ce groupe est des plus curieux.

Après avoir appartenu, comme tout le Val di Tegiano, à la famille Sanseverino, la seigneurie d'Atena, confisquée en 1498 sur Antonio, prince de Salerne, passa successivement en différentes mains et finit par arriver en 1552 à celles des Caracciolo, marquis de Brienza, pour qui elle fut érigée en principauté.

Sala, ou comme on dit aujourd'hui Sala Consilina, le conseil municipal ayant prétendu trancher par un de ses votes, et cela d'une manière dont nous montrerons un peu plus loin l'inexactitude, la question controversée du site de l'antique Consilinum, Sala vient à quelque distance après Atena, toujours sur les collines bordant la vallée du côté de l'Orient et précédant la grande chaîne des Apennins. C'est une jolie ville, propre, vivante et bien bâtie, de près de 8,000 habitants, où il y a une auberge passable et qui est administrativement le

chef-lieu d'un des arrondissements de la province de Salerne. La route y monte pour la traverser dans sa partie inférieure. On y voit, murées dans des maisons, quelques inscriptions latines qui ont été exhumées dans le voisinage. La ville, dont l'importance est toute moderne et qui ne joue pas de rôle dans l'histoire, ne possède, du reste, aucun monument ancien, si ce n'est les ruines du vieux château qui la domine. Ce château, dont les dispositions de la construction rappellent de très près celui de Salerne, date peut-être du même temps, du VIIIe ou du IXe siècle. Quelques-uns ont supposé que dans le texte des lettres de Pietro delle Vigne, à propos de la conspiration de 1245 contre Frédéric II, on devait rétablir Sala au lieu de Scala comme nom d'un des deux châteaux où les conjurés furent bloqués et pris. La conjecture, sans être prouvée, a une certaine vraisemblance, car Sala, comme Capaccio, appartenait aux domaines de Guglielmo Sanseverino, le principal auteur de la trame, tandis que Scala, plus célèbre dans l'histoire, n'appartenait à aucun des conjurés et était située assez loin de là, dans le voisinage de Ravello et d'Amalfi.

Presque exactement en face de Sala, de l'autre côté de la vallée, la ville de Diano s'élève au faîte

d'une colline en forme de cône tronqué, détachée en avant des contreforts du mont Cervati. Son nom de Diano est une contraction de celui du Tegianum de l'antiquité, et comme il y avait plusieurs localités homonymes en Italie, le conseil municipal, en 1862, a repris officiellement l'appellation de Tegiano. Mais jusqu'ici elle n'a pas prévalu dans l'usage. La route carrossable qui conduit de Sala à Diano traverse le Tanagro sur un pont à trois arches, dont une enterrée en partie, que l'on désigne sous le nom de Ponte di Siglia (d'autres écrivent inexactement Silla). La première arche du côté de l'occident est encore de construction romaine. L'arche centrale, bien que reposant sur des piles également romaines, a été refaite au XIIIe siècle; elle est en ogive, avec une croix sculptée sur la clef de voûte. A la tête du pont, du côté de l'est, sont les ruines d'une tour qui en défendait le passage.

Tegianum, dont les historiens ne parlent pas, est connu comme ville municipale importante par Pline, le *Liber coloniarum* et les inscriptions. Les topographes napolitains, tels que Costantino Gatta et l'abbé Romanelli, l'ont généralement placé dans un site inférieur à celui de Diano, dans la vallée

même, à 2 kilomètres au nord de la ville actuelle. C'est ce que fait encore M. le chanoine Macchiaroli, le dernier historien du Val di Tegiano, dont le livre (1) a paru en 1868. Il y a là, en effet, des ruines d'une certaine étendue, où la pioche des cultivateurs ramène souvent au jour des débris antiques de toute nature et où l'on a trouvé un certain nombre d'inscriptions latines, quelques-unes remontant à l'âge de la République. Cependant il me paraît impossible de voir dans ces ruines autre chose que celles d'un bourg distinct de la cité de Tegianum, dont il dépendait, bourg qui s'était formé graduellement plus bas, par suite de l'asséchement du sol de la vallée, comme nous avons vu tout à l'heure qu'il s'en était formé un au-dessus d'Atina, mais dont l'existence n'empêchait pas la cité de continuer à subsister sur la colline.

Que la véritable ville, que Tegianum même ait été précisément là où Diano lui a succédé, c'est ce qu'admettent M. Mommsen, qui a visité jadis les lieux, et avec lui tous les critiques de la haute science européenne. Et je ne crois pas possible d'en douter en présence des nombreux et impor-

1. *Diano e l'omonima sua valle, ricerche storico-archeologiche*, Naples, 1868.

tants vestiges d'occupation antique qu'offre à l'attention du visiteur la ville de Diano. Deux de ses églises, San-Pietro et Sant'Andrea sont élevées sur l'emplacement de petits temples antiques, bâties avec leurs débris, et renferment assez de fragments des différents membres de leur architecture, colonnes, chapiteaux, frises, corniches, sans compter les deux stylobates encore en partie conservés en place, pour que M. l'ingénieur Giustino Pecori ait pu en esquisser des restaurations fort imparfaites, publiées dans le livre de M. le chanoine Macchiaroli. Un architecte expérimenté, reprenant ce travail sur place, arriverait facilement à un résultat beaucoup plus satisfaisant. Les deux petits temples en question reproduisaient les mêmes données architecturales : une façade à deux colonnes entre deux pilastres d'antes, des chapiteaux composites, une frise à triglyphes et métopes chargés de symboles, et par-dessus une corniche corinthienne. Les chapiteaux qui se voient à l'église San-Pietro font sortir de leurs feuillages des serpents dont les têtes remplacent les caulicoles sous les angles de l'abaque, disposition que l'on remarque aussi dans de curieux chapiteaux romains historiés de Vienne en Dauphiné. Dans les ruines

inférieures prises par quelques-uns pour celles de Tegianum et au village voisin de San-Rufo, l'on a également découvert des fragments considérables d'architraves de petits temples du même genre, dont l'un circulaire, où l'on voit également, au milieu d'un entablement d'ordre corinthien, une frise à métopes et triglyphes alternants, comme dans l'ordre dorique, avec des symboles sur les uns et les autres. Ce style composite, dont j'ai autrefois découvert un des plus remarquables exemples dans les Propylées d'Appius à Eleusis, était à la mode d'une façon toute particulière à Tegianum à l'époque du haut Empire.

Une autre des églises de Diano, celle de San-Michele Arcangelo, a été bâtie, non pas, comme on le dit vulgairement par une fausse expression, sur un amphithéâtre antique, mais sur un petit odéon ou théâtre couvert pour la musique. Les maçonneries antiques de cet odéon y servent de base aux murailles d'une partie de l'église, et l'on peut retrouver facilement, en étudiant ce qui en reste, les dispositions essentielles de l'édifice antique, qui ressemblaient fort à celles de l'odéon de Pompéi. Le livre de M. le chanoine Macchiaroli en donne un plan assez bien fait. Deux colonnes de

granite rose, non pas d'Égypte, comme on serait disposé à le croire, mais des carrières de Rossano (Roscianum) en Calabre, colonnes appartenant à la décoration de la scène et restées à leur place antique, soutiennent l'orgue de l'église.

Diano offre aussi quelques morceaux intéressants de sculpture d'une bonne époque. Sur la place principale de la ville, où la piété des fidèles a érigé, en 1859, un obélisque dédié en l'honneur de saint Cono, à la protection duquel on attribue ce fait que le tremblement de terre de 1857, tout en y produisant beaucoup de ruines, n'y causa la mort de personne, sur la place, dis-je, est une fort curieuse statue de marbre d'une grandeur au-dessus de la nature. Elle représente le satyre Marsyas agenouillé, les mains liées derrière le dos, la tête couverte d'un voile en signe de deuil, tel en un mot qu'on le voit sur quelques peintures de vases du midi de l'Italie, où Apollon, vainqueur dans la lutte musicale qu'ils avaient engagée, oblige son vaincu, livré à sa merci, de lui baiser la main avant qu'il ne le fasse écorcher vivant. On a placé cette statue sur un piédestal antique qui n'était aucunement le sien et qui porte une dédicace à Flavius Vibius Severus, empereur éphé-

mère créé au ve siècle par Ricimer, et Lucanien de naissance.

Engagée dans une des murailles de la cathédrale est une réplique en marbre de la fameuse statue du Tireur d'épine. Dans les dissertations auxquelles ont récemment donné lieu les diverses répétitions connues de cette figure, le bronze de l'ancien musée du Capitole, le marbre de M. Castellani, actuellement au Musée Britannique, la statuette de bronze de M. le baron Edmond de Rothschild, l'existence de la statue de Diano paraît avoir été complètement ignorée. Elle mérite cependant l'attention, et avant tout il serait indispensable de la dégager complètement afin d'en pouvoir apprécier le mérite d'une manière convenable et de la bien étudier. La statue en question jouit, du reste, d'une renommée très populaire à Diano sans que les *dotti* de la localité aient su s'apercevoir de ce qu'elle était en réalité. Il s'est formé toute une légende à son égard. On vous raconte que c'est le monument d'honneur élevé par la république de Tegianum à la mémoire du dévouement patriotique d'un de ses enfants, un courrier nommé Marcius, qui, chargé d'un message d'une importance décisive, s'étant enfoncé dans sa course une

épine dans le pied, ne voulut pas perdre un moment pour essayer de l'arracher, et continua malgré cet accident, jusqu'à tomber mort de douleur en arrivant.

Ajoutons à ce qui vient d'être indiqué plusieurs torses de statues viriles vêtues de la toge, dans un jardin de la ville, un bas-relief de devant de sarcophage retraçant des scènes agricoles, quelques cippes funéraires décorés de bustes en demi-bosse, une *mensa ponderaria* ou table-étalon des mesures publiques en marbre, de nombreuses inscriptions latines, dont quelques-unes comptent au nombre des plus anciennes que l'on connaisse, et nous aurons achevé l'énumération de ce que Diano possède en fait de reliques de l'antiquité.

La ville conserve aussi un certain nombre de monuments intéressants du moyen âge, malgré les tremblements de terre qui l'ont si souvent ruinée. Ainsi celui de 1857 a complètement renversé la Sedile ou ancien palais municipal, qui était un édifice de la Renaissance, fort remarquable, dit-on, qu'avait construit en 1472 Giacomello di Barbino, architecte natif de Diano même. Il ne reste plus qu'une partie des remparts de la ville avec leurs grosses tours rondes à mâchicoulis, de l'époque

aragonaise, qui tinrent en échec les armes du roi Frédéric. Le château, construit du côté du nord et surplombant un précipice, est comme masse du temps des Angevins, surtout dans la partie du logis ; les grosses tours et l'entrée, qui y ont été ajoutées, datent du xve siècle ; enfin on y remarque des remaniements et des additions de l'époque des vice-rois espagnols.

Les églises, malheureusement remaniées, défigurées, en grande partie refaites dans des restaurations modernes, datent toutes de la période de la royauté de la maison d'Anjou. Les Sanseverino, remis en possession de Diano après la chute des derniers Hohenstaufen, ont manifestement voulu comme renouveler leur ville en lui donnant une splendeur qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors. La cathédrale, connue sous le nom de Santa-Maria Maggiore, présente encore un remarquable portail du xiiie siècle et un superbe ambon exécuté en 1279 par le Melchiore que nous avons déjà vu plus haut comme architecte de la cathédrale de Rapolla en 1253. On y voit la tombe, mutilée, mais dans ce qui en reste d'une fort belle sculpture, d'Enrico Sanseverino, comte de Marsico, grand connétable du royaume, mort en 1336, et celle d'Orso Mala-

volta, médecin de Ferdinand d'Aragon et grand bienfaiteur de la ville de Diano. Cette dernière est d'un fort mauvais travail. L'église de la Pietà, autrefois celle du couvent des Mineurs Observants, possède une Mise au tombeau du xve siècle, sculpture de ronde-bosse en terre cuite offrant six figures de grandeur naturelle autour de celle du Christ, par Guido Nazzoni de Modène, surnommé Modanino. C'est une réplique du groupe célèbre de l'église de Montoliveto à Naples. Saint Jean y a de même les traits du roi Alfonse et le personnage auprès de lui ceux de son fils Ferdinand ; Joseph d'Arimathie est le portrait de Sannazaro et Nicodème celui de Pontano. J'ai parlé plus haut de l'église San-Pietro et des vestiges d'un petit temple antique qu'elle renferme ; il faut y signaler aussi un très important monument de la sculpture de l'aurore du xve siècle, dans le tombeau d'un chevalier du nom de Bartolomeo Francone. Sur l'architrave de la porte d'entrée je relève une inscription en caractères gothiques qui contient la date de 1370 et le nom d'un architecte, Giovanni Decnolo, de Diano.

Il y aurait pour les connaisseurs en histoire de la peinture, et spécialement pour ceux qui vou-

draient se mettre à débrouiller le chaos encore si confus des origines de l'école napolitaine, une étude intéressante à faire des tableaux des primitifs que renferment encore les églises de Diano. Personne n'est allé jusqu'ici dans cette ville en se proposant un tel objet, et pourtant il y a là de quoi motiver le voyage d'un critique en ces matières. Notons, pour essayer d'appeler sur ces peintures l'attention de quelqu'un de réellement compétent, deux triptyques sur fond d'or, dont l'un exécuté sous une influence byzantine très marquée, dans l'église Sant'Andrea, puis un autre dans celle de la Pietà. Sur le maître-autel de l'église de l'Annunziata, autrefois des Célestins, est une grande peinture sur panneau à trois registres, l'Annonciation, le martyre de sainte Marguerite et huit figures de saints, qui rappelle la manière de Ghirlandajo. Enfin le tableau certainement le plus remarquable que l'on voie à Diano est celui des Miracles de saint Diègue, incontestablement l'œuvre de Baldassare Peruzzi. Celui-là serait digne d'un grand musée.

On voit que pour une ville à laquelle les différents *Guides du voyageur* ne consacrent pas même une ligne, Diano possède un grand nombre

de richesses d'art de toute nature, plus qu'on n'est habitué à en rencontrer dans les localités des provinces de l'extrémité méridionale de l'Italie.

C'était jadis la capitale féodale de la contrée; Sala l'a supplantée dans son ancienne importance administrative et civile. Mais Diano reste le chef-lieu religieux. C'est là que réside l'évêque, que sont le chapitre, le séminaire et tout un nombreux clergé; c'est là que l'on conserve les reliques qui attirent la foule des pèlerins et provoquent la vénération des fidèles. Il en résulte nécessairement un contraste et même une sorte d'antagonisme entre les deux villes, pareil à celui que nous retrouverons dans la Calabre occidentale entre Monteleone et Mileto, qui sont dans les mêmes conditions et également rapprochées l'une de l'autre. Comme de juste, à Diano c'est l'élément ecclésiastique qui tient le haut du pavé; son influence y est prépondérante; ce sont ses idées, ses opinions qui y prévalent. On n'y est pas pour cela bourbonien à proprement parler; c'est une opinion qui, à part quelques vieillards, n'existe plus nulle part dans le Napolitain. Il est même de mise parmi les ultras du clergé méridional de dire que les Bourbons ont

été rejetés de Dieu pour avoir avec Tanucci versé dans les idées gallicanes et inauguré dès le siècle dernier l'œuvre révolutionnaire de la sécularisation de la société, supprimé le tribut de la haquenée et méconnu les droits temporels du Saint-Siège sur la couronne de Naples, et que le roi de la maison de Savoie peut devenir à leur place l'oint du Seigneur et le monarque légitime s'il accepte un jour la mission de la royauté, telle que la comprend l'école théocratique. En attendant, continuent ceux qui expriment ces idées, si les fidèles du petit troupeau doivent éviter soigneusement de pactiser avec l'hérésie du libéralisme en prenant part aux élections (*nè elettori, nè eletti,* telle est la formule), ils doivent rendre à César ce qui appartient à César comme à Dieu ce qui appartient à Dieu, en obéissant au gouvernement de fait à qui la Providence a préparé les voies et à la dynastie qui prévarique en manquant à certains devoirs, mais à laquelle il n'y a pas de raison d'en préférer une autre dont les événements ont montré la condamnation céleste. Ce sont là les doctrines de l'école de la *Civiltà Cattolica* dans toutes les parties de l'Italie où l'existence de l'ordre de choses actuel ne se trouve pas en conflit avec les revendications de souveraineté temporelle

de la Papauté. Elles se sont habilement dégagées de toute solidarité compromettante avec les anciennes dynasties, avec les souvenirs de l'état de morcellement auquel le pays était autrefois réduit sous le pied des étrangers. On peut les professer en étant aussi italien de cœur que les libéraux; on y comprend seulement d'une autre manière le rôle de l'Italie. Il m'a paru que ces idées, grâce à l'influence du clergé, avaient assez de faveur à Diano, tandis que dans sa voisine Sala les opinions qui prévalent sont celles de la gauche parlementaire. La différence se marque extérieurement d'une manière assez originale dans un petit fait. A Sala, en parlant de la ville épiscopale, on dit Tegiano, employant le nom qui a revêtu désormais un caractère légal; dans la ville même on continue à dire Diano parce que cette appellation est toujours consacrée dans l'usage religieux.

Nous avons donc là, dans les deux villes qui se font face l'une à l'autre des deux côtés de la vallée, un dualisme bien accusé : dans l'ordre des faits officiels, d'un côté l'évêque et les autorités ecclésiastiques, de l'autre le sous-préfet et les autorités civiles; dans l'ordre des opinions, ce que la mauvaise langue politique actuelle appellerait la ville

cléricale et la ville laïque, ce que j'aime mieux nommer, en empruntant aux traditions historiques de l'Italie des termes qui ont toujours leur raison d'être, car les choses qu'ils désignent sont encore vivantes, la ville guelfe et la ville gibeline. Diano et Sala, dans leur obscurité de petites villes de province, personnifient ainsi, l'une en face de l'autre, les deux grands principes qui depuis dix-huit cents ans, sous des formes et des noms divers, se disputent le monde et se le disputeront bien longtemps encore : les droits de la puissance spirituelle et morale de l'Église, d'une part, de l'autre ceux de l'indépendance séculière de la société civile et de l'État dans son rôle temporel. Ce sont là deux principes dont la conciliation définitive est peut-être un rêve avec les passions humaines, leurs violences et les prétentions exagérées qu'elles inspirent de part et d'autres. Mais il faut absolument qu'il s'établisse entre eux une sorte de traité de paix, un *modus vivendi* équitable, qui peut varier suivant les circonstances, sous peine de voir l'ordre social troublé jusque dans ses bases, la nation déchirée par des dissensions et des haines dont il est impossible de prévoir l'étendue et les conséquences. Car tous les deux sont légitimes et néces-

saires et l'on ne peut sacrifier l'un à l'autre sans tomber dans la violence et dans l'injustice, sans opprimer les consciences et ce qu'elles ont de plus sacré.

PADULA ET CONSILINUM

De Sala à l'endroit où le chemin qui conduit à Padula s'embranche sur la grande route on compte une dizaine de kilomètres. Un peu plus qu'à moitié chemin se trouve San-Giovanni in Fonte, groupe de quelques maisons auprès d'une belle et abondante source. Toutes les fois qu'on creuse le sol en cet endroit, où des maçonneries romaines affleurent sa superficie, on est sûr d'exhumer des antiquités. C'est de là que proviennent presque toutes les inscriptions qui se trouvent actuellement à Sala. San-Giovanni in Fonte occupe certainement, en effet, le site de la localité antique de Marcelliana, l'une des stations des Itinéraires. Nous reviendrons bientôt sur ce point en discutant

l'emplacement de Consilinum, cité dont Marcelliana dépendait.

Le soleil se couche quand nous passons en cet endroit ; aussi la nuit est-elle complètement faite quand nous quittons la Consolare, tournant sur notre gauche dans le chemin de Padula. Naïvement nous nous imaginions que notre équipage allait nous porter jusque dans cette ville, la plus considérable comme population du Val di Tegiano, puisqu'elle compte 9,000 habitants, et nous nous réjouissions d'y trouver bientôt un gîte, avec le repos dont le besoin se faisait sentir après une journée laborieuse et bien remplie. Mais c'était une illusion, dont nous sommes réveillés d'une manière fort désagréable. Brusquement le cocher s'arrête en nous déclarant qu'il ne peut pas avancer plus loin, qu'il n'y a plus de route carrossable ; il nous fait descendre, dépose en un clin d'œil nos bagages à terre auprès de nous, et avant que nous ayons eu le temps de nous reconnaître, faisant tourner ses chevaux, repart à fond de train dans la direction de Sala où il va remiser, nous laissant seuls en pleines ténèbres, sans guide et ignorants du chemin que nous devons prendre. Dans cette situation ridicule nous ne laissons pas que d'être

embarrassés. Nous sommes au pied d'une colline rocheuse et escarpée qui s'adosse aux contreforts du mont Sant'Elia. C'est aux flancs de cette colline, de la moitié environ de sa hauteur à son sommet, que s'accrochent les maisons de Padula, dont nous apercevons les lumières étagées à une assez grande élévation au-dessus de nos têtes. Une cordiale hospitalité nous y attend ; nous le savons à l'avance. Mais il nous faut gravir jusque-là par des sentiers dont nous n'avons nulle idée, chargés de paquets, au travers d'une nuit dont les nuages épais qui couvrent le ciel augmentent encore l'obscurité, et au premier moment, nous voyant absolument seuls dans la campagne, nous nous demandons avec une certaine anxiété ce que nous pourrons faire de notre gros bagage et comment nous arriverons à être renseignés sur le chemin. Nous discernons enfin dans les ténèbres une *masseria* qui n'est pas trop éloignée ; nous allons y frapper, et parmi les ouvriers qui y sont attablés pour le repas du soir nous recrutons quelques femmes qui chargent nos malles sur leurs têtes. Elles portent vaillamment ce fardeau sans fléchir, et ainsi chargées commencent l'ascension d'un pas alerte, en nous servant de guides.

Un jour, sur l'effroyable sentier de chèvres qui conduit de Cattaro à Tsettinié, comme je m'arrêtais à regarder passer une file de femmes monténégrines qui cheminaient écrasées sous le faix d'énormes ballots tandis que les hommes qui les accompagnaient, dédaignant de porter autre chose que leurs armes, s'en allaient en faisant les beaux et en se dandinant d'une allure dégagée, un de ces Monténégrins, qui voyait l'étonnement se peindre sur mon visage, me dit : « Eh bien! oui, nos femmes sont nos mules. » On dirait volontiers ici de même avec une égale naïveté. Le paysan voit dans la femme une véritable bête de somme et l'emploie à porter les plus rudes fardeaux ; elle-même y est habituée et semble trouver que c'est là son rôle naturel. Comme nous nous occupions, une fois arrivés à notre gîte en haut de Padula, d'organiser le programme de la journée du lendemain, il était question de trouver les moyens de faire transporter dans l'après-midi nos bagages à la Chartreuse de San-Lorenzo, où nous devions passer la nuit. « Mais ce sera bien difficile, répondit un des plus notables habitants de la ville, à cette heure-là il n'y a plus une femme dans le pays ; elles sont toutes aux champs. On ne trouve alors que des hommes. »

Il ne lui venait pas à l'esprit qu'un autre qu'une femme pût servir de porteur, tant la chose est passée dans les mœurs. Et pourtant celui à qui elle paraissait ainsi toute simple était un médecin fort instruit, qui avait fait ses études à Naples et y avait connu d'autres coutumes.

La montée que nous avons dû faire ce soir-là pour gagner Padula et la maison de nos aimables hôtes, MM. Romano, située tout en haut du pays, reste un des plus pénibles souvenirs d'une assez rude carrière de voyageur. Nous succombions tous à la fatigue, et pour ma part je souffrais d'un mal de jambe, produit d'un accident, que j'avais si bien aggravé à force de le surmener, que je me suis vu quelques jours après condamné à rester plus de trois semaines cloué au lit immobile et que j'en ai boité plusieurs mois. Dans ces conditions il m'a fallu gravir pendant plus d'une heure à pied un sentier de mulets étroit, raboteux, escarpé, serpentant au milieu des rochers, sans voir seulement où poser le pied. Ç'a été bien pis encore une fois entré dans Padula, dont les rues sans pavés, ici taillées dans le roc en escalier, là pleines de trous et de fondrières, rendues glissantes par les immondices qu'on y rencontre à chaque pas, sont de plus

obstruées presque partout par les débris des maisons écroulées dans le tremblement de terre de 1857. La ville fut alors plus qu'aux trois quarts renversée et on l'a rebâtie comme on a pu sur ses décombres, sans prendre la peine de déblayer le terrain. Il en résulte que lorsqu'on chemine de nuit dans ses rues à pente rapide, où tout éclairage est inconnu, on se heurte ici contre une sorte de barricade de ruines, plus loin on a peine à se tenir en équilibre sur des pierres roulantes, ailleurs on butte contre une tête de rocher faisant saillie au milieu de la voie, ou bien on enfonce brusquement son pied, au risque de se donner une entorse, dans un trou plein d'eau et de fange, que l'on n'a pu distinguer. Après quelque temps de marche dans ces données, lorsque nous avons atteint enfin la partie culminante où nous devions loger, nos pieds meurtris nous refusaient littéralement le service. S'il avait fallu aller plus loin, nous aurions dû y renoncer, et comme des mulets recrus, hors d'état de continuer la route, je crois que nous nous serions couchés par terre à la belle étoile plutôt que d'avancer encore.

Le lecteur se demandera ce que nous venions chercher à Padula, ce que nous achetions au prix

d'une telle fatigue. Car la ville par elle-même n'a pas d'histoire et ne renferme rien d'intéressant au point de vue de l'art et de l'archéologie. Les secousses du sol qui l'ont bien des fois ravagée, n'y ont laissé subsister aucun édifice ancien, aucune église de quelque mérite, si jamais elle en a possédé. L'objet de notre visite en ces lieux sauvages, où ne va jamais aucun voyageur, était la recherche de ruines antiques qui devaient exister dans le voisinage et où nous espérions trouver la solution d'un problème jusqu'ici controversé de topographie antique.

Quelques écrivains indigènes signalaient, mais vaguement et en gens qui ne les avaient pas visitées eux-mêmes, la présence de ruines à 2 kilomètres au sud-est de Padula, sur le sommet d'une colline plus élevée qu'en sépare un ravin, à la lisière des bois qui montent ensuite sur les flancs des hautes montagnes, dans un endroit désert désigné par le nom populaire de La Cività. Le peu qu'ils en disaient était, du reste, singulièrement contradictoire, puisque pour les uns c'étaient les restes d'une ville antique, pour les autres ceux d'un château du moyen âge. Un ecclésiastique du Val di Tegiano en avait parlé à M. La Cava comme d'un

lieu ou l'on voyait *delle mura enciclopediche*; c'était sa manière de dire *ciclopiche*. Ces indications étaient bien insuffisantes; mais elles laissaient entrevoir des choses absolument inconnues à visiter les premiers, et l'on comprendra que c'en était assez pour piquer notre curiosité d'archéologues. Ajoutons qu'elle était d'autant plus éveillée que nous savions que le site encore indéterminé d'une ville importante était à chercher dans le canton même où ces ruines étaient signalées.

Parmi les cités les plus anciennes et les plus considérables de la Lucanie au temps de son indépendance, qui devinrent des municipes de citoyens romains après la guerre Sociale et restèrent florissantes jusqu'aux invasions barbares, on cite au premier rang entre celles de l'intérieur des terres la ville de Consilinum. Le *Liber coloniarum* en fait une *præfectura*. Cassiodore, dans une de ses lettres, rapporte qu'au bas de la très antique cité de Consilinum était situé dans le fond de la vallée un bourg du nom de Marcelliana, qui en dépendait. Là se trouvait une fontaine merveilleuse par la beauté de ses eaux. On y célébrait depuis un temps immémorial une grande foire appelée *Leucotbea*, d'après la nymphe de la fontaine; cette foire, la plus fréquen-

tée de toute la contrée, où les populations se rendaient de fort loin, coïncidait dans l'année chrétienne avec la fête de saint Cyprien. Le proche voisinage des deux localités de Consilinum et de Marcelliana est encore attesté par ce fait qu'au ve et au vi^e^ siècle le titulaire de leur évêché commun, dont il n'est plus question après les invasions des Longobards et des Musulmans, est indifféremment qualifié de *Consilinus* et de *Marcellianensis episcopus*. Or, Marcelliana est une des stations que l'Itinéraire d'Antonin enregistre sur la voie de Capoue à Regium dans la partie de son parcours où elle suivait le Val di Tegiano. Et les distances que ce document compte de là au passage du Tanager au Forum Popilii (Polla) dans une direction, et à Cæsariana (Acquafredda près de Sapri) dans l'autre, font tomber exactement à San-Giovanni in Fonte, dont la source s'accorde très bien avec ce que Cassiodore dit de celle de Marcelliana. C'est donc nécessairement sur les hauteurs voisines de Sala ou de Padula qu'il faut chercher l'emplacement de la cité de Consilinum, et la zone dans laquelle il doit se trouver est assez restreinte. Ceci cadre très bien encore avec les Actes des martyrs de Potentia dans la persécution de Dioclétien. Il y est dit, en effet, que ces con-

fesseurs, emmenés de Grumentum, furent le second jour à Marcelliana et de là conduits à Potentia. C'est la *Via Herculia* qui conduisait de Potentia à Grumentum. On a relevé à Sala une de ses bornes milliaires. Elle ne passait donc pas par la ligne qui nous semblerait la plus directe, par Vignola, Anzi et Marsico ou Viggiano. Il faut dessiner son tracé en contournant l'autre côté des Monti della Maddalena, par Pietrafesa, Brienza, Sala, Padula, Paterno et Tramutola. Marcelliana et Consilinum se trouvaient ainsi sur son parcours.

J'ai dit un peu plus haut comment la municipalité de Sala s'était arrogé le droit de trancher par un vote en faveur de ses prétentions la question du site de Consilinum. Mais en réalité il est certain que Sala, non plus que Padula, n'occupe point l'emplacement d'une ville antique. Dans cet état de choses, et avec les données du problème telles que je viens de les exposer, il était clair que si la visite que nous projetions à la Cività près de Padula nous y faisait reconnaître d'une manière incontestable les ruines d'une ville, ce seraient celles de Consilinum.

Pendant que nous reposons encore, de très bonne heure le matin, MM. Romano se sont occupés avec la plus parfaite obligeance de rechercher dans la

ville les gens qui possèdent des médailles et d'autres antiquités trouvées en cultivant les champs de la Cività, et de nous faire apporter ces objets pour que nous les examinions. Il nous ont aussi procuré des montures pour faire l'excursion. Mais au moment de nous mettre en route, on se demande si la chose est possible. Il a plu toute la nuit et l'averse continue avec la violence qu'ont les pluies dans cette région, quand une fois elle se mettent à tomber. C'est une véritable trombe d'eau, qui en un moment vous transperce jusqu'aux os et du moindre ruisseau de la montagne fait pendant quelques heures un torrent dangereux. Force est d'attendre en maugréant ce que deviendra le temps. Mais la bonne fortune ne nous a pas abandonnés; le vent du nord s'élève, le ciel se dégage, le soleil recommence à briller et aura bientôt séché les chemins. A 10 heures du matin nous pouvons monter à cheval et partir en compagnie de MM. Romano et de plusieurs autres habitants de Padula, qui se font gracieusement nos guides.

Nous suivons des sentiers abrupts qui serpentent sur le flanc de la montagne, nous coupons à travers des ravins et des bois. Enfin nous arrivons à la colline de la Cività, que nous abordons du côté

de l'est, à son point culminant qui est aussi celui par lequel un isthme étroit la relie aux grandes montagnes qui la dominent. Sur ce point nous nous trouvons d'abord en présence des ruines d'une *arx* romaine, dont la construction en *opus incertum* présente les caractères incontestables de la manière dont on bâtissait au début du dernier siècle de la République, vers le temps de Marius et de Sylla. La partie la mieux conservée est une grande tour carrée, sorte de donjon qui commandait l'entrée de la ville par l'isthme, seul endroit facilement accessible pour une attaque. Précisément parmi les inscriptions latines découvertes en ce lieu et comprises dans les grands recueils épigraphiques, il en est une que Cyriaque d'Ancône copia au xve siècle et que ses formes de langue reportent à l'époque qui vient d'être indiquée. Elle est relative à un personnage nommé M. Minatius Sabinus, de la tribu Pomptina (c'était celle à laquelle avaient été agrégés les gens de Consilinum quand ils reçurent la cité romaine), lequel reconstruisit la tour à ses frais et le mur voisin avec les fonds d'une souscription publique, *turrem de sua pequnia, murum de pequnia conlata faciundum coeravit, idemque probavit*. Il s'agit sûrement des travaux de

l'*arx* que nous avons sous les yeux. Une autre inscription du même lieu, que copia également Cyriaque d'Ancône et qui a aussi disparu, parlait d'un bois sacré qu'une femme du nom d'Ansia Rufa, affranchie de Tarvius, avait fait entourer à ses frais d'un mur de maçonnerie avec sa porte, *circa lucum maceriam et murum et januam d(e) s(ua) p(ecunia) f(aciundum) c(uravit)*.

Nous parcourons attentivement le petit plateau divisé par la nature en deux étages, qui couronne la colline. Sur tout son pourtour on suit les vestiges incontestables, et en quelques endroits assez bien conservés, d'une puissante enceinte fortifiée de date fort ancienne, probablement même antérieure à l'établissement des Lucaniens dans la contrée, remontant à l'époque des Pélasges Œnotriens. Ses murailles sont construites en énormes blocs de pierre calcaire, à la forme de parallélogrammes irréguliers, superposés les uns aux autres sans ciment, en assises sensiblement horizontales, mais avec les joints de leurs extrémités plutôt obliques que verticaux. C'est la variété la plus avancée, la plus perfectionnée de la construction primitive que l'on a l'habitude d'appeler pélasgique ou cyclopéenne. Profitant de la disposition de la colline et des

deux terrasses en retraite l'une sur l'autre qu'elle présente du côté de la vallée, le Consilinum originaire, dont nous retrouvons les vestiges, se divisait en deux parties, ville basse et acropole, enveloppées dans une même enceinte mais séparées par une muraille intérieure. C'est cette dernière muraille qui a laissé les restes les plus imposants. Le site était de défense facile, tel que les peuples pélasgiques les recherchaient pour y asseoir leurs villes. Sauf à l'isthme dont j'ai parlé, la colline qui le portait n'offrait que des pentes presque à pic et du plus difficile accès.

La ville romaine occupe toute la superficie de l'ancienne enceinte. Le terrain ne lui permettait pas de s'étendre davantage. Aussi lorsque l'accroissement de la population lui rendit impossible de rester enfermée dans un aussi étroit espace et que l'établissement de la paix romaine rendit superflues les anciennes précautions de sécurité, le bourg de Marcelliana se créa dans la vallée, au pied des hauteurs, et devint, semble-t-il, à une certaine époque aussi considérable que Consilinum même.

Le sol de la Città est partout couvert de débris romains, fragments de briques et de poteries ; des têtes de maçonneries en briques y pointent à chaque pas dans les champs. Toutes les fois qu'on y ouvre

la terre pour la culture on y recueille de nombreuses monnaies, parmi lesquelles celles des princes de la famille de Constantin sont les plus multipliées. Une certaine quantité d'inscriptions en ont été exhumées à diverses époques, et quelques-unes sont conservées dans des maisons de Padula. Des fouilles n'y demeureraient certainement pas sans fruit.

A mi-côte environ de la falaise presque à pic, qui surplombe le ravin profond creusé au sud de la colline, se trouve une grotte dédiée à l'Archange saint Michel. Elle était évidemment consacrée dans l'antiquité, et une chapelle chrétienne y a succédé à l'ancien sanctuaire païen. L'entrée en est fermée par un mur moderne, dans lequel sont maçonnés deux cippes funéraires romains, l'un avec les bustes d'un mari et de sa femme placés dans des niches. La caverne est double et dans chacune de ses parties on a établi un autel. De curieuses fresques du XIVe siècle sont peintes sur l'enduit qui revêt la paroi de rocher; elles n'ont pas trop souffert de l'effet du temps. On voit aussi, là, dans la chapelle principale, le tombeau de marbre d'un archiprêtre nommé Brancazzo, mort en 1538, avec son buste d'une assez bonne sculpture.

De la partie culminante des ruines de l'antique

Consilinum nous avons une perspective belle et étendue sur le Val di Tegiano, soit sur la partie que nous en avons parcourue jusqu'ici, et sur Padula, qui se présente à nous, de l'autre côté d'un ravin profond où coule un ruisseau limpide, ombragé de grands arbres, dans la partie où ses maisons, étagées les unes au-dessus des autres, descendent le plus bas en se collant au flanc de sa colline pierreuse, soit sur le fond de la vallée, où le Tanagro prend sa source. Nous nous faisons expliquer la topographie de cette partie extrême, où nous ne nous enfoncerons pas, le terme de notre course dans cette direction devant être Padula et La Città.

Au sud-est, sur une échine de montagnes, dans une situation exceptionnellement salubre, mais dont l'élévation rend le climat austère et froid, voici Montesano, qui compte plus de 6,000 habitants. Son origine et son nom sont dus aux réfugiés qui, lors de la fameuse Peste noire de 1348, vinrent des pays circonvoisins camper sous des baraques sur ce sommet exceptionnellement aéré, lequel demeure indemne de la contagion. La riante bourgade d'Arenabianca précède Montesano à une moindre hauteur, et de l'autre côté, au pied des dernières pentes de la montagne, se trouvent les ruines de l'ancien

couvent des Bénédictins de Santa-Maria di Cadossa, supprimé par une bulle de Léon X, qui en attribua les biens à la chartreuse de San-Lorenzo.

Au bas des montagnes de Lagonegro, à l'endroit où la grande route s'enfonce en montant rapidement dans la gorge étroite d'où le Tanagro, qui n'est presque encore qu'un ruisseau, débouche dans le bassin brusquement élargi de la vallée, nous distinguons le bourg de Casalbuono, autrefois Casalnuovo, dépourvu de souvenirs historiques. Plus à l'ouest, adossé au monte Carmelo, lequel relie les dernières ondulations des montagnes du Lagonegrese au monte Cervati, le sommet qui prolonge au midi la chaîne des Alburni, ce gros bourg entouré de forêts de châtaigniers, au bas duquel un torrent considérable promène ses ravages périodiques, est Buonabitacolo, dont la naissance date du XIIIe siècle. La crête qui le domine dérobe à nos regards la petite ville de Sanza, la Sontia des anciens Lucaniens, bâtie sur une colline au milieu d'un bassin pareil à l'alvéole d'un gâteau de miel, car il n'a pas d'ouverture et un rempart continu de hauteurs l'environne de tous les côtés.

Ahi, *Sanza*, vituperio delle genti
Del bel paese là, dove'l sì suona,

murmure à demi-voix sur ce seul nom un de mes compagnons, patriote des plus exaltés.

— Quelle mouche vous pique? lui dis-je. D'où vient ce souvenir dantesque détourné de son application originaire?

— C'est à Sanza qu'a été tué Pisacane.

Vous souvient-il le moins du monde, lecteur, de cette affaire de la poignée d'insurgés débarquée sur les côtes du royaume de Naples par le bateau à vapeur le *Cagliari*, qui fit beaucoup de bruit dans le monde il y a vingt-six ans et faillit amener un gros incident diplomatique entre l'Angleterre et le roi Ferdinand II, les deux mécaniciens anglais du bateau se trouvant au nombre des accusés traduits devant la Cour criminelle de Salerne? Il est assez probable que non. Mais ici la mémoire en est restée vivante, et l'on ne saurait méconnaître que les faits qui se passèrent alors à Sapri, Padula et Sanza exercèrent une influence marquée sur les événements qui trois ans après devaient renverser la monarchie napolitaine et en fondre les États dans l'unité nationale de l'Italie.

En 1857 une agitation sourde et profonde remuait toutes les parties de la péninsule italienne, présageant et préparant la révolution qui allait bientôt

la transformer. A Turin, l'habile politique de Cavour nouait le faisceau des alliances qui devaient se traduire en faits dans la guerre de 1859. A Londres, Mazzini, tenant dans ses mains les fils des sociétés secrètes qui couvraient le pays comme d'un vaste réseau, s'efforçait de gagner de vitesse le gouvernement du roi de Sardaigne afin de faire tourner au profit de la république les événements qui semblaient toucher à leur maturité. Le Vieux de la montagne de la révolution italienne préparait un mouvement républicain qui devait éclater à la fois dans le royaume de Naples et en Toscane, et même essayer de soustraire un moment la ville de Gênes à l'autorité du roi Victor-Emmanuel, pour en faire un centre d'expédition de renforts et de secours aux insurrections qu'on serait parvenu à fomenter. Ce n'était pas qu'il dût beaucoup compter sur le succès. Mais il avait pour système de tenir les esprits en haleine par des tentatives répétées sans s'inquiéter du sort des malheureux qu'il envoyait à une mort certaine en les nourrissant d'illusions.

Le 25 juin 1857, le vapeur de commerce *Cagliari* partait du port de Gênes à destination de Tunis. A bord se trouvaient, outre un équipage de trente-deux hommes sous les ordres du capitaine Siktzia,

trente-trois passagers dont vingt-sept s'étaient embarqués avec le projet arrêté d'aller porter la révolution dans le Napolitain. A la tête de ces derniers était Carlo Pisacane, duc de San-Giovanni, ancien officier du génie au service de Naples, qu'il avait volontairement quitté en 1847 pour entrer en qualité de lieutenant dans la légion étrangère, sous le drapeau français. En 1848, il avait renoncé au brillant avenir que l'estime de ses chefs lui assurait dans notre armée pour retourner servir son pays où une constitution libérale venait d'être proclamée. Le triomphe de la réaction au 15 mai le força bientôt de quitter Naples encore une fois, et, comme les exaltés de toute l'Italie, il alla prendre place dans les rangs des défenseurs de Rome. Mazzini, comme triumvir, lui donna le grade de colonel, et ce fut lui qui dirigea pendant tout le siège les travaux de génie de la défense. Après la prise de Rome il avait dû se retirer en exil, où il vivait dans une oisiveté forcée, cherchant à en dissiper l'ennui dans les rêveries des doctrines socialistes et dans des projets de conspirations. Ceux qui l'ont connu le dépeignent comme une âme généreuse, ne respirant que le dévouement et l'abnégation, mais en même temps un utopiste

imbu des principes révolutionnaires les plus intransigeants, se berçant des songes d'une république universelle et d'une société refaite de fond en comble sur de nouvelles bases. A l'égard de Mazzini, c'était un séïde aveugle dans son exaltation. Ses lieutenants dans son entreprise napolitaine étaient Battestino Falcone et Giovanni Nicotera, aujourd'hui l'un des chefs de la gauche la plus avancée dans le parlement italien.

Une fois le *Cagliari* sorti en mer, Pisacane et ses compagnons forcèrent le capitaine à se diriger sur l'île de Ponza, où se trouvait l'un des bagnes des détenus politiques du royaume de Naples. Arrivés au mouillage, les insurgés firent garder le navire par quelques-uns des leurs et descendirent à terre (27 juin), où ils embauchèrent quelques habitants et parvinrent à délivrer une partie des prisonniers. Les nouveaux compagnons de leur aventure qu'ils ramenèrent à bord n'étaient pas moins de trois cent vingt-trois. De Ponza, le capitaine du *Cagliari* fut encore forcé de mettre le cap sur Sapri. Cependant, au cours du trajet, les insurgés hésitèrent. Reculaient-ils au dernier moment devant la responsabilité qu'ils assumaient, ou bien se crurent-ils trop peu nombreux, même avec les

recrues qu'ils avaient faites à Ponza ? C'est ce qu'il est difficile de dire. Toujours est-il qu'ils demandèrent au capitaine de les reconduire en Sardaigne ou à Gênes. Le capitaine refusa. A son départ il n'avait pris de charbon que pour la traversée de Gênes à Cagliari, comptant renouveler sa provision dans cette dernière ville ; on l'avait empêché d'y faire escale, en le forçant à se diriger sur l'île de Ponza ; il ne pouvait donc en ce moment, faute de combustible, que courir au plus près, c'est-à-dire à la côte napolitaine. C'est ainsi que Pisacane et ses compagnons se virent forcés de poursuivre leur téméraire entreprise.

Le 28 ils débarquaient près de Sapri aux cris de « Vive l'Italie ! vive la République ! » et tâchaient d'entraîner les habitants de la côte comme ils avaient soulevé ceux de l'île. Mais ils ne rencontrèrent que tiédeur, ou du moins manque de confiance. Les uns les jugèrent trop peu nombreux pour avoir quelque chance de succès, et ne voulurent pas se compromettre avec eux; les autres, crédules aux bruits habilement répandus par les agents du pouvoir et les regardant comme des forçats évadés qui venaient tout piller et tuer, se cachèrent et n'attendirent que l'arrivée des gardes

urbaines et des troupes pour se jeter sur ces ennemis de la paix publique. Dès le débarquement, il était clair que le drapeau républicain effrayait au plus haut degré les populations et leur paraissait synonyme de désordre. Les insurgés eurent donc la déception de ne pas trouver au rendez-vous assigné les quelques milliers d'hommes en armes qu'on leur avait promis. Attaqués par les gendarmes, ils comprirent la nécessité de se réfugier dans les montagnes, d'un abord plus difficile, où ils pourraient mieux se défendre ou se cacher au besoin.

Le 29 au matin ils se mettaient en route par Torraca pour gagner le Val di Tegiano et de là les montagnes de Saponara. Durant le trajet, observant la discipline d'une troupe régulière, ils payèrent scrupuleusement tout ce qu'ils étaient obligés de prendre pour leur subsistance; même un d'eux, ayant dérobé quelques carlins à une vieille femme, fut immédiatement jugé, condamné et fusillé. Le 30 au soir ils arrivaient à Padula. Ils étaient appelés dans cette ville par les promesses formelles de concours de plusieurs habitants notables, qui s'étaient faits forts de soulever le pays environnant dès qu'ils auraient pour point d'appui un premier noyau armé. Pisacane se présenta immédiatement

chez ces personnes, en leur disant : « J'ai tenu ma parole; à vous maintenant de faire ce que vous avez promis. Où sont vos hommes ? » Il ne trouva que des gens effrayés et hors d'état de réaliser ce qu'ils avaient annoncé à l'avance. On lui répondit cependant d'attendre la nuit; qu'au lendemain les hommes que l'on allait convoquer commenceraient à arriver. Mais, le matin, ceux sur la complicité de qui l'on comptait avaient prudemment disparu; ils avaient profité de la nuit pour se cacher. Au lieu des renforts annoncés, ce furent les gardes urbaines et les brigades de gendarmerie du voisinage que l'on vit apparaître, soutenues par le 7e régiment de chasseurs, que commandait le colonel Ghio. C'est le même officier qui, fait maréchal de camp à la suite de ces événements, capitulait trois ans après à Soveria avec sa brigade entre les mains du comité révolutionnaire de Cosenza, sans combattre et sans même attendre l'arrivée de Garibaldi. Disposant de forces dix fois supérieures contre la poignée d'hommes que commandait Pisacane, il l'attaqua dans Padula. L'engagement fut vif, mais il ne put durer longtemps, d'autant plus que la population ne se montrait en aucune façon disposée à soutenir les insurgés. Après avoir perdu 53 morts

et 35 prisonniers, qui furent immédiatement fusillés, ceux-ci durent se mettre en retraitre sans être trop vivement poursuivis. En partant, Pisacane lançait une éloquente malédiction contre ceux qui, après l'avoir attiré par leurs trompeuses promesses, l'avaient si lâchement abandonné.

Les débris de la bande débarquée à Sapri entraient le 2 à Sanza. Ils y trouvèrent la population en rumeur, persuadée qu'elle avait affaire à des brigands, armée pour les repousser, et dans cet état d'excitation qui fit que quelque jours après, aux portes de Naples, les habitants de Torre del Greco se jetèrent sur les matelots de l'aviso français le *Météore*, occupés à planter des signaux pour le travail hydrographique de leurs officiers, les blessèrent et faillirent les massacrer. Eux aussi se croyaient en présence des galériens évadés dont l'apparition imminente avait été signalée par le gouvernement sur tout le littoral. A peine Pisacane et ses compagnons avaient-ils pénétré dans les rues de Sanza que de chaque maison des coups de feu les accueillaient à bout portant. Le tocsin sonnait à l'église ; hommes, femmes, enfants, accouraient, armés qui de fusils, qui de haches, de faux, de fourches, qui même de bâtons et de cou-

teaux, pour courir sus aux prétendus bandits. C'en était trop pour des gens épuisés de fatigue, découragés par l'avortement de leur tentative et par l'échec sanglant de la veille. La plupart des insurgés prirent la fuite et se dispersèrent dans la campagne, où les paysans leur donnèrent la chasse, tuant tous ceux qu'ils atteignaient. Pisacane et ses lieutenants restèrent avec une trentaine d'hommes seulement, et tentèrent de se frayer le passage en combattant au travers de la foule, qui les environnait et qui grossissait à chaque minute. Après s'être défendus encore quelque temps, blessés pour la plupart, ils furent contraints de se rendre. Mais la fureur populaire était montée à un trop haut degré pour respecter des prisonniers. Bien qu'ils remissent leurs armes, on se jeta sur eux pour les massacrer. Fuschini, l'un des officiers, se brûla la cervelle pour échapper aux tortures atroces qu'il voyait infliger à quelques-uns de ses compagnons. Pisacane fut assommé à coups de hache et de bâton, déchiqueté à coups de fourche, à tel point que son cadavre n'avait plus forme humaine. Les autres auraient eu le même sort si l'arrivée du 14e régiment de chasseurs, venant de Sapri, ne leur avait sauvé la vie. Parmi les prison-

niers arrachés ainsi au massacre était M. Nicotera, grièvement blessé. Six mois après, il comparaissait avec les autres survivants devant la Cour criminelle de Salerne. On avait habilement répandu dans l'intervalle parmi le public qu'il avait fait des révélations pour acheter sa grâce. A l'audience il voulut lire un mémoire destiné à venger son honneur, en mettant à néant ces bruits outrageants; mais sur les conclusions du procureur fiscal la Cour le lui interdit. Il eut beaucoup de peine à faire parvenir secrètement une copie de son mémoire aux journaux anglais, qui le publièrent. Depuis lors la haine des partis, avec sa violence habituelle à qui tous les moyens semblent bons, est revenue à plusieurs reprises sur ces incidents pour attaquer M. Nicotera et prétendre qu'il ne s'était pas suffisamment disculpé.

Dans les fureurs aveugles des guerres civiles le sang appelle le sang; la conscience s'oblitère et l'on se croit en droit de châtier les atrocités par d'autres atrocités. Au mois d'août 1860, une colonne de l'armée garibaldienne prenait terre à Sapri pour opérer dans le Cilento parallèlement au mouvement en avant du corps principal; c'était le colonel Pianciani qui la commandait. Il envoya un

détachement à Sanza. Un nommé Savino La Veglia, que la voix publique désignait comme ayant porté le premier coup à Pisacane désarmé, fut arrêté chez lui et fusillé sans jugement dans la prison. C'était répondre au meurtre par le meurtre. L'homme que l'on traitait ainsi pouvait être un assassin; ceux qui le mirent à mort sans observer aucune forme, sans débat contradictoire, ne se firent pas des justiciers, comme ils se l'imaginaient, mais eux-mêmes des assassins.

Au moment de partir de Gênes, Pisacane avait écrit un testament, que les journaux publièrent après sa mort. « Je suis persuadé, y disait-il, que si l'entreprise réussit j'obtiendrai les applaudissements universels; si je succombe, le public me blâmera, on m'appellera fou, ambitieux, turbulent, et ceux qui, ne faisant jamais rien, passent leur vie à critiquer les autres, examineront l'œuvre minutieusement, mettront à découvert mes erreurs et m'accuseront d'avoir échoué faute d'esprit, de cœur et d'énergie. » Il se trompait. Sa tentative avait lieu dans des conditions qui rendaient le succès impossible; elle a misérablement échoué. Mais trois ans ne s'étaient pas écoulés qu'il passait grand homme et que sa mémoire recevait les hom-

mages réservés aux plus glorieux martyrs de la cause nationale. Sur le quai de la Marine à Salerne, le chef-lieu de la province où il mourut, on voit une statue élevée *a Carlo Pisacane, precursore di Garibaldi.* Dans tout l'ancien royaume napolitain il n'est presque pas une ville où l'on ne rencontre une rue ou une place Pisacane. J'ai même lu à ce sujet chez un voyageur français, homme de beaucoup d'esprit et des mieux pensants, mais qui avait eu là une distraction singulière, deux pages d'indignation éloquente, flétrissant l'abaissement moral dans lequel est tombée l'Italie *piémontisée*, qui donne aux rues de ses villes le nom d'un « criminel vulgaire qui a tenté l'assassinat d'un roi. » Carlo Pisacane confondu avec Agesilao Milano! la méprise est forte. Il serait bon de s'informer un peu plus exactement des choses avant de se mettre en frais de morale indignée.

Du reste il ne faut pas s'y méprendre, l'aventure de Pisacane, qui avait semblé au premier abord une folie piteusement avortée, fut par ses conséquences un événement fort considérable. L'effarement et le désarroi que le gouvernement de Naples avait montré devant cette entreprise d'une poignée d'hommes, la façon dont, avant d'être arrêtés par

les troupes, ils avaient pu circuler plusieurs jours au travers d'une contrée populeuse, sans que les autorités eussent su leur barrer le passage, révélèrent aux moins clairvoyants la fragilité, l'état de décomposition d'un établissement politique dont jusqu'alors les apparences avaient fait illusion. Dans le pays, ceux qui avaient pris peur à l'arrivée des bandes insurrectionnelles appelées par eux-mêmes et les avaient abandonnées pour ne pas se compromettre, rougirent de leur lâcheté et se promirent d'agir autrement si des circonstances semblables se représentaient. Le sauvage massacre de prisonniers déjà désarmés produisit non seulement en Italie, mais aussi dans le reste de l'Europe, une impression d'horreur qui fit le plus grand tort moral au gouvernement pour la cause duquel il s'était produit. Ceux mêmes qui y avaient pris part en eurent bientôt honte et remords. Mais surtout ce qu'on aurait de la peine à s'imaginer, c'est l'effet inouï que produisit, sur les populations ignorantes et superstitieuses du Napolitain, la coïncidence du grand tremblement de terre de 1857, survenant quelques mois après l'entreprise de Pisacane et exerçant ses plus terribles ravages sur les cantons qui avaient refusé de

répondre à son appel, sur ceux où il avait trouvé la mort. Vivant dans une atmosphère morale particulière, qui leur fait voir des miracles partout et qui matérialise d'une façon plus païenne que chrétienne l'action surnaturelle de la Providence, ces populations sont habituées à voir dans les secousses du sol, auquel leur pays est si sujet, et dans les phénomènes volcaniques des manifestations de la colère divine, et à en chercher la cause dans les événements humains. Le tremblement de terre de 1857 frappa les imaginations populaires comme un châtiment presque immédiat du massacre de Pisacane et de ses compagnons, comme une sorte de proclamation extérieure d'un arrêt céleste contre la royauté des Bourbons. Soldat d'avant-garde de la révolution nationale, le grand seigneur, que la passion démocratique avait conduit à renoncer à son titre comme à mettre son épée au service des plans de Mazzini, avait en donnant sa vie frayé les voies à un successeur plus heureux, qui devait réussir là où il avait échoué. D'ailleurs l'exemple de Pisacane ne fut pas perdu pour Garibaldi. Il lui montra que la République faisait peur aux populations du royaume de Naples, qu'elles tenaient au principe de la monarchie et que si l'on voulait les

décider à se prononcer pour l'unité nationale il fallait leur offrir en perspective la royauté de la maison de Savoie au lieu du gouvernement des comités révolutionnaires, faire retentir à leurs oreilles comme cri de ralliement le nom de Victor-Emmanuel au lieu de celui de Mazzini. Il y avait à la fois en Garibaldi l'homme de la Révolution cosmopolite, utopiste souvent ridicule de la République universelle, et le patriote italien. Un jour les circonstances mirent ces deux hommes en conflit ; il lui fallut opter entre l'utopie politique et la patrie. Seul parmi les révolutionnaires de notre siècle, il sacrifia la première à la seconde ; il fut Italien avant d'être républicain. C'est ce qui restera son honneur dans l'histoire et ce qui lui a permis d'attacher son nom à une grande œuvre. Ennemi systématique de la monarchie et passionné pour la liberté de sa nation, il a pu consommer l'affranchissement de celle-ci, mais en achevant de l'unifier sous le sceptre d'un roi.

Mais laissons ces souvenirs d'un passé encore bien voisin, pour retourner à ce que nous visitons.

Dans la vallée, presque immédiatement au pied des hauteurs de l'est, entre la colline où est bâtie Padula et la grande route, se trouve la célèbre

Chartreuse de San-Lorenzo. Fondé en 1308 par Tommaso Sanseverino, comte de Marsico, ce monastère, richement doté par son créateur, reçut d'autres encore de grandes donations territoriales, et devint la plus considérable à la fois et la plus riche des Chartreuses de l'Italie, après celles de Rome et de Pavie. Ses bâtiments sont si vastes qu'en les voyant du haut de la Città ils avaient presque l'apparence d'une petite ville. Nous descendons pour le visiter, car il constitue l'un des édifices monastiques les plus notables des provinces napolitaines, et M. Barnabei est chargé d'en inspecter l'état pour son ministère. Supprimée une première fois sous le gouvernement du roi Joseph, la Chartreuse de San-Lorenzo fut rétablie à la Restauration. Mais il n'y revint qu'une dizaine de pères, qui y vivaient misérablement, comme campés dans des bâtiments beaucoup trop étendus pour leur petit nombre. En 1868, le gouvernement italien l'a fermée de nouveau, en dispersant les moines et en confisquant ce qu'elle avait encore de biens. Il n'y est resté qu'un unique custode ; les meubles ont été vendus à l'encan, et les édifices abandonnés dépérissent rapidement, faute de réparations depuis quinze ans. Cette année enfin, le gouvernement

s'est décidé à faire droit aux réclamations bien des fois répétées du Conseil provincial, en enlevant la Chartreuse de San-Lorenzo à l'administration des biens confisqués sur l'Église et à lui épargner la vente et la démolition en la faisant passer, à titre de monument historique, dans les services du Ministère de l'Instruction publique. Reste à savoir comment on en utilisera les bâtiments, tout en les conservant et en y exécutant les réparations devenues urgentes, lesquelles seront considérables.

L'entrée du couvent est maintenant à demi enterrée sous les pierres et les graviers, qu'amoncelle à chacune de ses crues un torrent qui passe devant la porte, et qu'il serait indispensable d'endiguer, si l'on veut éviter que quelque jour il n'enlève une partie de la Chartreuse elle-même. Dans les terrains avoisinants se tient chaque année le 6 octobre, le jour de la fête de saint Bruno, une grande foire qui a succédé en partie à l'importance de la foire de la saint Cyprien à Marcelliana, dont le site, nous l'avons déjà dit, est très voisin.

Grâce à l'exhaussement du sol extérieur, la vaste cour où l'on accède après avoir franchi le portail est fortement en contre-bas. Les bâtiments qui garnissent trois des côtés de cette cour étaient occupés

par la pharmacie, les logements des pèlerins, les étables, les remises et les granges destinées aux services de l'exploitation des terres adjacentes au couvent. Au fond est la façade du monastère lui-même, un frontispice théâtral dans le style du XVIIe siècle le plus ronflant et le plus mauvais, avec des colonnes d'ordre colossal, des statues de marbre gigantesques aux draperies envolées, aux poses tourmentées, dans les niches qu'accompagnent ces colonnes, et pour couronnement une balustrade interrompue par des piédestaux qui portent des statues. C'est, semble-t-il, uniquement d'après cette façade à la fois emphatique et banale que Schulz a jugé tout l'édifice, pour lequel il est beaucoup trop sévère.

La porte qui occupe le milieu du frontispice une fois franchie, on est dans un vestibule monumental, entre deux cours entourées de portiques. Ces cours, au milieu de chacune desquelles est une fontaine ornée de statues et autrefois jaillissante, datent de la même époque que la façade. L'architecture en est lourde et d'une pompe qui laisse fort à désirer sous le rapport du goût; mais elle a encore de l'accent et une certaine grandeur berninesque, que l'on ne saurait méconnaître sans injus-

tice. De beaux orangers et d'énormes figuiers croissent dans ces cours; des vignes y grimpent aux portiques ; leur végétation se marie d'une façon très heureuse avec l'architecture. La cour de gauche conduit au vaste logis autrefois réservé au prieur, qui y donnait l'hospitalité aux prélats et aux autres étrangers de marque, visiteurs du couvent. Celle de droite donne accès au réfectoire, aux cuisines et à leurs dépendances, qui comprennent plusieurs plus petites cours, enfin à la salle capitulaire, où le siège du prieur, avec le dais qui le surmonte, est un vrai bijou de la plus fine sculpture de la Renaissance.

De cette salle du chapitre, pour gagner la sacristie et l'église on traverse deux ou trois petites salles, qui sont des chapelles de famille bienfaitrices du monastère. Dans l'une on voit le mausolée du fondateur, Tommaso Sanseverino, avec sa statue de marbre à demi couchée, en costume de chevalier, œuvre d'une excellente sculpture du xve siècle, pleine de vie et d'accent. Je suis sûr qu'il sera possible d'en déterminer l'auteur et d'y retrouver la main d'un maître. D'autres de ces chapelles renferment des tableaux de Luca Giordano, de Tarelli et de Solimena, qui ont beaucoup souf-

fert. L'église est vaste et appartient à la fin du XVIIe siècle. C'est aussi du même temps que sont les statues de marbre qu'on y observe et dont la moins mauvaise est une Madeleine, ainsi que le maître-autel, tout couvert d'incrustations de nacre. Le grand crucifix d'ivoire, d'un travail souple et magistral, qui était autrefois placé sur cet autel, a été transporté, depuis la suppression du couvent, dans l'église paroissiale de Padula. Pour la décoration de l'église des Chartreux les architectes du XVIIe siècle ont déployé un excès de luxe, une profusion de peintures et de dorures rappelant ce qu'on voit à la Chartreuse de San-Martino à Naples. Mais ils ont eu du moins le bon goût d'y conserver deux choses plus anciennes et d'un intérêt majeur, les portes de bois de l'entrée principale et les stalles du chœur.

Les portes sont datées de 1374; mais il est évident qu'on n'a fait alors que les remonter, en y mettant en œuvre des panneaux sculptés en bas-relief d'une époque fort antérieure, qui offrent tous les caractères de l'art italo-normand de la première moitié du XIIe siècle. Ces panneaux représentent les principales scènes de l'histoire de saint Laurent. Ils mériteraient d'être soigneusement des-

sinés par un architecte et même d'être moulés, car ils ont une véritable importance pour l'histoire de la sculpture en Italie et comme spécimens d'une phase encore insuffisamment connue de cette histoire, ils valent les bas-reliefs des portes de bronze de Trani et de Ravello. C'est probablement à un artiste de la Pouille qu'ils doivent être attribués.

Les stalles portent la date de 1507 et la signature d'un artiste du nom de Giovanni, qui reste inconnu d'ailleurs. Derrière chacun des sièges, que séparent des griffons posés sur des volutes, sont des panneaux de *tarsia di legno* ou de marqueterie de bois de diverses couleurs, retraçant scène par scène toute l'histoire de la vie de Jésus-Christ. L'exécution technique en est fort remarquable, le dessin quelque peu sec et dur; mais il faut ici faire la part des défauts inhérents à ce genre de travail, et qu'aucun de ceux qui l'ont cultivé n'a su complètement éviter. En général, du reste, les compositions en sont belles et remarquables par leur unité; et somme toute, les stalles de la Chartreuse de San-Lorenzo doivent tenir un rang distingué parmi celles qu'offrent à nos regards tant d'églises italiennes. L'artiste qui en a donné les dessins avait subi une influence om-

brienne prononcée, mais qui n'excède pas ce que nous en constatons chez d'autres Napolitains de la même époque. De grandes analogies rappellent ici le style des frères Donzelli.

Le vestibule où s'ouvre la porte de l'église donne également accès dans le grand cloître, un des plus vastes du monde, long d'une centaine de pas et large de plus de moitié, autour duquel sont disposées, sur trois de ses côtés, soixante et quelques de ces petites maisons accompagnées d'un jardinet où chaque chartreux, d'après la règle de l'ordre, s'enferme pour mener la vie érémitique, sans jamais voir âme vivante, ni adresser la parole à personne. Avec des livres pour me tenir compagnie, je m'abonnerais bien à passer quelque temps de solitude absolue dans une de celles de San-Lorenzo. De toutes les chartreuses que j'ai visitées il n'en est pas où l'installation de chaque reclus dut être plus confortable et mieux conçue, alors que les bâtiments se maintenaient en bon état. Deux pièces, l'une servant de chambre à coucher, l'autre d'atelier, et chacune beaucoup plus spacieuse que la plupart des chambres où la cherté des loyers condamne les bourgeois de Paris à loger, un petit oratoire, un promenoir couvert pour les jours de pluie, un

jardinet carré, à l'extrémité duquel est une *pergola*, une treille soutenue sur des piliers, avec vue sur la campagne, de telle façon que par les beaux jours on pouvait s'y promener ou s'y asseoir à méditer, en jouissant du soleil et de la beauté tranquille du paysage environnant, voilà ce que chacun des solitaires y avait à sa disposition. Dans ces données la vie érémitique n'a rien d'effrayant, et celui qui, loin des agitations du monde, s'y absorbait dans les douceurs mystiques de la contemplation devait penser que, comme Marie, il avait choisi la meilleure part. Bien des âmes tendres ou fatiguées, incapables de supporter les meurtrissures cruelles des luttes de la vie, ont besoin de ces asiles de paix. Il y a barbarie et oppression à les leur fermer. Libre à vous de ne pas croire à la puissance de la prière chrétienne, à la grandeur du rôle de ceux qui s'y consacrent tout entiers pour ceux qui la négligent ou la blasphèment. C'est affaire de conscience. Mais si la société civile a le droit et même le devoir de se mettre en défense contre les dangers du développement de la main morte et de se refuser à reconnaître un caractère légal aux vœux monastiques, c'est porter atteinte à la liberté individuelle que prétendre interdire à ceux qui aspirent au

cloître de s'associer, pour vivre en commun sous la règle qu'ils adoptent dans la plénitude de leur volonté.

Le grand cloître de la Chartreuse de San-Lorenzo est un peu plus ancien que la façade, les cours et l'église qui le précèdent. Il leur est aussi fort supérieur comme architecture. C'est une création de la fin du XVIe siècle. Il ne faut pas regarder de trop près au détail, qui est lourd, gauche et souvent de mauvais goût. Mais le parti d'ensemble est bien conçu, a de la grandeur et de la puissance. L'effet général est imposant et parle à l'imagination, qu'il ne laisse pas froide. Ses lignes prolongées s'harmonisent bien avec le paysage environnant, avec les montagnes qui le dominent sur un des côtés. Le cimetière des moines, entouré d'une balustrade de marbre sculptée sur les dessins de Cosmo Fansaga, est dans le préau de ce cloître. La bibliothèque était située au premier étage, sur le côté ouest. A en juger par l'étendue de son vaisseau et le développement de ses casiers aux riches sculptures ornementales, elle devait être considérable, et la tradition du pays affirme que les manuscrits y étaient nombreux. Elle a été dispersée dès le commencement du siècle, et à la dernière expulsion des

Chartreux elle était vide comme nous la voyons aujourd'hui.

Pour gagner du temps, éviter la fatigue de remonter jusqu'au haut de Padula et diminuer d'autant la route que nous aurons à parcourir le lendemain matin avant de regagner le chemin de fer, nous nous décidons à dormir à la Chartreuse de San-Lorenzo. Le gardien des bâtiments nous autorise à y organiser un campement dans des cellules désertes, et à la tombée de la nuit nous voyons descendre une procession de femmes, de l'aspect le plus pittoresque, portant sur leurs têtes nos bagages et dans de grands paniers couverts de linges blancs tout ce qui est nécessaire pour un repas d'adieux, que MM. Romano et leurs amis nous offrent dans une des salles de l'ancien logis du prieur. La chère est bonne, bien que fortement empreinte de couleur locale, et surtout les vins sont exquis. Il y a quelque chose de piquant à boire les plus grands crus de Bordeaux, de la Toscane et de la Sicile, que nos hôtes ont tirés de leurs caves, sur la table boiteuse et vermoulue que nous sommes parvenus à découvrir dans un coin où elle était oubliée, et autour de laquelle nous sommes assis, qui sur sa malle, qui sur un banc de bois, qui sur un vieux coffre, qui

enfin sur une chaise dont les pieds ne sont plus au complet. La plus grande partie de la salle où nous nous sommes installés est plongée dans une obscurité profonde, car nous n'avons pour nous éclairer qu'une seule lampe de cuivre à trois becs et la lueur d'un grand feu allumé dans la cheminée, autour de laquelle les porteuses sont accroupies à terre, regardant les étrangers en silence avec de grands yeux fixes et profonds, où se peint un étonnement farouche, qui tient à la fois de l'enfant et du sauvage. Les hommes qui nous servent ont un faux air de brigands, et celui qui se trouverait brusquement mis en présence de cette scène, à voir l'étrangeté de son aspect, aurait peut-être quelque peine à se rendre compte de ce qu'elle a de simple et de prosaïque. On n'a pas l'habitude de se représenter de cette manière un dîner d'archéologues en voyage.

Mais il n'est pas de bonne fête qui ne finisse. La franche cordialité qui a régné dans notre pittoresque repas l'a prolongé tard. Nos amis de Padula nous disent adieu et reprennent avec leur domestiques et les porteuses le chemin de leurs demeures, qu'ils ne regagneront qu'après une longue ascension. Le gardien du couvent, dont nous avons

dérangé toutes les habitudes, va se coucher au plus vite. Nous restons seuls maîtres de l'immensité du monastère désert. La nuit que nous y avons passée restera gravée dans mes souvenirs par ses impressions solennelles et fantastiques. Le vent, s'engouffrant dans les longs corridors et sous les portiques des cloîtres, avait des gémissements d'âmes en peine, des girouettes rouillées faisaient un fracas de ferraille, à croire que des spectres traînaient des chaînes, les moindres bruits, répercutés par cent échos, s'enflaient et se répétaient de la façon la plus singulière; nos pas, sous les voûtes silencieuses et sonores, devenaient ceux d'une légion, et je me souviens du battement d'un volet poussé par le vent, qui finit par acquérir un retentissement de canonnade. Quand nous passions sous les portiques des cours nous effarouchions des oiseaux de nuit, déshabitués depuis longtemps de voir des hommes, qui s'enlevaient devant nous d'un vol lourd et quelquefois effleuraient nos visages de leurs ailes. J'allai m'asseoir sous le grand cloître. Le vent chassait avec violence dans le ciel de nombreux nuages, qui, passant rapidement devant la lune alors dans son plein, produisaient incessamment des alternatives subites d'obscurité profonde

et d'illumination brillante. Rien de saisissant comme l'effet de ces jeux de lumière nocturne, qui tantôt montraient l'architecture avec une merveilleuse netteté jusque dans ses détails, tantôt l'enténébraient complètement. Par moment ces brusques changements d'éclairage semblaient faire apparaître des fantômes blancs au fond des portiques, comme si les ombres des anciens habitants du couvent s'étaient relevés pour se rendre comme autrefois à l'office de la nuit. Je serais volontiers resté jusqu'au jour à regarder ce spectacle si étrange, qui parlait à l'imagination avec tant de vivacité. Mais la fatigue fut la plus forte. Le sommeil me gagnait et je dus me décider à rentrer dans ma cellule, où je m'endormis bientôt, bercé par tous ces bruits étranges, en dépit du froid déjà piquant et de la bise, qui pénétrait librement par les fenêtres veuves de leurs vitres.

EBOLI

Partis à l'aube du jour au travers de la froidure et du brouillard, qui ne se dissipent que lentement, nous refaisons en sens inverse la route qui nous a menés jusqu'à Padula; en quelques heures nous sommes de nouveau à Ponte-San-Cono où nous reprenons le chemin de fer.

Passant au pied de Buccino, la voie suit le cours de la rivière Bianco, formée de la réunion du Piatano et d'autres cours d'eau, jusqu'à son confluent avec le Negro ou Tanagro, près duquel est la station qui emprunte son nom au bourg de Sicignano, situé à une assez grande distance, sur le versant nord-est des monts Alburni. Quelques kilomètres plus loin, après avoir longé le Tanagro par sa rive droite, toujours en vue des Alburni, dont la pers-

pective est très imposante, on arrive à l'endroit où cette rivière se jette à son tour dans le Sele, descendu presque directement du nord au sud depuis les environs de Teora, en augmentant de plus du double le volume de ses eaux. C'est auprès de ce confluent que se trouve la station de Contursi. Elle dessert la localité de se nom, bourg d'un peu plus de 3,000 âmes, curieux surtout par la variété des sources minérales et incrustantes de son territoire, ainsi que par une moffette d'hydrogène sulfuré, assez forte pour asphyxier les bestiaux qui s'aventurent dans le voisinage immédiat du lieu d'où elle se dégage. Les eaux du Sele sont, du reste, elles-mêmes incrustantes dans une certaine mesure, comme l'ont remarqué dans l'antiquité Strabon, Pline et Silius Italius. Contursi était au XIIe siècle une seigneurie qui avait donné son nom à une famille d'origine normande. Ce fut ensuite un des nombreux fiefs des Sanseverino, comtes de Marsico, puis princes de Salerne. C'est la patrie de Brusonio, dont le recueil de facéties, apophthegmes et exemples, disposé en sept livres, jouit d'une certaine popularité au XVIe siècle, et au commencement du XVIIe, car il fut alors plusieurs fois réimprimé, non seulement en Italie mais dans d'autres

pays de l'Europe; toutes les éditions en sont aujourd'hui devenues rares.

Treize kilomètres au delà de Contursi, le train s'arrête à la station de Campagna, chef-lieu d'un des arrondissements de la province de Salerne. Elle est à une certaine distance de la ville, qu'on aperçoit dans le lointain entourée de beaux bois d'oliviers et de vignes. C'est en effet le commerce de l'huile et du vin qui fait la richesse de ses 7,000 habitants.

La découverte fréquente de vases peints et d'autres antiquités sur son territoire, au village de Tuori, indique qu'il y avait là quelque bourg assez florissant des Lucaniens, dépendant de la cité d'Eburum. Mais pour la ville même de Campagna, sa fondation est récente. On prétend que le premier noyau d'habitants qui s'y rassembla venait de la plaine entre le Sele et Battipaglia, et se composait de gens des villages ruraux fuyant devant les ravages des pirates musulmans au IXe et au Xe siècle. En tous cas ce n'était encore qu'une bourgade ouverte en 1160, quand Romoaldo Guarna, archevêque de Salerne, y fit construire par un architecte du nom de Bartolomeo une église que le tremblement de terre de 1694 a détruite, mais dont

on connaît l'inscription dédicatoire. A la fin du même siècle il y avait à Campagna un château. Pietro d'Eboli en parle dans son poème latin sur les hauts faits de l'empereur Henri VI, et le dépeint comme un repaire de brigands qui infestaient les alentours d'Eboli :

Est prope Campania castrum, specus imo latronum,
Quod gravat Eboleum sepe latenter humum.

Peu à peu l'agglomération de Campagna grossit et vit sa prospérité s'accroître, grâce à la fécondité de son sol. Mais c'est seulement en 1525 que la localité fut élevée au rang de ville et qu'on y établit un évêché, qui subsiste encore. Charles-Quint en 1530, en fit un marquisat en faveur d'une branche de la famille Grimaldi de Gênes. Campagna posséda dans le courant du XVIe siècle une imprimerie, dont les livres sont rares et recherchés. Dans un autre pays la chose ne vaudrait pas la peine d'être remarquée ; il n'en est pas de même dans un royaume dont tous les gouvernements, pendant deux cent cinquante ans, ont systématiquement opposé de telles entraves au développement de la typographie que le roi Joseph, au commencement de ce siècle, écrivait à Napoléon

ne pas trouver en dehors de Naples trois imprimeries dans toute l'étendue des états qui venaient de lui être donnés.

Campagna, du reste, était, au XVIe siècle, un petit centre fort vivant de culture intellectuelle. Elle donna alors le jour à Marco Fileto Filioli, érudit et antiquaire, dont les lettres ont été publiées en 1545, et à Giulio Cesare Capaccio, né vers 1560 et mort en 1616. Celui-ci eut la réputation du premier érudit napolitain de son époque. Ses gros livres latins sur l'histoire de Naples et celle de Pouzzoles sont un fatras lourd et mal digéré, comme on avait alors l'habitude d'en faire; on y trouve cependant des choses curieuses. C'est sans fournir de preuves que Toppi affirme que Capaccio n'y est qu'un plagiaire, qui se serait borné à traduire en latin, sans en rien dire, des manuscrits inédits de Fabio Giordano, rédigés en italien. Ses écrits italiens ont plus de valeur littéraire. Le *Trattato delle imprese* contient certains faits piquants; les *Apologhi e favole in versi vulgari* sont d'un sens juste, d'un style concis et d'un tour heureux; enfin le *Forastiero*, sous forme de dialogues, est le plus ancien guide du voyageur à Naples. En 1602, Capaccio, dont la réputation était déjà des

plus grandes, fut fait secrétaire de la ville de Naples, et dans cette situation il eut une part considérable à la fondation de l'Académie des *Oziosi*. Privé de sa charge en 1613, il eut à souffrir, à cause de son patriotisme, de nombreuses persécutions de la part des vice-rois espagnols, à tel point qu'en 1616 il se vit contraint de s'expatrier. Francesco della Rovera, duc d'Urbino, lui confia alors l'éducation de son fils, puis au bout de quelques années il put rentrer à Naples. C'est là qu'il mourut paisiblement en 1633, après avoir recouvré son ancien poste de secrétaire de la ville.

Il n'y a que six kilomètres de la station de Campagna à celle d'Eboli. La voie s'éloigne dans ce trajet des bords du Sele, qu'elle a suivi depuis Contursi, courant presque toujours au milieu des bois. C'est au contraire une plaine bien cultivée qu'elle traverse depuis le fleuve jusqu'à Eboli. La station est ici tout près de la ville, avec laquelle elle communique par une avenue plantée, conduisant à la promenade que l'on a créée dans les dernières années à l'entrée d'Eboli, promenade spacieuse, d'où l'on jouit d'une belle vue dans la direction de la mer. C'est là que le marché se tient une fois par semaine et que sont situées les

auberges, dont les propriétaires font en même temps le métier de loueurs de voitures. Eboli n'est qu'un simple chef-lieu de canton, tandis qu'il y a un sous-préfet à Campagna. Mais la ville est plus importante et plus peuplée ; elle compte au delà de 9,000 habitants, en grande majorité propriétaires ruraux ou cultivateurs. Car sur le territoire étendu et fertile qui en dépend et se prolonge entre le Sele et le Tusciano (ou rivière de Battipaglia) jusqu'à la mer, distante de plus de 20 kilomètres, il n'y a pas un seul village et presque point de fermes isolées. Ceux qui travaillent dans les champs habitent à la ville, et, quand ils n'y rentrent pas le soir, campent sous des huttes de branchages sur le terrain même qu'ils labourent ou moissonnent. Eboli fait un commerce étendu de ses produits agricoles et du fruit de ses troupeaux, lesquels sont nombreux, car les landes malsaines qui avoisinent la mer ne sont aptes qu'à l'industrie pastorale. La ville est vivante et bien bâtie, avec un air propre et prospère. L'aspect en est gracieux et la situation fort pittoresque. Elle s'élève, entourée de vergers et de plantations d'oliviers, sur un double mamelon, placé dans une sorte d'amphithéâtre que forme sur son versant sud le Monte Sant'Erasmo,

montagne aux pentes boisées, aux crêtes rocheuses, se rattachant aux dernières ramifications que projettent en avant les Apennins de Teora et de Sant'Angelo de' Lombardi. Cette montagne, qui fait la limite entre les territoires d'Eboli et de Campagna, est d'une médiocre hauteur, mais les formes en sont d'un dessin arrêté et classique. Un ancien château du moyen âge occupe la partie culminante de la ville.

Eboli conserve le nom de la ville antique d'Eburum, qui appartenait encore au peuple des Lucaniens, bien que situé sur la rive droite du Silarus (le Sele) dont on fait d'ordinaire la limite entre la Campanie et la Lucanie. Si donc le territoire des Picentins, transplantés par les Romains, vers le milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, du Picenum dans la Campanie, dont la capitale, Picentia, est représentée par l'actuel village de Vicenza et chez qui fut fondée la colonie romaine de Salernum, si ce territoire le long de la mer s'étendait jusqu'à l'embouchure du Silarus, dans la partie de la plaine plus rapprochée des montagnes il devait s'arrêter au Tusciano, pour laisser place au territoire des Eburini lucaniens. L'existence d'une inscription fort importante, émanant du municipe d'Eburum

sous l'Empire, laquelle se trouve à la base du clocher d'une des églises d'Eboli, se joint en effet à l'identité des noms pour établir que la ville moderne est bien l'héritière de l'ancienne. Cependant l'Eburum lucanien et romain n'était pas située tout à fait exactement où Eboli se trouve depuis le moyen âge, dans une situation plus forte que celle qui avait été adoptée par les anciens. Les ruines de la ville antique se voient sur la colline appelée Monte d'Oro, entre Eboli et la rive droite du Sele, sur lequel était jeté tout auprès un beau pont romain dont il subsiste encore des restes.

On ignore ce que devint l'ancien Eburum pendant les siècles terribles des invasions barbares et ceux où les musulmans d'Afrique et de Sicile ravageaient par des incursions incessantes toutes les parties de l'extrémité méridionale de l'Italie, surtout dans le voisinage des côtes. Un chroniqueur du XIVe siècle, aux dires duquel son éloignement des événements dont il parle ôte une partie de leur valeur, prétend que, lorsque Robert Guiscard vint assiéger Salerne, il établit son campement personnel et son quartier général sur le site où s'élève Eboli. Après la prise de la capitale de la dernière des principautés longobardes, il aurait en recon-

naissance fondé sur l'emplacement de sa tente une abbaye dédiée à saint Pierre, et cette abbaye aurait été le premier noyau autour duquel la ville nouvelle d'Eboli se serait groupée. Ce qui est certain c'est qu'une charte de 1140 établit qu'il y avait là dès lors une ville, et déjà de quelque importance. En 1114 c'était le fief que tenait un chevalier d'origine normande, nommé Robert, fils de Raoul. Pietro da Eboli, clerc de la fin du XIIe siècle, qui a chanté les hauts faits de l'empereur Henri VI et sa conquête du royaume sicilien dans un poème latin, qu'il lui présenta en 1195 et que Bongars a publié. Pietro da Eboli parle à plusieurs reprises dans ce poème de son lieu de naissance, qu'il qualifie de ville, ainsi que du château voisin de Gifoni. Il vante la fidélité des habitants d'Eboli aux droits de la reine Constance contre l'usurpation de Tancrède. Frédéric II avait auprès de cette ville de vastes terrains réservés et aménagés pour ses chasses dans les forêts voisines, comme les rois de Naples en ont toujours gardé dans cette contrée, comme le roi d'Italie en a encore sur les bords du Sele. Sous Manfred la seigneurie d'Eboli avait été donné à son cousin germain Giordano Lancia. Charles d'Anjou la confisqua et la concéda ensuite à son grand jus-

ticier Othon de Jussi, dont le fils Philippe établit le marché hebdomadaire du mercredi, lequel se tient encore aujourd'hui aux portes de la ville. A la fin du XIVe siècle nous trouvons celle-ci en la possession de Philippe, prince de Tarente et Empereur nominal de Constantinople. Jeanne Ire la donna, au commencement de son règne, au grand-sénéchal Robert de Chabannes ; mais deux ans après, en 1345, ce personnage ayant été déclaré l'un des auteurs de l'assassinat d'André de Hongrie, le premier mari de la reine, ses terres furent confisquées et celle d'Eboli fit retour à la couronne. C'est alors que furent construits les remparts dont il subsiste encore quelques parties. Eboli sortit de nouveau, en 1419, du domaine royal, lorsque Jeanne II comprit cette ville dans la principauté de Salerne, telle qu'elle la donnait à Antonio Colonna, neveu du Pape Martin V. Passant ensuite par les mains de différents propriétaires, Eboli était à Ferdinando Sanseverino, prince de Salerne, quand celui-ci obligé de fuir les persécutions du vice-roi don Pedro de Tolède, qui ne pouvait lui pardonner le rôle qu'il avait eu dans la résistance de Naples à l'établissement de l'Inquisition, se réfugia en France auprès de Henri II et fit sous ses auspices une tentative pour soulever le

royaume napolitain contre l'Espagne. C'est alors qu'Eboli, revenu à la couronne par la confiscation du rebelle, fut érigé par Philippe II en principauté pour son ministre Ruy Gomez de Silva, le mari de la célèbre princesse d'Eboli, dont les amours avec Antonio Perez, en excitant la jalousie de Philippe II et en provoquant la perte de son secrétaire d'État, exercèrent une influence si décisive sur la marche que prit, à dater de 1576, la politique espagnole.

Je dois le confesser, j'ai très mal fait à Eboli mon métier de voyageur. Je n'ai passé qu'une demi journée dans cette ville. J'y arrivais malade, excédé de fatigue, pouvant à peine me traîner. Au lieu de me mettre à visiter ses monuments pendant les quelques heures de jour qui me restaient, je me suis endormi dans les douceurs de la gracieuse hospitalité que le syndic m'offrait sous son toit de la manière la plus aimable. J'ai ainsi laissé perdre l'occasion d'examiner attentivement les églises de la ville, et je le regrette d'autant plus qu'elles ont été complètement passées sous silence par Schulz et que personne autre, ni étranger, ni homme du pays, ne s'en est occupé. C'est une lacune que je signale à l'attention de ceux qui viendront dans le pays après moi, et que je me promets bien d'ailleurs

d'essayer de combler dans un autre voyage. Il y a d'autant plus lieu de le faire, qu'un coup d'œil jeté superficiellement du dehors m'a laissé entrevoir l'existence d'au moins deux églises intéressantes à Elboli, l'une très petite, du XIe siècle, en dehors de la ville et tout près de la gare, l'autre de la période angevine au centre des quartiers habités. On m'a parlé de peintures qui se trouveraient dans cette dernière église, entre autres d'un tableau d'Andrea Sabbatini, l'élève de Raphaël. Mais la nuit qui survenait ne m'a point permis de vérifier cette dernière assertion.

Du moins je suis monté au château, dont la vue est célèbre. Elle embrasse dans toute son étendue le golfe de Salerne, digne de rivaliser pour sa beauté avec le golfe de Naples. Le rivage du fond de ce golfe court en ligne directe du nord-ouest au sud-est depuis Salerne jusqu'au delà de Pæstum, au pied des dernières pentes des montagnes du Cilento. En arrière de ce rivage s'étend une vaste plaine en demi-cercle, profonde de six lieues au point de son plus grand diamètre, que traversent avant de se jeter dans la mer, les trois cours d'eau du Vicentino, du Tusciano et du Sele. Le cirque des montagnes de San-Cipriano, Monte-Corvino et Eboli, puis

à l'est, au delà de l'ouverture de la vallée d'où sort le Sele, de l'extrémité de l'Alburno, vers Postiglione, et de la montagne de Cappacio, environne la plaine et à ses deux extrémités se prolonge fort avant dans la mer, comme par deux bras qui enferment le golfe, d'un côté, au delà de Vietri et de Salerne, la presqu'île d'Amalfi et de Sorrento, terminée par la Punta della Campanella, en face de Capri, de l'autre, au delà des ruines de Pæstum, la chaîne du Cilento s'étendant jusqu'à la Punta della Licosa. Du sommet du château d'Eboli, tandis que sur les premiers plans on retrouve autour de soi la végétation des orangers et des cactus, inconnue au climat sévère de l'intérieur de la Lucanie et qui ne reparaît qu'en approchant de la mer, on voit se développer devant soi toute la plaine, nue, grise et déserte dans sa majeure part, excepté dans sa partie orientale, plus basse, où une luxuriante verdure croît sur les terrains arrosés par le Sele et le Calore. La grande forêt de chênes de Persano, en particulier, jette en travers d'un bon tiers de la plaine, à moitié chemin entre Eboli et le rivage, une tache d'un vert sombre dont l'effet est très frappant. Après commencent les terrains marécageux du voisinage de la mer, tout près de laquelle

une lorgnette permet de discerner les temples de Pæstum, debout dans leur grandiose solitude. Puis, au delà des terrains grisâtres plus ou moins parsemés de bouquets de verdure, vient la nappe brillante des eaux du golfe, au ton d'un bleu d'indigo, sur lesquelles le regard court sans obstacle jusqu'à l'extrémité de l'horizon, tandis qu'à droite et à gauche elles sont encadrées entre les deux chaînes de montagnes, diversement colorées par les jeux et les reflets de la lumière, qui viennent y plonger leur pied. Baignez d'une atmosphère d'or le paysage dont je viens d'esquisser si imparfaitement les principaux traits, faites scintiller la surface de la mer avec un éclat aveuglant sous les derniers feux du soleil, représentez-vous les montagnes de la presqu'île d'Amalfi déjà envahies par l'obscurité et détachant en sombre leur silhouette dentelée sur l'embrasement du couchant, tandis que les rochers des Alburni et du Cilento se teignent de rose et de pourpre, et vous réussirez peut-être à vous faire une idée de ce qu'est la perspective du château d'Eboli vers la chute du jour, à l'heure où j'ai été la contempler.

PÆSTUM

Jusqu'à présent j'ai promené le lecteur en terre pour ainsi dire inconnue, dans des lieux où souvent je n'avais été précédé par aucun voyageur, ou bien dans lesquels on peut énumérer les deux ou trois à peine qui les ont visités. En conduisant à ma suite ceux qui veulent bien lire ce volume dans les montagnes du Cilento et aux ruines de Velia, je rentrerai dans les mêmes données. Mais pour un moment, en passant par Pæstum, je me retrouve sur l'itinéraire habituel de l'immense majorité des touristes. Autrefois, il y a vingt-cinq ans, c'était encore une sorte d'expédition que d'aller de Salerne à Pæstum; peu de voyageurs s'y risquaient. Aujourd'hui, bien que le chemin de fer ne vous apporte pas encore jusqu'au pied des temples, comme

il le fera l'année prochaine, il n'est plus guère de visiteur de Naples qui n'entreprenne cette excursion, devenue aussi courte que facile. Aucun voyageur à billet circulaire n'aurait garde d'y manquer, et pour les dix-neuf vingtièmes de ceux qui vont en Italie les ruines de l'antique Poseidônia sont comme les Colonnes d'Hercule que l'on ne dépasse pas dans la direction du midi.

Arrivant des sauvages montagnes de la Basilicate, où j'avais savouré toutes les jouissances de l'exploration d'une terre vierge et où j'avais éprouvé tant de satisfaction à ne pas me heurter une seule fois à ces badauds en voyage, dont la rencontre suffit à vous gâter les plus beaux lieux du monde, j'ai éprouvé un vif sentiment d'impatience et d'agacement quand à Pæstum je me suis trouvé face à face avec une société de touristes, installée sous les majestueuses colonnes du grand temple, écoutant avec une attention niaise le boniment absurde et banal d'un guide à tant par journée, puis déjeunant sur la pierre où l'on déjeune toujours, avec le classique panier de provisions, invariablement garni de la même manière, que fournit l'hôtel Victoria de Salerne.

L'année précédente j'avais eu meilleure fortune.

Revenant de la Terre d'Otrante par la ligne de Potenza, ouverte depuis quelques semaines seulement, je passais par Eboli et Battipaglia. En arrivant à cette dernière station, je ne pus tenir à l'envie de m'en aller pour quelques heures à Pæstum, d'y saluer une fois de plus ces merveilleux temples, qu'on ne se lasse pas de revoir et d'admirer toujours. On était au milieu de septembre, c'est-à-dire dans une saison où l'air de cette localité passe avec raison pour pestilentiel, où tous ceux qui peuvent s'empressent de fuir. Quelque fait que je sois aux climats du midi, quelque réfractaire que la nature m'ait fait aux influences de la fièvre, il y avait bien une certaine imprudence à risquer l'aventure ; mais la tentation était trop forte pour y résister, et j'en fus amplement récompensé. J'eus quelque peine à trouver un cocher qui consentît à me conduire, et quand j'arrivai à Pæstum je trouvai le lieu complètement abandonné. Pas un touriste, il n'est point besoin de le dire. Bien mieux, toutes les maisons et les fermes étaient hermétiquements closes, vides de leurs habitants. Le gardien des ruines était mort quelques semaines avant d'un accès pernicieux, et n'avait pas été remplacé. A la brigade de gendarmerie il n'y avait plus que deux hommes, tous les

autres ayant dû s'en aller en convalescence dans la montagne voisine, à Capaccio. Un seul garçon, tremblant la fièvre, desservait le cabaret où les cochers qui amènent les voyageurs remisent leurs voitures et où fait halte le courrier postal du Cilento et de l'arrondissement du Vallo. Entre toutes les habitations groupées dans l'enceinte des murailles de la ville antique ou éparses à l'entour, il ne restait pas six personnes. Tout le reste avait déguerpi, pour ne revenir qu'en octobre, devant la mal'aria qui règnait seule, en souveraine maîtresse, et que j'avais l'air de venir braver dans son empire. Il est impossible de s'imaginer sans l'avoir vu ce que la grandeur mélancolique du paysage de Pæstum et la pure beauté des édifices ruinés auxquels il sert de cadre empruntaient de majesté nouvelle et de poésie à cette solitude absolue, que rien ne venait troubler. Je sentais se réveiller en moi quelques-unes des impressions que j'avais ressenties au désert. J'ai bien des fois visité Pæstum, mais jamais je ne l'ai si bien vu que ce jour-là, jamais je n'y ai goûté le même charme pénétrant. J'aurais voulu rester sur cette impression exquise et n'y revenir que dans les mêmes conditions. C'est ce qui m'a rendu si désagréable d'y trouver déjà l'avant-garde

des touristes, qui ne cessent plus d'y affluer à partir de la fin d'octobre.

Jusqu'à présent j'avais toujours été à Pæstum par la route que prennent exclusivement les excursionnistes venant de Salerne, c'est-à-dire en quittant le chemin de fer à la station de Battipaglia. Cette route est triste, ennuyeuse et monotone dans les deux tiers de son parcours. Elle traverse une plaine nue, marécageuse, déserte et à peine cultivée, qui n'offre aucun point de vue intéressant jusqu'au moment où l'on approche du Sele et où la perspective des montagnes de Capaccio se découvre entièrement. C'est Eboli que j'ai pris cette fois pour point de départ, et je recommande aux voyageurs de faire de même. Cette manière d'exécuter la course de Pæstum ne demande ni plus de temps ni plus de dépense que celle dont on a l'habitude. Pour pousser de Battipaglia jusqu'à Eboli, on a vingt minutes de chemin de fer de plus, dix par les trains express. Mais en revanche, d'Eboli à Pæstum, on gagne une grande demi-heure sur le trajet en voiture, par comparaison avec celui qu'il faut faire depuis Battipaglia. Quant à l'organisation pratique du voyage, elle est aussi facile d'une façon que de l'autre. Il suffit, au lieu d'ar-

rêter sa voiture à l'hôtel de Salerne, de télégraphier pour en retenir une à la gare d'Eboli. Cette précaution n'est même pas nécessaire. On en trouve toujours de prêtes et d'attelées à l'arrivée des trains, et si elles sont moins élégantes que celles qu'on se procure à Salerne, et qui vont vous attendre à Battipaglia, les prix que demandent les cochers sont beaucoup plus modérés.

La route d'Eboli à Pæstum est éminemment pittoresque sur toute l'étendue de son parcours. Elle chemine presque parallèlement aux montagnes, qui ferment la plaine du côté de l'est et que l'on voit se dérouler sur la gauche dans tout leur développement de la base à la cime, passant successivement devant le débouché de la large vallée d'où sort le Sele après avoir reçu les eaux du Tanagro, devant l'extrémité des monts Alburni et la vallée d'où descend le Calore, vallée qui sépare leur massif de celui du Cilento. Ce sont ensuite les contreforts occidentaux de ce dernier groupe de montagnes que l'on a sur sa gauche et où se succèdent les hauteurs d'Altavilla, puis celles de Capaccio, présentant dans leur intervalle une profonde coupure. On suit une ligne de terrains élevés, à droite desquels s'étend la plaine nue jusqu'aux montagnes

qui dominent Salerne et terminent au loin l'horizon, s'avançant dans la mer dans la direction d'Amalfi et bien au delà, pour aller rejoindre l'île de Capri qui en semble une prolongation. De l'autre côté, entre les terrains où passe la route et les montagnes, le sol s'abaisse et se creuse en une sorte de vallée où coulent pendant assez longtemps parallèlement, avant de se rejoindre, le Sele et le Calore, qui y forment deux rubans d'argent bordés d'une intense verdure. Tout ce fond, bien arrosé et d'une étendue considérable, constitue le territoire de la Villa Reale, vaste domaine de la couronne, où il y a une ferme modèle et un pavillon de chasse construit par les rois de Naples. Rien de riant comme l'aspect de ce territoire, entrecoupé de bois bien aménagés pour les tirés royaux, de prairies irriguées dignes de la Normandie et de belles cultures, tenues avec le plus grand soin et les derniers progrès.

Nous atteignons ensuite et nous traversons la forêt de chênes de Persano, qui s'étend en écharpe à travers la partie orientale de la plaine, partant des montagnes et barrant la vallée du Sele vers son confluent avec le Calore, se continuant ensuite sur la rive droite du fleuve et venant jusqu'à la route

de la station de Battipaglia à Pæstum, qui en forme la limite du côté de l'ouest. Dans les années qui ont suivi les événements de 1860 cette partie du trajet, quelle que fût la route qu'on suivît, était des plus périlleuses ; il y avait souveraine imprudence à la faire sans une forte escorte de gendarmes. Manzi, l'un des plus féroces brigands de l'époque, avait l'habitude de s'embusquer avec sa bande dans la forêt de Persano pour y guetter les voyageurs. Plus d'un touriste, qui s'était montré sceptique à l'endroit du brigandage et avait cru pouvoir se dispenser de prendre les précautions qu'on disait nécessaires, tomba entre leurs mains et ne fut relâché qu'après le paiement d'une forte rançon. Mais c'étaient surtout les gens du pays, les propriétaires connus pour le chiffre de leur fortune que les brigands rançonnaient à cœur joie quand leurs affaires les amenaient des arrondissements de Policastro ou du Vallo di Lucania au chef-lieu de la province, ou réciproquement. On s'étonnera de ce qu'un pareil état des choses ait pu durer pendant plusieurs années, à quelques lieues seulement d'une ville de l'importance de Salerne et sur une des routes que fréquentent le plus les étrangers, où le gouvernement italien avait donc intérêt à rétablir prompte-

ment la sécurité. C'est que la disposition des lieux permettait à la bande de Manzi de se rendre insaisissable. Dès qu'elle était poursuivie,elle se dissimulait sous bois et gagnait à couvert d'inaccessibles repaires dans les plus hautes parties du Cilento. Puis, lorsque la surveillance se relâchait, elle descendait de nouveau, en se dissimulant sous les mêmes abris, reprendre ses embuscades auprès de la route. Aussi fut-elle une des dernières bandes que l'on parvint à atteindre et à détruire. Pendant quelques années encore, après ce résultat obtenu, la route de Pæstum demeura l'objet d'une active surveillance. Il n'y a pas plus de cinq ou six ans que pendant la saison où les touristes y affluent, on la voyait incessamment parcourue par des patrouilles de gendarmerie à pied et à cheval. On a maintenant renoncé à ces précautions, que la sûreté absolue rétablie dans le pays rendaient inutiles et qui absorbaient des hommes mieux employés ailleurs.

La forêt de Persano était au commencement du siècle dernier beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui ; mais en 1746 un vaste incendie en détruisit toute la partie qu'on appelait *il Bosco Grande* et qui allait jusqu'au Tusciano. Telle qu'elle est, avec

les bois des chasses royales, elle constitue le dernier reste de la grande forêt du Silarus, qui dans l'antiquité occupait les bords de ce fleuve depuis l'endroit où il recevait le Tanager jusqu'à son confluent avec le Calor. Virgile décrit les troupeaux qui paissent dans cette forêt du Silarus et la façon dont une espèce de taon les y tourmente dans l'été. On prétend que cet insecte abonde encore aux mêmes lieux.

Au sortir de la forêt, la route venant de Battipaglia rejoint celle qui a Eboli pour point de départ. Bientôt on franchit le Sele sur un pont que les crues du fleuve ont souvent emporté et dont la dernière reconstruction ne date que de peu d'années. On entre alors dans les landes marécageuses et incultes, semées de buissons de lentisques, de fondrières fangeuses et de mares où poussent de grands roseaux, qui s'étendent tout le long du rivage de la mer. Des chevaux à demi sauvages, des bœufs au pelage gris et aux cornes énormes, des buffles noirs au regard torve, au front déprimé et garni de cornes tordues, y paissent par troupeaux sous la garde de pâtres à l'aspect aussi sauvage que leurs bestiaux. Les environs de Pæstum sont avec les Marais Pontins, certains cantons de

la campagne romaine et la partie inférieure du Val di Crati en Calabre, les terres classiques de l'élevage du buffle en Italie. Cet animal est originaire de l'Asie, et dans l'antiquité il n'avait été importé nulle part en Europe. Ce furent les Arabes qui l'introduisirent en Sicile, d'où il fut amené dans l'Italie méridionale par les rois normands. En 1300, Philippe de Tarente concédait aux habitants d'Eboli, comme pâturage communal, le vaste territoire dit Arenosola, c'est-à-dire la plaine avoisinant la mer sur la rive droite du Sele, pour y faire paître leurs buffles, et aux habitants de Capaccio le territoire correspondant de l'autre côté du fleuve. A tous les points de vue le buffle, qu'on n'arrive jamais à domestiquer complètement, est comme bétail très inférieur au bœuf. L'élève n'en a été adoptée dans certaines contrées que parce qu'il réussit mieux au milieu des marais, où il aime à se vautrer dans la fange et à rester plongé dans l'eau des heures entières. Aussi partout, à mesure que le pays tend à s'assainir, que l'on commence à dessécher les marécages, le nombre des buffles diminue, et les bœufs se multiplient en prenant leur place. Cette diminution est déjà sensible dans la campagne de Rome ; elle l'est aussi dans la plaine de Pæstum, à

mesure qu'il s'y produit quelques essais de mise en culture, encore bien peu développés, mais qui tendent cependant à gagner du terrain depuis quelques années.

Strabon remarquait déjà que de son temps Pæstum était fort insalubre, à cause de la façon dont les eaux de la petite rivière qui passait auprès de ses murs (celle qu'on appelle aujourd'hui le Salso) s'épandaient en marais fiévreux. Ainsi que Cuvier l'a noté le premier, les lagunes formées par le Salso doivent être le marais Lucanien auprès duquel Spartacus, avec son armée d'esclaves révoltés, campa quelque temps en face de Crassus, et dont Plutarque prétend que les eaux sont alternativement, suivant les jours, salées, douces ou bien amères et infectes. La réalité est que les sources qui alimentent le cours du Salso et du marais de Pæstum sont de natures très variées ; il en est de limpides et sans goût, d'autres salées, d'autres ferrugineuses, d'autres enfin fortement sulfureuses. Le goût des eaux change donc, non d'après le jour mais d'après le point précis où on les puise. Le long des murs de la ville antique, l'odeur de soufre qu'elles exhalent est tout à fait caractérisée.

Peu après le pont du Sele, on commence à dis-

tinguer nettement devant soi les trois temples demeurés debout au milieu des restes de l'enceinte de la cité. A mesure que l'on avance ils grandissent en produisant plus d'effet, et l'on voit aussi les cinq ou six maisons modernes qui se sont groupées dans leur voisinage, une ferme, quelques habitations de paysans, deux cabarets, et la brigade de gendarmerie. On laisse, à peu de distance sur la droite de la route, une jolie propriété qui s'est créée depuis peu d'années, avec un bosquet touffu de chênes verts et en avant de la maison de magnifiques buissons de roses du Bengale. Le possesseur a voulu renouveler la tradition des rosiers de Pæstum tant chantés des poètes antiques,

..... *biferi rosaria Paesti.*

Mais avec l'espèce qu'il a choisie ce n'est pas une double floraison seulement, une remontée qu'il obtient, chose qui paraissait merveilleuse aux anciens et pour nous est devenue vulgaire, c'est une production de fleurs incessante, qui se continue pendant toutes les saisons de l'année sans que l'hiver même vienne l'interrompre, car il n'y a ici ni gelées ni froidure. Cette floraison perpétuelle des rosiers du Bengale durant les douze mois de l'année

est un fait que j'ai également observé sur la côte occidentale de la Calabre, dans les jardins voisins du Pizzo et de Monteleone, ainsi que dans ceux des environs de Reggio.

Voici maintenant les murailles de la ville antique, avec leurs tours carrées en saillie et leur belle construction d'appareil hellénique. Nous les franchissons sur l'emplacement d'une de leurs anciennes portes, et nous venons faire arrêter notre voiture devant le principal temple, dit de Neptune, là où nous nous serions également arrêtés si nous étions venons du temps des Grecs, car c'est là qu'était l'agora de la cité.

Le nom de Pæstum (la forme la plus ancienne en est *Paistum*) n'apparaît écrit qu'après la conquête romaine et semble dater de l'époque de la domination des Lucaniens. Antérieurement la ville, quand elle était purement grecque, s'appelait Poseidônia, la cité du dieu des mers. On peut se demander si Pæstum a été une corruption barbare de l'ancienne appellation hellénique, un nom créé de toutes pièces par les Lucaniens, ou bien encore si son adoption n'a pas tout simplement remis en vigueur un nom d'une date bien plus reculée, antérieur aux établissements des Hellènes, celui

sous lequel la localité était désignée par les Pélasges Œnotriens, ses premiers habitants. Il existe toute une série de monnaies d'argent incuses de Poseidônia, frappées à la fin du VIe siècle avant notre ère, lesquelles portent d'un côté la légende *Pos...*, abréviation du nom grec de la ville, de l'autre *Viïs...* ou *Fiïs...*, inscription énigmatique qui pourrait bien être l'abrégé d'une seconde désignation de la ville, de sa vieille appellation indigène, quelque nom tel que *Viïstos* ou *Fiïstos*, dont les Lucaniens auraient fait très facilement *Paistom* ou *Paistum*.

Quoi qu'il en soit, ici comme à Métaponte, à Tarente, à Hippônion, à Crotone, dans presque toutes les localités que les Grecs ont colonisées en Italie, ils n'ont pas été les premiers occupants du sol. Avant leur arrivée, sur l'emplacement où ils se sont fixés, il existait une bourgade indigène, un centre habité dont les origines remontaient jusqu'à l'âge de la pierre. J'ai recueilli à Pæstum et donné au musée de Saint-Germain deux hachettes de pierre polie. Le fait est parallèle à ceux que l'on a constatés à Métaponte et à Hippônion (Monteleone en Calabre). Mais malgré cette existence d'un centre d'habitation dès une époque bien antérieure,

Poseidônia ne devint une ville qu'avec l'établissement des Hellènes.

Sa fondation dut avoir lieu dans les environs de l'an 650 avant l'ère chrétienne. Des Doriens de Trézène s'étaient associés aux Achéens dans la fondation de Sybaris, en 720 av. J.-C. Ils étaient assez nombreux pour qu'au bout de quelque temps leurs descendants aient formé dans la ville un parti de nature à donner des inquiétudes aux Achéens. A la suite de dissensions intestines, les Sybarites décidèrent de faire sortir de leur cité les Trézéniens, et d'en constituer une colonie séparée, qu'ils établirent sur la côte de la mer Tyrrhénienne auprès de l'embouchure du Silaros. Par cette fondation Sybaris assurait sa domination sur la partie nord-ouest de l'Œnotrie, qui fut plus tard comprise dans le territoire des Lucaniens. Poseidôn était le grand dieu de Trézène; tout naturellement le nouvel établissement des Trézéniens reçut le nom de Poseidônia.

Les sources littéraires sont presque muettes sur l'histoire de cette ville. Nous savons seulement par Strabon qu'elle avait été d'abord établie sur le rivage même de la mer, et que ce ne fut qu'un peu plus tard que ses habitants se transportèrent à une

faible distance dans les terres, où elle continua à subsister plus tard. Nous savons aussi que jusqu'à la ruine de Sybaris, en 510 av. J.-C., Poseidônia reconnut cette cité comme métropole et releva d'elle dans les mêmes conditions que les autres villes purement grecques qu'elle avait fondées tout le long des côtes de l'Œnotrie, sur les deux mers qui la baignaient à l'ouest et à l'est : soumission à l'hégémonie des Sybarites et obligation de leur fournir à titre de *symmachos* ou fédérée un tribut annuel, avec des contingents militaires en cas de besoin ; d'autre part, dans le gouvernement intérieur de la cité, autonomie complète, allant jusqu'à la plénitude du droit monétaire. C'était le temps où quatre nations et vingt-cinq villes indigènes reconnaissaient la suprématie de Sybaris, et où l'empire de cette cité, parvenue au plus haut degré de la puissance et du luxe, sur les Œnotriens de race pélasgique, assimilés aux Grecs avec une extrême facilité, comprenait la presque totalité des deux provinces actuelles de la Basilicate et de la Calabre Citérieure, embrassant tout ce qui devint ensuite la Lucanie jusqu'au Silaros et au Bradanos. Aussi quand les Phocéens vinrent fonder leur établissement d'Élée ou Hyélê (Velia), entre Poseidônia et

Polinuros, vers le milieu du VIe siècle, les Achéens et les Doriens, dépendant de l'hégémonie de Sybaris, virent dans ce fait une usurpation de leur territoire et firent à la nouvelle colonie une guerre acharnée, que les Poseidôniates continuèrent encore après la ruine de leur métropole. Et l'on est en droit de penser que la chute de Sybaris contribua à permettre aux Ioniens d'Hyélê de se maintenir, en surmontant cette résistance.

Quoi qu'il en soit, dès la seconde moitié du VIe siècle, encore sous l'hégémonie de Sybaris, Poseidônia était parvenue à un degré extraordinaire de prospérité, de développement et de richesse. Elle était dès lors la grande ville du golfe de Salerne, auquel elle valait le nom de golfe Poseidôniate, de même que les Romains lui donnèplus tard celui de *Paestanus sinus*. Nous en avons pour preuve la magnificence des édifices qui y furent alors construits, et surtout l'abondance et la beauté de ses grandes monnaies d'argent appartenant à la série dite des *incuses*, monnaies d'une fabrication très mince, avec un seul type en relief d'un côté, en creux de l'autre, qui ont été frappées dans toutes les villes de la Grande-Grèce d'après un système monétaire uniforme, à l'époque où l'in-

fluence morale et politique de Pythagore avait réussi à grouper ces cités en confédération. Celles de Sybaris ont pour type la figure du dieu éponyme, du dieu des mers, la chlamyde jetée sur les épaules et brandissant son trident. Ce type se conserva dans l'époque suivante, alors qu'on eut renoncé à la fabrication incuse pour adopter, à l'exemple des autres Grecs, le système d'un sujet en relief sur chacun des côtés de la monnaie. Le second type, qui fut associé alors à celui du Poseidôn, fut l'image d'un taureau, qui antérieurement décorait les espèces de Sybaris et de plusieurs de ses colonies.

C'est la numismatique qui nous fait connaître la prospérité de Poseidônia vers la fin du VIe siècle et qui nous montre qu'après la chute de Sybaris la ville, bien que privée de cet appui et n'ayant désormais à compter que sur ses propres forces, n'avait rien perdu comme éclat de richesse et de puissance. Ce sont aussi les monuments monétaires qui nous permettent d'entrevoir la part qu'en 452 cette ville eut à la tentative de rétablissement de Sybaris. En essayant de rebâtir la cité de leurs ancêtres, les descendants des Sybarites retirés à Laos et à Scidros, unis à un groupe de

Thessaliens, étaient principalement appuyés par les Poseidôniates. Aussi les monnaies qu'ils frappèrent alors furent copiées sur celles de Poseidônia. La nouvelle Sybaris ne dura que peu de temps; au bout de six ans seulement les Crotoniates la rasèrent, et ce fut alors que les Athéniens se décidèrent à envoyer près des bouches du Cratlies les colons qui, joints aux fils des anciens Sybarites, fondèrent la ville de Thurioi. Poseidônia paraît être restée étrangère à ce dernier établissement.

Sa nationalité grecque était, du reste, à la veille de succomber sous les coups des barbares. Les Lucaniens de race sabellique, sortis du Samnium, commmençaient à pénétrer dans l'Œnotrie en y subjuguant les tribus indigènes. C'était par rapport à la nation des Samnites ce que l'on appelait un *ver sacrum*, un de ces essaims de jeunes gens, soigneusement choisis et consacrés aux dieux, que les peuples italiotes avaient coutume de lancer en avant pour conquérir des terres et y devenir le noyau d'un nouveau peuple. Les Œnotriens n'avaient plus pour les protéger et pour les réunir dans une défense commune la puissance de la grande cité dont ils avaient pendant deux cents ans reconnu les lois. Crotone était trop loin et ne s'oc-

cupait pas des affaires de ce pays; Thurioi naissait à peine. Aucune des villes grecques que Sybaris avait autrefois fondées sur les côtes de l'Œnotrie, même Poseidônia, la plus considérable de toutes, n'était capable de reprendre la succession de son ancienne métropole. Tout lien était d'ailleurs rompu entre elles par la catastrophe de 510; elles vivaient dans l'isolement, et leurs préoccupations égoïstes et à courte vue ne s'étendaient plus au-delà des limites de leurs petits territoires particuliers. Négligés des Grecs, les Œnotriens avaient en grande partie oublié les mœurs helléniques. Ils étaient retombés dans l'état de morcellement par tribus et par villes rivales, d'où les Sybarites les avaient tirés pour quelque temps. Jamais ils n'avaient su montrer de vigueur et d'aptitudes guerrières. Les Lucaniens n'eurent donc pas de peine à les soumettre, à les absorber et à les refouler. Ils s'emparèrent de leurs montagnes et s'y établirent, descendant bientôt de là pour atteindre la mer Ionienne. La chaîne des villes grecques, qui pendant plusieurs siècles s'était étendue sans interruption sur le littoral des deux mers qui baignent les côtés de la partie extrême de l'Italie, fut ainsi coupée en tronçons qui s'efforcèrent vainement de

se rejoindre. Les Lucaniens tournèrent alors leurs efforts sur les cités helléniques, dont ils poursuivirent la destruction. Depuis ce temps l'histoire de ces villes qui avaient paru d'abord destinées à conquérir toute l'Italie, et qui avaient fait de la portion méridionale une nouvelle Grèce, n'est plus que celle de leurs luttes incessantes pour sauvegarder leur propre existence contre les Lucaniens et contre les Bruttiens, sortis à leur tour des flancs de la nation lucanienne.

Dans une de ses tragédies, représentée avant 450, Sophocle, en décrivant les côtes de l'Italie, n'y voyait que les Ligures, puis les Tyrrhéniens, en ce moment maîtres de la Campanie, puis après eux, à l'est du Silaros, les Œnotriens. En 432, quand les Tarentins fondèrent Héraclée, les Lucaniens occupaient déjà les montagnes voisines et étaient une menace des plus sérieuses pour les territoires grecs de la côte. Au début du IVe siècle, lors de la composition du Périple mis sous le nom de Scylax, l'Œnotrie toute entière était devenue la Lucanie. Ce sont autant de jalons pour déterminer la chronologie de la révolution ethnique d'où sortit la ruine des établissements des Grecs dans le midi de l'Italie.

On nous affirme que Poseidônia fut la première ville hellénique qui tomba sous le joug des Lucaniens. C'est en effet ce qui devait être, d'après sa position géographique sur les bords du Silaros. En 390, Laos, bien plus méridionale, se trouvait du côté du nord-ouest le boulevard des établissements grecs et sa défense devenait pour toutes les autres cités un intérêt général, à tel point que, par un effort extraordinaire, elles envoyèrent pour tenter de délivrer Laos une armée fédérale, où chacune avait fourni son contingent et où le rôle principal appartenait aux Thuriens. Cette armée fut anéantie par les barbares, et son désastre acheva d'ouvrir aux Lucaniens l'accès de la Grande-Grèce. Pour que les choses se soient ainsi passées, pour que Laos eût pris dès lors cette importance comme avant-poste de la civilisation hellénique, il faut qu'en 390 Poseidônia, poste encore plus avancé, que les Lucaniens devaient trouver sur leur route dès les débuts de leur invasion, quand ils forcèrent la ligne du Silaros, eût déjà succombé depuis un certain temps. Il est même probable que sa chute fut antérieure à la date où les Lucaniens, vers 432, commencèrent à menacer sérieusement le territoire où Tarente construisait Héraclée, à la fois

pour les tenir eux-mêmes en bride et pour arrêter le développement des possessions de Thurioi, qu'elle jalousait.

Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, c'est en même temps que l'ancienne colonie des Trézéniens vit finir son autonomie hellénique, qu'elle perdit son nom grec de Poseidônia pour recevoir de ses nouveaux maîtres celui de Paistum. Ce dernier nom commence avec la conquête sabellique à se lire sur des monnaies dont les légendes sont en langue osco-samnite, écrite avec des caractères grecs suivant l'usage propre aux Lucaniens. Un curieux récit emprunté par Athénée à Aristoxène, écrivain tarentin du milieu du IVe siècle, nous renseigne sur ce qu'était la condition des Grecs de Poseidônia après la ruine de l'indépendance de leur cité. Ils n'en avaient pas été expulsés, mais privés de leurs droits politiques et déclarés incapables de porter les armes, réduits par conséquent à une sorte d'ilotisme. On les avaient contraints à recevoir dans leurs murs une colonie de Lucaniens, entre les mains de qui était l'autorité et auxquels ils avaient dû céder une partie de leurs terres. Les anciens Poseidôniates avaient, du reste, gardé sous cette domination barbare leurs mœurs grec-

ques et l'usage de la langue hellénique. Chaque année, à une certaine fête, ils se réunissaient pour pleurer sur leur asservissement et commémorer les souvenirs des temps prospères de leur indépendance. Les Lucaniens laissaient toute liberté à cette expression de leurs regrets ; les larmes ne leur paraissaient point à craindre.

Quand Alexandre le Molosse, roi d'Épire, vint en Italie, appelé par les Tarentins, pour défendre les Grecs contre les Lucaniens et les Bruttiens, après avoir délivré Héraclée et remporté une première victoire dans son voisinage, il signa des traités d'alliance avec les Achéens de Métaponte, qu'il chargeait de surveiller Tarente, dont la fidélité lui était supecte, tandis que lui-même allait s'enfoncer dans le pays, avec les Pédicules ou Peucétiens de l'Apulie, enfin avec les Romains, qui, devenus maîtres de la Campanie, entamaient à ce moment la seconde guerre Samnite et venaient de leur côté de s'assurer la coopérations des Apuliens. Ayant assuré de cette façon la liberté de ses opérations, le monarque épirote transporta ses troupes par mer jusque dans le golfe Poseidôniate. Débarquant à l'embouchure du Silaros, il écrasa sous les murs de Pæstum l'armée combinée des Luca-

niens et des Samnites. Après ce succès, il s'enfonça dans les montagnes de la Lucanie, en enleva les principales places fortes et obligea les Lucaniens à lui remettre comme otages trois cents jeunes gens de leurs premières familles, qu'il envoya en Épire. A la suite de la victoire d'Alexandre, Pæstum redevint Poseidônia; ses habitants grecs recouvrèrent leur liberté. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Quelques mois après le vaillant roi d'Épire était tué devant Pandosia, dans le bassin du Crathis, et son corps coupé en morceaux par les Bruttiens. Les résultats qu'Alexandre avait obtenus en faveur des Grecs furent emportés dans son désastre. Partout où elle avait été brisée, la suprématie des Lucaniens se rétablit. Les Poseidôniates retombèrent sous le joug; Pæstum fut de nouveau une ville mixo-barbare, où l'élément grec était subordonné à l'élément de race sabellique.

Quarante ans après, Rome faisait la conquête de la Lucanie. Par toute la contrée, et aussi dans le Bruttium, à Thurioi, à Crotone, à Locres, à Rhêgion, les Romains se présentaient comme les protecteurs des villes grecques opprimées par les barbares. Ils durent agir de même à Pæstum; mais les historiens ne nous ont rien transmis sur ce que la

ville devint dans ces événements, non plus que dans la guerre de Pyrrhos, qui les suivit immédiatement. La guerre finie, les Romains établirent à Pæstum, en 273, une colonie de droit latin, destinée à assurer la soumission de la partie voisine de la Lucanie. Les nouveaux colons, qui paraissent avoir été nombreux, prirent sans doute dans la ville la place et dans son territoire les propriétés des Lucaniens, qu'il y avait intérêt à ne pas laisser installés à l'abri des murs de cette forteresse. Les anciens habitants grecs, relevés de leur servage, furent mis sur un pied d'égalité avec les colons, participant aux droits politiques de la cité ainsi créée sous l'hégémonie de Rome, et bientôt ils s'assimilèrent à eux en se latinisant. Dès l'origine du nouveau régime, Pæstum recouvra en partie au moins son ancienne prospérité. Nous en avons la preuve dans ce fait que la colonie latine qu'on y avait installée frappa des espèces d'argent, ce qu'elle ne put faire que dans l'intervalle entre 273, date de sa fondation, et 268, époque où Rome, s'étant mise pour la première fois à fabriquer une monnaie d'argent, lui réserva le monopole de la circulation et interdit le monnayage de ce métal à toutes les villes dépendant de son alliance.

L'histoire de la seconde guerre Punique mentionne plusieurs fois le nom de Pæstum pour signaler son inébranlable fidélité à la cause romaine. Au moment de la bataille de Cannes ses habitants envoyaient au Sénat des patères d'or en signe d'hommage et d'allégeance invariable. En 210, c'est Pæstum qui fournit une partie des vaisseaux de la flotte avec laquelle Décius Quinctius essaya vainement de ravitailler la citadelle de Tarente, bloquée par Hannibal. L'amiral tarentin, nommé Damocrate, la détruisit, et l'amiral romain périt dans le combat. Malgré ce désastre qui aurait pu décourager ses habitants, nous retrouvons Pæstum, dès l'année suivante, au nombre des dix-huit colonies latines qui se déclarèrent prêtes à continuer la lutte sans ménager les sacrifices, tant que la métropole en aurait besoin.

Les sources littéraires sont ensuite muettes au sujet de cette ville jusqu'à la fin de la République romaine. On n'en trouve qu'une mention incidentelle dans les lettres de Cicéron. Mais les monuments numismatiques sont là pour attester par l'abondance et la variété de son monnayage de cuivre, qui est des plus intéressants, ce qu'elle gardait de vie et de richesse. Pæstum est avec Venusia, Brun-

disium et Vibo Valentia l'une des quatres villes, placées dans les mêmes conditions politiques, qui continuèrent à fabriquer des espèces d'appoint pour l'usage local jusqu'au moment où, par suite de l'explosion de la Guerre Sociale, la loi Julia lui fit perdre la qualité de colonie latine pour devenir un municipe de citoyens romains et la loi Plautia-Papiria interdit en Italie tout monnayage autre que celui de Rome.

Il n'en est pas question dans les récits des guerres civiles ; mais tous les géographes du commencement de l'Empire citent Pæstum parmi les anciennes villes d'origine grecque qui se maintenaient de leur temps. Strabon dit qu'elle était devenue fort malsaine à cause des marais qui s'étaient formés dans son voisinage, ce qui indique que les travaux autrefois exécutés par les Poseidôniates pour assurer l'écoulement des eaux du Salso n'avaient pas été entretenus. Pourtant la décadence n'avait pas encore commencé pour cette ville. Il faut qu'elle ait conservé une importance hors ligne pour avoir été l'objet d'une exception unique au régime monétaire établi par Auguste en Italie. L'Empereur ayant partagé avec le Sénat la direction de la frappe des monnaies et laissé à l'autorité sénatoriale l'é-

mission et l'administration des espèces de cuivre, tout monnayage local fut interdit en Italie, tandis qu'on en accordait des permissions dans les autres provinces, surtout en Orient. Une seule dérogation fut faite à cette règle, et cela en faveur de Pæstum. Il existe en effet tout un groupe de petites pièces de cuivre portant les effigies d'Auguste et de Tibère, avec le nom de cette ville et la mention du sénatus-consulte spécial qui avait autorisé une semblable fabrication. Dans les principes du droit public d'alors, il est difficile d'admettre qu'une exception aussi extraordinaire ait pu être accordée à une ville qui n'avait pas le rang colonial. Il est donc probable, bien que les historiens gardent le silence à cet égard, que ce fut déjà sous Auguste que Pæstum fut refaite colonie, titre qui lui est donné dans quelques inscriptions de l'époque impériale. Pour cette dernière période, c'est dans les monuments de l'épigraphie latine qu'il faut chercher quelques renseignements sur l'histoire et la condition de la ville. On n'y voit que, tout en déclinant dans une certaine mesure, Pæstum resta jusqu'aux invasions barbares la principale ville de la région. C'était au IIe siècle le chef-lieu d'une des huit *præfecturæ* de la Lucanie.

Dès le ve siècle nous rencontrons des évêques de Pæstum. La légende ecclésiastique prétend qu'en 370 un général de Valentinien, nommé Gavinius, natif de Pæstum, ayant été dans la Bretagne guerroyer contre les Pictes, en rapporta le corps de l'apôtre saint Mathieu, qu'il déposa dans une des églises de sa ville natale. Sous la domination des Longobards cette ville subsistait encore, bien que désormais très inférieure en importance à sa voisine Salerne. On la désignait alors le plus habituellement dans l'usage sous le nom de *Lucania*. C'est ainsi qu'elle est appelée par Paul Diacre et dans le partage de la principauté de Bénévent entre Radelchis et Siconulfe, en 851. Vint-huit ans après, une bande de Sarrasins se fixait à Acropoli et dévastait par ses incursions continuelles toute la région voisine. C'est alors, mais sans qu'on puisse en fixer la date précise, que la population de Pæstum ou Lucania, avec son évêque, se décida à abandonner la ville, dont la situation était trop exposée aux ravages des musulmans, et à se retirer dans la montagne, où elle s'établit sur la forte position de Capaccio, de plus facile défense. Jusqu'à la fin du xie siècle, bien que Pæstum ne fût plus qu'un désert, l'évêque continua à porter le titre de *Pæstanus*

episcopus; c'est seulement plus tard qu'on y substitua celui de *Caputaquensis episcopus*.

L'émigration avait été si brusque, s'était opérée dans un tel désordre que le corps regardé comme celui de saint Mathieu était resté abandonné dans son église. En 954, les gens de Salerne vinrent l'y chercher et le transportèrent dans leur cathédrale; mais, chose singulière et quelque peu suspecte, un siècle plus tard on avait oublié l'endroit exact où il avait été déposé, et il fallut que l'archevêque fît des fouilles en 1080 pour le retrouver. C'est à la suite de cette dernière découverte, racontée dans une lettre du Pape Grégoire VII à la date du 18 septembre 1080, que Robert Guiscard, récemment entré en possession de Salerne, fit rebâtir avec une extrême magnificence l'église métropolitaine de sa nouvelle capitale. Les ruines de Pæstum demeurées presque intactes dans leur abandon, furent exploitées comme carrière pour ces travaux, ainsi qu'elles l'étaient déjà depuis un siècle par les Amalfitains. Les édifices de l'époque romaine, où les matériaux précieux avaient été prodigués, furent alors entièrement démolis, mais on ne s'attaqua pas aux temples grecs, dont la pierre plus commune ne valait pas les dépenses du

transport. On désigne du moins comme provenant de Pæstum tous les fragments antiques un peu importants que renferment les édifices de Salerne et d'Amalfi, colonnes, sarcophages, marbres de toute nature. Mais il se pourrait qu'il y ait là de la légende; Salerne avait ses monuments antiques qui ont du être exploités, et Pæstum n'était pas la seule localité de la région qui pût fournir des marbres romains. Tout indique, par exemple, que les ruines de Velia, qui étaient également à portée de Salerne et d'Amalfi, subirent alors la même spoliation.

Un des faits les plus extraordinaires que l'on puisse imaginer est qu'à dix lieues seulement de Salerne et à cinq d'Eboli, des ruines de l'importance de celles qui subsistaient encore à Pæstum après tous ces ravages, trois temples debout et presque entiers, aient pu demeurer absolument inconnues pendant toute l'époque de la Renaissance et pendant le XVIIe siècle. On ne comprend pas comment Cyriaque d'Ancône, qui visita la Lucanie, Leandro Alberti, qui voyagea également dans le pays, comment surtout Cluvier, toujours observateur si exact, qui alla sûrement à Capaccio et qui parle de l'existence de la localité voisine conservant encore

le nom de Pesto, ne paraissent pas avoir eu connaissance des temples et n'en soufflent pas mot. De Capaccio on les voit cependant à l'œil nu, et il fallait passer à leur pied pour se rendre de Salerne ou d'Eboli dans le Cilento. C'est seulement entre 1734 et 1740 qu'ils furent découverts et signalés pour la première fois par un certain comte Gazola, officier au service du roi Charles IV de Bourbon. Quelques années après, en 1745, Antonini les décrivait dans son livre sur la Lucanie, entièrement discrédité aujourd'hui par le grand nombre des inscriptions fausses qu'il y a insérées, soit qu'il les eût inventées lui-même, soit qu'il les eût acceptées d'autres avec trop de crédulité et sans critique, mais où cependant les descriptions des lieux et les indications topographiques sont généralement exactes. J'ai pu le vérifier sur un grand nombre de points. Mazzocchi, en 1754, donna place à une dissertation sur l'histoire et les antiquités de Pæstum dans son ouvrage sur les Tables d'Héraclée. Avant la fin du XVIIIe siècle les temples avaient fait l'objet des écrits spéciaux de Magnoni et de Paoli; ils avaient été visités aussi par un grand nombre de voyageurs de tous les pays de l'Europe, entre lesquels on doit une mention

spéciale à Swinburne, qui en donna une description fort exacte en 1779. C'est seulement dans les planches de la *Magna Græcia* de Wilkins, publiée à Cambridge en 1807, que l'architecture des temples de Pæstum fut reproduite d'une façon à peu près satisfaisante. Cette publication même laissait encore beaucoup à désirer, et il faut traverser une vingtaine d'années de plus avant d'en arriver à l'admirable étude de Labrouste sur ces temples, laquelle fut son envoi de Rome et marque une époque décisive dans l'histoire de notre école, de même qu'elle fut le point de départ de la véritable connaissance de l'architecture grecque. Ce travail fameux, bien des fois exposé et consulté par tous les architectes et les archéologues, est pourtant resté près d'un demi-siècle inédit dans les cartons de l'École des Beaux-Arts. Il n'y a que peu d'années que l'on s'est décidé à le graver, alors que l'on entreprit la publication des restaurations architecturales des prix de Rome, publication qui aurait été de la plus grande utilité mais qui malheureusement a été interrompue presque aussitôt que commencée, peut-être parce qu'elle avait été inaugurée avec un luxe trop coûteux et sur une échelle trop monumentale.

Les édifices qui subsistent encore à Pæstum sont tous de construction grecque et appartiennent au plus beau temps de la splendeur de Poseidônia. Ils sont bâtis avec le travertin solide et résistant, mais plein de cavités, que les eaux du Salso déposent dans la plaine au voisinage immédiat de la ville. Ce travertin, comme celui des environs de Tivoli, employé à Rome, revêt sous l'action de l'air et du soleil une admirable teinte d'un jaune chaud et doré.

Les murs d'enceinte dessinent un pentagone irrégulier de près de 5 kilomètres de pourtour, avec quatre portes s'ouvrant vers les quatre points cardinaux. On les suit dans la totalité de leur parcours, et en beaucoup d'endroits ils restent debout à une hauteur considérable, ainsi que les tours carrées qui en défendaient chacun des saillants ou des points morts. L'appareil en est tout hellénique et d'une grande régularité. Cependant la porte de l'est, la seule qui ait été conservée presque intacte, est surmontée d'une voûte à claveaux, dont la clef est décorée d'un côté de dauphins, de l'autre d'une Néréide à queue de poisson, sculptée en bas-relief, emblèmes du domaine de Poseidôn. Cette circonstance, moins extraordinaire en Italie

qu'elle ne serait en Grèce et où l'on doit reconnaître l'influence de l'art de bâtir des Étrusques de la Campanie, ne permet pourtant pas d'attribuer une bien grande antiquité aux murailles de Pæstum. D'après leur appareil même, je ne crois pas qu'on puisse les faire remonter plus haut que la seconde moitié du IVe siècle avant notre ère. Je serais disposé à penser qu'ils ont dû être construits sous les auspices d'Alexandre d'Épire, après sa victoire sur les Lucaniens. Il est, en effet, dans la vraisemblance qu'il se soit occupé de fortifier à nouveau la cité à laquelle il croyait avoir rendu d'une manière durable son indépendance et sa nationalité hellénique.

C'est dans l'intérieur de l'enceinte, occupé aujourd'hui par des cultures potagères et par des buissons où pullulent les lézards et les serpents, que se trouvent les trois temples conservés. Deux, les principaux, sont groupés l'un près de l'autre dans la partie méridionale de la ville; ils présentaient leur façade sur un des côtés de l'agora. Le plus grand et le plus beau, qui est aussi le plus ancien, est désigné vulgairement sous le nom de Temple de Neptune. Avec le Temple de Thésée à Athènes, c'est l'édifice d'ordre dorique le mieux

conservé qui subsiste, et l'impression grandiose qu'il produit à la vue peut rivaliser même avec celle du Parthénon. Il est précédé d'une esplanade au milieu de laquelle on voit le soubassement qui portait l'autel des sacrifices, car dans les pratiques de la religion grecque ces rites sanglants s'accomplissaient en plein air, en dehors du temple. Long de 58 mètres et large de 26, ce temple était hypèthre, c'est-à-dire que la cella ou sanctuaire, dans laquelle était placée la statue de la divinité, demeurait à ciel découvert. Il est périptère et présente six puissantes colonnes cannelées à chacune de ses extrémités, douze sur chacun de ses côtés, en tout trente-six, de 8 m. 90 de hauteur et de 2 m. 27 de diamètre. L'intérieur de la cella est garni de seize colonnes de près de 2 mètres de diamètre, surmontées d'un second ordre de colonnes plus petites, qui portaient le toit. A l'exception d'un côté de cet étage supérieur de l'intérieur, toutes les colonnes sont intactes, ainsi que l'entablement et les frontons. En revanche, le mur de la cella a été démoli pour employer ses pierres comme matériaux de construction. Au premier abord l'architecture de ce magnifique temple paraît pauvre comme décoration extérieure, plus pauvre

même qu'elle n'était en réalité dans l'origine. La couche d'un stuc fin et compact qui partout revêtait la pierre, en bouchait les trous et lui donnait une surface lisse comme celle du marbre, a fini, sous l'effet du temps et de l'air marin, par disparaître en majeure partie; elle ne se conserve plus que de loin en loin, par plaques. Avec elle a péri l'ornementation polychrome qui y avait été tracée, et qui rehaussait tous les membres de l'architecture en les enrichissant. Mais cette absence même de décoration, cette simplicité dans laquelle ne se retrouve plus que le nécessaire et l'essentiel, fait ressortir encore mieux l'accent de puissance, de majesté grandiose, de force et d'inébranlable solidité de l'édifice. Avec ses énormes colonnes rapprochées les unes des autres, et dont le diamètre diminue considérablement de la base au sommet, son puissant entablement et sa corniche très saillante, son ordonnance simple et claire, ses nobles proportions, le beau profil de ses masses, il est comme une révélation du génie dorien dans sa mâle sévérité. Tout cela était tellement en dehors des fausses idées que l'on se faisait de l'art grec au siècle dernier, que les premiers antiquaires qui parlèrent de ce temple le crurent phénicien ou

étrusque. Mieux au fait des choses nous savons en apprécier la pure fleur hellénique, et nous ne nous lassons pas d'admirer le cachet de grandeur que l'architecte a su donner à un édifice qui paraît colossal. Car il faut un effort de la pensée pour se rendre compte de ses dimensions médiocres. Mais nous savons aussi que l'exagération des proportions réciproques des différentes parties dans le sens de la solidité massive est un indice incontestable de haute antiquité.

Le temple dit de Neptune à Pæstum est un des plus anciens monuments d'ordre dorique qui se soient conservés jusqu'à nous. On ne doit pas hésiter à en faire remonter l'érection jusque dans la première moitié du VIe siècle avant J.-C. Et il y a des probabilités considérables pour qu'il ait été construit au moment même où le site de Poseidônia, après un premier établissement plus près de la mer, fut définitivement fixé sur le point d'où il ne devait plus se déplacer tant que la ville existerait.

Le second temple est à très-peu de distance au sud du premier et parallèle à lui. Ses dimensions sont légèrement moindres, puisqu'il a 54 m. 33 de longueur et 24 m. 50 de largeur; ses colonnes sont à la fois plus nombreuses et plus minces,

n'ayant pas 2 mètres de diamètre à la base. L'édifice est d'ailleurs tout à fait exceptionnel de plan et d'architecture. Le péristyle compte 50 colonnes, dont neuf sur chaque façade. Nul autre temple connu n'offre ainsi à la façade un nombre impair de supports, dont le résultat était de placer une colonne droit en avant de la porte d'entrée. A cette étrange disposition de l'extérieur correspond celle de l'intérieur, où la cella est divisée en deux nefs dans le sens de sa longueur, par une rangée de colonnes placée au milieu. C'est la manière dont cette disposition s'écarte de celles que l'on observe constamment dans les temples, où elles sont pour ainsi dire typiques, qui a induit certains archéologues à donner à l'édifice en question le nom de Basilique, adopté dans l'usage vulgaire et par lequel les *ciceroni* ne manquent jamais de le désigner. Il est pourtant certain que ce nom est inexact, que nous avons encore là un temple, mais un temple d'un type particulier, consacré à deux divinités synthrones, placées sur un pied d'égalité, qui avaient chacune sa statue au fond d'une des nefs de la cella.

Les colonnes et leurs chapiteaux d'ordre dorique ne sont pas moins extraordinaires, moins en dehors

des types habituellement reçus que le plan. Le fût est très sensiblement galbé; c'est en courbe qu'il diminue à sa partie supérieure. Quant au chapiteau, sa conception est unique, mais des moins heureuses, et les architectes grecs ont bien fait de ne pas l'adopter. Au lieu du bel évasement de la corbeille qui surmonte à l'ordinaire la colonne dorique et supporte si bien l'architrave, en rassurant le regard par son aspect de résistance et de stabilité, il semble que celui qui en a arrêté le dessin ait voulu imiter l'apparence d'un coussin de matière molle, comprimé entre la colonne dressée et l'entablement qui l'écrase de son poids. L'extrémité du fût y pénètre comme en se creusant un trou, et tout autour de la cavité qui se produit ainsi le coussin revient en saillie, en formant un gros bourrelet. Il en résulte un profil disgracieux, quelque chose qui inquiète l'œil, qui n'est ni logique ni donnant une impression suffisante de solidité des matériaux.

Ce temple étrange est manifestement postérieur à son compagnon, d'une époque où l'art, travaillé d'un besoin de perfectionnement, cherchait sa voie dans des tentatives hardies, qui n'étaient pas toujours heureuses. On ne se trompera pas en l'attri-

buant à la fin du VIe siècle, à une date précédant encore celle de la ruine de Sybaris.

On peut, je crois, arriver avec une assez grande certitude à déterminer les divinités auxquelles étaient dédiées ces deux temples accouplés sur la place principale de la cité. La désignation de Temple de Neptune est satisfaisante et doit être conservée. Il s'agit, en effet, du principal et du plus ancien sanctuaire de la cité, par conséquent de celui que l'on est en droit de considérer comme ayant été consacré à son dieu protecteur et éponyme. Il est même facile de restituer, d'après le type des incuses de Poseidônia, l'attitude que devait avoir la statue de Poseidôn dressée au fond de la cella. On découvrit en 1820, entre les deux temples, un dépôt de plusieurs milliers de statuettes en terre-cuite de Dêmêter Courotrophos ou Nourrice, portant un enfant dans ses bras, statuettes dont les principales variétés ont été publiées par Gerhard. Ceci prouve qu'un des deux sanctuaires était dédié à Dêmêter, et je n'hésite pas à attribuer une telle consécration à la prétendue Basilique, dont elle explique tout naturellement la disposition exceptionnelle. Les deux nefs parallèles de la cella, je viens de le dire, attestent qu'on adorait

simultanément dans ce temple deux divinités associées et placées dans une parité parfaite. Dans l'Olympe hellénique une telle donnée convient mieux qu'à tout autre à Dêmêter et à Perséphonê-Corê, la mère et la fille, celles que l'on qualifiait par excellence comme « les deux Déesses, » *tô Theô*. La numismatique de Pæstum montre que dans le culte de cette ville Dêmêter tenait le premier rang après Poseidôn, par une association du dieu des eaux avec la déesse de la terre, apportée de leur pays natal par les colons Trézéniens. Nous la retrouvons égatement en Arcadie, dans les plus anciennes origines de la religion d'Eleusis, ainsi que sur plusieurs autres points de la Grèce.

Le troisième des temples restés debout à Pæstum se trouve assez loin des deux autres, dans la partie nord de la ville, auprès de la porte par laquelle on entre en venant de Salerne ou d'Eboli. Sa désignation vulgaire de Temple de Cérès ou de Vesta, n'a aucune raison d'être ; il est même certain que la première des deux expressions est fausse puisque nous venons de reconnaître d'une manière formelle le temple de Dêmêter dans la soi-disant Basilique. Mais il n'existe aucune donnée qui permette d'attribuer scientifiquement cet édifice au

culte de tel ou tel personnage divin. On ne peut donc l'appeler que le Petit temple, d'après ses dimensions beaucoup plus restreintes que celles des deux autres ; car il n'a que 32 m. 25 de long sur 14 m. 25 de large. Son péristyle offre 34 colonnes, dont six à chacune des deux façades. Il est encore d'architecture purement grecque et d'ordre dorique, mais les proportions en sont plus maigres, moins nobles, marquées d'une moindre expression de force que dans le grand temple. Les colonnes, qui n'ont que 1 m. 60 de diamètre rétrécissent leurs fûts en ligne droite. Celles du vestibule se distinguent des autres par leurs cannelures plus nombreuses. La corniche ne présente qu'une saillie médiocre. Il est manifeste qu'un siècle au moins d'intervalle a dû séparer la construction de ce temple de celle des deux de la partie sud de la ville, et que dans l'intervalle se place la période d'apogée de l'architecture dorique marquée par les édifices du temps de Périclès. Les temples de Poseidôn et de Dêmêter et Corê nous montrent l'art plein de la sève de la jeunesse, tendant vers ses derniers progrès mais ne les ayant pas encore réalisés. Au petit temple il donne déjà des marques de l'épuisement qui suivit sa floraison complète; il vient

d'entrer dans sa phase descendante. Aussi ce monument doit-il être rapporté aux derniers temps de l'indépendance hellénique de Poseidônia, si même il n'appartient pas au IVe siècle, c'est-à-dire à l'époque où Pæstum, soumis aux Lucaniens, était devenu une ville mixo-barbare, mais où les mœurs grecques prévalaient encore et où surtout les formes de l'art devaient être restées helléniques.

Dans l'intervalle entre le grand et le petit temple sont disséminées des ruines en beaucoup plus mauvais état, qui sont celles d'édifices de l'époque romaine et qui, si elles étaient seules, ne mériteraient pas d'attirer les voyageurs en ces lieux. Il y a celles d'un théâtre et d'un amphithéâtre, puis le soubassement d'un temple assez petit, démoli et dépouillé de ses marbres quand Pæstum était devenu la carrière des constructeurs de Salerne et d'Amalfi. C'est en 1830 qu'il a été exhumé. Toutes les fois, du reste, que l'on a essayé des fouilles dans l'intérieur de la muraille d'enceinte on a promptement rendu au jour les vestiges de constructions antiques, portique bordant le côté de l'agora opposé à celui des deux temples, habitations privées, édifices de diverses natures. Un déblaiement systématique et régulier mettrait à découvert

tout le plan de la ville et permettrait de circuler sur le pavé de ses rues au milieu des arasements de ses maisons.

Mais où des fouilles régulières sont le plus indiquées et donneraient incontestablement des résultats, c'est dans la nécropole qui, au sortir de la porte du nord, se prolongeait presque jusqu'au passage du Silarus, des deux côtés de la voie qui conduisait à Eburum et allait rejoindre la grande artère des communications entre la Campanie et la Lucanie. Là des circonstances fortuites ont plusieurs fois amené la trouvaille de tombeaux riches et importants, parmi lesquels il en était qui offraient une petite chambre souterraine de forme carrée, décorée de peintures grecques. Plusieurs de ces peintures ont été transportées au Musée de Naples. Telles sont celles qui représentent des femmes exécutant la danse grave dont l'usage s'est conservé, sous le nom de *tratta*, chez les Grecs modernes. Dans cette danse deux files de femmes se forment en se tenant par la main, puis s'enchevêtrent de façon à former par leurs mains jointes comme les mailles d'un réseau. Ainsi placées, elles opèrent en chantant des évolutions lentes et cadencées sous la conduite d'un homme qui joue la musique du bal-

let. J'ai vu à Mégare, un jour de fête, la *tratta* dansée par des femmes du type le plus classique (Mégare est justement célèbre à cet égard), qui conservaient presque trait pour trait le costume des Doriennes de Poseidônia dans les peintures conservées à Naples. D'autres, provenant d'un second tombeau, nous montrent des guerriers complètement équipés et en partie déjà montés à cheval, qui se mettent en route pour le combat et font leur adieux à leurs familles. Le style en est remarquable et d'inspiration encore grecque, rappelant cependant avant toute autre chose les peintures des vases de Capoue et de la Lucanie à la dernière époque de l'art céramographique, exécutées dans le IIIe siècle, non par les mains d'Hellènes mais par celles d'indigènes Campaniens ou Lucaniens, d'après les traditions des modèles grecs, en y ajoutant une certaine pointe de goût propre. Dans les peintures murales du tombeau de Pæstum le costume de guerre n'est pas proprement celui des Grecs; c'est celui des Samnites et des Lucaniens figurés dans les décorations des plus récentes poteries peintes de Capoue et de la Basilicate, comme dans les fresques de certains tombeaux découverts il y a peu d'années à Sant'Angelo in Formis, auprès de Ca-

poue. La forme des casques, surchargés d'une profusion d'aigrettes et d'ornements d'un aspect étrange, est surtout décisive à ce point de vue. Les peintures funéraires dont je parle sont donc des monuments de la période de la domination lucanienne, prolongée à Pæstum pendant près d'un siècle et demi.

Mais les plus admirables fresques qui aient jamais été découvertes dans un tombeau de cette localité, celles que l'on pouvait hardiment et sans hésitation attribuer au second quart du ve siècle av. J.-C., n'ont pas été conservées. On n'avait pas pu parvenir à les détacher de la muraille, et la tombe où elles se trouvaient est aujourd'hui remblayée. Elles ne sont connues du public archéologue que par le très médiocre croquis réduit, qu'Abeken en a inséré dans une des planches de son livre sur l'Italie centrale. Mais un des dessinateurs les plus habiles à rendre avec vérité les différents styles de l'art antique, M. Geslin, en possède à Paris des calques qu'il avait exécutés peu de temps après la découverte, en 1845; j'ai pu les examiner, et rien ne serait plus désirable que de les voir publier de la grandeur des originaux. En effet, d'après les calques dont la fidélité paraît extrême, ces peintures étaient de la plus

admirable beauté. Elles dataient du moment précis où l'art du peintre chez les Grecs, arrivé à ce point culminant de science et de noblesse du dessin dont les plus beaux vases à figures rouges et les lécythes athéniens décorés au trait sur fond blanc nous donnent l'idée, n'avait pas encore cherché à sortir des conventions du bas-relief, à rendre par des ressources qui lui fussent propres ce que la sculpture ne saurait exprimer, la profondeur de l'espace, le recul et la diversité des plans, les dégradations de couleur et de lumière qui accusent le modelé des surfaces, en un mot tout ce qui constitue le clair-obscur et la perspective aérienne. Comme l'avaient fait antérieurement les Égyptiens et les Assyriens, les artistes hellènes continuaient encore à ce moment d'attribuer à toute surface une valeur uniforme et tranchée; à tout le nu d'un corps ils donnaient la même couleur, plus ou moins claire, suivant qu'il s'agissait d'une femme ou d'un homme. Toute une draperie était du même ton, sans que le peintre s'inquiétât de savoir si, dans telle ou telle position, la teinte de l'étoffe ne devait pas être tantôt assombrie par l'ombre portée, tantôt, au contraire, avivée et comme égayée par le rayon qui la frappait. Tout son effort tendait à l'exécution d'un

dessin à la fois savant et pur, noble et élégant, d'une fière et libre allure, qui cernait la silhouette de toutes les formes d'un trait absolument sûr, sans hésitations ni repentirs, marquant les détails intérieurs par quelques indications aussi sommaires que justes, employées avec une extrême sobriété. Dans ce dessin au trait, qu'ils avaient su pousser à un degré de noblesse et de beauté qu'aucun autre peuple n'a jamais égalé, ils appliquaient une véritable enluminure conventionnelle, étendant, dans les limites des traits qui circonscrivaient les diverses parties des figures, des tons entiers et plats, posés les uns à côté des autres, sans transition qui les reliassent. C'est encore ainsi que peignait le grand Polygnote de Thasos, l'artiste favori de Cimon fils de Miltiade. Les ressources techniques dont il avait usé étaient encore si restreintes, si primitives, que du temps des Romains on traitait comme une affectation de connaisseur l'admiration pour ses peintures, de même qu'il fut longtemps à la mode de se moquer des admirateurs de Giotto. Mais dans les données que j'ai essayé de définir, Polygnote avait su parler aux yeux d'une manière si claire, si élevée, si majestueuse, qu'au temps même où Apelle ame-

nait la peinture au dernier terme de sa perfection, Aristote mettait le vieux maître de Thasos au dessus de tous les autres pour l'accent de grandeur surhumaine qu'il avait su imprimer à ses figures. Je ne connais rien qui puisse donner des œuvres de ce maître, et en général de l'art de son époque, une idée plus approchante que ce qui restait des peintures du tombeau de Pæstum lorsque les calqua M. Geslin. Il y a surtout une figure de jeune guerrier mort, qu'un de ses compagnons, monté à cheval, emporte sur ses épaules; étant donnée cette manière de comprendre le côté pratique de la peinture, l'art ne saurait aller plus loin, rien produire d'une plus grandiose et plus parfaite élégance.

En avant de la porte de l'est ce ne sont plus des tombeaux que l'on observe, mais un fragment du pavé antique de la voie qui sortait de ce côté, se dirigeant vers les montagnes, et l'aqueduc souterrain de construction grecque qui amenait à la ville des eaux plus salubres que celles du Salso, des puits ou des sources de la plaine marécageuse qui l'environne. Actuellement que cet aqueduc ne fonctionne plus, il faut avoir soin d'apporter avec soi son eau quand on va à Pæstum, car celle de la localité a un goût repoussant et donne infaillible-

ment la fièvre. Un des premiers soins des fondateurs de Poseidônia avait dû être de remédier à ce grave inconvénient, en approvisionnant la ville qu'ils construisaient d'une eau bonne et saine, qu'on ne pouvait faire venir que de la montagne voisine; c'est une nécessité qui s'imposa à eux de la façon la plus impérieuse.

La prise d'eau de leur aqueduc était vers le point de la montagne où se voient les ruines médiévales et les quelques masures de Capaccio Vecchio. La forme la plus ancienne du nom de cette dernière localité est *Caputaqueum*, « la tête des eaux », altéré ensuite en *Capaucium*. Comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est à Capaccio que se retirèrent, dans la seconde moitié du IXe siècle, les habitants et l'évêque de Pæstum, chassés de leur cité par les incursions des Sarrasins. Il y eut donc tout de suite en cet endroit une ville importante et soigneusement fortifiée, qui fut le siège d'un comte dépendant du prince de Salerne. En 954 nous voyons Joannice, comte de Capaccio, chargé par son suzerain de protéger la translation du corps de saint Matthieu de Pæstum à Salerne. Au siècle suivant, c'est Waifer, cousin de Guaimar III, que l'on trouve comte de Cappacio. Après avoir

eu ensuite, jusqu'assez tard dans le XIIe siècle, ses comtes particuliers d'origine normande, la ville passa aux mains des Sanseverino. C'est ainsi qu'en 1245, comme il a été raconté plus haut, les conjurés contre Frédéric II, à la tête desquels s'étaient mis Guglielmo Sanseverino, cherchèrent un refuge derrière les puissantes murailles de Capaccio, et y résistèrent pendant plusieurs mois aux attaques de l'Empereur en personne. La ville, ayant fini par être prise, fut brûlée et systématiquement rasée.

C'est alors que ceux de ses habitants qui survivaient construisirent à quelque distance en arrière, dans une position moins escarpée, de moins facile défense et beaucoup moins favorisée sous le rapport de la vue, un nouveau Capaccio, celui qui subsiste aujourd'hui. Charles d'Anjou rendit la seigneurie de cette ville à l'héritier des Sanseverino, avec tous les anciens domaines de sa famille encore agrandis. A la fin du XVe siècle, Guglielmo Sanseverino était comte de Capaccio et fut du nombre des hauts barons du parti angevin que Frédéric d'Aragon dépouilla comme coupables de félonie pour le concours qu'ils avaient prêté à l'expédition de Charles VIII. Depuis ce temps Capaccio, qui changea fréquemment de seigneur, alla toujours

en déclinant. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un bourg assez misérable qui ne compte que 2,000 habitants. Mais il a toujours un évêque, successeur direct de celui de Pæstum. Son diocèse, qui avait hérité, entre le VIIe et le Xe siècle, de ceux d'un grand nombre de cités de la Lucanie détruites dans les guerres des Longobards et dans la période des dévastations des musulmans d'Afrique et de Sicile, était, il y à peu d'années encore, presque aussi grand qu'un de nos diocèses de France, car il comprenait tout le Cilento, la vallée de Fasanella et le Val di Tegiano. La création de l'évêché de Diano par Pie IX l'a un peu restreint, mais même après ce démembrement il reste un des plus vastes de l'Italie méridionale.

A quelques kilomètres de distance de Poseidônia-Pæstum, dans la direction du nord-ouest, auprès de l'embouchure du Silaros, se trouvait un temple fameux, de fondation grecque, dédié à Hêra Argeia ou plutôt Areia, car cette dernière leçon est celle que donnent les meilleurs manuscrits de Strabon. La légende prétendait que ce temple devait son origine aux Argonautes, qu'elle faisait venir dans le golfe Poseidôniate et y livrer aux Tyrrhéniens un combat, dans lequel Jason aurait été blessé. Une

grande vénération l'entourait encore aux commencement de l'ère chrétienne, et Plutarque compte cet Hêraion parmi les temples, jusqu'alors intacts et respectés de tous pour leur sainteté, que les pirates ciliciens, dans leur audace sacrilège, n'eurent pas scrupule de piller, à l'époque où ils parcouraient impunément toute la Méditerranée, avant que Pompée n'eût reçu la mission de les exterminer. On n'a jusqu'ici reconnu aucun vestige du temple de l'embouchure du Silaros. L'emplacement exact en est même ignoré, car Pline, et d'après lui Solin, le met dans le territoire des Picentins, c'est à dire sur la rive droite de la rivière, tandis que Strabon et Plutarque affirment qu'il était en Lucanie, autrement dit sur la rive gauche.

Une Hêra Areia était la correspondante exacte de la Juno Martialis des Romains; le nom de cette dernière n'est qu'une traduction de l'appellation grecque. C'est la déesse envisagée sous un aspect guerrier et armé, qui n'était pas étranger à Hêra dans ses cultes principaux d'Argos et de Samos, ainsi que Welcker et Preller l'ont déjà noté. D'après les récits de la fable, mis en jolis vers par Ovide, la reine de l'Olympe à elle seule, en dehors du contact de son époux divin, par sa fécondité

propre, enfante Arès, le dieu des combats ; à ce titre elle est Areia ou Martiale.

Les Poseidôniates, dans les derniers temps de leur indépendance hellénique, vers la fin du ve siècle, ont placé sur quelques-unes de leurs monnaies la tête de cette Hêra Areia, et c'est de là que ce type divin s'est propagé par imitation dans la Campanie, ou nous le voyons répété, avec quelques légères variantes, sur les monnaies de Néapolis, d'Hyria ou Orina et de Véséris. Mais les gens de Poseidônia eux-mêmes avaient copié les monnaies de Crotone, et donné d'après elles à leur Hêra Areia le type attribué par l'art de la grande époque à Hèra Lacinia, la déesse dont le temple, situé sur le promontoire Lacinion, était le centre religieux commun des Achéens de la Grande-Grèce. Zeuxis, pendant son séjour à Crotone, n'avait peut-être pas été étranger à la création de ce type, qui ne nous est pas connu seulement par les monnaies crotoniates, mais aussi par un buste colossal en marbre de Paros faisant partie des collections archéologiques de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Hèra y est pourvue de la chevelure longue, éparse et tombant sur les épaules, qui est propre aux déesses telluriques, qu'en particulier on donnait à

Gê ou Gaia, la personnification divine de la Terre. En même temps elle porte le stéphanos ou couronne métallique circulaire, décorée de palmettes et de rosaces, qui est placé sur la tête de la Hêra des monnaies de l'Elide et d'Argos, où cette décoration florale a trait au surnom d'Antheia ou déesse des fleurs, qu'elle y recevait. En outre, du stéphanos de Hêra Lacinia et de la Hêra Areia des environs de Poseidônia font saillie, à droite et à gauche du front, des griffons sortant à mi-corps. A. de Longpérier a fait remarquer qu'il existait un lien entre le surnom de Hêra Antheia et le mythe de la naissance d'Arês, puisque c'est après avoir cueilli la fleur phallique de l'arum que la déesse devient mère sans intervention de Zeus, et la Juno Martialis, représentée sur les monnaies romaines du temps de l'Empire, tient cette fleur à la main. D'un autre côté, en donnant à la déesse du Lacinion la qualification d'Hoplosmia ou « armée, » que Hêra recevait en Élide, Lycophron révèle chez elle, à côté de son caractère chthonien, un aspect guerrier. On n'a donc pas lieu d'être étonné que, par suite de cette parenté de conception, le type plastique créé pour Hêra Lacinia ait pu être appliqué à une Hêra Areia.

LE CILENTO

Ce nom géographique se lit pour la première fois dans un diplôme de Jean et Guaimar, princes de Salerne, daté de 994. Il paraît dériver d'une contraction de *cis Alentum* le pays « en deçà de l'Alento », par rapport à la situation de la capitale de la principauté dont il dépendait. Et en effet cette appellation s'applique proprement, encore aujourd'hui comme au xe siècle, au canton montueux compris entre la mer, le cours inférieur du Sele, le Calore et l'Alento. Cependant il s'est aussi étendu aux deux côtés du bassin de ce dernier fleuve. Ainsi dans la vie de saint Pierre Pappacarbone, premier évêque de Policastro dans le xie siècle, écrite peu après sa mort, le monastère bénédictin de Sant'Arcangelo près de Sanseverino, dans le voisinage de

la rivière Melpi ou Rubicante, est dit situé *in territorio Cilenti*. Dans son sens le plus large le nom de Cilento comprend ainsi tout le pâté de montagnes environnant le bassin de l'Alento et de ses affluents. Délimité du côté de terre par la plaine de Pæstum, la vallée du Calore et celle du Rubicante, le massif en question est bordé, tout le long du parcours que je viens d'indiquer, par une chaîne ininterrompue de crêtes escarpées dominant les vallées. Nulle part elles n'offrent une brèche, mais seulement dans certains endroits s'abaissent en formant des cols dont on a profité pour l'établissement des routes; car le pays est traversé d'outre en outre par celle de Salerne à Policastro, excellente voie carrossable, parfaitement exécutée et dont les touristes qui acceptent le vetturino comme moyen de locomotion pourraient user pour faire un voyage fort intéressant et sans aucun danger, dans une région entièrement inexplorée, où il y a beaucoup à découvrir. La crête transversale qui part d'Angellara dans la direction du nord-est et fait la ligne de partage entre les hautes vallées du Calore et du Rubicante, rattache au Monte Cervati le rempart extérieur du bassin de l'Alento ou du Cilento, en prenant ce terme dans son acception la plus étendue.

Du reste, que l'on restreigne ou que l'on élargisse le sens du nom de Cilento, qu'on l'entende seulement des montagnes à la droite du fleuve Alento, ou de celles qui occupent les deux côtés de sa vallée, le massif dont je parle constitue un canton géographiquement déterminé de la manière la plus nette, d'une parfaite unité d'aspect et de constitution physique, dans l'étendue des limites que j'ai indiquées tout à l'heure. C'est un groupe de montagnes peu élevées, mais très tourmentées, dont les formes rappellent celles des montagnes de la Grèce. Les vallées étroites qui les coupent, à part quelques-unes qui descendent directement à la mer, viennent toutes se réunir à celle de l'Alento. Cette rivière est formée par trois sources situées au-dessous de Magliano et de Gorga, auprès de Trentenara et au-dessous de Monteforte, lesquelles se réunissent dans le voisinage de Tecerale; après un cours d'environ 40 kilomètres, en tenant compte de ses circuits, il a son embouchure à côté des ruines de Velia. Les anciens l'appelaient Eléés ou Halès. C'est l'artère centrale de tout le canton.

Dans le bas des vallées, surtout en approchant de la mer, la température est étouffante pendant les mois d'été, et les eaux stagnantes rendent l'air

extrêmement malsain. On ne pourrait pas y séjourner impunément; la fièvre paludéenne et la fièvre pernicieuse y règnent en maîtresses. Les habitants du voisinage ne se décident à y descendre qu'en cas d'absolue nécessité. Pour rendre à ces vallées la salubrité dont elles ont autrefois joui pendant plusieurs siècles, il faudrait recommencer ce qui avait été fait avec succès dans l'antiquité, régulariser le cours des rivières, les endiguer, approfondir leurs embouchures envasées et par là les empêcher d'épandre en marais leurs eaux privées d'écoulement. Les centres habités sont donc tous établis sur les crêtes, où d'ailleurs un motif de sécurité et de défense a fait choisir leurs emplacements. Sur ces hauteurs le climat est salubre et d'une douceur délicieuse. Les chaleurs de l'été n'y sont pas trop fortes et l'hiver y est absolument inconnu. C'est à tel point qu'on y voit très habituellement les arbres fruitiers donner une seconde floraison à la fin d'octobre ou en novembre. Les fruits se forment généralement alors et il faut avoir soin de les enlever pour ne pas épuiser les arbres. Quand on n'a pas pris cette précaution et que des pluies abondantes ne viennent pas arrêter le développement de ces seconds fruits, on les voit quelquefois,

surtout ceux à noyau, parvenir à maturité en janvier ou février.

La fécondité des alluvions qui remplissent le fond des vallées est inouïe. Malheureusement les cours d'eau sont des torrents qui, n'étant contenus par aucun travail de la main de l'homme, se déplacent continuellement et promènent capricieusement leurs ravages sur la majeure partie du sol, n'en laissant qu'une faible portion à la culture. Le terrain labouré étant ainsi des plus restreints, on n'y laisse pas de jachères. Chaque année il est remis en blé, sans repos ni fumure, et pourtant dans ces conditions le grain y produit encore trente pour un. Les essais de culture du riz, qui ont été tentés à diverses reprises dans les lieux marécageux et noyés, ont donné des résultats extraordinaires, jusqu'à soixante-quinze et cent pour un. Mais on a dû y renoncer, l'*alea* étant trop forte, la réussite de la récolte trop rare, par suite des crues subites que produisent les orages de l'été et qui viennent en quelques heures détruire le fruit d'un long travail, en bouleversant et en envasant le terrain mis en culture.

Toutes les pentes des montagnes sont couvertes de bois naturels ou de plantations de vignes, d'oli-

viers, de figuiers, d'amandiers et d'arbres fruitiers de toute espèce. La contrée qui environne l'Alento, le Cilento dans son acception la plus étendue, est donc comme une sorte d'immense verger, du relief le plus pittoresque, un massif profondément coupé de vallées en éventail autour d'un centre commun, qu'une ceinture de crêtes ferme du côté de l'intérieur des terres et qui, de la Punta della Licosa à la Punta di Spartivento, du promontoire de Leucosia au promontoire de Palinure, pour parler le langage des anciens, s'abaisse vers la baie de Velia en formant un amphithéâtre couvert d'une riche et éclatante végétation. Du milieu de ce manteau général de verdure, qui revêt toute la contrée, émergent de distance en distance des crêtes de rochers grisâtres aux formes découpées, des croupes où les bruyères jettent une teinte violette et surtout de nombreux, mais peu considérables, villages dont les maisons blanches ont un aspect riant et prospère.

Le caractère propre du Cilento consiste, en effet, en ce qu'il est habité tout différemment du reste des provinces méridionales de l'Italie. Au lieu d'y trouver, comme partout ailleurs, de grosses agglomérations, villes ou bourgs, situées à une journée de marche les unes des autres, où la population ru-

rale s'accumule en laissant les campagnes désertes, on n'y voit que de petits villages de quelques centaines d'âmes, comme ceux de nos pays, qui sont épars de tous les côtés et souvent très rapprochés les uns des autres. Cette dispersion des habitants en villages multipliés facilite la culture et rend la condition du paysan beaucoup meilleure, beaucoup plus douce qu'ailleurs. Encore le nombre des villages et des hameaux de la contrée n'est-il aujourd'hui que le dixième à peine de ce qu'il était du XIe siècle au commencement du XVe, ainsi qu'il résulte des chartes énumérant les casaux de telle ou telle seigneurie. Le Cilento était alors une des parties les plus peuplées, les mieux cultivées et les plus fertiles du royaume napolitain. Après avoir été dans l'antiquité, où il devait être habité de même, compris en majeure partie dans le territoire de Velia, après avoir été dévasté de la manière la plus cruelle dans les guerres entre les Grecs et les Longobards de Bénévent et de Salerne, et surtout pendant deux siècles de pilleries perpétuelles des musulmans d'Afrique et de Sicile, cette contrée avait été, aux Xe et XIe siècles, repeuplée et remise en culture sous les auspices d'une véritable colonisation monastique, entreprise par les Bénédictins du Mont-

Cassin et de La Cava. On y compta jusqu'à dix-huit monastères de l'ordre de Saint-Benoît sur un territoire qui n'a pas plus que l'étendue moyenne d'un de nos arrondissements. Mais les guerres civiles du xve siècle, la détestable administration des Espagnols, et pendant deux siècles les descentes continuelles des corsaires barbaresques, dépeuplèrent de nouveau le pays et amenèrent la disparition d'une quantité de villages. Ce n'est que depuis le commencement de ce siècle, et surtout depuis la conquête d'Alger par la France, que la sécurité est définitivement revenue du côté de la mer, ici comme sur tout le littoral du Napolitain, et que la population a pu recommencer à se développer en paix.

Bien que fort diminuée, comme je viens de le dire, depuis l'époque florissante du moyen âge, la population est encore plus dense dans le Cilento qu'elle ne l'est généralement dans la plupart des provinces méridionales de l'ancien royaume de Naples. Mais tout est en villages; on n'y compte pas en réalité une seule ville. Deux localités seules dépassent 2,000 habitants, sans atteindre à peine à 3,000, toutes les deux dans le district à l'est de l'Alento, c'est-à-dire en dehors de ce qui s'appelle

spécialement le Cilento, en prenant ce nom dans son sens restreint. L'une et l'autre sous l'ancien régime, avant l'abolition du système féodal par le gouvernement de Murat, n'avaient que le rang de « terre » et non celui de « ville. » La première de ces localités est le Vallo (officiellement aujourd'hui Vallo di Lucania), où réside le sous-préfet. Autrefois on l'appelait Cornuti, et au milieu du siècle dernier, quand écrivait Antonini, on ne connaissait pas d'autre nom; mais depuis les habitants l'ont trouvé ridicule et sont parvenus à le faire changer. C'est là que fut dans la contrée le principal établissement des Longobards, qui au VIIIe siècle fondèrent tout à côté le château fort de Novi, et de là se mirent à guerroyer contre les Grecs et les lieux qui leur obéissaient. Encore aujourd'hui l'église paroissiale du village de Novi porte le nom de Santa-Maria de' Longobardi. La seconde des localités auxquelles je fais allusion est celle de Pisciotta, située très près de la mer entre l'embouchure de l'Alento et l'ancien promontoire de Palinure. Cluvier y a placé par erreur l'antique Velia; d'autres géographes, égarés par une trompeuse ressemblance de noms, l'ont assimilée à la ville que les Grecs appelaient Pyxus (contraction de

l'ancienne forme pélasgique *Pyxoeis*) et les Romains Buxentum, ville dont le véritable site est incontestablement celui de Policastro. En réalité, Pisciotta n'est pas une localité antique; au XIIe siècle ce n'était qu'un très petit fief, que les actes latins appellent *Pissocta* et que tenait une famille normande. Son développement, un peu plus considérable que celui du Vallo, ne date que de la seconde moitié du XVe siècle, époque où vint s'y établir une partie de la population de Molpa, la seule ville un peu importante que l'on comptât au moyen âge entre Salerne et Policastro, laquelle avait été détruite en 1464 par une escadre de corsaires musulmans de Tunis.

En somme, le Cilento est une contrée infiniment pittoresque et riante, d'une grâce sauvage qui a beaucoup de charmes, et je comprends l'attachement tout particulier qu'ont pour elle ses habitants. L'accès en est facile; une grande route la traverse; le site et les ruines de Velia devraient y attirer de nombreux voyageurs. Cependant aucun étranger ne va la visiter. A part le duc de Luynes, qui se rendit en barque de Salerne à Velia en 1828, on chercherait vainement le nom d'un seul voyageur français, anglais ou allemand qui y ait pénétré

depuis Münter, à la fin du XVIIe siècle. Les habitants de Naples et même ceux de Salerne, qui en voient les montagnes en face d'eux, de l'autre côté du golfe, à onze lieues seulement de distance, n'y vont pas davantage. Il semble vraiment qu'au delà de Pæstum se dresse une barrière infranchissable, que nul ne puisse escalader et au delà de laquelle commence un pays aussi inconnu que le centre de l'Afrique. Il n'y a que les gens natifs du Cilento, ou bien y possédant des propriétés, qui osent s'y risquer. Un Napolitain condamné à cette expédition ferait son testament avant de l'entreprendre. Les choses sont à tel point qu'il m'a fallu plusieurs années avant d'arriver à me procurer les renseignements nécessaires pour arriver à y organiser une excursion. Dans les Guides du voyageur je ne trouvais aucune indication à ce sujet, et c'est vainement que je m'en étais informé à Naples et à Salerne. Même dans cette dernière ville, aucun des loueurs qui fournissent d'habitude des voitures aux étrangers n'était au courant des routes, des distances, des couchées possibles dans le Cilento, et n'avait de cocher qui se souciât de s'y lancer à l'aveugle. C'est à M. La Cava que j'ai dû de pouvoir réaliser le désir,

nourri par moi depuis longtemps, d'y exécuter une pointe, malheureusement trop courte, mais que je me promets bien de refaire une autre fois plus complète, en poussant jusqu'à Policastro et à Sapri, de manière à visiter après Velia les sites des villes antiques de Molpa, Pyxus et Scidros. Il a des amis à Rotino, et c'est par eux qu'il était parvenu à se renseigner sur le plan de notre petite campagne. Pour le touriste qui voudrait y aller dans l'état actuel et sans avoir un pareil secours, c'est à Eboli qu'il doit se rendre. C'est là seulement qu'il trouvera des indications précises et pourra faire marché avec un voiturier. En effet, en attendant que le Cilento soit traversé par un chemin de fer, premier tronçon de la ligne de Naples à Reggio par le bord de la mer Tyrrhénienne, qui est presque achevé de construire et ne tardera pas beaucoup à être ouvert jusqu'à Ogliastro, c'est la gare d'Eboli qui sert aux communications de cette contrée avec Salerne, Naples et le reste de l'Italie. Les cochers de la ville ont donc l'habitude de s'y rendre. On y trouve même des voitures qui font, en relayant sur plusieurs points de la route, le service de la poste pour le Vallo et de là pour Policastro, et si l'on ne craint pas de s'y entasser

avec des paysans, on peut à fort bas prix y louer des places comme dans une diligence.

Ce qui fait jusqu'ici du Cilento un pays inabordé et inexploré, comme isolé du reste du monde et où les voyageurs ne pénètrent pas, c'est la renommée redoutable qui s'attache encore à son nom. Rien qu'à l'entendre, on se signe à Naples et à Salerne. Il éveille des idées de dangers de la part des brigands qui inspirent une sorte de terreur. S'en aller dans le Cilento, pour beaucoup de gens, semble la même chose que s'enfoncer dans une caverne de malandrins. On croirait volontiers qu'il n'y a pas possibilité de le faire qu'après avoir eu la précaution de payer à l'avance un black mail. C'est qu'en effet cette contrée a été pendant bien longtemps le repaire et l'asile des bandes qui infestaient la plaine de Salerne à Pæstum et la vallée du Sele sur la route de Potenza. C'est de là que les brigands descendaient pour détrousser les fermiers et les passants; c'est là qu'ils se retiraient après le coup fait, sitôt qu'il se voyaient poursuivis. Les paysans de la contrée n'étaient pourtant pas — des gens bien à portée de le savoir me l'affirment — plus enclins que d'autres au brigandage, et dans les bandes qui prenaient le Cilento pour quartier général il y

avait beaucoup de gens sortis d'ailleurs. Mais les ravins et les bois de cette région leur offraient des facilités exceptionnelles pour se cacher à l'abri de toutes les recherches. Divisés par petits villages qui n'eussent pas pu réunir un nombre d'hommes assez respectable pour se défendre, les habitants étaient à la merci des bandes qui élisaient domicile auprès d'eux; par suite ils s'étudiaient à vivre en bonne intelligence avec elles, leur fournissant des ravitaillements et les aidant à se dissimuler, au lieu de les dénoncer. Les propriétaires composaient avec ces bandes, et leur payaient un tribut régulier pour en être respectés. Il résultait de là ce phénomène que la sécurité était assez grande, malgré la présence des brigands, dans le pays même, tandis que les régions environnantes était soumises à des dévastations dont il était le point de départ et comme le foyer. Aussi l'approche en était rendue très difficile par la façon dont les routes étaient infestées. Mais en réalité il y avait peut-être plus de péril à aller de Salerne ou d'Eboli à Pæstum que de là dans le Cilento. Actuellement, là comme partout ailleurs, la répression énergique poursuivie par le gouvernement italien pendant plusieurs années, que marquèrent de véritables campagnes mili-

taires contre les bandes, a complètement extirpé le brigandage. Une surveillance active a pour objet de lui rendre impossible de renaître. Je ne dissimulerai pas que le luxe de gendarmerie dont on voit les brigades installées dans presque tous les villages de l'arrondissement du Vallo et les patrouilles surveillant les chemins donnent à penser que si l'on se relâchait de ces mesures de précaution il y aurait encore à craindre de voir recommencer l'ancien état des choses. Mais les gendarmes sont là, et la vue de leurs tricornes, ainsi que de leurs honnêtes figures, est de nature à rassurer les plus timides. Une tournée dans le terrible Cilento est maintenant aussi sûre qu'une excursion dans les environs de Naples; même là, ceux qui rêvent des aventures périlleuses doivent renoncer à en rencontrer. Décidément dans notre siècle de chemins de fer et de gouvernements constitutionnels les voyages deviennent partout bien prosaïques.

En partant de Pæstum, nous sortons de l'enceinte antique par la porte du sud, nous traversons le Salso et nous suivons l'extrémité de la plaine jusqu'à l'endroit où elle se termine, au pied des montagnes qui viennent rejoindre la mer. Resserrée dans

cette dernière portion de son étendue entre le rivage, où le flot vient mourir paresseusement avec un murmure étouffé, et les hauteurs qui s'étendent de Capaccio à Eredità, la plaine est inculte et couverte de buissons de lentisques et de pistachiers nains, qui forment par places de véritables môles de verdure, et auxquels se mêlent de distance en distance des myrtes, des lauriers roses, des agnus castus, et des hélianthèmes frutescents. C'est la végétation, la nature et le climat de la Grèce. Le parfum sauvage des sauges, des thyms, des labiées odorantes, se mêle à l'odeur résineuse des lentisques et aux effluves salées de la mer, sur ces terrains déserts qu'animent seulement quelques troupeaux.

Arrivés au bas des escarpements, nous commençons la longue montée en lacets qui nous conduira aux premières crêtes, et nous fera pénétrer dans le Cilento. Elle serpente au travers des oliviers et des chênes, et à mesure qu'on s'élève la perspective devient plus étendue et plus belle. Quand on atteint au sommet, la vue qu'on a devant soi est une des plus vastes et des plus magnifiques du monde, surtout quand on a, comme nous, la bonne fortune de la contempler par un ciel radieux et sans nuages, baignée d'une lumière digne de l'Orient.

D'aucun autre point de son circuit, même des hauteurs au-dessus de Vietri et d'Amalfi, ou bien du château d'Eboli, le panorama du golfe de Salerne, avec son hémicycle de montagnes et les deux bras qui en prolongent les extrémités à la façon d'un cirque antique, ne se déploie d'une manière plus complète ni sous un plus splendide aspect. A elle seule cette vue mériterait le voyage, et je ne puis comprendre comment elle n'est pas partout indiquée aux touristes qui viennent jusqu'à Pæstum, comme un complément naturel de l'excursion, qu'aucun amateur des beautés de la nature ne saurait négliger.

Plaçons-nous pour la contempler dans la direction du nord-ouest, droit en face de Salerne, qui s'étale au bord de la mer au pied des hauteurs de Vietri et de La Cava, juste à l'extrémité de la ligne du rivage qui forme la corde de l'arc de la plaine. A notre droite la chaîne des montagnes sur lesquelles nous nous trouvons se prolonge en ligne presque directe du sud-ouest au nord-est, en suivant à quelque distance la rive gauche du Sele, puis du Calore, jusqu'au débouché de la vallée par où passent le chemin de fer et la route pour aller d'Eboli à Potenza. Les bois y alternent avec les cultures et les parties

de roches grises dénudées, que persillent quelques bouquets d'une maigre verdure. C'est une succession de sommets escarpés, de croupes arrondies dessinant des plans successifs, entrecoupés de ravins et de replis, par-delà lesquels on aperçoit plus loin d'autres montagnes, devenant de plus en plus vagues et s'élevant graduellement jusqu'à la grande chaîne des Apennins.

Tout près de nous, dans un repli déjà élevé, repose le village pauvre et malsain d'Eredità; plus loin, dans un autre est Capaccio. Entre deux, mais plus en arrière, une montagne aux pentes singulièrement rapides porte à son sommet Trentenara, jadis fief important aux XIIe et XIIIe siècles, aujourd'hui village d'un millier d'habitants seulement, tandis qu'à son pied se trouve Giungano, dont une tradition populaire, assez dénuée de fondement historique sérieux, pour qu'elle ne méritât pas d'être mentionnée si elle n'était relatée dans une inscription du XVIe ou du XVIIe siècle, composée par quelque propriétaire de la terre, attribue la fondation à un général du nom d'Ermus Coscius, gouverneur de la Campanie pour un duc de Durazzo et natif de Pæstum, qui s'y serait réfugié en 1003 après une grande défaite. Le nom du général et sa

patrie sont choses tout à fait fabuleuses, qui ne sauraient s'accorder avec l'histoire, non plus que les titres qu'on lui donne. Mais au travers de ces fables il y a peut-être une base réelle au souvenir de réfugiés des hasards de la guerre, s'établissant en 1003 au milieu des bois de la montagne et y fondant un village; car précisément, en 1002 et 1003, les contrées avoisinant le golfe de Salerne furent le théâtre d'une grande descente des Arabes, appelés contre les Longobards par le catapan byzantin depuis peu installé à Bari et dans ce moment en relations amicales avec les musulmans. Pendant plusieurs mois, ceux-ci parcoururent le pays en y promenant la dévastation dans les campagnes jusque sous les murs de Bénévent et de Naples, et en rançonnant sur leur passage toutes les villes secondaires qui voulaient échapper au pillage et à l'incendie. Bernardino Rota, l'un des meilleurs poètes latins de Naples à la Renaissance, était seigneur de ces lieux. Il a chanté plusieurs fois dans ses vers Trentenara, Giungano, le village voisin de Cominento, actuellement disparu, et les sources du Salso, pour lequel il invente de beaux noms antiques,

Tuque Acci quondam, nunc verso nomine Solphon,
Qui vitreo exhilaras pinguia culta pede.

Cluvier et la plupart des topographes napolitains après lui, en ne différant entre eux que sur les détails de l'assimilation, admettent que la montagne de Trentenara et celle qui s'élève de l'autre côté de Capaccio sont celles que Frontin désigne par les nom de Calamarcum et de Cantenna, entre lesquelles Crassus anéantit la division gauloise de l'armée servile, commandée par Gannicus et Castus, qui, dans la marche du fond du Bruttium dans la direction de Rome, s'était séparée du gros des forces de Spartacus et avait perdu le contact avec lui. Ce fut, racontent tous les historiens, une bataille des plus acharnées. Sur les 12,300 hommes que les esclaves révoltés laissèrent morts sur le champ de bataille, deux seulement avaient été frappés par derrière ; tous les autres avaient péri en braves gens, combattant de pied ferme. L'identification géographique des localités qui en furent le théâtre offre une assez grande probabilité ; les renseignements fournis par différents écrivains antiques sur les circonstances de la bataille s'y appliquent d'une manière satisfaisante. Cependant elle ne s'établit pas sur des preuves absolues et sans réplique, et l'on pourrait chercher ailleurs dans la Lucanie le lieu de la défaite des esclaves gaulois ; car il n'est

dit nulle part qu'elle se produisit précisément dans les environs de Pæstum.

De l'autre côté du golfe, la péninsule d'Amalfi et de Sorrento fait pendant à la chaîne que je viens de décrire. C'est le bras parallèle du cirque, mais la pointe s'en avance dans la mer plus loin que celle du Cilento, et en même temps la mer de ce côté pénètre dans les terres pour atteindre jusqu'à Salerne, plus que du côté de Pæstum. La montagne en forme d'échine allongée de N.-E. en S.-O. sur une étendue de plus de huit lieues, depuis la vallée de La Cava jusqu'à la Punta della Campanella, baigne donc son pied directement dans les eaux du golfe de l'une à l'autre de ses extrémités, sur celui de ses flancs que nous voyons tourné vers nous. La perspective en est encore plus belle que celle qu'à son tour lui offre le Cilento, quand on regarde le golfe soit de Salerne ou d'Amalfi, soit d'un point plus élevé, de Ravello par exemple. Au sud-ouest, au milieu de la mer, l'île de Capri en précède la pointe comme une sentinelle avancée. Elle se présente à nous par le côté où son point culminant, le Monte Solaro, cachant le plateau d'Anacapri, fait tomber dans la mer les falaises verticales que le général Lamarque eut l'audace

d'escalader en 1808 pour y surprendre les Anglais de sir Hudson Lowe, qui n'avaient pas songé à se garder sur ce point. En arrière du canal qui sépare Capri de l'ancien promontoire de Minerve, on aperçoit dans le lointain, s'estompant sur le ciel et réduit à l'état de simple silhouette par la distance de 25 lieues environ qui en séparent, le cône de l'Epomeo, le volcan éteint de l'île d'Ischia. Le soir il se découpe avec une extrême netteté, en se détachant en sombre, sur le ciel enflammé du couchant. Le sommet le plus élevé de la presqu'île qui sépare les deux golfes de Salerne et de Naples, le Monte Sant'Angelo, le Gaurus des anciens, qui atteint l'altitude de 1,500 mètres, est situé presque exactement à mi-distance entre le cap qui la termine et la vallée de La Cava. L'arête dentelée dont les sommets s'étagent en montant successivement depuis la Punta della Campanella jusqu'à la cime du Sant'Angelo, se dresse avec des pentes presque absolument à pic du côté du golfe de Salerne, tandis que du côté de celui de Naples elle laisse place au développement des terrasses où Massa-Lubrense, Sorrento et Vico Equense reposent paresseusement comme dans des nids de la plus riante verdure. Toute la moitié ouest de la pénin-

sule ne présente donc devant nos regards, dans la face qu'elle tourne vers nous, qu'une muraille abrupte et déserte surgissant de la mer sans qu'aucun village puisse s'accrocher à ses flancs, sans autre végétation que des taillis de broussailles, jetant des taches d'un vert sombre au milieu des rochers aux tons chauds, comme calcinés par le soleil. C'est seulement au pied même du Monte Sant'Angelo que Positano montre ses maisons blanches en amphithéâtre au fond d'une conque verdoyante, et que Prajano déploie les siennes auprès de la mer sur les deux côtés du cap Sottile.

Au contraire, sur le flanc de la partie est de la péninsule, au delà de la montagne qui en domine tout l'ensemble, de la Punta di Conea au Cap Tumolo, les Crêtes du Monte Amarrata et du Monte Albino enveloppent un hémicycle dont la forme, exactement pareille à celle d'un théâtre antique où la mer tiendrait la place de la scène, s'accuse avec une netteté des plus remarquables à la distance dont nous la voyons et qui permet d'en embrasser l'ensemble. Pour achever la similitude, les ravins remplis d'une éclatante verdure qui descendent en pente rapide de la partie supérieure du pourtour de l'hémicycle et convergent vers la baie d'Amalfi,

le divisent en *caveæ* presque régulières, dont nous suivons le dessin sur les pentes. Au débouché de chacun de ces ravins sur la mer est bâtie une des petites villes dont la réunion formait la république Amalfitaine, Amalfi même, Atrani, Minori et Majuri. De loin elles semblent former une chaîne continue d'habitations le long du rivage, une seule ville plus étendue que Salerne. Au-dessus, et jusqu'aux crêtes, d'anciennes villes aujourd'hui bien déchues de leur importance, comme Scala et Ravello, avec de nombreux petits villages et des maisons isolées, parsèment toutes les pentes, tantôt établies à découvert sur des rochers, tantôt comme enfouies dans les plantations et les vergers.

Le tableau des destinées d'Amalfi est écrit dans la disposition de son territoire, dont nous pouvons si bien nous rendre compte par cette vue panoramique. La nature l'avait disposé tout exprès pour être ce qu'il fut, un canton presque inhabité tant que les plaines voisines offraient aux populations des demeures plus fertiles et d'un abord plus aisé à l'abri de la paix romaine, puis un refuge sûr pour ceux qui cherchaient à échapper aux ravages de barbares dénués de marine, hors d'état, par conséquent, d'attaquer l'asile d'Amalfi autrement que du

côté de la terre, où le couvrait un rempart infranchissable d'escarpements. Ainsi fermés dans la direction de la terre et bloqués de ce côté par des barbares hostiles, les Amalfitains n'avaient d'autre issue que la mer, vers laquelle descendaient tous les chemins de leur territoire, trop restreint pour pouvoir nourrir la nombreuse population qui s'y était agglomérée. C'est vers la mer qu'ils tournèrent leur activité; ils devinrent en peu de temps d'habiles et intrépides matelots, dont les navires sillonnèrent toutes les parties de la Méditerranée, surtout dans la direction de l'Orient, en se livrant à un commerce des plus suivis et des plus fructueux. Pour réussir dans ce commerce et conserver la libre circulation sur la mer, d'où dépendaient leur vie et leur richesse, ils durent à la fois s'assurer une existence séparée des États Longobards, qui sur terre les enserraient, de l'autre conserver la protection et la bienveillance de ceux que le développement de leur marine militaire rendait les dominateurs des eaux de la Méditerranée orientale, car Amalfi, quelle que fût sa prospérité, n'aurait pu sans folie rêver de prendre, comme Pise et Venise, sa part de cette domination par la force des armes. Elle ne devait être qu'une ville exclusi-

vement commerciale, ce que fut également Raguse sur l'Adriatique. C'est ainsi qu'elle fut amenée à se constituer en République indépendante, presque toujours en lutte avec sa voisine Salerne, dont elle n'était distante que de 15 kilomètres et qui, voyant son importance politique et militaire grandir constamment sous les Longobards, cherchait par tous les moyens à l'absorber. En même temps, pour sauvegarder leur indépendance et la sécurité de leurs navigations, ils se faisaient les fidèles vassaux de l'Empire Byzantin, mais sans le suivre dans ses querelles avec les musulmans. Au contraire, envers ceux-ci ils se lièrent par des traités et nouèrent des relations d'étroite amitié, de telle façon qu'au IXe et au Xe siècle les flottes d'Afrique et de Sicile, qui promenaient sans relâche la dévastation sur les côtes de l'Italie, respectaient Amalfi, dont le port était, comme ceux de Naples et de Gaëte, toujours ouvert au ravitaillement de leurs corsaires. Grâce à leur prudente et quelque peu cauteleuse diplomatie, les navires des Amalfitains passaient en qualité de neutres, à l'abri des avanies, entre les deux belligérants qui se disputaient l'empire des eaux orientales. Dans cette direction tous les ports les recevaient avec faveur, aussi bien ceux

qui dépendaient de l'empereur de Constantinople que ceux qui appartenaient aux divers lieutenants dn Khalife. Ils en rapportaient les précieuses marchandises de l'Asie, les produits manufacturés de l'industrie byzantine et de l'industrie arabe, qui s'accumulaient dans leurs magasins et de là se répandaient vers les diverses parties de l'Italie, transportés même au delà des monts par le commerce de terre. La prospérité d'Amalfi ne pouvait se maintenir que dans ces conditions, et la décadence devait promptement atteindre cette ville du jour où elle aurait cessé d'être une République autonome pour se trouver incorporée à un grand État territorial dont elle partagerait les fortunes et les querelles, en perdant les bénéfices de la neutralité.

La péninsule d'Amalfi se termine à son extrémité orientale par la vallée de La Cava, derrière la coupure de laquelle surgit le cône du Vésuve, constamment couronné de son panache de fumée, tandis qu'au débouché de cette vallée Vietri apparaît assise sur les pentes du mont Liberatore. Un peu plus à l'est et plus bas est Salerne, qui étend une partie de ses maisons sur un développement de deux kilomètres le long de la marine, et en étage

une autre portion sur les flancs de la colline surmontée par les ruines de son vieux château du temps des Longobards. A partir de cette ville commence le rivage, presque exactement perpendiculaire à çelui de la côte d'Amalfi, qui vient vers nous en ligne directe et borne la plaine où coulent le Vicentino, le Tusciano et le Sele, plaine que se partageaient dans l'antiquité les Picentins, les Éburins et les gens de Pæstum. J'ai déjà décrit cette plaine déserte, nue et grise, sauf dans sa partie méridionale, qu'arrosent le Sele et le Calore. L'enceinte des murs de Pæstum, avec ses trois temples, s'y voit presque immédiatement au-dessous de nous ; des hauteurs d'où nous les regardons les ruines font un peu l'effet de ces petites fabriques en liège qu'on met dans les plans en relief pour représenter les édifices. Les plantations au milieu desquelles surgit Eboli sur sa double colline, et les vergers qui s'étendent le long de la route de Salerne à cette ville, forment une ceinture d'émeraude à la plaine dénudée, au pied des montagnes disposées en arc de cercle qui commencent au-dessus de Salerne pour aller au delà d'Eboli, reliant les deux bras parallèles entre lesquels le bassin du golfe est embrassé. De ce côté l'œil ren-

contre une succession de plans de montagnes qui s'élèvent les uns derrière les autres comme autant de gradins, en devenant plus sauvages, plus âpres et plus nus à mesure qu'ils atteignent une plus grande hauteur, jusqu'à l'arête culminante des Apennins du pays des Samnites et des Hirpins, qui court depuis les environs de Bénévent jusqu'à ceux de Pescopagano, en passant par Sant'Angelo de' Lombardi et Teora et en déterminant le partage des eaux entre les bassins de la mer Tyrrhénienne et de l'Adriatique. C'est de ces rudes montagnes que descendirent, dans la seconde moitié du ve siècle avant notre ère, les Lucaniens, bien dignes de les avoir eues pour berceau.

ACROPOLI

Après avoir longuement contemplé le merveilleux panorama qui se déployait devant nos regards du haut des escarpements qui durent faire dans l'antiquité la barrière entre le territoire de Poseidônia-Pæstum et celui de Hyélê-Velia, nous reprenons notre route et bientôt de nouveaux aspects, non moins pittoresques, mais d'une autre nature, se présentent à nous. Nous cheminons jusqu'à Ogliastro sur une étroite arête. A gauche la pente qui la borde s'abaisse rapidement dans la direction d'Eredità et de Capaccio, donnant au milieu des arbres des échappées de vue sur les montagnes où se trouvent ces localités et sur une partie de la plaine du fond du golfe. A droite, du côté du sud, où la route côtoie le bord des escarpements, se creuse en entonnoir profond un

bassin de forme assez exactement ovale, allongé d'ouest en est, qui s'ouvre à l'orient sur la mer. Les pentes en sont entièrement revêtues de la verdure glauque de bois d'oliviers, auxquels se mêlent quelques figuiers. La crête que nous suivons en forme le côté nord ; en face, au sud, se dresse une montagne plus élevée, l'un des points culminants du massif du Cilento, dont le flanc est rayé d'une grande coupure diagonale, par où descend un torrent. Un autre torrent, qui vient de l'est et commence au-dessous de Torchiara, se joint en bas à celui-ci, et le cours d'eau que forme leur réunion, tantôt presque à sec, tantôt grossi démesurément par les pluies d'orage, arrose en la traversant dans son plus grand développement, qui est d'environ trois kilomètres, la petite plaine au niveau de la mer qui occupe le fond de l'entonnoir. Cette plaine, occupée en partie par des vignes et des plantations, est des plus fertiles et toute cultivée, mais fort malsaine à cause des exhalaisons du cours d'eau qui devient stagnant à son embouchure. La mer y pénètre et forme dans la partie est une calanque peu profonde, à l'embouchure resserrée. Les barques de pêche et de cabotage peuvent seules y entrer, mais elles y trouvent un abri parfaitement sûr. Les côtes

découpées de la Grèce présentent des anses profondément encaissées du même genre que celle-ci. Mais surtout, lorsque je l'ai vu se creuser au bas de la route que nous suivions, je me suis rappelé l'impression saisissante que produit la brusque découverte de la baie d'Agay, si gracieuse d'aspect, quand on traverse les montagnes de l'Esterel sur la ligne du chemin de fer qui conduit d'Hyères à Cannes. Les deux paysages ont une extrême ressemblance, et dans l'un et l'autre endroit les marins grecs qui y entrèrent pour la première fois durent se croire ramenés aux rivages de leur patrie.

L'entrée de la calanque est dominée du côté du sud par une colline de médiocre hauteur ou mieux par un rocher escarpé, dont le profil rappelle celui de l'Acropole d'Athènes, et qui n'est de même accessible que par une de ses extrémités. A l'extrémité opposée, celle qui commande le goulet, la falaise est absolument à pic, et son pied hérissé d'une barrière d'écueils qui surgissent de l'eau. C'est sur ce rocher qu'est bâtie Acropoli, aujourd'hui simple bourgade de 7 à 800 habitants, qui conserve encore une enceinte de murailles garnie de grosses tours et un château fort, datant du xve siècle, du temps des Aragonais, comme les remparts, vestiges de

l'époque où elle était une petite ville. La situation n'en est pas assez élevée pour la mettre à l'abri des émanations fiévreuses de la plaine. Scipione Mazzella, auteur d'une description du royaume de Naples publiée en 1601, a écrit gravement que l'air humide et mou qu'on respirait à Acropoli, alors plus importante qu'aujourd'hui, allanguissait tellement les habitants que les jeunes filles n'y savaient pas défendre au delà de l'âge de douze ans ce que M. Alexandre Dumas appellerait leur capital. Je n'ai pas appris s'il en était encore de même, après bientôt trois siècles.

Le nom d'Acropoli est grec. Mais la localité qu'il désigne est-elle une fondation des Hellènes antiques au temps de la colonisation de la Grande-Grèce? ou bien ne date-t-elle que de l'ère de la domination byzantine? Répondre à cette question d'une manière positive est difficile. Cependant on doit remarquer que d'une part aucun écrivain antique ne mentionne de ville du nom d'Acropolis entre Poseidônia-Pæstum et Velia, d'autre part que ceux des modernes qui ont soutenu l'ancienneté d'Acropoli, comme Antonini et Mazzocchi n'y signalent aucun vestige d'antiquités; Giustiniani prétend même que le lieu en est totalement dépourvu. C'est ce que

l'on m'a également affirmé dans les environs. Car n'en ayant vu le site que de loin, sans y aller, je ne puis en parler que par ouï-dire. Ceci constituerait un argument très considérable en faveur de la seconde hypothèse, induirait à penser que la ville était de fondation byzantine. Mais dans ce cas il faudrait la ranger parmi celles que Narsès fit construire, après avoir terminé la guerre des Goths et replacé l'Italie sous le sceptre de Justinien. En effet, en 599, nous trouvons Acropolis de Lucanie existante et en possession d'un évêque. Il existe une lettre du Pape saint Grégoire le Grand adressée à cet évêque, qui se nommait alors Félix, pour lui commettre le soin de visiter les églises de Velia, de Blanda (Maratea) et de Buxentum (Policastro), veuves de leurs pasteurs. L'évêque de Capaccio porte le titre d'évêque d'Acropolis comme celui d'évêque de Velia. On ignore la date précise de la réunion de ces différents sièges, mais au XIe siècle celui d'Acropoli n'avait plus, depuis assez longtemps déjà, d'existence distincte. Presque toutes les villes nouvelles, que les Empereurs d'Orient fondèrent dans le midi de l'Italie depuis la fin du VIe siècle jusqu'au commencement du XIe, furent dotées d'un évêché dès le moment de leur naissance, afin d'en

rehausser l'éclat. Le caractère de siège épiscopal constaté en 599 pour une ville qui n'était sûrement ni colonie ni municipe aux temps florissants de l'Empire est donc plutôt un indice d'origine récente, de création postérieure au rétablissement de l'autorité directe des Empereurs d'Orient en Italie.

A la fin du VIIIe siècle, une lettre du Pape Adrien Ier à Charlemagne parle de trois envoyés constantinopolitains, deux spatharioi et le dioikitis ou gouverneur de la Sicile, qui étaient débarqués à Acropoli de Lucanie, encore sur les terres de leur maître, pour se rendre à Salerne et y avoir une entrevue avec le duc longobard de Bénévent, Arichis II, gendre du roi Didier. Acropoli était alors, en effet, le dernier avant-poste de la domination directe des Grecs, qui étaient parvenus, grâce à la supériorité de leurs flottes, à se maintenir jusqu'à ce point, à partir de la Calabre, en possession de la chaîne des villes littorales le long de la mer Tyrrhénienne, tandis que les Longobards étaient maîtres de l'intérieur des terres. Mais au nord d'Acropoli les Empereurs d'Orient ne comptaient plus que des vassaux, comme Amalfi, Naples et Gaëte, au lieu de simples sujets.

A l'époque où Jean VIII monta sur le trône pontifical, dans la seconde moitié du IXe siècle, le duc

de la République de Naples s'appelait Sergius, et son frère Athanase était en même temps évêque de la ville. Comme ses prédécesseurs, Sergius avait soin d'entretenir des rapports amicaux avec les Arabes de Sicile et d'Afrique, pour mettre sa ville à l'abri des ravages qu'ils promenaient sur toutes les côtes voisines, poussant leurs descentes jusque dans les environs de Rome. Le Pape avait conçu le projet d'une sorte de Croisade pour éloigner les musulmans des États de l'Église, et voulait en même temps profiter de l'occasion pour étendre son autorité temporelle sur Gaëte et sur Naples, en prenant thème de l'alliance coupable de ces deux républiques avec les musulmans. Charles le Chauve, qu'il appelait en Italie pour cet objet, n'ayant rien fait en sa faveur, il eut recours à l'intrigue et parvint à faire éclater une révolution à Naples. L'évêque Athanase, ayant ourdi une conjuration contre son propre frère Sergius, le déposa et se fit duc à sa place. Sergius fut envoyé chargé de chaînes à Rome, où Jean VIII lui fit crever les yeux et où il mourut bientôt après en prison. Mais le Pape n'obtint pas de ces événements le résultat qu'il espérait. Tandis qu'il s'en allait en France sacrer Louis le Bègue empereur, l'évêque-duc Athanase,

au lieu de se montrer zélé pour la cause de l'Église, resserra l'alliance de Naples avec les musulmans et se ligua avec Lambert, comte de Spoleto, ennemi du Pape. Bientôt lui et Jean VIII prirent ouvertement parti l'un contre l'autre dans les querelles de la succession du comté de Capoue, que le Pape voulait faire vassal du Saint-Siège et l'évêque-duc de Naples conquérir pour lui-même. Cette affaire devint dès lors la préoccupation dominante de Jean VIII. Les historiens de l'Église ont sévèrement condamné la facilité avec laquelle il accepta la réintégration du schismatique Photios au patriarchat de Constantinople après la mort de saint Ignace, le grand défenseur de l'orthodoxie. Ils se sont étonnés de la faiblesse qu'il avait montrée dans cette circonstance. Elle s'explique, semble-t-il, par le désir passionné que le Pape avait à ce moment de mettre dans ses intérêts l'empereur Basile. Une flotte byzantine venait d'arriver dans les eaux de Naples, où elle avait battu la flotte des Arabes ; une de ses divisions était venue devant Ostie, pour protéger les possessions pontificales. Jean VIII, espérant décider le Basileus à user de sa flotte pour déposer Athanase, voulait à tout prix lui complaire et ne savait rien lui refuser.

Menacées par le Pape, Gaëte et Naples firent appel aux musulmans. Ceux que Docibile, consul de Gaëte, prit à son service devinrent le premier noyau de la fameuse colonie sarrazine du Garigliano, qui tint pendant trente années tout le pays voisin sous la terreur. A Naples, c'est une armée entière d'aventuriers arabes et berbères qu'Athanase rassembla, et qui établit pendant deux années son camp entre les murailles de la ville et le Sebeto. Les incursions de ces hordes sans pitié, qui brûlaient, massacraient et pillaient partout sur leur passage, sans distinguer amis ni ennemis, allèrent jusqu'aux environs de Bénévent et jusqu'à la campagne de Rome. Jean VIII, ayant réuni un synode, excommunia l'évêque de Naples, qui recevait sa part de tout le butin que faisaient ses auxiliaires musulmans, même de celui qui provenait du pillage des églises. Celui-ci, pour toute réponse, au lieu de se soumettre, fit venir de nouvelles recrues de Sicile et d'Afrique. Le nombre des musulmans réunis sous Naples devint tel à la fin de 881 que le terrain d'abord assigné à leur campement ne fut plus suffisant et qu'il fallut le transporter le long du pied occidental du Vésuve, où le nouveau *kairewân* engloba Portici, Resina et Torre del Greco. Mais c'étaient

là de bien incommodes et de bien dangereux auxiliaires. Au lieu de se borner à aller courir sur les terres des ennemis contre lesquels on les avait appelés, ils mirent à sac les campagnes mêmes de Naples, qu'ils rendirent inhabitables et où ils ne laissèrent pas, nous dit Erchempert, annaliste contemporain, un cheval ou une jeune fille sans les emmener dans leur camp.

Le cri des citoyens de Naples devint tel qu'il contraignit Athanase à écouter les propositions du Pape, lequel lui offrait de l'absoudre de son excommunication s'il purgeait le pays des infidèles qu'il y avait attirés. L'évêque-duc n'était jamais embarrassé d'une volte-face ni d'une perfidie. Il fit venir secrètement des troupes de Salerne, de Capoue et de Bénévent, tandis qu'il endormait par ses caresses la vigilance des chefs des Sarrasins, entre autres du principal d'entre eux, nommé Soheim. Puis un beau jour, quand tous ses préparatifs furent achevés, il leva le masque, les assaillit à l'improviste dans leur camp, et grâce à cette trahison en fit un horrible carnage. Ces aventuriers arabes étaient des bandits mais des vaillants ; après le premier moment de la surprise, qui décida leur défaite, ils se rallièrent et toujours combattant entreprirent

en bon ordre une retraite dans laquelle les milices de Naples et des principautés longobardes n'osèrent pas les poursuivre bien loin. Ils ne savaient pas trop où les conduirait cette retraite ; à tout hasard ils marchaient vers le sud, résolus à regagner la Sicile par terre en passant sur le ventre de ceux qui tenteraient de s'opposer à leur marche, s'ils ne trouvaient pas sur la route un lieu favorable pour s'y établir et recommencer leurs pilleries. Remontant la vallée du Sarno, ils gagnèrent la coupure de La Cava, débouchèrent de là vers Salerne, défilèrent, sous les murailles de cette ville, traversèrent la plaine dans la direction de Pæstum et entrèrent dans le Cilento. Le choix qu'ils faisaient de cette région pour y passer, au lieu de prendre la route plus naturelle et plus facile du Val di Tegiano, indique clairement qu'ils ne voulaient pas quitter le sol italien et qu'ils y étaient en quête d'un établissement, qui leur servît de centre pour de nouvelles opérations. Ils ne pouvaient, en effet, le fixer que sur un point de la côte, d'où ils fussent en communication par mer avec la Sicile et l'Afrique, de manière à en recevoir librement des renforts et des ravitaillements. C'est dans ces conditions que d'autres Sarrasins avaient occupé Amantea et Tro-

pea sur le littoral ouest de la Calabre, et d'autres encore le Fraxinet (aujourd'hui La Garde-Freinet) dans le massif des côtes de Provence qui a gardé le nom de Montagne des Maures.

Arrivés à Acropoli, ceux qui venaient d'être chassés du pied du Vésuve comprirent qu'ils avaient trouvé leur affaire. Le site convenait merveilleusement pour y établir un nid de pillards en communication avec la mer. Enlevant la ville par un coup de main, ils en massacrèrent la population. Ce fut désormais leur réduit, leur forteresse. Mais l'enceinte n'en était pas suffisante pour les recevoir tous, et avec eux les nouvelles bandes qui arrivèrent bientôt les renforcer. Un camp permanent fut établi au pied de la ville, dans le lieu qui a conservé jusqu'à ce jour le nom de Campo Saraceno. Une fois solidement installés et sûrs de leur nouvelle base d'opérations, ils reprirent la série de leurs incessantes incursions, fondant du haut des montagnes dans la plaine pour y tout dévaster, ou bien, comme nous les montre Erchempert, cheminant par la crête des montagnes pour aller surprendre au loin les populations qui ne s'attendaient pas à leur visite. La colonie musulmane d'Acropoli et celle du Garigliano, fondées toutes les deux en même temps, en

882, devinrent pour un certain temps le fléau de l'ancienne Campanie, à laquelle ils infligèrent des souffrances inouïes. Nous sommes mieux renseignés sur les exploits dévastateurs de ceux du Garigliano, qui rendirent toute culture impossible dans la Terra di Lavoro et brûlèrent en 883 l'abbaye du Mont-Cassin. Mais pour avoir moins de détails à ce sujet, nous savons encore que les Sarrasins d'Acropoli firent autant de mal. C'est devant leurs dévastations que Pæstum fut abandonné, que toute la population de la plaine qui s'étend jusqu'à Salerne dut s'enfuir, et que ces campagnes jadis si riches et si florissantes se transformèrent en un désert inculte.

Pendant trois ans les deux colonies musulmanes, combinant leurs entreprises, guerroyèrent pour leur propre compte et semblèrent au moment d'ajouter une nouvelle province à l'empire de l'Islam, qui poursuivait en même temps l'acquisition de la Calabre. Jamais peut-être le danger ne fut plus grand pour l'Italie. Mais en 885 un prince de la famille des Aghlabites vint au Garigliano et à Acropoli demander des secours pour les établissements arabes de la Calabre, sérieusement menacés par Nicéphore Phocas, général de l'empereur Basile, dont l'armée, tout récemment amenée d'O-

rient, comptait dans ses rangs l'élite des forces impériales. La fleur des guerriers musulmans des nouvelles colonies répondit à l'invitation de ce prince et le suivit à Santa-Severina sur le Neto, où Nicéphore les écrasa l'année suivante. Diminués de moitié par ce départ, les établissements du Garigliano et d'Acropoli se maintinrent encore plus d'un quart de siècle. Mais leur condition avait changé. Les musulmans qui les composaient, Arabes et Berbères, n'étaient plus en force pour entreprendre la conquête du pays, ni même pour y poursuivre de grandes incursions, de la nature de celles qui leur avaient réussi durant plusieurs années. Leurs courses n'étaient plus qu'un brigandage, qui souvent rencontrait une résistance heureuse. Ils se mirent à faire le métier de mercenaires au service des petits États du voisinage, qui les employaient dans leurs querelles et louaient leurs services à haut prix, ducs de Naples, comtes de Capoue, princes de Salerne et de Bénévent. L'évêque-duc Athanase, en particulier, qui s'était promptement remis en rapports avec eux, s'en servit à plusieurs reprises contre Capoue et Salerne, dont le prince, Waifer, était soutenu par des secours de l'Empire grec. Du jour au lendemain, suivant

qu'on les payait plus ou moins, les compagnies d'aventure musulmanes passaient d'un camp dans l'autre sans hésitation et sans scrupules. Les motifs des disputes entre les chrétiens leur étaient indifférents, ils n'y voyaient que la solde et le butin qu'ils pouvaient en tirer. Le métier était bon et donnait de grands profits. On avait fini par s'habituer à la présence des colonies d'Acropoli et du Garigliano, et personne ne semblait plus songer à les extirper. Elles étaient comme une plaie qui tendait à devenir chronique. Du reste, il a toujours été dans le génie des Arabes d'associer et de mener de front le brigandage et le négoce. Une partie de ceux d'Acropoli exerçait le trafic dans les intervalles des expéditions. Les vaisseaux d'Afrique et de Sicile apportaient des marchandises dans leurs ports, et ils allaient, sous couleur de commerçants paisibles, les proposer en vente dans les villes voisines, se contentant de ce genre d'affaires quand ils ne pouvaient pas faire autrement, mais toujours prêts à se réveiller bandits quand l'occasion s'offrait de faire un bon coup. Aussi Salerne, où ils se présentaient fréquemment en marchands, car c'était la grande ville la plus rapprochée de leur repaire, avait dû interdire qu'ils franchissent ses portes en

gardant leurs armes, de peur de quelque coup de main de leur part.

On m'affirme qu'il existe au château d'Acropoli un marbre portant une inscription coufique, déjà signalée au siècle dernier par Antonini. La chose mériterait d'être vérifiée, car si le renseignement est exact, l'inscription en question serait suivant toutes les probabilités un monument de l'occupation de la ville par les musulmans.

On connaît la date précise et les circonstances de l'extermination des Sarrasins du Garigliano. Il n'en est pas de même pour ceux d'Acropoli. Aucun chroniqueur ne mentionne l'année où la ville fut reprise sur eux par les chrétiens. On sait seulement qu'elle ne fut pas reconquise par les princes longobards, mais par la flotte byzantine, probablement par celle qui coopéra à l'expédition du Garigliano, car à partir de 917 il y eut pendant quelque temps paix et alliance entre l'Empire d'Orient et les Arabes sur le terrain de l'Italie. Quoi qu'il en soit, au milieu du xe siècle, Constantin Porphyrogénète enregistre Acropoli parmi les possessions impériales et la compte comme la seule ville appartenant directement aux Grecs dans la région où elle était située. C'est probablement sur eux que la conquirent les

Normands, qui s'installèrent de bonne heure dans le Cilento, longtemps avant la prise de Salerne. Le territoire que Guillaume, l'un des fils de Tancrède de Hauteville, devenu comte du Principato, s'était taillé dès avant 1057 aux dépens de la principauté de Salerne et des Byzantins, s'étendait presque exclusivement le long de la côte. La seigneurie qui donna son nom à la famille Sanseverino, d'origine normande, est Sanseverino di Cammarota sur la rivière Menicardo, à l'extrémité méridionale du Cilento, et la vie de saint Pierre Pappacarbone, en racontant un de ses miracles, montre l'auteur de la famille, Roger, déjà établi dans ce fief entre 1060 et 1070.

L'histoire féodale d'Acropoli depuis la conquête normande est fort imparfaitement connue. On sait seulement que la ville fut un temps fief des évêques de Capaccio, que plus tard, au moins au xve siècle, elle constitua une des possessions des Sanseverino, enfin qu'ayant été confisquée sur eux elle passa successivement, à partir du xvie siècle, entre des mains assez obscures.

En 1535, dans la croisière que le terrible Khaïr-ed-Din, surnommé Barberousse, fit le long des côtes du royaume de Naples en compagnie des

galères françaises commandées par le baron de Saint-Blancard, Acropoli fut prise après San-Lucido et Cetraro, et 500 de ses habitants emmenés comme esclaves. Sept ans plus tard, la flotte que Khaïr-ed-Din, escorté de nouveau de quelques bâtiments français sous la conduite de François Escalin, baron de la Garde, conduisait à Marseille pour y coopérer à l'entreprise de Nice, longea les côtes du Napolitain en y faisant le dégât sur toute sa route. Acropoli fut alors une seconde fois mis à sac, et ce dernier désastre devint le point de départ de sa rapide décadence.

La montagne qui se dresse au sud du bassin d'Acropoli, et dont la croupe se prolonge parallèlement à la mer, du nord-ouest au sud-est, jusqu'à Sessa, formant à cette extrémité le côté droit de la vallée inférieure de l'Alento, porte le nom de Monte della Stella. C'est à son sommet, l'un des plus élevés du Cilento, qu'Antonini plaçait le site de la ville imaginaire de Petelia, capitale des Lucaniens, dont une phrase mal comprise de Strabon a fait rêver l'existence et chercher l'emplacement à tant d'érudits napolitains du temps passé. En réalité cette ville n'a jamais existé. Il n'y a eu qu'une seule Petelia, celle du Bruttium,

située auprès de l'actuel Strongoli, et c'est de celle-ci qu'a parlé Strabon. J'en ai décrit les ruines dans un autre ouvrage (1). Pour confirmer sa détermination du site d'une ville inventée, Antonini a produit toute une série d'inscriptions apocryphes, au sujet desquelles il est impossible de croire à son entière bonne foi. C'est ici l'excès de son patriotisme local qui l'a égaré. Baron de San-Biagio, il était natif du Cilento et il y avait ses propriétés patrimoniales. De son temps encore on était peu scrupuleux sur les moyens d'augmenter le lustre historique de sa province; quand les documents vrais faisaient défaut, on en inventait de toutes pièces; c'était une vieille habitude, qui n'avait joué que trop de rôle dans les litiges judiciaires de la fin du moyen âge et qui avait passé dans le domaine de l'érudition. On ne la jugeait pas alors avec la même sévérité qu'aujourd'hui. Sous ce rapport la conscience était moins délicate. Mais la chose vraiment curieuse est que, tout en se laissant aller à la coupable tentation d'inventer des textes épigraphiques pour prouver que Petelia était sur le Monte della

1. *La Grande-Grèce*, t. I, chap. VII.

Stella et que le village de Vatolla, situé dans les parties hautes de cette montagne auprès de Perdifumo, avait été un *vicus* antique (1), Antonini n'en est pas moins resté, ce qu'il est toujours, un topographe exact et consciencieux. Il n'a cherché nulle part à décrire les prétendues ruines de sa prétendue ville de Petelia, tandis qu'il décrit fort bien celles de Pæstum et celles de Velia.

Les contreforts du Monte della Stella du côté du sud-est, en s'abaissant graduellement, forment les collines qui viennent mourir au bord de la baie de Velia et qui accompagnent sur la rive droite l'embouchure de l'Alento. Elles sont parsemées du haut en bas de petits villages parmi lesquels ceux d'Ortodonico, de San-Mauro, de Pollica, d'Acquavella et de Casalicchio sont un peu plus considérables que les autres. Au sud-ouest, cette même montagne projette dans la mer le cap qui termine du côté du midi le golfe de Salerne, faisant pendant à la Punta della Campanella de l'autre côté. On l'appelle Punta della Licosa, par une corruption du nom antique de

1. En réalité Vatolla (*Batulla*) est seulement cité comme un petit château appartenant aux Longobards, dans une charte de Jean et Guaimar, princes de Salerne, datée de 994.

la petite île Leucosia (aujourd'hui Isola Piana), simple rocher qui précède la pointe du cap et n'en est séparée que par un canal étroit et peu profond. L'îlot, suivant Lycophron, Strabon et Pline, devait son appellation à ce qu'il avait été le tombeau de la Sirène Leucosia. Mais Denys d'Halicarnasse, copié ensuite par Solin, enregistre une autre tradition, qui rattachait l'origine de ce nom au cycle de la légende d'Énée, devenue si à la mode et comme un dogme patriotique à l'époque d'Auguste. D'après cette version, Leucosia ou Leucasia aurait été une cousine du héros troyen, morte pendant sa navigation, à laquelle il aurait donné la sépulture dans l'île, de même qu'il élevait à Palinure, son pilote, un cénotaphe sur le promontoire qui garda son nom. Il est à remarquer que Virgile n'a pas donné droit de bourgeoisie dans son poème à la légende de Leucosia comme à celles de Palinure et de Caieta.

Les commentateurs anciens de Lycophron disent que le promontoire s'appelait Poseidêion, nom dont la forme ionique convient bien à une localité du proche voisinage de la ville ionienne de Hyélê ou Velia, faisant même suivant toutes les probalités partie de son territoire. Cependant ce nom ne

se lit chez aucun géographe, et il semble que le cap lui-même était plus communément appelé Leucosia comme l'île, au moins dans les temps romains. Les terrains du cap sont bien arrosés, couverts de vignes et de plantations. On y rencontre partout des restes de constructions privées de l'époque impériale, comme aussi sur l'îlot qui fait face. En effet il résulte de deux passages des lettres de Symmaque que, de son temps encore, il était de bon ton parmi les riches Romains d'avoir des villas de plaisance dans ces lieux vraiment enchanteurs. Au point dit Marina di San-Marco l'on voit quelques vestiges d'un petit port antique, auprès duquel des tombeaux ont été plusieurs fois trouvés en creusant la terre.

Au-dessus du cap, sur un des contreforts de la montagne, à 3 kilomètres de la mer, est Castel dell' Abbate, bourg d'environ 2,000 habitants. C'était originairement une petite ville forte, que Saint-Constabile, quatrième abbé du monastère de La Cava, natif de Tresino près Acropoli, fit construire en 1123 avec le consentement de Roger, duc de Pouille, pour y rassembler et y mettre à l'abri la population du canton voisin, qui, répartie par minces hameaux, était trop à la merci des pirates.

La nouvelle ville resta tenue féodalement par les abbés de La Cava pendant toute la royauté des Normands et des Hobenstaufen. Dans la guerre qui suivit les Vêpres Siciliennes, Castel dell' Abbate fut pris en 1286 par les armées de Jayme d'Aragon, roi de Sicile, qui y vint de sa personne en 1289, peu de temps avant de conclure la paix avec Charles II d'Anjou. En 1309, l'abbé de La Cava obtint du roi Robert une exemption d'impôts, qui permit d'attirer de nouveaux habitants dans la ville dépeuplée par la guerre. Le diplôme royal accordant cette concession nous apprend que Tresino, Perdifumo, San Magno, Santa Lucia, San Giorgio, Acquavella, Casalicchio, Li Zoppi, San Mauro, Serramezzana et San Primo, tous villages encore existants aujourd'hui, relevaient de la seigneurie de Castel dell' Abbate. Comme la guerre qui venait d'avoir lieu avait révélé l'importance stratégique de cette forteresse, tout en continuant à appartenir à l'abbaye de La Cava, on nomma un châtelain royal, qui devait y tenir garnison et fut investi dans la ville d'une juridiction de police allant jusqu'au droit de faire donner la bastonnade. En 1409, le Pape Grégoire XII vendit au roi Ladislas Castel dell' Abbate avec Acropoli, Castellam-

mare della Bruca, Cetraro et d'autres seigneuries ecclésiastiques dépendant de différents monastères et évêchés. En 1446, Alfonse d'Aragon donna cette ville à Giovanni Sanseverino, dans la famille de qui elle resta jusqu'en 1552. A dater de ce moment, jusqu'à l'abolition du régime féodal, la seigneurie en passa par vente ou par héritage en des mains nombreuses et diverses, dont la succession n'offre aucun intérêt pour l'histoire. En 1622, sous la vice-royauté du duc d'Ossuna, les Barbaresques vinrent attaquer Castel dell' Abbate, mais en furent repoussés. Le territoire de ce bourg est fertile et exporte une assez grande quantité de produits agricoles, comme, du reste, tout le Cilento.

La description du bassin d'Acropoli et du Monte della Stella qui le domine, ainsi que la revue des souvenirs historiques qui se rattachent à ces lieux, m'ont entraîné assez loin de la route que nous avons suivie en pénétrant dans le Cilento pour gagner le village où nous devions coucher avant de gagner les ruines de Velia, but spécial de notre excursion et couronnement du voyage que nous avions entrepris à travers l'Apulie et la Lucanie. Il est grandement temps d'y revenir.

L'arête que nous suivons, ainsi qu'il a été dit plus haut, nous conduit assez rapidement à Ogliastro, village pittoresquement situé et d'aspect prospère, dont le territoire produit du vin et de l'huile en abondance. Il ne faut pas plus de deux kilomètres pour gagner de là Torchiara, autre village, renommé pour ses figues sèches. Il domine d'un côté le ravin par où descend un des torrents qui descendent dans le bassin d'Acropoli. De l'autre côté, vers l'ouest, la vue s'étend sur le chaos des montagnes de la partie septentrionale du Cilento et permet de bien se rendre compte de la constitution orographique du pays. Immédiatement au-dessous de Torchiara se creuse le bassin profond et d'aspect sauvage, fermé au nord par l'échine de hauteurs qui va de Finocchieto à Monteforte, dans lequel les trois sources de l'Alento se réunissent en un seul cours d'eau près de Tecerale. Au delà les premières montagnes, richement boisées, sont celles qui portent Ostigliano, Oria, dont le nom, pareil à celui de villes du pays des Messapiens et de ceux des Dauniens de l'Apulie et de la Campanie, paraît un legs de l'époque des Pélasges, enfin Giojo, dont l'histoire est absolument inconnue, mais qui, d'après les ruines considérables qu'on y

voit, dut être une ville au moyen âge. Au siècle dernier, il y avait à Giojo un grand monastère de femmes, où toutes les jeunes filles nobles du Cilento recevaient l'éducation. A ces hauteurs succède en arrière la longue crête, notablement plus élevée et dentelée, qui forme le rempart de la région et s'étend du nord au sud, depuis Monteforte, pays de grande élève des porcs à demi sauvages qui se nourrissent des glands de ses bois de chêne, jusqu'à Angellara, enfouie aussi au milieu des châtaigniers et des chênes, en passant par Magliano, forteresse importante du temps des Goths, puis siège d'un comté longobard relevant de la principauté de Salerne, Gorga et Cannalunga. Plus loin encore en arrière se dressent les sommets nus de la chaîne sourcilleuse des Alburni et du Monte Cervati, de l'autre côté de laquelle se trouve le Val di Tegiano. La distance à laquelle ils se trouvent reculés, fait deviner entre la dernière crête du Cilento et cette chaîne l'interposition d'une vallée assez large cachée aux regards. C'est celle du Calore.

Tout en perdant souvent la vue de la vallée même de l'Alento, nous gardons toujours cette grande perspective de montagnes plus éloignées

pendant le trajet qui nous conduit de Torchiara à Rotino, où doit se terminer notre journée et où sera le lendemain notre point de départ pour gagner Velia. Rotino est un village de 12 à 1,400 âmes comme suspendu sur les précipices de ravins qui débouchent dans la vallée de l'Alento. A peu de distance, mais plus haut, sur les pentes qui s'élèvent vers le Monte della Stella et Perdifumo, où saint Pierre Pappacarbone fonda au XIe siècle le monastère bénédictin de Sant'Arcangelo, relevant de celui de La Cava et suivant la règle de Cluny, se trouvent Lustra et Rocca di Cilento. Cette dernière localité eut au moyen âge une certaine importance; on y voit les ruines d'un château bâti par Galvano Lancia, l'oncle de Manfred. C'est la patrie de Giacomo Capano, qui construisit en 1347 l'église San-Pietro Martire de Naples. L'aspect de Rotino est riant et gracieux. L'air d'aisance et de prospérité des maisons, leur propreté, l'activité des habitants, leur allure laborieuse, tout m'y rappelle un de nos gros villages de France. Il y a dans la localité un relai de poste, un bureau de télégraphe et une brigade de gendarmerie. A leurs travaux de culture les habitants joignent une industrie de vannerie; ils fabriquent, avec des

osiers diversement colorés, de jolis paniers, d'un goût original, qui se vendent à une assez grande distance. C'est, d'ailleurs, le centre d'un commerce agricole considérable. Un des propriétaire du lieu a commencé depuis quelques années à mettre en pratique les procédés d'une vinification perfectionnée, et les produits qu'il obtient ont été primés à l'Exposition universelle de 1878. C'est un vin rouge, moins chargé d'alcool que ceux de la Calabre et de la Terre d'Otrante. Il se rapproche sensiblement de nos plus chauds bourgognes, et pour ma part je le préfère aux vins rouges de Capri et des autres localités des environs de Naples. Nul doute que lorsque l'exemple, qui n'a été jusqu'ici donné que par un seul propriétaire de Rotino, sera généralement imité dans la contrée, les vins du Cilento n'acquièrent une grande réputation et ne trouvent un débouché considérable à l'étranger. Il y a là pour cette région une source de richesse assurée si on sait l'exploiter d'une manière intelligente.

Nous trouvons à Rotino une petite auberge de campagne, meublée sommairement et où il n'y a que trois chambres, à plusieurs lits chacune, mais parfaitement propre, où tout a l'aspect ragoûtant et

où la cuisine est acceptable. Les fenêtres donnent sur un ravin profond, dont la naissance se creuse en amphithéâtre aux parois escarpées et toutes garnies d'oliviers; il offre un tableau tout fait pour un paysagiste, et la perspective en prenait quelque chose de particulièrement frappant et un peu fantastique, lorsque, la nuit faite, nous l'avons vu baigné des clartés d'argent de la lune en son plein, avec lesquelles contrastaient des parties d'ombre d'une noirceur intense. Nous étions attendus, et l'on nous fait fête de la façon la plus gracieuse. Le syndic, le lieutenant de gendarmerie, plusieurs des principaux habitants, parmi lesquels je dois une mention spécialement reconnaissante à M. Magnone, de la famille de celui qui dans le siècle dernier eut tant de polémiques avec Antonini au sujet de l'histoire et des antiquités de la Lucanie, s'empressent à nous faire accueil et à améliorer notre installation à l'auberge. Ce sont eux qui se chargent de tout organiser au point de vue matériel pour notre excursion archéologique du lendemain.

Ils nous offrent à notre auberge un repas qu'ils arrosent des meilleurs vins de leurs caves, et après ce repas la conversation se prolonge fort avant dans la soirée. Nous sommes dans la société de patriotes

des plus exaltés, qui presque tous ont passé plus ou moins longtemps en prison pour leurs opinions, qui du moins ont été sous la surveillance de la police, alors beaucoup plus préoccupée des libéraux que des malfaiteurs, pleine de trésors d'indulgence pour les derniers autant qu'impitoyablement sévère pour les premiers, et qui tous ont pris part à la révolution nationale. Ce sont donc les souvenirs des événements de 1848 à 1860 qui font les frais de la causerie. Les histoires que nos hôtes nous racontent, et dans lesquelles ils ont été acteurs, nous font assister à ce que fut dans un coin reculé de province la réaction déchaînée après que le roi Ferdinand II eut déchiré la constitution qu'il avait jurée et rétabli le régime absolu : mille traits de détail nous donnent une idée juste des persécutions qu'une police aussi inintelligente que tracassière ne dirigeait pas seulement contre ceux qui s'étaient signalés par leurs opinions libérales et patriotiques, mais encore contre tous ceux qui faisaient preuve d'un genre quelconque de distinction, qui devenaient suspects par cela seul qu'ils avaient du talent et qu'ils étaient instruits. Ces récits nous introduisent aussi dans les conciliabules des conspirations mazziniennes, qu'un tel gouvernement ne

pouvait manquer de faire naître, et où le désir bien légitime d'échapper à des souffrances qui n'étaient que trop réelles, et les plus respectables aspirations d'unité nationale et de liberté, se combinaient avec le goût invétéré des Italiens pour les sociétés secrètes, avec l'attrait de leurs imaginations pour tout ce qui est théâtral. Il y a quelque chose de profondément triste à repasser ce qui se dépensa alors de vrai courage et de dévouement dans la machination d'entreprises impossibles, avortées avant d'être même tentées, condamnables malgré la noblesse du but par les moyens auxquels elles recouraient et par les chefs indignes dont on y acceptait la direction. Elles seraient à jamais restées stériles si le génie de Cavour n'était pas venu donner une autre direction aux efforts du patriotisme italien, qu'il fit sortir du terrain funeste des conjurations pour les transporter sur celui de l'action politique découverte et avouable, les arrachant à l'influence d'un sectaire farouche, sans scrupules et d'esprit étroit, pour les mettre au service de ses grands desseins d'homme d'État, si bien compris et si bien secondés par son roi. Tout ceci appartient à l'histoire, et j'écoute avidement les anecdotes instructives et caractéristiques que

narrent nos amis de Rotino. Elles m'instruisent et me font comprendre bien des choses, qui jusque-là restaient obscures pour moi. La politique du jour tient également une large place dans les conversations de la soirée, car nous sommes à quelques jours seulement des élections générales où s'appliquera pour la première fois la nouvelle loi qui a rendu le suffrage presque universel, et naturellement cette perspective préoccupe tous les esprits.

En rentrant dans ma chambre, j'observe curieusement la lampe que l'hôtesse y a placée et qui l'éclaire à peine. C'est un de ces lumignons de forme antique, où l'on verse l'huile de la même burette qui sert à faire la salade, monté sur un pied assez haut dont la forme se rattache aussi à une tradition directe de l'antiquité, le tout en terre grossièrement revêtue d'un émail blanc à dessins de diverses couleurs. La faïencerie populaire produit en abondance les lampes de ce genre dans tout le midi de l'Italie; elles y sont universellement en usage chez les paysans. Mais celle que l'on m'a donné à Rotino présente une particularité qui m'intéresse et que je vois pour la première fois. De chaque côté du bec où se place la mèche est tracé un grand œil, pareil à ceux qu'on voit près des

anses à l'extérieur des coupes de terre peinte de fabrication grecque et étrusque. Cette paire de gros yeux, destinée à repousser les influences du mauvais œil et du mauvais sort, les anciens Hellènes les peignaient également des deux côtés de la proue de leurs galères, et l'on a depuis longtemps signalé, j'ai observé moi-même bien des fois la conservation de cet usage superstitieux de l'antiquité dans les barques de pêche et les spéronares de toutes les côtes napolitaines, de la Sicile et de Malte. Le trou d'écubier y forme la pupille des yeux placés à l'avant, et sans la protection desquels le marin de ces contrées hésiterait à affronter les caprices des flots. Mais on n'avait pas encore constaté d'exemple de la conservation de l'emploi de la figure talismanique et préservatrice des yeux sur des produits de la céramique moderne. Il y a là un fait de survivance des pratiques et des croyances des âges du paganisme jusque dans notre siècle, qui mérite d'être noté. Informations prises, j'ai appris que les lampes de faïence émaillée garnies d'yeux auprès du bec se fabriquaient à Vietri près de Salerne, spécialement pour la région d'Eboli et du Cilento. Dès le lendemain j'en achetais une pour la déposer dans les galeries du Musée ethnographique du Trocadéro.

VELIA ET SON HISTOIRE

La colonisation grecque dans l'Italie méridionale fut principalement l'œuvre des Doriens et des Achéens. Les Ioniens n'y eurent qu'une part très restreinte. Sur le littoral est de la Grande-Grèce deux cités seules leur durent leur fondation, Siris et Scyllêtion, et toutes les deux, après quelque temps d'existence, virent leur population ionienne détruite ou subjuguée par les Achéens de Sybaris et de Crotone.

Cependant c'étaient des marins de race ionienne qui, les premiers entre les Hellènes, s'étaient mis à fréquenter les mers de l'Occident et avaient cherché à y fonder des établissements, poussant même bien au delà de la péninsule occupée par les Œnotriens et les restes des Sicules, allant jusque dans

les parages des Tyrrhéniens ou Étrusques pour organiser avec leur pays des relations commerciales régulières et suivies. Vers le VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, les Chalcidiens de l'Eubée, alors à l'apogée d'une puissance qui devait bientôt s'écrouler, avaient organisé des expéditions de marine marchande vers les contrées de l'ouest, et fondé comme comptoirs de commerce les deux premières villes grecques de l'Italie et de la Sicile, Naxos et Cymê ou Cumes. Dans cette dernière ils étaient sur le sol de la fertile Campanie, *Campania felix*, comme disaient les anciens, et presque à la porte de l'Étrurie, avec laquelle ils trafiquaient activement de ce point, sans s'exposer aux difficultés que la jalousie des Tyrrhéniens auraient opposées à un établissement sur leurs côtes mêmes. Peu après, afin d'assurer une station à moitié route à leurs navires et de fermer le passage à toute concurrence, ils s'étaient rendus maîtres du détroit de Messine en enlevant Zanclê (plus tard Messine) aux Sicules et en bâtissant Rhêgion sur la côte opposée. Cymê assurait sa position en se couvrant des établissements de Dicaiarchia (Pouzzoles) et de Palaipolis (fondue ensuite avec Néapolis ou Naples), comme de postes avancés.

Dans leur commerce avec les contrées de l'Occident, les Chalcidiens étaient surtout des courtiers. La Grèce propre, au VIIIe siècle, était encore singulièrement rude et barbare; elle se remettait à peine du recul qui avait été pour elle la conséquence de l'invasion des Doriens. Toute la fleur de la civilisation hellénique, alors encore dominée par l'influence orientale dans les choses matérielles, toute l'activité de la production industrielle, étaient concentrées dans les cités de l'Ionie, qui avaient et devaient encore garder quelque temps une avance considérable sur le reste de la race grecque. La Grèce était tributaire de ces cités et recevait d'elles, ou des Phéniciens, tout ce qui exigeait pour être produit un travail un peu raffiné, soit qu'elles le fabriquassent elles-mêmes, soit qu'elles le tirassent des manufactures de l'Asie Mineure, de la Syrie ou du bassin de l'Euphrate, alors en plein éclat, pour le répandre parmi les Hellènes. Les grandes villes de l'Eubée, Chalcis et Érétrie, dont les habitants étaient par leur origine de sang ionien, entretenaient les relations les plus intimes avec l'Ionie et l'Éolie, auxquelles elles avaient emprunté les éléments fondamentaux de leur système monétaire. Ce sont les marchandises de la

côte gréco-asiatique, fabrications locales ou articles amenés de l'intérieur de l'Asie, que leurs vaisseaux transportaient à Cymê (Cumes) et en Étrurie.

Mais les habitants des florissantes cités de l'Ionie étaient marins aussi habiles et aussi hardis que fabricants industrieux. Phocée et Milet, en particulier, brillaient au premier rang dans la carrière des navigations commerciales. Dès le VIIIe siècle, les Milésiens avaient couvert de leurs colonies toutes les côtes du Pont-Euxin et s'étaient assurés le monopole du commerce de cette mer, où aboutissaient les routes de caravanes qui apportaient une foule de marchandises précieuses, l'ambre de la Baltique, les pelleteries du pays des Scythes, l'or de l'Oural, l'acier des Chalybes, le lapis-lazuli de la terre des Saspires. Aussitôt que Psamétik, dans le VIIe siècle, eut ouvert l'Égypte aux Grecs, ce furent aussi les Milésiens qui en accaparèrent presque entièrement le négoce et finirent par y fonder la ville de Naucratis. Il était impossible qu'ils ne cherchassent pas un moyen d'atteindre par eux-mêmes les marchés si avantageux de l'Italie, comme ils fréquentaient ceux de la Grèce propre, de vendre directement aux Tyrrhéniens et

de s'affranchir du tribut payé à la marine des Chalcidiens dans leurs relations avec l'Occident.

Mais c'était chose difficile et périlleuse, dans ces temps reculés, que de naviguer directement d'Asie Mineure jusqu'en Étrurie. Sans doute on n'en était plus à cet âge où les dangers de Scylla et de Charybde, grossis par l'imagination populaire jusqu'à devenir des fables comme celles que nous lisons dans l'Odyssée, faisaient trembler de terreur les plus intrépides matelots. Mais la traversée n'en était pas moins longue, dangereuse et au-dessus de ce que pouvaient faire la plupart des navires de l'époque, capables seulement d'un cabotage toujours en vue des côtes, où l'on cherchait un abri sitôt que le temps devenait trop mauvais. Surtout le commerce de ces âges avait toutes les allures de la piraterie, à laquelle ne s'attachait alors aucun déshonneur, bien au contraire; à tel point que nous possédons des traités gravés sur bronze et conclus entre deux villes grecques pour écumer les mers à frais communs. La pratique et même les principes reconnus du droit maritime, étaient la barbarie pure. On admettait généralement comme chose légitime qu'une cité qui s'était mise en possession du commerce de mer avec un pays

étranger en exclût tous concurrents et que, si ses vaisseaux rencontraient sur leur route ceux d'une autre cité ou d'une autre nation, entreprenant la même navigation, ils leur courussent sus et les coulassent sans merci. Si les Chalcidiens s'étaient saisis des deux rives du détroit de Messine, c'était pour en fermer le passage à tout autre qu'eux, et ceux à qui ils interceptaient la route ne pouvaient songer à doubler la Sicile par le sud, car ils y auraient rencontré les mêmes dangers de la part des Carthaginois établis à Mélitê (Malte), Gaulos (le Gozzo) et Cossyra (Pantellaria).

Encore n'était-ce là que le premier des obstacles que rencontraient les tentatives de navigation dans l'ouest de la Sicile. Si les Chalcidiens veillaient avec un soin jaloux à écarter la concurrence des autres Hellènes dans cette carrière, pour eux-mêmes les expéditions jusqu'à leur colonie de Cymê étaient extrêmement périlleuses et devaient revêtir un caractère presque aussi guerrier que commercial. Le vaisseau qui dépassait le détroit de Messine, pour traverser la mer des Tyrrhéniens, devait être prêt à combattre au besoin pour sa sécurité, et n'était rien moins que sûr de pouvoir atteindre son but ou en revenir. Non seulement il y rencon-

trait les Carthaginois, ces ennemis nés des Hellènes, mais les Tyrrhéniens eux-mêmes, qui possédaient une nombreuse marine et comme pirates s'étaient fait un nom justement redouté. Carthaginois et Étrusques prétendaient au monopole exclusif des mers situées à l'occident de la Sicile. Ils avaient souvent des querelles entre eux, surtout pour la possession de la Sardaigne et de la Corse, à laquelle ils aspiraient également. Mais quand il s'agissait des Grecs, de leur interdire l'accès de la mer Tyrrhénienne ou de les en expulser, l'intérêt commun les conduisait immédiatement à unir leurs efforts. Les colons hellènes des Iles Éoliennes eurent ainsi fréquemment à repousser leurs attaques.

Les Milésiens ne se soucièrent pas d'affronter ces périls. Ils se préoccupèrent donc de trouver une combinaison qui leur permît d'aller en Italie et de commercer directement avec les Étrusques, sans éveiller leur jalousie sur le chapitre du monopole de la mer Tyrrhénienne, sans se lancer dans les risques de la navigation de cette mer. J'ai exposé ailleurs avec détail comment ils y réussirent par leur alliance avec Sybaris, récemment fondée, grâce à la façon dont cette cité profita de sa situa-

tion sur un étranglement de la partie méridionale de la péninsule italienne, presque un isthme resserré entre deux golfes, pour y organiser un commerce de transit entre la mer Ionienne et la mer Tyrrhénienne. Les Milésiens abordaient au port des Sybarites sur le golfe de Tarente et y déposaient leurs marchandises; les Étrusques faisaient de même au port situé sur l'autre mer, près de l'embouchure du fleuve Laos. Les Sybarites se chargeaient du transit par terre d'un rivage à l'autre, et leur cité était à la fois l'entrepôt où se concentraient les marchandises de l'Ionie et de l'Étrurie, et le marché où s'en opérait l'échange. Hellènes et Tyrrhéniens, chacun restait ainsi sur son domaine; aucune des deux parties n'empiétait sur la mer dont l'autre se réservait la possession exclusive. Entre ces deux domaines jalousement gardés, Milésiens et Tyrrhéniens se rencontraient sur un terrain neutre et intermédiaire, où ils trafiquaient. Sybaris était comme la foire permanente ouverte à leurs opérations.

Les Phocéens furent plus aventureux. Ils s'enhardirent à aller naviguer par-delà l'île de Sicile, bien plus loin dans l'ouest que n'avaient osé les Chalcidiens à l'époque de leur plus grande puissance.

Affrontant l'hostilité des Carthaginois et des Tyrrhéniens, ils poussèrent jusque sur les côtes de l'Espagne méridionale, habitées par le peuple des Tartessiens. Depuis plusieurs siècles les Tyriens, qui désignaient cette contrée par le nom de Tarschich, bien connu dans la Bible, s'en étaient faits une véritable ferme, dans l'exploitation de laquelle ils ne souffraient pas de rivaux; et quand des désastres de guerre eurent abattu la prospérité de Tyr, qui ne se releva pas du long siège que lui fit subir Nabou-koudourri-ouçour de Babylone, ce furent les Kenânéens occidentaux, les Carthaginois, qui recueillirent cette portion de l'héritage de leur ancienne métropole. Vers 640, un marin de Samos, du nom de Coléos, ayant été entraîné par la tempête dans ces régions dont les Hellènes ne connaissaient le nom que d'une manière vague et de réputation, aborda aux rivages des Tartessiens, et à son retour révéla le secret de la route qui y conduisait, jusque-là soigneusement cachée par la jalousie des Tyriens. Ses récits sur la fertilité de la vallée du Baitis, sur la prospérité commerciale de la ville phénicienne de Gadis (Cadix) et sur les trésors des mines d'argent du pays de Tarschisch, surexcitèrent prodigieusement les imaginations et les con-

voitises des Grecs de l'Ionie. Ce pays lointain devint pour eux, dans les dernières années du VIIIe siècle, un véritable Eldorado, que leurs navigateurs s'efforcèrent d'atteindre, et ce furent surtout les Phocéens qui s'engagèrent dans cette voie.

En 600 av. J.-C., un marin de Phocée, nommé Euxène, cherchant la route d'Espagne, vint toucher aux rivages de la Gaule méridionale, non loin de l'embouchure du Rhône, dans le pays des Ségobriges. Reçu amicalement par Nannos, chef du pays, il épousa la fille et fonda la ville de Massalia (Marseille). Deux ans après, un nouvel essaim de colons, conduit par Prôtis, vint rejoindre Euxène, et Massalia se trouva dès le début une cité considérable et populeuse. En 578, d'autres Grecs d'Asie Mineure, mais de race dorienne, les Rhodiens et les Cnidiens, tentant de suivre la même route, abordèrent sur la côte septentrionale d'Espagne et bâtirent Rhoda (aujourd'hui Rosas).

Toute l'activité des Massaliêtes se dirigea vers la Bétique, où ils espéraient supplanter les Phéniciens. Ils profitèrent de la catastrophe de Tyr et de la révolte des habitants de la Bétique contre les colons Kenânéens. Arganthônios, roi des Tartessiens, les accueillit alors avec une faveur marquée

et leur ouvrit les marchés de son pays. Bientôt, il est vrai, quand les Carthaginois furent venus au secours de Gadis et eurent repris les anciennes possessions tyriennes, ils se virent fermer la vallée du Baitis. Mais ils ne cessèrent pas pour cela de commercer avec le midi de l'Espagne, et sur la côte des Bastules, tout auprès de la phénicienne Qartheya, ils fondèrent la ville de Moinacê.

Le grand trafic de Phocée, qui était alors avec Milet la première cité de l'Ionie, se dirigea désormais vers Massalia et les établissements massaliêtes. Une nouvelle colonie phocéenne, Emporiai (aujourd'hui Ampurias), s'éleva sur le littoral du nord de l'Espagne, auprès des Pyrénées. En 556, les Phocéens, voulant assurer une station et un port de relâche à leurs navires entre la Sicile et Massalia, fondèrent sur la côte orientale de l'île de Cyrnê, c'est-à-dire de la Corse, dans une situation particulièrement favorable, la ville d'Alalia ou Aleria, d'où ils commandaient toute la mer Tyrrhénienne et le golfe de Ligurie. Vers le même temps ils s'établissaient aussi sur le littoral même de l'Étrurie, à l'embouchure de l'Arnus, où ils fondaient Pisa.

Si les Phocéens réussirent si heureusement dans

ces expéditions, c'est qu'ils étaient favorisés par la bienveillance des anciennes colonies chalcidiennes, dont l'alliance intime avec eux est attestée par toute une série de faits. A l'époque où ils se mirent à fréquenter les routes de l'ouest, les colonies de Chalcis avaient cessé d'être soutenues par leur métropole, désormais déchue de sa primitive splendeur. L'Eubée était tombée sous la domination d'Athènes, qui n'était pas encore en mesure de prendre l'héritage maritime des Chalcidiens. Zanclê, Rhêgion et surtout Cymê se trouvaient ainsi dans un isolement qui auraient pu leur devenir funeste, si d'autres Grecs n'étaient pas venus fréquenter leurs ports, les appuyer et maintenir leurs relations avec le reste de la race hellénique, et parmi les concurrents qui se présentaient pour ce rôle fructueux, ils avaient donné la préférence à des Ioniens, à cause de la parenté de sang. Mais cette parenté n'aurait pas servi aux Phocéens, si Chalcis et Érétrie avaient été encore puissantes et capables de suffire par elle-mêmes au commerce avec leurs colonies.

Mais au moment même où Phocée parvenait au point culminant de la prospérité que développait chez elle le succès de ses entreprises de commerce

et de colonisation dans les contrées les plus reculées de l'Occident, son existence même fut subitement atteinte par un désastre dont elle ne devait jamais se relever. Après avoir détruit la monarchie des Lydiens, le roi de Perse Kourous, que nous avons pris la mauvaise habitude de désigner sous le nom de la forme latinisée de Cyrus, entreprit la soumission des cités grecques dont la chaîne ininterrompue garnissait tout le littoral ouest de l'Asie Mineure. Il avait confié cette tâche à un de ses généraux, que les Grecs appellent Harpagos. Celui-ci vint en 542 mettre le siège devant Phocée.

Les Phocéens résistèrent à outrance, mais finalement ils en vinrent à la nécessité de céder. Ils prièrent alors Harpagos de retirer momentanément ses troupes pendant qu'ils délibéreraient sur les conditions de capitulation qu'on leur avait proposées. Profitant de ce répit, ils lancèrent leurs vaisseaux à la mer, y firent monter les femmes, les enfants, placèrent au milieu d'eux les statues de leurs divinités, et firent voile vers Chios. Arrivés dans cette ville, ils voulurent acheter aux habitants les îles Oinussai; mais ceux-ci redoutant pour leur commerce le voisinage d'un peuple actif et entreprenant, repoussèrent la demande. Les fugitifs repri-

rent la mer et se retirèrent dans les contrées de l'Occident, partie à Alalia, partie à Massalia. Avant de s'éloigner pour toujours de l'Asie Mineure, ils revinrent à Phocée, surprirent la garnison que les Perses y avaient installée et l'égorgèrent. Puis, faisant les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer rougie au feu, jurant de ne pas retourner à Phocée avant que cette masse ne revint sur l'eau telle qu'ils l'y avaient jetée. Pourtant, au moment du départ, la moitié du peuple sentit sa constance fléchir et resta dans la ville. Le reste fit voile vers les mers de l'ouest.

Grâce à cette émigration, la chute de la mère patrie de l'Asie Mineure, au lieu d'ébranler les établissements phocéens de l'extrême Occident, augmenta encore leur importance. De colonie Massalia devint métropole, et Alalia aussi se transforma brusquement en une grande ville. Les Massaliètes, dont la population était largement accrue, se virent en mesure de créer de nouvelles colonies pour faciliter et protéger leur commerce. Sur la côte d'Espagne, entre Emporiai et Moinacê, ils bâtirent Hêméroscopion et Alônis. Au pied du revers gaulois des Pyrénées, dans le Roussillon

actuel, ils édifièrent Pyrênê (aujourd'hui Elne), après avoir ruiné la ville de Ruscino (aujourd'hui Castel-Roussillon, près de Perpignan), dont le nom indique assez clairement l'origine kenânéenne, et qui avait été l'échelle où les Tyriens d'abord, puis les Carthaginois, allaient chercher les riches produits miniers de la région des montagnes, particulièrement ceux des lavages d'or des tables de l'Ariège (Auraria), alors d'un revenu considérable. Leur flotte battit les Carthaginois dans plusieurs rencontres, et acquit pour quelque temps une supériorité marquée dans ces mers.

Le commerce si fructueux de l'Espagne menaçait donc de passer tout entier entre les mains des Massaliêtes et des autres émigrés de Phocée. C'était pour les Carthaginois un intérêt de premier ordre que d'arriver à éteindre cette concurrence. Ils devaient faire les plus grands efforts pour ruiner la puissance des colons phocéens, encore à leurs débuts, et pour effacer de la carte leurs établissements. Pour cette entreprise ils trouvèrent des auxiliaires naturels dans les Tyrhéniens de l'Étrurie maritime, qui nourrissaient une profonde jalousie contre les Phocéens d'Alalia et de Pisa, car ceux-ci les gênaient dans leur commerce et

dans leurs pirateries, et menaçaient de leur enlever la suprématie sur les mers où ils avaient jusqu'alors dominé.

En 536 une flotte nombreuse d'Étrusques et de Carthaginois coalisés se présenta devant Alalia, tandis que Pisa, assaillie par ses voisins, succombait sous leurs coups. Les Phocéens sortirent à la rencontre de la flotte, et une grande bataille navale, la première que l'histoire enregistre dans la partie occidentale de la Méditerranée, fut livrée dans les eaux de la Corse. Les Phocéens y furent complètement défaits, perdirent 40 vaisseaux sur 60 qu'ils avaient engagés, et bientôt reconnurent l'impossibilité de se maintenir dans Alalia. Ils abandonnèrent donc la ville, dont les Carthaginois prirent possession. Une partie d'entre eux se retira à Massalia. Le plus grand nombre, assez pour former la population d'une ville considérable, chercha un refuge à Rhêgion, dont les habitants les accueillirent avec empressement et sympathie.

Cependant les Rhêgiens jugèrent qu'au lieu de garder les émigrés Phocéens dans leur propre cité, il y avait avantage de leur procurer en Italie un nouvel établissement, de les aider à fonder une ville distincte, que leur nombre permettait de

faire dès ses débuts assez respectable pour qu'elle eût chance de se maintenir et de prospérer. Ils lui choisirent pour emplacement l'embouchure du fleuve Halês, à l'extrémité septentrionale de la côte de l'Œnotrie sur la mer Tyrrhénienne, entre le golfe de Poseidônia et celui de Laos, autrement dit, pour employer les dénominations actuelles, le point du Cilento où la rivière Alento se décharge dans la mer, entre le golfe de Salerne et celui de Policastro. La nouvelle cité ionienne devenait ainsi un poste intermédiaire de relâche et de protection sur la lignes des communications maritimes, qu'elle contribuait à assurer, entre les établissements Chalcidiens, c'est-à-dire Ioniens, de Rhêgion et de Zanclê, d'une part, de Cymè et des villes qui en dépendaient, d'autre part. Dans la série des villes helléniques installées sur le littoral ouest de la Grande-Grèce, elle s'interposait entre les deux colonies les plus septentrionales qui eussent été fondées de ce côté sous les auspices et la suprématie de Sybaris, Poseidônia par les Trézéniens et Pyxus par des Achéens.

Le canton où fut fondée cette nouvelle cité était occupé, nous dit-on formellement, par les Pélasges Œnotriens, dont le nom se conserva dans celui

des îles Œnotrides, situées dans le plus proche voisinage. Le fleuve à côté de l'embouchure duquel fut choisi son emplacement est appelé par les écrivains grecs et latins *Halês* ou *Éleês;* dans la basse latinité son nom devient *Alentus*, Alento sous sa forme actuelle. Si l'on tient compte des lois régulières de transformation de l'onomastique des lieux dans l'Italie méridionale, on arrive à restituer avec certitude un nom indigène primitif *Haleeis*, qui offre la désinence et la physionomie habituelle de la majorité des noms pélasgiques dans l'extrémité sud de la péninsule italienne, non seulement chez les Messapiens et les Iapygiens, mais aussi chez les Œnotriens, où nous trouvons, comme noms de villes, *Krymoeis*, *Vratoeis*, *Foreis*, *Pyxoeis*, devenus en latin *Grumentum*, *Fratuentum*, *Ferentum*, *Buxentum*, et comme noms de fleuves *Kazoeis* et *Traeis*, transformés en *Casuentus* et *Traentus*.

Le site même de la ville était désigné par un nom qu'on affirme avoir signifié « le marais. » La forme italiote et latine en est *Velia*, terme qui a bien, en effet, ce sens dans le latin antique et correspond au grec *elos*. La forme éolienne et dorique primitive de *elos* était *velos*, écrit avec le digamma

pour initiale. Si les colons qui fondèrent la ville avaient été des Doriens ou des Achéens, elle aurait été appelée en grec aussi *Velia* ou *Velea,* qui serait devenu plus tard *Elea.* C'est, en effet, ainsi qu'elle fut le plus habituellement désignée en Grèce ; les Athéniens, en particulier, ne l'appelaient pas autrement qu'Éléa, et l'on prit la coutume de qualifier d' « école éléate » l'école de philosophie qui se développa dans cette ville. Mais les Ioniens, qui la construisirent, n'avaient pas le digamma dans leur alphabet pour représenter le son du *v*. Ils adoptèrent donc, pour transcrire la vieille appellation indigène, qu'ils conservaient, une forme toute différente, *Yelê* ou *Hyele.* Les monuments numismatiques attestent que tant que la ville demeura purement grecque cette forme de nom fut la seule qu'admirent ses habitants, s'intitulant eux-mêmes Hyélètes.

Les ruines qui subsistent encore sur l'emplacement de Hyélê-Velia, et que je décrirai en détail un peu plus loin, attestent que dès avant la colonisation phocéenne de 536 ou 535 il y avait là, sur la hauteur qui devint ensuite l'acropole, une petite ville fortifiée. Probablement c'étaient les Œnotriens qui l'avaient fondée et

qui la détenaient. Peut-être aussi, cependant, y avait-il déjà dans cet endroit un établissement plus antique, mais restreint, des Phocéens. Car certains écrivains, s'écartant des dires d'Hérodote et d'Antiochos de Syracuse, que nous avons suivis, prétendent que Velia fut fondée en même temps que Massalia et que les réfugiés expulsés d'Alalia ne firent qu'agrandir la ville, au lieu d'en être les premiers fondateurs.

Quoiqu'il en soit, il se produisit autour de Hyélê la même chose que partout ailleurs où les Œnotriens se trouvèrent en contact avec les Grecs. Tout atteste que ces Œnotriens étaient un peuple singulièrement doux, pacifique, étranger aux choses de la guerre et incapable d'une sérieuse défense. Ils étaient en outre des Pélasges, c'est-à-dire avaient une étroite affinité de race avec les Hellènes, affinité qui avait déjà produit dans certaines parties de la Grèce, comme l'Attique et l'Arcadie, une fusion complète entre les deux éléments pélasgique et hellénique. Ils prétendaient eux-mêmes être venus du Péloponèse, et par conséquent ils devaient être disposés à voir, dans les colons qui arrivaient des contrées grecques, de proches parents, presque des frères, qui leur

apportaient une culture plus avancée que celle qu'ils avaient due antérieurement à la domination des Sicules. Toutes ces causes réunies firent qu'ils se soumirent de bonne grâce, et pour ainsi dire spontanément, à la suprématie des villes helléniques établies sur leur territoire. C'est presque sans efforts et par un mouvement naturel que celles-ci devinrent en peu de temps les capitales de véritables empires territoriaux. Les tribus œnotriennes reconnaissaient dans les Grecs des protecteurs et des civilisateurs, dont elles se faisaient volontiers les clientes, s'aggrégeant à leurs cités par le lien d'une sorte de confédération dont elles leur remettaient la présidence et la direction.

Les Phocéens de Hyélê, sur la côte où ils vinrent s'établir, avaient été précédés de plus d'un siècle par la colonisation achéo-dorienne, développée sous les auspices de Sybaris et relevant de son hégémonie. Le territoire où ils pouvaient étendre leur influence et leur suprématie était donc à l'avance fort restreint. Les Trézéniens, vassaux de Sybaris, occupaient Poseidônia. Si l'attribution proposée par le duc de Luynes pour une monnaie incuse fort énigmatique est exacte

— et la chose ne manque pas de probabilité — les Achéens, au nord de Pyxus, avaient fondé des établissements un peu moins importants au port voisin du cap Palinuros et à Molpa. Mais aucun indice ne permet de supposer qu'il eussent pris pied dans le Cilento proprement dit. On est même en droit de penser que c'est parce qu'ils ne s'étaient pas rendus maîtres de ce canton que les Phocéens eurent l'idée de s'y établir. Sans doute, malgré l'affinité des Œnotriens pour les Hellènes, ceux du district qui est aujourd'hui le Cilento, couverts par le rempart continu des crêtes qui l'environnent du côté de terre, étaient parvenus à se maintenir dans une entière indépendance. Ils accueillirent favorablement les nouveaux colons qui venaient s'établir chez eux, se soumirent facilement à leur suprématie, et le rempart naturel qui les avait mis à l'abri des Achéens devint la limite du champ ouvert à l'action politique des Hyélètes.

Ceux-ci étaient en droit de se considérer comme n'empiétant pas sur le domaine des autres Hellènes. Mais Sybaris, encore à ce moment florissante et en possession d'une puissance extraordinaire, était d'une jalousie féroce contre tout établissement qui se fondait dans le voisinage de son empire, surtout

quand il s'agissait d'établissement des Ioniens. Elle avait déployé un acharnement sauvage et une cruauté révoltante dans l'extermination des habitants ioniens de Siris, fondée par des réfugiés de Colophon. Voyant dans la fondation de Hyélê par les Phocéens une usurpation sur leurs domaines, les Sybarites résolurent de les châtier, en leur faisant subir le même traitement qu'aux Ioniens de Siris. A peine fondée, la nouvelle ville se vit donc en butte de la part des Achéens à une guerre acharnée, qui avait l'expulsion de ses habitants pour objectif. Elle se prolongea quelque temps, car les Poseidôniates, ainsi que je l'ai dit un peu plus haut, la continuèrent même après la ruine de leur grande métropole. Les Hyélêtes parvinrent à en sortir vainqueurs, assurés d'être désormais laissés en paix par leurs voisins grecs. La chute de Sybaris, qui eût été leur ennemie la plus redoutable, dut contribuer à ce résultat. Mais surtout il tint aux conditions favorables du site où ils s'étaient établis. Lorsqu'on est sur les lieux, on comprend facilement à leur aspect le privilège par lequel Hyélê-Velia parvint à résister à toutes les attaques violentes dont elle fut l'objet, même de la part d'ennemis qui subjuguèrent les autres villes grec-

ques. Le Cilento qui l'environne forme une véritable forteresse naturelle, dont la muraille de montagnes était impossible à forcer si elle était défendue par des gens de cœur. Cette lutte des débuts même de son existence contre les Achéens, et particulièrement les Poseidôniates, conduisit Hyélê à nouer des liens d'étroite alliance avec Cymê et les villes qui en dépendaient. Une courte navigation doublant la péninsule d'Amalfi l'en séparait seule. Cyméens et Hyélêtes étaient également de sang ionien, les uns provenant de l'Eubée, les autres de l'Ionie. Il devait donc y avoir entre eux amitié naturelle, et la communauté des intérêts leur commandait de se confédérer pour repousser les entreprises dont pouvaient les menacer les Grecs d'autre race ou les indigènes italiotes, tels que les Étrusques qui commençaient à se montrer dans la Campanie, et les nouvelles tribus sabelliques qui se formaient à l'abri des montagnes du Samnium.

Strabon prétend que les gens de Hyélê « étaient contraints par la stérilité de leur territoire de se livrer à la navigation, et de vivre du fruit de leurs pêches, de leurs salaisons et d'autres travaux semblables. Il y a dans cette donnée à la fois une inexactitude considérable et un fait réel. On a pu le voir

quand j'ai essayé de définir les caractères de la région du Cilento, le territoire de Hyélê-Velia n'était aucunement stérile ; d'autres écrivains anciens vantent, au contraire, sa fertilité, et ce sont ceux-là qui sont dans le vrai. Mais ce territoire était nécessairement restreint, et surtout les Hyélêtes, par les conditions historiques dans lesquelles s'était fait leur établissement, ne pouvaient nourrir l'espoir de se former un empire continental comme celui de Tarente, de Sybaris, de Crotone ou de Locres. Ils durent en conséquence tourner leurs principaux efforts vers la carrière maritime, à laquelle les aptitudes naturelles de leur origine phocéenne les rendait éminemment propres, aussi bien que leurs frères de Massalia. Les pêcheries de leurs eaux étaient, comme elles le sont encore aujourd'hui, exceptionnellement poissonneuses et productives ; aucune ville ne se trouvait en particulier mieux située pour tirer parti des passages de thons. Ils se firent pêcheurs et marchands de salaisons, comme beaucoup d'autres Grecs ; ils s'adonnèrent également au commerce de mer ; et dans cette double carrière ils parvinrent à gagner de très grandes richesses.

Fondée, non par une petite troupe de colons

comme la plupart des villes grecques d'outre-mer, mais par une émigration en masse, à laquelle avait pris part près de la moitié de la population d'une des plus grandes cités qu'il y eut alors dans le monde hellénique, Hyélê, dès sa naissance, fut une ville considérable et populeuse. L'énorme développement de sa richesse pendant le ve et le ive siècle est attesté par l'abondance de ses belles monnaies d'argent, de même que l'étendue de son commerce par la façon dont on les trouve répandues en quantité dans toutes les parties du midi de l'Italie. Ce monnayage, comme celui de Massalia, a pour type presque constant sur le revers le lion, qui était déjà l'emblème de Phocée. Il débute avec la fondation même de la ville et se continue jusqu'à l'époque où Rome, après la prise de Tarente, interdit la fabrication de toutes espèces de monnaies d'argent autres que les siennes propres dans l'étendue de l'Italie.

Les monnaies d'argent de Hyélê-Velia donnent la plus haute idée du degré de développement et de perfection où les arts étaient parvenus dans cette ville. Celles de la première moitié du ive siècle, en particulier, sur lesquelles on lit plusieurs signatures de graveurs, dont les plus habiles sont Cleu-

dôros et Philistion, comptent au premier rang parmi les œuvres les plus parfaites des monnoyers de l'Italie grecque. Elles sont à mettre de pair avec les monnaies de Syracuse et de certaines autres cités de la Sicile. Les monuments numismatiques attestent, du reste, dans le silence des historiens, qu'au IVe siècle les relations demeuraient étroites entre Hyélê et Massalia, sa sœur d'origine. Dans ce siècle, à plusieurs reprises, quand la cité phocéenne du midi de la Gaule, qui, plus reculée dans l'ouest, avait moins de facilités et d'occasions de se retremper aux sources de la vie grecque, vit les coins de ses monnaies s'altérer et tourner à la barbarie, elle s'adressa pour réformer et régénérer ses types à des graveurs qui travaillaient à Hyélê ou pour cette ville.

Hyélê-Velia ne tient pourtant pas une place prépondérante dans l'histoire générale de l'art hellénique. On ne cite aucun artiste célèbre, ni sculpteur, ni peintre, qui en ait été originaire. Il n'y a pas eu d'école propre à cette cité. Son rôle, au contraire, est capital dans l'histoire du développement intellectuel et philosophique des Grecs. Une des plus importantes et des plus anciennes écoles de philosophie a pris naissance à Hyélê, ou comme disaient

les autres Grecs à Élée, presque aussitôt après sa fondation, et s'y est perpétuée pendant plusieurs générations. Je ne m'arrête pas en ce moment, du reste, à parler des philosophes qualifiés d'éléates; j'y reviendrai dans un chapitre spécial avec les développements que ce sujet comporte.

Actuellement, où c'est l'histoire politique de Hyélê qui m'occupe, je me bornerai à noter que les philosophes de cette ville eurent une influence heureuse et considérable sur sa constitution. Le plus grand d'entre eux, Parménide, au commencement du ve siècle, avait donné à sa patrie un code de lois, que chaque année les magistrats, en entrant en charge, juraient d'observer. Ces lois restèrent en vigueur tant que la ville se régit d'après des institutions nationales. Et elle leur devait d'être citée comme un modèle de république bien organisée, paisible et généralement à l'abri des troubles. L'observation de ces lois eut pourtant quelques éclipses. Elles ne parvinrent pas toujours à préserver Hyélê de l'établissement de la tyrannie, que les passions démocratiques favorisaient si souvent dans les villes grecques et qui avait fini par devenir une institution régulière dans une partie de celles de

la Sicile. On raconte, en effet, que dans la seconde moitié du ve siècle le philosophe Zénon, disciple de Parménide, fut mis à mort pour avoir conspiré contre un tyran, que les uns appellent Néarchos et les autres Diomédon.

De même que les villes chalcidiennes de Rhêgion, de Cymê et de Néapolis, Hyélê, par suite de son origine ionienne, se jeta à corps perdu dans le courant de la politique d'Athènes, à l'époque où celle-ci tourna ses vues vers l'Italie, lors de la fondation de la grande colonie de Thurioi. Elle fut alors du nombre des villes gréco-italiques qui, pour manifester leurs tendances et le parti qu'elles embrassaient, adoptèrent la chouette d'Athènes pour type d'une partie de leur monnaies. C'est à partir de ce moment aussi qu'elle mit sur toutes ses espèces, comme effigie de divinité protectrice, la tête d'Athêna, à la place de celle de la Sirène Leucosia, qui jusqu'alors les avait décorées. Même après le désastre des Athéniens devant Syracuse, Hyélê n'adhéra jamais à la ligne péloponésienne et s'abstint de prendre part aux hostilités contre la glorieuse cité dans laquelle le génie des Ioniens se personnifiait sous sa plus belle expression. Le Périple abusivement mis sous le nom de Scylax, mais com-

posé au commencement du IVe siècle, désigne Éléa ou Hyélê comme ayant reçu une colonie de Thurioi. Sans doute elle avait offert un asile aux habitants de cette ville d'origine athénienne ou partisans d'Athènes, qui en avaient été bannis par le parti péloponésien, à la suite de la révolution aristocratique et antiathénienne que le Rhodien Dôrieus provoqua à Thurioi, sur la nouvelle des événements de Sicile. Hyélê s'honorait ainsi en restant fidèle dans la défaite à la cause qu'elle avait embrassée quand celle-ci était victorieuse.

Survint bientôt après l'invasion des Lucaniens de race sabellique. En peu d'années, tout en s'emparant de l'intérieur des terres de l'Œnotrie, dont ils firent la Lucanie, ils subjuguèrent ou détruisirent la plupart des villes grecques qui s'échelonnaient le long de la mer Tyrrhénienne, des embouchures du Silaros (le Sele) à celles du Sabatos (le Savuto). Poseidônia, comme je l'ai déjà raconté, succomba la première, puis Molpa, Palinuros, Pyxus, Scidros et enfin Laos, en 390. Hyélê fut certainement en butte, elle aussi, aux attaques des Lucaniens; mais, comme le remarque Strabon, seule parmi les cités helléniques de la même contrée, elle sut les repousser victorieusement. Elle garda

son caractère hellénique et son ancienne indépendance. Les monuments de son monnayage attestent même qu'elle battait son plein de prospérité et de richesse à l'époque où les villes d'origine achéenne du voisinage tombaient l'un après l'autre sous les coups des barbares. On peut déterminer les points les plus rapprochés de Hyélê ou de Velia, comme les Lucaniens devaient dire aussi bien que les Latins, où ces nouveaux venus s'établirent définitivement. Nous avons vu qu'ils s'étaient rendus maîtres de Poseidônia. De l'autre côté du massif du Cilento, on nous raconte que les Lucaniens, peu après leur installation dans le pays, furent frappés d'une peste. L'oracle qu'ils consultèrent à ce sujet leur ordonna d'apaiser les mânes du héros Palinuros, le pilote du vaisseau sur lequel Énée était venu en Italie. Les Lucaniens élevèrent donc un cénotaphe monumental à Palinuros, et plantèrent en son honneur un bois sacré sur le promontoire où l'on disait qu'il était mort, et qui avait reçu son nom. Mais pour le Cilento lui-même, aucun indice ne donne à croire qu'ils y aient jamais pris pied. Ce sont ses barrières extérieures que les Hyélêtes durent défendre contre les Lucaniens, avec le concours des Œnotriens de la région, qui

avaient accepté leur suprématie et s'étaient hellénisés à leur contact. Cette fois encore, ainsi que je le disais tout à l'heure, c'est ce rempart de montagnes qui protégea la liberté et l'hellénisme de la colonie phocéenne.

Parmi les villes grecques de l'Italie, Hyélê ou Velia était une des plus anciennes alliées de Rome. Leurs relations semblent avoir remonté à la même époque que celles entre Cymê (Cumes) et Rome, c'est-à-dire à la période des rois. Massalia aussi prétendait, au dire de Pausanias, que son amitié avec les Romains remontait à sa fondation même. Et ceci, quoiqu'en aient dit certains critiques modernes, n'a rien d'impossible. Les colonies chalcidiennes de la Campanie étaient en rapports intimes avec la cité de Romulus depuis sa première origine. C'est de Cymê que Rome avait reçu son alphabet et ses Livres Sibyllins. Or, nous avons vu dans quelle connexité avec les villes chalcidiennes de la Sicile et de l'Italie avaient été fondées les colonies occidentales de Phocée. Qu'il y ait donc eu des rapports amicaux entre Rome, d'une part, Massalia et Velia, de l'autre, dès la fin du VIe siècle, la chose est plutôt vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, du reste, ce qui est positif,

c'est qu'aussitôt après l'expulsion des Tarquins, l'année même de la bataille du Lac Régille, en 496, le dictateur Aulus Postumius fit vœu de consacrer un temple à Cérès, Libera et Liber, c'est-à-dire à la triade grecque de Dêmêter, Perséphonê et Dionysos, sous des noms empruntés à la vieille mythologie latine. L'édifice fut achevé et dédié trois ans après, par le consul Spurius Cassius. C'est le premier temple complètement grec de dispositions et d'architecture qui ait été bâti à Rome; la décoration en avait été exécutée par deux Hellènes italiotes, Damophilos et Gorgasos, sculpteurs et peintres. Bien que les divinités en eussent été affublés de noms latins, par suite d'assimilations plus ou moins exactes entre le personnel des deux Olympes, le culte du temple de Cérès à Rome était si bien une importation grecque qu'il resta toujours classé dans les *sacra peregrina*. Ses rites et ses formules demeurèrent helléniques. Il y a plus; à partir de sa fondation jusqu'au temps de Cicéron, qui mentionne encore cet usage comme subsistant, sa prêtresse dut obligatoirement être de naissance grecque, et non romaine, fournie, peut être alternativement, par l'une des deux villes de Néapolis, et de Velia. Grâce à ce fait, nous constatons d'une

manière positive l'existence des relations d'alliance de Hyélé ou Velia avec Rome dès le début du ve siècle.

Avec cette antique amitié qui ne s'était jamais relâchée, on comprend combien Velia, à laquelle il faut à partir d'alors donner ce nom, vit avec joie la conquête de la Lucanie par les Romains. C'est avec empressement qu'elle entra dès lors à titre de *civitas foederata* dans la confédération dont Rome avait l'hégémonie. Cicéron cite Velia comme l'exemple typique des villes qui avaient reçu les conditions les plus favorables dans leur traité d'alliance, et qui fournissaient en vaisseaux le contingent fédéral. Pas plus que Cumes et les autres villes chalcidiennes de la Campanie, elle ne se joignit à Pyrrhos quand il vint porter la guerre en Italie contre les Romains. Dans les guerres Puniques, sa fidélité fut inébranlable; et, lors de la seconde, son nom est cité à plusieurs reprises à l'occasion des vaisseaux qu'elle fournissait à la flotte romaine.

Lors de la guerre Sociale, en 90 avant J.-C., la loi Julia contraignit Velia, bien malgré elle, comme Néapolis et Héraclée, à échanger l'autonomie grecque que lui assurait un traité exceptionnel,

prope singulare foedus, dit Cicéron, contre la condition d'un municipe de citoyens romains. Mais ce changement de régime ne porta pas tout d'abord atteinte à sa prospérité. Strabon cite encore ses pêcheries et son commerce comme florissants. C'était une station hivernale des plus recommandées pour la douceur sans rivale de son climat. Nous voyons les médecins y envoyer Paul-Émile pour rétablir sa santé, et Horace s'informer si cette localité n'offre pas plus d'avantages que Baïa. Trébatius, l'ami de Cicéron, avait une maison de campagne à Velia, et le grand orateur s'y arrêta plusieurs fois dans ses voyages le long des côtes d'Italie.

C'est là qu'en 44 avant J.-C. il eut avec Brutus cette suprême entrevue qui décida des derniers actes de sa vie, les plus honorables de tous, et dont il rappelle le souvenir à plusieurs reprises, toujours avec une profonde émotion, au milieu des péripéties de sa lutte contre Antoine. Brutus, par des scrupules de légalité étranges dans un pareil moment et après l'acte qu'il venait de commettre, avait laissé perdre l'occasion d'assurer à son parti le bénéfice des conséquences du meurtre de César. Découragé, sans forces suffisantes pour s'opposer

avec succès à Antoine en Italie, espérant d'ailleurs éviter la guerre civile par une sorte d'exil volontaire, il se préparait à partir pour la Grèce avec quelques vaisseaux qu'il avait rassemblés à Velia. Renonçant aussi à la lutte, Cicéron s'était mis en route pour chercher en Grèce un asile paisible. Mais à Regium le vent contraire l'avait forcé à rebrousser chemin. Quand il apprit que Brutus était à Velia et s'apprêtait à partir, il accourut auprès de lui pour concerter leur conduite. La conférence des deux amis fut grave et solennelle. Brutus détourna Cicéron de partir comme lui. Toujours scrupuleux, toujours ennemi de la guerre civile, il lui demanda de faire encore quelques efforts pour ranimer le peuple et de tenter une dernière fois la lutte sur le terrain de la loi. A lui, Brutus, il n'était pas possible de retourner à Rome, de reparaître dans le Sénat. Mais Cicéron était moins compromis; sa gloire forçait le respect; on aimait à écouter sa parole. Brutus lui montra un grand devoir à accomplir, un grand rôle à jouer. Ses conseils, ses reproches, ses prières le déterminèrent à renoncer à son voyage et à revenir à Rome. Il lui sembla entendre, comme il le dit un peu plus tard, la voix de la patrie qui le rappelait.

Brutus et Cicéron, sur la plage de Velia, se séparèrent pour ne plus se revoir. Malgré sa résolution désormais intrépide, Cicéron devait être impuissant à sauver la République, mais il allait couronner sa carrière par la gloire des *Philippiques* et par l'honneur de la mort du proscrit.

Huit ans plus tard, en 36 avant l'ère chrétienne, tout près des mêmes lieux, Octave essayait vainement de faire entrer sur la rade de Velia, afin d'y chercher un abri, la flotte qu'il dirigeait contre la Sicile pour y attaquer Sextus Pompée et que la tempête avait surprise. Il n'y réussit pas, et cette vaste flotte périt avec toutes les troupes qu'elle portait, brisée sur les rochers du promontoire Palinure, qui avait déjà vu, en 253, le naufrage de l'escadre ramenée d'Afrique par les consuls C. Servilius Cæpio et C. Sempronius Blæsus. Antonini décrit des grottes qui existeraient, au nombre de six, sur le bord de la mer auprès de l'embouchure de la rivière Melpi ou Rubicante, non loin du site de l'ancienne ville de Molpa. Tout le sol, d'après ce qu'il dit, en serait couvert d'une brèche osseuse renfermant de nombreux débris de squelettes humains. Naturellement, comme devait le faire un antiquaire de son temps, il en conclut que

ce sont là les restes de la sépulture des matelots de l'une ou de l'autre des deux flottes romaines englouties dans les flots au cap Palinure, peut-être de toutes les deux. Aujourd'hui, sur une indication de ce genre nous conclurions à l'existence d'une importante station de troglodytes préhistoriques. Depuis Antonini, personne n'a pris la peine d'aller vérifier ses dires sur place, visiter les grottes en question et en étudier les brèches. La chose en voudrait pourtant la peine.

Du temps de Strabon, Velia, quoique municipe romain, était encore une ville toute grecque de mœurs et de langue. Cependant c'était déjà sous Auguste le latin qu'on employait comme idiome officiel dans les inscriptions gravées publiquement au nom du municipe. C'est seulement pendant la durée de l'Empire qu'il supplanta définitivement le grec. L'histoire de la ville à cette époque est complètement inconnue, et l'on a trop peu de monuments épigraphiques pour tenter de la restituer. La ville se trouvant en dehors du tracé des grandes voies, elle n'est pas mentionnée par les Itinéraires ; mais le *Liber coloniarum* la cite au nombre des *praefecturae* de la Lucanie. A l'établissement du christianisme, elle devint le siège

d'un évêché, que l'on voit encore mentionné au VIe siècle, dans les lettres de Saint Grégoire le Grand.

Velia avait complètement disparu quand s'ouvre la période du moyen âge; mais la date de sa destruction est inconnue. Il est problable qu'elle eut lieu vers la même époque que celle de Pæstum et qu'elle fut aussi le résultat des ravages des musulmans à la fin du IXe siècle. Si la ville existait encore au moment de l'établissement des Sarrasins d'Acropoli, ils ne durent pas manquer de la mettre à feu et à sac.

LES PHILOSOPHES ÉLÉATES

Diogène Laërte, en parlant de Hyélê ou Velia à propos des philosophes qui l'ont illustrée, dit que « c'était une ville sans importance, mais qui sut produire de grands hommes. » La première partie de la proposition est exagérée. On vient de voir, par ce que nous avons raconté de son histoire, que Hyélê ne fut pas une ville dénuée de toute importance, mais au contraire une cité riche, florissante et populeuse, dont le commerce était considérable et qui ne manqua pas de force quand il s'agit de défendre son indépendance, quels que fussent les ennemis par qui, à diverses époques, elle se vit menacée. Malgré cette exagération qui sent la rhétorique, la proposition n'en est pas moins vraie dans sa donnée générale. Il est certain que Hyélê

tient dans l'histoire intellectuelle des Grecs, dans la marche du développement et du progrès de la philosophie, une place hors de proportion avec son rôle dans l'histoire politique. Contente de sa prospérité commerciale et de son bon gouvernement intérieur, cette ville éminemment sage ne paraît avoir jamais prétendu aux conquêtes, à la puissance extérieure, à une vaste extension d'influence. Elle a toujours vécu sur elle-même, dans une sorte d'isolement, sans se mêler au bruit des grands événements, aux guerres et aux querelles qui déchirèrent la société hellénique. Son nom n'y apparaît pas, et à ce point de vue elle est toujours restée obscure, mais heureuse, semble-t-il, d'échapper aux soucis, aux tracas et aux dangers inséparables d'une gloire trop retentissante.

Hyélè n'a jamais eu le rôle politique et militaire qui, dans la Grande-Grèce, a été joué par Tarente, Sybaris ou Crotone. Jamais on ne la voit prendre part comme elles aux grandes guerres, en y pesant du poids d'une puissance prépondérante. Elle n'est pas devenue la souveraine d'un empire territorial et colonial. Ce sont des souvenirs d'une toute autre nature que réveille l'aspect de ses ruines, mais des souvenirs qui dans leur genre ne

sont pas moins glorieux et qui se rapportent à des faits dont les conséquences ont été plus considérables encore, car ils ont influé sur la marche générale de l'esprit humain. Les images qu'évoque le voyageur qui visite la plage aujourd'hui déserte de Hyélê ne sont pas celles de guerriers ou de politiques aux vastes pensées, mais bien celles de philosophes et de sages. C'est Parménide enseignant ses doctrines aux disciples, venus de toutes les parties de la Grèce européenne et asiatique, qui se pressaient autour de lui, et les formant à la dialectique. C'est Zênon s'arrachant à ses abstraites spéculations pour conspirer contre le tyran en faveur de la liberté de sa patrie. Le souvenir du dernier entretien de Brutus et de Cicéron, des graves conseils qui décidèrent le grand orateur à retourner affronter la mort en essayant de défendre les lois par la seule force de l'éloquence, vient s'associer dignement et naturellement à ceux-ci.

J'ai déjà signalé ailleurs (1) la singulière prédisposition à l'abstraction métaphysique la plus abtruse et la plus hardie, mêlée d'un certain mysticisme, qui fut dans l'antiquité un des traits do-

1. *La Grande-Grèce*, t. I, p. 65 et suiv.

minants de l'esprit des Grecs italiotes et qui produisit chez eux, dans l'espace d'un siècle, l'école pythagoricienne et l'école éléate, de même que, dans le domaine purement religieux, dont la philosophie avait fini par se séparer complètement, elle amena le succès inouï de l'orphisme dans ces contrées et l'établissement des mystères dionysiaques, qui y prirent plus de développement que partout ailleurs. J'ai remarqué aussi que cette prédisposition s'est conservée, au travers du moyen âge et des temps modernes, dans la population des provinces napolitaines, comme un héritage de ses ancêtres antiques. Car c'est un des caractères par lesquels la patrie de saint Thomas d'Aquin, de Giordano Bruno, de Telesio et des philosophes de l'école de Cosenza, de Campanella et de Vico contraste avec le reste de l'Italie, fort peu portée à la métaphysique et à l'utopie sociale. Encore aujourd'hui, le goût naturel de l'abstraction chez les maîtres et les disciples continue à faire l'originalité de l'Université de Naples, centre des études et du mouvement intellectuel pour toutes les provinces méridionales.

C'est de l'Ionie que l'étude de la philosophie fut importée dans les cités grecques de l'Italie, qui

devaient offrir un terrain si favorable à sa naturalisation et à sa floraison. Dès le milieu du VIe siècle, avant même la fondation de Hyélè, les doctrines physiques de Thalès et d'Anaximandre avaient commencé à se répandre dans les villes riches et florissantes du littoral de la mer Ionienne, mais sans s'affermir assez pour ne pas pouvoir être facilement supplantées. Vers 532, Pythagore vint de Samos s'établir à Crotone et fit de cette cité le centre d'une vaste propagande, à la fois politique et philosophique, qui s'étendit de Rhègion à Tarente, instituant dans toute cette contrée une école puissante et un véritable institut ascétique. A la fin du même siècle, quand l'école pythagoricienne était proscrite et dispersée par la réaction démocratique qu'elle avait fini par soulever contre elle, Xénophane de Colophon arrivait à Hyélè, fondée depuis un peu plus d'un quart de siècle, et y fondait l'école éléate.

Comme celle de tous les philosophes de cette époque reculée, la vie de Xénophane est fort mal connue et présente de grandes obscurités. Il était né vers le commencement du VIe siècle à Colophon, l'une des cités grecques de l'Ionie que les rois de Lydie de la dynastie des Mermnades avaient sou-

mises à leur suprématie. Avant d'être encore avancé en âge, il avait vu les Perses substituer leur domination à celle des Lydiens. Sa vie se prolongea jusqu'à quatre-vingt-dix-sept ans suivant les uns, cent trois suivant les autres. Il était encore dans sa patrie ionienne, mais déjà vieux, lorsqu'éclata la grande révolte des Grecs d'Ionie contre Dârayavous, fils de Vistâçpa, que les écrivains hellènes ont appelé Dareios, fils d'Hystaspês. Ce furent les désastres de la guerre à cette époque qui le contraignirent à s'exiler de sa terre natale et à chercher un refuge dans l'Occident, où il acheva sa vie dans la pauvreté. Sorti de l'Ionie, Xénophane traîna son existence errante à Catane et à Zanclê, en Sicile, et à Hyélê, en Italie. On ignore dans laquelle de ces villes il mourut ; mais le séjour de prédilection de sa vieillesse presque mendiante avait été Hyélê. C'est là qu'il avait été le mieux accueilli et qu'il avait fait école. Aussi, pour payer l'hospitalité qu'il y avait reçue, avait-il consacré un poème de 2,000 vers hexamètres à chanter les vicissitudes de l'émigration des Phocéens et de la fondation de leur nouvelle ville en Italie.

En effet, c'est surtout comme poète que Xénophane était renommé près de ses contemporains.

On parle de ses relations poétiques avec Lasos d'Hermionê ; on raconte que, suivant l'usage des anciens rhapsodes, il allait chantant lui-même ses vers, et que c'est en faisant ce métier qu'il parvenait à se procurer des moyens d'existence dans son exil. Xénophane de Colophon avait composé des élégies, sans doute d'un caractère gnomique comme celles de Solon et de Théognis, et des iambes contre Homère et Hésiode, qu'il critiquait sur ce qu'ils avaient dit des dieux. C'est dans un poème en vers hexamètres qu'il avait exposé son système de philosophie. On dit — mais ce renseignement n'est donné que par des écrivains de date assez tardive — que ce poème était intitulé *Peri Physeôs*, « De la Nature », titre qui, dans toute la période philosophique précédant Socrate, devint commun à la plupart des ouvrages du même genre, soit en vers, soit en prose. Celui de Xénophane paraît avoir été perdu de bonne heure, et il n'en est parvenu jusqu'à nous que de très courts lambeaux. Les renseignements même que nous possédons sur les doctrines philosophiques de ce maître sont très incomplets. Le peu qu'on en sait se rapporte soit à Dieu, soit à l'univers matériel.

Xénophane est avant tout un adversaire déclaré

du polythéisme traditionnel, de la religion telle qu'elle était chez les Hellènes. Il ne tient aucun compte des croyances populaires, des récits des poètes ; il les signale comme un grossier anthropomorphisme en désaccord avec la morale. Il ne veut pas que l'on prête aux divinités les formes, les organes et les passions de l'homme. « Si les chevaux ou les bœufs, dit-il, se font des images de Dieu ils le représentent sous la forme d'un cheval ou d'un bœuf. » Il professe qu'il est inutile d'offrir aux héros des sacrifices. Interrogé par les Hyélètes s'ils devaient immoler des victimes à Leucothée — ou plutôt à la Sirène Leucosia — il leur conseilla de ne pas la pleurer s'ils la croyaient une déesse, et de ne pas lui offrir de sacrifices s'ils la regardaient comme une mortelle. Il faut descendre jusqu'à Épicure, c'est à dire près de deux siècles plus tard, pour trouver une incrédulité aussi peu déguisée.

Rejetant le polythéisme et proclamant très nettement l'unité divine, Xénophane identifie cette unité avec celle de la substance, qui constitue le point fondamental de sa doctrine. Il est donc franchement et absolument panthéiste. « Tout est un, et cet un est Dieu, » telle est la formule que

lui attribue Aristote et dans laquelle il résume tout le système du philosophe. Aussi Xénophane attribuait-il à son Dieu la forme sphérique, qui est la forme apparente de l'univers, et cela, non point par métaphore, ainsi qu'on l'a pensé quelquefois, mais bien parce qu'il confondait Dieu avec l'ensemble des choses, et en faisait ainsi une sorte d'âme du monde, à laquelle il attribuait l'éternité, l'intelligence, la sagesse, la propriété de tout voir et de tout entendre.

Quant à la formation du monde matériel, Xénophane y accordait une place prépondérante dans ses spéculations, de même qu'avaient fait avant lui les premiers philosophes de l'école ionienne, dont il partageait les préoccupations et dont il procédait directement, tout en cherchant par certains côtés à s'ouvrir une voie nouvelle. Il l'expliquait par l'action combinée des quatre éléments, la terre, l'eau, l'air et le feu. C'était un système avec lequel celui qu'Empédocle combina, un demi-siècle environ plus tard, ne manquait pas d'analogie, et comme une sorte de syncrétisme, de moyen terme entre ceux qui ont été proposés par Thalès, Phérécyde, Anaximène et Héraclite. Cependant, tout en admettant l'action combinée des quatre éléments, Xéno-

phane donnait la primauté sur les autres à la terre, comme premier principe et substance fondamentale.

Le philosophe de Colophon, bien qu'ayant introduit dans les conceptions métaphysiques un principe nouveau, celui de l'unité de l'être absolu, ne s'était pas encore nettement séparé des autres Ioniens. Le véritable novateur, celui qui constitua définitivement l'école éléate en lui assurant une doctrine particulière, fut son disciple Parménide. Celui-ci était né à Hyélê peu d'années après la fondation de la ville, vers 519 avant J.-C. Son père se nommait Pyrês ou Pyrrhês, et il descendait d'une des familles les plus nobles et les plus riches parmi les Eupatrides de Phocée. Il fut d'abord instruit par les leçons des Pythagoriciens Ameinias et Diochaitês, et professa toujours pour ce dernier une telle vénération qu'après sa mort il lui éleva un *hérôon,* c'est à dire une chapelle où il lui rendait le culte réservé aux héros. Des écrivains d'une autorité sérieuse affirment même que, s'il abandonna pour d'autres les doctrines philosophico-religieuses de Pythagore, Parménide continua depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort à pratiquer les préceptes diététiques et ascétiques de la règle pythagoricienne.

Mais c'est à Xénophane qu'il emprunta le principe fondamental formant le point de départ de tout son système. Jeune encore, il dut recevoir directement ses enseignements pendant son séjour à Hyélè, bien qu'Aristote ne soit pas sur ce point aussi affirmatif que les auteurs de date plus récente.

Tous les témoignages antiques sont unanimes à vanter la gravité majestueuse et la pureté de la vie de Parménide. Platon en parle avec une véritable vénération ; dans un de ses dialogues il le compare à Homère ; dans un autre il l'appelle le Grand. Ses compatriotes le traitaient comme un sage dont ils étaient fiers et dont ils écoutaient les avis avec la plus haute déférence. Aussi lui demandèrent-ils d'être leur législateur. Aristote, bon juge en pareille matière, tient dans une estime toute particulière l'étendue de ses connaissances scientifiques. Sa renommée de penseur s'était répandue dans tout le monde grec, à tel point que des cités les plus éloignées des disciples venaient se grouper autour de lui pour recevoir ses leçons, faisant exprès le voyage de Hyélè, comme Mélissos de Samos, qui est encore compris parmi les Éléates, et Leucippos d'Abdère ou de Milet, premier auteur de la philosophie atomistique. En 454 avant notre ère, Par-

ménide, âgé de soixante-cinq ans et parvenu au plus haut degré de la réputation, fit le voyage d'Athènes en compagnie de son disciple Zênon, plus jeune de vingt-cinq ans. Les deux philosophes de Hyélê y furent reçus avec la plus haute distinction, recherchés de tous les hommes considérables de la cité de Minerve, et leur séjour y eut un retentissement considérable. Socrate, qui avait alors quinze ans, eut occasion de voir et d'entendre Parménide, et semble en avoir gardé une grande inpression. C'est là le fait sur lequel Platon a échafaudé la mise en scène de son dialogue du *Parménide*, que l'on ne peut prendre que comme une fiction ; car il n'est pas possible qu'un adolescent, tel que l'était alors Socrate, ait eu avec les deux Éléates un entretien de la nature de celui que lui prête son éloquent disciple.

De même que Xénophane et que la plupart des philosophes de son époque, c'est dans un poème didactique en vers hexamètres que Parménide exposa ses doctrines philosophiques. Ce poème était intitulé : *De la Nature*, *Peri physeôs* ou *Physiologia*. Suidas prétend que Parménide écrivit en prose ; mais c'est là sûrement une erreur. Platon, Théophraste et Diogène Laërte sont formels

sur ce point que le fondateur de l'école de Hyélé ou Élée n'avait laissé qu'un seul livre, son poème. Il en reste des fragments assez nombreux, qui ont été principalement conservés par Simplicius et Sextus Empiricus. Combinés avec les témoignages des anciens, ces fragments permettent de se faire une idée exacte et presque complète du système de Parménide. Ils ont, d'ailleurs, fort peu de valeur poétique. Le philosophe à ce point de vue manquait d'invention, et ses vers ne diffèrent de la prose que par le rythme et la mesure.

Le poème *De la Nature* s'ouvrait par une allégorie. Les Vierges Héliaques conduisent le philosophe par le chemin qui mène de l'obscurité à la lumière, jusqu'aux portes où se séparent les routes de la nuit et du jour. Dicé ouvre ces portes, et le voyageur arrive jusqu'à la déesse Sagesse, qui l'accueille amicalement et lui promet de lui révéler non seulement « le cœur immuable de la vérité », mais aussi les fausses imaginations des hommes. Cette double révélation remplissait les deux parties du poème, dont l'une était consacrée à « ce qui est », à l'être absolu que la raison seule peut concevoir et démontrer, l'autre à « ce qui paraît », aux phénomènes qui se manifestent aux sens.

Ainsi, parmi nos instruments de connaissance, Parménide distinguait nettement la raison qui conduit à la vérité, et les sens qui conduisent à l'apparence, à l'opinion. Aux sens et aux facultés qui en dépendent il refusait absolument la puissance d'atteindre à la vérité. La raison seule, suivant lui, a ce pouvoir. Or la raison ne conçoit comme absolument vrai que l'être absolu, l'être en soi, un, immuable, éternel. Tel est le grand principe de logique et de métaphysique que Parménide posait avec une netteté vigoureuse et démontrait au moyen d'une argumentation serrée, qui laisse peu de place à la réfutation, si l'on admet, avec le philosophe de Hyélê, que les témoignages des sens n'ont pas de valeur positive.

La raison pure, s'exerçant d'une manière abstraite et sans tenir compte de l'observation des phénomènes, doit arriver à cette conception de l'unité absolue; mais comme la notion de l'être, un, immuable est complètement insuffisante pour expliquer la réalité physique, les philosophes de l'école d'Élée ou Hyélê, malgré leur profond dédain pour les sens, et bien qu'ils posassent en principe que le monde physique n'existe pas pour la raison, furent bien obligés de s'occuper des phénomènes

sensibles, dont l'école ionienne faisait son grand sujet d'études. Parménide, après avoir établi sa théorie idéaliste de l'être, fut obligé de passer à l'exposition des phénomènes physiques et aux hypothèses destinées à les expliquer. C'était le sujet de la seconde partie de son poème. Sa cosmologie faisait procéder l'univers sensible de la lutte et de la combinaison de deux principes antithétiques, la lumière et les ténèbres, identiques au chaud et au froid, au sec et à l'humide. Reprenant une vieille tradition asiatique, qui cadrait extrêmement bien avec ce système, il représentait l'homme comme né du limon humide de la terre, échauffé par les rayons du soleil, et son âme était une étincelle du feu élémentaire et divin.

Nous ignorons comment il avait ménagé la transition, logiquement impossible, entre les deux parties de sa doctrine, car de l'idée abstraite de l'être on ne saurait tirer la réalité multiple et changeante, pas plus que l'on ne saurait de la multiplicité mobile tirer l'unité absolue. Parménide avait donné tant d'importance à l'un des termes du problème, qu'il fut amené à méconnaître et à supprimer l'autre terme. Tout en exposant un système de physique, il n'attribua à notre connaissance des phé-

nomènes physiques qu'une valeur incertaine et sans autorité.

Son système conduisait au septicisme. « Les Éléates, dit Ritter, avaient reconnu et croyaient avoir démontré que la vérité de toute chose est une et immuable; mais ils trouvaient que nous sommes obligés, dans notre penser humain, de nous conformer aux phénomènes et d'accepter le muable et le multiple. Ils croyaient donc que nous ne pouvons atteindre à la vérité divine, si ce n'est par quelques idées générales; mais que, si nous en rapportant à la façon de parler humaine, nous croyons que la multiplicité et le changement existant réellement, il n'y a dans cette croyance que mensonge et illusion des sens; qu'il faut bien reconnaître, au contraire, que, dans ce qui nous apparaît comme multiple et comme changeant, la substance à laquelle se rapportent nos pensées particulières et quelque chose de divin, méconnu par l'aveuglement de l'humanité, et qui s'offre à la connaissance comme sous un voile. » Le scepticisme, qui était ainsi en germe dans l'idéalisme de Parménide fut développé par ses disciples Zénon et Mélissos, qui réduisirent la philosophie à une dialectique subtile, et quelquefois victorieuse, contre les écoles rivales.

En somme, deux choses recommandent dans l'histoire de la philosophie la mémoire de Parménide. Il développa le premier, dans sa pureté abstraite, la notion de l'être, imparfaitement définie par Xénophane. Il fut le véritable fondateur de la dialectique, dont son maître Xénophane avait aussi, nous dit-on, donné un premier, mais insuffisant exemple, au lieu de s'en tenir à la méthode d'exposition dogmatique des philosophes antérieurs. A ces deux titres, Parménide est vraiment une grande gloire pour la cité qui le vit naître et où il enseigna. Il a sa place parmi les plus nobles penseurs de la Grèce et les plus dignes prédécesseurs de Platon.

Né vers 494 et plus jeune que Parménide de vingt-cinq ans environ, Zénon fut son principal disciple et son continuateur direct. Il était natif de Hyélê, et l'on remarque qu'il y passa toute sa vie sans en sortir, sauf pour exécuter en 454, à l'âge de quarante ans, le voyage d'Athènes, entrepris en compagnie de son maître, et dont nous avons parlé tout à l'heure. On ne sait, du reste, que fort peu de chose de positif sur la biographie de Zénon. Son père se nommait Téleutagoras. A la différence des sophistes, tels que Protagoras et Gorgias, qui devaient, de son vivant encore, faire école en Sicile, la philo-

sophie était pour Zênon un exercice de sa pensée plutôt qu'une profession, et ne l'empêchait pas de prendre une part active aux affaires de la ville de Hyélê.

C'était une opinion très répandue chez les anciens qu'il trouva la mort en voulant délivrer sa patrie, opprimée par le tyran Néarchos. Cicéron, Plutarque, Diogène Laërte, Diodore de Sicile rapportent ce fait avec des variantes qui pourraient autoriser l'hypescritisme à le révoquer en doute. D'abord le nom du tyran est incertain, puisqu'on le trouve diversement appelé, Néarchos, Diomédon ou Dêmylos; ensuite on ne dit pas si Zênon périt dans les tortures que lui infligea le tyran, ou si, délivré par le peuple indigné, il ne survécut pas au tyran lui-même. Le récit circonstancié de Diogène Laërte, quoique puisé à de nombreuses sources, nous laisse dans l'incertitude. Ce qui paraît le plus probable, c'est que Zênon périt en effet dans une tentative pour rendre à la ville de Hyélê la liberté républicaine, et que sa mort, à la fois obscure et glorieuse, fut un sujet dont les rhéteurs et les historiens, peu scrupuleux sur la réalité des détails, s'emparèrent, en le surchargeant de circonstances fictives.

Voici le récit de Diogène, qui me dispensera de reproduire les autres : « Zénon, ayant entrepris de renverser le tyran Néarchos, d'autres disent Diomédon, fut saisi, comme le rapporte Héraclide dans l'*Abrégé* de Satyros. Interrogé sur ses complices et sur les armes qu'il avait déposées à Lipara, il dit que tous les amis du tyran étaient dans le secret de la conspiration, afin de le séparer de ses partisans. Ensuite, sous prétexte d'avoir quelque chose à lui dire à l'oreille, il le mordit, et ne le lâcha pas avant d'avoir été percé de traits, se conduisant comme Aristogeiton le tyrannicide. Démétrios, dans ses *Homonymes*, dit qu'il lui coupa le nez. Antisthène, dans les *Successions*, raconte qu'après avoir dénoncé les amis du tyran, celui-ci lui demanda s'il n'avait plus personne à dénoncer. Il répondit : « Toi, fléau de ma patrie ! » et il parla ainsi aux assistants : « J'admire votre lâcheté. A cause de ce que je souffre maintenant, vous restez les esclaves du tyran. » Enfin, s'étant coupé la langue avec les dents, il la cracha à la face du tyran. Alors les citoyens se jetèrent sur celui-ci et le tuèrent. Voilà ce que tient la plupart des auteurs. Hermippos prétend qu'il fut jeté dans un mortier et broyé. » Diogène Laërte, malgré toutes les autorités qu'il in-

voque, n'a donc pu arriver à rien de certain. Dans ces données, on doit regarder seulement comme une tradition très répandue chez les anciens que Zénon périt en voulant délivrer sa patrie de la tyrannie, dans la deuxième moitié du ve siècle. Hyélê n'eut malheureusement pas d'historien national qui pût rapporter les faits d'une manière plus certaine.

Suidas cite les titres de quatre ouvrages attribués à Zénon : *Discussion ; Contre les philosophes naturalistes ; Sur la nature ; Explication des vers d'Empédocle*. Ce dernier n'était sûrement pas authentique ; la critique l'a démontré d'une manière tout à fait positive. Les trois autres titres, à leur tour, pourraient bien n'être que des désignations différentes, et toutes incomplètes, d'un même livre, qui aurait été intitulé en réalité : *Discussions contre les philosophes naturalistes sur la nature*. Ce qui est, en effet, positif, c'est que Simplicius, malgré toutes ses recherches, n'était parvenu à se procurer qu'un seul traité de Zénon, ou plutôt des extraits d'un seul traité, qui lui servirent à éclaircir le passage de la *Physique* d'Aristote où sont rapportés les arguments de Zénon contre le mouvement.

Ces arguments de la polémique du philosophe

de Hyélê contre les philosophes naturalistes sont célèbres. Ceux-ci reprochaient à l'école des Éléates d'avoir adopté un principe absurde, celui de l'unité absolue, qui rendait impossible toute explication des phénomènes physiques. Zênon essaya de démontrer que les phénomènes physiques étaient tout aussi inexplicables avec le principe de la pluralité. D'abord, dit-il, le principe de la pluralité et de la divisibilité de la matière implique contradiction, car il suppose que les choses sont à la fois finies et infinies : finies, car, si nombreuses que soient les parties de la matière, elles forment pourtant un certain nombre; infinies, car chaque partie doit être séparée d'une autre partie par un intervalle; mais la matière qui forme cet intervalle doit être elle-même séparée de ce qui précède et de ce qui suit, et ainsi de suite à l'infini. Secondement, les choses sont à la fois infiniment petites et infiniment grandes : infiniment petites, puisqu'elles sont composées d'éléments indivisibles, donc sans aucune grandeur, donc infiniment petits; infiniment grandes, car elles contiennent un nombre infini de parties, chacune séparée de l'autre par un intervalle.

Je passe quelques autres raisonnements de

moindre importance, également destinés à prouver que les *entia multa discontinua* impliquent contradiction, et j'arrive aux quatre arguments sur le mouvement :

1° Dans l'hypothèse de la pluralité et de la discontinuité absolues, chaque ligne ou portion de distance est divisible en une infinité de parties. Or, pour qu'un corps se meuve, c'est-à-dire pour que dans un temps donné il aille d'une extrémité de la ligne à l'autre, il faut que dans un temps fini il parcoure un nombre infini de points, ce qui est impossible; donc il n'y a pas de mouvement.

2° Argument d'Achille et de la tortue. Supposez l'homme le plus rapide, Achille, séparé par un certain intervalle de l'animal le plus lent, la tortue. Jamais Achille n'atteindra la tortue. L'intervalle qui les sépare se composant d'une infinité de parties discontinues, il faudrait que dans un temps donné il franchît une infinité, ce qui ne se peut concevoir. De plus, les parties de l'espace étant discontinues, et la tortue se mouvant toujours, il y aura toujours entre Achille et elle l'intervalle de deux parties de l'espace.

3° Argument de la flèche. La flèche est en repos

quand elle est en mouvement. En effet, le repos c'est d'être à un moment donné dans un lieu donné. Or le temps, du commencement à la fin de la course de la flèche, consiste en une multitude d'instants successifs. Pendant chacun de ces instants, la flèche est dans un lieu donné de dimension égale à elle-même; elle est donc toujours au repos.

4° Supposez deux corps égaux, AB, CD, se mouvant le long l'un de l'autre, dans une direction opposée et avec la même vitesse. Si AB est au repos, CD ira de B à A en deux minutes; si AB se meut, CD ira de B à A en une minute; donc, avec la même vitesse, il aura parcouru le même espace en moitié moins de temps.

A ces quatre arguments il faut en ajouter un plus général, puisqu'il est dirigé contre l'idée d'espace, toujours dans l'hypothèse de la pluralité discontinue. L'espace, disait Zénon, est le lieu des corps; mais cet espace, s'il est, est lui-même dans un espace, et ce second espace dans un troisième, et ainsi de suite à l'infini; donc il n'y a pas d'espace.

Cette remarquable argumentation a passé longtemps pour une pure sophistique, et l'on a cru y répondre assez en en appelant à l'expérience, qui

établit victorieusement tout ce que mettait en doute le philosophe de Hyélê ou Élée. Mais cette réponse ne signifie rien en réalité. Zènon ne niait pas les phénomènes physiques ; il niait qu'ils pussent être démontrés logiquement par des principes absolus. Ce qu'il voulait établir, et ce qu'il établit en effet, c'est que les philosophes naturalistes, les partisans de la pluralité absolue, n'étaient nullement fondés à arguer des phénomènes physiques contre l'hypothèse de l'unité absolue, puisque leur propre hypothèse était au moins aussi contradictoire avec les faits. De cette polémique, qui, dans les mêmes termes ou avec des formes un peu différentes, a été souvent reprise, il n'y a qu'une chose à conclure : c'est que l'unité absolue et la pluralité absolue sont des conceptions abstraites sans existence réelle. Ce qui existe, c'est l'unité et la pluralité relatives, comme attributs des corps. A ce titre, l'unité et la pluralité ne s'excluent pas plus l'une l'autre qu'elles ne sont en contradiction avec les phénomènes.

L'originalité de Zènon consista à placer l'élément négatif critique à côté de l'élément constructif dogmatique des premiers philosophes grecs. Il mérite ainsi d'être regardé comme celui qui mit la

dernière main à la création de la dialectique, continuant et perfectionnant l'œuvre de son maître Parménide, et préparant la méthode de Socrate, dont il fut le précurseur.

Mélissos, un peu plus jeune que Zénon, avait aussi suivi les leçons de Parménide. Il n'était cependant pas un Hyélète. Fils d'Ithagénès, il était natif de Samos et était venu d'Asie Mineure en Italie, attiré par la grande renommée du maître. Revenu plus tard dans son pays, il y joua un rôle considérable comme homme d'État et surtout comme navarque ou amiral. C'est lui qui commandait la flotte des Samiens dans la bataille où elle vainquit celle des Athéniens, en 442, et il eut encore une part active à la guerre, quand bientôt elle prit une tournure défavorable à ses compatriotes et se termina par leur entière défaite.

Malgré son origine ionienne, Mélissos est encore compté parmi les Éléates et marque la fin de leur école, dont il poussa les doctrines et les méthodes à l'extrême, les outrant au point de les faire tomber dans la sophistique pure. Il exposa ses opinions dans un ouvrage en prose ionique, que l'on dit avoir été intitulé *De l'Être ou De la Nature*. Mélissos y traitait, non de la variété infinie des

choses produites, engendrées, mais de la nature éternelle considérée abstractivement, à part de toutes les choses concrètes, et qu'il appelle, d'après Parménide, « l'Être, » *to On*. Simplicius nous a conservé des fragments de ce traité, et l'auteur du livre *Sur Mélissos, Xénophane et Gorgias*, qu'il ait été Aristote ou Théophraste, en fait assez bien connaître les doctrines.

Mélissos prend pour point de départ la théorie de Parménide sur l'Être ou l'Un absolu, qui, suivant ce philosophe, était le seul objet qui pût être connu, le seul, par conséquent, qui existât pour la raison. Cet être, selon Mélissos, est infini ; il est infini par cela seul qu'il existe. En effet l'être ne peut pas provenir de l'être ; car autrement il serait déjà et n'aurait pas besoin de devenir. L'être ne peut pas se transformer en être, car alors il passerait, ce qui est contraire à la notion de l'être. Si l'être ne devient pas, il n'a pas de commencement ; s'il ne passe pas, il n'a pas de fin ; or ce qui n'a ni commencement ni fin est infini ; donc l'Être est infini. Ce raisonnement revient à dire que comme rien ne peut arriver à l'existence, ni être détruit, il n'existe qu'un seul être infini.

Avec un pareil système, deux choses ne s'expli-

quaient pas, les dieux et le monde physique. On ne voit pas quelle théologie et quelle physique auraient pu se concilier avec la théorie de l'unité absolue poussée à ce point. Quant aux dieux, Mélissos déclare nettement qu'il ne faut pas s'en occuper, parce qu'il est impossible de les connaître. Il est plus affirmatif encore à l'égard du monde physique, et, prétendant que son principal but est de combattre les erreurs des physiciens, il s'efforce de prouver qu'il ne peut y avoir ni mouvement, ni changement, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de monde physique, puisque le monde physique est produit par le mouvement et le changement. Une pareille argumentation paraît le comble de l'absurde. Mais l'absurdité disparaît si l'on suppose que Mélissos entend par exister, non pas se manifester aux sens, mais être un objet de connaissance, *gnôsis*. En admettant cette distinction, qui est capitale pour l'intelligence des doctrines de l'école éléate, le raisonnement de Mélissos se comprend. Il n'existe qu'un seul objet de connaissance, savoir l'Être, l'Un absolu, qui n'admet ni mouvement ni changement ; donc ni le mouvement ni le changement n'existent comme objets de connaissance ; donc il ne faut pas s'en occuper, et comme le mouvement

et le changement constituent toute la physique, il ne faut pas s'occuper de la physique.

La théorie de Mélissos marque ainsi la transition entre le dogmatisme appuyé sur la dialectique de Parménide et le scepticisme de l'école des sophistes, tels que Protagoras et Gorgias. Zênon s'était déjà avancé dans cette voie; Mélissos y alla plus loin que lui. Il ne restait plus dès lors qu'un pas à faire pour arriver à la sophistique. Le philosophe de Samos niait la théologie et la physique, et ne respectait que la métaphysique. Les sophistes franchissent cette dernière borne, et appliquant le doute aux spéculations sur le principe des choses, ils ne conservèrent que la morale pratique.

L'école éléate, en poussant de cette manière son principe aux plus extrêmes conséquences, se condamnait elle-même à disparaître dans l'enfantement d'autres écoles. Elle ne survécut pas à la génération de Zênon et de Mélissos. Platon nomme bien un élève et ami de Zênon, Pythodôros, mais nous ne savons de lui rien autre que son nom. Tandis que Leucippos, disciple étranger de Parménide, fondait l'école des atomistes, où Démocrite d'Abdère devait suivre ses traces, un autre des Grecs qui étaient venus de loin suivre les leçons

des maîtres de Hyélê ou Élée, Xéniadês de Corinthe, se plaçait auprès de Gorgias dans les rangs des purs sophistes.

En un espace de temps d'un siècle, du milieu du vi^e au milieu du ve, la philosophie grecque vit deux de ses plus grands mouvements se produire et se développer dans les colonies du midi de l'Italie, qui sous ce rapport succédèrent alors à l'Ionie, en devançant Athènes et le reste de la Grèce proprement dite. L'un fut l'œuvre de Pythagore à Crotone, l'autre celle de Parménide et de ses disciples à Hyélê. Tous deux sont dignes du plus haut intérêt et font époque dans l'histoire de la pensée. Mais le second eut une influence bien plus considérable, plus générale, plus étendue et plus durable que le premier. Le pythagorisme, malgré sa grandeur et l'action qu'il exerça un moment sur les faits de l'ordre politique, demeura quelque chose d'à part, d'isolé, qui n'influa pas d'une manière décisive sur la marche générale de l'esprit grec. Les persécutions, dont il fut l'objet en tant que parti et doctrine sociale, ne parvinrent pas à le détruire, comme avaient espéré ses ennemis. Il se perpétua longtemps encore, mais en restant lui-même, et il n'enfanta rien. Il en fut autrement de

la doctrine de l'école éléate. Elle n'eut qu'un temps, marqua une évolution déterminée du progrès général de la philosophie, et après cette évolution accomplie, elle fit place, comme si son rôle était désormais terminé, à d'autres doctrines, qu'elle avait préparées et vers la constitution desquelles elle avait fourni un échelon nécessaire. Ce ne fut plus dans l'histoire que le souvenir d'une étape dépassée. Mais les polémiques des philosophes de Hyélê devinrent le point de départ de toutes les discussions des philosophes postérieurs, de la formation des autres écoles. En créant la dialectique, dont l'invention est leur œuvre et leur grand titre aux yeux de la postérité, ils dotèrent l'esprit humain d'un instrument nouveau, d'une merveilleuse puissance. Aussi l'influence de Parménide et des autres Éléates s'observe-t-elle, certaine et considérable, à la naissance de toutes les écoles philosophiques qui leur succédèrent. Le premier des atomistes sortit de l'école du maître de Hyélê; les sophistes ne furent pour ainsi dire que des exagérateurs de sa méthode, qui en poussèrent l'application et les conséquences bien au delà du point où il avait voulu les arrêter. Les doctrines des Éléates n'ont pas eu moins de part que celles

de Pythagore à la formation du système dogmatique d'Empédocle. Surtout, et c'est là que leur exemple et leur enseignement a été le plus fécond, les rapports que Socrate avait eus dans sa première jeunesse avec Parménide et Zénon laissèrent sur le philosophe athénien une empreinte ineffaçable. C'est aux maîtres de Hyélê, venus à Athènes, qu'il emprunta le secret de sa dialectique victorieuse, dont à son tour hérita Platon.

Si donc Hyélê-Velia n'a jamais été qu'une ville secondaire, tout à fait effacée dans l'ordre des faits politiques et militaires, qui trop longtemps ont été toute l'histoire, elle tient, au contraire, un rôle de premier ordre dans les annales intellectuelles de l'hellénisme, un rôle bien supérieur à celui de cités plus riches, plus populeuses, plus puissantes, au nom plus retentissant, comme Tarente, par exemple. Grâce aux philosophes qui y ont flori pendant un peu plus d'un demi-siècle, Hyélê-Velia est vraiment un des points lumineux du monde grec dans l'histoire de l'esprit humain.

C'est là ce que ne saurait oublier le voyageur qui en visite les ruines, ce qui lui impose de les aborder avec respect. Aussi, venant à traiter de cette ville, il était impossible que nous ne nous arrêtions

pas quelques moments à parler des philosophes éléates, de leurs théories et de leur influence, bien que ce ne soit pas un livre d'histoire de la philosophie que nous écrivons. De la même façon, dans un autre ouvrage du même genre, j'ai dû, quand j'ai parlé de Crotone et de son histoire, m'attacher à donner au lecteur une idée de Pythagore et de ses théories. Mais il ne m'est pas, non plus, possible de m'appesantir outre mesure sur cette philosophie. Je suis donc obligé de laisser de côté, à mon grand regret, un autre côté de la question, qui n'est pas le moins curieux et le moins piquant. C'est la façon dont, à la Renaissance, une sorte d'effet d'atavisme, une influence incontestable de race ou de terroir, conduisit Telesio et les philosophes de l'école de Cosenza, à renouveler en grande partie, presque dans les mêmes lieux, les doctrines des Éléates, sans avoir certainement connu leurs écrits.

LES RUINES DE VELIA

Avec les grands souvenirs qui s'attachent au nom de Hyélê-Velia et la renommée que la beauté exceptionnelle de ses monnaies grecques a value à cette cité parmi tous ceux qui portent intérêt aux arts et à l'archéologie, il semblerait que ses ruines, distantes de Salerne à peine de plus d'une journée, devraient être bien connues et fréquemment visitées. On s'attendrait à ce qu'elles fussent devenues pour les touristes instruits, les humanistes, les érudits, tout au moins pour les antiquaires, un lieu de pèlerinage habituel. Il n'en est rien cependant. Presque aucun voyageur, de quelque nation que ce soit, Italien ou bien étranger, n'y a été. C'est pour ainsi dire une terre inconnue. Depuis la Renaissance, depuis que l'on s'occupe de l'étude de la to-

pographie antique et des monuments, je ne trouve à y relever avant mes compagnons et moi que trois visiteurs. Ni Léandro Alberti, ni Cyriaque d'Ancône, ni Cluvier, ni depuis aucun des archéologues que Naples a produits en grand nombre, ni aucun scholar anglais connu, ni personne de l'Institut Archéologique allemand de Rome n'a cherché à aller voir ce qui pouvait rester de cette ville célèbre. Au milieu du siècle dernier, Antonini, qui, je l'ai déjà dit, était natif du Cilento et y avait ses propriétés, a décrit fort exactement et avec détail les ruines de Velia, telles qu'elles étaient de son temps, mieux conservées qu'aujourd'hui. Une trentaine d'années plus tard, le Danois Münter, pendant son séjour en Italie, se rendait à son tour dans ce lieu, auquel il a consacré une dissertation, imprimée en 1818 et devenue fort rare. Enfin le duc de Luynes, en 1828, faisait à Velia, en compagnie de l'architecte également associé à ses travaux de Métaponte, M. Debacq, une visite qu'il a brièvement racontée dans le premier volume des *Annales de l'Institut de Correspondance archéologique*. C'est exclusivement sur ces trois descriptions, et en particulier sur la dernière, que l'on a vécu jusqu'ici. Il y avait bien de quoi piquer ma curiosité dans une localité telle-

ment ignorée malgré son renom historique, et depuis longtemps visiter Velia, étudier son site et ses ruines, était un de mes projets favoris. Je n'avais pu jusqu'alors le mettre à exécution, et c'est avec un vif contentement qu'enfin je me vis touchant à la réalisation de ce rêve, caressé depuis plusieurs années, quand par une belle et radieuse matinée d'automne nous partîmes de bonne heure de Rotino pour gagner le bord de la mer, l'embouchure de l'Alento et l'emplacement où fut la patrie de Parménide et de Zénon.

La route commence à descendre presque immédiatement au sortir de Rotino, et s'attachant en corniche au flanc des escarpements, d'où elle offre partout aux regards des points de vue pittoresques, elle conduit assez rapidement au fond de la vallée de l'Alento, à quelques kilomètres seulement au-dessous du point, où se réunissent les ruisseaux qui forment cette rivière. On en atteint les bords au pied des hauteurs qui, sur la rive droite, portent Ostigliano, puis Oria. La vallée est déserte et d'un aspect sauvage, étroite et profonde, encaissée entre des montagnes aux flancs abruptes, dont les pentes rapides sont en partie boisées, en parties dénudées et rocheuses, avec de dis-

tance en distance des plantations d'oliviers. Le fond en serait très fertile si l'Alento avait son cours régularisé par des endiguements, comme il devait l'avoir dans l'antiquité, si ses crues d'hiver et ses changements fréquents de lit n'y promenaient pas capricieusement leurs ravages. On trouve pourtant dans cette vallée solitaire la culture partout où elle est possible. Mais pour labourer, semer et récolter, les paysans descendent des parties hautes où sont situées leurs villages. Il n'y a pas une habitation dans la vallée. Il est clair qu'on en redoute l'insalubrité. Des peupliers, des aunes, des saules, le pied dans l'eau, croissent vigoureux sur les berges de la rivière. Ils me rappellent par leur végétation ceux des bords de l'Alphée et de l'Eurotas. Hêraclês aurait pu se couronner de leur feuillage, comme la légende d'Olympie le racontait des peupliers de l'Alphée.

Pendant une quinzaine de kilomètres la vallée continue en serpentant, aussi déserte, aussi étroite et présentant toujours le même aspect, puis brusquement elle s'élargit, à quelques kilomètres de la mer. A l'endroit même où les montagnes s'écartent pour laisser entre elles un espace considérable, qui forme le fond de la baie de Velia et où l'Alento

termine son cours en se grossissant de plusieurs affluents d'une certaine importance, à cet endroit on rencontre les bâtiments d'une ferme, qui est en même temps maison de poste et qu'entourent de plantureuses prairies ombragées de grands arbres. Comme sur les bords du Crathis, les bestiaux semblent à demis enfouis dans l'herbe de ces prairies, dont le sol imprégné d'humidité développe une végétation d'une inconcevable vigueur sous l'action d'un soleil ardent. La grande route tourne ici vers l'est, pour gagner le Vallo par Castelnuovo di Cilento et Pattano. Nous la quittons et continuons droit vers le sud, jusqu'à la mer, le chemin à peine carrossable qui conduit à Ascea, puis à Pisciotta.

Sortis du couvert touffu des bouquets d'arbres et des haies qui environnent la *masseria* où relaient les voitures de la poste faisant le service du chef-lieu de l'arrondissement, nous embrassons du regard l'ensemble de la sorte de plaine en hémicycle s'ouvrant sur la mer, par laquelle se termine la vallée de l'Alento. Le côté droit en est formé par les montagnes qui se rattachent comme des contreforts avancés, s'abaissant graduellement par étages, au Monte della Stella. Sur leurs pentes on distingue les villages d'Acquavella et de Casalicchio,

situés au milieu de la verdure de riches plantations. Le côté gauche offre des collines plus basses, rocheuses et dénudées, à l'extrémité sud desquelles se dresse le château médiéval de Castellammare della Bruca, dominé par une très haute tour qui s'élève à son centre. Il occupe la pointe de l'antique acropole grecque de Hyélê ou Velia, du côté de la mer. Tout le terrain bas de la plaine, jusqu'au rivage, n'est qu'un vaste marais, complètement noyé pendant une partie de l'année et entrecoupé de fossés, où l'Alento et ses affluents promènent paresseusement leurs eaux, dont le cours se déplace presque chaque année, et les épandent en flaques stagnantes, qui deviennent autant de foyers d'infection paludéenne. C'est là le marais qui dans les temps reculés des Œnotriens ou des Sicules, alors que le travail de l'homme n'avait pas encore entrepris de régulariser le régime des eaux pour rendre le sol habitable et cultivable, avait valu à la localité le nom de Velia. Par tout un système d'endiguement et de canalisation des rivières, de drainage de la plaine, les colons Phocéens avaient dû le dessécher et le conquérir à la culture. Il est même impossible que ce n'ait pas été leur première entreprise, au moment de leur établissement, car sans

cela leur ville de Hyélê n'aurait pas été tenable ; la fièvre l'eût dévastée, en décimant chaque année la population. Mais une fois assainie, cette plaine devenait nécessairement ce qu'elle serait encore aujourd'hui si l'on y reprenait les mêmes travaux, d'une merveilleuse fertilité. Les Hyélêtes avaient dû la transformer en un immense verger, que parsemaient de riantes villas; et c'est ainsi qu'elle demeura jusqu'au temps des invasions barbares. Mais depuis, de longs siècles d'abandon, le manque de bras, l'obstruction des anciens canaux de décharge et l'envasement de l'embouchure du fleuve ont ramené les choses à l'état où elles se trouvaient au sortir des temps préhistoriques. L'œuvre des colons grecs est toute entière à recommencer, et il se passera longtemps encore, bien des générations s'écouleront avant que le pays ne soit assez repeuplé pour qu'on puisse l'entreprendre de nouveau avec des chances de succès.

Bien que le chemin soit devenu fort mauvais depuis que nous avons quitté la grande route, nous arrivons sans encombre jusqu'aux environs du confluent où l'Alento reçoit à la fois sur sa rive droite le torrent d'Acquavella et sur sa rive gauche le Palisco, descendu de San-Biagio, qui s'unissant

un peu au-dessus à la rivière qui vient de Pattano et de Castelnuovo, lui apporte un volume d'eau supérieur au sien propre. A cet endroit, qu'il s'agit de franchir à gué, nous nous trouvons dans le plus grand embarras, ainsi que les autorités du Vallo, qui sont venues nous rejoindre à l'embranchement des routes avec quelques-uns des habitants notables de la ville. Un moment nous nous demandons si, comme Moïse, après avoir entrevu la terre promise, nous ne serons pas privés d'y pénétrer, si un obstacle insurmontable ne nous fermera pas l'accès des ruines de Velia, quand déjà nous y touchons. De violentes pluies d'orages sont tombées sur la région dans les jours précédents et ont démesurément grossi les rivières. La veille encore, une grande partie de la plaine était inondée, et si les eaux ont considérablement baissé, les terrains qu'elles avaient couverts n'ont pas eu le temps de sécher et de se raffermir. C'est une fange liquide où les roues des voitures enfoncent jusqu'au moyeu, où les chevaux ont peine à avancer, glissent et tombent à chaque pas, et où, lorsqu'on veut soi-même mettre le pied à terre, on s'embourbe par-dessus le genou. Ce qu'il nous faut d'efforts et de temps pour traverser quelques cen-

taines de mètres de ce terrain détrempé, ceux seuls qui se sont trouvés aux prises avec des difficultés de ce genre au cours de leurs voyages pourront s'en rendre compte.

Nous atteignons ainsi l'affluent de la rive gauche de l'Alento, le Palisco, qu'il faut guéer, car, pour un pont, il n'en existe pas. Cette rivière est encore débordée, et son courant gonflé se précipite avec une extrême violence. Les cochers refusent absolument de s'y risquer; l'eau monterait au-dessus des portières des voitures et risquerait de les renverser. Les chevaux perdent pied au milieu du lit de la rivière, ne veulent plus avancer, ou s'ils se mettent à la nage, le courant les entraîne. Aussi ceux de nous qui essaient de passer montés manquent de peu de se noyer et sont obligés de renoncer à l'entreprise.

Enfin quelques paysans, qui ont vu notre embarras, viennent à notre aide avec des gendarmes. Ils connaissent un passage étroit et un peu meilleur, où la rivière est moins profonde. Ils nous y conduisent, et se mettant résolument dans l'eau jusqu'aux aisselles, se tenant par la main pour former une chaîne qui rompe l'impétuosité du courant, ils nous portent de l'autre côté, à califourchon sur

leurs épaules. En remontant la berge, plus d'un glisse et trébuche; le voyageur dont il est chargé en est quitte pour un bain plus ou moins complet, mais sans danger. Au delà de la rivière recommence le sol détrempé, que l'inondation vient à peine d'abandonner. Heureusement de ce côté il est moins étendu que de l'autre, et nous nous trouvons bientôt en terrain sec et solide. Nous sommes harassés de fatigue, trempés d'eau, couverts de boue des pieds à la tête. Mais tout cela n'est rien ; le soleil est assez ardent pour nous avoir bientôt séchés; la saison n'est plus celle où une pareille expédition donnerait infailliblement une fièvre pernicieuse. Nous avons surmonté tous les obstacles, et nous sommes à Velia! Un quart d'heure de chemin encore dans des sables mouvants, et nous gravissons la pente escarpée de la colline de Castellammare della Bruca.

La plus charmante surprise nous attendait dans le vieux château, où nous nous demandions en montant si nous pourrions trouver un abri pour nous reposer et déjeuner avec les modestes provisions que nous avions apportées avec nous de Rotino. Un jeune homme très intelligent, très aimable et du meilleur monde, appartenant à la

noblesse du pays, M. Gaëtano Ferolla, de Santa-Barbara di Cilento, est devenu depuis quelques années le propriétaire de cette terre. Laissant son *massararo* installé dans les autres bâtiments, il a fait arranger avec beaucoup de goût en rendez-vous de chasse pour son usage personnel la haute tour ronde de l'époque angevine, qui en formait le donjon. Nos amis de Rotino l'ont prévenu, sans nous en rien dire, de notre projet. Et depuis la veille, avec quelques amis, il est venu nous attendre pour nous offrir la plus aimable et la plus cordiale hospitalité. La table est servie comme elle serait dans un château de notre pays, et de cette manière, là où tout nous donnait lieu de penser que nous ne rencontrerions qu'une misérable habitation de paysans dans un désert où nous aurions peine à nous tirer d'affaire, en sortant du passage du gué du Palisco, qui rappelait les plus rudes épisodes d'un voyage d'Orient, un piquant contraste nous met en présence de tous les raffinements de la civilisation, argenterie, cristaux, beau linge d'une blancheur éblouissante. Un hôte qu'on apprécierait partout ailleurs nous fait le plus gracieux accueil et nous réunit à des convives agréables et intéressants, parmi lesquels l'inspecteur des anti-

quités de l'arrondissement, deux architectes de Naples et un des professeurs de la Faculté de médecine de cette ville, tous natifs du Cilento et venus en vacances dans leur pays. La cuisine est recherchée et des vins des premiers crus de France l'accompagnent. Quand j'avais essayé de me représenter à l'avance ce qui m'attendait aux ruines de Velia, ce que j'avais certainement prévu le moins, c'était ce repas de gala, que Trebatius aurait pu offrir aux mêmes lieux dans sa villa à son ami Cicéron. Du reste, quelques-unes des manières dont on nous y a servis accommodés le poisson de la baie, tout frais sortant de la mer, un lièvre des garrigues voisines, tué du matin, et des grives des vignes, devaient être celles que pratiquaient déjà ses cuisiniers.

Castellammare della Bruca, surgi dans le moyen âge sur les ruines de l'antique Hyélê-Velia, postérieurement à la destruction de cette ville par les barbares germaniques ou par les musulmans, doit son nom à une magnifique forêt de chênes verts, appelée la Bruca, qui partait du voisinage de Cuccari et, suivant le cours de la rivière de Santa-Barbara, s'étendait jusqu'à toucher les murailles de l'ancienne ville grecque. On a le diplôme de

Guaimar IV, prince de Salerne, daté de 1030 et donnant ce vaste bois au monastère des Bénédictins de La Cava. Cinq siècles auparavant, Symmaque, dans une de ses lettres, vantait l'incomparable beauté des yeuses bien des fois séculaires de la forêt de Velia. En remontant encore un peu plus de cinq siècles, nous lisons dans une lettre de Cicéron que la maison de Trebatius était attenante au bois, qui faisait l'admiration de tous ses hôtes, et qu'un tel voisinage constituait le plus grand agrément de cette habitation. Le bois n'existe plus aujourd'hui que dans la vallée; sur les hauteurs où il s'étendait autrefois, il n'en reste que quelques bouquets épars de chênes verts.

Aux XIIe et XIIIe siècles, Castellammare della Bruca, juché sur sa colline, était un bourg d'une certaine importance. En 1187, par ordre du roi Guillaume le Bon, Guglielmo Sanseverino, qui en avait usurpé la seigneurie, le restitua aux moines de La Cava. En 1212, pendant les troubles de la minorité de Frédéric II, ce fut une des places où se fortifièrent les barons ennemis de la maison de Souabe. Manfred donna Castellammare della Bruca à son oncle Galvano Lancia quand il le fit comte du Principato, et l'on voyait encore au

château dans le siècle dernier une inscription en partie mutilée qui mentionnait des constructions faites par ce personnage. Charles d'Anjou en attribua la seigneurie à Andrea et Boffillo del Giudice; un peu plus tard elle passa aux mains des Sanseverino. En 1466, Ferdinand Ier accordait à l'hôpital de l'Annunziata, à Naples, les droits de fouage et de gabelle sur Castellammare della Bruca et ses casaux, Ascea, Catona et Terradura. Dans le XVIe siècle on comptait encore cent soixante feux dans le bourg; en 1648 les registres des taxes n'en mentionnent que douze, et à partir de 1669 la localité n'y est plus inscrite. Elle était désormais entièrement abandonnée et déserte; le château ne servait plus que comme tour de garde sur la côte. La dépopulation, qui se produisait alors avec une effrayante rapidité dans tout le Napolitain sous le régime désastreux des vice-rois espagnols, avait été ici plus vite qu'ailleurs, précipitée qu'elle était par les déprédations des corsaires barbaresques, aux descentes de qui tout ce littoral était exposé sans défense.

M. Ferolla a commencé à rassembler chez lui un noyau de collection d'antiquités trouvées sur les lieux. J'y observe avec intérêt quelques frag-

ments de terres-cuites de travail grec, qui me donnent une première idée de celles de la fabrique de Velia, jusqu'à présent inconnues, sur lesquelles j'aurai à revenir un peu plus loin. Je copie deux inscriptions latines des premiers temps de l'Empire, récemment découvertes et encore inédites. L'une est une dédicace au dieu Mercure Auguste, l'autre était gravée sur le piédestal d'une statue élevée par les décurions et le municipe de Velia à son patron L. Nonius Asprenas, l'un des familiers d'Auguste, l'année de son consulat, en l'an 6 de l'ère chrétienne. L'épigraphie latine de cette ville ne comptait jusqu'ici que quatre monuments authentiques, tous dépourvus d'importance.

En montant la pente de la colline pour arriver au château j'avais été frappé de voir le sol littéralement jonché de débris de briques d'une forme très particulière, portant des estampilles de fabrique à inscriptions grecques. Il en est de même sur toute l'étendue qu'occupait la ville de Hyélè-Velia. Ces briques y sont multipliées avec une incroyable abondance et constituent une des particularités les plus originales et les plus saillantes des ruines. Il est évident que ç'a été l'un des matériaux les plus employés dans les constructions de cette cité,

ce qui sort des habitudes grecques ordinaires. Tandis que la brique a été l'élément par excellence de la maçonnerie romaine, les Hellènes en ont fait en général très peu d'usage, et là où ils l'ont employée ce n'a été qu'à une époque relativement tardive, au plus tôt dans les temps macédoniens. On compte les localités de la Hellade propre où se rencontrent habituellement, comme à Corcyre, des briques à estampilles grecques antérieures à la domination romaine. Dans la Grande-Grèce, particulièrement à Rhêgion et à Hippônion, comme sur plusieurs points de la Sicile, elles sont plus multipliées. Mais nulle part on ne la trouve en aussi grande quantité qu'à Velia.

Les briques grecques de cette ville sont, du reste, d'un type tout particulier, dont je n'ai vu l'analogue nulle part. Aussi longues et aussi larges que les plus grandes briques romaines, elles sont plus épaisses et faites d'une terre dure et compacte, qui a pris à la cuisson une couleur sang-de-bœuf. Sur une de leurs surfaces elles présentent, dans le sens de leur plus grande longueur, deux sillons en creux, larges et profondément évidés, dont je ne puis comprendre la destination et qui leur donnent l'aspect de triglyphes. C'est sur cette

même face qu'elles ont été timbrées en fabriqué avant d'être mises au four. Presque toujours il y a simultanément deux estampilles : l'une présente, séparées l'une de l'autre ou groupées en monogramme, les deux lettres grecques ΔH, initiales du mot *dêmosion*, « objet public »; l'autre le nom plus ou moins abrégé d'un chef d'atelier. Il résulte de ceci qu'à Velia les manufactures des briques étaient municipales, exploitées pour le compte de la ville. J'ai constaté le même fait à Rhêgion, où il ressort des timbres grecs des briques, et à Oppidum du Bruttium (aujourd'hui Oppido de Calabre), où ce sont des timbres latins qui le révèlent. Le même ordre de documents atteste aussi qu'à Messana (Messine) il y avait une briqueterie municipale, en même temps qu'une autre, installée sans doute dans les dépendances d'un temple, qui marquait ses briques du mot grec *hiera*, « sacrée. »

M. Ferolla a réuni toute une riche série de ces briques, en exemplaires intacts, avec toutes les variantes d'estampilles qu'il a pu rencontrer dans les ruines. J'en ai relevé dix-sept différentes. La collection renfermant plusieurs exemplaires doubles de quelques-unes des briques, son propriétaire

a eu l'extrême amabilité de m'en laisser choisir deux, que j'ai rapportés au Musée du Louvre comme échantillons d'une catégorie d'objets exclusivement spéciaux à Velia.

Du point culminant qu'occupe le château, et surtout de la plate-forme supérieure de la tour, je peux très bien observer le pays environnant et me rendre compte de sa topographie, ainsi que de la disposition de l'emplacement qu'occupait la ville fondée par les Phocéens.

A partir du point où se termine au sud la plaine de Pæstum, sur toute la côte du Cilento, comme ensuite tout autour du golfe de Policastro et le long de l'échine de l'Apennin Calabrais, jusqu'au golfe de Santa-Eufemia et à la plaine de Nicastro, les montagnes plongent directement dans la mer le pied de leurs pentes rocailleuses et rapides. Cependant, à moitié chemin du Cap de la Licosa au Cap Spartivento (Palinure), dans l'intervalle d'environ 12 kilomètres d'étendue qu'embrassent d'un côté la Pointe de Pollica et de l'autre la Pointe d'Ascea, toutes les deux peu saillantes dans la mer, ce rivage abrupt et fortement relevé s'interrompt pour faire place à une plage basse et sablonneuse, en arrière de laquelle s'étend une

plaine. Les montagnes en cet endroit s'écartent de la mer en dessinant un bassin arrondi dont je viens d'indiquer le développement d'ouverture et dont la plus grande profondeur est d'environ 8 kilomètres. A l'hémicycle ainsi formé par les montagnes correspond une courbure moins accusée du littoral, qui s'infléchit pourtant d'une manière sensible pour former la baie de Velia, celle où l'Alento se jette dans la mer.

Le bassin délimité de cette manière est partagé diagonalement en deux parties inégales par une chaîne de collines rocheuses et assez basses, qui court du nord-est au sud-ouest, se rattachant par une de ses extrémités aux hauteurs de Terradura et de Catona, tandis que, de l'autre, elle se termine au bord de la mer par le sommet circulaire et presque isolé qui porte le château de Castellammare. La partie de beaucoup la plus large et la plus profonde de la plaine ainsi divisée est celle qui se trouve au nord-ouest des collines. C'est elle qui constitue l'extrémité inférieure de la vallée de l'Alento, large de près d'une dizaine de kilomètres à son débouché sur la mer, et presque entièrement occupée par les marais. Celle qui s'étend au sud-est des mêmes collines, beaucoup moins développée

dans tous les sens, forme une petite plaine au milieu de laquelle la rivière de Santa-Barbara débouche des montagnes parallèlement à l'Alento pour aller, elle aussi, se jeter dans la baie. La forme en est presque exactement celle d'un théâtre antique, où la mer tiendrait la place de la scène, tandis que les pentes correspondant aux gradins sont couvertes de vignes et d'un beau bois d'oliviers touffus et serrés, au milieu desquels on distingue deux ou trois *masserie* du plus riant aspect, enfouies dans la verdure. Quant à l'espace entre les pentes et la mer, qui, pour continuer la comparaison avec un théâtre grec, répond ici à l'orchestre, ce sont des terrains bas et unis qui vont jusqu'au rivage, occupé par des cultures soignées, riches et bien tenues, et par des prairies irriguées qui ont pu rappeler aux Normands, à leur arrivée dans le pays, celles des bords de la Risle, de la Toucque ou de la Dive. Rien de plus exquis d'aspect, de plus digne des pinceaux d'un paysagiste, que la vue qui embrasse d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de cette conque verdoyante, pareille à un vrai jardin de délices et encadrée dans des lignes de rochers du dessin le plus classique, au delà de laquelle, sur le sommet du petit promontoire s'avançant

dans la mer, le village d'Ascea se montre coquettement environné de vergers et de bois d'oliviers. En avant de la Pointe d'Ascea, un îlot fort élevé, qui en semble la continuation, dresse au-dessus des flots ses falaises à pic. En arrière, dans la direction du nord-est, les montagnes s'élèvent rapidement en s'étageant. De vastes bois de châtaigniers les couronnent. C'est au milieu de ces bois que sont situés les villes de Terradura, Catona et Rodio ou Rodi, qui doit son nom aux Chevaliers de Rhodes, auquel il appartenait. Presque tous ces emplacements étaient dans l'antiquité ceux de villages ou de bourgs dépendant de Velia; on y voit des ruines romaines de constructions privées, et l'on ne peut pas y remuer le sol sans y mettre à découvert des débris antiques. Les trouvailles de ce genre sont fréquentes à Catona. Aussi Antonini s'empresse-t-il de tirer le nom de ce village de celui de Caton d'Utique et de supposer que c'était là qu'il avait sa villa de Lucanie, dont Plutarque parle comme du lieu où il aimait à s'enfermer avec ses livres quand il était las des agitations du Forum. C'est une de ces fantaisies dont la naïveté enfantine fait sourire. Mais si Antonini n'en avait pas eu d'autres, il n'y aurait pas de reproches bien sérieux à lui adresser.

Sur la colline appelée Li Candidati, entre Rodio et Ascea, une colonne se dresse encore, me dit-on, de plusieurs mètres au-dessus du sol, au milieu de murs écroulés, et l'on constate auprès l'existence d'une nécropole, qui a donné des vases et des terres-cuites.

Le duc de Luynes affirme que les paysans donnent encore le nom d'Anticavella au terrain compris entre l'embouchure de la rivière de Santa-Barbara et celle de l'Alento. Je n'ai point, pour ma part, entendu prononcer ce nom, pas plus que celui de Castellammare della Veglia, que la carte d'état-major enregistre pour le château, concurremment avec celui de Castellammare della Bruca. Mais c'est bien le terrain auquel on l'attribue qu'occupait Hyélê-Velia dans les siècles antiques.

L'acropole était assise sur l'extrémité sud-ouest des collines qui séparent le bassin des deux rivières. Le château du moyen âge, contruit tout entier en matériaux antiques, briques des ruines et pierres de taille hellénique, en occupe la pointe sur la mer. Ses constructions reposent sur plusieurs assises grecques, restées en place, d'une belle coupe, posées sans ciment et très exactement jointoyées. Une des assises est taillée en bossages, comme on

le remarque dans les murailles de Terracina et de plusieurs autres villes très antiques de l'Italie centrale. Une des poternes de la forteresse grecque, avec ses jambages et son linteau monolithes, a été conservée intacte, engagée qu'elle est dans les maçonneries médiévales de la tour formant donjon.

Un peu en avant du château, sur le côté du sud, on observe un grand pan de mur en terrasse, qui soutenait les remparts au-dessus des escarpements naturels. L'appareil n'en est plus l'isodome hellénique; c'est le système de construction bien antérieur, où les blocs de pierres, taillés avec soin en polygones irréguliers, enchevêtrent leurs angles les uns dans les autres sans former d'assises horizontales. Hyélê n'a été fondée qu'en 536. Il est presque impossible d'admettre qu'à cette époque des Hellènes aient encore employé un tel système de construction. L'impression que donne la vue de la muraille dont je parle, et qui n'avait encore été remarquée par personne, est qu'elle a dû appartenir à une forteresse antérieure à l'établissement des émigrés Phocéens, à l'enceinte d'une bourgade des Pélasges Œnotriens. Car, nous l'avons déjà remarqué à propos de Numistro et de Consilinum, l'emploi de la construction d'appareil polygonal, dite pélasgique ou cy-

clopéenne, par les Œnotriens, comme par les Tyrrhéniens de l'Étrurie et les Aborigènes de l'Italie centrale, commence à se révéler sur un assez grand nombre de points du pays que leur enlevèrent plus tard les Lucaniens de race sabellique.

Plus bas que le pan de muraille dont je viens de parler, est un vaste réservoir voûté, en forme de carré long, d'une maçonnerie romaine de blocage, qui servait à emmagasiner les eaux avant leur distribution dans la partie de la ville de Velia avoisinant la mer. A très peu de distance en suivant le flanc de la colline dans la direction opposée au rivage, la pente du terrain dessine un hémicycle presque régulier. A différentes hauteurs des chaînes de deux ou trois assises helléniques, par leur courbure sensiblement caractérisée, paraissent marquer des précinctions. Il semble donc à première vue que l'on doive reconnaître ici les vestiges d'un théâtre grec, pour l'établissement duquel, comme pour celui de Bacchus à Athènes, on aurait profité de la disposition naturelle du terrain et dont la scène, seule entièrement construite, aurait été démolie. Je ne donne pourtant ceci que comme une impression résultant d'une vue sommaire. Pour être plus affirmatif il faudrait des me-

sures exactes et une étude d'architecte, relevant avec soin le terrain et les débris de constructions qui subsistent encore.

En arrière du mamelon qui porte le château du moyen âge, le terrain s'abaisse légèrement. Il y a là comme une sorte de col moins élevé qui va rejoindre la suite de la crête des collines. C'est là qu'au milieu du siècle dernier on voyait les maisons en ruines du bourg abandonné de Castellammare della Bruca et deux églises encore debout, dont l'une d'architecture ogivale, ainsi que la cella presque intacte d'un temple romain, construite en *opus reticulatum* avec des chaînes de briques. Tout cela a disparu. L'église ogivale et la cella du temple ont été démolies seulement par un des derniers propriétaires du lieu, pour bâtir avec leurs matériaux une sorte de grange. Dans cette partie de l'acropole antique il ne subsiste plus qu'une conserve d'eau voûtée, de construction romaine en blocage, au sommet du versant méridional. L'aqueduc qui amenait à la ville de Velia les eaux de la source de San-Biagio se voit aussi plus haut ; il est également romain, voûté en briques, et la hauteur de sa voûte sous clef est de douze palmes napolitains. Un épais dépôt calcaire en incruste le fond et les parois.

Les vestiges des murailles helléniques s'interrompent dans cette partie plus basse de la colline. Ils recommencent quand le terrain se relève un peu plus loin pour former un petit plateau couronnant la crête. Trois ou quatre assises de grand blocs admirablement taillés et appareillés en isodome, restant encore en place, s'étendent alors sans interruption à droite et à gauche du plateau, dont les remparts suivaient toutes les irrégularités. On arrive ainsi jusqu'à une distance de près de 500 mètres du château, où l'acropole se terminait du côté du nord-est par un fossé large et profond, taillé dans le roc, qui coupe transversalement la continuation de la crête. La muraille qui bordait ce fossé a laissé des débris d'une certaine importance; on y reconnaît les restes d'une tour carrée et une porte étroite, dont il ne subsiste plus que la partie inférieure. Toute la superficie du plateau de l'acropole est jonchée de briques et de fragments de toute nature. On y distingue dans le rocher de nombreux emplacements entaillés pour recevoir les fondations d'édifices, et de distance en distance apparaissent les premières assises de murs de ces édifices, maisons ou autres, d'appareil grec, mais avec les pierres d'une dimension beaucoup moindre que dans les remparts.

La ville proprement dite, l'*asty* ceint de murailles de fortifications, s'étageait sur la pente méridionale de la colline surmontée par l'acropole, s'allongeant en quart de cercle depuis la mer jusqu'à la rivière de Santa-Barbara. La ligne inférieure de ses remparts a laissé des restes importants, et on la suit presque sans interruption au bas de la pente; par endroits ce qui en subsiste atteint deux mètres de hauteur. La petite plaine inférieure, située entre les collines et la mer, était donc laissée en dehors de la ville proprement dite. Mais elle n'en était pas moins couverte d'habitations dans toute sa moitié en deçà de la rivière. Il y avait là un vaste faubourg, un *proasteion* ouvert, qui a laissé de nombreux vestiges. Au point où s'étendait le rivage antique, un peu en arrière du rivage moderne, des restes de maçonnerie romaine, importants par leur masse, mais tout à fait informes, subsistent au milieu des prairies. C'est tout ce qui subsiste des magasins, des docks destinés aux marchandises apportées par mer, dont Antonini prétend avoir pu distinguer encore, il y a cent cinquante ans, trente chambres placées en file, les unes à côté des autres.

L'existence de ces magasins prouve qu'en avant du faubourg méridional de Velia il y avait une Ma-

rina, comme on dit sur toutes les côtes méridionales de l'Italie, qu'une partie des bâtiments de commerce qui venaient aborder à la ville, en général petits caboteurs dont la dimension ne dépassait guère celle de grosses barques de pêche, venaient mouiller le long de cette plage d'une tenue assez sûre, abritée qu'elle est par la pointe d'Ascea, y débarquaient leurs marchandises et y étaient tirées à sec, suivant l'usage hellénique. La plupart des villes de la Grande-Grèce n'avaient pas de port de commerce dans d'autres conditions, puisque Tarente et Crotone étaient seules à posséder de véritables ports naturels. Quand les cités avaient fait les frais d'un bassin creusé artificiellement, comme celui que nous avons observé à Métaponte et celui que Locres avait au promontoire Zèphyrion, le Capo Bruzzano d'aujourd'hui, les dimensions en étaient toujours si restreintes qu'on le réservait exclusivement à l'usage de port militaire. C'était là que la ville tenait ses trières.

Hyélê-Velia s'était dotée d'un bassin de ce genre, autour duquel se groupaient les bâtiments et magasins du port, distinct de la ville suivant l'usage constant des Grecs. Ainsi que Cicéron l'indique dans une de ses lettres, en parlant du lieu où sta-

tionnaient les vaisseaux de Brutus, il était situé de l'autre côté de la colline de l'acropole, tout auprès de l'embouchure du fleuve Halês. La forme du bassin était arrondie. Il est actuellement tout à fait ensablé et ne se distingue que difficilement du marais environnant. Mais des gens encore vivants l'ont vu dans leur jeunesse, il y a cinquante ou soixante ans, rempli d'eau, formant un petit lac qui communiquait avec la mer, comme le Lagone di Santa-Pelagina à Métaponte. Les débris qu'on rencontre en grand nombre sur le versant nord de la colline attestent que, de ce côté encore, un faubourg ouvert s'étendait dans la direction du port.

Virgile s'est donc exprimé avec sa précision et son exactitude habituelles, quand, dans le VIe chant de l'*Énéide*, il parle des « ports de Velia »,

. . . . . *portusque require Velinos.*

La ville en avait deux, séparés par la hauteur où son acropole était assise. Elle possédait, en outre, un mouillage extérieur, dans les deux petites îles, toutes voisines, que l'on désignait par le nom commun d'Œnotrides. Strabon affirme que de son temps elles offraient une station commode pour les vaisseaux. Pline, d'après les portulans qu'il avait

entre ses mains comme amiral de la flotte de Misène, dit qu'elles s'appelaient Iscia et Pontia. La première existe encore ; c'est l'îlot qui termine la pointe d'Ascea. Ce nom même d'Ascea, qui dans les plus anciens diplômes du moyen âge se présente sous la forme *Scia*, n'est certainement pas autre que celui d'Iscia. Il a seulement été transporté de l'îlot au village le plus voisin sur le continent. Quant à Pontia, elle a disparu. Mais je crois, avec le duc de Luynes, qu'il faut en reconnaître un dernier vestige dans deux écueils contigus, désignés en commun sous le nom de La Secca par les pêcheurs du pays, qui se trouvent à fleur d'eau vers le quart de la baie de Velia, en venant de la pointe d'Ascea, à la hauteur de la tour de garde appelée Torre Sciabica, un peu avant d'atteindre la hauteur de l'embouchure du Fiume di Santa-Barbara.

Grâce aux secousses que les forces volcaniques souterraines impriment fréquemment au sol dans toute cette région, et qui en modifient quelquefois le sol d'une manière notable, plusieurs autres petites îles, signalées par les anciens sur les côtes de l'Italie méridionale, ont disparu de même, en ne laissant après elles que des vestiges analogues. Dans mon

livre sur la Grande-Grèce (1), j'ai signalé la disparition du petit archipel de cinq îlots que tous les géographes antiques signalent en avant de Crotone, à dix milles romains en mer du promontoire Lacinion. Il y a quelques mois, retournant à Cotrone, j'ai appris de différentes sources, de M. le marquis Antonio Lucifero, de mon ami M. Giovanni Baracco, et aussi directement des mariniers de la ville, que des pêcheurs avaient tout récemment reconnu, au large de l'embouchure du Neto (le Néaithos antique), dans le sud-est, à une distance du cap qui s'écarte peu de celle donnée par Pline pour les îles aujourd'hui disparues, deux sèches étendues et presque à fleur d'eau qui ne sont marquées sur aucune carte marine. Ces écueils sous-marins, d'un développement considérable, paraissent bien marquer les emplacements des deux îles des Dioscures et de Calypso, les plus importantes du groupe voisin de Crotone. Ce qui en reste est juste ce qui reste aussi de l'île de Pontia, dans la baie de Velia. Du reste, les phénomènes de subites appparitions et disparitions d'îles ne sont pas rares dans la zone, tra-

1. Tome II, p. 232.

vaillée constamment par les actions plutoniennes, qui s'étend du Vésuve à Santoria, en passant par l'Etna, et où Élie de Beaumont plaçait précisément une des fissures de son *réseau pentagonal*.

Après avoir parcouru l'emplacement de l'acropole, nous descendons, sous la conduite de M. Ferolla et de M. Passaro, inspecteur des antiquités de l'arrondissement du Vallo, visiter les ruines de la ville. Nous cheminons le long des pentes, au travers des plantations, observant les débris antiques qui se rencontrent à chaque pas et particulièrement les restes des remparts, jusqu'à une belle ferme appartenant à M. L. de Lisa, qui s'y trouve pour surveiller ses récoltes et nous fait un excellent accueil. Les bâtiments sont entièrement construits d'anciens matériaux. Nous y remarquons deux inscriptions grecques inédites, dont celle d'un petit autel à Hestia, une margelle de puits de travail grec, des fragments de l'architecture de temples. Dans l'enclos se trouvent les ruines bien caractérisées de thermes romains avec leur hypocauste, et sous des oliviers un pavement de mosaïque mis a découvert il y a quelques années par les travaux de la culture. Il offre des figures de Tritons en noir sur un fond blanc. Mais aucune

mesure n'a été prise pour préserver cette mosaïque ; les intempéries la dégradent rapidement ; elle s'en va cube à cube, et d'ici à peu il n'en restera plus rien. Nous poussons encore à un demi-kilomètre plus loin, et nous gagnons la ferme de M. Battagliesi, tout auprès de la rivière de Santa-Barbara. Le point où elle se trouve était l'extrémité nord-est de la ville ; c'est là que de ce côté commençaient les tombeaux, au delà des remparts. Deux stèles funéraires à inscriptions grecques se trouvent dans la ferme. L'une d'elles, en pierre calcaire, haute de 2 m. 42, se termine au sommet par une palmette du plus élégant dessin.

A l'aller et au retour je suis frappé de la quantité des ruines encore visibles au milieu des vignes et des oliviers, sur l'étendue entière de l'espace qu'occupait la ville. Partout les maçonneries romaines ou helléniques, et de ces dernières plus que des autres, affleurent le sol ou en font pointer au dehors quelques assises. A chaque instant, grâce à ces vestiges on peut suivre le tracé de maisons, d'édifices de diverses natures, de rues et de places. Il est des endroits où l'on chemine encore pendant quelques moments entre deux champs sur le pavé d'une rue grecque, resté à découvert et bordé

d'arasements de mur. Les ravins que les pluies d'hiver creusent dans le terrain en pente mettent à nu des fondations de murailles, des pavements de pierre, de briques, de mosaïque rustique et surtout d'un beau béton d'un rouge corallin, mélangé de terre-cuite pilonnée, dont la texture est très fine et la dureté extrême, des seuils de portes, des intérieurs de chambres avec des restes d'enduit peint au bas des murs. Presque nulle part le sol antique ne se trouve à une plus grande profondeur qu'un ou deux mètres. Et, je le répète, la grande majorité des constructions dont on discerne ainsi les vestiges appartiennent à l'époque hellénique. Je ne connais pas de ville antique où des fouilles seraient plus faciles et moins coûteuses qu'à Velia. Et les résultats ne pourraient manquer d'y être d'un véritable intérêt. C'est l'endroit par excellence pour étudier les dispositions, encore si peu connues, des maisons grecques, pour établir une comparaison scientifique sérieuse entre elles et les maisons de Pompéï. J'aimerais, pour ma part, à voir notre jeune École de Rome choisir Velia pour le théâtre d'excavations régulières et suivies, d'autant plus que je n'ai pas de doutes sur le succès qui l'y attendrait. L'entente à ce sujet serait assez

facile avec le gouvernement italien, dont il n'est que justice de reconnaître les bonnes dispositions pour les intérêts de la science.

Sur tout le terrain que nous avons parcouru, il n'y a littéralement qu'à se baisser pour ramasser des fragments de briques empreintes d'estampilles grecques; comme celles que nous avons vues entières au château, des tessons de toute espèce de céramiques antiques, parmi lesquels ceux de vases peints et de vases dits étrusco-campaniens sont des plus abondants, des terres-cuites brisées, de menus objets de natures très variées, de petites monnaies plus ou moins oxydées. En plantant des arbres et en cultivant la terre, les paysans rencontrent souvent des tuyaux de conduites d'eaux, les uns en poterie, qu'ils brisent, les autres en plomb, qu'ils arrachent et vont vendre au Vallo pour le poids du métal. Les trouvailles de médailles sont aussi très fréquentes; et quand celles-ci sont d'argent ou d'or les paysans, qui rejettent avec dédain les autres fragments amenés au jour par leur houe, les portent également au Vallo, où les orfèvres les achètent pour les expédier ensuite à Naples. Les ruines de Velia sont de cette manière une des sources principales qui approvi-

sionnent de monnaies antiques le marché napolitain. Naturellement ce qu'elles fournissent le plus abondamment, ce sont les belles espèces d'argent frappées par les Hyélètes au ve et au IVe siècle avant J.-C. Pendant notre promenade, les paysans que nous avons rencontrés dans les champs nous en ont présentées plusieurs, qu'ils venaient de découvrir.

Il n'est pas rare non plus d'y exhumer de petites pièces d'argent d'un travail archaïque, offrant sur une de leurs faces la partie antérieure d'un lion qui dévore une proie et sur l'autre un carré creux divisé en quatre parties au fond taillé en biseau, ce qui produit une disposition en ailes de moulin. C'est le carré creux caractéristique de monnayage primitif des villes de l'Asie Mineure occidentale. Comme toutes celles de ces pièces que l'on rencontre dans le commerce de Naples parviennent de Velia, Millingen et les numismatistes napolitains les ont données à cette ville. C'est même une attribution généralement admise dans la science. Pourtant je crois qu'il faut la réviser et qu'elle ne doit pas être maintenue.

Ce n'est pas à Velia seulement que se trouvent les monnaies dont je parle. On les découvre aussi fréquemment à Marseille ou dans les environs, et

en Toscane autour de Pise et de Piombino, c'est-à-dire sur les territoires de la colonie phocéenne de Massalie et des comptoirs phocéens de Pisa et de Populonia. Dans les grands dépôts monétaires d'Auriol (Bouches-du-Rhône) et de Volterra (Toscane), elles étaient associées à d'autres monnaies d'argent de même poids, de même module et de même travail, avec des types très variés et le même carré creux, produits du monnayage des diverses cités de l'Ionie dans la première moitié du VIe siècle avant notre ère, et à quelques pièces contemporaines d'Agrigente de Sicile, les seules dans ces dépôts qui fussent d'une autre contrée que l'Asie Mineure. L'époque que toutes les circonstances réunies permettent d'assigner aux enfouissements d'Auriol et de Volterra, avant 540, est bien aussi la date que le style d'art indique comme ayant été celle des monnaies à la protome de lion. Il ne serait pas possible de les faire descendre jusqu'au dernier quart du siècle. Comment donc les attribuer à Velia, puisqu'elles sont dans la réalité antérieures à la fondation de cette ville en 536? Pour ma part, m'appuyant en outre sur ce fait que j'en ai vu venir quelques rares exemplaires d'Asie Mineure par les voies du commerce d'Athènes et

de Smyrne, aussi bien qu'il en vient des différents points de l'Occident énumérés tout à l'heure, je ne puis les envisager autrement que comme ayant été frappées en Ionie et ayant constitué une des formes du numéraire d'argent de Phocée même. C'est seulement ainsi que peut s'expliquer le fait de la circulation de ces pièces à la fois dans la péninsule asiatique et dans les établissements phocéens de la Gaule méridionale et de l'Etrurie. Quant à leur présence assez habituelle dans les ruines de Hyélè-Velia, elle s'accorde aussi fort bien avec l'attribution que je propose. Les émigrés de Phocée, à la prise de la ville par les Perses, emportèrent avec eux tout ce qu'ils purent de leurs richesses, c'est-à-dire nécessairement une quantité considérable du numéraire monnayé de leur cité. Et dans le nouvel établissement qu'ils se créèrent à l'embouchure du fleuve Halês, ce numéraire amené d'Ionie dut former le premier fond de la circulation.

Il me reste à parler des nécropoles de la ville. Elles ont une étendue considérable et se rencontrent un peut partout sur son pourtour, en dehors de ses murs, principalement sur la crête qui continue celle de l'acropole, sur les deux versants de la colline et dans la petite plaine du sud, au voi-

sinage du torrent. Antonini parle d'une centaine de tombeaux qui avaient été ouverts à la fois, au lieu dit Le Pantanelle, quelques années avant qu'il ne publiât son livre. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, les sépultures, disposées suivant le mode grec habituel, ont en général la forme d'un sarcophage allongé, fait de dalles de tuf calcaire ou de grandes briques, avec pour couverture des dalles ou des briques pareilles disposées en toit à double pente. De nombreux objets y sont disposés autour des restes du mort. Jamais on n'a fouillé régulièrement les tombeaux de Velia ni observé d'un manière soigneuse et scientifique ce qu'ils renferment. Mais les paysans qui cultivent les terrains où ils se rencontrent ont souvent l'occasion d'en mettre à découvert, soit par des trouvailles fortuites, soit en les recherchant pour les exploiter. M. Passaro et M. Ferolla m'affirment que ces paysans en tirent fréquemment des bijoux, des vases peints, dont quelques-uns de dimensions importantes et d'un fort beau travail, qu'ils connaissent la valeur de ces objets et qu'ils savent fort bien en tirer parti. C'est au chef-lieu de l'arrondissement, au Vallo, qu'ils les transportent, et ils les y vendent aux correspondants qu'y

entretiennent les grands marchands d'antiquités de Naples.

Il est vraiment très regrettable qu'aucun habitant du Vallo n'ait eu jusqu'ici l'idée de profiter des occasions que fournit cette habitude des paysans du canton de Velia, pour former une collection d'antiquités. C'est seulement ainsi que l'on pourrait se faire une idée exacte et complète du caractère des objets qui se présentent dans les nécropoles de la brillante colonie de Phocée. Le marché d'antiquités de Naples est l'un des plus considérables du monde. Je le connais à fond avec tous ses trucs, pour l'avoir beaucoup pratiqué. C'est un gouffre d'où la bonne foi est depuis longtemps bannie. Nulle part on n'a moins de scrupule à vous présenter le faux pour du vrai, en le garantissant de certificats apocryphes, destinés à égarer la confiance naïve des étrangers crédules. Tout objet authentique qui arrive sur ce marché perd son état civil, et il est impossible de se fier à ce qu'on vous dit de son lieu d'origine et de trouvaille. Suivant que des découvertes, qui ont attiré l'attention et eu quelque retentissement, ont mis momentanément telle ou telle provenance à la mode, tout est donné comme en sortant, afin d'en rehausser la

valeur et de pouvoir en demander un meilleur prix. J'ai connu un temps où tout vase un peu fin était invariablement désigné comme découvert dans les fouilles de Santa-Maria di Capua. Il y a deux ans, la provenance unique et favorite pour les objets de même nature était Vico Equense. Celle des terres-cuites est aujourd'hui Tarente. Ajoutons que depuis quelques années, les objets donnés comme provenant de la Grèce propre faisant prime dans une très forte proportion par rapport à ceux de l'Italie méridionale sur les marchés de Paris et de Londres, les négociants en antiquités d'Athènes ont pris l'habitude de s'arrêter à Naples dans leur route vers l'Occident et d'y compléter leur approvisionnement d'objets qu'ils vendent ensuite comme trouvés à Athènes ou à Corinthe. Je connais l'histoire positive d'un certain nombre d'objets qui figurent avec cette dernière provenance dans les musées publics ou dans les collections de nos premiers amateurs, tandis qu'en fait ils ont été découvert dans la Grande-Grèce et acquis par tel ou tel Athénien, que je pourrais nommer, chez M. Barone ou chez M. Scognamiglio.

Au milieu de cette mascarade de provenances apocryphes, il en est d'autres, au contraire, que

l'on ne songe jamais à articuler, même quand elles sont réelles, parce que la mode ne les a pas encore recherchées et qu'elles ne donneraient aucune valeur à un objet. Telle est celle de Velia. Je sais positivement, par les témoignages les plus dignes de foi, que cette localité fournit à Naples chaque année un certain contingent d'objets antiques, et cependant jamais chez les marchands napolitains on ne m'en a montré un seul en me disant qu'il venait de Velia. C'est une provenance qui n'est de mise que pour les médailles, point pour les vases et les terres-cuites. Voilà pourquoi jusqu'ici, quelques recherches que j'aie faites à cet égard, je n'ai pu parvenir encore à connaître telle chose qu'un vase peint de la nécropole de Velia. Il y aurait pourtant un intérêt archéologique de premier ordre à savoir exactement ce que sont ceux qu'on y découvre, s'ils représentent une fabrication locale ou une importation de produits manufacturés en Grèce.

Pour les terres-cuites j'ai été plus heureux. J'ai pu me procurer sur place deux figurines d'assez fortes proportions, qui, avec les fragments que j'ai étudiés chez M. Ferolla, caractérisent une fabrique particulière et nettement déterminée, dont on pos-

sédait quelques autres spécimens dans les musées, au Louvre par exemple, parmi les terres-cuites de la collection Campana, mais sans savoir sur leur origine autre chose que cette indication vague qu'elles provenaient du midi de l'Italie. La terre employée par les coroplastes grecs de Hyélè-Velia est facilement reconnaissable entre toutes les autres. Elle est moins fine, moins souple et moins plastique que celle des figurines de Tanagra ou d'Athènes, et en général de la Grèce propre; elle est aussi moins blanche. La texture en est rude, courte, assez rèche et grossière, se rapprochant de celle de la terre à briques, dont elle a la couleur rouge. N'ayant à leur disposition que cette matière imparfaite et peu docile, les modeleurs n'ont pas cherché à atteindre un certain degré de finesse dans l'exécution. Cependant leurs œuvres n'ont pas l'aspect mou et banal des terres-cuites de l'Apulie, qui ne sont en général que de médiocres surmoulés de surmoulés des statuettes grecques. Les terres-cuites de Velia sont franchement helléniques d'accent, ont du caractère et de l'originalité. Ceux qui les ont faites avaient leur manière propre et n'étaient pas dénués d'invention. Quand on les connaîtra mieux, d'après

des exemplaires plus nombreux, elles tiendront une place honorable dans la série des terres-cuites grecques, sans cependant pouvoir y prétendre à un rang comparable à celui des médailles de la même ville entre les monuments de l'art monétaire.

Les figurines que j'ai rapportées représentent deux catégories différentes, que l'on observe presque partout dans le monde grec parmi les terres-cuites et dont l'exécution est toujours sensiblement autre. L'une appartient à l'imagerie religieuse populaire; c'est une idole, dont la partie postérieure, où se trouve percé le trou d'évent, est plate, informe et sans travail. La face antérieure a été simplement poussée dans un moule, sans être retouchée. Elle représente une Aphrodite nue, debout, au corps d'un modelé gras et libre, et d'un beau caractère, qui s'appuie sur un hermès de Priapé. N'était la nature différente de la terre, on la prendrait facilement pour une des figurines de la même nature qui se trouvent dans la Locride Opontienne ou dans certaines des îles méridionales de l'Archipel. L'autre est, au contraire, une statuette de ronde bosse, achevée sous toutes ses faces et exécutée en partie à l'ébauchoir, après un premier

moulage. Le modelé en est large et sommaire, sans recherche de cette finesse merveilleuse à laquelle savaient atteindre les coroplastes d'Athènes, de Tanagra, de Cymê d'Éolie, de Myrina, de Cyrène. Mais ce qui y fait défaut sous ce rapport n'empêche pas la tête d'être charmante et gracieuse, et surtout est racheté par la grande tournure et l'accent sculptural de l'ensemble. Je ne connais pas de statuette de terre-cuite, sauf deux ou trois de Myrina, qui ait plus la physionomie d'une véritable statue que cette figure de femme, entièrement vêtue, sans attributs, d'un caractère indécis, qui rentre dans celles où il serait difficile de chercher autre chose qu'un sujet puisé dans la vie quotidienne et familière; à moins, toutefois, qu'on ne veuille y voir une Muse. A ce point de vue du caractère sculptural elle a vivement frappé deux des maîtres les plus éminents de la sculpture contemporaine, mes amis et confrères d'Institut, MM. Guillaume et Chapu. Leur jugement la mettait bien plus haut que celui des collectionneurs, un peu déroutés de trouver dans cette terre-cuite un sentiment qui s'éloigne de celui qu'on est habitué à rencontrer dans les statuettes qu'ils couvrent d'or.

Velia a été le terme de mon excursion en Lucanie. C'est donc avec elle que je terminerai ce volume. Dans mes projets primitifs, en partant de France, j'espérais pouvoir pousser plus loin et achever mon exploration archéologique par la côte, en poussant jusqu'à Policastro et Sapri, de manière à visiter les emplacements, presque absolument inconnus, des villes antiques de Molpa, Palinuros, Pyxus ou Buxentum et Scidros. J'ai dû renoncer à réaliser cette dernière partie du programme que je m'étais tracé. Mes compagnons étaient obligés de revenir. Malade et pouvant à peine me traîner, je n'étais plus en état de me lancer seul dans une expédition qui devait être plus rude encore que tout ce que nous avions traversé. Abandonnant donc pour cette fois tout autre projet, le soir même de notre visite aux ruines de Velia nous rentrions à Rotino pour y passer la nuit. Le lendemain, après avoir repris le chemin de fer à Eboli, j'étais à Naples avant la fin de la journée.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

PICERNO.

	Pages.
Départ de Potenza dans la direction de l'ouest. . . .	1
Le Tito.	2
Le bourg de Picerno.	*Ibid.*
Appel à la levée en masse lancé par la royauté en 1799, à l'approche des Français.	3
Caractère populaire du soulèvement qui y répondit. . .	4
Dispositions de la noblesse en faveur des idées nouvelles.	*Ibid.*
Les chefs de l'insurrection royaliste.	5
Pronio et Rodio dans les Abruzzes.	*Ibid.*
Imposture de De Cesare et de ses compagnons dans la Pouille.	6
Frà Diavolo.	8
Mammone	9
Sciarpa.	11
Débarquement du cardinal Ruffo en Calabre	12
Plan de résistance de la République Parthénopéenne avec l'aide des Français	*Ibid.*
Derniers succès et retraite de l'armée française. . . .	14

Pages.
Plan d'opérations du cardinal Ruffo. 15
Dévouement des villes d'Altamura et de Picerno pour donner le temps d'organiser la résistance à Naples. 17
Siège d'Altamura. 18
Prise de la ville et massacre des habitants. . . . . *Ibid.*
Résistance héroïque de Picerno. 19
Massacre dans l'église. 20
Long oubli de l'héroïsme de ce bourg. 21

MURO.

Suite du trajet du chemin de fer. 22
Baragiano. . . . . *Ibid.*
Muro. 24
Aspect original de la ville. 25
Son histoire. 28
Ses monuments 29
Enceinte pélasgique de Raja San-Basile. 32
Autres enceintes de même nature dans la Lucanie . . . *Ibid.*
La ville antique de Numistro et ses souvenirs historiques. 34
Bella. 35
Balvano. 36
Romagnano. 38
Vietri di Potenza et la bataille des Campi Veteres. . . *Ibid.*
Ponte San-Cono. 39
Saint Cono et sa légende. . . . . *Ibid.*
Buccino, l'antique Volceii. 40

LE VAL DI TEGIANO.

La station de Ponte San-Cono. 43
Un paysan gallomane. 44
Vue des hauteurs au delà du Piatano. 45
Les monts Alburni. 46
Auletta. 47
Le Val di Tegiano, esquisse de sa topographie. . . . 48

Pages.
Son aspect. 50
Ancien bassin d'un lac. . . . . *Ibid.*
Humidité du sol 51
Sa fertilité et ses produits. 52
Fièvres paludéennes. . . . . *Ibid.*
Desséchement de la vallée par les Romains. 54
Son état au moyen âge. 55
Travaux de desséchement modernes. . . . . *Ibid.*
Dépopulation progressive du pays. 56
Ses causes. 57
Abandon des anciennes institutions de crédit agricole. 60
L'émigration vers l'Amérique. 62
Les habitants du Val di Tegiano. 63
Leurs costumes. . . . . *Ibid.*
Rôle du Val di Tegiano dans l'histoire comme route stratégique 65
La Via Popilia et son itinéraire. 66
La grande route moderne des Calabres. 68
Le Val di Tegiano dans l'antiquité. 69
Ses origines chrétiennes. 70
Destinées du pays lors des invasions barbares. . . . *Ibid.*
A la conquête Normande. 71
Guglielmo Sanseverino et Frédéric II. 72
Les Sanseverino dans le parti Angevin. 73
Antonio Sanseverino, prince de Salerne, et ses malheurs. 74
Derniers seigneurs féodaux du pays. 75
Expédition de Lautrec. 76

SALA ET DIANO.

Caggiano. 77
Polla. . . . . *Ibid.*
Son origine et son ancien nom de Forum Popilii. . . . 78
Taverne di Polla. 79
Inscription de Popilius Lænas. 80

Pages.
La politique agraire des Romains. 81
Politique inverse du moyen âge. . . . . *Ibid.*
Inscription fausse, inventée pour justifier ses pratiques par un exemple de l'antiquité. 82
La perte du Tanagro. . . . . *Ibid.*
Tunnel creusé de main d'homme et ancien lit desséché de la rivière. 83
Sant' Arsenio et son gouffre. 84
Atena, l'ancienne Atina, et ses ruines. 85
Curieux groupe de terre-cuite 86
Sala. 87
Château longobard. 88
Diano. . . . . *Ibid.*
Le Ponte di Siglia. 89
Le Tegianum antique et son identité avec Diano. . . *Ibid.*
Antiquités de la ville. 90
Restes de petits temples. 91
Odéon. 92
Statue de Marsyas. 93
Réplique du Tireur d'épine. 94
Autres marbres antiques. 95
Monuments du moyen âge. . . . . *Ibid.*
Églises. 96
Anciens tableaux. 98
Antagonisme moral de Diano et de Sala. 99
Les deux principes qui se disputent le monde. 102

PADULA ET CONSILINUM.

San-Giovanni in Fonte. 105
Ascension pénible à Padula. 106
Ce que nous allions y chercher. 111
Consilinum et Marcelliana, problème de la situation de la première de ces villes. 112
Comment elle devait être à la Città près Padula. . . 114
Visite à ses ruines. 115

Pages.
Arx romaine du temps de la République. 116
Restes d'une enceinte pélasgique. 117
Emplacement de la ville. 118
Grotte de Saint-Michel. 119
Panorama du haut des ruines de la Città. 120
Montesano. . . . . *Ibid.*
Arenabianca. . . . . *Ibid.*
Monastère de Cadossa. 121
Casalbuono. . . . . *Ibid.*
Buonabitacolo. . . . . *Ibid.*
Sanza. . . . . *Ibid.*
Souvenir de la mort de Pisacane. 122
Agitation des esprits dans l'Italie en 1857. . . . . *Ibid.*
Expédition du *Cagliari*. 123
Carlo Pisacane, duc de San-Giovanni. 124
Descente à Ponza. 125
Débarquement à Sapri, indifférence des populations . 126
Marche sur Padula. 127
Échec de la tentative d'insurrection dans cette ville. . 128
Pisacane et ses compagnons gagnent Sanza. 129
Massacre d'une partie d'entre eux. 130
Procès des survivants à Salerne. 131
Meurtre par lequel les Garibaldiens crurent venger celui de Pisacane. . . . . *Ibid.*
Son testament. 132
Sa gloire posthume. 133
Conséquences considérables de l'expédition de Pisacane. *Ibid.*
Comment l'exemple de son échec servit de leçon à Garibaldi. 135
La Chartreuse de San-Lorenzo près Padula. 137
Bâtiments extérieurs. 138
Tombeau du fondateur Tommaso Sanseverino. 140
L'église. 141
Portes de bois sculpté. . . . . *Ibid.*
Stalles. 142

Pages.
Grand cloître. 143
Souper dans une des salles de la Chartreuse. 146
Nuit dans le couvent désert. 148

EBOLI.

Retour au chemin de fer. 151
Sicignano. . . . . *Ibid.*
Le Sele. 152
Contursi. . . . . *Ibid.*
Campagna. 153
Imprimerie dans cette ville au XVIe siècle. 154
Cesare Capaccio. 155
Eboli. 156
L'Eburum des Lucaniens. 158
Histoire de la ville au moyen âge et ses seigneurs. . . 159
Comment j'ai visité très imparfaitement Eboli. 162
Vue merveilleuse que l'on a du château. 163

PÆSTUM.

Rentrée pour un moment en terrain battu. 167
Rencontre de touristes à Pæstum. 168
Souvenirs d'une visite aux ruines dans leur solitude pendant les mois de la fièvre. 169
Les deux routes pour aller à Pæstum. 171
Route en venant d'Eboli. 172
La Villa-Reale. 173
Forêt de Persano. . . . . *Ibid.*
Théâtre des exploits de la bande de Manzi après 1860. 174
La forêt des bords du Silarus dans l'antiquité. 176
Pont du Sele. . . . . *Ibid.*
Pâturages marécageux voisins de la mer. . . . . *Ibid.*
Les buffles. 177
Le marais Lucanien. 178
Arrivée à Pæstum. 179
Origine du nom de cette ville. 180

Pages.
Station de l'époque néolithique sur son emplacement. . 181
La Poseidônia grecque et sa fondation. 182
Sa dépendance à l'égard de Sybaris. 183
Guerre avec les Phocéens de Hyélê-Velia. . . . . *Ibid.*
Prospérité de Poseidônia au VIe siècle. 184
Ses monnaies incuses. . . . . *Ibid.*
Part des Poseidôniates dans les tentatives de rétablissement de Sybaris. 185
Invasion des Lucaniens de race sabellique. 186
Dates principales de leur conquête. 188
Ils s'emparent de Poseidônia. 189
La ville change de nom et devient Pæstum. 190
Condition des habitants grecs sous la domination des Lucaniens. . . . . *Ibid.*
Victoire d'Alexandre d'Épire à Pæstum. 191
La ville retombe sous le joug des Lucaniens. 192
Conquête de la Lucanie par les Romains. . . . . *Ibid.*
Colonie de droit latin à Pæstum. 193
Fidélité de cette ville à la cause de Rome dans les guerres Puniques. 194
Elle devient un municipe de citoyens. 195
Sa condition au début de l'Empire. . . . . *Ibid.*
Privilège exceptionnel de droit monétaire qu'elle reçoit sous Auguste. 196
Elle est refaite colonie. . . . . *Ibid.*
Évêques de Pæstum. 197
Légendes sur le transport du corps de saint Matthieu dans cette ville. . . . . *Ibid.*
Nom de *Lucania* qu'on lui donnait sous les Longobards. *Ibid.*
Son abandon et sa destruction. . . . . *Ibid.*
Exploitation des ruines de Pæstum comme carrière pour les monuments d'Amalfi et de Salerne. 198
Long oubli des ruines de cette ville. 199
Leur découverte au XVIIIe siècle et les travaux dont elles ont été l'objet. 200

Pages.
Murs d'enceinte. 202
Temple dit de Neptune. 203
Sa date 206
La prétendue Basilique. . . . . *Ibid.*
Ce qu'il était en réalité, un temple de Dêmêter et Persé-
phonê. 209
Petit temple, dit improprement de Cérès ou de Vesta. 210
Vestiges d'autres édifices. 212
Tombeaux avec peintures. 213
Aqueduc. 218
Capaccio, sa fondation et son histoire. 219
Le temple de Héra Areia à l'embouchure du Silaros. . 221

Le Cilento.

Origine et extension du nom de Cilento. 225
Le bassin du fleuve Alento. 227
Climat de la région. . . . . *Ibid.*
Fertilité des vallées. 229
Disposition des montagnes. . . . . *Ibid.*
Multiplicité des petits villages. 230
Absence de villes. 232
Le Vallo 233
Pisciotta. . . . . *Ibid.*
Absence de voyageurs étrangers dans cette région. . . 234
Sa renommée de foyer de brigandage. 237
Traversée de la plaine au delà de Pæstum. 239
Ascension des montagnes. 240
Vue admirable 241
La plaine de Salerne et de Pæstum. . . . . *Ibid.*
Eredità. 242
Trentenara et Giungano. . . . . *Ibid.*
Site possible de la défaite des lieutenants gaulois de
Spartacus. 244
La péninsule d'Amalfi. 245
Le territoire de cette ville et ses destinées. 249

Pages.
La Cava, Salerne et les montagnes voisines. 251
La grande chaîne des Apennins. 253

ACROPOLI.
Entrée dans le Cilento. 255
Le bassin d'Acropoli. 256
Le bourg de ce nom. 257
Ses origines gréco-byzantines. 258
Les Grecs à Acropoli au VIIIe siècle. 260
Le Pape Jean VIII et Athanase, évêque-duc de Naples 261
Les Sarrasins appelés à Naples comme auxiliaires. . . 263
Ils en sont chassés par trahison. 264
Leur retraite. 265
Leur établissement à Acropoli. 266
Dévastations des Sarrasins d'Acropoli. 267
Une partie d'entre eux se porte au secours de Santa-Severina, en Calabre, et y est détruite. . . . . *Ibid.*
Maintien de la colonie musulmane d'Acropoli. . . . 268
Époque probable de sa chute. 269
Les Normands dans le Cilento. 271
Catastrophes d'Acropoli dans le XVIe siècle. . . . . *Ibid.*
Le Monte della Stella. 272
La prétendue Petelia lucanienne. . . . . *Ibid.*
Versant sud-est du Monte della Stella. 274
La Punta della Licosa. . . . . *Ibid.*
L'île Leucosia. 275
Le cap . . . . . *Ibid.*
Castel dell' Abbate. 276
Ogliastro. 279
Torchiara. . . . . *Ibid.*
Rotino. 281
Causeries avec nos hôtes. 283
Une pratique superstitieuse de l'antiquité conservée jusqu'à nos jours. 286

VELIA ET SON HISTOIRE.

Pages.
Faible part des Ioniens dans la colonisation grecque de l'Italie méridionale. 289
Les établissements Chalcidiens du VIIIe siècle. 290
Rôle des Chalcidiens comme courtiers par rapport aux villes grecques de la côte d'Ionie. 291
Navigations des Milésiens. 292
Dangers du voyage maritime jusqu'en Étrurie au VIIIe et au VIIe siècle 293
Combinaison imaginée par les Milésiens pour les éviter. 295
Rôle de Sybaris comme ville de transit. 296
Hardiesse plus grande des Phocéens, leurs navigations dans les mers de l'Ouest. . . . . *Ibid.*
Découverte de la route de l'Espagne méridionale. . . . 297
Fondation de Massalia en Gaule. 298
Établissements des Phocéens et des Massaliêtes en Espagne. . . . . *Ibid.*
Fondation d'Alalia en Corse. 299
Rapports intimes des Phocéens avec les anciennes colonies de Chalcis. 300
Phocée conquise par les Perses. 301
Émigration d'une partie des habitants en Gaule et en Corse. 302
Coalition des Carthaginois et des Tyrrhéniens contre eux. 303
Bataille navale d'Alalia. 304
Les Phocéens, obligés d'abandonner la Corse, se retirent à Rhêgion. . . . . *Ibid.*
Ville qu'ils fondent, pour leur établissement définitif, à l'embouchure du fleuve Halès. 305
Le nom de ce fleuve. 306
Le nom de la nouvelle ville, Velia-Éléa-Hyélê. . . . . *Ibid.*
Vestiges d'une bourgade fortifiée des Pélasges Œnotriens en cet endroit, antérieurement à l'établissement des Phocéens. 307

Pages.

Facilité avec laquelle les indigènes du voisinage, de race pélasgique, acceptèrent la suprématie des Grecs. 308
Jalousie des Achéens, antérieurement fixés en Italie, contre les nouveaux colons ioniens. 309
Guerre des Sybarites et des Poseidôniates contre les Hyélêtes. 311
Alliance de la ville nouvelle avec Cymê (Cumes). . . . 312
Activité maritime des gens de Hyélê-Velia. . . . . *Ibid.*
Riche numismatique de cette ville. 314
Ses philosophes. 315
Lois que lui donna l'un d'eux, Parménide. 316
Adhésion de Hyélê-Velia à la politique athénienne. . . 317
Elle recueille les partisans d'Athènes chassés de Thurioi 318
Hyélê-Velia parvient à résister aux Lucaniens et à se maintenir indépendante d'eux. . . . . *Ibid.*
Ancienneté de son alliance avec Rome. 320
Le temple de Cérès à Rome, sa fondation et ses prêtresses fournies par Néapolis et Velia. 321
Velia ville fédérée sous la suprématie de Rome. . . . 322
Elle devient municipe de citoyens romains. . . . . *Ibid.*
Son rôle comme station hivernale recommandée par les médecins. 323
Suprême entrevue de Brutus et de Cicéron à Velia. . *Ibid.*
Naufrage de la flotte d'Octave au promontoire de Palinure. 325
Velia sous l'Empire. 326
Ses évêques. . . . . *Ibid.*
Sa ruine. 327

LES PHILOSOPHES ÉLÉATES.

Grand rôle de Hyélê-Velia dans l'histoire intellectuelle des Grecs. 329
Images qu'on évoque dans ses ruines. 330
Tendance des populations de l'Italie méridionale à l'abs-

Pages.

traction philosophique, dans l'antiquité et dans les temps modernes. 331
Les doctrines des philosophes ioniens en Italie. . . . 333
Pythagore à Crotone, son influence et son école. . . . *Ibid.*
Xénophane de Colophon. . . . . *Ibid.*
Son enseignement à Hyélê-Velia. 334
Sa poésie. 335
Ses doctrines philosophiques. 336
Unité de la substance et panthéisme. . . . . *Ibid.*
Cosmologie. 337
Fondation de l'école dite éléate. 338
Parménide. . . . . *Ibid.*
Son poème « De la Nature ». 340
Théorie de l'être. 342
Incertitude de la connaissance des phénomènes. . . . 343
Physique. 344
Création de la dialectique. 345
Zénon. . . . . *Ibid.*
Récits de sa mort. 346
Ses écrits. 348
Arguments fameux contre la pluralité et le mouvement. 349
Valeur de ces arguments. 351
Zénon comme dialecticien. 352
Mélissos. 353
Théorie de l'être. 354
Incertitude de la réalité physique. 355
Comment ces doctrines conduisaient au scepticisme. . 356
Les Pythagoriciens et les Éléates. 357
Influence décisive de ces derniers sur la marche générale de la pensée grecque. 358

Les ruines de Velia.

Rareté des visiteurs en ces lieux. 361
Départ de Rotino. 363
La vallée de l'Alento. . . . . *Ibid.*

Pages.
Débouché dans la plaine de Velia. 365
Le marais voisin de la mer. 366
Passage difficile de la rivière Palisco. 368
Agréable surprise à l'arrivée. 370
La forêt de la Bruca. 372
Castellammare della Bruca dans le moyen âge. . . . 373
Inscriptions conservées au château. 374
Briques grecques. 375
Topographie des ruines de Velia. 378
Ascea et Catona. 381
Acropole de Velia. 382
Pan de mur pélasgique. 383
Emplacement possible du théâtre. 384
Site du bourg de Castellammare della Bruca 385
Partie nord de l'acropole. 386
Emplacement de la ville. 387
Les deux ports. . . . . *Ibid.*
Mouillage des îles Œnotrides. 389
Disparitions d'îles sur les côtes méridionales de l'Italie. 390
Visite aux ruines de la ville. 392
Résultats certains qu'y donneraient des fouilles. . . . 394
Petits objets qu'on y trouve. 395
Petites monnaies archaïques attribuées à Velia. . . . 396
Tombeaux. 398
Incertitude des provenances des antiquités mises en vente sur le marché de Naples. 400
Les terres-cuites de Velia. 402
Fin du voyage. 405

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME PREMIER

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

1883

Librairie A. LÉVY, rue Lafayette, 13.

GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE

RECUEIL DE MONUMENTS

POUR SERVIR A LA CONNAISSANCE ET A L'HISTOIRE DE L'ART
DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE

Publié sous la direction de MM.

J. DE WITTE

Membre de l'Institut

FRANÇOIS LENORMANT

Membre de l'Institut, professeur d'Archéologie près la Bibliothèque Nationale

ET

ROBERT DE LASTEYRIE

Professeur d'Archéologie à l'École des Chartes

Ce magnifique recueil, le plus important et le plus beau qui soit en Europe consacré aux études archéologiques, va paraître désormais tous les mois avec une chronique des découvertes d'antiquités ainsi que des Académies et des Sociétés savantes, et une riche bibliographie.

Il donnera chaque année **60** planches de format grand in-**4** et **400** pages de texte.

Le prix de l'abonnement annuel est de **40** *francs.*

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.